

Le versant du soleil. Mémoires

Roger Frison-Roche

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.com

ROGER
FRISON-ROCHE



**LE VERSANT
DU SOLEIL**

MÉMOIRES

ARTHAUD

Roger FRISON-ROCHE
LE VERSANT DU SOLEIL
ARTHAUD

Roger Frison-Roche

Le versant du soleil

Flammarion

Collection : Classiques Arthaud

Maison d'édition : Arthaud

© Flammarion, 1981 / © Arthaud, 2007

Dépôt légal : septembre 2007

ISBN numérique : 978-2-0812-6027-6

N° d'édition numérique : N.01EBNN000121.N001

ISBN du PDF web : 978-2-0812-6028-3

N° d'édition du PDF web : N.01EBNN000122.N001

Le livre a été imprimé sous les références :

ISBN : 978-2-7003-0097-0

N° d'édition : L.01EBNN000134.N001

250 897 mots

Le format ePub a été préparé par Isako (www.isako.com)



Portrait de R. Frison-Roche jeune © Archives Frison-Roche / photo Georges Tairraz.

Présentation de l'éditeur :

Dans ce livre de mémoires, Roger Frison-Roche, l'un des grands écrivains-aventuriers du XXe siècle, revient tour à tour sur son enfance passée à flanc de montagne, sur les nombreux exploits sportifs dont il fut le héros, sur les guerres et son engagement dans la Résistance - mais également sur sa prédilection toute particulière pour les voyages de l'extrême dont il tirera un amour immodéré pour le Grand Sud algérien comme pour les magiques contrées polaires.

Un livre empreint de l'immense respect pour le courage et la dignité humaine qui caractérise toute son œuvre.

Table des matières

Couverture

Titre

Copyright

Table des matières

PREMIÈRE PARTIE - PASTORALE

CHAPITRE PREMIER

CHAPITRE II

CHAPITRE III

CHAPITRE IV

CHAPITRE V

CHAPITRE VI

CHAPITRE VII

CHAPITRE VIII

CHAPITRE IX

CHAPITRE X

CHAPITRE XI

CHAPITRE XII

CHAPITRE XIII

CHAPITRE XIV

DEUXIÈME PARTIE - LA VALLÉE FERMÉE

CHAPITRE I

CHAPITRE II

CHAPITRE III

CHAPITRE IV

CHAPITRE V

CHAPITRE VI

CHAPITRE VII

CHAPITRE VIII

CHAPITRE IX

CHAPITRE X

CHAPITRE XI

CHAPITRE XII

CHAPITRE XIII

CHAPITRE XIV

CHAPITRE XV

CHAPITRE XVI

TROISIÈME PARTIE - UNE TERRE NOUVELLE

CHAPITRE PREMIER

CHAPITRE II

CHAPITRE III

CHAPITRE IV

CHAPITRE V

CHAPITRE VI

CHAPITRE VII

CHAPITRE VIII

CHAPITRE IX

CHAPITRE X

CHAPITRE XI

CHAPITRE XII

QUATRIÈME PARTIE - INTERLUDE L'ÉTÉ 1943

CHAPITRE PREMIER

CHAPITRE II

CHAPITRE III

CHAPITRE IV

CHAPITRE V

CHAPITRE VI

CHAPITRE VII

CINQUIÈME PARTIE - LES MONTAGNARDS DE LA NUIT

CHAPITRE PREMIER

CHAPITRE II

CHAPITRE III

CHAPITRE IV

CHAPITRE V

CHAPITRE VI

CHAPITRE VII

CHAPITRE VIII

CHAPITRE IX

CHAPITRE X

CHAPITRE XI

CHAPITRE XII

CHAPITRE XIII

CHAPITRE XIV

CHAPITRE XV

SIXIÈME PARTIE - LA VIE RECOMMENCÉE

CHAPITRE PREMIER

CHAPITRE II

CHAPITRE III

CHAPITRE IV

CHAPITRE V

CHAPITRE VI

CHAPITRE VII

CHAPITRE VIII

CHAPITRE IX

CHAPITRE X

CHAPITRE XI

CHAPITRE XII

CHAPITRE XIII

CHAPITRE XIV

SEPTIÈME PARTIE - LES ANNÉES QUI PASSENT

CHAPITRE PREMIER

CHAPITRE II

CHAPITRE III

CHAPITRE IV

CHAPITRE V

CHAPITRE VI

CHAPITRE VII

CHAPITRE VIII

ÉPILOGUE

PREMIÈRE PARTIE

PASTORALE

CHAPITRE PREMIER

Cousine Jeanne suivait d'un air rêveur, à travers les glaces de la brasserie, le défilé des passants endimanchés revenant du bois de Boulogne et la parade des calèches, des tilburys ou des fiacres retour des courses de Longchamp. La nuit était tombée ; l'allumeur de réverbères parti de la place de l'Étoile, sa tâche accomplie, descendait l'avenue de Wagram en direction des Ternes, la longue perche lancéolée de l'allume-gaz sur l'épaule. Le temps devait être froid, car la terrasse était à peu près vide, mais par contre, dans la grande salle, toutes les tables étaient occupées.

Et brusquement, cousine Jeanne vit l'éclairage faiblir, les manchons d'amiante des « becs Auer » rougeoyèrent une fraction de seconde puis s'éteignirent.

— Manquait plus que ça ! fit-elle. Encore une panne.

Comme un long murmure traduisait l'étonnement, puis l'inquiétude des consommateurs, elle les rassura :

— Ne vous inquiétez pas, on va passer des bougies.

Alors le silence se fit. Et les bruits extérieurs pénétrèrent l'univers clos du café : claquement de sabots des chevaux des fiacres sur les pavés de bois ; lointain grincement métallique du chariot conducteur dans le rail central, soulignant la manœuvre du tramway électrique changeant de voie au terminus de l'Étoile.

Cousine Jeanne disposait en permanence dans sa caisse d'une « lampe Pigeon » de secours qu'elle alluma, et chacun fut rassuré, à la fois par son visage serein, sa corpulence et la dignité de son allure derrière le haut coffre d'acajou où elle se dissimulait et qui la transformait en femme-tronc. Les garçons ayant disposé des bougies sur chaque table, les joueurs de manille reprirent la partie interrompue ; les amateurs de « verte » distillèrent méticuleusement la fonte du morceau de sucre posé sur une cuillère plate et percée au-dessus du verre ; savant dosage, véritable rite de l'absinthe pour les habitués.

Ce dimanche de novembre 1910 finissait ainsi dans cette scène intimiste : un clair-obscur digne d'un Caravage, et le buste opulent de cousine Jeanne y avait sa place toute désignée.

— Tout ça n'est pas normal, grommela-t-elle. Qu'en penses-tu, Joséphine ? Une panne de gaz ? D'habitude, ils préviennent.

Joséphine, c'était maman, et cousine Jeanne, marraine. Et maman s'inquiétait :

— Sais-tu où est passé Roger ? On le cherche partout, il a disparu.

— Au fait ! dit tout à coup cousine Jeanne, il rôdait autour de ma caisse

juste avant la panne, j'ai même dû le gronder, il traînait par terre avec sa belle robe des dimanches. Tu as tort, Joséphine. Qu'attends-tu pour lui mettre une culotte ? Il est assez grand !

C'était un reproche et je devinai que maman aurait dû rougir. Me mettre en culotte, c'était me faire quitter mon état de bébé ; je deviendrais un petit garçon, je lui échapperais ! Turbulent avec une robe, qu'allais-je devenir portant culotte ? Pauvre chère maman ! À l'époque, on laissait les petits garçons en robe « jusqu'à ce qu'ils soient propres ».

Heureusement, cousine Jeanne enchaînait :

— Ah ! mon Dieu, le petit polisson. Il a peut-être tripoté le robinet du compteur général ; laisse-moi regarder.

Elle s'accroupit malgré son embonpoint, disparut sous le caisson de bois et me découvrit, blotti dans un recoin, penaud et apeuré.

— Que fais-tu là, petit polisson ? Allons, sors !

Cousine Jeanne était très bonne, elle avait un petit faible pour moi ; j'aurais obéi avec soulagement, mais j'avais entendu la voix autoritaire de ma mère. Maman, je l'aimais, je l'admirais, mais je la redoutais. Elle était sévère, mais juste, et je savais que je venais d'accomplir une énorme sottise. Et, comme la lumière venait d'être rendue, je m'échappai en courant, traversai la salle de la brasserie poursuivi par ma mère, et disparus dans les communs. J'adoptais une attitude devenue par la suite une tactique : certain d'avoir mérité une correction, je criais très fort, hurlais, pleurais, devantant le châtiment, espérant ainsi attendrir mon juge.

Mais j'étais déjà résigné : quelques coups de martinet sont vite oubliés.

À l'entresol, ma famille avait son appartement, et au fin fond des chambres obscures s'ouvrait un cabinet noir ; c'était le lieu de réflexion où l'on m'enfermait après mes sottises. Ayant à moitié esquivé une volée du martinet appliquée d'ailleurs débonnairement et la porte close, je pouvais dans le noir ruminer la menace voilée de maman :

— Si tu continues à faire des sottises, je te renvoie à Beaufort !

Et, à cette idée, j'étais tout à coup très heureux. Beaufort ! J'y avais été placé en nourrice et j'en avais été ramené depuis peu, en raison de la maladie de mon père. Et, dans le cabinet noir où j'avais été mis en pénitence par une mère sévère et débordée par mes inventions diaboliques, je songeais amèrement au pays libre d'où je venais, où tout était beau, où tout le monde était bon et m'aimait, où j'avais toujours un ami pour me consoler. Même lorsque j'avais épuisé la patience de mes oncles, tantes, cousins et cousines, il me restait Labrie, le chien corniaud, pour lécher mes larmes, ou encore mon confident préféré, le petit veau dernier-né de l'étable où hivernaient les vaches de « Mononcle », le frère de maman.

Il me semblait entendre encore la symphonie des clarines du troupeau dans la sérénité de l'alpage, et cette musique déclenchait en moi d'obscurs souvenirs pleins de douceur, de chaleur humaine ; ceux de la « veillée » dans la pièce commune où, l'hiver, se rassemblait toute la famille, le « pèle » (le

poêle) ronronnant au centre de la grande salle bordée aux quatre coins par les lits à courtine recouverts d'une épaisse couverture de laine tricotée au crochet. Oncles et tantes, cousins et cousines, voisins les plus rapprochés passaient le temps en décortiquant des châtaignes. J'étais toujours présent, engoncé, ligoté dans le « bri », le berceau en forme de mangeoire fixé sur deux patins semi-arrondis, et, comme je ne voulais pas dormir, tante Marie, les cheveux bien tirés sous sa calette de dentelle noire, me berçait d'un pied léger appuyé sur les patins du berceau. Mais tout cela est un peu flou. Sont-ce mes souvenirs, ou le récit que plus tard on m'en a fait ? Tandis que subsiste encore le souvenir de la panne d'éclairage « monstre » que j'avais provoquée en fermant le robinet du compteur à gaz de la brasserie de Champigneulle, tout en haut de l'avenue de Wagram, à deux pas de l'Arc de triomphe où ne dormait pas encore le Soldat inconnu.

Toute cette évocation me ramène à Beaufort, qui s'appelait autrefois Sainte-Maxime-de-Beaufort, puis Beaufort-sur-Doron, avant de devenir 73 Beaufort. À Beaufort, en Savoie, et à son vertigineux versant de l'adret où s'accrochent à la roche, comme celles du mélèze au bord d'un précipice, les racines de ma double famille : paternelle et maternelle.

Je plains ceux qui ne savent pas d'où ils sont, d'où ils viennent et qui se cherchent une origine, une race, une patrie là où il ne faut chercher qu'une terre ; une terre labourée et fertilisée depuis le Moyen Âge, autour des mêmes chalets couverts d'ancelles lestées de pierres, une terre sur laquelle on puisse s'appuyer et, tel Antée, retrouver des forces lorsque ça ne va pas. Pour moi, Beaufort, c'est tout ça ! Tout, et cela explique bien des choses.

Certes, je suis né à Paris, le 10 février 1906, à l'entresol de la maison qui existe encore, à l'angle des rues Roquépine et Cambacérès, dans le VIII^e arrondissement, au-dessus du restaurant-marchand de vin que tenaient mes parents, Savoyards émigrés temporaires comme l'étaient à l'époque les Auvergnats, les Limousins et autres provinciaux des régions déshéritées ou surpeuplées venus chercher fortune à Paris.

C'était en pleine tension politique intérieure. Le Parlement venait de voter la séparation de l'Église et de l'État, l'exil des congrégations et la saisie de leurs biens ; les chartreux partaient pour Tarragone. Des émeutes éclataient un peu partout. C'est ainsi que Joseph Bon-Mardion, mon parrain, et cousine Jeanne Frison-Roche, ma marraine, me portèrent en cachette dans la crypte de l'église Saint-Augustin où je fus baptisé. Était-ce encore l'abbé Huvelot qui en était le curé ? Je l'ignore, mais je sus plus tard qu'en ces mêmes lieux il avait converti le vicomte Charles de Foucauld, futur ermite du Hoggar ! Un signe dans ma vie future.

Je suis né à Paris, mais je ne me considère pas comme parisien. Non ! Les vrais Parisiens me comprendront, les rares, ceux qui ont leurs quartiers d'ancienneté inscrits sur les registres communaux depuis bien avant les nouveaux temps. Ils ne doivent pas être légion. La métropole géante a tout englouti dans ses entrailles de pierre, de fer et de béton. Peut-être en reste-t-il

encore, en cherchant bien, à Belleville ou à Vaugirard, naguère à Grenelle, mais c'est bien fini. Plus de Parisiens, seulement des résidents à Paris, futurs robots : boulot, métro, dodo !

Je suis savoyard cent pour cent.

Savoyard des hautes vallées de ce Beaufortin, massif privilégié, encore aujourd'hui préservé, pays fermé entre l'Isère et l'Arly, adossé au massif du Mont-Blanc, ouvert à l'ouest sur la large Combe de Savoie toute chargée de châteaux féodaux, riche de l'histoire de ses ducs et de ses princes qui nous ont gouvernés depuis mille ans.

Je cherche parfois ce qui a pu motiver la succession d'actes et de décisions qui m'ont amené progressivement à être ce que je suis devenu. Plus tard j'ai écrit : le désert. Oui, mais avant le désert, il y avait la montagne. Car au départ dans ma vie, il n'y avait rien. Rien ne prédisait une vie aussi agitée, aussi active, aussi tumultueuse que la mienne, et pourtant mon destin était déjà inscrit, j'en suis persuadé, dans les gènes de mes ascendants. Alors, lorsqu'on a la prétention de vouloir rédiger sinon ses mémoires, tout au moins les souvenirs les plus caractéristiques de sa vie, il faut commencer par le commencement.

La Savoie, chacun sait, après avoir été française par intermittence au hasard des conquêtes, est finalement restée l'une des plus anciennes dynasties européennes et est devenue définitivement et volontairement française en 1860.

La séparation d'avec le royaume sarde s'est opérée en douceur, chacun faisant sienne la parole de Cavour : « Nos cœurs vont là où coulent nos rivières. » Le Doron de Beaufort coule vers l'Arly qui se jette dans l'Isère qui se jette dans le Rhône, ce dernier drainant ainsi toutes les eaux du versant occidental des Alpes de Savoie. Nos cousins transalpins, qui depuis un millénaire étaient savoyards, sont alors devenus membres à part entière d'un nouvel État souverain : l'Italie. Tout cela s'est accompli par un vote quasi unanime, comme on n'en voit plus aujourd'hui que dans les pays totalitaires, mais c'était alors la totalité des cœurs qui s'exprimaient. Peut-être à l'époque a-t-on oublié trop légèrement nos frères du Val d'Aoste, purs francophones et irrédentistes, mais qui ne verront leur autonomie reconnue qu'après la Deuxième Guerre mondiale, car le tunnel sous le mont Blanc n'était pas foré, et leur rivière, la Doire Baltée, coule vers le Piémont.

CHAPITRE II

Jean-Baptiste, le buste renversé, tirant à pleines mains sur les longues guides, arrêta net les six chevaux de la diligence, puis tourna rapidement la roue des freins et, pour apaiser l'attelage, fit claquer au-dessus des oreilles la longue mèche de son fouet. Le convoi immobilisé, les chevaux calmés après l'énervement de l'étape parcourue au trot allongé, il se tourna vers son compagnon juché à ses côtés sur le haut banc du conducteur, perché sur le compartiment avant de la diligence, au-dessus de la capote de cuir bouilli de l'énorme véhicule.

— À toi, mon ami, dit-il en lui tendant les guides, et que Dieu te garde. Voilà vingt ans que je fais le trajet ; à quarante ans passés, il est temps pour moi de songer à fonder une famille. Adieu donc, la Bricole ! Et salue les amis de Turin.

— Adieu, Jean-Baptiste, tu as été un fameux conducteur et le roi te doit bien une petite pension.

— Eh ! là-haut, c'est fini les discours ?

On était arrêté en rase campagne et les passagers s'impatientaient. L'un d'eux, un gros notaire de Saint-Jean-de-Maurienne, passant la tête par une portière, apostropha Jean-Baptiste :

— Que signifie cet arrêt ? Il n'y a pas de relais ici, que je sache. Nous allons arriver en retard et je raterai par ta faute un mariage.

— Ne vous inquiétez pas, maître, la Bricole me remplace et, croyez-moi, il sait conduire un attelage. Faites-lui confiance.

Le ton du notaire s'était radouci. Depuis tant d'années qu'il empruntait la diligence pour aller de Saint-Jean-de-Maurienne à Chambéry, Jean-Baptiste était devenu presque un ami.

— Tu nous quittes ?

— Dame, maître, faut bien songer moi aussi à me marier. Allez, la Bricole, dépêche, jette mon sac et mes bottes et fouette. La belle saison se prépare et tu n'auras plus à changer les roues pour des patins de traîneaux à Lanslebourg.

La diligence aux panneaux marqués des armes de Savoie démarra dans un grincement d'essieux et, rapidement tirée par les six chevaux postiers bretons, disparut derrière le rideau de peupliers qui masquait le pont Royal sur l'Isère.

Jean-Baptiste resta seul au bord de la route.

Derrière lui, Saint-Pierre-d'Albigny alignait au creux du vignoble ses maisons aux toits d'ardoise. Vers le nord-est, la large plaine alluviale de la Combe de Savoie, où divaguait l'Isère, se fermait dans le lointain sur les montagnes du Beaufortin. Une petite vallée forestière s'y creusait entre Arly et Isère, semblant ne mener nulle part. Au fond de cette échancrure,

scintillaient les neiges éternelles du mont Blanc. La journée de printemps était belle, les merisiers en fleur transformaient la Combe de Savoie en un verger rose et blanc dont les tons de pastel adoucissaient le sombre glacis du massif des Bauges ; ses falaises dominaient la plaine de 2000 mètres ; sur l'autre rive de l'Isère, le moutonnement serré de la forêt d'épicéas se haussait jusqu'à la haute et très ancienne chaîne cristalline des Alpes, aux alpages encore recouverts des neiges de l'hiver.

Jean-Baptiste ramassa son lourd baluchon, y ficela tant bien que mal la paire de grosses bottes de postillon en cuir bouilli qui lui avaient tenu les pieds au chaud durant les longs hivers savoyards. Il n'avait pas pu s'en séparer.

Douze lieues le séparaient de Beaufort. C'était une trotte qui ne l'effrayait pas vingt ans auparavant. Et il se souvint du jour où il avait dit adieu au village pour gagner Lyon, à cent septante kilomètres de là, trajet qu'il avait accompli sans se fatiguer en deux étapes. Depuis, sa vie s'était passée, au début à cheval comme postillon de pointe sur un cheval de tête, puis, les années s'écoulant, il était devenu conducteur responsable de la diligence, des passagers et du convoi, et alors s'étaient succédé durant vingt ans les allers et retours sur le trajet du courrier royal sarde joignant Lyon à Turin en trois jours. Trois jours pour aller, trois jours pour revenir, de temps à autre un ou deux jours de repos dont il profitait pour retrouver Beaufort, la ferme du Péchaz, sa famille.

Il jeta un long regard vers l'échancrure de la Maurienne. La Bricole aurait du bon temps, songea-t-il, il prenait la charge au bon moment, à la fonte des neiges, très précoce en cette année 1850. Mais il aurait lui aussi sa part d'imprévu : les relais rigoureux de l'hiver, lorsque à Lanslebourg, en haute Maurienne, il fallait mettre la diligence sur des crics, enlever les roues, les remplacer par de longs patins de frêne et aux six chevaux de routine ajouter trois mules de tête chargées de faire la trace dans la neige épaisse du col du Mont-Cenis. Il se souvenait du relais accueillant chez les moines de l'hospice, de leur chaude hospitalité lorsque les avalanches ou la tourmente bloquaient la diligence et ses passagers ; il revivait la terrible descente sur Suse, si difficile que le poids de la diligence entraînait les chevaux qui avaient tendance à s'emballer : alors, pour les calmer, il prenait la précaution d'attacher derrière le coffre un sapin branchu coupé au passage et qu'il laissait traîner sur la route enneigée, épargnant ainsi les freins de la voiture et les jambes de l'attelage. Plus bas, un peu avant Suse, au débouché de la plaine du Piémont, on remettait les roues à la place des patins de frêne, et c'était enfin sans problème l'entrée triomphale à Turin. Une ou deux fois, des brigands avaient attaqué la diligence et rançonné les voyageurs, mais cela se passait dans les terres froides entre Lyon et la Savoie, au pays de Mandrin.

Égrenant ses souvenirs mélancoliques, il reprit la route qui traversait en sinuant les villages perchés sur les contreforts de la vallée : Gresy-sur-Isère, Miolans, Frontenex, La Rachie. Déjà il distinguait la ville forte de Conflans,

dominant la jonction de l'Arly et de l'Isère ; l'auge forestière du Doron de Beaufort s'y ouvrait très distinctement, un peu comme s'ouvre la porte du logis familial. Il traversa Albertville, nouvellement construite par le roi Charles-Albert le Bâtitteur, souverain très en avance sur les urbanistes de son temps, et, franchissant le pont sur l'Arly, se trouva la nuit venue devant la vieille route empierrée qui par Venthon et Queige mène à Beaufort. Il lui restait encore quatre lieues et demie à parcourir en pleine montagne, mais il ne sentait plus la fatigue. Les gorges de Queige, sauvages et boisées, enserraient un torrent rageur dont il reconnut la voix familière : le Doron.

Quand il sortit des gorges dans la plaine de Villard, il faillit « hucher », lancer le vieux cri de reconnaissance des Beaufortains, cri sauvage arraché au fond de la gorge, hurlement préhistorique par lequel les jeunes de mon pays se répondent encore, les nuits d'automne, d'un versant à l'autre, par-dessus la voix grave du torrent.

La lune pleine délimitait les crêtes de la montagne d'Outray sur un ciel criblé d'étoiles ; tout le versant de l'adret baignait dans une douce lumière sélénique, et Jean-Baptiste reconnut, haut perché sur la crête forestière des Entre-Roches, le double chalet du Péchaz, où ne brillait qu'un feu.

Il aurait pu s'arrêter à Beaufort, mais il courait sur sa lancée, comme un navire sur son erre. L'heure était trop matinale pour séjourner à la ville. Alors, délaissant la route, il entreprit la dure montée du chemin muletier qui, passant par la cascade du Dard où coule le nant des Golets, longe sur le plateau des Outards la plus ancienne maison forte de la vallée, le château des Cours datant du xiv^e siècle, puis gagne le plan supérieur où la ferme du Péchaz s'accroche à la pente, veillant sur les nombreuses granges essaimées çà et là sur les pâturages. Mais Jean-Baptiste, pressé d'arriver, délaissa le chemin muletier et grimpa directement par le raccourci de la Charmette, à travers les pierriers et les roches moutonnées qui débouchent au Plan-des-Villes.

Le Péchaz ! Cette ferme rustique devenait son bien ! Avec la grange du Muret, tout cela était à lui. Il l'avait reçu en héritage ; habitation savoyarde typique, chalet à deux étages, au double balcon, l'étage habité, maçonné juste au-dessus de l'étable pour bénéficier l'hiver de la chaleur des bêtes, et au-dessus le solaret, balcon de bois attenant à la grange à claire-voie où l'on fait sécher la récolte les étés pluvieux ou les automnes précoces.

Derrière le Péchaz, se dissimulait une autre habitation plus ancienne encore, appartenant aux cousins de Jean-Baptiste. La fermière lui tendit l'énorme clef :

— Te voilà enfin, Jean-Baptiste.

— Il est grand temps que je songe à m'établir. Vingt ans sur les routes, ça use.

— Tu n'auras pas de peine à trouver l'âme sœur.

Elle sourit discrètement. Tout se savait, et que, malgré son âge, Jean-Baptiste courtisait discrètement une jeune fille du hameau des Villes-Dessous.

— À part ça, les nouvelles ?

— Félix Frison-Roche a épousé la Rose Bon-Mardion. Ils sont partis chercher fortune à Paris. Il n’y avait pas assez de terre pour tous là-haut.

Machinalement, Jean-Baptiste jeta un regard vers le haut : la pente était si forte qu’on se demandait comment des chalets pouvaient s’y fixer. Celui des Frison-Roche prenait son assise sur un bloc. On aurait dit qu’il avait glissé naturellement de la montagne d’Outray puis s’était arrêté sur cet obstacle.

Depuis le Péchaz, la vue s’étendait fort loin : la vallée de Beaufort, creusée par les glaciers du quaternaire, se découpait en entier et l’horizon ne se fermait qu’au-delà le dernier verrou des gorges de Queige par la barrière dentelée des Bauges. À l’est, la haute chaîne du Grand Fond, au sud, l’élégante cime du Grand Mont et la triple pyramide du Mirantin séparaient la vallée de l’Argentine de la basse Isère et de la Tarentaise ; au nord-ouest, enfin, la molle crête du Signal de Bisanne et le col des Saisies barraient l’accès du val d’Arly.

Ainsi Jean-Baptiste Bon-Mardion, mon grand-père maternel, après vingt ans d’exil volontaire, retournait au pays. Pour y fonder une famille et reprendre le bien familial dont il restait le seul héritier.

Sa femme, il l’avait depuis longtemps choisie – elle était toute jeune à l’époque, beaucoup plus jeune que lui : Alphonsine Molliet-Ribet, du village des Villes-Dessous, sur le même versant du soleil ; vingt ans de moins, mais ils s’étaient promis depuis deux ans, et Alphonsine l’avait attendu. Les formalités du mariage seraient courtes. Alphonsine apporterait en dot la propriété des Villes-Dessous, avec la maison familiale, la grange des Combelles, et les pâturages l’entourant. Avec les biens du Péchaz, Jean-Baptiste pourrait élever une dizaine de vaches et leurs produits. Il ferait son seigle, son chanvre, ses pommes de terre, son cidre et son potager. Le lait, la tommes et les redevances du montagnard d’été complèteraient son revenu. Jean-Baptiste était heureux, et tout porte à croire qu’il le fut.

Une fois marié, son premier soin fut d’aller revendiquer sa place au banc de l’église. L’église de Beaufort, massive comme une forteresse, a fixé ses fondations sur le granit de la plus ancienne chaîne alpine. Rude de l’extérieur, elle dissimule toute la richesse de l’art baroque : colonnes torsadées, sculptées et dorées du chœur, calvaire grandeur nature en équilibre sur une poutre traversant la nef à six mètres de hauteur, à la limite du chœur, et surtout, merveille des merveilles, une chaire sculptée par J. Clérant, le « Maître de Moustiers », représentant les quatre évangélistes¹.

La conception de la nef est unique : elle s’élève en deux paliers, jusqu’au chœur. Le plancher de la nef est entièrement réservé aux femmes, mais là encore une ségrégation datant de plusieurs siècles s’opère : cette partie basse de la nef ne comporte que quelques chaises anonymes et de rugueux bancs de bois, où toute femme même étrangère à la paroisse peut venir prier.

Sur le premier palier, séparé à la fois du chœur et de la basse nef par une balustrade de noyer sculpté et trois marches de chêne, sous la belle chaire du prédicateur, se tiennent les paroissiennes ayant une chaise gravée à leur nom.

Celles qui descendent du versant de l'adret : villages des Curtilllets, des Outards et des Villes-Dessous, prennent place sur le côté gauche, face au chœur ; les femmes venant du Bersend, du Praz et du Mont, sur le revers de la vallée, se placent à droite.

Même disposition pour les hommes qui, eux, prennent place sur une haute galerie qui entoure complètement la nef à bonne hauteur : dans le fond, face au chœur, les bancs des notables et de la maîtrise. La galerie de gauche est réservée aux hommes de l'adret, celle de droite aux hommes de l'autre versant. Chaque famille y a son banc personnalisé.

C'est un droit imprescriptible, et le premier soin de Jean-Baptiste fut de reconnaître sa place si longtemps délaissée et d'y visser une plaque de cuivre à son nom : *Jean-Baptiste Bon-Mardion*, suivi de la mention *conducteur*. Machinalement, il jeta un regard sur le banc qui précédait le sien. On pouvait y lire *Félix Frison-Roche*. « Tiens, pensa-t-il, pour un qui revient au pays, un autre qui s'en va. »

Il hochait mélancoliquement la tête.

Ainsi s'accomplissait la première partie de mon destin, puisque s'unissaient déjà sans le savoir sur les bancs de l'église ceux qui seront mes futurs grands-pères.

Désormais Jean-Baptiste a « son banc ». Chaque dimanche, Alphonsine et lui dégringolaient les quatre cents mètres de dénivellation qui séparent le Péchaz du chef-lieu, que les gens du pays nomment entre eux « la Villaz ». L'été, passe encore ! Mais l'hiver. Et comme la particularité de Beaufort est que le chef-lieu n'est qu'une sorte de forum public comptant très peu d'habitants, que tous les habitants de la commune sont disséminés dans des hameaux ou des chalets isolés, que certains ont plus d'une heure de marche à faire pour descendre à la ville, chaque famille possède ou loue une chambre à Beaufort. Les femmes y revêtent, avant de se rendre à l'office, le beau costume savoyard aux multiples foulards de soie recouvrant un bustier serré orné de la croix et du cœur d'or, coiffent la « bère » de satin blanc, finement tuyautée, qui ne supporterait pas les risques d'une descente par les sentiers escarpés. « Notre chambre » se trouve encore dans une étroite rue de la vieille ville, où toutes les habitations datent au minimum du ^{xv}^e siècle. C'est là qu'Alphonsine se change, tandis que Jean-Baptiste, l'office terminé, discourt avec les hommes, dans les estaminets du pays. Puis ce sera la longue remontée jusqu'au Péchaz, où les bêtes brament à l'étable en attendant le retour des maîtres.

¹ Note de l'auteur : Bien entendu, cette description s'applique à l'église de Beaufort telle que je l'ai connue. Mais pourquoi faut-il que, durant les années 1950, sous prétexte de rénovation, des vandales officiellement mandatés aient saccagé cette belle demeure baroque du Seigneur, supprimé notamment les paliers ascendants qui donnaient tant de profondeur et d'élégance au chœur et, rasant les balustrades et les planchers de chêne du palier des dames, les aient remplacés par une plate-forme bétonnée, nue et froide ? Et que dire de ce qui reste

des bois sculptés brunis par les ans ? On les a recouverts d'une épaisse couche de vernis noir sombre et lourd, et les fines et délicates sculptures de la chaire des évangélistes, si riche du vieillissement de ses bois précieux qui exsudaient une lumière mordorée, sont devenues ternes et effacées !

CHAPITRE III

J'ai grande estime pour Jean-Baptiste Bon-Mardion, ce grand-père que je n'ai pas connu.

Ayant gravé son nom sur le banc d'église, il l'avait fièrement fait suivre, comme un titre de noblesse, du mot « conducteur », *condottiere*, ce qui signifie tout simplement aventurier. Lui dois-je mon goût inné pour l'aventure ? Qui sait ! Pendant vingt ans, sa vie sur le haut bord des diligences avait été riche en émotions diverses, tempêtes, avalanches, loups, brigands ! Plus que « conducteur », *condottiere* lui convenait.

Les fermes savoyardes sont immenses, à la taille de la provision de foin qu'on y doit engranger pour nourrir les bêtes durant l'hivernage. Il y a toujours un coin où s'entassent, comme dans tous les greniers, les vieilles choses inutiles mais qu'on n'ose jeter. C'était un peu ma caverne aux trésors. Parfois, avec mes petits cousins, nous nous y glissions, et c'est là que je découvris, poussiéreuses et tissées de toiles d'araignées, les énormes bottes de cuir bouilli de mon grand-père et sa huppelande en peau de chèvre. Ma tante Annette, fille cadette de Jean-Baptiste, était la gardienne du trésor et c'est elle qui a fait revivre pour moi l'épopée sarde du conducteur !

Ma parenté essaimait donc ses nombreuses granges d'été et fermes d'hivernage sur ce même versant du soleil, menant la vieille migration saisonnière des éleveurs montagnards, de haut en bas et de bas en haut selon les saisons, de la vallée à l'alpage et de l'alpage à la vallée, où dans les plus importantes fermes on se cloîtrait pour l'hivernage. Cet adret était un versant d'herbages et de cultures assolées – seigle, avoine, pommes de terre, chènevière –, et beaucoup de forêts – conifères dans les hauts et les revers, feuillus de fayards, de frênes et de trembles aux altitudes moyennes –, un peu partout petits vergers d'arbres fruitiers malingres et non greffés, poiriers, pruniers, pommiers sauvages servant à la fabrication familiale du cidre.

Car la vallée de Beaufort est restée une vallée fermée jusqu'après la Deuxième Guerre mondiale ; par le col des Saisies, elle fut alors reliée au val d'Arly, et un peu plus tard par le cornet de Roselend et les Chapieux à la haute Isère.

Quant au versant de ma famille, il n'a été desservi par une route de désenclavement rural que depuis quelques années. Jusque-là, les fermes isolées n'étaient reliées entre elles que par des sentiers abrupts ou des chemins muletiers ; rien n'avait changé en apparence depuis l'époque où, un siècle plus tôt, Jean-Baptiste rentrait au pays. L'hiver, l'isolement était total. Mais le bois abondant permettait de le passer dans un confort relatif. Il n'y avait pas, dans le Beaufortin proprement dit, de fermes où les gens hivernaient avec le

bétail, comme à Val-d'Isère ou aux Bellevilles. Seuls deux ou trois chalets très élevés du côté des Saisies, dans la vallée d'Hauteluce, utilisaient encore cet appoint de chauffage, la dernière ferme connue étant celle des époux Joguet disparus au début des années 1950.

Pourtant, les gens de Beaufort n'ont jamais été pauvres. Ils vivaient en économie fermée, en symbiose avec la nature, et produisaient tout ce dont ils avaient besoin : lait, fromage, viande salée, cuir, seigle, avoine, chanvre, pommes de terre, légumes. Leur unique richesse était le troupeau. On ne disait pas d'une propriété : elle couvre huit ou dix hectares, mais elle peut nourrir trois, quatre ou douze vaches. On estimait la superficie d'un champ de seigle aux « déplayas », c'est-à-dire aux séances de labour nécessaires pour l'ensemencer, en général des périodes de trois heures entre lesquelles on dételait les mulets pour qu'hommes et bêtes puissent se reposer. Tout se rapportait à la terre et, par la terre, au troupeau. De leur élevage familial, les Savoyards tiraient tout.

Tout sauf le superflu.

Le superflu, c'était surtout la surpopulation.

Les champs ne sont pas extensibles ; les apports des mariages compensaient un peu les divisions des successions et les petits derniers étaient toujours déshérités. Le droit d'aînesse, sans être légalisé, était coutumier ; les cadets de famille devaient aller chercher fortune ailleurs, d'où cette grande émigration des montagnes vers les villes : Savoyards vers Lyon ou Paris, hauts et bas Alpins vers Marseille, Barcelonnets au Mexique.

C'est ainsi que Félix Frison-Roche, mon grand-père paternel, né en 1838, laissant la propriété familiale à ses aînés, après avoir épousé Rose Bon-Mardion des Villes-Dessus, née en 1837, émigra à Paris, riche d'un petit pécule reçu en dédommagement de son départ.

Le père Frison, comme on disait au pays, vécut jusqu'en 1929. Il avait alors quatre-vingt-douze ans, et je garde de lui le souvenir d'un vieillard taciturne, replié sur lui-même, mâchonnant sa pipe sous la tonnelle de sa maison de Beaufort, et me racontant les heurts et déboires de sa longue existence. De son séjour à Paris, il se souvenait surtout de ses débuts dans le bistrot de la rue Amelot. Il avait subi le siège de 1870-1871. La famine sévissait dans l'enceinte de Paris ; il avait dû servir du rat à ses clients affamés, et comptait comme un jour de liesse celui où il avait pu se procurer un quartier d'éléphant, acquis après l'abattage des gros mammifères du Jardin des Plantes.

Félix et Rose Frison-Roche eurent un fils, mon père : Auguste Frison-Roche, né à Paris en 1868. De ma grand-mère, je ne conserve que le souvenir jauni des daguerréotypes et photos de l'époque, car elle mourut en 1907 à Beaufort, où le couple avait pris sa retraite après avoir cédé son commerce à leur fils.

Lui avait cinquante ans et espérait bien vivre de ses rentes. Toutes ses économies avaient été placées en fonds garantis par l'État français. Las ! La

guerre survint et il se retrouva complètement ruiné après l'effondrement des fonds russes et autres chemins de fer ottomans. Peut-être cela expliquait-il son caractère difficile ; il est toujours pénible de se retrouver à la charge de ses enfants, et surtout de sa propre belle-fille. Durant les quelques hivers que j'ai passés à Beaufort pendant la Première Guerre mondiale, je ne manquais jamais d'aller lui présenter mes vœux de nouvel an et je recevais alors mes étrennes : une orange et une pièce de cinq francs. Je repartais vivement, car la maison était vide malgré ses belles armoires anciennes en noyer, vide et triste, et j'emportais avec mon orange une odeur de pipe éteinte.

Avant que Félix ne prît sa retraite, son fils était revenu au pays prendre femme. Il courtsait volontiers la plus jeune des trois filles de Jean-Baptiste Bon-Mardion : Joséphine. Qu'on ne s'étonne pas de tous ces prénoms napoléoniens ou impériaux ; l'annexion avait été le triomphe de Napoléon III. Sa photo et celle de son « cousin » Victor-Emmanuel, nouveau roi d'Italie, étaient dans toutes les fermes de Savoie et survivaient à tous les changements de régime : on les retrouvait encore, toutes piquetées de mouches, ornant dans la ferme la grande pièce commune en lieu et place des portraits de famille. Jean-Baptiste avait eu un garçon et trois filles : Marie l'aînée, Annette et Joséphine, la petite dernière, beaucoup plus jeune.

Si je crois tenir mon goût de l'aventure de mon grand-père maternel, de qui donc ma mère tenait-elle cette beauté, cette distinction naturelle qui fut la sienne ? Les rares étrangers qui fréquentaient Beaufort durant la belle saison se retournaient volontiers sur le passage de cette jeune fille réservée, si différente des robustes montagnardes qui descendaient à la messe par les sentiers rocaillieux des villages haut perchés. Lorsqu'elle avait revêtu ses atours du dimanche, ses « beaux habits » comme on disait à l'époque, « on aurait dit une dame », m'ont souvent conté ses amies d'enfance restées au pays. Elle voyait tourner autour de ses jupons beaucoup de prétendants ; et, parmi ceux-ci, Auguste Frison-Roche, auréolé de son prestige de Parisien, ne lui était pas indifférent.

Je sais maintenant qu'elle tenait cette distinction de sa mère, Alphonsine Molliet-Ribet, descendante d'une très ancienne famille beaufortaine possédant encore au XVIII^e siècle d'importants alpages dans le val des Glaciers, « montagnes » que durent vendre ses aïeux, victimes de la faillite des assignats. Les Molliet-Ribet avaient leurs bancs privilégiés à l'église de Beaufort où Alphonsine naquit en 1832 et mourut en 1896. C'était une femme de tête. Prévoyant le futur partage des terres qui défavoriserait sa dernière fille, elle avait décidé en conseil de famille que ma mère ferait des études, et l'avait mise en pension – sacrifice énorme pour elle – dans un établissement religieux de Saint-Pierre-d'Albigny, dans la Combe de Savoie. Ma mère en revint avec son brevet, diplôme qui pour l'époque valait largement le « bac » actuel.

Mon père, son service militaire accompli, se souvint de sa jolie cousine, sa voisine sur le haut plateau des Villes. Il la savait peu disposée à accepter sa

condition paysanne, elle était trop frêle et trop délicate. Il lui demanda de l'épouser ; elle accepta ; elle le suivit rue Roquépine, dans le deuxième établissement de mon grand-père, au coin de la rue Cambacérès. Le quartier était chic, l'Élysée tout proche, et au faubourg Saint-Honoré les fêtes somptueuses de la Belle Époque se succédaient dans les grands hôtels particuliers.

C'est là, dans le petit entresol au-dessus de la salle de restaurant, que je suis né le 10 février 1906. Mais, avant moi, il y avait d'abord eu mon frère Amédée, né en 1898, mort à vingt mois à Beaufort, puis Maxime, né en 1902 et mort à vingt ans à Beaufort, qui partagea toutes les joies de mon enfance.

Les exigences du commerce obligèrent mes parents à me mettre en nourrice, à Boudin, au-dessus d'Arêches, à 1300 mètres d'altitude. Boudin est un village classé, archétype du village montagnard. Ses maisons s'étagent sur cent cinquante mètres de dénivellation, comme un gigantesque escalier, permettant de passer du toit de l'une au rez-de-chaussée de l'autre. La pente y est d'une telle raideur qu'un dicton du pays affirme : « À Boudin les chiens doivent s'asseoir pour aboyer », et un autre prétend : « La pente est tellement raide qu'on doit ferrer les poules ! »

Actuellement on aurait tendance à juger assez sévèrement ces mères qui plaçaient leurs enfants en nourrice, s'en séparaient pour des raisons purement matérielles. C'est oublier les difficiles conditions de l'époque. Un commerce comme celui de mes parents ne pouvait réussir que s'il était pratiqué en famille. Au début de ce siècle, il n'y avait ni crèches ni garderies, et le travail acharné de mes parents ne laissait pas à ma mère le temps de s'occuper d'un nourrisson.

La mortalité infantile était forte à l'époque. Mon frère Amédée, lui aussi mis en nourrice, était mort à vingt mois, et il paraît que je ne valais guère mieux lorsque ma tante Annette vint me chercher et me ramena moribond au Péchaz, où, grâce à ses soins, je repris vite bonnes joues et couleurs.

Maxime, mon aîné de trois ans, souffrait dès sa naissance d'une coxalgie, et ma mère l'avait gardé auprès d'elle. Il était doux, affectueux, toujours dans les jupes de sa mère, et de nous deux ce fut moi, le cadet, qui jouai le rôle de l'aîné.

Durant ces trois années de nourrice, le commerce de la rue Roquépine ayant prospéré, mon grand-père ayant pris sa retraite, mes parents décidèrent de vendre leur fonds et d'acheter la brasserie de Champigneulles, avenue de Wagram. Ils suivaient ainsi la progression lente et laborieuse propre aux Savoyards et aux Auvergnats qui ont donné aux Parisiens ces grands restaurateurs directement issus de l'estaminet « Vins et charbon » !

Quelques photos de famille me permettent d'imaginer comment se déroulait la vie de mes parents, au début du siècle, rue Roquépine. Le faubourg Saint-Honoré rivalisait avec le faubourg Saint-Germain en luxueux hôtels particuliers entourés de jardins splendides, actuellement sièges de

plusieurs ambassades. Le ministère de l'Intérieur était de l'autre côté de la rue et ses petits fonctionnaires constituaient, avec celle des « gens de maison », la clientèle de mes parents.

Curieuse faune que ces derniers : tellement incorporés aux familles princières qu'ils servaient qu'ils ne parlaient de leurs maîtres qu'à la première personne du pluriel : « Peuh ! mon cher, vos quartiers ne remontent pas à saint Louis. *Nous*, nous avons du sang bleu ! » Les échanges étaient courtois, feutrés, les discussions se voulaient de bon ton : on vomissait Dreyfus et les juifs. Que diable ! on était entre gens du monde !

De la rue Amelot à la rue Roquépine, des quartiers populaires aux quartiers chics, quel changement de clientèle, tout au moins en apparence ! Les tournées se succédaient à table et au comptoir ; les apéritifs remplaçaient le petit vin blanc, on trinquait et mon père ne savait pas refuser.

Pauvre papa, il creusait sa tombe sans le savoir, sans écouter les conseils de sa femme qui lui disait :

— Tu bois trop ! Paie ta tournée quand il le faut, mais refuse leurs invitations.

— C'est le métier ! disait-il, je ne peux pas refuser de boire avec mes clients.

Elle soupirait, consciente d'un avenir difficile. Peut-être est-ce la raison qui lui fit accepter d'emblée de vendre la rue Roquépine pour acheter avenue de Wagram. La clientèle d'une grande brasserie est anonyme. Beaucoup de passants et peu d'habitues. C'était peut-être le salut, les occasions de boire seraient plus rares.

Mais allait venir le temps des malheurs. Mes parents étaient installés depuis un an seulement avenue de Wagram, lorsque mon père mourut à quarante-deux ans, d'un diabète qui voilait pudiquement la maladie des cafetiers, la cirrhose du foie. Las ! Plus tard, quand je fus en âge de comprendre, ma mère me parla de ce père que je n'avais pas connu : « Il était bon, trop bon, trop serviable, il ne savait rien refuser, il buvait avec ses clients, sa santé était minée... » Mais jamais elle ne laissa échapper un mot de reproche contre ce mari, bon et faible, qui l'avait laissée dans la situation financière la plus critique qu'une jeune femme puisse connaître.

C'est pourquoi, un jour, à Beaufort, tante Annette me descendit du Péchaz au chef-lieu, d'où une cousine devait me ramener à Paris. Moi, je pleurais, paraît-il ; quitter Beaufort, c'était quitter le paradis, mes tantes, mon oncle Maxime si bon que j'appelais « Mononcle », persuadé que c'était son vrai nom.

Mon père avait manifesté le désir de me revoir. Il gisait, grabataire, dans une grande pièce obscure de l'entresol donnant sur une cour de la rue Troyon. Maman me conduisit vers lui, me recommandant de ne pas faire de bruit car j'étais un bavard impénitent, curieux, questionnant inlassablement sur tout et sur rien.

— Tu vas voir ton papa, sois sage ! me disait-elle. Il est très malade.

Cette unique vision de mon père se dissout dans une brume de souvenirs en un visage informel, dépassant les couvertures d'un grand lit.

Mon père me parla-t-il ? Je ne saurais le dire. Je n'avais qu'une hâte : redescendre à la brasserie où tout était lumière, brouhaha, agitation et aux cuisines où trônait tante Eulalie. De ce père, qui fut certainement un très bon papa et certainement aussi un très bon époux, je ne sais donc rien, rien de rien, et je ne peux me l'imaginer que par des photos jaunies de l'album de famille. Et c'est très important car, par suite de sa mort, j'ai été coupé dès cette époque des Frison-Roche pour devenir la propriété exclusive des Bon-Mardion.

L'état de mon père s'était aggravé dès l'installation de mes parents avenue de Wagram. Mais la brasserie « marchait » très bien ; pour l'acheter, mes parents s'étaient endettés et avaient emprunté, signé des traites, mais ils gardaient confiance : de dures années à passer et puis la fortune sourirait.

En attendant, on travaillait en famille, entre Beaufortains. Maman et cousine Jeanne à la caisse, tante Eulalie et sa nièce Joséphine en cuisine, d'autres cousins Bon-Mardion venant donner un coup de main les jours de congé. La visite régulière du grand ami de maman, son cousin de la garde municipale (qui deviendra plus tard la garde républicaine), bien sanglé dans son dolman de gala, soutaché d'or, portant le képi à pompon rouge, complétait la réunion de famille.

Toute cette parenté de cousins et cousines, tout cet entourage familial si rassurant pour ma mère dut se disperser. Ma mère, mal conseillée par des gens d'affaires, vendit à perte ce fonds de commerce qu'elle venait à peine d'acheter, sans même récupérer sa mise de fonds.

Il n'était point question pour elle de retourner à Beaufort avec ses deux enfants ; elle était devenue parisienne. Elle aimait le mouvement des voitures, la foule élégante qui se pressait sur les Champs-Élysées. Combien de fois ne m'a-t-elle pas dit : « Pourquoi irais-je m'enterrer à Beaufort ? Ici je suis pauvre, mais je ne vois que de belles choses autour de moi. »

Elle fut, dans le malheur, d'un courage exemplaire. On quitta l'avenue de Wagram, le grand appartement bourgeois de l'entresol et, en attendant de trouver mieux, maman et sa nichée, plus tante Eulalie de beaucoup son aînée et qui n'avait pas voulu la laisser, se logèrent chez le bougnat de la rue Brey jusqu'à ce que maman dénichât au n° 7 de la rue Berryer, dans un vieil immeuble (inchangé à ce jour), deux pièces au premier étage sur cour.

C'est dans ce triste appartement, qui ne voyait jamais le soleil, que j'allais passer ma courte période parisienne, heureusement coupée de vacances scolaires en Beaufortin.

Un mur mitoyen, celui qui nous privait de soleil, nous séparait du grand hôtel particulier de Salomon de Rothschild. C'est en ce lieu que fut assassiné, en 1931, le président de la République, Paul Doumer, par le Russe Gorguloff.

CHAPITRE IV

Cet appartement de la rue Berryer, ma mère devait l'occuper jusqu'à la fin de sa vie. Trop petit au début pour contenir toute la maisonnée, il devint par la suite suffisant pour une personne seule. Elle ne le quitta que pour aller mourir à Beaufort, le 4 janvier 1944, en pleine occupation.

Nous nous y étions installés tant bien que mal, nos cousins parisiens, bricoleurs comme tous les montagnards, ayant tenu à l'améliorer, ajoutant une cloison ici, découpant une alcôve là. Bref, c'était devenu habitable, mais les moyens réduits dont disposait maman ne pouvaient nous laisser espérer davantage. Bien sûr, à l'époque, il eût été facile de louer à bon marché un quatre ou cinq-pièces dans un arrondissement éloigné du centre, Belleville ou Vaugirard, mais maman était trop attachée à son VIII^e arrondissement ; elle tirait sa joie autant de la beauté du quartier que de l'élégance de la foule. Pour tout dire, elle aimait ce qui était beau, et d'ailleurs s'habillait très bien avec très peu de choses. L'élégance ne s'apprend pas.

Elle avait obtenu la gérance d'une succursale des fameuses « Blanchisseries américaines », réparties dans tout Paris, et spécialisées dans le blanchissage mécanique et le glaçage des cols durs, des plastrons et des manchettes de chemises de l'époque. Cette entreprise était autrichienne mais, en 1910, bien peu de gens pensaient à une guerre éventuelle. Lorsqu'on lui demanda une importante caution pour obtenir le poste, elle versa sans sourciller ses derniers francs. Trois ans plus tard, la guerre éclatait, et ce cautionnement fut perdu, tout comme les fonds russes et les chemins de fer ottomans du grand-père garantis par l'État français.

Maman travaillait et tante Eulalie nous élevait, mon frère Maxime et moi.

En grandissant, la coxalgie de Maxime s'accroissait ; il boitait et devait porter une chaussure à prothèse ; nous allions tous deux à l'école communale de la place Saint-Philippe-du-Roule, en descendant le faubourg Saint-Honoré qui groupait commerçants et artisans sur le côté pair et hôtels particuliers aux numéros impairs.

Mes débuts de Parisien ne me parurent acceptables qu'en raison des congés scolaires du jeudi et du dimanche. C'étaient des jours fastes où, par l'avenue des Ternes – qui se terminait, entre les hauts murs des fortifications, au grand ballon sphérique en bronze érigé en commémoration de l'exploit de Gambetta s'échappant du siège de Paris –, puis par la porte Maillot nous gagnions le bois de Boulogne, mon paradis personnel. Je n'avais aucun regard en franchissant la porte Maillot pour le toboggan russe et la grande roue du Luna-Park, je me précipitais vers le Bois, ses fourrés, ses ruisseaux. Je pouvais courir, sauter, pêcher les épinoches, jouer aux Indiens avec Maxime

qui n'arrivait pas à me suivre, et qui pourtant m'accompagnait partout.

C'est un de ces jours fastes qu'apparut le signe qui allait marquer ma vie, orienter ma destinée.

Tout a commencé par un nuage, un nuage pas comme les autres¹ ! Un nuage qui vers l'ouest, par-delà les frondaisons du bois de Boulogne, se gonflait, grandissait, captait les derniers rayons du soleil et planait sur la terre comme une lointaine cime enneigée. Vision prophétique de mes combats futurs, ce nuage préfigurait la montagne de mes rêves, celle qui, sans que je le sache encore, était déjà en moi et ne me quitterait jamais.

Ma vie était toute tracée : je retournerais à Beaufort. Je remonterais sur les alpages, je retrouverais la chape soyeuse de la neige, les hauts sommets scintillants des glaces éternelles. Il y aurait de grands moments de silence revêtant le paysage d'une douceur veloutée ; je percevais déjà le carillon joyeux des clarines, le bruissement du vent dans les forêts. C'était un irrésistible appel des cimes, auquel j'obéirais définitivement onze ans plus tard.

J'étais à l'époque un garçonnet espiègle et inventif, mais aussi un vrai petit diable. Ma mère, bien qu'elle en souffrît secrètement, devait se montrer très sévère avec moi. Tout autre était Maxime, mon aîné. C'était un petit garçon studieux à l'école, affectueux à la maison ; il faisait le gros câlin avec maman, qui buvait du lait et disait à ses amis : « Il me semble avoir la fille que je n'ai pas eue. » Cette attitude de Maxime provenait pour une grande part de son infirmité physique, infirmité qu'il combattait avec énergie, me suivant partout, même en haute montagne lors de nos vacances scolaires. Maman avait, comme on dit, « un petit faible » pour Maxime. Je n'en étais pas jaloux ; il était si sage que je trouvais normal que maman l'aimât plus que moi. Au contraire, j'éprouvais pour ma mère une tendresse affectueuse, mais respectueuse ; sa sévérité à mon égard me rassurait, me préservait contre mes impulsions diaboliques, car je n'avais jamais la conscience tranquille et faisais damner tante Eulalie. J'étais toujours en quête d'inventions nouvelles.

La rue Berryer débouche avenue de Friedland, au carrefour du boulevard Haussmann et du faubourg Saint-Honoré. Dans la descente du faubourg sur Saint-Philippe-du-Roule se succédaient à l'époque de nombreux petits commerçants : boulangers, bouchers, quincailliers, épiciers ; et j'étais comme fasciné par l'étalage d'un commerçant en légumes secs et produits exotiques. Il consistait en plusieurs caissons de bois bien compartimentés, dans lesquels étaient présentés en vrac flageolets, soissons, haricots rouges, pois cassés, lentilles, etc. L'alternance des couleurs était savamment étudiée et se mariait au vernis sombre du bois. Quelle idée me passa par la tête ? Allez savoir ! Je me dis tout à coup : « Si je mélangeais tout ça ! » Longeant discrètement l'étalage du commerçant, je pris une poignée de flageolets que je jetai négligemment dans la caisse aux lentilles, je mêlai les soissons aux pois cassés ; tout cela était fait très rapidement d'un geste furtif et négligent de la main gauche qui traînait nonchalamment sur les légumes secs. Ce jeu

m'amusait beaucoup, je trouvais le mélange des couleurs très heureux. Et puis : pas vu pas pris. Je recommençai le lendemain, puis le surlendemain, et encore un ou deux jours plus tard.

Et le drame se produisit.

Comme je me délectais une fois de plus à mélanger les espèces, une énorme main surgie de je ne sais où m'empoigna au collet, me souleva de terre et me poussa dans la sombre arrière-boutique du commerçant. Je tremblais, muet, terrifié, la gorge serrée, ne pouvant émettre aucun son. L'homme qui m'avait saisi était-il un géant ? La peur aidant, il me parut gigantesque, l'image même du père Fouettard. Il ricanait :

— Enfin je t'y prends, petit sacripant, propre-à-rien ! Je te guettais depuis plusieurs jours. Cette fois, tu ne couperas pas au châtiment. Va chercher un sergent de ville ! dit-il en se tournant vers une dame respectable qui devait être sa femme.

— Tu crois ? dit-elle.

— Fais ce que je te dis.

J'étais affolé.

— Oh non ! m'sieur, pleurnichai-je, pas un agent, je vous promets, je ne recommencerai pas.

Je pleurais à chaudes larmes.

— En attendant que les agents viennent te prendre, tu vas réparer le mal que tu as fait.

Comme il faisait très sombre dans l'arrière-boutique, il alluma une lampe à pétrole, puis, sur la toile cirée de la table ronde, versa deux ou trois variétés de haricots secs, des lentilles, des pois cassés, et mélangea le tout.

— Maintenant trie-moi tout ça !

Tout en pleurnichant, je me mis au travail. Croyez-moi, c'était difficile. Les haricots et les pois cassés, passe encore ! Mais les lentilles ! C'est tout petit, une lentille, ça vous échappe des doigts, et il me fallait faire un tas de chaque variété. Derrière moi se tenait le justicier, l'homme, plus terrible encore depuis qu'il me surveillait en silence. Ce silence, il le rompait chaque fois que je m'arrêtais. Alors, sa voix résonnait, implacable : « Continue ! »

Au bout d'un laps de temps qui me parut fort long, j'avais enfin terminé le tri, formé plusieurs petits tas bien homogènes, et je soupirai de soulagement. « Allons, ça se passe mieux que je ne le craignais », me disais-je et je songeais déjà à l'histoire que je devrais inventer pour justifier mon retard à la maison.

Je me fis humble, tournai vers mon bourreau un visage larmoyant, implorant sa grâce.

— Pas trop mal ! dit-il. Maintenant tu vas recommencer. Ne te presse pas, tu as tout ton temps, le sergent de ville n'est pas encore arrivé.

Il dit et, d'un revers de sa large poigne, mélangea à nouveau les tas patiemment triés.

Recommencer ! J'en eus le souffle coupé. J'éclatai en sanglots.

— Pardon, m'sieur, je vais arriver en retard, maman va me gronder.

— Tu voudrais sans doute qu'elle te félicite ? Recommence !

Je me remis au travail. J'avais acquis une certaine méthode, une certaine dextérité, et je mis légèrement moins de temps que la première fois.

Il apprécia en connaisseur.

— Pas mal ! La troisième fois, ça sera parfait.

Et vlan ! tout était mélangé à nouveau.

Mais j'avais compris la leçon, les agents ne viendraient pas. Mon optimisme naturel prenait le dessus. J'étais devenu un virtuose du tri des légumes secs. Je ne suis pas sûr que, derrière mon dos, l'homme ne riait pas sous cape. Bref, quand tout fut terminé, il me rendit ma liberté.

— Maintenant rentre chez toi, j'espère que tu as compris la leçon ! As-tu réfléchi au travail que tu me donnais tous les jours ?

Sa voix était singulièrement douce.

Mais quelle leçon !

Une vague histoire de retenue me permit d'éluder les questions de tante Eulalie relative à ce long retard après la classe et, par bonheur, maman rentra plus tard ce soir-là. Bien sûr, il me fallut payer pour la retenue, mais qu'était-ce à côté de ce qui m'aurait attendu si elle avait été au courant des haricots secs !

Maman avait une façon très spéciale de me punir de mes mauvaises notes en classe : elle me savait gourmand et me privait de beurre le matin à mon petit déjeuner. Il m'est arrivé ainsi de rester un mois entier sans tartine beurrée.

C'était plus efficace que le martinet.

Car, chez nous, le martinet était une véritable institution et il faut se souvenir que les punitions corporelles, aussi bien à l'école qu'à la maison, étaient de règle au début du siècle. Dans mes souliers de Noël, je trouvais régulièrement, à côté de mes étrennes, un martinet tout neuf. La carotte et le bâton, somme toute !

Eh bien, malgré sa sévérité, j'éprouvais pour maman une admiration sans bornes ; un enfant sait d'instinct ce qui est juste et injuste et maman ne punissait que lorsque c'était mérité. Et c'était, bien sûr, toujours mérité.

Ce qu'elle n'a jamais su, c'est que, jusqu'à la fin de l'année scolaire, je délaissai le côté pair du faubourg Saint-Honoré et ses étalages tentateurs pour l'aristocratique trottoir de droite, celui des grands hôtels particuliers aux portes cochères ouvrant sur le mystère des grands jardins privés.

L'intelligente leçon de morale de ce petit commerçant parisien a porté ses fruits. Je ne l'ai jamais oubliée.

CHAPITRE V

À l'époque, les classes se terminaient au 31 juillet, mais il était notoire que, passé le 14 juillet, la présence à l'école était purement fortuite. On y somnolait, le programme terminé, et seuls les bons élèves attendaient la fin des classes pour recevoir leurs prix de fin d'année. Comme je n'en ai jamais eu, que dès le début de juillet je devenais intenable, ma mère nous envoyait en vacances à Beaufort. C'était sage de sa part.

Ah ! ces départs ! La grosse malle, bien cordée, était chargée sur un taxi Renault. On prenait à la gare de Lyon le train de plaisir archibondé. Je connaissais par cœur les arrêts, les changements de locomotive à Laroche-Migennes, Dijon, Ambérieu. À Chambéry, un train omnibus nous amenait à Albertville. Tante Eulalie nous accompagnait. C'était le temps des cerises en Savoie. On déjeunait chez une cousine, en attendant le départ de l'autobus qui desservait Beaufort.

La ligne Albertville-Beaufort fut la première correspondance ferroviaire organisée régulièrement en France par autocar. C'était en fait un char à bancs, très haut sur pattes, qui montait au pas la côte de Venthon, Villard, La Pierre, et parvenait essoufflé sur le pré de foire de Beaufort : il s'arrêtait devant l'épicerie Avocat, concessionnaire de la ligne. L'arrivée du courrier était la grande distraction des vieux du village.

Nous étions à Beaufort, mais notre voyage ne s'arrêtait pas là.

Maxime et moi n'avions qu'un désir : gagner immédiatement le Péchaz, le chalet de l'oncle Maxime, tout là-haut, à 1200 mètres d'altitude. Mais il fallait auparavant sacrifier à un rite. Maman avait donné des instructions : on nous achetait à chacun une paire de galoches à semelles de bois et tige de cuir, que mes cousins ferreraient de gros clous à pointes de diamant. Du solide qui durerait une saison. Chacun obtenait également un couteau de poche Opinel à manche en bois, sans lequel un petit Savoyard ne saurait vivre. Un couteau indispensable pour couper le pain de seigle, le bacon ou la saucisse, et aussi pour tailler durant nos loisirs de berger des sifflets dans un sureau très tendre, ou de solides bâtons dans une pousse de frêne.

Alors seulement, bien équipés, nous montions au Péchaz. J'étais fou de bonheur et, dès le matin, cependant que les gens du Péchaz fauchaient ou rentraient le foin, je conduisais la « vache de l'été » au pâturage communal de la Combaz.

Dès la Saint-Jean, en effet, les gens de Beaufort rassemblent leurs troupeaux dans les alpages de Roselend ou de la Gittaz, en grandes « montagnes » de cent à cent trente vaches. Les produits sont mis en commun pour fabriquer le fameux fromage de Beaufort, mais chaque famille garde au

chalet d'en bas une vache : la vache de l'été, afin d'avoir toujours lait et beurre sans lesquels le Savoyard ne saurait vivre.

J'étais donc chargé de conduire Marmotte au pâturage. C'était une très belle bête de race tarine au pelage gris souris, aux grands yeux noirs bordés de cils, aux fines cornes blanches. À vrai dire, elle n'avait pas besoin de moi, elle connaissait la route. Le chalet du Péchaz est accroché sur une croupe de terrain, à hauteur du Plan-des-Villes ; un sentier escarpé relie le hameau au village des Villes-Dessus et, de là, un autre sentier conduit dans la grande combe communale qui est en fait le grand couloir de l'avalanche d'Outray ; des murettes de pierre sèche délimitent le communal des biens privés. Tout l'été, le troupeau y pâture en liberté sous la garde des gamins des villages. J'y ai passé des heures merveilleuses, à jouer dans le grand torrent qui borde la forêt, sur les murgers où couraient les lézards, et tout en haut, là où le pâturage d'herbes rases cède la place aux pierriers, nous nous gavions de fraises, de framboises et de myrtilles.

Le soir venu, le troupeau se dispersait, et Marmotte me ramenait au Péchaz, marchant en tête, secouant joyeusement sa clarine, sans doute afin d'alerter la tante Marie, qui là-bas sur le seuil de la ferme devait préparer son seillon de bois pour la traite.

Le souper était frugal : pommes de terre cuites à la vapeur dans un chaudron de bronze à double fond, écrasées dans l'écuelle de grès et couvertes de bon lait crémeux froid. Quand les travaux des champs étaient durs, moissons, semailles, labours, fenaison, tante Marie faisait la soupe de viande : une véritable potée avec les saucisses, les « diaux » conservées dans de grandes jarres de grès dans lesquelles on coulait du beurre fondu, et aussi du mouton et de la chèvre salés, et du bacon, une épaisse tranche de lard, ferme et savoureux, fourni par les longs cochons noirs du pays sacrifiés à Noël, qui s'étaient engraisés tout l'été précédent, dans les montagnes de l'alpage, en buvant à gogo le petit-lait.

J'ai vécu ainsi à Beaufort tous les étés de 1911 à 1920, et l'hiver, le terrible hiver 1914-1915 durant lequel les avalanches ravagèrent les Alpes. Ce furent des périodes heureuses et insouciantes. J'étais devenu un petit Savoyard aimant le lait, le lard et le fromage. Je parlais couramment le patois savoyard malgré les recommandations de ma mère : « Cela t'empêche de parler le français correctement », disait-elle. Moi, je n'étais pas de cet avis. Tout le monde au Péchaz parlait patois, et il me semblait que la possession de ce langage me conférait une supériorité, m'intégrait mieux dans ce monde paysan aux fortes traditions. On revient, paraît-il, à l'enseignement de ces dialectes franco-provençaux issus du bas latin. Hélas ! plusieurs générations ont oublié la langue de leurs ancêtres et la disparition des personnes de mon âge fait que je ne connais plus beaucoup de gens avec qui m'exprimer.

Je savais donc, à huit ans, garder les vaches, faner, faire les foin, rentrer la moisson, élaguer les frênes, aider aux labours, et durant la Grande Guerre qui moissonna la fleur de la jeunesse française et mit pratiquement en deuil toutes

les familles du Beaufortin, cette aide puérile ne fut pas négligeable.

Mais quelles joies en retour !

La montée en alpage à Roselend ou à la Gittaz se fait au 15 juin, et je n'ai pas été là souvent ; en revanche, régulièrement, j'allais « démantager » au 15 septembre. Les troupeaux de l'été sont rassemblés autour des vieilles muandes en pierre sèche. Chacun reconnaît ses bêtes, et emmène son petit troupeau familial. C'est alors un défilé ininterrompu qui, durant toute la journée, descend la route de Roselend. Une idyllique pastorale où le son grave des « bourdons » d'acier souligne les trilles joyeux des petites clarines.

Les clarines à Beaufort, on les appelle les « carrons ». Ce sont des cloches en épaisse tôle d'acier, fabriquées à Chamonix et dont la taille varie du n° 0, la plus petite, à la taille la plus grosse : le n° 12. Elles ont remplacé depuis un siècle les « campanes », ces très belles cloches d'airain, devenues beaucoup trop coûteuses. La fierté du paysan beaufortain est d'avoir les plus belles vaches portant les plus belles clarines. Le troupeau participe aux joies et aux peines de la famille. On enlève les clarines pour un deuil. Et les paysans assurent qu'alors les vaches donnent moins de lait.

Le troupeau a regagné la vallée et, désormais, la vie au Péchaz change ; les grands travaux de l'été sont terminés : fenaïson, moisson, labours d'automne pour l'ensemencement du seigle. Dorénavant, les soins du troupeau familial reconstitué forment l'occupation essentielle des femmes.

Quant à moi, je vais, selon l'expression locale, « en champs les vaches » (*sic*). L'oncle Maxime possède un très vieux chalet : les Combelles, simple grange-étable pour le bétail. Le lieu est romantique : une semi-clairière au milieu de la forêt forme un véritable balcon de roches moutonnées. L'horizon est fermé à l'ouest par la haute barrière de la forêt d'épicéas, et cela réduit le paysage au-delà de l'étroit défilé des Entre-Roches où coule le Doron en des gorges sauvages aux versants forestiers abrupts. Les gorges elles-mêmes sont fermées par la grande muraille crénelée du massif du Grand Fond qui découpe dans le ciel ses nombreuses tours d'aspect dolomitique. Au pied de cette longue muraille, invisible mais présente, se trouve la vallée de Roselend, aujourd'hui noyée dans un grand barrage, mais qui était jusqu'à la dernière guerre le lieu de rassemblement d'une cinquantaine de grands troupeaux. Roselend ! mot dérivé de l'allemand « le pays des roses », ou plutôt : le pays des rhododendrons !

Les Combelles, c'est le pâturage intermédiaire d'automne, entre l'alpage et l'hivernage. C'était et c'est encore un de mes lieux de prédilection, à l'écart des hameaux.

Sur le pâturage brouté de la veille, on attache, le soir venu, chaque vache à son piquet individuel. L'ensemble forme une « pachenée ». Tout l'été en montagne et l'automne jusqu'à la Toussaint, le bétail de Tarentaise et du Beaufortin ne connaît pas l'étable. La pachenée est déplacée chaque jour, de telle sorte que l'ensemble du pâturage soit fumé par le troupeau lui-même ; vieille économie rurale pratiquée depuis les anciens temps.

Le long crépuscule d'automne commence.

Quelques bêtes secouent encore énergiquement leurs clarines puis s'apaisent. La nuit vient lentement. Céline commence la traite. Elle ceint ses reins du tabouret à un pied, avec lequel elle se déplace aisément d'une vache à l'autre. C'est l'heure vespérale indéfinissable où les sapins se fondent en une seule masse plus sombre que le ciel gris d'acier, sur lequel se découpent leurs cimes lancéolées. Le menu peuple de la forêt s'éveille. Il y a un grand duc familial branché tout près du troupeau dans le tronc pourri d'un vieux frêne ; il lance son cri sinistre, et j'ai peur. Lui répond, comme un signal, le pialement du renard, cri aigu : « Ti-Uit... Ti-Uit... » ; deux syllabes plusieurs fois répétées. Tout devient étrange, mystérieux et le gosse de Paris que je suis encore vit réellement son aventure. C'est l'heure du rêve : je suis quelque part dans les forêts du Canada ; le ruminement d'une vache à mes côtés, c'est le grincement des dents du castor grignotant son arbre, et le cri du grand duc, pourquoi pas ? le hurlement du loup ! Il se produit parfois de grands silences, plus inquiétants encore, et je respire mieux lorsque le léger tintement d'une clarine rompt ces moments où toute vie semble être arrêtée.

Céline continue sa traite. Le lait gicle dans le seillon de bois, bruit familier qui neutralise les sortilèges, rythme la montée des ombres.

Ici, en bas, la nuit est presque totale. Toutefois, très haut dans le ciel, un dernier rai du soleil couchant s'attarde sur les crêtes de Parosan et de l'Arpire. Quelques névés brillent, rosissent et s'éteignent. Comme si elles n'attendaient que ce signal, les vaches se couchent les unes après les autres. La journée du petit berger a été longue. Je m'étends tout contre le flanc chaud et velouté de ma bête préférée. Elle ne bouge pas, tourne parfois sa tête vers moi, et je sens son souffle chaud sur ma figure. Je suis bien, paisible et je m'endors.

— Debout ! On rentre !

Céline a terminé sa traite. Elle a endossé les bretelles de la grande brande pleine de lait. C'est lourd à porter pour une jeune femme, mais c'est travail de montagnarde.

Pour rentrer au Péchaz, il faut traverser une partie de la forêt, puis longer au-dessus les gorges du vallon d'Orgeval (le val aux Ours). C'est un parcours familier, mais qui réveille toujours mes angoisses. Surtout lorsqu'on franchit le nant des Golets, qui cascade dans le vide. Le renard crie toujours, et les chiens des fermes lointaines lui répondent par des aboiements rageurs. J'ai huit ans et j'ai peur du renard. Et je voudrais bien combattre cette peur. Plusieurs fois mes grands cousins m'ont taquiné :

« Si tu descends de nuit à Orgeval quand le renard piaule, je te donnerai cinq sous ! »

Aller et retour, ça prend quinze minutes. Et, avec cinq sous, un gamin pouvait s'acheter de belles « surprises » : ces cornets de papier contenant des trésors et que vendait le boulanger de Beaufort. Mais la peur a triomphé. Je ne suis descendu de nuit à Orgeval que bien plus tard..., dans le maquis, avec encore la peur au ventre !

Pourtant, ce retour vers la maison du Péchaz, qui brille de son unique feu, sur l'âpre versant de la montagne, me procure une douce émotion bien voisine du bonheur, ce mot que ne connaissent pas les enfants.

Tante Marie nous attend. C'est elle qui écrème le lait, fabrique la tomme et baratte le beurre.

L'automne, la fraîcheur tombe vite en montagne. Sous la grande hotte de la cuisine, on n'allume le feu que pour faire le fromage. La cuisine se fait sur le fourneau de fonte à quatre « ronds » qui avale et consomme avec rage tout le bois qu'on veut bien lui enfourner : ce bois, ressource inépuisable, entassé en piles régulières sur les parois du chalet, et qui a séché plusieurs années, provision sans cesse renouvelée par les hommes, soit à la coupe affouagère annuelle, soit par des coupes dans la forêt privée.

Le poêle ronfle, et j'éprouve pour cette ferraille une sorte d'amitié insolite. La grande marmite à double fond, le « bron », fuse de toute sa vapeur. Je sens l'odeur des pommes de terre et je sais qu'on va bientôt dîner car elles sifflent, ce qui veut dire qu'elles sont cuites.

CHAPITRE VI

— Réveille-toi, petit paresseux ! On va défaire les andains.

Par la petite fenêtre à barreaux du pècle, j'aperçois la ligne du soleil encore très haut sur la cime du Grand Mont. Je ronchonne et me fais prier ; Céline me secoue gentiment, dégage les couvertures sous lesquelles je suis enfoui.

— Laisse-le encore dormir, dit tante Marie. Il te rejoindra.

Un parfum de café envahit la chambre, emporte la décision.

— J'y vais, j'y vais, dis-je, et je saute hors du lit.

Tante Marie me sert un grand bol de café au lait crémeux. Elle « effleure » pour moi le grand chaudron de la traite qui repose dans la « bouta » – la petite cave de pierres sèches, construite à califourchon sur une source qui la traverse et y maintient une fraîcheur constante. Tante Marie fait tout, les repas, les confitures, les salaisons.

Je me bourre de tartines de beurre sur lesquelles j'étends une épaisse couche de confiture : la bonne gelée de groseilles et de framboises faite à la maison.

Tante Marie et Céline me regardent d'un air attendri. Je suis un peu leur chouchou.

Nous partons rejoindre les faucheurs. Il peut être 6 heures du matin. La rosée de la nuit recouvre les prairies, la fauche sera facile.

Juillet dans les hautes vallées de la Savoie est le mois de la fenaïson. C'est le travail le plus important et le plus pénible – à part le bûcheronnage, mais pour celui-ci le temps ne compte pas ; il se fait à l'intersaison ou l'hiver, alors que chaque journée de beau temps doit être exploitée au maximum durant le court été montagnard.

Sur ces versants abrupts, tout doit être fait par l'homme : le fauchage, le ramassage, le portage jusqu'à la ferme. Sans le secours des animaux, sans engins mécaniques.

Ce matin, alors que je dormais profondément, et bien avant le jour, les hommes étaient debout. Jean, l'aîné des fils de l'oncle Maxime, a examiné le ciel. Il est un peu inquiet, Jean. Après plusieurs jours de beau temps, quelques ravoures apparaissent, écharpes roses striant le ciel bien au-dessus des plus hautes cimes, et qu'on dit messagères de mauvais temps.

— Faut tâcher d'abattre le Grand Char !

Les autres sont d'accord.

À pas lents, la faux sur l'épaule, ils traversent de flanc la pente très raide qui conduit au Grand Char, inclinée à 30 degrés, à la limite de la fauche normale. Plus raide, faucher serait une acrobatie dangereuse sur ce terrain glissant.

Jean examine le pré. L'herbe est haute et serrée.

— Faudra pas « seiller » trop large ! conseille-t-il.

Seiller, c'est faucher en dialecte. Chacun choisit sa place, puis aiguise lentement sa faux avec la meule qu'il porte dans le coffre, sorte d'étui en bois fixé à sa ceinture et contenant de l'eau ou de l'herbe mouillée. Le bruit clair et musical de la faux qu'on aiguise répond aux chants des coqs dans les fermes alentour.

Ils ont commencé leur travail à la prime aurore, et après chaque andain ils suivent la lente descente du soleil sur les montagnes. Sur ce versant de l'adret, ils seront vite rejoints par la chaude lumière qui prend possession des montagnes. Aussi ne se reposent-ils pas.

Lorsque Céline et moi les retrouvons, la moitié du pré a été fauchée. Ils nous accueillent par des lazzis qui s'adressent surtout au gamin et où il est question de graisse de coude !

— Laisse dire ! conseille Céline.

Il s'agit pour nous d'étendre les andains en une couche régulière et la moins épaisse possible pour qu'ils sèchent plus vite. Nous aurons du mal à rattraper notre retard. Trois heures durant, nous suivrons les faucheurs dont le rythme mécanique ne se ralentit que lorsque, un andain achevé, il faut remonter la pente jusqu'au sommet du champ. Là, c'est à nouveau l'aiguillage, le chant métallique comme une scie musicale de la meule sur le tranchant de la faux.

Parfois, d'un coup de fourche, je déloge ici une grenouille, là une nuée de sauterelles encore engourdies par le froid de la nuit, quelquefois un levraut surpris dans le gîte où sa mère l'a abandonné.

On était dans l'ombre, tout était frais, calme, et voici que la ligne du soleil accentue sa descente vers les fonds de vallée, nous rattrape, nous inonde brusquement d'une douce chaleur, et, à son contact, tout ce qui dormait dans l'herbe s'éveille. C'est le chœur des sauterelles : musique vibrante, stridulante, qui n'est couverte que par les incisives notes d'acier que libère le tranchant des faux. Les sauterelles, ça va, c'est inoffensif. Mais, durant la saison des foin, le pire ennemi des faucheurs, c'est le taon, les nuées de taons qui éclosent à cette époque, piquent sans relâche et qui mourront au premier orage du mois d'août. Ces taons sont un véritable fléau. Les faucheurs, habillés de toile blanche, sont obligés de faucher en manches longues.

Vers 9 heures, tante Marie apporte sur le champ la collation du matin : des beignets, du cidre. C'est la pause. Elle sera courte et chacun reprendra vite le travail. Encore quelques andains et tout sera fini.

Terminé pour la fauche, mais la journée sera longue encore.

Chacun a regagné le Péchaz. En attendant le dîner (on dîne à midi, on soupe le soir), les faucheurs martèlent les faux. Chacun s'est installé, celui-ci sous un merisier à l'ombre fraîche, celui-là sous un pommier sauvage a planté la petite enclume individuelle en terre, bien assujetti sa faux, craché sur le martelet et commencé le battage. C'est un travail délicat qui consiste à refaire le fil. Il faut frapper juste, écraser à peine trois millimètres de l'acier doux, ne

pas frapper trop fort pour l'amincir à l'excès. Personnellement, et bien que plus tard j'aie souvent fauché avec mes cousins, je n'ai jamais pu marteler convenablement ma faux. Tare indélébile !

Trois faucheurs martèlent, frappent sur un rythme à trois temps qui devient mélodie. C'est le chant des faucheurs. À cette heure chaude du soleil au zénith, un peu partout, d'une ferme à l'autre, de l'adret au revers, ce tam-tam montagnard chante la peine des hommes.

Ah ! tante Marie s'y connaît en cuisine.

Une bonne odeur de polenta s'élève de la cuisine, chacun mangeant sans façon les coudes sur la table, le couteau Opinel au poing, tranchant le pain de seigle ou la vieille tomme rongée par les cirons. Une écuellée de cidre termine ce repas. Debout depuis 2 heures du matin, les hommes vont s'accorder une heure de sieste sur la grande meule de foin de la grange.

Pendant ce court repos, les femmes et les enfants, râteaux en main, iront retourner le foin coupé de la veille pour qu'il soit aussi sec dessus que dessous.

L'oncle Maxime a consulté le ciel. Rien ne se fait en montagne sans le plein accord avec les éléments naturels. À 13 heures, il a réveillé les hommes.

— On va éteuiller ! « Ça » durera peut-être pas jusqu'au soir !

« Ça », c'est le beau temps. Mononcle a interprété les nuages, le vent, les signes.

« Seiller, éteuiller, pourta lô viazde ! » Faucher, ramasser, porter les charges de foin. Les trois impératifs de la fenaïson en montagne.

Céline et moi commençons par faner et préparer des rouleaux de foin qui serviront à la confection des « voyages », c'est-à-dire des charges de foin portées à dos d'homme jusqu'à la grange.

On dit « voyage » en Beaufortin, « trosse » en Haute-Savoie.

C'est un travail délicat. Les brassées doivent être disposées bien serrées sur la double corde qui les ficellera en une meule unique dont le poids est basé sur la force du porteur. Certains costauds portent plus de quatre-vingts kilos, la bonne moyenne est de soixante kilos et, pendant la guerre de 1914-1918, les femmes, qui remplaçaient les hommes absents, durent accomplir sans défaillir ce lourd portage.

Sur la pente raide du champ, l'homme se place en dessous de sa charge ; il porte un capuchon de toile épaisse et enfonce sa tête dans une niche qu'il a aménagée de ses mains. Céline, placée au-dessus du voyage, s'accroupit, saisit les cordes, fait basculer la charge sur les reins du porteur puis, se redressant dans un grand effort, l'aide à placer la meule en équilibre sur ses épaules. L'homme disparaît sous l'énorme volume de foin, cherche son équilibre, assure ses souliers ferrés sur le glacis herbeux, et part très lentement vers la grange.

Il portera jusqu'à vingt voyages dans l'après-midi.

Travail d'Hercule. Pour mesurer son effort, imaginez un athlète ayant soulevé ses haltères et traversant une pente à 30 degrés.

Dans la poussière chaude de la grange, Jean escalade l'échelle qui aboutit au sommet de la grande meule en confection, bascule son voyage, retire son capuchon, essuie son visage ruisselant de sueur. Reste à répartir très régulièrement le foin, le tasser. Un enfant peut accomplir ce travail. On me le confie quelquefois, et j'ai l'impression d'être utile, d'être un grand ; et le soir venu, harassé, sommeilleux, je ressentirai une grande fierté de cette fatigue.

Cependant, je dois faire un aveu.

De tous les travaux des champs, ce n'est pas la fenaison qui m'attire. Je préfère garder la vache de l'été à la Combaz. Jouer dans le grand couloir d'avalanches avec mes cousins, Arthur, Rémy, Madeleine, surveiller du coin de l'œil le petit troupeau qui, tout en paissant, monte régulièrement, lentement, comme s'il suivait la montée des ombres du soir. Ah ! ces jeux. Comme le bois de Boulogne me paraît petit et mes rêves de Parisien chimériques ! Ici, le nant d'Outray est un torrent de vif-argent qui roule des galets lisses et marbrés, et nous égaie de son chant ruisselant : on fait des barrages, on aménage des bassins dans lesquels on fait nager des têtards. Les plus audacieux saisissent à pleine main des salamandres ou des grenouilles. On se bourre de myrtilles, de fraises, de framboises, on allume des feux sur lesquels on fait griller à la pointe du couteau le morceau de tomme du goûter. Parfois une idée d'évasion me passe par la tête. Je monte, je monte, toujours plus haut, je dépasse le dernier pâturage, il n'y a plus qu'un grand couloir rocheux barré d'énormes blocs, je me glisse dans la forêt, je suis ravi, j'ai peur, les grives chantent puis tout à coup se taisent. Un cri aigret, une ombre qui passe dans le ciel, c'est l'aigle royal en chasse.

Mais revenons à notre fenaison. Aujourd'hui, le travail pressait et mon aide, si faible fût-elle, a été appréciée : faner, défaire les charges, les andains, ramasser les fourches, les râtaux, travail de gosse !

L'oncle Maxime est content, la journée a tenu ses promesses, un travail important a été fait : le pré du Grand Char fauché, l'herbe étalée pour le séchage et, cet après-midi, nous achevons l'éteuillage d'un champ. Si tout va bien, dimanche, chacun pourra descendre au chef-lieu assister à la grand-messe. Sinon on demandera la permission et l'absolution du curé, car il la donne toujours lorsqu'il s'agit de rentrer une récolte. Ces jours-là, tante Marie emporte son livre de messe et lit son missel par petits bouts, sur le champ.

On a vraiment travaillé dur : quinze charges ont déjà été confectionnées, engrangées. On n'avait plus le temps de regarder le ciel et, dans l'ardeur du travail, personne, sauf Mononcle, ne s'est aperçu du changement rapide du temps.

— Faut faire vite, dit-il, si on veut terminer la rentrée, la « radâ » se prépare.

— Y avait des ravoures à 3 heures du matin, remarque Jean. Et ces lueurs tiennent leur promesse.

Très vite le ciel s'est couvert, les cimes de la Belle Étoile, à l'ouest, disparaissent dans les nuages. Et surtout la radâ se prépare. Elle est tapie dans

la grande faucille du col de la Bathie, entre Grand Mont et Mirantin. C'est un énorme nuage noir, qui parfois lance des tentacules sur les sommets voisins ; l'orage est sur la Tarentaise, il sera très vite sur le Beaufortin.

— On a juste le temps de rentrer les dernières charges ! déclare Mononcle.

Encore quatre ou cinq voyages. Chacun se hâte, fane, prépare les brassées, étend les cordes, serre les voyages, et les hommes, rapidement chargés, accélèrent l'allure jusqu'à la grange.

L'orage a débordé sur Arêches, le Bersend et tous les revers du Mont. Un vent chaud le précède qui nous flagelle. Un grand murmure s'élève de la forêt toute proche où ploient les cimes des sapins.

Trop tard ! Le foin est rentré. Un immense soulagement s'empare des gens du Péchaz. Car le foin mouillé, c'est une journée de travail supplémentaire et, certains étés, la fenaïson qui ne devrait durer que quinze jours s'étale sur plus d'un mois ; le foin pourrit, bien qu'il soit entassé sur le champ même, en courtes meules pointues défaits et étalées à la moindre apparition du soleil.

Ces orages subits, cette radâ qui maintenant déferle sur le Péchaz, aujourd'hui arrive trop tard.

Nous la contemplons, assis sur le très vieux banc de bois de la galerie. L'orage dans toute sa violence, c'est un spectacle magnifique et terrifiant ; les éclairs se succèdent, on compte les secondes qui sépareront l'éclair du coup de tonnerre. Tout en bas, la vallée de Beaufort semble fuir sous les nuages, les coups de vent apportent jusqu'ici le grondement du Doron grossi par les pluies ; un sapin flambe comme une torche du côté de la montagne d'Outray.

Une telle tourmente ne dure pas longtemps : déjà l'orage fuit vers l'est, les hautes montagnes réapparaissent, leurs névés brillent, leurs roches sont luisantes de pluie. La montagne respire à nouveau, et parviennent jusqu'à nous un grand parfum de fraîcheur, des odeurs balsamiques, les senteurs des foins.

Souvent, à l'approche du soir, la famille, groupée sur la galerie de bois dominant la grande vallée, reste en contemplation devant ce paysage qui lui est pourtant familier, mais qui change à chaque heure du jour, à chaque teinte du ciel, et qu'anime la mouvance des brumes : ces écheveaux de nuées qui stagnent après l'orage et s'effilochent aux crêtes des sapins. Ce sont des instants de repos total. Et, maintenant qu'une vie s'est écoulée, il me semble que, dans cette attente muette de l'orage qui nous menaçait, se glissait un sentiment païen issu du plus lointain des âges, une union totale entre le montagnard et la montagne, un respect quasi religieux de ces grands bouleversements naturels que sont les orages, les séismes, les inondations ou les incendies.

Chacun rêve en silence. Le crépuscule s'éternise.

Chose insolite, après ces longs moments de repos, si rares dans la vie d'un montagnard, il semble que la fatigue du jour remonte à travers les muscles des faucheurs, s'intensifie à mesure que la pénombre devient nuit, que de grands pans de ciel se dégagent des nuages, découvrant des plages cloutées d'étoiles.

Après l'étoile du berger, la première aperçue, et Orion, on reconnaît maintenant le trapèze de la Grande Ourse, et la Polaire tout droit sur ma tête comme un diamant fixé sur la roche d'Outray. Plus tard, le ciel lavé de ses impuretés par l'orage ne sera plus qu'une immense coupole piquetée de diamants, traversée par le ruban soyeux de la Voie lactée, où se poursuivent les étoiles filantes.

Tous ces noms, toute cette richesse du ciel, c'est Mononcle qui me les a enseignés. Le berger sait lire dans les étoiles, car il a le privilège de les voir naître et disparaître dans la pureté des ciels montagnards.

La nuit est profonde, les hommes sont toujours là, immobiles comme des statues, échangeant de rares propos. Ils ont le respect de la nuit, ils en perçoivent tous les bruits. Tiens ! les renards d'Ourgeval sont partis en chasse, ils piaulent et se répondent l'un l'autre. À intervalles réguliers, le grand duc lance son appel angoissé : un inconnu monte dans la nuit, passe devant le Péchaz, continue son chemin. Labrie aboie furieusement, l'homme le calme d'une voix rude : « *Passa ! Passa !* » et Labrie se tait ; il a reconnu un habitant des chalets du haut.

Enfin la voix des femmes nous appelle :

— Les tartifles sont cuites ! À table !

Il est passé 9 heures du soir. Les hommes sont debout depuis 3 heures du matin !

CHAPITRE VII

— On va voir les « montagnes » ? dit Céline.

Je bondis de joie, elle calme mon enthousiasme.

— C'est loin, tu sais, les Cavets. Tout là-haut, près du col du Bonhomme. Faudra marcher six heures !

— Ça me fait pas peur, dis-je en me dressant de toute ma petite taille.

Car je suis petit, toujours le plus petit de la classe, et c'est bien ennuyeux, car on vous met devant, et c'est toujours à vous que le maître s'adresse. Plus tard, je prendrai ma revanche sur la nature, je serai grand... de taille évidemment, avec mes 1,82 mètre sous la toise !

L'été a passé très vite. Les foins sont terminés, le seigle pas encore assez mûr pour être coupé. Ceux d'en bas disposent de quelques jours de liberté. Ils les emploieront à visiter les montagnes où leur troupeau est en alpage, sur les sommets de Roselend, de la Gittaz ou de Poncellamont. D'ailleurs, tante Marie a reçu la visite traditionnelle du muletier d'« Émile à l'Henriette », le montagnard allié qui loue nos vaches pour l'été. Le muletier apportait avec les nouvelles du troupeau le présent traditionnel : un barillet de lait gras provenant des plus hauts herbages, une meule de beurre de « florettes », un quartier de fromage de Beaufort, que l'on affinera un an. L'homme a fait la tournée des propriétaires, puis il a regagné les muandes d'altitude.

Alors, aujourd'hui, c'est Céline et moi qui rendons la visite. Il y a douze kilomètres, par la route, de Beaufort à Roselend, mais c'est après que ça monte dur : il faut s'élever de 1500 à 2300 mètres par le sentier du col du Bonhomme.

Le pont du Rey donne accès à la haute vallée fermée de Roselend qui est un monde à part, un monde aujourd'hui disparu sous les eaux d'un barrage. On vient de marcher trois heures dans des gorges serrées où rugit le Doron. La forêt s'accroche de toutes parts aux versants de la montagne. On franchit le pont et, tout à coup, on découvre un univers inconnu, musical, une combe de prairies où s'accordent en une magistrale symphonie les clarines des mille vaches de l'alpage.

Nous avons remonté la vallée au-dessus de la limite des arbres, débouché à l'air libre, traversé les grands alpages dénudés où le sentier se fraie un passage dans le maquis serré des saules nains et des aulnes polaires, ces arbustes indispensables au montagnard pour la fabrication sur place du fromage. Leurs branches brûlent spontanément en dégageant une très forte chaleur. Juste ce qu'il faut pour la dernière cuisson du lait dans le grand chaudron de cuivre.

Nous sommes partis du Péchaz dans la nuit ; nous avons marché à la fraîche, passé de Roselend à la vallée de la Gitte, puis remonté le chemin du

curé, taillé dans la roche vive par un chanoine Frison, autrefois propriétaire de la montagne où nous nous rendions. Nous avons atteint le chalet des Cavets à 9 heures du matin. Il se trouve à une centaine de mètres au-dessous du col du Bonhomme. Au-delà du col, c'est la vallée du Bonnant en Haute-Savoie. Au-dessus, commence la chaîne du Mont-Blanc.

Les Cavets, c'est le type de la muande de haute montagne, une construction basse en pierre, avec un toit de lauses épaisses, un porche qui permet de décharger ou de charger le mulet à l'abri des intempéries. Un abri fait pour résister au poids des mètres de neige sous lesquels il sera englouti huit mois sur douze. La porte, coupée en deux horizontalement, forme deux battants. Celui du haut reste ouvert pour l'évacuation de la fumée, celui du bas préserve des courants d'air et des incursions de la volaille, des cochons et des jeunes veaux qui rôdent toute la journée autour de la maison. La porte franchie, c'est l'âtre enfumé où brûle un feu sans cesse renouvelé par les braises de la nuit. Une potence soutient le grand chaudron qui peut contenir deux cents litres de lait et davantage selon l'importance du troupeau. Devant, une longue table de bois brut où se prennent les repas des bergers. Tout l'espace restant est occupé par le dortoir où, sur des matelas de foin bien sec, dorment les montagnards. C'est l'habitation la plus rustique qui soit, et qui n'a pas évolué depuis quinze siècles, peut-être davantage.

On nous a servi la collation : du bon lait crémeux, du beurre, du sérac.

Le troupeau est sur les « bancs », renseigne la « sérachire », la femme du berger.

Il faut encore aller plus haut. Nous avons pris une piste créée par le passage du troupeau, qui contourne en écharpe l'aiguille de la Pénaz. La pente est vertigineuse. Le passage du troupeau a tracé des pistes parallèles sur cette écharpe gazonnée entre deux falaises : au-dessous le vide, au-dessus l'à-pic. Les vaches tarines ont le pied montagnard.

On contourne un épaulement de la montagne. Voici le grand troupeau échelonné sur la pente. Une centaine de clarines sonnent allégrement ; leur symphonie pastorale emplit le vide et comble le silence de ce désert de haute montagne.

La vue s'étend fort loin, jusqu'au mont Pourri et à l'Oisans vers le sud ; un échelonnement de chaînes montagneuses, séparées par des brumes légères, signalent les vallées profondes ; ce relief touffu est jalonné par les bornes glaciaires des plus hautes cimes rutilantes de leurs neiges éternelles.

Plus proche et un peu en contrebas, le col du Bonhomme permet le passage de la Tarentaise et du Beaufortin en Haute-Savoie. Actuellement, il est franchi chaque jour par des centaines de touristes accomplissant le tour du mont Blanc. À l'époque, c'était la solitude ; seuls les contrebandiers le traversaient. La Haute-Savoie était encore – selon les accords de l'annexion – divisée en zones douanières franches. Elle était tournée vers la Suisse. Beaucoup d'articles y coûtaient moins cher qu'en France, et de Beaufort on allait régulièrement chercher dans la vallée des Contamines allumettes, tabac, café

que vendaient avec discrétion les montagnards de l'autre versant. Je revois très bien ces petits cylindres cartonnés qui contenaient un cent d'allumettes à têtes soufrées.

Je vais de découverte en découverte. Je ne me doute pas que ces hauts sommets qui nous entourent, dans quelques années je les gravirai, d'abord en amateur, ensuite en professionnel. Non ! Ma connaissance des montagnes s'arrête à l'alpage et j'ai pour les cimes glaciaires du mont Blanc qui me surplombent le même regard effrayé et respectueux qu'avaient nos lointains ancêtres lorsqu'ils parlaient des montagnes maudites !

C'est ma première montée en altitude. À neuf ans, quelle euphorie ! Est-elle provoquée par l'air subtil que je respire, par la fuite vertigineuse des pentes sous mes pieds, par une sorte de vertige provoqué à la fois par le vide et par cette masse de cent trente bêtes accrochées à la pente ? Peut-être aussi par les vibrations sonores des grosses clarines.

Nous entrons dans ce compact serré de vaches et de taureaux. Céline recherche ses bêtes personnelles, les reconnaît de loin, leur donne du sel, les caresse ; elle est heureuse, elle aime la vie en montagne.

Émile, le maître berger, se tient immobile, en dessous du troupeau, son fidèle chien bien dressé à ses pieds. Il ne faut pas que des bêtes turbulentes s'échappent de l'endroit qui leur a été assigné ; en dessous il y a la falaise, et le vide ! Le chien est là qui arrêtera toute tentative de fuite.

Les alpagistes parlent toujours avec nostalgie de leur vie d'été. C'est une forme de vie qui a, hélas ! pratiquement disparu ; seuls résistent quelques grands troupeaux en Tarentaise et dans le Beaufortin, exploités en famille. Beaucoup d'alpages sont à l'abandon, non seulement en France, mais aussi dans le Valais suisse et même dans ce Val d'Aoste si attaché à ses anciennes traditions. Il n'y a plus de troupeaux laitiers dans les hauts alpages. Restent des bêtes à l'engrais, des génisses en semi-liberté. Pour les garder, un homme et un chien suffisent. On ne trouve plus de bergers. Les fruitiers réclament de hauts salaires et préfèrent la routine des fruitières de la vallée au travail harassant des trois mois d'alpage.

Il est vrai que la vie des montagnards d'alpage est très dure. C'est en pleine nuit que commence la traite des vaches attachées sur des pentes vertigineuses aux piquets individuels de la pachenée. Qu'il y ait de la pluie, du brouillard, voire quelquefois des averses de neige, il faut traire. Chaque berger, son tabouret à un pied serré à la ceinture, se déplace d'une bête à l'autre. Il a souvent vingt vaches à traire, quelquefois davantage. Le « tofére », l'homme à tout faire, charrie les brandes jusqu'à la muande où le fruitier a préparé son feu. Car le lait doit être cuit immédiatement après chaque traite. De cette cuisson immédiate du lait bourru de cent bêtes ayant brouté la même herbe grasse d'altitude dépend la qualité du fromage. Rien ne peut remplacer cela. Les mêmes méthodes employées en fruitière ne donneront jamais cette qualité extraordinaire qui a valu au Beaufort, ces dernières années, une vogue justifiée.

Émile, le propriétaire et maître berger, est le chef absolu du troupeau. Lui seul décide des pâturages, de l'abreuvoir, des « remues » d'une muande à l'autre. Cette curieuse migration, qui commence à 1500 mètres d'altitude à la Saint-Jean, se termine autour de 2300 mètres vers le 15 août, puis redescend jusqu'à l'altitude du départ au 15 septembre.

Dans la rustique maison de pierre, règne la sérachire, la femme du maître. C'est l'intendante, elle fabrique le beurre, les sous-produits, prépare la nourriture des bergers, oh ! combien rustique : pommes de terre ou polenta, sérac, lait, tomme. Vie très difficile, mais cependant enviée : les montagnards ont toujours fait partie des grandes familles du Beaufortin. Dans ce pays comme chez les Peuls du Soudan, la fortune s'estime au nombre de vaches que l'on possède.

J'ai parlé du pachenier. Son travail consiste à remuer chaque jour les cent à cent trente piquets, les pachons, et leur chaîne de fer, sur un nouvel emplacement.

Sur ces pentes de l'aiguille de la Pénaz, appelées plus familièrement les bancs, il a été nécessaire de creuser des alvéoles pour chaque bête afin qu'elle puisse reposer sur un endroit plat durant la nuit.

Le muletier est l'homme libre de la montagne, il lui suffit d'avoir un bon jarret. Chaque jour, il charge sur ses mulets les fromages fabriqués la veille et, encore protégés par leurs cercles de bois, les descend à la cave de Roselend ou de la Gittaz où ils seront entreposés et affinés. À lui le soin de les retourner chaque jour et de les imprégner sur chaque face avec un chiffon d'eau salée. Ce travail terminé, il remonte au chalet supérieur. Trois heures pour descendre, trois heures pour remonter. À lui également le soin de monter les fagots de « vaurés », de « varosses » ou d'« arcosses » (selon les patois), c'est-à-dire les arbustes du maquis alpestre indispensables là-haut.

Hommes et bêtes suivent le cycle des saisons, mènent cette forme de vie indispensable autrefois à l'économie en circuit fermé des hautes vallées. Vie dure où les mulets s'usent plus vite que les hommes, car ils descendent à pleine charge et remontent à vide.

Mais, pour les hommes, il y a des nuits terribles.

Lorsque les grands orages d'août déferlent en cyclones sur les montagnes, il n'est pas question de laisser le troupeau tout seul à la pachenée. Les bêtes craignent l'éblouissement des éclairs, le fracas du tonnerre. Il suffirait qu'une bête arrache son piquet et fonce n'importe où vers le bas, vers les falaises, pour que la panique s'empare du troupeau. Les bergers passent la nuit dehors, vont d'une bête à l'autre, parlent, caressent, rassurent. Et la présence de l'homme suffit généralement à dissiper la peur qui s'installait dans le troupeau, à éviter une panique aux conséquences dramatiques. Les bêtes font le dos rond sous les averses. Les hommes, inlassablement, vont et viennent entre les rangées. La nuit est longue, la violence des éléments diminue. Et, quand tout est apaisé, il faut déjà commencer la traite.

Alors pourquoi, dites-moi, pourquoi les alpagistes aiment-ils cette vie hors

du commun ? Pourquoi, lorsqu'ils ont cessé de monter en alpage, gardent-ils la nostalgie des étés d'autrefois ? Peut-être tout simplement parce que, là-haut, ils se sentent des hommes libres, peut-être aussi parce qu'ils aiment entendre dans leur solitude la symphonie pastorale des clarines, le vent gémir sous les poutres enfumées du chalet, les bruits du grand silence d'en haut : quatre mois de vie extra-terrestre, étalée des montées pleines d'espoir de la Saint-Jean aux retours vers la vallée avant les premières neiges de septembre.

Tout le problème est là. Ils étaient heureux là-haut, et le progrès, le machinisme, les routes de désenclavement, les grandes fruitières coopératives, les clôtures électriques ont détruit les alpages. Et, en les supprimant, le progrès a détruit peu à peu la montagne elle-même, qui n'est plus pâturée, qui se couvre des feuilles amères de la gentiane ; et sur cette couche d'herbes mortes et jamais broutées, sur ce tapis végétal lisse comme un toit de chaume glissent de plus en plus les avalanches, qui plus bas soufflent des pans entiers de forêts.

Chaque peuple a son bonheur, le peuple de la montagne avait le sien : la liberté. Il se soumettait aux seules forces de la nature.

« Requiem » pour les montagnards d'antan !

CHAPITRE VIII

On lève la terre. Il faut bien comprendre ce que cela signifie. Si on ne le faisait pas, si on ne l'avait jamais fait, il n'y aurait plus de terre arable sur ce versant trop pentu pour la retenir. La terre « descendrait » à raison d'un sillon par an, le premier sillon, celui que le laboureur trace avec l'araire dans le bas du champ, en suivant une courbe de niveau.

Cette terre qu'il arrache et retourne, laissant un petit fossé qui sera comblé par le deuxième sillon, il faut la transporter au sommet du champ à labourer, pour combler le dernier sillon, tout en haut. Sinon il se formerait un fossé qui grandirait d'année en année, et si, comme l'indiquent les archives communales, depuis l'an mille une famille (sans doute mes aïeux) vit au Péchaz, c'est que de génération en génération, de siècle en siècle, d'année en année, on a toujours remonté la terre.

On lève la terre donc, et les hommes ont fixé au sommet de la pièce à labourer la « catella », une énorme poulie de bois à la gorge profonde, taillée dans le cœur d'un fayard, et solidement fixée à un pieu en fer profondément enfoncé dans le sol.

Un fort cordage de chanvre, aussi solide qu'une amarre de marine, est engagé dans la gorge de la poulie. Il porte un crochet à ses deux extrémités. Sa longueur est calculée pour la longueur du trajet que devra accomplir le porteur du bas avec sa charge de terre, et le tireur d'en haut redescendant à vide et faisant office de haleur !

Le premier sillon n'est pas fait à la charrue, mais creusé à la pelle, et la terre recueillie est chargée sur un « benêton » d'osier, sorte de hotte comparable à l'« oiseau » des maçons du début du siècle, reposant sur les épaules par deux perches accouplées en triangle vers le bas. L'homme engage son cou et ses épaules sous le joug, entre les montants, se redresse, accroche sa charge à la corde de la catella, lance un appel et, là-haut, celui qui l'a précédé démarre droit en bas, tirant de toutes ses forces pour aider à la montée du porteur et de sa charge d'environ cinquante kilos ! Pour le benêton, on dit aussi : le casse-cou !

Une bonne matinée suffit aux deux hommes pour que le premier sillon soit creusé, la terre soigneusement recueillie déposée au sommet, prête à combler le vide du dernier sillon lorsque le labourage sera terminé.

Jean, le fils aîné de l'oncle Maxime, revient de Beaufort. C'est un dimanche ; il a traité les affaires familiales après la grand-messe au café Chiabodo où se rassemblent les hommes. Les femmes ont bu toutes ensemble le café chez Viguet, à l'angle du vieux pont Henri-IV, d'autres devant l'église

ou chez Avocat au pré de foire. Puis chacun est passé à la « chambre », s'est changé, et Beaufort s'est vidé de ses habitants. Les uns empruntent la route d'Arêches, du Praz et du Bersend, les autres vont gravir les rudes pentes du Mont ; ce sont les gens des revers. Jean remonte le sentier du Dard, coupe par le raidillon de la Charmette. De la galerie du Péchaz, je le vois sortir du bois, chargé des provisions de la semaine, son chapeau à la main, sa veste sur l'épaule, suant et soufflant après la longue montée.

Il apporte les nouvelles : « Les mulets seront là au milieu de la semaine. » Le muletier à Nicoud étendra, la veille, un drapet de gros chanvre écru sur le pré, à droite de la maison. Cela voudra dire qu'il montera au Péchaz le lendemain.

Ces signaux optiques se transmettent d'un versant à l'autre au-dessus du gouffre de la vallée. On convient le dimanche d'un rendez-vous, d'une nouvelle à faire connaître : naissance, décès ; un simple drap blanc placé à un endroit convenu se voit très bien d'un versant à l'autre de la montagne, c'est pratique et discret. Beaucoup plus tard, dans le maquis, on s'est servi de ce moyen de communiquer à la barbe et au nez des patrouilles allemandes.

Dès mardi, le signal était mis.

Mononcle Maxime l'a longuement observé avec sa longue-vue monoculaire en cuivre. Tout montagnard qui se respecte possède ainsi une longue-vue avec laquelle il surveille toute la vallée, reconnaît les gens à distance, se rend compte du mûrissement du seigle sur les autres versants, du nombre de vaches du troupeau à la pachenée. Tout le monde sait ainsi comment vit tout le monde. On n'a rien à cacher. Depuis, les modernes « jumelles » binoculaires ont remplacé les longues-vues de cuivre, petits télescopes miniatures d'autrefois, mais le service rendu est le même.

L'oncle Maxime me charge d'une mission de confiance :

— Roger, va prévenir les Bon-Mardion des Villes-Dessus qu'ils viennent « astocher », les mulets seront là demain.

Très peu de familles disposent d'un ou deux mulets. Un cheval « mange comme trois vaches », et il faut avoir beaucoup de terres pour se priver des ressources de trois vaches laitières. Par contre, les « montagnards », c'est-à-dire les alpagistes, doivent entretenir à longueur d'année une paire de mulets ou de chevaux pour monter le bois dans les chalets d'alpage, descendre les meules de fromage frais à la fruitière commune ou dans les caves personnelles de Roselend ou de la Gittaz. Le montagnard loue des vaches aux propriétaires d'en bas et, parmi les prestations qu'il doit en nature, figure celle de ses mulets pour les labours de printemps ou d'automne.

C'est pour cette raison que le muletier à Nicoud, chez qui l'oncle Maxime place ses vaches en alpage, a promis de venir demain.

« Astocher », c'est briser les mottes de terre retournées par l'araire ; sur une pente de 30 degrés, ce travail doit être fait de main d'homme. Il faut au moins cinq ou six « astocheurs » par sillon. Plus le muletier et son attelage, la « coblaz », plus le maître qui va surveiller le hersage, le ramassage des

racines ; lui seul ensemencera le champ. Sans parler des femmes qui à la maison s'apprêtent à nourrir tout ce monde.

Labourer est une grande fête. Cousins et cousines sont venus nous aider ; on leur rendra le même service un autre jour.

L'araire a tracé son sillon sans arrêt de 5 heures à 8 heures, puis, après un court repos sur le champ, le travail a repris jusqu'à 11 heures. Il restera une déplaya à labourer pour l'après-midi. « Déplaya » signifie dételer et, par extension, marque la durée des travaux d'un attelage de labour. Une pièce de terre de deux déplayas prend neuf heures à labourer. C'est donc une mesure de temps et de superficie.

Le labour, c'est la joie des gosses. Le grand jour !

On attend la venue des mulets.

Dans quelques montagnes ils sont remplacés par une coblaz de chevaux du pays : ces belles cavales rouannes de la vallée d'Hauteluce, alertes en montagne et portant le bât aussi bien que leurs frères inférieurs. Mais, ce jour, le muletier à Nicoud dispose de deux splendides mulets du Piémont à la robe noire et lustrée.

Depuis l'aurore on laboure, et c'est l'heure de la déplaya, la dernière. Le muletier dételle son attelage et ramène les mulets à la ferme pour un court repos, l'abreuvoir et l'avoine.

Notre récompense, c'est d'être hissés sur le dos des mulets, et là, bien agrippés aux deux cornes du collier, de gagner l'écurie au pas lent et sûr de l'attelage.

J'ai toujours été étonné de la sûreté de pied du mulet. Il pose ses sabots sur la faible trace qui ramène au Péchaz avec une sûreté incroyable. Arthur, mon inséparable copain, et moi nous jubilons. Un peu inquiets toutefois. La pente vue du haut de notre observatoire ambulant devient tout à coup vertigineuse ; on a l'impression que, si on tombait, on roulerait sans pouvoir s'arrêter jusqu'en bas, au fond de la vallée où pointe le clocher du chef-lieu. On a peur et on est heureux. Impression de royauté, fierté naïve de commander la bête, de résister aux écarts nerveux du mulet. Courtes minutes incroyablement longues dans mon souvenir. Tout est prétexte à rêveries enfantines. Sur la « biche » à Nicoud, ne suis-je pas devenu un conquérant parcourant les déserts peuplés d'Indiens ? La musique joyeuse et les trilles des grelotières qui pendent au cou des mulets me procurent un ravissement indicible.

On a mangé, refait en sens inverse le trajet sur le dos des mulets, repris le travail.

Trois heures plus tard, le champ est labouré jusqu'au sommet, là-haut, sous l'ombre de l'énorme merisier pluricentenaire. Le dernier sillon comblé avec la terre du sillon d'en bas déposée la veille.

Mononcle Maxime revient du Péchaz, portant un lourd sac en écharpe contenant les graines à ensemencer. J'aime le voir parcourir le champ, jetant d'un geste égal et balancé la semence. Le geste qu'il accomplit, je sais aujourd'hui qu'il est l'un des plus anciens que l'homme ait transmis à

l'homme à travers les millénaires. Geste noble et d'une incomparable beauté, tout comme le rythme balancé et musical du faucheur dans l'herbe couverte de rosée des calmes matins de juillet.

Après lui, une dernière fois, les mulets sont attelés à la herse qui arrache les vieilles racines. Derrière, chacun figole au râteau le champ aussi soigné qu'une pelouse de golf en préparation.

Ce soir, du haut de la galerie, Mononcle et ses enfants contempleront avec une pointe d'orgueil l'écharpe de terre brune, propre et unie comme un manteau de bure, qui tranche sur le vert des prairies alentour.

CHAPITRE IX

La journée du 3 août 1914 était d'une intransigeante beauté. Le ciel avait été balayé par les orages des jours précédents, l'atmosphère était limpide, la température chaude sans être oppressante. L'oncle Maxime qui fauchait un regain avait cessé son travail et, avec son fils cadet François, il s'était posté en observation sur la galerie de bois du Péchaz. En plein soleil presque au zénith, il attendait. Cela m'intriguait. J'avais huit ans et demi et j'étais curieux. Tant d'événements insolites pour un petit garçon avaient eu lieu depuis une semaine dans la vallée. Chacun prononçait des mots dont je ne saisisais pas bien le sens : la mobilisation, Sarajevo, l'Allemagne, la guerre !

Aujourd'hui il allait se passer quelque chose, je ne savais pas quoi, mais un événement important se préparait, sans cela l'oncle Maxime n'aurait pas abandonné son travail. Il était là, à mes côtés, assis sur le banc de bois et il attendait, le visage grave. Moi, j'écoutais le bruissement des élytres des myriades de sauterelles invisibles dans les herbes du pré alentour la maison, cette musique saccadée et diffuse qui est leur hymne de reconnaissance à la chaleur du soleil. Parfois des cailles se répondaient dans le champ de seigle où elles se dissimulaient. Un corbeau solitaire traversait en croassant d'un versant à l'autre ; l'eau vive coulait joyeusement dans le grand bachal devant la maison, mais ces bruits familiers ne nous atteignaient pas, on les portait en soi, et ils ne faisaient que souligner le grand silence cosmique qui couvre tout, à l'heure où la nature s'assoupit pour la grande sieste de midi. Le silence de la montagne que seuls perçoivent et comprennent les montagnards.

Tout à coup le grand murmure du vent, des insectes et des oiseaux fut rompu par le tintement léger, hésitant d'une légère cloche de village. Ces cloches qui dorment toute l'année dans les oratoires des villages et qui ne sonnent que pour annoncer le malheur : le feu ou la mort.

Le son clair et vibrant arriva jusqu'à nous.

— Le tocsin ! dit l'oncle Maxime. C'est la cloche des Curtilllets.

Il hocha la tête, murmura pour lui-même : « Cette fois, c'est bien la guerre ! »

Une autre cloche tinta plus proche. Rien qu'au son un peu fêlé, François la reconnut :

— La cloche des Villes-Dessus, dit-il.

Maintenant toute la vallée vibrait du son de multiples cloches. Chaque village avait la sienne et leur unique note se confondait, se mêlait aux autres, se couvrait, se découvrait au hasard des variations de la brise, dans un tintement uniformément rythmé.

Comme le souffle tiède de la brise s'était transformé en rafales de vent,

alors monta de la vallée et couvrit tous les autres sons la note grave du gros bourdon de l'église du chef-lieu.

— La guerre !... soupira l'oncle Maxime, sans achever sa phrase.

Céline et la tante Marie, qui préparaient le repas, étaient venues nous rejoindre. Elles avaient les yeux rougis par les larmes.

— Faut quand même aller manger, dit tante Marie, la soupe est prête.

— Après, je descendrai à Beaufort, dit l'oncle Maxime.

Je ne comprenais pas leur tristesse. Le chant des cloches s'égrenait dans l'air, et maintenant c'était presque un joyeux carillon formé par tous ces sons différents se réunissant sur le rythme saccadé du tocsin. J'exultais :

— Mononcle, écoute ! C'est la cloche du Bersend.

Je cherchais à les identifier ; on entendait celle de Domelin, puis, quand le vent leur était favorable, les cloches des oratoires du Praz, du Mont...

Trois hommes vêtus de leurs beaux habits du dimanche, chapeau rond et chemise blanche, passèrent en bas de chez nous, sur le chemin des Villes-Dessus. L'un d'eux hucha au passage, mais les autres se contentèrent de lancer un vigoureux « Ar'vi, Maxime ! » auquel Mononcle répondit tristement par un geste de la main.

— Ils ont dû recevoir leur « feuille », constata Céline.

Un gendarme montait péniblement le chemin escarpé qui passe devant le Péchaz et se poursuit vers les chalets supérieurs. Il ne s'arrêta qu'un instant pour souffler, en dessous du balcon où nous étions. Il savait qu'il n'y avait plus d'hommes mobilisables à la maison.

— Oh ! Maxime, le maire réunit le conseil.

— J'allais descendre.

Déjà, après s'être essuyé le front, il reprenait son ascension, porteur des feuilles semant la douleur et l'angoisse dans toutes les maisons.

Céline, qui s'était absentée, est revenue près de nous :

— J'ai préparé vos habits, père !

Les enfants de l'oncle Maxime l'ont toujours vouvoyé. Il est le chef de famille, on ne tutoie pas le patriarche, chez les montagnards. Lui est allé se changer. Plus tard, je l'ai vu descendre à son tour le chemin de la Charmette, à petits pas très courts, se laissant guider par la pente, les genoux bien fléchis.

Soixante-sept ans plus tard, je comprends mieux l'immense peine qui emplissait son cœur.

Voici huit jours, ses deux fils aînés, Jean et Joseph, en congé agricole, ont été rappelés subitement. Jean terminait ses trois ans de service militaire dans l'artillerie volante à Lyon ; il devait être libéré à l'issue de sa permission. Joseph, de deux ans son cadet, entamait sa première année aux chasseurs alpins. Il ne restait plus au Péchaz que François, de faible constitution et réformé, et Céline, l'unique fille.

Toute la semaine passée, le 11^e bataillon de chasseurs alpins avait manœuvré dans la vallée de Beaufort ; tous les soirs, la fanfare donnait un concert sur la grand-place ; les sections et les compagnies étaient réparties en

cantonnement dans les granges les plus proches du chef-lieu et dans le long hangar aux mulets qui, à l'époque, était construit de façon permanente sur le pré de foire.

Puis le 1^{er} août, brusquement, le bataillon s'était rassemblé pour une dernière revue sur le pré de foire. Écortant les manœuvres, les chasseurs alpins avaient pris à pied la direction d'Albertville, leur ville de garnison.

Bien sûr ! moi je ne savais pas. À huit ans et demi, on s'intéresse aux uniformes, aux galons, aux chevaux des officiers, aux cuivres de la fanfare. L'armée, c'est fait pour parader, offrir un spectacle.

Mais là-haut, au Péchaz, l'oncle Maxime resté seul ne disait mot et attendait le pire. Il avait embrassé ses fils qui eux aussi gagnaient à pied Albertville. Il les avait vus disparaître, silhouettes noires dégingolant à grandes enjambées le raide sentier derrière la bosse rocheuse de la Charmette. Puis plus rien. Il était resté longtemps assis sur la galerie, songeur, et il avait fallu que tante Marie, sa sœur, qui depuis la mort de sa femme était restée célibataire pour tenir la maison, vînt par deux fois lui annoncer le repas de midi.

Quelque chose n'allait pas, ou quelque chose se préparait, je ne savais pas. J'ignorais ce que signifiait le mot de guerre, sinon le peu de choses apprises dans mes premières leçons d'histoire de France, mais ces guerres-là, c'était du passé, ça ne me concernait pas.

Après le départ des garçons, tante Marie, Céline et François le phthisique s'étaient groupés autour de l'oncle Maxime.

— On tâchera de faire entre nous, avait dit Mononcle. Ça ne peut pas durer longtemps !

Depuis, chacun accomplit sa tâche quotidienne, au jardin potager, à la basse-cour, aux champs. Je conduis Marmotte, la vache de l'été, à la Combaz. En passant aux Villes-Dessous, j'entends gémir chez nos cousins Bon-Mardion. Là aussi les hommes sont rappelés. Elle en avait des enfants, la tante Bon-Mardion, six garçons : de Joseph l'aîné jusqu'au petit dernier, mon grand copain Arthur, en passant par Jean, Maxime, Émile, Antoine.

— Paraît qu'on va avoir la guerre, me dit Arthur, alors que je réunissais ma vache au troupeau du village.

— Ça veut dire quoi la guerre ?

— Joseph dit que lui, il sera versé dans la territoriale, mais qu'Émile et Antoine, qui font leur service, seront forcément en première ligne.

— En première ligne ?

Mais comme on arrivait à la Combaz, et que le troupeau s'éparpillait dans les couloirs et les pierriers, on avait déjà tout oublié.

— Qu'est-ce qu'on fait ?

— On construit un barrage, on y mettra des têtards.

Et nous voilà à l'œuvre.

Le soir, il n'y a rien de neuf. Comment aurait-on des nouvelles d'en bas au Péchaz ? L'angoisse reste pour les grandes personnes.

Autour de la grande table de noyer où toute la famille se réunit pour souper, les places de Jean et Joseph restent vides. L'oncle Maxime commente sobrement les nouvelles. Tante Marie l'écoute, bien droite, appuyée contre le vaisselier. Elle mange debout selon la coutume, son écuelle en équilibre dans la paume de la main. Parfois elle interroge :

— Ils disent que la mobilisation générale a été proclamée !

— Quand tu entendras le tocsin, Marie, ce sera vraiment la guerre.

Elle cesse de parler. Chacun va se coucher. Tante Marie baisse la mèche de la lampe Pigeon, commence sa vaisselle.

Le lendemain, le tocsin annonce à tous qu'un grand incendie embrase le monde, un incendie concrétisé ce soir-là par les lueurs rougeoyantes et prémonitoires du soleil couchant.

Comme une hémorragie vide le sang des hommes, la mobilisation a vidé les vallées de Beaufort, d'Hauteluce et d'Arêches de tous les hommes valides. À la jumelle, on les aperçoit qui descendent en groupe et à pied la longue route d'Albertville. Réunis par affinités de villages, de parentèle, ils ont fait halte une dernière fois au chef-lieu. Ils ont vidé force pots. Beaucoup sont « chauds », comme on dit pudiquement ici d'un homme saoul ! Alors, cette guerre qui est pour tous une inconnue et vers laquelle ils se dirigent, ils en oublient le caractère effrayant, démoniaque. Ils s'encouragent :

— À Berlin ! Elle sera courte ! Vous en faites pas, les civils, on sera là pour les semailles d'automne.

Abandonner la terre, c'est leur souci. Que deviendra la terre si elle n'est pas fauchée, labourée, ensemencée ? Que deviendra le troupeau ? Que feront les femmes toutes seules pour engranger les lourdes charges de foin ? Des tas de questions qu'ils ruminent, et qui les inquiètent beaucoup plus que leur sort personnel.

On les a un peu fêtés, au passage à Beaufort. Et maintenant certains chantent pour tromper l'ennui de la longue marche sur la route poussiéreuse. Des chansons de guerre, ils n'en connaissent qu'une, rengaine que leurs pères chantaient après la défaite de 1870 :

*Ô toi, fils de Bazaine,
Tu nous as bien trahis,
Tu as livré la France,
À tous ses ennemis.
Ô tête abominable,
Pour toi point de pardon,
Tu as livré la France
À tous ses ennemis.*

Du coup, ils deviennent revanchards. Ils se sentent concernés. On ne prendra pas la Savoie comme on a pris l'Alsace et la Lorraine. On n'est français que depuis cinquante-quatre ans, mais on se sent plus français qu'un Tourangeau ou un Picard.

Il y a eu l'exode des hommes, et voici qu'à leur tour les troupeaux

descendent des alpages.

On craint une déclaration de guerre de l'Italie, et les alpages de Roselend ou de la Gittaz ne sont séparés de l'Italie que par le val des Chapieux et le col de la Seigne ! Alors les montagnards ont pris la décision de ramener les troupeaux dans la basse vallée. Des milliers de vaches ont ainsi été évacuées en toute hâte, et chacun va reconnaître ses bêtes.

Avec Céline et l'oncle Maxime, nous avons ramené le petit troupeau au chalet des Combelles. Quinze jours trop tôt. Tant pis ! La récolte de foin a été assez bonne, et on pourra tenir l'hiver.

— Sinon on en vendra une ou deux, suggère à contrecœur l'oncle Maxime dont le troupeau est sa plus grande fierté.

Maintenant tout est rentré dans l'ordre. Tout s'est organisé miraculeusement. Maman a écrit à Mononcle qu'elle préférerait nous laisser à Beaufort, car il paraît que les Allemands marchent sur Paris. J'éprouve une joie immense. Je vais revoir l'hiver alpin, la neige, la luge, les glissades.

Avant de partir, une section du 11^e B.C.A., qui cantonnait dans la grange à Michardi sur la route d'Arêches, avait tressé un cor de chasse en paille qu'elle avait fixé bien en vue sur les poutres de sapin. Chaque section tenait ainsi à orner son cantonnement rustique ! C'était une tradition de chasseur. Une tradition tenace si j'en juge, car plus de cinq ans après la fin de la Première Guerre mondiale le cor de chasse en paille, défiant le temps et les intempéries, était encore intact.

Et c'est en le voyant si souvent par la suite que j'ai pu fixer dans ma mémoire tous les détails de ces tragiques journées d'août 1914 durant lesquelles partirent en chantant des centaines d'hommes dont beaucoup ne devaient plus revoir Beaufort.

CHAPITRE X

L'hiver 1914-1915 fut terrible. Il avait neigé, neigé, et encore neigé, et la couche accumulée dépassait les deux mètres un peu partout en Savoie. Puis le redoux était venu, et les avalanches avaient coulé. Un simple glissement de neige au hameau de Beaubois sur la route de Roselend avait emporté deux chalets. On comptait huit morts dans la même famille ; seul un enfant avait été sauvé.

Mais tous ces malheurs n'atteignaient pas mes neuf ans. La neige, c'était pour moi les glissades sans fin dans les sentiers gelés sur une luge rustique que m'avait assemblée François.

Maman était venue nous rejoindre, peu avant la bataille de la Marne ; nous allions à l'école primaire du chef-lieu.

J'avais un petit compagnon qui se nommait Félix Germain, le fils de l'instituteur. Par la suite, il deviendra président national du Secours en montagne à l'époque où je serai moi-même président du Syndicat national des guides.

Cet hiver-là me fit découvrir un monde d'une autre dimension, d'une autre lumière, une façon de vivre différente.

Le deuxième volet de la saison montagnarde se révélait à mon enthousiasme.

Le chef-lieu restait plongé presque tout l'hiver dans l'ombre glaciale et les revers ne voyaient le soleil que quelques heures par jour, mais depuis Beaufort on pouvait suivre la lente descente du soleil sur le versant du Péchaz, cette lumière dorée qui tout à coup transfigure les champs de neige, recouvre la montagne d'une chape de douceur, apporte aux êtres et aux gens le bonheur des simples.

Pour nous les gosses, la neige c'était aussi une nouvelle forme de vie, car elle nous apportait un terrain de jeu que ne peuvent imaginer les enfants des grandes métropoles. La neige, on s'y roulait, on en mangeait et, lorsqu'on était lâchés en liberté pendant les récréations, tout de suite commençaient les batailles de boules de neige d'une rare violence. Il fallait alors toute l'énergie du maître et quelques taloches pour séparer les combattants. Mais quels instants exaltants !

Ma plus grande découverte sera l'hivernage.

J'étais trop marmot pour me souvenir de mes premières années de nourrice et je voyais avec stupeur oncles, tantes et cousins vivre d'une façon impensable pour les gens des villes. L'hivernage était de rigueur au Péchaz. On avait délaissé la cuisine pour se grouper dans le pèle (le poêle), la grande pièce commune où se concentraient la vie et le sommeil des habitants du

Péchaz.

Tous mes jours de congé, je les passais là-haut. J'accompagnais Céline à l'étable où elle soignait le bétail, j'admirais les jeunes veaux nouveau-nés et je m'amusais de leurs gambades lorsque, une fois par jour, on sortait le bétail pour l'abreuvoir, au grand bachal orné de stalactites de glace.

La douce chaleur de l'étable ! Celle qui a fait vivre tous les montagnards pendant des siècles !

Un jour, Arthur, en fouillant dans le grenier de ses parents, avait découvert une paire de skis rustiques en frêne, très longs, avec une grande spatule terminée en pointe et une monture faite d'une simple boucle d'osier dans laquelle nous enfilâmes nos galoches. D'où venaient-ils ? Nous n'avons pas élucidé le problème, mais quelles glissades ! Et quelles bûches dans la glaciale poudreuse de janvier.

Ce furent mes premiers essais, pas très concluants.

Et puis, il y a eu ce jour où l'oncle Maxime m'a dit :

— Tu viendras jeudi, on a besoin de toi, on remue aux Villes-Dessous.

En effet, le foin de la grange du Péchaz était épuisé, aussi bien à la ferme qu'à l'étable du Muret, mais il restait la réserve des Villes-Dessous dans la très vieille maison du village en escalier accroché à la pente.

Il y avait plus d'un mètre de neige lorsque le départ fut décidé. Céline, je m'en souviens, avait « fait culotte ». Car en ce temps les femmes ne portaient pas l'habit masculin, mais de lourdes jupes de drap épais, trop gênantes pour faire une trace dans la neige. Alors, ramenant les pans de leurs jupes qu'elles croisaient devant et fixaient avec des épingles de sûreté, elles les transformaient habilement en une sorte de jupe-culotte, assez semblable au séroural de la femme arabe. Pour « châler la neige », c'est-à-dire faire la trace, les hommes portaient des jambières en gros drap ou en feutre.

Du Péchaz aux Villes-Dessous, il n'y a pas très long chemin, mais il côtoie les précipices du nant des Golets, et il faut une trace bien faite pour y conduire le troupeau.

Mononcle passe le premier, une pelle à la main, dégageant une trace. Derrière, tout fier, je conduis la vache de tête étourdie par le grand air, le soleil ou le vent, énervée, inquiète, humant l'air glacial de l'hiver, enfonçant jusqu'au ventre dans la neige fraîche. Les vaches ont été enfermées depuis plusieurs mois, on leur a enlevé les grosses clarines de l'été, on les a remplacées par de petites sonnettes aux sons aigres ; deux ou trois jeunes veaux indisciplinés gambadent, bondissent, s'enlisent dans la couche de neige. Le passage des vaches a formé une belle piste, profonde et dure, et le mulet pourra passer facilement. Il porte sur son bât le gros chaudron de cuivre pour faire la tomme, quelques ustensiles de cuisine, et la cage où sont entassées les volailles de la basse-cour.

Derrière, viennent femmes et enfants, tandis que Labrie le bon chien, corniaud à l'œil vairon, gambade à droite et à gauche en aboyant joyeusement.

On pourrait croire que les animaux n'aiment pas la neige, quelle erreur !

Lorsqu'on sort les vaches pour l'abreuvoir, on a toutes les peines du monde à leur faire réintégrer leur crèche. Lorsqu'on remue d'une ferme à l'autre, le troupeau d'ordinaire si discipliné a tendance à sauter, courir, pirouetter, heureux de nager jusqu'au ventre dans la couche de neige. Car la neige de nos montagnes est une part de la joie de vivre. Laissons de côté tempêtes, avalanches, ne voyons que le côté bénéfique : la terre protégée du gel, l'abondance de l'eau toute l'année, le repos de la terre sous la calotte protectrice de la neige. « Hiver sans neige hiver de misère », disait-on autrefois. Neige bénéfique pour le paysan montagnard, devenue neige de loisirs et de détente pour les citadins, et neige de labeur pour les néo-montagnards.

Ainsi isolé en moi-même par une dose exceptionnelle de joie de vivre, par l'égoïsme inconscient de la jeunesse, ai-je vécu ces années difficiles de la Première Guerre mondiale comme des années heureuses, et ce premier hiver au Péchaz fut pour moi la révélation de la montagne des montagnards. L'étonnement d'appartenir à une race aussi ancienne vivant dans des conditions aussi exceptionnelles. Quelque chose de mieux que le train-train quotidien des petites gens des villes. Ce que je découvris par la suite, c'est que cette forme de vie, ce cycle en économie fermée d'une vallée retranchée du monde par les crêtes de ses montagnes, était en vérité dominée par un sentiment puissant et irréversible : l'amour inconditionnel de la liberté qui encore aujourd'hui transforme certaines minorités montagnardes en ethnies rebelles à toute forme de civilisation avancée.

À Paris, les taxis de Gallieni avaient gagné la bataille de la Marne. L'ennemi avait été repoussé à une soixantaine de kilomètres de la capitale, distance énorme à l'époque. On pouvait raisonnablement penser que Paris était sauvé.

Maman rentra dès le printemps 1915 à Paris, mais mon frère Maxime et moi finîmes l'année scolaire et les vacances de l'été 1915 à Beaufort.

Je continuai donc mon apprentissage de la vie montagnarde. Les hommes étaient rares, et le travail d'un enfant sur les champs ou à la garde du bétail libérait les femmes pour d'autres tâches plus pénibles. Céline fauchait comme un homme, en compagnie de son père, des prémices de l'aurore jusqu'à 10 heures. Ah ! cette fenaïson ! Quel travail de forçat ! Des journées de seize heures, l'oncle Maxime courbé tout seul sous les lourdes charges de foin, Céline elle-même portant parfois jusqu'à quarante kilos sur les pentes abruptes de la montagne. Mais s'il n'y avait eu que cela ! Déjà la guerre avait ravagé la jeunesse beaufortaine. Presque tous mobilisés dans les chasseurs alpins, les garçons avaient été décimés sur les Vosges.

L'oncle Maxime fera presque toute la guerre comme maire de Beaufort. Une lourde charge en période d'hostilités, qu'il porta avec gravité et sérénité comme on porte une croix. Car trop souvent lui parvenaient les plis officiels annonçant la mort au champ d'honneur d'un de ses administrés. Il lui appartenait alors de prévenir les familles. Mission douloureuse entre toutes

car on se connaît tous en montagne ; pas un nom du canton de Beaufort n'était inconnu de l'oncle Maxime. Chaque mission était pour lui un déchirement. De ses deux fils, Jean et Joseph, il ne savait qu'une chose : ils étaient tous deux en première ligne, ils écrivaient rarement, pour dire des choses banales, essayer de faire connaître où ils combattaient malgré la censure sévère exercée sur le courrier venant du front.

Je me souviens du contenu d'une lettre de Jean, qui dans son style très primaire demandait des nouvelles de tous (les soldats au front s'inquiétaient beaucoup plus du sort des civils que du leur). Il achevait sa missive par ces mots qui sont restés gravés dans ma mémoire : *J'ai perdu mon quart et depuis quelques jours je suis obligé de boire dans le verre d'un ami !*

— Pourquoi écrit-il ça ? demanda tante Marie.

On relut plusieurs fois la phrase à haute voix.

— J'ai trouvé, dit Céline : « Je bois dans le verre d'un... le verre d'un... » Le verdun ! Il est à Verdun. Oh ! mon Dieu, préservez-le.

Par une belle journée d'été, comme je ramenaï les vaches de la Combaz et passais devant la maison de la tante Bon-Mardion aux Villes-Dessus, j'entendis des gémissements qui s'élevaient de la pièce commune. On pleurait à gros sanglots, et toute la famille était rassemblée autour de l'une des filles qui lisait à haute voix une lettre de leur fils et frère, Maxime, celui qui s'était engagé avant la guerre dans la garde républicaine de Paris. Sa fonction l'avait préservé, car ce régiment spécial assurait la police et la protection de Paris et de son gouvernement. Maxime, y séjournant à demeure, devenait en quelque sorte le lien entre ceux du front et sa famille : la « personne à prévenir en cas d'accident » que devait désigner chaque soldat à son chef de corps.

La lettre de Maxime était dramatique. Elle était écrite avec des mots simples et affectueux. Il annonçait à sa mère la mort au champ d'honneur de ses deux fils Antoine et Émile, vingt et vingt et un ans. Très croyant, il exhortait sa mère à trouver dans sa foi profonde le courage nécessaire pour supporter cette épreuve. Il s'essayait maladroitement à des phrases de consolation. Puis, avant de terminer sa missive, il avait écrit ces simples mots : *Quant à Joseph (l'aîné, celui qui était mon parrain), il est porté disparu ; peut-être a-t-il été fait prisonnier !* Mots d'espoir auxquels il ne croyait pas, car il savait bien qu'un soldat porté disparu au cours d'un bombardement est tué aussi efficacement que par une balle en plein front.

On ne revit jamais à Beaufort Joseph l'aîné, qui pourtant faisait partie de la territoriale, ni Émile et Antoine, les deux jeunes pleins de vie et d'entrain. Sur six garçons, la tante des Villes-Dessus n'en avait plus que trois : Jean devenu l'aîné, Arthur, mon petit camarade de jeux, et Maxime, le garde républicain.

Je partis en courant annoncer la nouvelle au Péchaz. Mais l'oncle Maxime, bien sûr, la connaissait. Je me jetai dans les bras de Céline en pleurant. Pour la première fois je comprenais ce qu'était une guerre, ce qu'elle avait d'horrible, car pour la première fois des membres de ma famille en étaient les victimes. Les morts anonymes, hélas ! on les oublie, et il faut que le malheur vous

frappe dans vos êtres chers pour y croire !

Mais l'été radieux, les montagnes sereines et la paix qui s'étendait sur le Beaufortin, définitivement à l'abri des hostilités en raison de l'engagement de l'Italie à nos côtés, ramenèrent très vite mon naturel optimiste.

Puisque les montagnes n'avaient pas changé, le monde ne changerait jamais. Heureuse enfance !

CHAPITRE XI

Tout jeune, j'aimais la mélancolie de l'automne en montagne plus encore que les radieuses journées d'été.

Septembre, c'est l'époque des grandes foires en Savoie.

La foire du 3 septembre, c'était autrefois la foire aux taureaux. Sur l'alpage, trois taureaux vivent en liberté parmi la centaine de vaches du troupeau. Ce sont de superbes mâles de la race tarine, aux courtes cornes coniques comme celles des bisons. Le seul inconvénient, c'est qu'ils deviennent dangereux en vieillissant. Quand ils atteignent trois ans, on doit les vendre. La relève est assurée par les taurillons de deux ans, tenus en réserve par chaque montagnard.

Et le 3 septembre, descendant de Roselend, de la Gitte ou de Poncellamont, une cinquantaine de taureaux adultes sont ainsi conduits au pré de foire.

Demain, c'est la foire aux taureaux. L'oncle Maxime vend Sirène et il m'a dit :

— Roger, tu m'accompagneras. Vite, au lit ! On se lèvera avant le jour !

Sirène, c'est la reine du troupeau du maître du Péchaz. Elle porte fièrement la plus grosse clarine : le n° 12, dont le son porte si loin que les initiés la reconnaissent d'un versant à l'autre de la vallée. « Tiens, disent-ils, c'est la grosse à Maxime Bon-Mardion ! » Vendre Sirène est pour Mononcle un crève-cœur.

Sirène a dû avoir sept ou huit veaux, on peut compter les vêlages sur ses longues cornes où chaque naissance provoque la formation d'un anneau. C'est une bête puissante à la robe gris très clair ; elle est « moutelée ». On désigne ainsi la bande blanche qu'elle porte du frontal au mufle ; comme la belette dont le nom patois est « moutale ». Un vétérinaire dirait : c'est un produit croisé de « tarine » et d'« abondance », ces belles vaches pie rouge de la Haute-Savoie. On va donc se séparer de celle qui, depuis dix années, conduit le troupeau à l'alpage, à l'abreuvoir, et le ramène à l'automne au Péchaz. Cette journée faste de l'automne 1915 a commencé en pleine nuit à 4 heures du matin.

À l'étable, on prépare Sirène comme une vache sacrée. Elle est soigneusement lavée, étrillée, on lui place la plus belle tête cloutée ; le gros carron d'acier a été frotté à la toile émeri, et le large collier de cuir au fermoir de cuivre, passé au cirage, brille comme s'il était verni.

On commence la descente dans la nuit. Je vais devant, tenant fièrement la corde de la bête ; mon oncle suit, son gros bâton de berger à la main. Il y a plein d'étoiles dans le ciel qui s'éteindront les unes après les autres, mais, par contre, dans les nombreuses fermes des feux s'allument : c'est l'heure de la

traite. Le sentier est raide, et Sirène avance avec précaution, faisant parfois rouler une pierre du chemin. Sa démarche souple fait que sa grosse cloche ne sonne que par intervalles, donnant une note grave comme un glas. Pauvre Sirène, c'est son glas qui sonne. Ses dernières heures de vache libre ! Ce qui l'attend ? Un travail de bête de somme quelque part dans la Combe de Savoie où sa forte taille sera appréciée.

On a évité le raidillon de la Charmette, trop dur, et pris le sentier des Outards, puis la petite route qui dessert le village des Curtillets. Là, on marche plus aisément, et Sirène, dressant l'encolure, rythme son allure au balancement sonore de sa clarine.

Par le défilé d'Entre-Roches, les taureaux descendent de Roselend, menés prudemment par leurs maîtres. Ils ne portent pas de clarines, leur mufle est baveux, et en apercevant Sirène ils lancent des mugissements aigus comme une plainte.

Sur le pré de foire, chacun choisit sa place, attache son bétail à la lourde chaîne de fer qui, tendue d'un platane à l'autre, délimite le parcage.

Mononcle jette un regard circulaire. Il connaît toutes les bêtes présentes, tous les vendeurs, tous les acheteurs : ces maquignons montés de la Combe de Savoie ou du Dauphiné, porteurs de la même blouse bleue ou noire et coiffés du bérêt alpin. Il hoche la tête :

— Rien que des vieux ou des gosses !

La guerre a pris tous les hommes valides, et déjà, après un an de conflit, beaucoup ne reviendront plus au pays. Ce sont les cadets de famille qui présentent les taureaux. Quelquefois même, le long trajet avec la bête de Roselend à Beaufort a été fait par une femme en noir ; c'est dire qu'il n'y a plus d'hommes à la maison. Les maquignons sont chenus, retors ; ils vont déambuler devant le front des bêtes à vendre, s'arrêtant ici et là, serrant une main, proposant un prix. L'oncle Maxime est très connu. On lui parle avec respect, en patois. On l'interroge :

— C'est le gamin à la Joséphine ?... Oui, un petit Parisien.

Je me tiens tout droit devant le mufle de la Sirène. Je la caresse et parfois elle me gratifie d'un grand coup de sa langue râpeuse, croyant que je vais lui donner du sel.

Peu à peu les transactions se font. Mononcle a topé dans la main d'un maquignon, Sirène est vendue. L'homme compte ses sous, je m'en souviens encore ! Sept cents francs.

— Un bon prix, dira plus tard Mononcle, ils manquent de bêtes de labour en bas.

C'est fait, on enlève la grosse clarine et la têtère cloutée ; une simple corde suffira au maquignon. Sirène a perdu sa personnalité, le n° 12 sera désormais porté par la dauphine en puissance.

— Dépose le carron à la chambre, tu le remonteras au Péchaz, dit Mononcle. (Puis se tournant vers l'acheteur :) N'oubliez pas les « épingles » pour le petit !

Les « épingles », c'est le cadeau que doit faire tout maquignon à la maîtresse de maison, en plus du prix de la bête. Autrefois c'était une boîte d'épingles, très difficiles à se procurer ; le nom est resté. J'hérite de cent sous ! Une fortune.

Les transactions doivent être terminées vers 1 heure de l'après-midi car, si les vaches peuvent se laisser emmener individuellement, il n'en va pas de même des taureaux. Ceux-ci doivent être rassemblés pour être conduits en un seul troupeau et à pied jusqu'à Albertville où ils seront embarqués dans des wagons à bestiaux. Ce sont autant de bêtes furieuses, affamées, puissantes, qui ont passé tout l'été en liberté sur l'alpage, qu'il s'agit de dompter. Ils ne connaissent que leur maître, et encore ! Pour l'heure ils sont enchaînés, mais les vendeurs préparent une courte entrave qui, partant de l'anneau de nez, est fixée à la cheville de l'antérieur gauche. Cela oblige le taureau à marcher tête basse et légèrement tordue, ce qui diminue la puissance de son encolure.

Leur départ est la grande attraction du jour. Au signal donné, les taureaux seront lâchés en liberté, immédiatement entourés des bergers, des maquignons, des chiens et de quelques intrépides amateurs. Il s'agit de forcer la harde à s'engouffrer sur la route départementale d'Albertville. Il y a du monde partout : aux fenêtres, sur le parapet du torrent, des enfants dans les arbres. J'ai désobéi, je me suis faulxé au premier rang, parmi les maquignons armés de leurs gourdins, au milieu des meutes de chiens rendus hargneux par la présence de leur ennemi héréditaire : le taureau. Les chiens sont dressés à mordre les bovins au jarret et, si cela ne suffit pas..., ailleurs. Beaucoup se font piétiner, quelques-uns sont parfois éventrés.

La tactique pour maîtriser cette harde sauvage est de l'épuiser, de la fatiguer, de l'effrayer par les cris, les aboiements, les hurlements. Les taureaux se soudent alors corps contre corps, si serrés que parfois il en est qui se chevauchent en beuglant. La panique s'empare de la harde qui fonce droit devant elle. On ne leur laisse aucun répit. La masse s'ébranle au trot, coupé de temps de galop ; quelquefois des taureaux s'échappent et labourent un potager, arrachent une palissade, mais bien vite les chiens les ramènent au sein du troupeau. Après quelques kilomètres de ce train infernal, la plupart sont épuisés, certains sont déjà assagis et trottent docilement vers Albertville.

Ah ! quel spectacle ! C'est bien ainsi que j'imaginai, fier de mes lectures, les hardes de bisons dans la prairie américaine. Une heure durant, j'ai chassé le bison, j'étais un Indien ! Je reviens vers Beaufort, fatigué, couvert de poussière et heureux.

Cinquante ans plus tard, j'ai découvert mes premiers bisons, dans Wood Buffalo National Park, au Grand Nord canadien. Voyez-vous, quand les rêves de l'enfant se réalisent, on peut dire qu'on a bien mené sa vie !

« Et que deviennent tous ces taureaux ? » m'a-t-on demandé.

Las ! Ces seigneurs et maîtres de l'alpage ont perdu leur royauté. Ils finiront castrés, ferrés, et leur morphologie s'affinera curieusement, leur encolure diminuera, leurs cornes s'allongeront et ils deviendront d'excellents

bœufs de labour ou d'attelage, très appréciés pour leur rusticité dans les exploitations agricoles ou les vignobles du Midi.

La nuit tombait lorsque j'ai regagné le Péchaz, portant en bandoulière la lourde clarine. Mononcle est rentré très tard, triste ; il avait dû apporter la mauvaise nouvelle dans une maison de la vallée : le fils de la maison avait été tué à la guerre.

— Mon Dieu, protégez-les, dit tante Marie en se signant.

Jean et Joseph, les deux fils aînés de l'oncle Maxime, sont eux aussi quelque part sur le front.

CHAPITRE XII

Octobre 1915. Nous voici de retour à Paris, Maxime et moi. Sans joie, je dois l'avouer. La perspective de retourner à l'école communale de Saint-Philippe-du-Roule (actuellement démolie pour faire place à la rue Myron-T.-Herrick) ne me plaît qu'à moitié. Que seront dérisoires les récréations comparées aux batailles de boules de neige de Beaufort, à mes jeudis avec les petits cousins sur l'alpage communal de la Combaz ! Notre appartement est si triste !

Nous passerons encore une année à la communale.

J'en sortirai sans mon certificat d'études, mais quel merveilleux enseignement de base donnait cette école aujourd'hui si décriée ! Ne riez pas ! On apprenait par cœur la table de multiplication, les départements et les sous-préfectures, soit, mais aussi on connaissait de la France ses moindres rivières, ses canaux, on savait qu'il y avait du fer en Lorraine et du charbon dans le Nord, on connaissait le trafic des ports, le relief de notre pays, bref on connaissait la France, presque à l'échelle du chef-lieu de canton. Au fil des années scolaires, on apprenait l'histoire de la France, et si, selon les régimes, certaines périodes étaient embellies au détriment des autres, on arrivait à l'âge adulte avec une certaine connaissance de notre passé, et une certaine fierté d'être français.

Je n'étais pas un élève brillant. Loin de là. Je ne travaillais que lorsque le sujet me plaisait. Chaque automne, retour de vacances, il était demandé aux élèves de rédiger une rédaction relatant leur souvenir le plus marquant. Mes rêves étaient encore tout embellis par les belles heures passées en montagne, et ma copie parlait du fruitier, c'est-à-dire du fromager qui dans les cabanes de pierres de la haute montagne fabrique le fameux gruyère de Beaufort. Il faut croire que c'était bien car, en marge de mon devoir, le correcteur avait écrit à l'encre rouge : *Texte excellent, dommage qu'il ait sans doute été écrit par une tierce personne !* Dame ! Aux yeux de l'enseignant, on ne pouvait totaliser avec constance des zéros en grammaire et écrire un bon français !

Ce certificat d'études, j'aurais sans doute pu l'obtenir si maman n'avait décidé de nous faire faire des études secondaires. Chère maman ! Pourquoi nous a-t-elle fait quitter la communale ? Pourquoi a-t-elle choisi le collège Chaptal dépendant de la Ville de Paris, et réputé pour sa formation de polytechniciens et de matheux ? On n'y enseignait point le latin, mais les langues étrangères : en majorité l'anglais, car personne n'aurait voulu apprendre l'allemand. Grave erreur que ce refus obstiné du Français d'apprendre la langue de son adversaire, car c'est le seul moyen de bien le connaître. Si les Français d'Afrique du Nord et les fonctionnaires

métropolitains en poste en Algérie avaient possédé la langue arabe, bien des erreurs auraient été évitées. Les musulmans algériens avaient ce grand avantage de parler presque tous le français et l'arabe. On ne lutte pas à égalité quand on est à la merci d'un « khodja » (interprète).

Malheureusement, mon frère et moi avions échoué au concours de bourses permettant l'accès gratuit au collège. Les maths bien sûr ! Dur sacrifice pour maman qui devra payer notre scolarité.

N'oublions pas que nous sommes en pleine guerre : c'est la terrible année de Verdun. Les bâtiments du collège Chaptal, rue de Rome, ont été réquisitionnés et transformés en hôpital. Le collège s'est replié dans une grande école située à La Fourche, entre les avenues de Saint-Ouen et de Clichy. On s'y rendait en métro, mais le plus souvent à pied, par le parc Monceau, la rue Legendre, long trajet que j'accomplissais en trente minutes, à moins que l'attrait d'une partie de billes ne me retînt au parc Monceau.

J'étais vraiment à cette époque un gamin infernal. J'accumulais bêtise sur bêtise. L'auto-stop n'était pas inventé, mais j'avais trouvé un moyen de transport pratique et gratuit : les bons vieux taxis Renault possédaient une petite plate-forme arrière avec des ressorts apparents. Je profitais d'un ralentissement pour m'y accrocher sans attirer l'attention du chauffeur ; j'accomplissais ainsi de longs parcours à travers Paris. Parfois un agent sifflait au passage, le taxi s'arrêtait, mais j'avais déjà disparu dans la foule des piétons. Jusqu'au jour où, me laissant glisser du taxi en marche, je roulai sous les roues de la voiture qui suivait. Une roue me passa sur la cheville. On me transporta au commissariat, puis un agent fut chargé de me raccompagner chez moi. Le bilan n'était pas glorieux : une cheville foulée et une magistrale fessée de maman, bien méritée par surcroît.

Dans le métro, mon jeu de prédilection consistait à entrer par les portes interdites, sauter les barrières. J'excellais dans ce genre de rodéo. Malheureusement, j'entraînais aussi mon frère Maxime qui, handicapé par sa coxalgie, ne pouvait pas courir aussi vite que moi. C'était toujours lui qui était pris. Jamais il ne m'a accablé. Pauvre Maxime, il admirait mon agilité, mes idées originales, parfois drôles ; en bref, je représentais tout ce qu'il n'avait pas : la santé, la souplesse, la résistance, l'audace. Bon élève moyen, sérieux, effacé, travailleur, bref tout le contraire de son cadet, Maxime méritait bien d'être le chouchou de maman.

Il faut dire à ma décharge que nous étions en guerre et que la discipline au collège était très relâchée. Les jeunes maîtres étaient au front. Les vides avaient été comblés par des professeurs à la limite d'âge ou par des retraités reprenant du service. Les punitions consistaient en heures de consigne qu'on accomplissait le jeudi matin. Dois-je avouer que, lorsque j'ai quitté Chaptal, j'avais accumulé tant d'heures de consigne en retard qu'il m'aurait fallu toute une année scolaire pour les effacer ? Et toujours le même motif : chahut, indiscipline, bagarres ! Rien de bien méchant, mais tout s'accumulait. Mes notes n'étaient pas brillantes : premier en géographie, bon en dessin, zéro

pointé en arithmétique, algèbre et autres matières, des notes très basses en français, avec parfois l'éclair d'une composition française bien tournée, mais aucune connaissance des règles de grammaire ou de l'accord des participes que je me refusais d'apprendre. À se demander comment je suis devenu écrivain de métier !

Je conserve cependant un souvenir ému de mon directeur d'études en troisième, qui était également professeur de sciences naturelles : c'était un bon vieillard indulgent, sachant se faire aimer de ses élèves. Il avait, je crois, compris mon caractère et, comme j'étais son meilleur élève (dans cette discipline), il fermait volontiers les yeux sur mes écarts de conduite. Il a su développer mon goût naturel pour la lecture, la nature, la géographie, la géologie, la zoologie, la botanique ; c'était un écologiste avant la lettre.

Sauter les portillons, faire damner les chefs de station du métro, m'accrocher aux ressorts des taxis, c'était pour moi un jeu poétique. Il n'y entraît nulle révolte, nul désir de mal faire. Franchir une porte interdite, c'était pénétrer dans un univers nouveau, triompher d'un danger imaginaire ; sauter un portillon, m'élancer sur les rampes des escaliers souterrains, c'était bondir sur un mustang sauvage, traverser une horde d'Indiens, ressortir au grand jour, victorieux de ce combat livré contre moi-même, ma peur, et mon affabulation poétique.

Qui donc pouvait comprendre ce désir d'évasion qui me tenaillait ? Oui ! Tout avait bien commencé quatre ans plus tôt par l'apparition d'un nuage pas comme les autres, s'élevant comme une montagne enneigée au-dessus des frondaisons du bois de Boulogne.

CHAPITRE XIII

Et la guerre dans tout ça ? La guerre pour moi était purement anecdotique. Il y avait très peu de restrictions alimentaires et, d'autre part, chaque automne, nous rentrions de Beaufort avec des valises bourrées de provisions : saucissons, beurre, pommes en l'air, pommes de terre. On était, somme toute, des privilégiés.

En revanche, je me souviens des arrivées imprévues à la maison des poilus venus du front en permission de détente. Tous ces parents savoyards passaient par Paris ; on se serrait tant bien que mal pour leur faire une petite place. Ils en profitaient pour se laver consciencieusement, s'épouiller. La transformation était immédiate et radicale. Celui qui avait frappé à la porte, poilu sans âge, en capote bleu horizon plaquée de la boue crayeuse des tranchées, le calot sur la tête, le casque, le masque à gaz et la musette en bandoulière, tout juste si je le reconnaissais. Mais la toilette faite, bien rasé, c'était mon cousin qui renaissait en un jeune héros propre et souriant.

On ne souffrait pas trop de la guerre à Paris, mais il y avait cependant les raids des « taubes », pas très meurtriers ceux-là, jusqu'au jour où des projectiles s'abattirent sur la capitale. Des obus ? Les Allemands possédaient donc un canon pouvant tirer à plus de cent kilomètres. Et la « Grosse Bertha » faisait des ravages. Un obus tombé sur Saint-Gervais, le Vendredi saint, fit près de cent victimes. Un autre éventra un immeuble de l'avenue de la Grande-Armée, laissant voir sur trois paliers différents appartements presque intacts. On y fit une visite de curiosité, c'était tellement près de chez nous !

Les alertes aux avions, ça se prévoyait ; les tirs de la Bertha étaient imprévisibles. On sonnait l'« alerte » et chacun descendait à la cave. Puis lorsque retentissait la « berloque », la sonnerie de fin d'alerte, on remontait. Maman veillait scrupuleusement à ce que nous descendions à la cave au premier signal. Pour ma part, ça ne me gênait pas. J'enfilais une pèlerine d'écolier sur ma chemise de nuit, je gardais mes pantoufles et, sitôt à la cave, je me rendormais comme un bienheureux. Mon frère Maxime était méticuleux ; il s'habillait complètement, col et cravate, ne dormait pas, écoutait sans angoisse les explosions parfois lointaines, parfois rapprochées.

Un jour arrive en permission, de passage par Paris, mon cousin germain Joseph, le deuxième fils de l'oncle Maxime. Un combattant extraordinaire de courage et d'audace ; chasseur alpin, volontaire dans les corps francs, forte tête, indiscipliné, nettoyeur de tranchées, il terminera la guerre avec la croix de guerre, de nombreuses citations et, ce qui est rare pour un simple soldat, la médaille militaire.

Donc Joseph se présente à la maison. Maman est sa marraine. On est

tellement heureux de le savoir sain et sauf, ce bouillant guerrier qui nous cause tant de soucis, qu'on mijote un bon petit repas, et on lui prépare un lit qu'il a bien mérité. Et patatras ! au moment d'aller se coucher, l'alerte sonne.

— On va descendre à la cave, dit maman.

— Descendre à la cave, tante, vous n'y pensez pas ! Des mois que je n'ai pas dormi dans un lit. Allez-y si vous voulez, moi je dors sur place. C'est pas pour quelques obus qu'on va se déranger.

— C'est pour les petits, dit timidement maman.

— On reste avec Joseph, on reste avec Joseph ! clamons-nous d'une seule voix.

— Eh bien, que le bon Dieu nous protège !

On passa la nuit à écouter des histoires terrifiantes, comment Joseph avait nettoyé sa première tranchée allemande, à la grenade à bout portant, à la baïonnette, dans l'eau jusqu'à la taille...

Difficilement imaginable, la vie de ces poilus de 1914-1918 qui ont passé plusieurs hivers dans des tranchées boueuses, inondées, avec de l'eau jusqu'aux genoux, parfois jusqu'à la taille... et savoir qu'ils ont tenu !

Le lieutenant de Joseph est un certain Angèle Tairraz, de Chamonix, frère aîné de celui qui sera plus tard mon fidèle ami, le photographe Georges Tairraz. Commandant de corps francs, Angèle ferme volontiers les yeux sur les escapades de ses gars, leurs absences illégales, surtout lorsqu'ils sont au repos à l'arrière pour panser leurs blessures, et lui pour compléter ses effectifs. Payant lui-même d'exemple – il terminera la guerre grand blessé, invalide à vie –, il est adoré de ses hommes : aucun d'eux ne manque au rendez-vous qu'il a fixé pour repartir en première ligne !

Un jour, Mononcle Maxime, maire de Beaufort, voit arriver au pays Joseph. On est tout à la joie des retrouvailles mais, le deuxième jour, mon oncle s'inquiète.

— À propos, Joseph, donne-moi ta permission, je descends à la ville, je la ferai viser par la gendarmerie.

— Impossible, père, faut pas parler de ma visite ! Je suis en fraude, le lieutenant nous a dit d'être parés pour la semaine prochaine, j'ai encore trois jours à resquiller puis je partirai en douce.

— Tu repartiras maintenant ! Tu entends, maintenant ! Je ne veux rien connaître de ton histoire. Rentre vite à la compagnie avant d'être porté déserteur. Veux-tu que les gendarmes viennent te chercher ?

L'oncle Maxime est rouge d'indignation.

Joseph partit le soir même, rejoignit son corps franc.

— T'es en avance ! dirent ses camarades.

— Le père n'a pas compris ! Il est maire, il a des responsabilités, valait mieux ne pas lui créer d'ennuis !

Comme si la guerre ne suffisait pas, la France tout entière sera frappée bientôt par une terrible épidémie, qui provoquera à elle seule, en France, autant de morts que la bataille de Verdun : la grippe espagnole. À Paris, dans

les campagnes, on meurt tous les jours. Les hôpitaux sont pleins. Les convois funèbres se succèdent sans arrêt dans les rues de la capitale, et ce mal inconnu cause plus de terreur que les bombardements. Il fera des millions de victimes dans le monde entier.

Durant cette période critique de 1918, maman nous fait boire chaque matin un dé à coudre de rhum ! Remède souverain sans doute puisque Maxime et moi échappâmes au fléau. Par la suite et encore maintenant je soigne toujours une bonne grippe par un grog au rhum. Il faut dire que j'aime ça !

Mon cousin François, le troisième fils de l'oncle Maxime, sera au Péchaz la seule victime de l'épidémie. Car Jean et Joseph, bien qu'ayant effectué toute la guerre en première ligne et pris part aux plus grandes batailles, reviendront sains et saufs. Alors, avec huit ans de retard, ils pourront enfin se marier, continuer la tradition montagnarde, reprendre goût à la vie. Mais quatre ans dans la boue des tranchées, ça n'arrange pas un homme ; tous deux mourront encore jeunes, usés prématurément, ayant tout juste eu le temps de fonder une famille.

Viendra cependant ce jour bienheureux du 11 novembre 1918, la fin d'un cauchemar, la certitude qu'on vient de vivre la « der des der » ! Non, ce n'est pas possible, le monde ne sera pas assez fou pour recommencer une telle tuerie !

Suivent des mois de liesse durant lesquels les écoliers et les étudiants fréquentent, plus volontiers que les classes, les grandes artères de la capitale animées presque chaque semaine par des défilés militaires, des fanfares.

Le collège Chaptal a retrouvé ses anciens locaux à l'angle de la rue de Rome et du boulevard des Batignolles. J'y passerai la dernière année de mes courtes études. Une année de folie. Les grands, ceux qui préparent Polytechnique ou Saint-Cyr, sèment l'exemple en organisant journellement des monômes, et naturellement nous, les bizuts, on suit le mouvement. De Chaptal on va à Jules-Ferry semer le désordre dans ce lycée de jeunes filles. Toute la jeunesse de Paris chante, se défoule, danse au coin des rues.

Ah ! ces chanteurs de rue ! À cette époque où il n'y avait ni radio ni télé, une chanson se lançait dans la rue. Des artistes anonymes et besogneux, accordéonistes ou violonistes, accompagnaient le chanteur ou la chanteuse qui détaillait les couplets. Elle vendait les partitions et chacun apprenait par cœur les refrains célèbres. Il y a eu *La Madelon*. Et maintenant c'était *La Madelon de la Victoire*, nouvelle mouture que chacun fredonnait :

*Madelon, ah ! verse à boire,
Et surtout n'y mets pas d'eau,
C'est pour fêter la victoire,
Joffre, Foch, et Clemenceau.*

Merveilleux automne 1918.

L'été 1920 sera mon dernier été de grandes vacances à Beaufort.

Le versant du soleil a retrouvé ses hommes. Partout on se marie, on fait des

enfants, on comble les vides des familles. Et ces trois mois de bonheur total me font oublier Chaptal.

En octobre, j'entrerai en troisième, Maxime en seconde.

CHAPITRE XIV

Octobre 1920-juillet 1921. Ma dernière année scolaire. Je ne le sais pas encore. En fait, je passe mon temps à rêver, à compter les jours qui me séparent du voyage à Beaufort.

Ce 14 juillet 1921, maman nous retire du collège. Chic ! pensé-je, bientôt on sera au Péchaz ! Vision paradisiaque : la Combaz, les troupeaux, les petits cousins, les clarines, la forêt... Las !

Je revois la scène, maman a longtemps hésité ; enfin elle se décide :

— Mes enfants, je ne peux plus continuer à payer vos études à Chaptal. Vous allez être obligés de travailler. J'ai perdu mon cautionnement des Blanchisseries. Les Autrichiens ont perdu la guerre, ils ne paieront pas.

— Ça ne fait rien, maman, ça ne fait rien, on travaillera.

— La vie a augmenté, je comptais sur cette somme pour payer la suite de vos études. Et puis, me dit-elle un peu sévèrement, tu ne m'as pas jusqu'ici procuré grande satisfaction. Par deux fois tu as reçu un avertissement, au troisième c'était l'expulsion...

Je rougis et je ne réponds pas. Je mesure mon égoïste indifférence, mon manque d'application. Je suis consterné, car j'aime bien maman. Toutefois, je hasarde timidement :

— D'accord, maman, alors à l'automne, en rentrant de vacances, je travaillerai. Tu verras, je serai sérieux.

— C'est maintenant que vous devez travailler, il n'est pas question d'aller en vacances.

Alors Beaufort, le Péchaz, Roselend, les visites au grand troupeau sur l'alpage, tout ce à quoi j'ai rêvé durant une année, tout ce qui m'a fait supporter les rigueurs du collège et la vie dans la capitale, tout s'écroule.

Maman est formelle.

— Vous devez travailler le plus tôt possible. Pourtant, je trouve que vous avez une bien vilaine écriture, presque illisible.

— Tu sais, maman, les cours !

Maman a sa petite idée. Pour elle, une belle écriture, c'est indispensable. La sienne est très belle, une cursive très fine, appliquée, régulière.

— Vous allez suivre des cours d'écriture chez Pigier. Cela me donnera le temps de me retourner.

Pendant trente jours, Maxime et moi, nous avons donc tracé des bâtons, des traits, des déliés, sur des cahiers rayés et calibrés. On a essayé des plumes sergent-major, des plumes de ronde. On a péniblement tracé des caractères gothiques, peaufiné l'écriture bâtarde. En vain. Les progrès n'étaient guère discernables. (J'écris toujours aussi mal, mais ça n'a plus guère d'importance,

maintenant on tape à la machine, on ignore l'orthographe. Et, pour compter, il y a de merveilleuses petites machines à calculer.)

À l'issue du stage, maman nous annonce ses décisions :

— J'ai trouvé pour Maxime une place de comptable à l'hôtel Regina, place des Pyramides. Pour toi, Roger, nous irons voir demain l'agence Cook, place de l'Opéra. Ils cherchent du personnel parlant anglais. Sauras-tu te débrouiller ?

— Oui, oui, bien sûr ! dis-je, tout à coup séduit par la place qu'on me propose.

Combien de fois n'ai-je pas rêvé devant les vitrines des agences de voyages, devant les affiches de pays mystérieux : les Indes, le cap Nord, la Grèce, l'Italie, l'Amérique !... Déjà je suis loin, très loin, chez les Indiens, chez les trappeurs du Grand Nord ! Dans une agence de voyages, on doit forcément voyager.

Mais l'enthousiasme tombé, la triste réalité m'apparaît : finies les grandes vacances, terminées les années insouciantes. Et le soir, dans mon lit, je pleure silencieusement. Un vrai chagrin, une lourde peine. Demain, j'ai quatorze ans et demi et je vais travailler ! Comme un homme.

Non. Comme un enfant.

L'entrevue avec le chef du personnel de Thos Cook & Son s'est bien passée. Pour ce à quoi on me destine, mon bagage scolaire est suffisant : le proviseur de Chaptal a bien voulu donner un diplôme de fin d'études secondaires, un papier non officiel sans être officieux. Mieux que rien. On l'examine.

— Oh ! *I see, you speak english*, fait tout à coup Mr Hargreaves.

— Yes, Yes, dis-je précipitamment, sans réfléchir.

À vrai dire, de l'anglais, je sais par cœur tous les verbes irréguliers. Cela n'a l'air de rien, mais c'est d'un apport considérable. Pour ce qui est du reste, mon inaltérable culot y pourvoira.

J'ai eu l'impression plus tard que le chef du personnel ne s'était pas illusionné sur mes connaissances de la langue anglaise. En revanche, le petit bonhomme que j'étais l'avait séduit par sa vivacité, son audace.

Je suis donc engagé. Un peu comme petit coursier à tout faire. Du groom je n'ai pas l'uniforme, mais la fonction. Je porte les plis aux différents services, je fais les courses dans Paris. On m'a placé sous la tutelle d'un certain Mr Watson, qui assure le Claim's Dept auprès de la direction.

— Vous ne lui parlerez qu'anglais ! a insisté le chef du personnel.

Précaution superflue. Dans toute l'agence, c'est la langue exclusive. Je n'aurais pas trouvé mieux en Angleterre. Majorité anglaise du personnel, usage de l'anglais, même entre *booking-clerks* français. Au fond, je n'ai pas menti si gros que ça ! Watson me fait taper la correspondance sur sa machine à écrire, en anglais naturellement. Double avantage : je me perfectionne très vite et bientôt je tape correctement sur la vieille Underwood n° 5.

Au début, l'agence, c'est pour moi la caverne d'Ali Baba. À chaque étage,

un service différent. Là les chemins de fer, les bateaux, ici les I.T.T. (Independent Travel Tours). On vous organise de A à Z un voyage autour du monde, tous frais compris. Partout des brochures, des affiches, des photos. Je me constitue à bon compte une précieuse petite bibliothèque à laquelle s'ajouteront quelques livres d'exploration achetés chez les bouquinistes des quais de Seine. J'ai une boulimie de lecture.

Au fond, l'agence est intéressante, mais mon travail ne l'est pas. Porter des plis, taper des lettres, faire la liaison entre les différents services, mon rêve de voyage s'estompe peu à peu. Les anciens m'ont pris en amitié. Ils me déroutent. Certains sont depuis vingt ans dans la maison, mais ils n'ont jamais quitté soit le bureau central de Londres, soit l'agence de l'Opéra.

On paie très peu chez Cook. C'est une maison sérieuse, l'avancement se fait à l'ancienneté. En revanche, on a des intentions pour le personnel : ainsi, il y a des cours du soir où chacun peut se perfectionner ou apprendre, au choix, l'anglais, l'espagnol ou l'italien. Je choisis l'italien ; parce que cela me rappelle le dialecte savoyard. Peut-être obscurément parce que, durant mille ans, les princes de Savoie nous ont gouvernés avant de devenir italiens.

Cette langue me botte. J'ai le premier prix. Un billet d'une livre sterling ! Le commencement de la gloire.

L'agence Cook a quitté la place de l'Opéra pour la place de la Madeleine où Thos Cook & Son occupe désormais un très bel immeuble à l'angle de la rue Royale.

L'après-guerre est pour les agences de voyages une époque dorée. Il y a eu cette frustration de cinq ans, et chacun – tout au moins ceux qui en ont les moyens – désire parcourir le monde. Les grands voyages sont à la mode ; les voyages snobs : *Simplon Orient-Express*, Cunard Line, French Line. Les grands paquebots reliant l'Europe à l'Amérique sont bondés. Ceux de l'Extrême-Orient font le plein. Les grands maharadjahs des Indes voyagent beaucoup. Cook organise dans le plus infime détail leurs déplacements. Quelquefois un homme athlétique aux cheveux grisonnants, type officier des Indes à la retraite, veste de tweed et moustaches, franchit la porte du bureau directorial. Chacun dans l'agence le considère avec une respectueuse envie. Cet homme est l'un des cinq ou six grands courriers de l'agence. Il a charge d'accompagner et de faciliter tous les déplacements des grands de la terre. Un chef d'expédition en somme. En le voyant, je rêve : voilà ce que je voudrais être plus tard ! Parcourir le monde, connaître les grandes chasses africaines, les expéditions au Spitzberg, visiter les palais fabuleux de l'Orient !

Alors, à ma sortie de travail, je me précipite sur les quais, j'achète de vieux bouquins d'expéditions. Je connais par cœur la découverte des pôles, l'odyssée de la *Jeannette*, le voyage de René Caillié, la terrible agonie de la mission Flatters. Mais, à cette époque, je suis surtout passionné par la vie des trappeurs dans le Grand Nord canadien. Oliver Curwood, Jack London, Maurice Constantin-Weyer, voilà des gars solides ! Par contre, Paul Morand, Suarez, Valéry Larbaud, ces grands stylistes, ne m'enthousiasment pas. Ils

voyagent en cercle fermé, d'un monde à l'autre, mais toujours dans le même monde, le leur. Plus tard, j'apprécierai la qualité de l'écriture, le style ; mais je n'en suis pas encore là. Il me faut de la nature, du naturel, de l'action !

Cette première année chez Cook s'est admirablement passée. Encore maintenant, j'admire la fine psychologue qu'était maman. Elle avait su trouver d'emblée le métier qui conviendrait à mes goûts. Je me demande souvent ce que je serais devenu si elle m'avait placé chez le premier employeur venu. Peut-être un mauvais sujet. Je comprends tellement le désespoir des gens qui ont fait toute leur vie le métier qu'ils n'aimaient pas.

Nous avons eu droit, Maxime et moi, à quinze jours de vacances (non payées, bien sûr !). Nous sommes partis tous les deux pour Beaufort, nous avons parcouru les alpages, renoué avec les traditions, mais c'est si vite passé quinze jours ! J'ai retrouvé l'agence Cook, et je me suis dit que décidément je ne pourrais vivre éternellement à Paris. Il me fallait fuir.

Un coup de cafard ! On dirait maintenant de la « déprime » ou du « stress ». Alors, une fin de mois où j'avais touché mes deux cent cinquante francs de salaire, au lieu de prendre le chemin de la maison, j'ai décidé de fuir. Le métro m'a amené à la gare de Lyon. Je vais prendre un billet de chemin de fer, mais pour aller où ? À Beaufort, on me renverra à maman ! Ailleurs ? Qui m'attendra ? Non, cette évasion est prématurée. Il faut réfléchir. Premièrement, quitter l'agence Cook et trouver un emploi qui me rapprochera de la montagne. Je reviens tristement rue Berryer. Il est tard et maman s'inquiète. Malgré mon imagination naturelle, je ne trouvai ce soir-là aucune histoire à inventer pour justifier mon retard. Elle me vit triste, ne me demanda rien, ajouta simplement :

— Ne prends pas de mauvaises habitudes. Tu es encore trop jeune pour ne pas rentrer à l'heure. Tu as des ennuis ? Veux-tu me les confier ?

— Non, rien, maman, rien !

J'étais buté, elle n'insista pas.

Plus tard, j'eus un éclair d'imagination.

Si je voulais retourner à la montagne, il me fallait chercher du côté des montagnards. J'avais lu à la bibliothèque municipale de vieux annuaires du Club alpin français, qui avait alors son siège rue du Bac. Je décidai d'aller les trouver. Je fus reçu par le secrétaire général Henri Bregeault, figure connue de l'alpinisme, l'un des premiers membres du groupe de haute montagne. Cet homme courtois ne s'étonna pas de voir un tout jeune homme venir lui demander conseil. On parla, je lui dis que j'étais de Beaufort, que je voudrais tant retourner dans les Alpes. N'aurait-il pas un emploi pour moi ? Chez Cook je gagnais trop peu et, maintenant que je possédais deux langues étrangères, j'aurais voulu être mieux payé.

Henri Bregeault était ami avec le directeur du personnel du Touring Club de France. Il me donna un mot de recommandation.

À mon premier jour de congé, je me précipitai avenue de la Grande-Armée. J'excipai de ma connaissance des langues, de mon année passée dans une

agence de voyages.

— Sauriez-vous préparer des itinéraires pour automobilistes ? me dit le directeur, à brûle-pourpoint. C'est un nouveau service que nous créons.

Si je savais ! Mais bien sûr ! En tout cas, je saurais très vite.

Je fus engagé séance tenante aux appointements de quatre cents francs par mois.

J'annonçai, très fier, ma décision à maman. Elle s'étonna bien un peu que je fasse ma vie sans lui demander conseil, mais d'avoir su trouver un emploi qui me plaisait la rassura.

En fait, cette année passée au T.C.F. fut bénéfique. Pour une fois que je voyageais ! Je voyageais sans quitter ma chaise, mais à longueur de journée je préparais des itinéraires routiers, sur demande. Un sociétaire désirait-il un itinéraire conseillé pour aller de Paris à Nice, en quatre étapes ? En visitant les villes ou les sites les plus intéressants ? Facile, je lui décrivais la route kilomètre après kilomètre. Je signalais les bons hôtels, les bons restaurants, les curiosités ; bref, je rédigeais en utilisant la bibliothèque bien garnie du T.C.F. un véritable petit guide personnel.

Je faisais aussi, en série, les grands itinéraires classiques : Paris, Bordeaux, Biarritz, Rennes, Toulouse, Strasbourg, etc., kilométrés avec indication des numéros de route, des carrefours, des traversées de ville.

Travail intéressant : penché à longueur de journée sur les cartes, calculant la distance avec un curvimètre, je voyageais en rêve. C'était déjà mieux que porter des plis.

Ce service se développant rapidement, on m'adjoignit un camarade de mon âge ; c'était son premier emploi, j'étais pour lui un vétéran car je travaillais depuis deux ans. Il avait un tempérament de poète et d'artiste, et je m'acharnais à lui démontrer tout ce que pouvaient avoir de poétique nos voyages imaginaires. Je ne sais pas si je l'ai convaincu, mais nous devînmes de grands amis. Mon service était placé sous la surveillance directe du bibliothécaire, un charmant vieil homme indulgent, qui nous pardonnait toutes nos pitreries, et Dieu sait si nous en faisions : jusqu'à déclamer des vers, enveloppés dans le grand tapis vert de la table de lecture ! Sa secrétaire était une charmante jeune fille qui tapait également mes itinéraires. Mon premier flirt ! Pétri de romantisme, je le croyais immortel. Las !

La bibliothèque du Touring Club fut pour moi l'occasion de découvrir de nombreux livres d'expéditions, de lire les manuscrits inédits de voyageurs ignorés. La section montagne était particulièrement bien fournie, tant en ouvrages qu'en cartographie. Je dévorais ces volumes, arrivant une demi-heure en avance pour pouvoir lire à ma guise. Lorsque, plus tard, je quitterai Paris, je posséderai une connaissance livresque incomparable de toutes les Alpes françaises, suisses et autrichiennes.

Ce temps du Touring fut pour moi un temps heureux.

Mon camarade de travail et moi-même avions parfois des idées de génie. Comme celle de chanter sur la place publique pour nous constituer une

cagnotte. Nous faisons donc la « manche », non pas aux terrasses des cafés, mais dans les cours des immeubles d'où parfois un concierge acariâtre nous chassait à coups de balai. Notre répertoire était celui de l'époque, les rengaines à la mode : *Nuits de Chine*, *La Fille du bédouin*, *Ramona*. Je jouais de l'harmonica que les Savoyards appellent « musique à bouche ». On récoltait des piécettes... On s'amusait surtout.

— On va donner un concert avenue de la Grande-Armée, sur le terre-plein devant le Touring, proposai-je.

— On va se faire repérer, tu es fou !

— On va bien rigoler.

Aussitôt dit, aussitôt fait.

On entame nos rengaines, les Parisiens ne s'étonnent pas ; c'est l'époque où les chansons s'apprennent dans la rue. Un cercle se forme. Quelle drôle d'idée a eue maman, ce soir-là, de venir m'attendre à la sortie des bureaux. Pour passer le temps, elle s'est approchée du groupe des chanteurs. Sa stupéfaction est telle qu'elle pousse un cri d'indignation en me découvrant, transformé en musicien ambulancier. Sa voisine immédiate se méprend sur cette intervention et aggrave encore mon cas.

— Vous êtes de mon avis, n'est-ce pas, madame. Curieux garçons ! Ils n'ont pas mauvaise mine, ils sont bien habillés, ils chantent juste, mais ne feraient-ils pas mieux de travailler ? Ils sont bien jeunes pour être des artistes sans contrat.

Maman s'était défilée en douce, sans répondre. Elle m'attendait à la maison, rouge d'indignation.

— Tu n'as pas honte de mendier dans les rues ! Il ne te manquait plus que ça ! Jamais je n'aurais pensé que tu puisses me faire un pareil affront !

Elle pleurait. Je subis ses reproches en silence, j'étais bouleversé.

Pauvre maman, elle allait avoir d'autres soucis. Maxime était tombé malade, atteint de tuberculose aiguë. On la soignait très mal à cette époque.

On recommandait cependant la montagne, mais maman, ne pouvant faire les frais d'un long séjour à Hauteville ou à Leysin, décida d'emmener mon frère à Beaufort.

C'était déjà trop tard. Maxime fut emporté très rapidement. Il mourut à la fin de l'année 1922 : j'étais resté de longs mois seul à Paris, soigné par ma vieille tante Eulalie qui n'a jamais quitté maman, même durant les jours les plus sombres.

Je pris le train pour Beaufort. C'était la première fois que je voyageais seul. La nouveauté me faisait oublier mon chagrin. En hiver, les communications n'étaient pas régulières. Arrivé à Albertville, le vieil autocar qui dessert Beaufort était parti. Je décidai de rallier Beaufort à pied : dix-huit kilomètres. Il faisait très froid, mais il n'y avait pas de neige. Je me souviens, je marchais comme un automate, surpris par le grand silence de l'hiver alpin. Le Doron ne grondait plus, ses eaux étaient figées par le gel. Dans ce grand silence, je percevais parfois des bruits qui sont inconnus des citadins. Un homme parlait

loin ou près, je ne sais pas, mais sa voix portait jusqu'à moi. Et cette voix dominait le silence de la nuit, le froid du ciel clouté d'étoiles. Plus loin, des chiens se répondaient, et je n'aurais pas été surpris d'entendre piauler le renard, dont j'avais si peur autrefois.

La mort de mon frère ! La cruelle épreuve qui atteignait maman ! J'arrivais à tout oublier pour ne plus penser qu'à la montagne. J'avais repris pied dans mon domaine.

Lorsque je regagnai Paris, ma décision était prise. Je disposais de nombreuses adresses recueillies tant chez Cook qu'au Touring Club. J'écrivis donc à Chamonix, à Lugano, à Montreux, à divers offices de tourisme. Et je reçus des lettres et des offres d'emploi.

Certaines étaient plutôt décevantes.

Ainsi, pour Chamonix, on me proposait le poste de chasseur dans un hôtel des Praz ; en plus de mon service, je devais cirer les chaussures des clients. Puis ayant adressé une demande à un certain Auguste Tairraz, propriétaire de l'hôtel du Planet, dans la haute vallée de Chamonix, et membre influent du Touring Club de France où ses brochures étaient régulièrement reçues, celui-ci me dit qu'il n'aurait lui aussi qu'un poste subalterne à m'offrir mais qu'il avait transmis ma demande au syndicat d'initiative de Chamonix.

Et le miracle se produisit.

Un jour, deux messieurs dans la quarantaine se présentent avenue de la Grande-Armée et demandent à me voir. L'un d'eux, Jules Couttet, est président du Comité des sports d'hiver de Chamonix ; l'autre, Richard d'Eicken, est président de la Chambre hôtelière. L'hiver prochain, les premiers jeux Olympiques d'hiver auront lieu à Chamonix. La station cherche un secrétaire interprète. M. Couttet me trouve un peu jeune, mais Richard d'Eicken a lu la lettre que lui a transmise M. Auguste Tairraz et il est intéressé. J'assurais, dans celle-ci, avec beaucoup d'audace, parler deux langues étrangères et avoir trois ans de références touristiques entre Cook et le T.C.F. Mais ce qui avait tout décidé, c'est que j'écrivais avoir fait mes études à Chaptal. À l'époque, on n'exigeait pas le bac pour faire un garde-barrière, mon modeste diplôme de fin d'études suffisait. On jugeait sur le travail et les capacités réelles. M. d'Eicken était un ancien chaptalien, ce qui explique son intérêt soudain pour ma modeste personne.

J'avais dû faire bonne impression car, quelques semaines plus tard, je reçus une lettre d'engagement comme secrétaire des trois organismes touristiques de Chamonix : syndicat d'initiative, Chambre hôtelière et Comité des sports d'hiver. Je serais engagé à dater du 1^{er} avril 1923 à sept cent cinquante francs par mois.

Hourra ! Je rentre tout fier à la maison. Un peu inquiet cependant. Comment maman va-t-elle prendre la chose ? Elle n'est au courant de rien. Je lui saute au cou avec exaltation.

— Maman, maman ! je pars pour Chamonix, j'ai trouvé un emploi, c'est très sérieux.

J'exhibe la lettre d'engagement. Je suis tellement heureux que pas un instant je n'envisage le côté dramatique de ma décision. Je vais quitter Paris, y laisser vivre seule ma chère et pauvre mère qui vient de perdre Maxime.

Souvent, plus tard, j'ai réfléchi à cette décision qui transformera ma vie. Comment pouvais-je aimer maman et lui faire autant de peine ? Pourquoi a-t-elle accepté de me laisser partir tout seul à dix-sept ans ? Je me souviens, elle était triste mais réfléchie. Sa voix était douce. Elle aurait voulu me réprimander, mais elle n'en avait pas le courage. Elle doutait encore.

— Et ces messieurs t'ont engagé sans mon autorisation ?

— Heu !... Je leur ai dit que j'avais ta permission.

— Ne penses-tu pas que tu aurais pu me tenir au courant au lieu d'agir seul et de faire ce que tu as envie de faire ? C'est une grande décision que tu prends là. Désormais, tu vas gagner ta vie tout seul. T'en sens-tu capable ?

— Je ne te demanderai plus jamais un centime. Tu as assez peiné pour nous élever.

— Ce départ pose des problèmes. Il te faut un trousseau complet, je vais m'en occuper.

La cause est gagnée, je saute au cou de maman.

Cette grave décision de me laisser vivre ma vie, maman l'a prise avec beaucoup de sagesse et de compréhension. Depuis la mort de Maxime, elle était inquiète sur ma santé : j'avais grandi de trente centimètres en une année, et moi qui étais le plus petit de la classe, j'avais mis les bouchées doubles et je mesurais maintenant 1,82 mètre.

— L'air de la montagne ne peut que lui faire du bien. Si j'avais laissé Maxime à Beaufort, il vivrait peut-être encore, confiait-elle à ses amies intimes.

Et c'est ainsi qu'un 30 mars 1923, je prends à la gare de Lyon le train pour Chamonix, réalisant enfin mon rêve de jeunesse, quitter Paris et vivre à la montagne.

Sur le quai, ayant repéré mon compartiment avec une assurance de vieux routier, je plastronne un peu. Maman m'a acheté un superbe costume en tweed avec culottes knickerbockers comme on les faisait à l'époque. J'ai voulu un béret alpin comme coiffure. Je dispose d'un permis en première classe généreusement alloué par la Cie P.L.M. D'un seul coup, j'ai l'impression d'avoir franchi les barrières de la pauvreté. Mon jeune camarade du T.C.F. et la petite secrétaire du bibliothécaire sont venus m'accompagner. La jeune fille est triste. Peut-être avait-elle fait des projets, qui sait ! Le garçon fait des pitreries pour détendre l'atmosphère un peu lourde. Maman me regarde avec tendresse. À la fois fière et attristée de voir partir celui qui est désormais son fils unique. Son instinct de mère lui dit qu'elle a agi avec raison. Elle me donne son dernier conseil :

— Adieu, mon fils ! Travaille et reste toujours honnête.

Inconsciemment, je sens que c'est ma règle de vie qu'elle vient de me dicter.

Le chef de train lève son drapeau rouge. Par la portière, je lance de la main un baiser d'adieu.

Le train roule lentement, prend de la vitesse, la triste banlieue mal éclairée défile devant la portière, je suis seul, seul dans le compartiment et dans la vie. Mes pensées sont graves mais sereines. Je me jure de ne plus jamais revenir dans la capitale. J'ai dix-sept ans et je pars pour conquérir le monde.

DEUXIÈME PARTIE

LA VALLÉE FERMÉE

CHAPITRE 1

Sortant des brumes de la nuit, le train de Paris déboucha dans la plaine de Sallanches. La montagne de mes rêves était là : le mont Blanc flottait comme un gros cumulus sur la couronne sombre des forêts et des rocs. Tel je l'avais imaginé dix ans auparavant, doré par le soleil couchant flottant sur les futaies du bois de Boulogne sous la forme d'un nuage pas comme les autres ! Puis il disparut alors que le petit train électrique escaladait les gorges de l'Arve, où subsistaient encore les derniers névés de l'hiver alpin. Et, brusquement, le viaduc Sainte-Marie franchi, le train pénétra dans la vallée de Chamonix, le *campus munitus* des Romains, la vallée fermée de toutes parts par les plus hautes barrières rocheuses des Alpes.

À la gare de Chamonix, un dirigeant local m'attendait. Il me conduisit au petit hôtel où désormais je prendrais pension. On fit le trajet à pied, les rues de Chamonix étaient désertes. Ce n'étaient pas vraiment des rues, au sens propre du terme. L'avenue de la Gare n'était bordée de maisons que d'un côté ; de l'autre, s'étendaient des espaces vagues et les beaux jardins du Chamonix Palace et de l'Hôtel d'Angleterre.

Toute l'animation se faisait sur la place de l'Église, où siégeaient la mairie, le syndicat d'initiative et le bureau des guides. Malgré ses grands ensembles hôteliers, témoins de cinquante ans de tourisme, Chamonix n'était au fond qu'un vieux village montagnard. Entre les grands hôtels du XVIII^e, XIX^e et début du XX^e siècle élevant leurs masses compactes au milieu d'îlots de verdure, le vrai village apparaissait sous la forme de vieilles maisons bien conservées, de fermes basses et trapues au rez-de-chaussée de granit, aux parois boisées.

Un troupeau de vaches traversait la route nationale ; des mulets conduits par des guides barbus regagnaient les villages de la vallée.

Il y avait encore, de-ci de-là, des plaques de neige de l'hiver, et la vue de cette neige me captivait, me faisait rêver. J'interrogeai mon cicérone.

— On peut encore faire du ski ?

— En montagne, oui. Vous savez skier ?

Je mentis effrontément :

— Bien sûr, j'ai appris à Beaufort.

— Alors vous aurez l'occasion de vous perfectionner.

Mon bureau était mitoyen avec celui des guides. Le guide-chef Paul Cupelin, dont le père avait fait la première ascension du pic de Ténériffe aux îles Canaries, était un grand mutilé de la guerre 1914-1918. Dès le début, malgré la différence d'âge, nous fûmes amis. Il me laissait lire et même emporter dans ma chambre les nombreux ouvrages traitant de l'histoire du

mont Blanc et de l'alpinisme. Car je n'avais de regard que pour les cimes. Tout était plus beau que je ne l'avais imaginé. J'avais pris pied dans un monde à part, une montagne inaccessible, et cette montagne il me restait à la conquérir. J'étais réellement envoûté. Ces sommets encore fortement enneigés, je rêvais de les gravir.

L'occasion se présenta à peine quinze jours après mon arrivée. Deux pensionnaires du restaurant me proposèrent de m'emmener au Buet, un sommet facile de 3109 mètres, qu'on pouvait gravir à skis.

— Tu sais skier au moins ?

— Bien sûr !

Il ne me restait plus qu'à me procurer une paire de skis.

En faisant l'inventaire des locaux qui composaient les bureaux de la triple organisation touristique, hôtelière et sportive de Chamonix, je découvris dans une arrière-salle une centaine de paires de skis entreposés là à la fin de l'hiver et appartenant au Club des sports alpins de Chamonix dont j'étais devenu *de facto* le secrétaire. Je demandai au président l'autorisation d'en prendre une paire, ce qu'il m'accorda volontiers.

J'avais le choix ; j'avais surtout énormément peur de les casser. Il me fallait des skis solides ; j'avisai une grande paire de skis en hickory, si lourds qu'ils me parurent incassables, et j'y adaptai une paire de peaux de phoque qu'on m'avait prêtées. Puis, rassemblant mon petit pécule, j'achetai à crédit en plusieurs mensualités une paire de brodequins de montagne, que je fis ferrer en ailes de mouches, et un piolet à la fabrique. Pour le moment, mon costume de tweed ferait l'affaire.

La montée au refuge de Bérard se fit de nuit et se passa à peu près correctement, car la neige portait et mes épaules portaient les skis. Tout allait bien. Le lendemain, mes camarades, qui, je le sus par la suite, n'étaient pas des ténors de l'alpinisme, jugèrent la neige trop dure pour continuer. Comme il y avait au refuge une caravane de Genevois, je m'associai à eux, ce qu'ils acceptèrent volontiers, apprenant que j'étais du pays.

Et, tout naturellement, on me demanda de prendre la tête et de conduire la cordée. Ce que je fis en empruntant par erreur l'arête du mont Oreb et ses corniches, ne connaissant, bien entendu, rien de la voie normale. Mais je n'hésitai pas. Je me sentis dès le début très sûr de moi et, quand j'arrivai au sommet, je sus que je deviendrais un alpiniste.

On redescendit en ramasse au refuge. Puis, comme on chaussait les skis, l'un des Suisses, se penchant sur la paire que j'avais aux pieds, marqua son étonnement.

— Tu skies avec des skis de saut ?

J'ignorais ce qu'il voulait dire et je répondis négligemment :

— J'ai l'habitude, ils sont plus solides.

— Et pour tourner avec les trois rainures ?

Tiens ! Il venait de soulever un lièvre. Mes skis avaient trois rainures, je ne m'en étais pas aperçu.

Cependant, tout se passa au mieux. Mes camarades n'étaient pas des skieurs exceptionnels. La neige étant croûtée, cassante dans la vallée de Bérard, mes planches de 2,40 mètres de longueur firent merveille. Je descendis ainsi en ramasse, freinant avec mes bâtons de châtaignier tenus à deux mains sur le côté. J'avais vu des photos où l'on opérait de la sorte.

À dater de ce jour, ce fut entre la montagne et moi une véritable idylle. Une nouvelle vie commençait, si belle que je n'aurais jamais osé en souhaiter pareille de peur de tout perdre. Finis le logis parisien, les bureaux, la discipline, le métro, la médiocrité. J'étais un roi. Je n'avais qu'un costume, mais je disposais de toutes les richesses de la nature. Mes compagnons et voisins étaient les guides, ces montagnards de l'échelon supérieur. Je vivais au milieu d'un peuple fier.

Je ne restai pas longtemps dans la pension de famille. Certes, la nourriture était bonne mais il y manquait l'atmosphère de montagne, que j'étais venu retrouver. Les pensionnaires étaient des employés de banque, des contremaîtres de travaux, des assureurs ; les bons repas du dimanche et les jeux de cartes les attiraient plus que les ascensions en montagne. Ils ignoraient tout du passé de leur vallée, de l'histoire alpine, et je résolus de changer de restaurant.

Mes amis les guides me dirigèrent vers un des leurs, à la retraite depuis quelques années, mais qui serait susceptible d'accueillir un pensionnaire. Léopold Tairraz, dit « Pol à Maillard », possédait une vieille ferme aux Praz de Chamonix, et il voulut bien me recevoir. Je partageai la vie et la nourriture solide de la famille : soupe aux choux, saucisses, farçons de pommes de terre, viande salée. Léopold avait surtout passé une partie de ses étés à construire des refuges de haute altitude, notamment l'observatoire Vallot et la cabane Janssen au sommet du mont Blanc. Il y avait porté des charges de plus de cinquante kilos et c'était maintenant un homme usé. Je ne me lassais pas de l'écouter raconter ses souvenirs. Il avait à cette époque un chien saint-bernard qui le suivait partout. Aussi, lorsqu'il partait en très haute montagne, l'attachait-il solidement à sa niche. Quelle ne fut pas sa surprise et celle de ses compagnons lorsqu'un jour, alors qu'ils travaillaient à la construction de la tourelle de l'observatoire Janssen au sommet même du mont Blanc, de voir arriver le chien de Léopold, haletant, les pattes ensanglantées par la longue ascension sur les glaciers et la neige gelée.

Léopold, je dois l'avouer, buvait beaucoup, beaucoup trop et, par moments, il piquait des crises de delirium fort pénibles, mais il aimait la montagne comme peut l'aimer un homme épris de liberté. Quelquefois, il me rejoignait dans mes escapades nocturnes, et venait passer la nuit à la belle étoile, en ma compagnie, sous le grand sapin de la Flégère où j'avais mon gîte préféré.

Chaque matin, je gagnais à pied Chamonix, distant de deux kilomètres cinq cents, et, le soir, quittant le bureau, je montais de nuit à travers les forêts d'épicéas, d'arolles ou de mélèzes, ivre du vent qui agitait les branches, m'arrêtant parfois pour mieux entendre le cri d'un oiseau nocturne,

débouchant du mur sombre des bois dans une clairière baignée de lune. Il y avait surtout cette grande lueur de l'autre côté de la vallée, ce miroitement secret des glaciers. Comme un clignement d'œil, un appel qui faisait palpiter mon cœur.

Harassé de fatigue, je dormais quelques heures sur une couche de rhododendrons. Le froid me réveillait juste à l'heure où le premier rayon de soleil rosissait la cime du mont Blanc. Je claquais des dents, mais j'étais si heureux qu'il me semblait entendre une musique irréelle.

Celui qui n'a pas peiné quatre heures durant sur les flancs du Brévent pour arriver à ce belvédère avant même que l'aurore silhouette les grandes aiguilles et la cime du mont Blanc ne peut imaginer l'allégresse qui m'étreignait.

Ce bonheur simple et royal n'existe plus. Les téléphériques attendent le grand jour pour transporter leur cargaison de touristes sur les cimes. Ceux-ci ne peuvent soupçonner la gravité solennelle des instants où la nuit s'estompe et fait place au lever du jour.

Sous moi, dans ce vide de 1500 mètres, les feux de Chamonix espacés et géométriques brillaient et formaient comme une étoile de mer allongée sur un fond marin des grandes profondeurs. La terre à mes pieds dormait encore mais le soleil réveillait le monde et j'assistais à ce miracle quotidien. Merveilleuse émotion ! Je goûtais à dix-sept ans celle qui avait décidé de la vocation de Saussure. Et, comme lui, je savais dès ce jour que je ne quitterais pas la montagne. Ma vocation était tracée.

Ce réveil de notre planète, j'y ai assisté par la suite de bien des endroits différents. Au sommet du mont Blanc, j'ai reçu la première caresse du soleil – et j'étais tout à coup embrasé, comme si je flambais moi-même dans la lumière froide de l'altitude. Plus tard, j'ai connu les levers de soleil sur les grands ergs sahariens, cette apparition magique du disque solaire en son entier sur l'immensité plane des sables gris de nuit. Là également, il n'y avait pas de transition ; on sortait des ténèbres, on était pénétré de lumière. Plus tard encore, j'ai vu rebondir le disque rouge orangé du soleil sur la banquise du Pôle : un soleil sans chaleur, qui en plusieurs sauts s'élevait péniblement dans un ciel oblique et continuait, alangui, sa longue marche vers l'été. Étais-je endurci ? Jamais, je crois, je n'ai retrouvé cette sensation originelle éprouvée depuis le sommet du Brévent.

Au mont Blanc, j'étais partie prenante du soleil. Au Brévent, j'étais un spectateur, je suivais la lente et précise conquête de la terre par l'astre du jour. Les glaces grises de la nuit bleuissaient lentement ; vers l'est, une sombre rougeur de sang caillé silhouettait les arêtes déchiquetées des aiguilles encore noires et les détachait des ténèbres. Puis, alors que s'éteignaient une à une les étoiles et que seule subsistait l'ultime, celle qui brille en plein matin, *stella matutina*, une langue rose se posait sur la calotte du mont Blanc, un peu de biais, face au levant, puis peu à peu, comme dans un décor bien réglé, de-ci de-là s'allumaient d'autres montagnes. Ce n'étaient pas toujours les plus élevées, le hasard des failles et des perspectives lointaines jouait le rôle de

l'éclairagiste ; cependant, de la cime du mont Blanc, la lumière descendait lentement vers le bas, coulant comme du miel sur les glaciers. Refoulant la nuit, elle prenait possession de la terre.

Là-haut sur mon belvédère, je grelottais sans m'en apercevoir, jusqu'au moment où, moi-même saisi dans cette incandescente lueur, je renaissais à la vie, abandonnais le rêve !

Plus tard, je dévalais les pentes, secouru par mon hérité montagnarde, le pied sûr dans les éboulis et les gazons pentus.

Vite au bureau jusqu'au soir !

Mais de ce bureau je pouvais sortir de plain-pied sur la place et prendre autant de fois que je le voulais un bain de montagne. Les mulets attachés aux grilles du parc du *Majestic* secouaient leurs sonnailles. Je n'avais qu'à lever la tête pour fixer mes rendez-vous de la nuit. Serait-ce encore le Brévent, l'alpage de Chailloux ou mon gîte préféré : l'Évette, dans la combe de la Glière, sous un immense sapin au tronc noueux, aux branches torturées par les neiges et les vents ?

CHAPITRE II

Il fallait bien qu'un jour je dépasse ce monde réservé aux novices. Je côtoyais sans cesse les guides dont le bureau était mitoyen de celui du syndicat d'initiative. En les écoutant, je découvrais peu à peu qu'il existait une chose puissante, comme une emprise magique qui pesait sur tous les Chamoniards et conditionnait leur mode de vie, leur raisonnement, leur comportement : la haute montagne ! Celle que j'ignorais, un domaine réservé à l'élite. Et lorsque vers la fin de la journée je voyais les guides harassés, la figure brûlée par les neiges et les soleils, revenir à pas lents et lourds dans le crissement des ailes de mouches de leurs grosses chaussures cloutées, il me semblait qu'ils gardaient sur leur visage la marque impérieuse des combats soutenus contre le granit des aiguilles, les séracs des glaciers. Ces hommes avaient leur secret. Ils étaient à mes yeux les membres d'une confrérie hermétique interdite aux gens venus d'au-delà le pont de Tacconnaz. Le privilège de conduire les « monchus » sur les hautes cimes leur était réservé. Ils en tiraient une orgueilleuse assurance et gardaient ferme leurs prérogatives. Comment, dans ces conditions, pourrais-je, moi, jeune aventurier de dix-sept ans, sans ressources, sans équipement, franchir la frontière invisible qui sépare l'alpage de la moraine, la forêt des glaciers, et, au-delà de cette limite des neiges, pénétrer dans les grandes vallées glaciaires, me perdre dans les écailles de granit des parois montueuses des aiguilles ?

Alors, faute de mieux, je me glissais dans leur cénacle, rendant de menus services d'interprète pour les clients anglais, les étonnant par mes connaissances théoriques du massif, et je crois bien que cette passion sans réserve que je portais aux cimes, je la leur insufflais et parfois la leur faisais découvrir.

Mais, de là à être guide moi-même, il y avait une frontière bien gardée à franchir.

Être guide était un privilège réservé aux hommes de la commune. Les gens des Houches, de Vallorcine ou de Servoz dans cette même vallée étaient des étrangers. Alors pour moi, le Beaufortain, la question à l'époque ne se posait pas.

Mais rien ne m'empêcherait de devenir un alpiniste. Mon aventure ridicule au Buet m'avait fait connaître mes possibilités. Je savais que j'étais à l'aise sur la neige la plus raide, et que le vertige m'ignorait. Marcheur infatigable, entraîné par mes randonnées nocturnes, il ne me restait plus qu'à m'attaquer aux grands sommets rocheux de Chamonix. Pour cela, choisir un compagnon.

Mais qui voudrait de ce jeune dégingandé maigre comme un clou ? Le hasard me fit alors rencontrer un homme qui devait marquer mon destin.

Aussi grand et maigre que moi, la trentaine accusée, une figure en lame de couteau, l'accent traînard et malgré cela une grande distinction d'allure. Lui aussi cherchait un compagnon de course. Il s'enquit de cela au bureau et naturellement nous tombâmes d'accord. La montagne ? Il ne connaissait pas. Vantard comme pas un, je le persuadai que j'étais un expert. On décida de s'éprouver mutuellement.

— On va au Moine ?

Ce magnifique belvédère domine le bassin de Talèfre et la mer de Glace. Son ascension est notée facile dans les guides. Juste à notre mesure.

Daniel Souverain, mon nouveau camarade, décida de partir le samedi matin. Quant à moi, libéré trop tard pour le dernier train du Montenvers, je le rejoindrais au refuge. Cela me semblait normal.

Que dire de cette montée ? Déjà, à l'époque, le Couvercle était très fréquenté. La piste y conduisant était jalonnée régulièrement par les cordées qui m'avaient précédé et par celles qui rentraient. Bien entraîné, il ne me fallut guère plus de trois heures et demie pour gagner le refuge depuis Chamonix. Le même trajet prenait au moins cinq heures pour un marcheur normal.

La cabane, gardée par Léon Tournier, vétérane de l'âge d'or de l'alpinisme, compagnon de Ravanel le Rouge et de Fontaine dans la première ascension des aiguilles Ravanel et Mummery, était une caisse carrée, nichée sous la grosse pierre à laquelle elle devait son nom.

Cette nuit-là, le refuge était bondé. Daniel et moi bivouaquâmes sous la pierre et, très tôt le matin, partîmes à la lanterne pour le Moine. Les caravanes avec guides nous avaient précédés. On perdit un temps fou à la rimaye ; derrière, mon compagnon traînait avec une lenteur désespérante. J'étais furieux.

— On est trop lents, Daniel, les autres nous distancent !

Les suivre, c'était la route tout indiquée et facile. Sur le névé dur comme de la pierre, mon camarade avançait encore plus lentement, en crabe, tourné de biais sur la pente, marche après marche.

— Mais tu boites ? dis-je.

Il éclata de rire.

— Ça n'est pas d'aujourd'hui ! J'ai une jambe raide. Blessure de guerre. Mais ne t'inquiète pas, j'ai de bons bras.

Je restai abasourdi. Daniel était un grand mutilé. Je ne l'avais pas remarqué. Je compris pourquoi il était parti très tôt la veille pour me précéder au refuge. Mais que nous réservait l'ascension ? Le pire tout simplement.

L'aiguille du Moine par la voie normale ne nécessite aucun effort, à peine ça et là un ou deux passages de troisième inférieur, à condition bien sûr de suivre le bon itinéraire. Pour des débutants, il n'est pas évident et naturellement, dès la rimaye franchie, nous nous trompâmes de voie. Nous étions engagés dans le grand couloir central, une goulotte à fond de glace où ricochaient toutes les pierres généreusement détachées par les caravanes qui

nous avaient précédés, mais qui ne pouvaient nous supposer grim pant dans cet entonnoir d'avalanches.

Je dus franchir plusieurs rimayes, tailler à coups de piolet des pentes de neige dure comme je l'avais lu dans les livres, car bien entendu nous n'avions pas de crampons, franchir des murs rocheux verticaux. Cela me prit beaucoup de temps mais, une fois engagé dans l'action, je me sentis curieusement bien. Un autre moi-même. Il me semblait que je venais de rencontrer mon destin. J'étais fait pour gravir des parois abruptes, pour tailler des pas dans la glace, pour aider de la corde mon compagnon qui, sans un mot, très lentement, prenait d'une main sa jambe paralysée pour placer correctement son pied sur les prises. Tout me paraissait naturel.

La voie normale coupe environ à mi-chemin du sommet le grand couloir que nous gravissions ; elle continue sur sa rive droite par des rochers de plus en plus faciles, mais naturellement nous persistâmes dans notre erreur, grim pant directement en bordure d'une arête fortifiée de gendarmes de granit où les difficultés augmentèrent. Après la glace, le rocher. Je grim pais d'instinct, j'étais souple, et Daniel, l'unijambiste, filait la corde, me prodiguait ses conseils.

L'histoire de l'aveugle et du paralytique.

Comment on atteignit le sommet et comment on en redescendit serait trop long à expliquer. J'avais reconnu mes erreurs et j'appris à me guider sur les éraflures blanches laissées dans le granit par le frottement répété des chaussures à clous. Dix-sept heures après avoir quitté le refuge, nous y rentrions.

Vingt ans plus tard, en 1943, alors que Louis Daquin tournait *Premier de cordée* sur la même aiguille, il m'est arrivé de gravir le Moine en une heure depuis le refuge et de redescendre du grand gendarme de l'arête sud au refuge en vingt minutes !

Léon Tournier, très inquiet, était monté jusqu'au sommet de la moraine et nous avions entendu ses appels. Il nous avait préparé une bonne soupe. Daniel coucha ce soir-là au refuge. Pour moi, il n'en était pas question : je devais rentrer cette nuit même à Chamonix car le lendemain, à 6 heures, il me fallait être au bureau.

Les Égrealets, la mer de Glace, le Montanvers, c'est à la course que je fis le trajet, chantant à tue-tête.

Je n'étais plus un contemplatif ; cette montagne, je l'avais gagnée, méritée : mes vêtements étaient en loques, mes coudes et mes genoux déchirés, mon visage brûlé par le soleil. Mais, cette fois, j'avais franchi les limites du monde habité. J'avais percé le mystère. Et je savais maintenant que tout me serait permis.

Daniel était venu me rejoindre chez Léopold Tairraz. Mais comme ma chambre était louée pour toute la saison d'été à des touristes, on nous installa deux lits de fortune à la grange.

Par une ouverture d'aération, nous avions installé une potence sous le faîte

du toit, une poutre à laquelle était attachée une corde de dix-huit mètres, notre trésor personnel. Il était convenu que Daniel et moi n'emploierions pas d'autres moyens pour entrer dans la grange ou en sortir ; deux étages à la force des poignets, un bel entraînement. Une belle et insouciante époque aussi.

Lorsque nous n'étions pas en montagne, nous passions une bonne partie de nos nuits au casino de Chamonix où se déroulaient des fêtes somptueuses.

Daniel avait une garde-robe assez bien garnie, notamment un smoking et un costume sombre qu'il me prêtait pour nos escapades. Nous allions des Praz à Chamonix sur le même vélo, moi pédalant, bien sûr, lui portant précieusement nos escarpins de ville pour ne pas les user. La vie de bohème. On dansait le one-step, le fox-trot, la valse, le slow. Heureusement, notre commune passion pour la montagne nous reprenait.

C'est ainsi qu'après le Moine nous gravâmes la face est du Brévent, escalade déjà plus sérieuse, quoique très courte, en raison de sa verticalité et de la mauvaise qualité du rocher.

Mais une aiguille me fascinait, c'est elle que je voulais gravir. Si je réussissais, j'en étais sûr, j'aurais acquis mes lettres de noblesse.

Le Grépon, conquis par Mummery, était encore en 1923 considéré comme une escalade sérieuse. Un cinéaste, Sauvage, venait de terminer un film sur cette ascension. C'était la première fois qu'on filmait une course aussi difficile. J'avais assisté à la projection privée des rushes avec toute l'équipe dirigée et conduite par Gustave-Adolphe Couttet, du village du Lavanchez, jeune et brillant guide qui allait devenir mon ami et se tuer à l'aiguille du Dru, en 1925.

— Tu sais, le Grépon, je le connais par cœur, dis-je à Daniel.

— Alors, allons-y !

Léopold me prêta une corde en chanvre tressé de quarante mètres de longueur. Je possédais une corde d'attache de dix-huit mètres. C'étaient les dimensions requises.

— Nous bivouaquons au Rognon des Nantillons, à 2900 mètres d'altitude, me dit Daniel. Tu m'y rejoindras, car il me faudra bien toute une journée pour y parvenir.

C'était l'époque où, pour gravir les aiguilles, on passait la nuit à l'hôtel du Montanvers, véritable temple de l'alpinisme où séjournaient avec leurs guides les plus grands grimpeurs de l'époque. Mais, pour nous, il n'était pas question financièrement d'y loger, je suivis donc les suggestions de Daniel.

J'avais pu attraper le dernier train du Montanvers, une rame spéciale pour évacuer, en cette soirée du début du mois d'août, les promeneurs attardés à la mer de Glace. Et je réussis à atteindre le bivouac des Nantillons à la nuit tombante. Daniel venait juste d'y arriver après huit heures de marche claudicante sur les sentiers et les moraines de Blaitière. L'« abri Tignol », du nom de son donateur, président de la section de Chamonix, du Club alpin français, était une simple hutte de pierres sèches – dans laquelle deux

personnes ne pouvaient se tenir que couchées – couverte d'une plaque de tôle ondulée. Pas de porte, pas de fenêtres. Le comble de l'inconfortable.

Quant à notre équipement ! À part mon piolet et mes bonnes chaussures cloutées achetées à tempérament, je grimpais avec ma veste en tweed et mes knickerbockers, bien malmenés et reprisés par les soins de Mme Tairraz ; une chemise de flanelle, un foulard rouge autour du cou et un large béret alpin complétaient cette tenue, comparable, toute proportion gardée, à celle nettement plus élégante des grands « voyageurs anglais ». Pas de chandail ! La nuit fut glaciale, nous dormîmes mal et les caravanes de guides parties à 2 heures du matin du Montenvers nous réveillèrent en passant. Leurs lanternes sinaient sur le glacier au-dessus de nos têtes ; les premières cordées devaient être à la rimaye Charmoz-Grépon, lorsque nous partîmes.

Les traces nous guidaient, mais le passage de la rimaye fut difficile, le bouchon de neige qui l'obstruait se détacha et je glissai dans le vide sur plusieurs mètres ; Daniel me retint à la corde. J'en ressortis un peu écorché et nous repartîmes. Il y avait tellement de monde, ce jour-là, que le couloir Charmoz-Grépon était tapissé de grimpeurs en attente, au pied de la célèbre fissure Mummery. Et quels grimpeurs ! Joseph et Arthur Ravel, Alfred Couttet, Armand Couttet, Camille Couttet, de Chamonix, les frères Adolphe et Henri Rey, de Courmayeur, Josef Knubel et Franz Lochmatter, de Saint-Nicolas-en-Valais, les fameux frères Simond, du Lavanchez : Georges-Ulysse et Albert (les rois du Grépon à l'époque), enfin Gustave-Adolphe Couttet et son frère Luc. Il était le dernier à passer et attendait son tour avec patience.

Il en fallait, car l'attente dura près de deux heures. Accroupis sur une étroite vire, nous étions subjugués par la véritable musique sérielle des clous crissant sur le granit. Un grimpeur actuel ne peut imaginer leur sonorité grinçante, un bruit qui s'entendait d'une aiguille à l'autre ; il se mêlait au souffle rauque des quelques clients qui s'époumonaient dans la fissure à quelques dizaines de mètres de nous, encouragés et tirés par leurs guides.

D'autres, il est vrai, « ramonaient » avec aisance ce passage délicat.

C'était mon tour. Et, le cœur battant, je fis la délicate traversée qui m'amenait au pied de la fissure. Du sommet me parvint la voix de Gustave-Adolphe Couttet. Il était brutal.

— Je devrais te tirer les oreilles et t'obliger à redescendre, sacré garnement ! Tu ne perds rien pour attendre, on se reverra, gare à tes fesses !

J'attaquai à mon tour la fissure Mummery.

Les trois premiers mètres rejettent le corps du grimpeur dans le vide. Très impressionné et maladroit, j'eus tendance à m'engager profondément, à bien coincer mes chaussures à clous. C'était le danger du néophyte.

Une voix amicale me parvint d'en haut :

— Ne te coince pas surtout !

Je compris qu'Alfred était avec moi. Rassuré et confiant, je continuai jusqu'au premier ressaut sur lequel on peut se reposer.

Une corde me flagella la figure :

— Attache-toi ! cria Couttet.

J'étais à la fois stupéfait, joyeux et ennuyé. Je devinais toute la valeur d'engagement du geste du guide envers le jeune fou qui s'efforçait de le suivre. C'était un geste d'amitié. Cependant, si je m'assurais à sa corde, je perdais la face.

— Dépêche-toi !

— Place-la en secours uniquement, dis-je. Si j'en ai besoin, je m'en servirai.

— Têtu avec ça ! Et tu crois qu'on va t'attendre ? Bon, d'accord, envoie-moi ta corde de rappel et garde la mienne !

L'échange accompli, la cordée Couttet s'éloigna et nous restâmes seuls.

Je connaissais par cœur tous les passages de la traversée du Grépon, je les avais étudiés dans le guide Vallot, visionnés dans le film de Sauvage et je ne commis pas d'erreur d'itinéraire. En revanche, peu expert en escalade, je me dépensai physiquement jusqu'à l'épuisement. Daniel et moi avions des crampes dans les bras, dans les mains. Nous ramonions trop et ne grimpons pas en souplesse. La cheminée Mummery, Daniel s'y hissa à la force des poignets en se tirant sur la corde, car sa jambe raide était engagée dans la fissure.

Puis vint le sommet nord, et le grand gendarme : l'une des plus belles descentes en rappel des aiguilles de Chamonix, une vingtaine de mètres se terminant par un surplomb dominant directement les huit cents mètres de vide de la paroi est du Grépon. Nous avions répété maintes fois ces rappels, tant à l'aiguillette d'Argentière qu'à notre potence de la ferme Tairraz.

On atteignit ainsi la Vire-aux-Bicyclettes, le sommet, on fit encore deux rappels dans la cheminée Dunod, un autre au passage dit du « C.P. » (initiales du guide qui le premier parvint à le franchir). La traversée difficile se termine en ce point.

Nous nous reposions sur la plate-forme granitique, et Daniel me décrivait les doigts des deux mains atteints de crampes épouvantables, lorsqu'il s'écria :

— Regarde en face ! Ils tombent !

Dans le bas du couloir Spencer de l'aiguille de Blaitière, deux alpinistes venaient de lâcher prise, l'un d'eux ayant vraisemblablement arraché l'autre qui l'assurait au piolet. Ils dévalaient la pente de neige, sur le dos, sur les reins. Leurs corps sautèrent la rimaye dans laquelle l'un d'eux disparut ; l'autre resta étendu sur le rebord inférieur de la crevasse.

Dès lors nous oubliâmes notre fatigue, les crampes, les difficultés et, le plus rapidement possible, nous atteignîmes le col des Nantillons. À notre arrivée, le rescapé de la rimaye se mit debout ; peu après, son compagnon sortit de la crevasse. On respira.

— Pas de mal ?

— Si, une cheville foulée ou cassée.

Les deux grimpeurs étaient de ceux que les guides chamoniards appelaient « les Genevois du samedi », de condition la plupart du temps modeste, mais

passionnés d'alpinisme et qui régulièrement viennent grimper dans le massif du Mont-Blanc en fin de semaine.

C'est d'eux qu'est née l'« Androsace », le club de montagne le plus fermé du monde, qui ne groupe que quarante membres, tous grimpeurs exceptionnels.

Nos nouveaux compagnons étaient des grimpeurs plus expérimentés que nous mais, comme ils étaient très choqués, ils acceptèrent de s'encorder avec nous. Et c'est ainsi que je restai en dernier pour assurer la descente du glacier des Nantillons à deux éclopés et un boiteux.

À la nuit, nous étions au pied du Rognon et je les laissai à la garde de Daniel. Ils passèrent la nuit sur la montagne. Quant à moi, je dévalai à grands sauts les éboulis et les moraines jusqu'au sentier du Montenvers ; très tard dans la nuit, j'arrivai aux Praz, où je m'endormis comme une bête.

Le lendemain, j'étais en retard au bureau et mes employeurs me firent une sérieuse réprimande. On était au mois d'août et le travail pressait. Cependant, mon imprudence me gagna, chose insolite, la confiance de mes nouveaux amis les guides. De cette ascension il me restait des souvenirs : souvenirs cuisants de mes mains écorchées, de mes yeux brûlés, souvenirs merveilleux des heures fantastiques passées sur la muraille du Grépon, cette forteresse du vide. Ça valait bien une réprimande !

Ainsi alternèrent, durant l'été 1923, les ascensions et le travail au bureau. Les dures expériences du Grépon et du Moine m'avaient aguerri, et je mesurais mieux mon imprudence. Je n'en étais que plus attiré vers les sommets. Mais, Daniel ayant terminé ses vacances et rejoint Paris, je me contentais de longues marches dans les aiguilles Rouges, de randonnées nocturnes et de bivouacs.

L'automne approchait, Chamonix préparait fiévreusement les installations des jeux Olympiques ; le stade de glace qui serait le plus grand d'Europe avec ses 36000 mètres carrés s'achevait. On avait comblé les marécages des Mouilles sur la rive gauche de l'Arve, en amont de Chamonix, par des apports de terre prélevés dans le bois du Bouchet où ils avaient cédé la place à un joli lac artificiel en bordure de l'ancien casino ; dans la forêt des Pellerins, sinuait la nouvelle piste de bobsleigh, toboggan de granit aux dix-huit virages relevés à la verticale ; aux Bossons, sous la surveillance d'experts norvégiens, se construisait un grand tremplin de saut à skis. Je participais à ces travaux, accompagnant les géomètres qui mesuraient et piquetaient les virages des pistes de luges, ou bien vérifiant sur les sentiers de montagne les plaques indicatrices et les bancs de repos.

Puis brusquement, en octobre 1923, je fus abattu par une crise de rhumatismes articulaires aigus, qui déclenchèrent une petite complication endocardite. Je payais le salaire de mes imprudences, de mes randonnées nocturnes, de mes nuits glaciales dans mes gîtes d'altitude. Soigné paternellement par le Dr Agnel, je me relevai très vite de cette maladie, qui reste à ce jour la seule épreuve physique réellement alarmante que j'ai subie.

CHAPITRE III

Ce matin-là, vers la fin décembre 1923, Léopold me dit :

— Tu ferais mieux de rester couché, Frison, tu n'arriveras jamais à Chamonix.

— Faut pourtant me rendre au bureau, on doit m'attendre là-bas.

— J'te dis que tu pourras pas châler la neige tout seul. Il y en a trop. Vise le toit d'Auguste, la couche atteint deux mètres !

— À deux, avec des skis, on y arrivera.

Je chaussai mes skis devant l'outa et immédiatement je compris que Léopold avait raison. « Châler », c'est faire la trace ; mais, même avec des skis, la couche de neige était tellement épaisse qu'on s'y enfonçait de plus d'un mètre. Pourtant, le temps était magnifique. Après la chute de neige qui avait duré près de deux jours, le froid était revenu, le soleil « tramoussait¹ » d'aiguille en aiguille, jouant à cachecache avec la chaîne du Mont-Blanc ; mais déjà certains coins de la vallée, du côté des Houches, ne le verraient plus pendant un mois.

Aux Praz de Chamonix, on est favorisé ; la grande coupure de la mer de Glace débouche directement sur la plaine alluviale où coule l'Arveyron, et, ce matin-là, la pointe du Dru flambait déjà sous la première touche du soleil levant.

Du chalet de Léopold Tairraz à la robuste ferme d'Auguste Cachat, il y a cent mètres à peine. Je fis le trajet en poussant comme un sourd. Les skis s'enfonçaient dans la masse neigeuse, et je ne voyais même plus mes spatules ; j'en avais jusqu'à mi-corps. Léopold avait raison, c'était une folie que d'aller à Chamonix. Tout le village restait calfeutré, un grand silence pesait sur la vallée, et pourtant là-bas on m'attendait, on aurait besoin de toutes les bonnes volontés pour se tirer de ce mauvais pas. Dans un mois, c'était l'ouverture des premiers Jeux d'hiver donnés à l'occasion des jeux Olympiques organisés par la France.

Auguste Cachat, un solide gaillard dans la quarantaine, m'attendait devant le seuil de sa maison.

— On se changera pour la trace, dit-il laconiquement.

Nous parûmes. On avançait lentement, les skis se glissaient sous la couche de neige, on ne les voyait pas, on sentait seulement qu'on les avait aux pieds. C'était le corps qui repoussait la neige, on brassait comme on pouvait. Au pont du Moulin, on était vaguement inquiet. L'avalanche !

— Si ça casse là-haut, on est fait, me dit Cachat.

— On ne peut pas aller plus vite.

En fait, on mit deux heures pour parcourir les deux kilomètres cinq cents du

trajet. Jules Couttet ne nous attendait plus, il avait ouvert le bureau. Il y tenait une sorte de conseil de guerre avec les autres présidents : le Dr Agnel, le maire Jules Lavaivre, Richard d'Eicken, John Mottet du Club des sports alpins.

— Il y a 1,70 mètre de neige tassée sur la patinoire. Tout le travail préparatoire de Benoît Couttet est à refaire.

Ils décidèrent de faire appel à une main-d'œuvre étrangère qu'on recruta jusque dans la basse vallée. Comment arriverait-elle ? Le train avait été bloqué entre Servoz et Les Houches par une avalanche et il ne dépassait pas les Tines en amont. La route avait été en partie ouverte par le « triangle » de la commune, une étrave en bois, tirée par un attelage d'une douzaine de mulets, qui permettait juste le passage d'un traîneau. Dans la ville, l'accumulation de neige dans les rues était telle qu'il fallait descendre plusieurs marches taillées dans la neige dure pour entrer dans les boutiques et les maisons. Devant la gare, trente traîneaux attendaient les voyageurs et l'arrivée hypothétique du train.

Pourtant, tout s'organisa.

En quelques jours, plusieurs centaines de travailleurs furent réunis. Benoît Couttet, le maître de la glace, les avait logés en dortoir dans les sous-sols des nouveaux bâtiments du stade. Lui-même ne décollerait pas. Tout son beau travail avait été anéanti. Il fallait repartir de zéro.

Je revois le grand dortoir où les hommes étaient répartis en deux équipes qui se relayaient jour et nuit. Au fil des jours, la couche devenait moins épaisse mais plus dure. Il fallait la trancher à la pelle, puis charger des luges à bras qu'on allait déverser dans le lit de l'Arve, qui avait été endigué pour la circonstance. Travail de Titan. À la chinoise ! dirait-on aujourd'hui. Mais travail effectif. Moins d'une semaine avant l'ouverture des Jeux, le stade était entièrement déblayé, et Benoît Couttet pouvait confectionner son immense patinoire. Il y passait ses nuits. Comble d'infortune, le redoux ramollit la patinoire, et les Jeux semblaient bien compromis lorsque, la veille exactement de l'ouverture, le froid survint, rapide et brutal, durcissant à nouveau le stade sur lequel allait se dérouler la cérémonie du lendemain.

C'est par un temps radieux que le défilé commença. La délégation française : patineurs, hockeyeurs, bobsleighers et skieurs (militaires) défila avec, comme porte-drapeau, l'adjudant Mandrillon, du 159^e régiment d'infanterie de Briançon (le régiment de la neige), qui prononça pour la première fois le serment olympique sur un stade de neige. Les délégations nordiques étaient venues en force. En tête de la délégation norvégienne, marchait une petite fille de douze ans qui serait plus tard la grande Sonja Henie, reine incontestée du patinage féminin.

Comme le grand stade et son anneau de vitesse nécessitaient des retouches, on avait livré à l'entraînement une surface de 4000 mètres carrés de glace, primitivement prévue pour le curling, et, sur cet espace étroit, patineurs de vitesse et de figures, hockeyeurs virevoltaient, tourbillonnaient dans un cirque

infernale, offrant un spectacle absolument déroutant, ivres de joie après trois semaines d'immobilisation et d'incertitude. Enfin la glace fut prête et le grand stade, le plus beau du monde, livré aux athlètes.

Il n'existait à l'époque qu'une forme de ski – le ski nordique, fond et saut : il restait l'apanage des Norvégiens. Thorleif Haug, le roi du ski, remporta trois médailles d'or. En hockey sur glace, signalons pour la petite histoire que le Canada remporta d'une façon exceptionnelle le tournoi, triomphant de la Tchécoslovaquie par 33 à 0, de la Suède par 22 à 0, de la Suisse par 33 à 0, de l'Angleterre par 19 à 2 et enfin des États-Unis pour la finale par 6 à 1. Faites l'addition : 113 buts à 3 ! et vous comprendrez quel retard l'Europe possédait alors dans ce sport devenu actuellement l'apanage des Russes, des Suédois et des Tchèques.

Le triomphe des Jeux de Chamonix fut éclatant. Il avait fallu bien des discussions, bien des délibérations pour en arriver là. Les nations scandinaves qui organisaient chaque année les jeux Nordiques s'y étaient opposées avec virulence. Pour les calmer, il avait été décidé par les dirigeants olympiques que les rencontres de Chamonix ne porteraient pas le titre de « jeux Olympiques d'hiver », mais de « Sports d'hiver donnés à l'occasion des jeux Olympiques de Paris ».

La cause était gagnée, et le retentissement très grand ; désormais, les stations alpines prouvaient qu'elles étaient à même de rivaliser dans ce domaine avec les plus grandes manifestations nordiques. Deux cent quatre-vingt-quatorze athlètes représentant dix-sept pays avaient participé à ces Jeux.

Quatre ans plus tard, à Saint-Moritz, on parlait désormais de « jeux Olympiques d'hiver ».

Peu après la forte chute de neige de décembre, je décidai de me rapprocher de Chamonix, et je quittai la ferme Tairraz où j'avais passé un été merveilleux pour, sur la recommandation de mon collègue Auguste Cachat, prendre pension dans une autre famille chamoniarde, du village des Pècles, en aval de Chamonix, mais à dix minutes du centre. Georges Payot était menuisier, veuf, avec deux petites filles ; il avait épousé en second mariage une solide Valaisanne, qui nourrissait ses trois pensionnaires, deux ouvriers boulangers et moi-même. Atmosphère sympathique, calme, beaucoup plus calme que chez le fantaisiste Léopold, vie familiale, mais Georges Payot était le fils de l'un des plus grands guides de l'époque de l'âge d'or ; Michel Payot, son père, avait fait la première ascension des Grandes Jorasses et du mont Blanc par le versant italien. Il avait accompagné son riche client anglais, Mr Eccles, dans une retentissante traversée des montagnes Rocheuses, à l'époque où il y avait encore des bisons et des Indiens. Georges me racontait les souvenirs de son père et cela enrichissait nos veillées. S'il ne faisait plus de montagne à cause d'une santé déficiente, Georges Payot aimait pardessus tout sa vallée. Il était chasseur, ramasseur de champignons, et, durant la saison d'été, nous en rapportait des pleins paniers qui agrémentaient nos repas.

Car nous avions des appétits démesurés. Lorsqu'un énorme plat de pommes

de terre apparaissait sur la table, il se volatilisait en quelques minutes.

Je restai sept ans dans cette sympathique maison.

Cet hiver-là, Daniel Souverain passa me voir. Il me confia son désir de tenter la traversée hivernale du Cervin. Il était inutile de l'en dissuader ; il disparut dix-sept jours, et je le croyais définitivement perdu lorsqu'il réapparut, maigre, émacié, des gelures aux mains et aux pieds, mais radieux. Il avait réussi au prix de je ne sais combien de bivouacs, et les derniers jours avaient été terribles, car il avait laissé tomber dans l'abîme son unique réchaud à alcool. Une fois de plus il venait de donner la mesure de sa volonté.

Plus tard, et même en pleine guerre, il accomplira à deux reprises le raid hivernal Nice-Chamonix, avec un ski pliable de son invention (car n'oublions pas qu'il ne pouvait fléchir sa jambe droite), dormant dans une tente tombeau. À l'instar de Zwingelstein, il aurait pu mériter le surnom de « chemineau de la montagne ».

Des Pècles, il n'y a qu'un kilomètre pour atteindre le centre-ville. C'était quand même plus pratique, car il me paraît indispensable de décrire ce qu'était à l'époque une journée de travail au Comité des sports d'hiver de Chamonix.

J'étais au bureau dès 6 heures du matin – c'est dur en plein hiver – et immédiatement j'allais faire les relevés des instruments pour établir le bulletin météorologique et le programme des distractions et compétitions de la journée.

Ce programme, je l'écrivais à la main avec une encre spéciale, et je le tirais sur une pierre à copier, feuille par feuille. Ensuite je partais à skis le distribuer dans tous les hôtels de Chamonix. C'est-à-dire de l'hôtel Belvédère, au nord, à l'Hôtel de Belgique, au sud ; il fallait qu'il soit distribué avant 8 heures du matin, et j'alternais, débutant un jour par le circuit nord et le lendemain par le circuit sud. De 8 à 10 heures, c'était le travail routinier du bureau. À 10 heures, je chronométrais ou donnais le départ des courses de luges sur les pentes du Savoy ; j'organisais des gymkhanas sur skis – l'après-midi, c'était souvent à la patinoire que ces gymkhanas avaient lieu. Je chronométrais ou j'étais juge de piste durant les concours de patinage vitesse sur l'anneau de quatre cents mètres du stade.

Et après, direz-vous, vous étiez libre ? Pas encore, mais je n'aurais pour rien au monde renoncé à la deuxième partie de mon programme : la remise des prix des compétitions du jour au Grand Casino de Chamonix ou dans le luxueux palace qu'était le Majestic.

Bref, je n'avais pas le temps de m'ennuyer. En outre, je trouvais normal d'assurer un travail de 6 heures du matin à 10 heures du soir, dimanches et fêtes compris, car il n'était pas question d'avoir des jours de congé durant la saison.

Il est vrai que celle-ci s'achevait très tôt : fin février, et que la morte-saison allait durer jusqu'en mai.

1 « Tramousser » : expression locale qui traduit les disparitions et les réapparitions successives du soleil derrière les grandes aiguilles de Chamonix.

CHAPITRE IV

Les saisons succédaient aux saisons. L'hiver le ski, l'été la montagne. Tous mes loisirs, tous mes congés étaient consacrés à ces deux activités. Les meilleurs grimpeurs de l'Androsace me témoignaient estime et amitié ; c'étaient des alpinistes aguerris et nous nous rencontrions au hasard de nos ascensions dans le massif des aiguilles de Chamonix, alors très en vogue.

Mon aventure au Grépon en 1923, les remontrances amicales des guides m'avaient incité à plus de prudence. Peu à peu j'acquerrais la technique, aussi bien dans les roches mixtes que dans l'escalade pure. Durant les étés de 1924 et 1925, je me familiarisai avec les grandes aiguilles de Chamonix, escaladant successivement en tête de cordée les principales d'entre elles : Grands Charmoz, Grépon, Requin, Blaitière, Ciseaux, Plan, Peigne, etc. À cette époque, entra dans ma vie un grand guide et skieur : Alfred Couette-Champion, l'un des pionniers du ski en France, directeur de l'école de ski des enfants des écoles de Chamonix. Tous les jeudis et dimanches de la période scolaire, il entraînait sa petite troupe, soit au col de Balme, soit au col de Voza, et très souvent me demandait de l'accompagner. Grâce à lui je devins rapidement un bon skieur (pour l'époque), mais jamais je n'égalerai l'élégance de ses télémarks. Alfred Couette était surtout un excellent pédagogue et un très grand rochassier. Avec lui, je découvris les rochers d'escalade de la vallée : cheminée des Gaillands, aiguillette d'Argentière, aiguilles de l'M et des Petits Charmoz, clocher et clochetons de Planpraz, Index. Très vite je devins un grimpeur doué et, pour avoir franchi en tête quelques passages réputés comme la petite aiguillette d'Argentière, ou les Doigts de Mesure, j'attirai l'attention de mes voisins et amis du bureau des guides. Lorsque les porteurs manquaient et que j'étais libre, leur bureau me faisait volontiers signe et c'est ainsi que par deux fois je partis lourdement chargé pour le mont Blanc.

— T'es libre dimanche ? me demanda Cupelin, le guide-chef.

— Je peux m'arranger.

— J'ai un Anglais pour le mont Blanc, tu accompagneras Gédéon Semblanet.

Alors, selon la coutume, j'accompagnai le guide à l'hôtel pour arranger les dernières dispositions concernant l'ascension du lendemain et vérifier l'équipement : chaussures, crampons, piolet, lunettes, vêtements chauds... et ravitaillement copieux et choisi. Le porteur était toujours lourdement chargé, encore que le règlement interdît qu'il portât plus de trente kilos, ce qui n'était déjà pas mal.

Malheureusement, ce jour-là, le mauvais temps fit échouer notre tentative,

et le plus important souvenir de cette aventure sera pour moi le repas pantagruélique que je fis aux Grands Mulets avant de redescendre, afin d'épuiser les provisions emportées la veille et d'alléger mon sac.

Pourtant, Gédéon Semblanet avait dû être satisfait de mon comportement, car je fus plusieurs fois requis comme porteur et enchanté de l'être. Ce contact avec les vrais professionnels de la montagne me faisait découvrir le côté sérieux de l'alpinisme : la responsabilité du chef de cordée, les connaissances spéciales qu'il doit avoir sur la météorologie locale, la neige, les glaciers, le froid, le gel, la taille des marches, l'assurance à la corde. En bref, je me pénétrai de cette idée-force du métier du guide : le guide est là pour faire découvrir la haute montagne à des gens la plupart du temps sans aucune connaissance technique et parfois sans entraînement physique ; le premier de cordée, qu'il soit guide ou amateur, est responsable de la vie de celui avec qui il s'est lié par la corde. Notions de base qui semblent oubliées de nos jours.

J'échouai encore une fois au mont Blanc ; j'accompagnais Camille Tournier, encore porteur, mais qui allait devenir un guide très brillant, et sa cliente, une jeune femme de Chamonix.

Notre cordée de trois alla coucher au refuge de l'aiguille du Goûter, que l'on pouvait rallier par le tramway du mont Blanc depuis le glacier de Bionnassay. C'était un tout petit refuge, pour une dizaine de personnes. La tempête nous y retint trois jours dans une atmosphère confinée ; nous étions encaqués comme des harengs, car près de trente personnes s'y étaient réfugiées de justesse. Souvenir pénible, oppressant que celui de tous ces alpinistes, la plupart malades, étendus par terre, entassés sur la table du refuge, sur les bat-flanc, et notre impossibilité quasi totale d'ouvrir la porte pour aérer sans risquer de voir s'envoler la toiture du refuge. Ce fut mon premier baptême réel avec des éléments déchaînés. Là-haut, j'entendis pour la première fois la grande voix des « quatre mille » rugissants !

Cette ascension du mont Blanc, d'apparence si anodine, je devais enfin la réussir le 1^{er} septembre 1925.

Le fameux guide Joseph Ravanel dit « le Rouge » m'avait choisi comme porteur et je n'étais pas peu fier de grimper sous les ordres de ce grand pionnier de la fin de l'âge d'or de l'alpinisme, qui fut au début du siècle l'un des plus grands guides de l'époque.

Nous avions dans notre cordée deux jeunes femmes de Chamonix qui avaient manifesté le désir de redescendre sur l'Italie par la voie normale italienne dite des aiguilles Grises. Il faisait un temps magnifique et tout se passa bien. Au refuge de l'aiguille du Goûter, en cette fin de saison, il y avait peu de monde.

Le matin avant le départ, Ravanel se frotta les pieds avec du beurre, et me conseilla d'en faire autant.

— Rien de tel pour éviter les gelures, mon petit !

C'est au retour que se produisit l'incident qui devait transformer cette simple et classique ascension en une belle première.

J'allais devant à la descente, selon la règle classique, le Rouge assurant en dernier. Nous avons remonté du col du Dôme sur le dôme du Goûter. Pourquoi subitement le vieux guide me dit-il :

— Prends à gauche, tout droit !

J'avais étudié l'itinéraire et je savais qu'il fallait continuer jusqu'au contrefort rocheux des aiguilles Grises, là où l'arête qui descend sur le col de Bionnassay se précise. Mais je me serais bien gardé de faire une observation à ce vétérane des cimes.

Nous nous trouvâmes très vite engagés dans une succession de pentes glaciaires, coupées de profondes crevasses qu'il fallait sauter. Plus bas, le chaos glaciaire s'accroissant nous obligea à nous faufiler sous la canonnade de pierres issues des grands couloirs des Bosses et de la mauvaise arête du mont Blanc, puis à retraverser à nouveau le glacier du Dôme, jusqu'à la cabane Gonella. Depuis le refuge, un guide nous avait suivis du regard. Bien étonné lorsqu'il reconnut Ravanel.

— Quel drôle de chemin tu as pris, Joseph ! dit Benoît Couttet.

— Je voulais savoir si ça passait !

Hum ! Pieux mensonge que personne ne songea à relever.

Par la suite, j'appris que nous venions de faire la première descente du mont Blanc par la voie dite du « Pape », empruntée à la montée par un jeune abbé, Achille Ratti, qui devait devenir pape sous le nom de Pie XI.

Le lendemain, nous descendions à Courmayeur par l'interminable glacier de Miage italien. Le Val d'Aoste était en plein sous le régime fasciste, mais les guides de Chamonix et de Courmayeur restaient liés par l'amitié, la langue et le métier, et la venue de Ravanel le Rouge les enchantait.

— On va aller voir les anciens, me dit-il.

En sa compagnie, je rendis visite à Émile Petigax, le célèbre guide du duc des Abruzzes, pionnier de l'Alaska et du Kenya ; le grand montagnard était grabataire, et sa fin était proche. Il y eut dans cette rencontre, de part et d'autre, beaucoup d'émotion cachée. Les deux vieux guides – Ravanel le Rouge savait qu'il avait accompli avec moi la dernière course de sa longue carrière de guide et qu'il devait l'été suivant prendre le gardiennage du refuge du Couvercle – se serraient la main, parlaient peu ; leurs souvenirs étaient intérieurs, ne s'extériorisaient pas. Quant à moi, j'étais fasciné par les trophées rapportés des expéditions lointaines : peau d'ours polaire, masques et lances africaines qui ornaient la modeste ferme de Petigax.

Le lendemain, ayant frété deux mulets pour nos « dames », nous remontâmes au col du Géant par le pavillon du mont Frety. On laissa les mulets au lieu-dit la Porte, au bas de l'arête du col du Géant. C'est au refuge Torino que j'appris la mort au Dru de celui qui avait été mon premier conseiller, Gustave-Adolphe Couttet, du Lavanchez, celui qui m'avait lancé sa corde à la fissure Mummery, en 1923, et qui était resté depuis mon ami. C'est par lui que j'ai eu le privilège d'être invité un jour à déjeuner, dans sa petite maison des Moussoux, avec un autre grand de la montagne : Franz

Lochmatter, de Saint-Nicolas-en-Valais.

Cette traversée du mont Blanc, ce retour endeuillé m'ont inspiré bien plus tard le début de *Premier de cordée*¹. C'était bien en effet pour moi la « naissance d'une vocation ».

Les Suisses de l'Androsace se réunissaient volontiers chez une alpiniste chamoniarde : Hélène Devouassoud, véritable égérie des montagnards, avec qui je fis de nombreuses ascensions. Le ski m'avait fait connaître Alfred Couttet, mais c'est au cours de ces soirées que je me liai d'amitié avec Armand Charlet, à l'époque jeune guide extrêmement audacieux et déjà célèbre. Son frère Georges, qui avait eu l'occasion de me voir grimper, lui avait dit :

— Tu peux l'emmener, ce grand flandrin (*sic*), c'est un tout bon !

C'était, somme toute, la consécration.

Dès lors, j'étais comme on dirait de nos jours « dans le bain » ou encore « au parfum ». Pas un projet dont nous discussions tard le soir ne m'était inconnu. Cependant que nos amis de l'Androsace continuaient leur marathon des cimes, je tentais, tantôt avec Armand Charlet, tantôt avec Alfred Couttet, l'escalade de « becquets » réputés impossibles, tours cristallines postées en sentinelles sur les grandes arêtes des aiguilles de Chamonix.

C'est ainsi que je pris part en 1925 à la première ascension du Doigt de l'Étala au cours de laquelle Couttet-Champion réussit un jet de corde de plus de trente mètres à l'aide d'une ficelle de maçon lestée d'un tube de plomb ! C'est avec ce procédé qu'avaient été réussies les deux premières ascensions des aiguilles de la République et des Deux Aigles.

Un jour, Armand me fit ses confidences :

— Sais-tu lancer la ficelle plombée ?

— J'ai vu faire Alfred et je me suis entraîné.

— Si ça te dit, Georges et moi nous avons une idée !

De même que le Doigt de l'Étala, qu'on voit très bien du village des Pècles, nous narguait depuis longtemps, Alfred et moi, de même Armand et son frère Georges considéraient que deux méchants clochetons accrochés sur une arête de l'aiguille du Chardonnet devaient être « gravis » parce qu'ils étaient là, et que certains les mettaient au défi de les graver.

C'est pourquoi dans l'automne, fin octobre 1925, parti à 2 heures du matin de Chamonix, à bicyclette, chargé d'un énorme sac, je rejoignis au village d'Argentière Armand et Georges Charlet et leur grand ami Camille Devouassoud, dit « Camille à Pic ». Armand et Camille devaient, de ce jour, devenir pour moi de vrais amis, beaucoup plus que de simples compagnons de course. Mais quel contraste physique entre eux ! Armand était comme moi grand et maigre, la figure émaciée, éternellement coiffé d'un large béret alpin. Camille, au contraire, était petit et boulot, ce qui ne l'empêchait pas d'être un grimpeur de talent. Il était célèbre pour sauter le pas de l'aiguillette d'Argentière ; là où nous ne faisions qu'une enjambée risquée, sa petite taille lui interdisait de faire le pont. C'était un gai luron, contrastant avec le

tempérament un peu austère d'Armand, mais quelle équipe ils formaient !

On m'attendait dans la vieille maison d'Armand, à Zian, et on ne me laissa pas souffler.

Armand a toujours été partisan des sacs ultra-légers ; en revanche, il appréciait beaucoup qu'un autre se chargeât des provisions. C'est pourquoi mon sac était bourré d'excellentes choses préparées par notre amie commune, Hélène D., qui connaissait la gourmandise d'Armand... et la mienne. Il soupesa mon sac d'un air connaisseur.

— Allons, dit-il, je vois qu'Hélène a bien fait les choses. En route !

Sans plus tarder, il prit le chemin de la moraine et à longues foulées s'engagea dans le sentier de Lognan. Le Trident culmine à 3500 mètres d'altitude, mais Armand ne nous accorda aucune halte jusqu'au pied du couloir de neige glacée de la face ouest du Chardonnet où nous nous encordâmes. Le jour se levait. On gagna en cramponnant la brèche entre Capucin et Trident, puis, de là, par des manœuvres délicates, le petit clocheton, lame aiguë de granit.

À quelques mètres du sommet, Armand dut s'arrêter – les pitons étaient inconnus à l'époque et encore plus l'escalade artificielle.

— Essaie de lancer ta ficelle, me dit-il.

Le jet était très court et je réussis du premier coup mon lancer. Par la ficelle de coton on tira une corde et, en s'aidant de cette corde, Armand réussit à se rétablir sur la lame coupante du sommet. Je l'entendis pousser un cri de stupéfaction.

— Mince ! La corde est coupée !

La lame sommitale du clocheton était si aiguë qu'elle avait tranché la corde sur laquelle il se tirait. Lorsqu'il se rétablit, il ne restait plus qu'un toron intact. Armand ronchonnait :

— Ça ne me plaisait déjà pas ton truc, maintenant j'ai compris !

On délaissa le clocheton nord, peu engageant, pour escalader les quelque cent mètres qui nous séparaient du Trident. Ce fut une très belle escalade libre se terminant par des rainures difficiles dans un granit rugueux dont les cristaux nous écorchaient les doigts. Un surplomb et une cheminée difficile terminèrent cette courte mais très belle ascension. Trois rappels de corde nous ramenèrent à la brèche des Capucins.

Il était près de 5 heures du soir, fin octobre, et nous étions encore à 3425 mètres d'altitude. Sous nos pieds fuyait le couloir de glace tortueux emprunté à la montée. Je commençai à chausser mes crampons, ce qui ne fut pas du goût d'Armand.

— Pas de ça ! Il est trop tard, on se ferait prendre par la nuit, suis-nous !

Bouche bée d'admiration, je vis Armand et ses deux compagnons s'élancer en ramasse sur les plaques de neige glacée légèrement radoucies en surface par le soleil couchant, bien appuyés sur le manche du piolet, contrôlant leur glissade. Ils disparurent au tournant du couloir, là où un passage étroit forme un coude accentué. Il se passa quelques minutes angoissantes puis, tout en

bas, sur la cuvette glaciaire terminale du névé du Chardonnet, trois petits points noirs réapparurent, glissant très vite puis s'arrêtant et me lançant un joyeux jodle. Leur descente aurait pu être qualifiée de chute libre. Je restai pantois devant tant d'audace, puis repris mes esprits. Ma situation n'était pas brillante. J'étais seul sur cette brèche hostile ; seul avec mes pensées secrètes. Elles n'étaient pas brillantes non plus et je connus un instant de détresse. Certes, je pouvais toujours descendre le couloir en cramponnant, j'en avais parcouru de plus raides, mais moralement je ne pouvais pas reculer. Tout dépendrait de mon comportement. Si j'hésitais, je perdrais à jamais la confiance de mes camarades qui m'attendaient comme des juges au bas du couloir ; mon histoire ferait le tour de la vallée, on en rirait, je serais discrédité !

Alors, serrant les dents, je m'élançai dans le couloir, la peur au ventre. Je sais qu'il m'est interdit de tomber. Debout ! je dois rester debout, bien appuyé sur le solide manche de mon piolet, mes souliers ferrés arrachant des étincelles aux affleurements de rocher que je rencontre. La vitesse grandit. Je me dirige tout droit sur les rochers du grand couloir. Pourrai-je négocier le changement de direction ? Les plaques de glace me déséquilibrent, je tiens bon, réussis à virer en changeant mon piolet de côté. Brave piolet ! Qu'aurais-je fait si j'avais eu, comme les jeunes de maintenant, un piolet à manche court ? Le point critique est dépassé, ça va vite, très vite, mes bras se fatiguent, le couloir s'élargit, la glace disparaît, fait place à une longue pente en neige dure qui se termine en névé dans la cuvette de la moraine. Tant pis ! Je me laisse aller sur le dos, sur les fesses, je déboule sans contrôle et c'est un paquet inerte qui s'arrête devant mes camarades. Le croirez-vous ? Ils se paient ma tête et rient très fort. Puis ils m'entourent fraternellement :

— T'aurais dû tenir jusqu'au bout ! me dit Armand. Dans ces cas, faut tenir, tenir coûte que coûte ! Enfin tu nous as rejoints, on se demandait s'il ne fallait pas remonter te chercher.

J'ai failli me dégonfler, descendre en crampons. Quelle leçon, mes amis !

Il faisait nuit noire lorsque nous arrivâmes à Argentière. Mais nous avions vécu des heures qui comptent triple. Nous avons réalisé une belle première, forgé notre amitié, et pour moi les anciens m'avaient donné une bonne et belle leçon de technique.

CHAPITRE V

On l'avait installé en douce dans notre vaste chambre du premier étage de la pension Payot aux Pècles.

— Comme ça, m'avait dit Vouillamoz, on pourra s'entraîner, même par mauvais temps.

Aussitôt dit, aussitôt fait. Et nous voici bondissant à tour de rôle sur le home-trainer, pédalant à tout rompre jusqu'à l'épuisement, et je crois que nous serions encore dessus, si un hurlement de colère ne nous avait arrêtés. C'était Lucie Payot, notre charmante hôtesse, qui, sortant de sa cuisine dans la cour, nous apostrophait avec véhémence.

— Qu'est-ce que vous avez encore inventé ? Tout ce boucan au-dessus de ma tête et le plafond de la cuisine qui fléchit comme s'il était à ressort !

Lucie était la sœur d'Émile Vouillamoz le boulanger ; le troisième larron, Lambielle, était également boulanger, et tous trois, natifs d'Iséables-en-Valais.

— Ça fait du bruit mais ça ne casse rien, concéda Émile.

Lucie hocha la tête. Son frère l'avait habituée à ses fantaisies sportives.

— Avec vos inventions, vous me ferez damner !

Elle soupira et rentra dans sa cuisine.

L'alerte était passée, on pourrait continuer à s'entraîner. Lucie avait raison, le rythme emballé du cycliste sur les rouleaux du home-trainer provoquait de curieuses ondulations du plancher de notre chambre, les lames de sapin et les poutrelles de soutien formant un ensemble souple. Quant au bruit, par comparaison, c'était celui d'une moderne machine à laver la vaisselle ou le linge, pas plus ! Mais, dans le calme champêtre du village des Pècles, c'était plutôt inattendu.

La surprise passée, Lucie accepta ce nouvel engin, mais beaucoup plus difficilement l'odeur persistante d'embrocation qui stagnait dans notre chambre commune.

Car notre emploi du temps à tous trois ne se bornait pas à montagne, ski, travail ; une bonne partie était aussi consacrée à notre commune passion pour le cyclisme. On était des mordus du vélo de course. Nous avions tous trois signé une licence d'amateur au Vélo-Club de Chamonix. J'avais acheté une bicyclette de course à double pignon, et il ne nous restait plus qu'à nous entraîner. Notre ambition était de devenir un jour comme nos héros du Tour de France : les frères Pelissier, Speicher, Antonin Magne, Leduc, etc., ou plus modestement comme le « régional » d'Annecy, Righetti.

Chaque soir, à 6 heures (on ne disait pas encore 18 heures), nous partions nous entraîner sur le trajet Chamonix-Le Fayet-Vallorcine-Chamonix, soit

soixante-douze kilomètres. À la descente tout allait bien, et nous développions 5,25 mètres aisément, mais à la montée, au pied des Égrats, nous devions « retourner » notre roue pour adopter un pignon de 4,50 mètres, avec lequel nous gagnions Les Houches. Une fois là, nouveau retournement de roue et changement de pignon pour franchir les douze kilomètres de plat jusqu'au village des Tines ; on retourne encore la roue pour franchir le col des Montets et descendre à Vallorcine ; on repasse le col en sens inverse en tournant une dernière fois la roue au sommet ! La polymultipliée et les dérailleurs n'existaient pas.

Pour ma première course : Chamonix-Passy et retour, soit quarante kilomètres, mon « manager » m'avait préparé deux bidons remplis de porto aux œufs. Une magistrale chute dans les virages du pont Sainte-Marie me couronna un genou pour de longs mois.

Si Vouillamoz et moi retournâmes très vite au ski de fond dans lequel nous étions excellents, Lambiello, le courageux petit boulanger, prit le départ de trois Tours de France comme « touriste-routier » ; livré à lui-même, il ne put jamais dépasser quatre étapes.

Pauvre Lambiello ! Quelle terrible époque ce fut pour le coureur isolé, sans manager, sans soutien financier, sans suiveur. En fin d'étape, il fallait qu'il trouve un gîte, un couvert, qu'il panse ses plaies..., mais rouler en queue de ce peloton prestigieux lui faisait tout oublier. On le voyait revenir aux Pècles, triste et désenchanté, les yeux caves, amaigri, mais il parlait déjà du Tour de l'an prochain. Puis il reprenait son travail de nuit à la boulangerie, brassant la pâte à bras nus jusqu'à l'aurore.

Le matériel de montagne, les cordes, les crampons, les skis, et maintenant le vélo. Tout cela coûtait cher et j'arrondissais mes fins de mois par des travaux supplémentaires. Et c'est ainsi que je devins correspondant de presse sans songer un seul instant que cela serait plus tard ma principale occupation.

Mes parrains dans le journalisme furent M. Félix Desgranges, directeur d'un hebdomadaire parisien, *Le Savoyard de Paris*, et le sénateur de la Savoie, Antoine Borrel. Ce charmant homme m'avait pris en amitié parce que originaire de Beaufort ; il me proposa de devenir correspondant du journal *Le Petit Dauphinois*, de Grenoble, qui à l'époque cherchait à s'étendre en Haute-Savoie.

Je commençai par les chiens écrasés et la locale, mais j'envoyais aussi des papiers sur la montagne, sur les ascensions, sur les concours de ski et, sans le savoir, je créais ainsi la première rubrique des sports d'hiver.

Ces diverses occupations m'amènèrent au service militaire. J'avais auparavant passé mon brevet de skieur militaire et, bien que dépendant du recrutement de Paris, je fus incorporé au 93^e régiment d'artillerie de montagne de Grenoble, successeur des célèbres batteries alpines.

Grenoble, c'était encore la montagne ! Si la vie de caserne me sembla pénible, en revanche les nombreuses marches d'entraînement que faisait ma batterie, en Chartreuse ou dans le Vercors et Belledonne, me défoulaient

suffisamment. Bien vite on sut au quartier Hoche que j'avais été à Chamonix le porteur de guides célèbres. J'accomplis alors de nombreuses ascensions avec mes chefs, et j'ai eu l'honneur d'avoir dans ma cordée des officiers comme le commandant Béthouard (plus tard le héros de Narvik), le capitaine Molle ou le lieutenant Valette d'Osia (héros extraordinaire de la Résistance).

Début septembre 1927, comme je cantonnais à Saint-Bonnet-le-Froid avec ma batterie, sur le chemin du retour des grandes manœuvres d'été passées à gravir tous les sommets du Queyras, j'appris la catastrophe du chemin de fer du Montenvers. Une rame avait déraillé au viaduc de la Filiaz après s'être emballée. Il y avait de nombreux morts. Chamonix était en deuil. Peu après, je profitai de ma dernière permission et des derniers beaux jours pour reconstituer la cordée amicale de jadis. Nous partîmes donc en deux cordées pour l'escalade de l'aiguille du Peigne : Camille Devouassoud et Walty Brunschwyler dans la première, Hélène Devouassoud et moi-même dans la seconde.

J'étais très entraîné et dans une forme physique parfaite. Aussi l'escalade se fit-elle à bon train. J'avalai la cheminée du Peigne en quelques mouvements, et à six mètres sous le sommet, après avoir assuré ma compagne de cordée par un double tour mort de ma corde autour d'un becquet rocheux, je m'élançai sur la dernière plaque : un petit mur vertical de granit. Trop vite et trop confiant ! Si bien que, sans savoir comment cela m'était arrivé, je dérapai, basculai en arrière et tombai dans la vertigineuse face nord du Peigne.

Brunschwyler, qui était arrivé au sommet, me vit tomber et ma dernière vision fut son visage horrifié, sa bouche ouverte qui ne proférait aucun son.

Quant à moi, il paraît que je fis un véritable saut périlleux dans le vide et que j'atterris sur une plate-forme minuscule à six mètres en dessous d'Hélène, ce qui faisait une chute libre de douze mètres : juste la longueur de corde préparée à l'avance. Je n'avais aucun mal : pas même une entorse ! Et immédiatement, pour triompher de l'appréhension que j'aurais pu conserver de cet incident, je refis en tête le passage que les guides de l'époque ont longtemps baptisé : « la dalle à Frison ».

Le régiment terminé, à l'automne 1927, je retrouvai mon poste au syndicat d'initiative et repris mes bonnes habitudes. Je revenais à la vie civile avec une passion de plus ; ayant comme maréchal des logis d'artillerie fait mes classes à cheval, j'avais été conquis par ce sport que je pratiquerais désormais toute ma vie.

CHAPITRE VI

1928 fut à la fois une année faste et douloureuse pour mon ami Armand Charlet.

En pleine possession de sa technique de guide, il accomplit deux exploits qui marquent profondément son époque.

Le 25 février 1928, accompagné de son fidèle second Camille Devouassoud, il fait la première ascension hivernale des Drus, accomplie dans un temps record, et, la même année, l'impossible ascension de l'aiguille Sans-Nom par le versant du Nant-Blanc de l'aiguille Verte. Certes, de nos jours, les moyens techniques employés permettraient de renouveler l'exploit des pionniers sans courir de grands risques. Il n'en était pas de même à l'époque. On peut dire d'Armand et de son compagnon qu'ils coururent au Nant-Blanc les mêmes risques que leurs glorieux anciens : les guides Franz et Josef Lochmatter et Josef Knubel, de Saint-Niklaus, à la formidable face ouest du Taeschorn dans le Valais, ascension accomplie le 11 août 1906. Dans ces deux cas, les hommes de tête, à l'époque les plus forts de leur génération, durent aller à l'extrême limite de leurs possibilités.

Armand Charlet était donc au plus haut point de sa forme lorsque, en août 1928, parvint à Chamonix la nouvelle d'un accident arrivé à deux grimpeurs français, presque au sommet du Petit Dru. L'un d'eux, Daurensan, était tombé en franchissant le passage dit de « la veine de quartz » et gisait sur une vire, la colonne vertébrale brisée ; son compagnon, Clot, impuissant, veillait son agonie. Une cordée genevoise était descendue avertir du drame, à l'hôtellerie du Montenvers ; un des leurs, Paillard, avait tenu à rester auprès des accidentés. Malheureusement la tourmente éclata, la neige et le verglas recouvrirent les aiguilles de Chamonix, et la cordée de secours dirigée par Armand Charlet entreprit dans des conditions détestables de gagner le lieu de l'accident. Armand grimpa très vite, comme à son habitude ; il avait comme second Georges Cachat, son porteur préféré ; les autres guides suivaient avec peine l'allure rapide de leur compagnon. Les cheminées étaient verglacées, et dans un passage assez exposé Armand glissa et fit une chute, arrêté *in extremis* à longueur de corde par son porteur. Il avait été profondément choqué, mais personne sur le moment ne crut à la gravité de son état. Armand s'était très vite repris et, bien encadré, entamait une retraite vers le refuge de la Charpoua. Ceux qui l'ont aidé dans cette descente nous ont rapporté qu'il ne cessait de répéter : « Plus vite, plus vite ! », dévalant les rappels de corde, bousculant ses camarades. Plus vite, plus vite jusqu'au refuge de la Charpoua où il s'abattit comme une masse, dans un semi-coma.

La doctoresse Maunoury, membre du groupe de haute montagne et amie

d'Armand, était montée jusqu'au refuge pour offrir ses soins aux rescapés du Dru, mais ce fut Armand qu'elle trouva à son arrivée. Elle diagnostiqua une fracture du rocher, et donna les premiers soins. Armand fut immédiatement évacué à dos d'homme jusqu'au Montenvers puis par le train à crémaillère à Chamonix. Sa robuste constitution le sauva et, dès l'automne suivant, il entreprenait sa convalescence. Ce qu'il craignait par-dessus tout, c'est que son accident ne lui laissât des traces de vertige, inhérentes à ce genre de fracture des os de l'oreille. Il brûlait d'impatience de repartir en course ; en fait, toute sa carrière dépendrait de son futur comportement en escalade. Le 11 novembre 1928, Camille Devouassoud, son frère Georges et moi-même décidâmes de tenter l'expérience. Les premières neiges de l'hiver avaient recouvert la montagne. On choisit une traversée facile mais parfois vertigineuse : celle de l'aiguille du Belvédère, pour laquelle il est nécessaire soit de placer un rappel, soit d'effectuer un saut dans le vide, acrobatique et impressionnant. L'arête était en conditions hivernales : plus d'un mètre de neige poudreuse recouvrait les rochers.

C'était, au fond, la reconstitution exacte d'une grande course en mauvaises conditions que nous avions à notre portée. Armand, inquiet au départ mais ne le disant pas, se transforma au fur et à mesure qu'il grimpait. Encouragé par les lazzi incessants de Camille, il prit la tête de notre cordée amicale et, arrivé au fameux pas, dit simplement :

— On va bien voir !

Déjà, profitant de l'épaisse couche de neige, il effectuait un saut de trois mètres, se recevait comme un chat, et ajoutait :

— À vous maintenant !

L'affaire était conclue.

L'accident des Drus avait eu une suite tragique, Clot avait bien pu être redescendu, mais le Genevois Paillard était mort de froid, victime de sa solidarité alpine. Son corps avait été amené dans la vallée, mais il restait sur la vire tragique le corps de Daurensan qui, la colonne vertébrale brisée, avait succombé après une longue agonie.

Le bureau des guides, seul qualifié à l'époque pour assurer les secours, organisa une nouvelle caravane composée de volontaires. J'en fis partie. Nous étions six, guides ou porteurs, et, après une longue attente au refuge dans le mauvais temps persistant, ce n'est que très tard que nous entreprîmes l'ascension des Drus. Aucun de nous ne l'avait faite. Mes camarades se fièrent à mon sens de l'itinéraire et, comme les rochers étaient verglacés, je jugeai bon de grimper d'abord au Grand Dru pour effectuer en rappel la descente sur le Petit Dru, d'où en quelques rappels de corde nous pourrions atteindre la vire de quartz.

Le temps s'étant remis au beau, notre programme s'accomplit sans trop de difficultés.

Alors commença la descente du corps, enveloppé dans des sacs de jute comme c'était la coutume à l'époque. Elle fut longue et pénible. Notre

lugubre fardeau s'accrochait à toutes les aspérités, et il fallait chaque fois accomplir des manœuvres de cordes délicates pour le dégager. Puis, alors que nous arrivions au lieu-dit la Salle à manger et que nous faisons glisser le corps à bout de corde, celle-ci fut coupée net par une lame de granit ; on retrouva le lendemain les restes du malheureux Daurensan sur le glacier de la Charpoua. La nuit approchait, nous terminâmes rapidement notre descente. Mes camarades restèrent au refuge pour récupérer le corps ; quant à moi, je devais absolument regagner Chamonix pour être au bureau le lendemain matin.

C'est de nuit, me dirigeant d'instinct sur la mer de Glace, que je regagnai le Montenvers. L'hôtel était tenu par Jean Tairraz, un ancien guide qui, voyant mon extrême fatigue, me dissuada de descendre de nuit à Chamonix. Sur sa promesse de me réveiller de très bonne heure, je m'endormis pesamment. Le lendemain, j'ouvrais à 8 heures les bureaux du syndicat d'initiative.

Ce drame de la montagne provoqua une grande émotion dans toute la France. Armand Charlet fut cité à l'ordre de la nation. Les membres de ma caravane eurent droit à une médaille de sauvetage. Ensuite, on oublia.

Fin mars 1929, Armand Charlet, complètement rétabli, me proposa de tenter avec lui la première ascension hivernale de l'aiguille de Bionnassay, un beau 4000 mètres du Mont-Blanc.

— Le premier jour, on gagnera le refuge Durier à 3350 mètres, dit-il.

— En partant du Fayet à 580 mètres d'altitude, ça fera une drôle de montée ! objectai-je.

— La veille, on ira coucher à Saint-Gervais. Ça fera toujours deux cents mètres de gagnés.

Il y avait à l'époque, à Saint-Gervais, une toute petite auberge sur la place de l'Église. On y passa une courte nuit, car bien avant le jour, et lourdement chargés, nous marchions sur la route des Contamines. Nous chaussâmes les skis munis de peaux de phoque au pont de Miage où commençait véritablement la montée. Nous étions équipés de skis de frêne très longs, deux mètres trente, munis de simples fixations huitfeld ; par les gorges de la Gruvaz et le sentier de l'été, on atteignit aisément l'alpage de Miage. Au-dessus de nous se dressaient les splendides couloirs enneigés issus du col de Miage qui s'évasaient jusqu'au petit glacier de Miage français.

La neige était très dure, nos skis n'avaient pas de carres et sur ces pentes très raides on dérapait à chaque foulée.

— Déchaussons ! dit Armand.

On essaya de continuer à pied, mais la neige croûtée, trop dure pour les skis, ne portait pas et à chaque pas nous enfoncions jusqu'aux genoux. Il fallait trouver une autre solution.

— J'ai une idée, dis-je, fixons nos crampons sous la mortaise des skis, à l'emplacement de l'étrier.

Le résultat se révéla satisfaisant, sans plus : il n'était plus question de glisser, mais à chaque pas il fallait soulever le ski et cela représentait un poids

considérable. On traînait un boulet de cinq kilos à chaque pied. On continua de la sorte jusqu'au pied du grand couloir. Il se développe sur près de huit cents mètres. En été, c'est un tas de cailloux comparable aux arêtes de l'aiguille du Goûter, mais en hiver c'est un véritable glaciais enneigé d'une raideur qui augmente à mesure qu'on s'élève ; le couloir devient de plus en plus étroit, obligeant à des conversions et des demi-tours de pied ferme très rapprochés. L'inconvénient, c'est qu'avec nos longs skis il était impossible de faire nos changements de direction et conversions autrement que face au vide, dans une position acrobatique pouvant entraîner une chute qui ne se serait arrêtée qu'au bas du couloir. Continuer à pied, c'était s'enfoncer lourdement dans la neige ramollie de l'après-midi sur cette face orientée au soleil couchant. Bref, nous avions des conditions détestables, et ce n'est que onze heures après avoir quitté Saint-Gervais que nous arrivâmes au col de Miage et nous installâmes confortablement dans le refuge Durier.

Assis devant le refuge, nous reposant de nos fatigues, nous contemplions un majestueux coucher de soleil sur les Préalpes. Sous nos pieds fuyait le couloir que nous venions d'escalader ; au fond de cet abîme, sur le petit glacier de Miage français, nos tracés étaient visibles comme un pointillé noir sur le blanc de la neige.

Armand est souvent très laconique. Moi également. C'est peut-être une des raisons pour lesquelles on s'entend bien.

Je hochai la tête en mesurant la hauteur vertigineuse du couloir. Armand devina mes pensées. Il me raconta l'histoire du guide suisse et de son client : ça se passait à la fin du siècle dernier.

— Un guide suisse et son client étaient venus bivouaquer au col de Miage, en début de saison, quand le couloir que nous venons de gravir est encore très enneigé. Ils dressent la tente, le guide prépare la popote, l'Anglais sort en disant qu'il veut admirer le paysage. Mais comme il ne revient pas, son compagnon s'inquiète, l'appelle. Personne ne répond. Il avance jusqu'au bord du vide et découvre tout en bas, sur le glacier de Miage, son Anglais étendu sur la neige, apparemment en vie et qui agite les bras. Le guide le rejoint le plus rapidement possible, constate qu'il n'a que des contusions superficielles bien que dans sa chute il ait été presque entièrement déshabillé. L'Anglais se drape pudiquement dans ce qui reste de son pantalon. Il a les fesses scalpées. Le guide comprend : en fait son client n'admirait pas le paysage mais satisfaisait un besoin personnel, le dos au vide, lorsqu'il a débaroulé les huit cents mètres du couloir. Il n'a pas pu s'asseoir six mois durant, conclut Armand.

Sur cette histoire nous nous endormons et nous récupérons par une bonne nuit nos fatigues de cette longue journée, la plus grande « bavante de sa vie », dira plus tard Armand.

Le lendemain, le beau temps et les conditions de neige exceptionnelles de l'arête nous permirent d'atteindre le sommet à 7h45 du matin. Nous ne nous y attardâmes pas et redescendîmes en crampons l'arête et la cheminée rocheuse

jusqu'à l'épaule qui domine le col de Miage. Nous étions séparés du refuge par une longue et raide pente de neige dure. À ma grande surprise, Armand ôta ses crampons.

— Fais comme moi !

On ne désobéit pas à Armand. J'obtempérai, vaguement inquiet car je le vis se décrocher, plier la corde, la ficeler sur mon sac puis, sans donner d'explications, s'élancer en ramasse, un pied sur l'Italie, un autre sur la France. Quelques minutes plus tard, il atterrissait sur la plate-forme du refuge après une folle glissade bien contrôlée. « Le coup des clochetons du Chardonnet », pensai-je. Mais, cette fois, je n'étais plus un débutant. Je le rejoignis sans peine. On reprit les skis, on escalada le dôme de Miage et, par le glacier de Trê-la-Tête, nous rejoignîmes les Contamines où nous arrivâmes à 2 heures de l'après-midi.

Plus tard, en consultant les annuaires du Club alpin et la revue *Alpinisme*, nous apprîmes que, le même jour, une équipe formée des meilleurs alpinistes allemands de l'époque et conduits par E. Schneider avait atteint l'aiguille de Bionnassay à 2 heures de l'après-midi, venant de Courmayeur par le glacier de Miage italien et le col de Bionnassay. Ayant découvert nos traces, ils avaient poursuivi leur route par le dôme du Gôûter et les Bosses jusqu'au sommet du mont Blanc.

Ainsi, le même jour, venant de pays différents et sans s'être concertées, deux cordées d'alpinistes convoitant le même sommet avaient failli à quelques heures près se rencontrer sur la cime.

CHAPITRE VII

1928, la traditionnelle fête des guides de Chamonix se termine en apothéose par l'événement le plus attendu de la saison : le grand bal donné au bénéfice de sa caisse de secours dans les salons du nouveau casino de Chamonix, intégré dans les arcades que Letellier, le grand patron de Deauville, a construites avenue de la Gare, sur l'emplacement des jardins de l'Hôtel d'Angleterre et du Chamonix Palace. La construction recouvre le lit de l'Arve, en amont du pont, et comprend une grande salle de spectacle et de danse, une salle attenante réservée à la boule, et des salons privés pour le baccara ; en sous-sol, un bar de la Belle Époque reçoit après minuit les noctambules impénitents. Letellier aurait voulu faire de Chamonix une station rivalisant avec Saint-Moritz qui est (et est resté) le haut lieu de, employons cet anglicisme, la *jet society* de l'époque. C'était oublier l'emprise de la montagne sur les habitués de Chamonix.

Certes, dans les années 1920 et 1930, la clientèle qui fréquente Chamonix appartient aux favorisés de la fortune, il n'y a pas encore de congés payés. Viennent y séjourner en hôtel ou dans leurs villas les familles d'industriels de l'automobile ou de l'aviation, les colons d'Algérie, les cadres supérieurs. Ils aiment la montagne et l'esprit montagnard, pratiquent l'alpinisme ou le ski et ne concèdent à la vie mondaine qu'une faible part de leurs activités de vacances. L'ambitieuse entreprise de Letellier aura malgré tout relancé la vie mondaine de Chamonix. Il est de bon ton d'y venir. Ces habitués montrent une fidélité remarquable à la Compagnie des guides de Chamonix, soutiennent sa caisse de secours et se montrent particulièrement généreux lors de la fête du 15 août.

Dès mon retour du régiment, j'ai repris la direction du syndicat d'initiative, du Comité des sports d'hiver et de la Chambre hôtelière, ce qui m'a empêché de pratiquer intensément l'alpinisme et le ski. Déjà familier de l'organisation des soirées extra-sportives, la Compagnie des guides me demande désormais d'animer sa fête des guides, et pour cela Alfred Couttet et moi avons décidé d'innover.

— On va nettoyer la falaise des Gaillands ! me dit mon vieil ami. Ça fera une paroi idéale pour des démonstrations d'escalade, et par la suite pour notre entraînement personnel et celui de nos clients.

Alfred voyait toujours juste et loin.

— D'accord, dis-je, mais comment faire ? Il y a beaucoup de bois et de terre !

— On va demander l'aide de la Compagnie du feu de Chamonix. On coupera les arbres et on dégagera les cheminées au jet !

Alors, plusieurs matinées durant, notre petite équipe de volontaires, aidée des pompiers commandés par Georges Tairraz, leur capitaine, arrosa, décapa, nettoya la falaise des Gaillands sur quarante mètres de hauteur, et fit apparaître les fissures, les plaques, les cheminées qui allaient devenir jusqu'à nos jours un excellent terrain d'entraînement à l'escalade.

Et le 15 août arriva. L'annonce de la démonstration des Gaillands, et le défilé historique qui la précéda, reconstituant l'arrivée de Pococke et Wyndham à Chamonix, provoquèrent une énorme affluence au pied de la falaise. Alfred Couttet avait distribué à chacun son rôle : les passages allaient en difficultés grandissantes, la démonstration des guides se termina par un numéro comique et acrobatique que je fus chargé d'exécuter, et par une descente massive en rappel. Tout cela était nouveau et fut une révélation pour les milliers de spectateurs qui y avaient assisté.

Quant à la soirée du casino, elle connut un succès sans précédent. Une assistance élégante garnissait l'immense salle. Il y eut les attractions habituelles, puis l'inévitable vente aux enchères d'un objet d'actualité ayant appartenu à une célébrité.

La fête des guides, d'année en année, devenait l'événement essentiel de la saison d'été.

Plus tard, dans les années 1930, bien que n'appartenant plus à l'organisation touristique, je continuai à assurer pour la fête des guides le rôle bénévole de commissaire-priseur pour la vente aux enchères à l'américaine. Un certain 15 août, je fus chargé de vendre un flacon d'extrait de Chypre offert par Mme Roland Coty. Deux litres de cet extrait rarissime ! On se doute que les enchères allaient bon train. Finalement, les dix mille francs de l'époque ayant été dépassés, il ne restait plus en présence que deux tables se disputant à coups de billets le précieux flacon. La foule qui garnissait l'immense salle se passionnait pour les enchères, applaudissait, criait, et j'avais beaucoup de mal à annoncer : cinq cents francs à ma droite... une fois... deux fois ! Mille francs à ma gauche... une fois... deux fois ! Je faisais de grands gestes pour désigner le tenant de la dernière enchère.

On sait qu'aux enchères à l'américaine, toute somme annoncée doit être immédiatement payée, toutes les sommes précédentes restent acquises au vendeur ; un ultime enchérisseur, misant au moment psychologique, peut acquérir l'objet sur une seule mise. Ce ne fut pas le cas. Aux deux tables qui restaient en lice, on misait pour apporter de l'argent à la caisse de secours des guides, et finalement je compris qu'il me fallait conclure.

Le flacon de parfum est placé bien en évidence sur une console à la vue du public. Je prononce lentement les paroles habituelles : « ... Une fois... deux fois... personne ne dit mieux... attention ! je vais adjuger... trois fois, adjugé ! à ma droite » et, dans un geste d'une belle envolée, je désigne la table gagnante mais, du même coup, j'accroche le flacon de parfum, le projette sur les dalles de verre lumineuses du parquet de danse où il se brise en multiples éclats.

Un cri de consternation s'élève de l'assistance. Puis le silence se fait. Je me sens le point de mire de tous les regards. Personne ne voudrait être à ma place. Puis, tout à coup, de charmantes jeunes femmes en élégantes robes longues se précipitent, s'agenouillent, épongent le plancher parfumé avec leurs mouchoirs, reviennent en riant à leur table. L'odeur d'extrait de Chypre envahit la salle. On rit, on plaisante, moi seul suis malheureux. J'ai recueilli une somme considérable. Vais-je devoir la rendre ? Je n'ai rien d'autre à offrir au gagnant qu'un très beau piolet offert par la fabrique Simond, mais qui ne peut compenser la valeur du flacon de parfum. Devinant mon embarras, l'orchestre enchaîne un air endiablé, puis chacun ayant regagné sa place, j'annonce tout penaud : « La fête continue ! » On applaudit, la danse reprend, l'incident est oublié.

Frivolités, direz-vous ! Je vous le concède, mais ces années n'étaient-elles pas les « Années folles » ?

Responsable du Comité des sports d'hiver de Chamonix, j'organisais aussi le programme de la saison, ses manifestations sportives et ses fêtes.

Le Dr Agnel, président du Comité, a l'heureuse idée d'inviter à Chamonix la pléiade d'aviateurs de grand renom qui viennent de donner à la France presque tous les records du monde, en circuit fermé, de distance, de vitesse ; ceux aussi qui ont accompli les premières traversées de l'Atlantique ou les plus longs raids, tels Pelletier-Doisy, notre « Pivolo » national, sur Paris-Tokyo, Costes et Le Brix sur Paris-Tsitsikar (sept mille kilomètres), Challes sur l'Atlantique Sud, Costes et Bellonte, glorieux vainqueurs de la traversée est-ouest de l'Atlantique Nord sur le Bréguet 19 *Point d'interrogation*. Moins connus sont l'adjudant Bonnet, recordman de vitesse pure sur cent kilomètres à près de quatre cents kilomètres à l'heure, Doret, roi de l'acrobatie aérienne, et Thoret, recordman du monde du vol sans moteur (plus de onze heures à Biskra sur un avion ordinaire et non sur un planeur).

En leur honneur on avait organisé le « tournoi des as », un tournoi de bobsleigh sur la très difficile piste des Pellerins. Mais piloter un avion bolide comme celui de l'adjudant Bonnet ou un monstre comme le *Point d'interrogation* de Costes et Bellonte à travers l'Atlantique Nord, ne signifiait pas pour autant posséder les réflexes nécessaires à la conduite d'un engin aussi capricieux qu'un bob Bachmann à quatre personnes, sur les dix-huit virages relevés à la verticale de la piste olympique. Aussi avait-on adjoint à chaque aviateur un spécialiste, en l'occurrence choisi parmi nos meilleurs pilotes de bob chamoniards : Étienne Payot, Anatole Bozon, René Charlet, et leurs meilleurs freineurs. Le tournoi se passa fort bien. Nos « as » rivalisèrent de prudence et s'amusèrent beaucoup. Pour récompenser leurs professeurs, et sur l'initiative de Pivolo, ils dotèrent une épreuve en deux manches, réservée aux deux meilleures équipes chamoniardes du moment : celles des capitaines Étienne Payot et Anatole Bozon. Une seule condition. Après la première manche, les deux capitaines devaient changer de bob et d'équipe.

C'est ainsi que simple équipier sur le bob d'Anatole Bozon qui avait

remporté la première manche, je fus à la seconde l'équipier d'Étienne Payot, légèrement distancé.

— On va mettre le paquet ! dit-il.

On mit le paquet et tout alla bien jusqu'au fameux « S » des Écureuils, un double virage si court de rayon et si redressé qu'il fallait se basculer de l'une à l'autre courbe au centième de seconde pour contrôler le bolide. On mit tellement le paquet, le freineur oubliant volontairement de freiner, qu'au deuxième virage le bob s'éleva comme une flèche dans les airs, bascula et se retourna en pleine forêt sur ses occupants. Mes trois camarades furent assez sérieusement blessés : quant à moi, je me retrouvai à moitié perché dans un sapin, un peu étourdi mais sans aucun mal.

La piste des Pellerins continua à servir jusqu'après la Deuxième Guerre mondiale, mais une suite d'accidents mortels la fit définitivement interdire par la Fédération : la vitesse des engins modernes en acier ne s'accommodait pas des virages trop serrés et conçus à l'origine pour des bobs en bois.

J'ai gardé de mes quelques descentes en bob le souvenir d'un sport passionnant, farouche, impressionnant, la sensation d'une vitesse folle, alors que sur la piste des Pellerins on ne dépassait que rarement les quatre-vingts kilomètres à l'heure de moyenne. Mais, dans un bob, on est couché sur une planche, à dix centimètres de la glace sur laquelle on dévale un tortueux couloir dans un bruit infernal : on peut paniquer aisément ; il faut un sang-froid total, des réflexes rapides et des nerfs solides ; particulièrement pour le capitaine.

De nos jours, le bobsleigh est complètement oublié en France, tout en restant un sport olympique pratiqué surtout par les Allemands, les Autrichiens, les Suisses et les Italiens du Trentin.

Parmi les grands noms de l'aviation, Thoret faisait figure de phénomène par son caractère entier et son manque de discipline, étonnant pour un officier de carrière. Ils lui valurent bien des ennuis avec ses supérieurs. À cela s'ajoutait sa conception toute spéciale de l'aviation. Thoret était un promoteur et un défenseur acharné du vol sans moteur. Il l'avait prouvé à Biskra en restant plus de onze heures en l'air, hélice coupée, à bord d'un vulgaire appareil à moteur. Depuis, il s'acharnait à prouver ses théories par des démonstrations osées qui faisaient frémir les techniciens de l'aéronautique. J'avais eu l'occasion, comme journaliste, de décrire certaines de ses évolutions et, pour me remercier, Thoret, qui n'était pas insensible à la publicité, m'avait donné mon baptême de l'air à Paris sur un vieil appareil Henriot 14 datant de la Première Guerre mondiale. Ne l'avais-je pas vu, un jour où le föehn soufflait en rafales à plus de cent à l'heure sur la plaine des Praz de Chamonix, faire front au courant aérien, sans avancer d'un mètre, durant plus d'une heure, comme un aigle géant balancé par les courants ?

Une autre fois, venu se poser sur le petit terrain du Fayet, dans la plaine de l'Arve, avec un « Goliath Farman », biplan de bois et de toile de trente mètres d'envergure, bimoteur pouvant emporter huit passagers dans des fauteuils en

osier – type d’avion avec lequel Bossoutrot avait assuré en 1919 la première liaison commerciale Paris-Londres –, il prit à son bord quelques personnalités de Chamonix et moi-même comme journaliste. Il réussit à faire monter son avion bien au-dessus de son plafond maximum, en utilisant les ascendances dont il jouait en grand maître. On survolait en rase-neige le dôme du Goûter, à 4400 mètres d’altitude, quand tout à coup, sans doute surchauffé, le moteur gauche de l’avion prit feu. C’était assez impressionnant pour les passagers, ces flammes qui léchaient la toile et le haubanage en bois, mais Thoret ne se départit pas de son calme : il coupa tout simplement l’allumage, et le début d’incendie s’arrêta net. Il nous restait encore un moteur, et les qualités de planeur de l’avion, jointes à celle du pilote, nous permettaient de regagner sans dommage la terre ferme. Thoret sans doute en jugea autrement : il coupa le deuxième moteur, et, les deux hélices en croix, ce gigantesque avion (pour l’époque) se trouva livré aux courants aériens qui sifflaient dans les « cordes à piano » reliant entre eux les haubans. Ce sera, je crois, jusqu’à la démonstration d’une Caravelle sur le trajet Dijon-Paris il y a quelques années, la plus longue descente en vol plané d’un avion de commerce de cette envergure.

Tout se passa bien jusqu’à l’atterrissage, qui nous déporta en bout de piste, à un kilomètre des hangars. Alors, de sa voix rude et autoritaire, Thoret nous apostropha :

— Sautez tous, bandes de feignants, et poussez aux ailes !

Obéissant, ses passagers poussèrent le Goliath jusqu’au hangar de tôle, où son jeune mécanicien Mézères nous attendait, hilare, habitué qu’il était aux fantaisies de son patron. Charmant garçon, ce Mézères, un peu brouillé avec l’orthographe ; Thoret lui ayant demandé de mettre un écriteau dissuasif sur la porte du hangar où il lâchait la nuit un chien-loup, le mécanicien avait rédigé une belle pancarte : *Attention chien mort !*

Plus tard, Henry Potez, le constructeur d’Albert dans la Somme, proposa à Thoret d’exercer ses talents en créant un circuit touristique aérien au-dessus du mont Blanc, pour lequel il mit à sa disposition un avion Potez monomoteur à ailes hautes. Dérivé du fameux Potez 25 militaire, il pouvait emporter huit passagers, mais son moteur en étoile « Gnôme et Rhône » de 500 CV avait été réduit à 380 CV pour éviter des vibrations dangereuses du bâti-moteur. Pratiquement cet appareil plafonnait à un peu plus de 3000 mètres. Pourtant, Thoret, utilisant les ascendances, réussissait, quand les courants étaient favorables, à survoler le mont Blanc à 4800 mètres d’altitude. Arrivé au maximum d’altitude, il coupait son moteur, mettait l’hélice en croix et l’avion descendait dans un silence impressionnant pour se poser comme une fleur sur le terrain du Fayet. Il fallait le faire ! Certains passagers n’appréciaient pas. Moi, rien ne m’étonnait venant d’un tel pilote.

Mais Thoret, par ses humeurs brusques, son franc-parler peu choisi, ses accès de colère, lassait ses employeurs. Pour lui, seul comptait « son » mont Blanc. N’avait-il pas été le premier à le survoler dans ses moindres replis ?

N'avait-il pas baptisé « cirque infernal » la grande vallée glaciaire connue aujourd'hui sous le nom de vallée Blanche ? Ne se faisait-il pas appeler « Thoret-Mont-Blanc » comme cent cinquante ans plus tôt, Jacques Balmat, dit « Mont-Blanc » ?

Cher Thoret ! Je volais très souvent avec lui car il appréciait ma connaissance du massif et surtout mon enthousiasme pour ces vols remarquables. Aussi ne fus-je pas étonné lorsqu'un jour il m'appela au téléphone :

— Voulez-vous voler avec moi cet après-midi ? Il me reste deux places. Profitez-en !

Je bondis sur ma moto, dévalai jusqu'au Fayet.

On décolla ; l'avion prit de la hauteur. Je remarquai que Thoret ne suivait pas le circuit habituel qui consistait à longer les aiguilles de Chamonix, continuer par le bassin de la mer de Glace (le cirque infernal) et le mont Maudit, survoler à courte distance le sommet du mont Blanc, puis entamer sa descente en vol plané jusqu'au terrain.

Cette fois, Thoret « fignolait » son vol.

On dépassa la mer de Glace, on contourna l'aiguille Verte, on s'enfonça dans le bassin d'Argentière puis, revenant en frôlant les sommets, on piqua sur le refuge du Couvercle assez bas pour voir nettement les gens du refuge nous faire de grands signaux. Redressant son appareil, Thoret se dirigea sur les aiguilles de Chamonix, frôla le Grépon, l'aiguille du Plan, l'aiguille du Midi, aborda la zone des 4000 mètres, décrivit des orbes qui l'amènèrent presque sans effort au-dessus du mont Blanc. L'heure était tardive. Je regardais ma montre. Les vols touristiques duraient une heure, et ce laps de temps était déjà dépassé. Thoret était taciturne, silencieux, ce qui n'était pas dans son tempérament. Quelque chose d'anormal se préparait. J'en eus la confirmation immédiatement. Ayant atteint son plafond, Thoret, par une délicate manœuvre du palonnier et du volant, fit virer son avion bord sur bord et piqua sur l'Italie ! Je n'en croyais pas mes yeux. Le survol de l'Italie fasciste était formellement interdit. Thoret ne s'en souciait guère. Il se tourna vers moi.

— On va voir de près ce qu'on ne pouvait voir que de loin ! me dit-il.

On défila à 4000 mètres d'altitude devant les géants de la face italienne du mont Blanc. Je vis à les toucher les grands itinéraires de la face sud et de la face ouest, l'Innominata, l'arête de Peuterey, les séracs suspendus de la Brenva, puis on repassa sur le versant français par-dessus le col du Géant, pour longer à nouveau le massif, continuer vers le sud en direction des Aravis et enfin revenir se poser sur le terrain du Fayet après un vol sensationnel de plus de deux heures, qui me laissa pantois et émerveillé.

Thoret rangea impeccablement son avion devant le hangar, sortit de la carlingue, ôta son serre-tête de cuir, me tendit un télégramme qu'il avait reçu. Je le lus avec beaucoup d'émotion. Thoret venait d'être remercié ! Je ne savais quoi dire. Je comprenais tout : Thoret venait de faire ses adieux à son

mont Blanc.

Ce fut en effet son dernier vol sur la cime. Il avait été le précurseur, il restera le seul à avoir piloté de lourds avions à moteurs entre les cimes – je dis bien entre les cimes – les plus rapprochées du mont Blanc. Sa science des ascendances, toutefois, n'aura pas été inutile, et jusqu'à l'avènement des avions à réaction, qui sont en fait des fusées ailées, ses théories (« on vole avec ses ailes ») seront controversées mais feront avancer la connaissance des courants aériens indispensable aux pilotes de planeurs.

Thoret se retirera, lassé, loin du monde et finira ses jours en ermite et en sculpteur dans une grotte aménagée du massif des Baux.

CHAPITRE VIII

La saison d'hiver 1929-1930 avait été l'une des plus glorieuses de Chamonix. Le patinage était roi : le ski alpin n'avait pas encore acquis ses lettres de noblesse, et nous étions très peu à le pratiquer. En revanche, les matches de hockey, les concours de patinage-figures ou de patinage de vitesse, le curling, le ski-joring même, ce ski attelé importé de Saint-Moritz, faisaient fureur. Sur l'immense patinoire olympique en plein air, des centaines de patineurs évoluaient. J'y étais souvent appelé pour diriger les épreuves et c'était fort plaisant : des essaims de jeunes filles patinaient, valsaient, rivalisant d'élégance et de souplesse. Jusqu'à ce jour, je dois avouer que mes relations féminines n'avaient été que de pure camaraderie montagnarde, et voici que je découvrais la femme-femme, que j'ébauchais des flirts. L'école du patinage devenait l'école du badinage ! C'était d'autant plus grave que je m'aperçus bien vite que le mal m'avait atteint.

Je rencontrai fréquemment sur la glace une jeune fille gaie et enjouée, qui valsait agréablement avec ses compagnes, et je me rendis compte qu'elle ne m'était pas indifférente, ce dont je fus persuadé lorsque, le dimanche suivant, je la rencontrai au grand concours de sauts à skis que j'organisai sur le tremplin olympique des Bossons. Elle s'y était rendue à skis. Le patin ! Le ski ! Deux bons points à son acquit ! D'elle je ne connaissais rien. Ses parents étaient venus s'installer à Chamonix pendant que j'accomplissais mon service militaire. En revanche, son frère fréquentait mon ami Georges Tairraz, et cela facilita nos rencontres. Car c'en était fait, j'étais mordu ! Sans savoir comment j'avais été harponné, on se rencontrait à la sortie du bureau, à la patinoire, sur les pistes de ski. Et lors de ces grands concours de sauts.

Chaque dimanche était une grande fête. Dans ces années où le ski alpin était pratiquement inconnu en France alors qu'il naissait brillamment dans les Grisons, l'Oberland et l'Arlberg, les concours de sauts réunissaient autour du tremplin de Chamonix la grande foule des spectateurs. Responsable des sauts, je faisais venir la fine fleur des sauteurs français ou étrangers, entre autres les Suisses Vuilleumiez et Reussner, les Autrichiens Harald Reinl, Kurt Wick. J'avais découvert de nombreux étudiants norvégiens à Grenoble, ravis de passer leurs dimanches à Chamonix et d'y pratiquer leur sport national ; plusieurs d'entre eux devaient devenir par la suite des champions, tels Petersen, Tom Murstad, Olaf Ulland. Le « plateau » de sauteurs était complété par les Français dont les chefs de file étaient Alfred Couttet et Kléber Balmat. Une seule famille de Chamonix, les Lucchini, engageait à chaque concours jusqu'à cinq ou six concurrents s'étageant entre dix et quinze ans. L'un d'eux, Arsène Lucchini, sera plus tard le premier sauteur français à dépasser les cent

mètres. Mais les plus doués étaient nettement deux gamins des Bossons : James Couttet et Régis Charlet.

Le concours terminé, je reprenais mes skis et rentrais lentement par la forêt des Pellerins ; pas seul car « elle » m'avait sagement attendu, perdue dans la foule des spectateurs.

Vous avez compris que cette idylle sous la neige aurait une fin heureuse. Je ne vous détromperai pas : nous nous marierons en 1930. Mais revenons à cet hiver 1929-1930 et aux sauts à skis, et parlons un peu de Kléber Balmat, notre meilleur sauteur, le plus fin styliste, qui, à un âge où la plupart ont depuis longtemps raccroché, continuait à sauter dans les grands concours internationaux.

Kléber Balmat, comme Alfred Couttet, avait fait la Première Guerre mondiale dans les chasseurs-skieurs. Comment se fit-il qu'il fut envoyé sur le front russe ? C'est une autre histoire, mais il y fut surpris avec tout le détachement français par la révolution de 1917. Coupés de la France, il ne restait à cette poignée d'hommes qu'une solution : traverser la Sibérie et rentrer par le Japon. Ce que fit Kléber, après des aventures dignes d'un Joseph Kessel.

La paix revenue, l'élégant guide et skieur, peu porté sur un travail régulier, vivotait avec extravagance. Comme skieur, il réalisait le meilleur et le pire. Sa vie privée donnait beaucoup de soucis aux dirigeants du Club. Pourtant, il participa aux jeux Olympiques de Saint-Moritz en 1928. Il avait été comme ses camarades habillé de pied en cap par le Comité olympique français. Sa prestation au tremplin fut bonne, mais aucun Européen à l'époque n'aurait prétendu dominer les Scandinaves, ces maîtres du saut à skis. Kléber, très entouré, hâbleur, faisait surtout le joli cœur dans les salons de Saint-Moritz, jusqu'au jour où, n'ayant plus d'argent de poche, il vendit à un amateur sa tenue olympique. Ce qui le priva de défiler avec la délégation française pour la clôture des Jeux !

1930 sera pour moi une année faste. Je me marierai le 3 mars avec celle qui depuis deux ans assistait à tous les concours de sauts à skis et à toutes les épreuves de patinage que je dirigeais. Nous avons fêté nos cinquante ans de mariage le 3 mars 1980 ! Inutile d'en dire plus, sinon que nous avons eu comme tout le monde des hauts et des bas, beaucoup de bonheur et un grand malheur : la perte de notre fils à l'âge de vingt-trois ans. Mais aujourd'hui, par la grâce de nos deux filles, nous voici heureux arrière-grands-parents. Et j'aime relire le texte admirable que Ramuz a écrit et qui est inscrit sur la première page du livret de mariage des époux vaudois ; il résume si bien ce que par pudeur je n'oserais confier.

Ce texte n'a jamais figuré dans les œuvres complètes du grand écrivain vaudois ; il n'a jamais été commercialisé, mais il est imprimé en exergue sur les livrets de famille des habitants de ce canton de Suisse romande pour lequel il a été spécialement écrit.

Le voici :

Viens te mettre à côté de moi sur le banc devant la maison, femme, c'est bien ton droit ; il va y avoir quarante ans qu'on est ensemble.

Ce soir, et puisqu'il fait si beau, et c'est aussi le soir de notre vie : tu as bien mérité, vois-tu, un petit moment de repos.

Voilà que les enfants à cette heure sont casés, ils s'en sont allés par le monde ; et de nouveau on n'est rien que les deux, comme quand on a commencé.

Femme, tu te souviens ? On n'avait rien pour commencer, tout était à faire. Et on s'y est mis, mais c'est dur, il y faut du courage, de la persévérance.

Il y faut de l'amour, et l'amour n'est pas ce qu'on croit quand on commence.

Car ce n'est pas seulement ces baisers qu'on échange, ces petits mots qu'on se glisse à l'oreille, ou bien de se tenir serrés l'un contre l'autre ; le temps de la vie est long, le jour des noces n'est qu'un jour – c'est ensuite, tu te rappelles, c'est seulement ensuite qu'a commencé la vie.

Il faut faire, c'est défait ; il faut refaire et c'est défait encore.

Les enfants viennent ; il faut les nourrir, les habiller, les élever, ça n'en finit plus ; il arrive aussi qu'ils soient malades ; tu étais debout toute la nuit, moi je travaillais du matin au soir.

Il y a des fois qu'on désespère ; et les années se suivent et on n'avance pas, et il semble souvent qu'on revient en arrière.

Tu te souviens, femme, ou quoi ?

Tous ces soucis, tous ces tracas ; seulement tu as été là. On est restés fidèles l'un à l'autre. Et ainsi j'ai pu m'appuyer sur toi, et toi, tu t'appuyais sur moi.

On a eu la chance d'être ensemble, on s'est mis tous les deux à la tâche, on a duré, on a tenu le coup.

Le vrai amour n'est pas ce qu'on croit. Le vrai amour n'est pas d'un jour, mais de toujours.

C'est de s'aider, de se comprendre.

Et peu à peu on voit que tout s'arrange. Les enfants sont devenus grands, ils ont bien tourné. On leur avait donné l'exemple.

On a consolidé les assises de la maison. Que toutes les maisons du pays soient solides, et le pays sera solide, lui aussi.

C'est pourquoi mets-toi à côté de moi et puis regarde, car c'est le temps de la récolte et le temps des engrangements.

Quand il fait rose comme ce soir, et une poussière rose monte partout entre les arbres.

Mets-toi tout contre moi, on ne parlera pas ; on n'a plus besoin de rien se dire,

On n'a besoin que d'être ensemble encore une fois, et de laisser venir la nuit dans le contentement de la tâche accomplie¹.

CHAPITRE IX

Me voici donc marié, soucieux de mes responsabilités de futur chef de famille. Aussi décidai-je de passer l'examen de guide de montagne, comme profession d'appoint non négligeable et conciliable avec mon emploi au bureau de tourisme et de sports d'hiver.

À l'époque, la Compagnie des guides de Chamonix conserve toute son indépendance. Fièrre de son ancienneté (1823), elle nomme ses membres au choix. C'est un véritable compagnonnage. J'avais été présenté au Comité par deux parrains : Alfred Couette et Armand Charlet ; ma liste de courses était suffisante, d'une part celles accomplies comme amateur et membre du groupe de haute montagne, d'autre part celles faites comme porteur et assistant de guides diplômés.

Le maire de Chamonix présidait le jury, à ses côtés se tenait le juge de paix qualifié pour légaliser les résultats. Cinq vieux guides délibéraient et posaient des questions purement théoriques, étant dit que le parrainage suffisait pour justifier la valeur technique du candidat.

Je sortis major de cette promotion 1930. Sans le savoir, je venais de rompre une tradition centenaire.

Jusqu'à ce jour, seuls les hommes natifs de la commune de Chamonix et de sa section d'Argentière pouvaient prétendre entrer à la Compagnie. Le pont de Tacconnaz au sud de la vallée, le col des Montets au nord étaient des frontières infranchissables. Avant la réunion du jury, j'étais inquiet : qu'allait-il advenir de moi, né à Paris de parents beaufortains ? Il faut croire que les sept années passées à Chamonix, l'appui très efficace de mes parrains avaient ébranlé les fondations de la Compagnie. Comme le déclara Joseph Demarchi, président aux longs favoris romantiques :

— Tu es le premier ÉTRANGER que nous admettons. Fais en sorte que nous n'ayons pas à le regretter !

Nanti du titre envié, je continuai cependant mon travail au bureau tout l'été 1930. Vinrent l'automne et la préparation des sports d'hiver. J'étais chargé comme chaque année de préparer et de faire imprimer un petit opuscule : le programme des sports d'hiver pour la saison 1930-1931. Pour agrémenter le caractère un peu austère de cet annuaire, j'avais contacté deux dessinateurs de mes amis.

L'un d'eux, Alex Virot, dessina la couverture avec beaucoup de talent. Quelques années plus tard, devenu un grand journaliste sportif, il créa la rubrique ski du quotidien sportif *L'Auto* de Félix Desgranges, et se tua en moto dans les Pyrénées en suivant pour la énième fois le Tour de France cycliste. Le second, Chérel, caricaturiste au *Petit Dauphinois*, possédait un

talent inouï et marchait à grands pas sur les traces de Sem, son aîné. Il illustrait pour son journal les grands procès, les manifestations politiques ; il avait caricaturé tous les « grands » du moment. Avec l'approbation du Comité, je le fis venir à Chamonix et le présentai aux personnages influents de la station : présidents, hôteliers, grands sportifs, dont il fit un portrait à la plume saisissant de vérité. Il savait capter le mouvement et l'instant.

Le programme sortit fin novembre et fut distribué dans Chamonix. J'en étais satisfait. Certains ne le furent pas, notamment un grand hôtelier de la station, aujourd'hui disparu, peu sensible à l'humour, qui n'apprécia pas son portrait « croqué » alors qu'il jouait aux cartes, sa distraction favorite. Me rencontrant justement dans le café où il bridgeait, il piqua un accès de colère incontrôlé et me gifla devant les consommateurs stupéfaits. Cet homme avait quarante ans de plus que moi, je ne pouvais que subir et me retirer et, comme il présidait divers comités qui m'employaient, donner ma démission de tous les postes que j'occupais.

Ainsi, du jour au lendemain, à la veille de la saison d'hiver, je me retrouvai sans emploi, marié et en attente d'un enfant. Sans plus tarder, je me fis connaître dans la vallée comme professeur de ski. Il faut dire qu'à cette époque la profession n'était pas réglementée ; n'importe qui pouvait l'exercer, les techniques étaient encore rudimentaires. Pour ma part, j'avais tout appris d'Alfred Couttet et, par la suite, ma participation à divers concours internationaux m'avait permis de glaner çà et là, chez les Suisses pour le ski alpin, et chez les Scandinaves pour le fond nordique, des notions plus avancées.

Je n'eus pas à me plaindre de ma décision. Les leçons de l'hiver me rapportèrent suffisamment pour compenser largement ce que je gagnais au syndicat d'initiative. En plus, je goûtais la joie secrète de celui qui ne doit rien à personne : j'étais mon maître. Au fond, cette gifle, loin de me couler, m'avait propulsé plus avant.

Ma femme dit que j'ai de la chance d'avoir un heureux caractère. Peut-être a-t-elle raison.

La naissance d'un fils, début janvier 1931, vient combler notre bonheur ; j'ai des loisirs et je peux m'adonner plus complètement à mes correspondances de journaliste. Puis vient l'automne et c'est alors que le Dr Hallberg, un Norvégien chargé de la direction sportive de l'hôtel P.L.M. du mont Revard, me propose de prendre la tête de l'école de ski qu'il vient de fonder. Il a créé sa propre méthode, qu'il ne faut pas confondre avec la méthode de l'Arlberg qui fait la loi en Europe orientale sous la férule de Hannes Schneider. Pour parfaire sa méthode – c'est la première fois qu'on envisage en France de codifier l'apprentissage du ski alpin –, il me demande de venir un mois avant la saison. Nous travaillons ensemble, lui sur maquette, moi sur le terrain. Il a d'excellentes idées que je mets à profit et parfois développe. C'est ainsi que je définis, par une suite d'articles dans *Le Petit Dauphinois*, un virage stemmé, allégé par élévation du corps ; il sera connu et

répertorié sous le nom de « bond ».

Ce même hiver 1931-1932, la Fédération française de ski organise au mont Revard le premier examen pour l'obtention d'un diplôme de moniteur de ski. Devant un jury présidé par le Dr Lacq et M. Charles Bayle, je passe donc cet examen avec les élèves que j'ai enseignés. Me voici diplômé numéro un.

Cet hiver passé au Revard marquera pour moi une période sportive très riche. Professeur toute la semaine, je redeviens coureur de fond le dimanche et, profitant de la présence de l'équipe de France de fond, je m'entraîne avec elle. Je ne manque aucune des épreuves et découvre, sur le plateau du Revard, les sensations intenses de la course contre la montre. À travers la magnifique forêt, nous sommes une trentaine à nous élancer sur la petite piste jalonnée de fanions de papier rouge ; très souvent je pars « scratch », et il me faut remonter la longue colonne, dépasser les concurrents partis avant moi, sachant que chaque concurrent rattrapé me donne une minute de gain. Le ski nordique est une épreuve reine dans laquelle le coureur doit se donner à fond. C'est un sport qui nécessite une forme physique parfaite, un grand et long entraînement, du souffle et du cœur, mais aussi la volonté de se dépasser. La technique du skieur de fond est subtile, faite de souplesse, de gestes harmonieux, coordonnés, d'une très grande beauté. Le coureur doit savoir modifier son style selon le relief qu'il aborde ; c'est un pas glissé permanent d'autant plus dur à maintenir à la montée. Le plus difficile est de savoir doser ses efforts selon la longueur du parcours : quinze, trente ou cinquante kilomètres. En un demi-siècle, les temps ont été réduits des deux tiers. Matériel moderne, technique, entraînement et nourriture des athlètes en sont la cause.

Ces dernières années, le ski de fond a retrouvé une audience nationale, alors qu'à mon époque nous n'étions pour la France qu'une trentaine de coureurs licenciés dignes de ce nom, mais je pense qu'il y a confusion. On a fait du ski de fond un sport pour le « troisième âge », pour « monsieur n'importe qui ». Quelle erreur ! Le fond est un sport dur, épuisant, absolument déconseillé aux cardiaques. Pourquoi ne revient-on pas à la randonnée scandinave qui se pratique en toutes neiges, sans piste préalablement tracée, mais avec des chaussures légères et des skis de demi-fond, plus étroits que les skis de grande randonnée actuels ?

La saison se terminait fin février au mont Revard. Puis le grand hôtel retournait pour quelques mois à sa solitude, et les moniteurs se dispersaient à travers la France. Mes camarades et moi avons décidé d'aller courir la fameuse course de descente du Grand Mont d'Arêches en Beaufortin. C'était un parcours remarquable, qui se déroulait sur plus de mille mètres de dénivellation, des sommets de Cuvy jusqu'à Arêches. Naturellement il fallait se rendre au départ en peaux de phoque : trois heures d'une rude montée, dans une neige profonde et poudreuse. Il n'y avait pas de piste tracée, simplement un petit jalonnement. Chacun d'ailleurs ne connaissait qu'une tactique : prendre tout droit, car le mot « schuss » venu de l'Arlberg n'était pas encore

introduit dans le langage des skieurs. En ce qui me concerne, je devais non seulement courir mais aussi assurer le compte rendu de l'épreuve pour *Le Petit Dauphinois* et, chose nouvelle, le radio reportage pour la station de « Lyon-La Doua ». Comment concilier ces trois impératifs ?

Ce sera très simple : en plein accord avec les dirigeants officiels et les autres coureurs, il est décidé que je partirai numéro un, mais dix minutes avant le départ du second, ce qui me donnera le temps d'accomplir ma course et de me précipiter dans la cabine de radio pour commenter les descentes de mes camarades. Belle époque !

Ce jour-là je terminai onzième, après deux ou trois chutes qui ne m'empêchèrent pas de continuer. Il n'était pas rare à l'époque de voir un grand champion tomber et gagner une course. Chutes souvent inévitables dans les neiges variables, tantôt croûtées, tantôt poudreuses, tantôt lourdes et profondes sur lesquelles se déroulaient les compétitions : aucun coureur n'accepterait aujourd'hui de prendre le départ dans de telles conditions ! Sur cette même descente, Allais encore jeune débutant se cassa une jambe, et un pittoresque concurrent polonais, Muckenbrumm, s'enfonça tête la première dans le manteau neigeux. Il serait mort asphyxié si le concurrent qui le suivait ne s'était arrêté pour le dégager.

Tous ces concours se terminaient dans une euphorie générale, où officiels et coureurs buvaient et chantaient en chœur, se donnant rendez-vous pour de nouveaux exploits.

CHAPITRE X

En plein hiver, au début de l'année 1934, une nouvelle nous apprenait que le roi Albert I^{er} de Belgique s'était tué au cours d'une escalade solitaire au rocher de Marches-les-Dames. Le souverain était très aimé de la population chamoniarde. Le « Roi chevalier » de la Première Guerre mondiale était aussi un remarquable alpiniste et, bien que familier des Dolomites, il avait escaladé plusieurs sommets dans le massif du Mont-Blanc où un refuge et une aiguille portent toujours son nom. Arthur Ravel, fils de Ravel le Rouge, avait eu l'honneur de l'accompagner et, dès qu'il apprit l'accident, il vint nous trouver, Georges Tairraz et moi.

— Faut faire quelque chose ! dit-il.

— D'accord, mais quoi ? Le bureau des guides a envoyé un télégramme de condoléances.

— Pas suffisant. Si vous êtes d'accord, on va hisser un drapeau belge et un drapeau français sur le sommet du pic Albert.

— Une hivernale ? D'accord, il faut prendre les skis.

Nous partîmes séance tenante et par une nuit glaciale de février, à skis, par le sentier forestier du Plan de l'Aiguille, puis à travers les moraines et les langues glaciaires du pied des Aiguilles, nous gravîmes les 1800 mètres de dénivellation, sur une neige dure, difficile à travailler. Rapidement, par le couloir de la Bûche et la voie normale, nous atteignîmes le sommet du pic. Il y régnait un froid polaire. Nous plantâmes dans une fissure les drapeaux belge et français cravatés de crêpe et entreprîmes immédiatement la descente, pour arriver en fin de matinée à Chamonix.

Geste qui fut très apprécié par les Belges et qui nous valut de nombreuses lettres de remerciements venant de gens très simples du Brabant, des Flandres ou du Pays wallon.

Nous allons entrer maintenant dans une décennie qui sera capitale pour moi. Dix ans durant lesquels, homme-Protée, je fus en même temps guide, skieur, journaliste, radio reporter, cinéaste, explorateur et... exploitant de brasserie.

Il me paraît donc nécessaire de séparer ces diverses activités et de parler des faits les plus marquants qui les ont jalonnées. Tout faire ne mène à rien, dit-on. Je crois au contraire que, selon la parole de Paul Valéry, je me suis enrichi de ces mutuelles différences.

En ce qui concerne la Brasserie de la Poste, ce ne fut en fait qu'un abcès de fixation.

À mon retour du Revard, mon beau-père me conseilla de reprendre le fonds

d'une brasserie qui occupait le rez-de-chaussée de la très ancienne maison qu'il avait achetée en venant s'installer à Chamonix. Tour à tour il y avait eu en ces lieux le relais des diligences, l'école, le bureau de poste.

Je n'avais aucune expérience de ce genre de commerce mais, ayant fréquenté les milieux de skieurs et d'alpinistes, j'avais constaté qu'il manquait à Chamonix un établissement où ceux-ci seraient accueillis en camarades. Un alpiniste qui rentre de course en montagne fatigué, brûlé par le soleil, a besoin de trouver un endroit où il puisse se reposer, manger ce dont il a envie, et cela à n'importe quelle heure du jour ou de la nuit. C'est ce que nous nous sommes astreints à faire durant les cinq années que nous avons exploité la brasserie. Je dis nous, mais je devrais dire : ma femme, qui avec un grand courage s'était donnée à cette tâche difficile.

Dans la brasserie se donnaient rendez-vous les alpinistes les plus célèbres du monde entier ; et l'hiver, les skieurs s'y retrouvaient dans une ambiance chaleureuse et gaie. L'ennui était qu'il fallait ouvrir à 6 heures du matin, pour ne fermer qu'à 1 heure du matin suivant.

Laissons donc là la Brasserie de la Poste, ses fondues, sa viande séchée, ses gratinées, ses croûtes au fromage et ses grillades, pour passer à d'autres activités.

Mon expérience du Revard ayant été concluante, la Fédération française de ski me confia à diverses reprises les cours d'enseignement du ski et la formation des moniteurs. Je fis comme directeur plusieurs de ces cours : les uns à l'Alpe-d'Huez, les autres dans les Pyrénées, à Barèges. L'été, le Club alpin me confia la direction d'un cours de guides de montagne qui eut lieu à Gavarnie.

Ma position semblait donc être bien assurée comme moniteur-chef de la Fédération, lorsque le vent d'est se fit sentir en France, apporté par de jeunes loups qui avaient découvert Saint-Anton et Hannes Schneider, le « pape » de l'Arlberg, dieu vivant du ski alpin. Selon eux, seule sa méthode était orthodoxe, et bien sûr la Fédération décida de s'aligner sur l'Arlberg. Hannes Schneider vint en personne présider le jury qui clôtura un cours de perfectionnement de huit jours, au col de Voza, à l'issue duquel devaient être décernés des diplômes de moniteur-chef.

Ces cours eurent lieu du 8 au 20 décembre 1935, Hannes Schneider avait délégué Rybyska, un de ses élèves favoris, pour nous enseigner les mystères de l'« AB-Stemm », une ouverture en demi-chasse-neige aval destinée à faciliter la rotation du skieur. Ce mouvement était fortement critiqué. Pour ma part, il allait en contradiction formelle avec la technique du « bond » que j'avais enseignée avec succès au Revard, et j'essayai d'en discuter avec les maîtres de l'Arlberg, mais discuter la technique de Hannes Schneider était un crime de lèse-majesté. On me le fit comprendre. Le jour de l'examen arriva ; il n'y eut qu'un recalé : moi ! Sur-le-champ, je ne compris pas. J'étais dans une forme excellente, j'avais remporté, l'année précédente, ma première grande course internationale de descente : le grand prix des Améthystes, au

glacier d'Argentières. Épreuve reine dont le départ était donné à plus de 3500 mètres d'altitude, sur un glacier, en toutes neiges ; un tracé direct jalonné de petits fanions rouges sans aucune porte de direction. Le Club alpin français m'avait confié depuis trois ans la direction des stages de ski de printemps des membres de son ski-club à Lognan et Trê-la-Tête ; bref, je croyais être une personnalité du monde skieur !

En ce triste samedi de décembre, j'étais écarté sans raisons valables de l'enseignement du ski.

J'ai déjà écrit que j'ai un caractère heureux ; le premier moment de déception passé, ma défaite cruellement ressentie, je décidai donc d'abandonner cette profession. L'AB-Stemm m'avait vaincu, mais j'ai eu, depuis, la joie et la fierté de constater que, vingt ans plus tard, James Couttet et son christiania allégé, et ensuite l'École nationale du ski français faisaient de l'élévation et de l'allègement du skieur, au moment du virage, la clef de voûte de la nouvelle technique !

J'abandonnai donc l'enseignement, mais non pas la compétition. J'accompagnai désormais – et jusqu'à mon départ pour l'Algérie, en 1938 – l'équipe de France dans la plupart de ses déplacements à l'étranger : championnats du monde, Kandahar, jeux Olympiques de Garmisch, Sestrières, Wengen, Murren, Engelberg, Innsbruck ; Philippe Payot était le coach officiel, et j'avais été incorporé dans son équipe, notamment en raison des facilités que m'accordait mon journal. J'avais à ma disposition une citroën 10 CV « moteur flottant » avec laquelle je trimballais mes camarades coureurs : James Couttet, Louis Agnel, François Tissot, Roger Allard, Romain Morand, Seigneur prirent place dans ma voiture pour des rallyes à travers l'Europe centrale malgré neige, verglas, et intempéries. Pourtant, j'avais débuté par un spectaculaire plongeon dans un lavoir de granit en Auvergne, au retour d'une coupe Gilbert-Sardier, au puy de Sancy !

Magnifique époque où les skieurs n'étaient pas encore sursaturés d'épreuves, où le sport et la gaieté marchaient de pair, où les déplacements étaient d'heureux voyages, où la camaraderie était affectueuse. Où l'argent n'avait pas encore prépondérance sur l'amitié. J'emmenais très souvent les jeunes de l'équipe. Et, pour les récompenser, j'utilisais des arguments qui feront sourire. Au retour des championnats du monde d'Engelberg où James Couttet, Émile Allais et Louis Agnel s'étaient distingués, j'avais promis aux jeunes une sensationnelle choucroute au buffet de la gare de Berne ! Une autre fois, les jeunes s'étant distingués à Garmisch, j'avais offert à chacun un chapeau tyrolien avec une splendide plume d'aigle ou une touffe de blaireau, au choix. Je sais que James Couttet l'a conservé pendant plus de vingt ans. « Un de mes meilleurs souvenirs », me dit-il souvent. Aujourd'hui on court pour une voiture, hier pour un chapeau !

CHAPITRE XI

Si mon activité de skieur fut grande pendant les années 1930, celles de guide et d'alpiniste ne le furent pas moins.

Tout d'abord elles s'orientèrent sur des activités annexes du métier de guide, comme par exemple le cinéma de montagne. Dès 1933, je tournai avec le metteur en scène Henri Storck un film en 35 mm, *Trois Vies et une corde*, dont l'opérateur était mon ami Georges Tairraz. Le film, dont j'étais à la fois le chef d'expédition et la vedette, se déroulait dans le cadre majestueux du cirque du mont Mallet. Plus particulièrement dans le groupe de fines aiguilles de granit qui se nomme « les Périades ». Pour y accéder, nous montions chaque matin du refuge de Leschaux jusqu'à la brèche Puiseux : près de mille mètres de dénivellation, avec de lourdes charges, notamment les batteries de l'époque, et les caméras encombrantes et nullement adaptées à un service aussi scabreux. Mais Georges avait déjà à son actif de multiples tournages ; il était et restera le meilleur cameraman français de son temps, et je crois pouvoir dire que, durant sa carrière, il n'y a pas eu une scène de neige ou de rocher, dans un des grands films d'alors, dont il n'ait eu la direction des prises de vues.

Nous avions à l'époque un jeune porteur amateur. En fait, il s'agissait d'un petit bonhomme qui exerçait ses talents de violoncelliste dans l'orchestre de la Brasserie centrale de Chamonix. Maurice Baquet était passionné de montagne et nous l'avions accepté dans notre petite troupe dont il était le boute-en-train. Comme porteur chargé du ravitaillement, c'était autre chose : on lui avait confié au départ du Montenvers un cageot de poires, mais il en avait mangé la moitié avant d'arriver au refuge !

C'est au cours de ce film que diverses aventures nous apportèrent un peu de piment.

Un jour, chargé avec Émile Folliguet de déclencher volontairement une avalanche sur la pente la plus raide du glacier du mont Mallet, nous coupâmes à skis ladite pente, cependant que beaucoup plus bas, sur un replat, Georges Tairraz et son fidèle porteur « Boule » (Roland Couttet) se mettaient en batterie. Le résultat dépassa les espérances. En coupant la pente recouverte de neige fraîche, je déclenchai une superbe avalanche. Hélas ! Folliguet, qui suivait dans ma trace et qui par conséquent allait plus vite que moi, m'évita en coupant au-dessus, ce qui déclencha sur moi une coulée qui me prit les skis et m'entraîna. Je n'avais qu'une solution : foncer droit dans la pente et prendre de vitesse l'avalanche. Jamais, je crois, je ne tins aussi bon sur mes skis. Je réussis à me sortir de ce pétrin par un schuss que je n'aurais jamais osé faire. Tout en bas, Georges, l'œil fixé à sa caméra, suivait la progression de

l'avalanche qui augmentait de volume et devenait majestueuse. Il était au rebord extrême du plateau, assuré à la corde par Boule. Jamais, avait-il pensé, l'avalanche ne viendrait jusqu'ici. Il tournait donc avec enthousiasme lorsque, tout à coup, il sentit le manteau neigeux se mouvoir sous ses pieds, puis il fut renversé avec sa caméra et entraîné dans la queue de l'avalanche. On le dégagea retenu à bout de corde par son porteur qui était miraculeusement resté en dehors de la trajectoire. Malheureusement, le film fut perdu, et nous ne recommençâmes pas une deuxième fois l'expérience.

Autre incident au cours du même tournage dans la région des Grands Mulets. Nous filmions dans la combe Maudite, derrière le refuge des Grands Mulets. C'est sans doute la zone la plus crevassée et la plus grandiose du massif du Mont-Blanc.

Un matin, alors que nous tournions une scène sur la neige très dure de la nuit, le chapeau d'un figurant, indispensable aux raccords, fut emporté par le vent. Georges Tairraz, qui n'était pas encordé, se précipita pour le rattraper, glissa sur les reins et disparut en poussant un grand cri dans une énorme crevasse, qui pouvait bien avoir quarante mètres de profondeur. Un silence dramatique suivit. Nous n'osions plus crier, craignant l'inévitable. Puis du fond de la crevasse s'éleva la voix de notre ami : « Lancez-moi une corde, je n'ai rien ! » En fait, Georges était tombé sur un pont de neige à quinze mètres de profondeur, un tout petit pont qui avait résisté. Risques du métier !

C'est en 1935 que je reçus la visite dans notre brasserie de Chamonix d'un jeune capitaine de chasseurs alpins, en stage à l'école de haute montagne de Chamonix. Raymond Coche, un solide Dauphinois, venait de passer sept années dans les compagnies sahariennes portées. Il avait été lieutenant méhariste au Tanezrouft et il revenait en France pour y accomplir son temps de capitaine comme le voulait le règlement militaire de l'époque.

Cette passion du Sahara qui le possédait tout entier, Coche chercha à me la communiquer.

— J'organise à mes frais une petite expédition au Hoggar. Il y a là-bas de nombreux pics inviolés ; d'autre part, mon ami Conrad Kilian m'a situé plusieurs emplacements de gravures rupestres, quelque part dans la Tefedest. L'expédition comprendra mes camarades de sport : Pierre Lewden, le champion d'Europe de saut en hauteur, et François de Chasseloup-Laubat, sélectionné olympique pour le cent mètres en 1924 comme je l'ai été pour le décathlon. Un cinéaste, Pierre Ichac, qui a déjà parcouru le Hoggar, se joindra à nous. Mon rêve serait de gravir la « Montagne-des-Génies », massif montagneux inconnu, même des indigènes qui ne s'y risquent pas car elle est peuplée de djenouns. J'ai besoin d'un guide, je n'ai pas les moyens de le dédommager autrement qu'en prenant à ma charge tous les frais de l'expédition. Voudriez-vous être ce guide ?

Tous les noms que m'avait cités Coche m'étaient inconnus, mais une vision de mon enfance me revenait en mémoire. Tout gosse, j'avais été au musée de l'Homme qui s'appelait à l'époque le musée du Trocadéro, dans le vieil

édifice de l'époque Eiffel, démoli pour faire place au palais de Chaillot. Une expédition venait justement d'explorer le Hoggar, et le musée avait reconstitué un campement touareg se détachant sur les étranges pics volcaniques de l'Attakor. Ces mystérieux hommes voilés m'avaient fasciné, et voici qu'on me donnait la chance de les rencontrer.

Je crois bien que je ne pris même pas l'avis de mon épouse, que j'oubliai mes deux enfants en bas âge. Bah ! me disais-je, la brasserie suffira à faire vivre ma famille. Non, je ne pouvais pas rater cette occasion ! J'acceptai.

J'ai dit dans mes *Carnets sahariens*¹ que cette découverte du Hoggar sera la plus grande aventure de ma vie, celle qui a décidé de ma vocation d'explorateur et surtout d'écrivain. Coche a écrit quelque part qu'il avait été stupéfait de ma rapide adaptation au milieu saharien. J'étais devenu d'instinct un méhariste accompli, il me semblait avoir vécu une autre vie dans ces terres de feu, de sables et de rocs. Et, bien sûr, en revenant de cette expédition qui fut bénéfique sur tous les points : réussite de la deuxième ascension de l'Illaman, première ascension de la Garet El Djenoun, de la Saouinan et de l'Iharen, découvertes des peintures rupestres du Mertoutek, je savais déjà que je retournerais au Sahara.

C'est au retour de cette expédition qu'un certain M. Ledoux, qui avait créé des écoles de ski à Megève, me proposa de créer une école d'alpinisme à Chamonix, dans les mêmes conditions. Stages d'une ou deux semaines à prix forfaitaire ; enseignement du rocher en école et de la technique alpine, ce qui à l'époque allait contre les idées reçues des membres influents du Club alpin français qui proclamaient : « L'alpinisme ne s'apprend pas, c'est une vocation, une passion ! » Pourtant, dès 1928, ayant fait une campagne dans les Dolomites comme porteur d'Alfred Couttet, j'avais constaté le nombre élevé d'écoles d'escalade dans cette région privilégiée des grimpeurs. La verticalité des parois, les qualités de la roche dolomitique si différente de nos aiguilles de granit avaient formé là-bas des grimpeurs prestigieux ; ils ne grimpaient à cette époque qu'en « Kletterschue », sortes de bottines légères dont la semelle de feutre permet d'adhérer de façon parfaite sur les petites prises et les alvéoles de la dolomie. J'avais découvert dans les Dolomites la science du pitonnage et l'usage des mousquetons pour l'assurance, pitonnage indispensable dans les parois verticales où les relais sur anneaux de corde, que l'on pratique dans le massif du Mont-Blanc, ne sont pas à conseiller.

Cette technique, Alfred et moi l'avions ramenée à Chamonix en plantant nos premiers pitons dans la falaise des Gaillands.

C'est donc sur cette falaise que se passeront les cours d'escalade. Pour faire les choses correctement et convaincre mes camarades du bureau des guides, j'ai conclu un accord avec leur bureau : j'utiliserai le local de la Compagnie, un secrétaire administratif prendra les inscriptions sous le contrôle du guide-chef, j'engagerai autant de guides et de porteurs que nécessitera le nombre d'élèves, les tarifs des leçons seront approuvés par les guides, et les courses d'application de fin de stage faites au tarif officiel des guides.

Tout semblait donc aller pour le mieux.

En fait, l'école fonctionna remarquablement la première année.

L'entraînement au rocher se faisait aux Gaillands, à l'aiguillette d'Argentière, aux clochers et clochetons de Planpraz et se terminait par l'Index. L'entraînement à la neige et à la glace avait lieu aux Grands Mulets, au glacier des Bossons, dans les refuges du mont Blanc. Une fois par semaine, je remontais la cascade de glace inférieure du glacier des Bossons entre le chalet inférieur et le plateau des Pyramides. Simond avait fabriqué pour moi les premiers pitons à glace français, des lames très longues comme des poignards qui me permettaient d'assurer mes élèves exactement comme s'ils étaient sur du rocher. Rappels sur champignons de glace, sauvetage, assurance : toute la technique la plus moderne était enseignée, et je peux dire que l'élève en fin de stage en avait plus appris qu'en trois ou quatre années livré à lui-même.

De telle sorte que les courses de fin de stage devinrent peut-être trop importantes ; elles allaient de la traversée des Petits Charmoz à l'aiguille du Peigne. Un guide pouvait, sans prendre de risque, emmener derrière lui deux ou même trois élèves particulièrement entraînés au maniement de la corde et à l'assurance collective. En fait, c'était une grande réussite.

Bien sûr, cela n'alla pas sans provoquer la jalousie de certains guides. Je venais de bouleverser les méthodes. À cette époque, où un guide et un porteur étaient encore exigés pour gravir le mont Blanc, faire l'aiguille du Peigne avec trois clients, fussent-ils bien entraînés, constituait un vrai scandale. Je comprends mieux aujourd'hui la réaction des anciens ; la querelle entre guides et sans-guides n'était pas encore apaisée ; les vieux se souvenaient d'une époque où ils étaient les seuls rois de la montagne. Que je forme des élèves sachant se débrouiller tout seuls par la suite leur paraissait dangereux.

« Tu formes des futurs sans-guides, me reprochait-on. Tu vas ruiner notre profession ! »

Un jour de fin août, comme je revenais de course, je trouvai le secrétaire de l'école penaud et désespéré. Certains guides s'étaient emparés de force de ses papiers et l'avaient proprement jeté à la porte du bureau.

Ainsi se termina cette expérience. Elle n'avait eu qu'un tort : être en avance d'une vingtaine d'années !

CHAPITRE XII

Avant 1930, la radio était loin de la perfection technique qui fera d'elle la reine de l'information jusqu'à l'avènement de la télévision. Ce qui, au fond, limite l'expansion de la radiophonie, c'est la difficulté de passer des grands reportages en direct. S'il ne dispose pas d'une ligne téléphonique à proximité de l'événement, le reporter est obligé de couvrir parfois de grandes distances pour communiquer son information. En 1932, les postes émetteurs portatifs de radiophonie sont rares et ne peuvent transmettre que sur de courtes distances. L'armée, les services publics, les P.T.T. utilisent le morse.

Cependant, les postes régionaux commencent à couvrir la France. À Lyon notamment où les P.T.T., sous l'impulsion du président de la société des « Amis de Lyon-La Doua », cherchent à résoudre ce problème épineux de l'émission en direct, qui leur assurera une grande audience.

On décide de tenter un reportage jugé techniquement impossible : un reportage en direct depuis le sommet du mont Blanc. Les techniciens ont étudié la question. Le sommet du mont Blanc est à vingt kilomètres à vol d'oiseau du centre de Chamonix, sans aucun obstacle ni masque. Il est donc indispensable que le relais soit installé à Chamonix, car vingt kilomètres sont déjà considérés comme dépassant la distance obtenue par les liaisons déjà effectuées. Mais le relief, favorable, autorise les plus grands espoirs. Si la liaison mont Blanc-Chamonix est réussie, la retransmission entre Chamonix et Lyon-La Doua par câble téléphonique se fera normalement.

Mon reportage en direct de la course de descente à skis du Grand Mont d'Arêches ayant été un succès d'audience, le président de Lyon-La Doua me propose de tenter l'expérience du mont Blanc.

M. Cheney est un montagnard, un vieux « client » d'Alfred Couttet devenu son ami, de cette solide amitié montagnarde fondée sur les valeurs humaines et indifférente aux conditions sociales.

— Voulez-vous vous en charger ? Alfred réunira une équipe de guides. Je ne vous garantis pas le succès, mais nous devons essayer.

— D'accord, dis-je, séduit par cette idée originale. Si vous mettez au point la technique, il n'y aura aucune difficulté sur le plan montagnard.

— Vous devrez apprendre la manipulation de notre matériel. Car aucun de mes techniciens n'est capable de vous accompagner là-haut. Vous devrez savoir monter et démonter le poste sur place, mais rassurez-vous, on répétera l'opération dans la vallée, ça n'est pas sorcier.

Ça n'était pas sorcier, mais encombrant. Un matériel très lourd alimenté par des batteries encore plus lourdes. Un poste militaire prêté par l'armée et utilisé en rase campagne pour de courtes liaisons.

Le relais de Chamonix avait été installé par les techniciens de Lyon-La Doua dans le parc de la villa Vallot. De ce point bien dégagé, aucun obstacle n'interférait entre la vallée et le sommet. Restait à savoir si les ondes pourraient franchir la distance.

Le 13 août 1932, nous réunissons notre équipe. Elle est composée des guides et porteurs d'Alfred Couttet, Éloi Garny, Fernand Mollier, Georges Charlet (le frère d'Armand) et moi-même. Je porterai une charge, car les moyens financiers de M. Cheney sont réduits. D'ailleurs, une troupe plus nombreuse est inutile, étant donné que les pièces sont indivisibles. Les jours précédents, j'ai répété plusieurs fois le montage et le démontage du poste, l'orientation de l'antenne émettrice, montée sur deux perches en bambou, haubanées comme un mât de navire.

Au dernier moment, une équipe scientifique dirigée par un grand alpiniste, Chalonge, et comprenant M. Esclangon, directeur de l'observatoire de Meudon, se joindra à notre groupe. Je désire conserver mon indépendance, Alfred Couttet est de mon avis ; ce groupe de physiciens, au demeurant fort sympathiques, ne sera là qu'en observateur et n'interviendra pas. Ni au micro ni dans l'installation du poste.

Le premier jour, la petite expédition va coucher au refuge des Grands Mulets ; c'est une sympathique hôtellerie de montagne disposant de chambres avec lits ; témoin historique des grandes ascensions de jadis. Nous avons utilisé le lourd téléphérique en construction qui, du village des Pellerins, après un changement de cabine à La Paraz, s'arrête au lieu-dit Les Glaciers, à 2450 mètres au-dessus de l'antique « Pierre à l'échelle ». De ce point, un peu plus de deux heures de marche permettent d'atteindre la cabane à 3050 mètres.

Sans plus tarder, j'installe le poste sur le glacier bien en vue de Chamonix. L'antenne est montée, orientée, et à l'heure prévue j'appelle Chamonix. Immédiatement la voix de Cheney me rassure, la liaison est bonne. On se donne rendez-vous pour le soir. Je dois décrire le coucher de soleil sur les Alpes et raconter notre installation.

— C'est parfait ! me disent mes interlocuteurs. Tout a bien passé, les Lyonnais sont à l'écoute. Attention pour demain, vous émettrez depuis l'observatoire Vallot et on sera tout de suite fixés ! Si on réussit à Vallot, les ondes passeront du sommet du mont Blanc !

De très bonne heure le lendemain, c'est la longue montée au col du Dôme par le Petit et le Grand Plateau. La journée est chaude, le temps magnifique, les hommes lourdement chargés avancent lentement ; certains n'échappent pas au mal des montagnes et, comme toujours, cela arrive dans la cuvette du Grand Plateau où l'air est raréfié et les courants qui pourraient le brasser sont nuls.

Sur le rocher, à la base des Bosses et au-dessus du col du Dôme, deux constructions ont été érigées sur l'initiative des frères Vallot. L'une, la cabane Vallot, refuge ouvert à tous, est une rudimentaire construction de bois où se

réfugient les alpinistes en cas de tourmente, où certains commettent l'imprudence d'aller coucher, dans des conditions inconfortables, doublées du risque de rester bloqués là-haut plusieurs jours en cas de mauvais temps. En ce qui nous concerne, nous avons obtenu l'autorisation de la famille Vallot de loger dans l'observatoire aménagé par Henri et Joseph Vallot, tout à côté du refuge. Nous nous y installons confortablement. Curieux observatoire. Nous y découvrons le fameux « salon oriental », son divan, ses tapis. Le gardien, monté expressément, nous cuisine un repas. À cette altitude de 4350 mètres, l'eau bout à un peu plus de 60 degrés, la cuisson des aliments devient un art, mais grâce à l'entraînement du gardien nos pommes de terre seront cuites à point et la soupe au lard sera excellente.

Alfred et moi montons l'antenne sur le replat entre l'observatoire et le refuge. C'est ce soir que nous devons avoir une liaison avec Lyon. Si elle réussit, il est fort probable que demain, si le temps se maintient au beau fixe, nous n'aurons aucune difficulté à parler du sommet du mont Blanc.

Nous manipulons les nombreux cadrans de l'appareil émetteur, nous vérifions à la boussole l'orientation de l'antenne perpendiculairement au relais de Chamonix.

Nous sommes favorisés par une soirée merveilleuse. Déjà, la veille, le coucher du soleil vu des Grands Mulets avait été un spectacle magnifique, mais, ce soir, nous dominons l'Europe. La vue s'étend au loin, jusqu'au Jura, jusqu'aux Cévennes, et à l'est le regard couvre tous les géants des Alpes suisses ; seules les Alpes du Sud sont masquées par la crête terminale du mont Blanc. Le grand disque écarlate du soleil plonge dans les étendues cosmiques de l'ouest.

C'est l'heure de l'émission : une simple répétition de la veille.

J'appelle Chamonix :

— Allô ! Lyon-La Doua ? Ici l'équipe du sommet qui vous parle de l'observatoire Vallot. M'entendez-vous ?

Immédiatement, la voix claire d'un technicien :

— Bravo ! Je vous entends cinq sur cinq ! Vous pouvez commencer.

C'est réussi. Nous poussons un hurra qui résonne étrangement dans la solitude glacée des hautes altitudes. Le coucher du soleil est merveilleux, je me laisse aller au lyrisme. Je décris le spectacle que j'ai sous les yeux. Quel dommage que je ne puisse pas dialoguer avec mes auditeurs ! Ils auraient tant de questions à me poser.

Déjà nous détenons le record d'altitude d'une émission publique.

Le reportage terminé, on replie le matériel. Le froid tombe subitement, mais l'absence de vent le rend supportable. Nous sommes joyeux, il fera beau demain. L'émission depuis le sommet a été fixée à 13 heures de façon à obtenir une plus large écoute.

Le 15 juin, le temps est au beau fixe, mais un léger vent du nord accentue le froid glacial au matin. Nous ne nous pressons pas. Même chargés, nous mettrons moins de trois heures pour parvenir au sommet. Attendons que le

soleil nous réchauffe.

Nous formons les cordées. Les physiciens nous accompagnent, ravis de participer à cette belle journée. Partis de l'observatoire à 8h30, le sommet est atteint en deux heures et demie de marche. Nous disposons de deux heures pour fignoler notre installation. Miracle ! Le vent tombe. Dès lors, nous travaillons à l'aise. Il fait encore 8 à 10 degrés sous zéro, mais, vers midi, la température sera plus clément.

La difficulté sera de bien orienter l'antenne. Je l'installe sur le versant nord, alignée sur Chamonix. La netteté de la communication de la veille nous laisse augurer du succès, mais cependant jusqu'au dernier moment chacun sera inquiet. Les batteries, que nous avons pourtant préservées du froid, seront-elles assez puissantes ? Le gel n'a-t-il pas déréglé le poste émetteur ? Questions sans réponse.

À 12h30, tout est installé et j'entre en communication avec Chamonix. Hourra ! C'est gagné. La voix claire de Cheney me confirme le succès de la liaison.

— À tous ceux de l'équipe, mes compliments, dit-il. Et pour vous, Frison, le rendez-vous avec Lyon est fixé à 13 heures 10 minutes exactement.

Nous accordons nos montres.

Et, avec la régularité d'un speaker parlant depuis les cabines vitrées de son studio, je commence mon reportage. Je décris la lente ascension, le courage et la résistance des porteurs, puis j'aborde le sujet principal, décrire un tour d'horizon depuis le sommet. Ce panorama du mont Blanc, je le connais par cœur pour y être monté dix-sept ou dix-huit fois. Nous dominons nettement toutes les Alpes, et même les plus beaux sommets paraissent écrasés. Mais la visibilité est telle que je distingue nettement l'Argentera dans les Alpes du Sud, le mont Rose à l'est et, du côté de la France, les grandes crêtes sombres des Cévennes, les dômes bleutés du Massif central, les alignements calcaires du Jura, et tout au nord, noyés dans la brume, les sombres vallonnements des Vosges, par-delà le plateau suisse.

L'émission terminée, nous redescendons le même jour à Chamonix, aussi lourdement chargés qu'à la montée. Sur le plan technique, cette liaison constitue une grande première. Elle sera d'ailleurs renouvelée en 1975 par Radio Suisse romande. Mais quelle différence ! C'est avec un matériel de poche ultra-moderne que le reportage peut être effectué. Les techniciens ont maîtrisé les ondes : courtes, moyennes ou grandes ! Ils disposent d'un émetteur-récepteur léger. Il n'y a plus de problèmes de portage. Supprimées les lourdes batteries si délicates à transporter pour que l'acide ne coule pas et brûle les vêtements et la peau du porteur ! Nos amis de Suisse romande feront un magnifique reportage et auront la délicatesse de nous convier, Alfred et moi, à parler sur leurs ondes en souvenir de notre expédition de 1932.

Une stèle de granit a été dressée sur l'emplacement, en bordure de la villa Vallot de Chamonix, où avait été installé par les P.T.T. lyonnaises le relais par câble téléphonique qui transmettait à Lyon notre reportage.

CHAPITRE XIII

Jusqu'aux années 1930, mes débuts dans le journalisme se sont surtout cantonnés dans les événements locaux mais, peu à peu, poussé par une vocation de reporter, j'ai étendu mon champ d'action. La « locale », les « chiens écrasés » ne me suffisent plus. J'écris pour des revues alpines, des hebdomadaires illustrés parisiens. C'est un reportage sur les Dolomites, une battue aux chamois, des récits d'ascensions, une chronique d'alpinisme et de ski. Un jour, sur une intervention d'Antoine Borrel, sénateur de la Savoie, je suis chargé par le grand journal parisien *Le Matin* d'un reportage sur « Noël au Grand-Saint-Bernard ». C'est malheureusement un hiver sans neige. Je ne peux chausser les skis qu'à 2000 mètres d'altitude, et mon arrivée au monastère n'a rien de triomphal. Il aurait sans doute fallu affabuler, raconter les morts et les disparus, l'odyssée des chiens sauveteurs et de leur baril de rhum. Hélas ! le raid que j'accomplis n'est pour moi qu'une banale randonnée et, s'il n'y avait pas eu la simplicité mystique de la veillée de Noël passée avec quelques moines isolés dans le cadre sauvage du col, veillée de prières suivie d'un frugal réveillon, je n'aurais rien eu à raconter. Mon article parut cependant à la une, faute de mieux. Mais je sus qu'il avait été jugé sans intérêt, et jamais plus *Le Matin* ne me confiera un grand reportage.

Pourtant, en ce début des années 1930, un événement insolite se passe. Un Américain original a décidé de reconstituer le passage des Alpes avec les éléphants d'Hannibal. Il a choisi le Grand-Saint-Bernard. Pour réussir son « exploit » il a loué une éléphante du Jardin d'Acclimatation de Paris : Daisy.

Daisy arrive par le train en gare de Martigny. *Le Petit Dauphinois* m'a chargé de suivre la montée du pachyderme jusqu'au col. Parcours pittoresque, riche en petits incidents. Daisy ne s'accoutume pas à l'altitude. Au-dessus de 2000 mètres, elle se couche fréquemment, refuse de manger, se relève. À tour de rôle, le cornac, l'Américain et moi prenons place sur sa large encolure. C'est ainsi que je gravirai les premières rampes de la « Combe des Morts ». Je prends force photographies. Au col, les moines nous reçoivent avec affabilité. On dorlote Daisy, on nourrit les hommes. L'éléphante passera une nuit paisible, retrouvera ses forces et, le lendemain, descendra sans peine sur Saint-Rémy et Aoste.

J'envoie photos et textes à *L'Illustration* qui les publie ; première consécration.

En 1979, un autre original américain, n'ayant sans doute pas eu connaissance de l'exploit de Daisy, réalise à grand tapage et force publicité la « première » traversée des Alpes à dos d'éléphant par le col du Clapier reliant la vallée de la Maurienne à Suse. À sa décharge, son itinéraire paraît plus

vraisemblable que celui du Grand-Saint-Bernard, mais il reste encore à définir de façon précise le col choisi par Hannibal. Je choisirai comme outsider le col du Montgenèvre. À quand la prochaine tentative ? *Nil nove sub sole !*

J'allai bientôt passer sans transition de ces reportages sportifs ou touristiques à une actualité dramatique. Il s'agit de l'affaire Stavisky. Ceux de ma génération se souviennent du scandale des bons de Bayonne, affaire dans laquelle étaient compromis des membres haut placés du gouvernement. Pour ma part, je l'avais suivie d'un œil distrait. Ce qui m'intéressait à l'époque, c'était mon métier de professeur de ski. Justement, en ce début de janvier 1934, la saison d'hiver bat son plein, et je ne chôme pas. Ni à la brasserie archibondée ni sur les champs de ski où je donne mes cours.

La journée a été rude et, en ce début de soirée, je bavarde avec des amis dans la grande salle de la brasserie, lorsque le téléphone sonne. Georges Nicolas, le secrétaire de rédaction du *Petit Dauphinois*, m'appelle.

— On a de fortes présomptions de croire que Stavisky qui a disparu de Paris s'est réfugié quelque part à Servoz. Tu vas t'y rendre immédiatement et te renseigner. Il nous faut tous tes tuyaux avant 23 heures pour pouvoir passer dans l'édition de Haute-Savoie, grouille-toi !

Je saute dans ma grosse Citroën 10 CV, moteur flottant, un véritable tank ! et je fonce sur la route très enneigée jusqu'à Servoz. La nuit est opaque, et seule la réverbération de la neige permet de s'orienter. Tout Servoz dort. Où donc trouverai-je Stavisky dans ce hameau englouti sous les neiges ? Tiens ! une lumière. Je frappe à la porte. Une femme m'ouvre avec méfiance, c'est une brave paysanne de Servoz qui me reconnaît.

— Que faites-vous ici par ce temps de chien et à c't heure ? Ce n'est pas un accident au moins ?

Je la rassure et l'interroge. N'a-t-elle rien vu de suspect ? Des étrangers ne se sont-ils pas installés au pays ? Elle réfléchit, soucieuse.

— Il y a eu des va-et-vient autour de la villa *Les Argentières* sur le chemin de la gare. Il y a certainement des gens qui y habitent, mais on ne les voit jamais.

Je remercie cette brave dame et je fonce sur l'avenue de la Gare. Elle était bordée à l'époque par une série de villas, style pavillons de banlieue, entourées d'un jardinet fermé par une muraille couronnée d'une grille. Je déchiffre tant bien que mal les inscriptions. Enfin, voici *Les Argentières*.

Je me hisse sur le mur. Les volets sont fermés mais un filet de lumière perce à travers l'huis mal tiré. Je crie : « Il y a quelqu'un ? », pensant que cela fera peut-être sortir le loup du bois. Et c'est un véritable loup qui est lâché dans le jardin ; un superbe chien-loup, hargneux, qui bondit vers le mur d'enceinte, aboie rageusement. Je n'insiste pas. Cet accueil me confirme que l'homme que toutes les polices de France recherchent est bien caché derrière ces murs. C'est tout ce que je demande.

Je reprends ma voiture, monte péniblement la rampe des Montées Pellissiers, où la Citroën patine dans de profondes ornières de neige, regagne la

brasserie, appelle le journal, raconte mon odysée.

— Bien joué, Frison ! C'est sûrement lui ! me répond Nicolas.

Le lendemain matin, en première page du journal, *Le Petit Dauphinois* révèle la retraite de Stavisky à Servoz. La police se précipite, l'oiseau s'est envolé.

J'ai accompli mon métier de reporter. Le journal ne m'en demande pas plus. L'affaire Stavisky est une affaire nationale qui secoue durement le ministère Chautemps. Grenoble suivra l'affaire, tandis que le commissaire Charpentier suit l'escroc à la trace. Je reprends mes cours de ski.

Le 8 janvier, je redescends avec des élèves du col de Voza et, à peine arrivé à Chamonix, j'apprends la nouvelle : Stavisky s'était réfugié au Vieux-Logis, les policiers l'ont retrouvé et, après les sommations du commissaire Charpentier, il se serait suicidé.

Encore une fois, sans me changer, je bondis au Vieux-Logis. Les gendarmes me connaissent, je peux approcher facilement de la villa. Le Dr Jamin en sort, deux policiers portent sur un brancard Stavisky, le crâne traversé par une balle mais encore vivant. On glisse le corps dans une ambulance.

— Aide-moi ! me dit Jamin. Viens avec moi à l'hôpital. Je suis seul et sans aide.

Je bondis à ses côtés. Personne ne m'intercepte. Il faut dire que je prête à confusion : ma tenue de ski se compose d'une tunique de laine blanche tricotée, genre cosaque, et d'une toque de laine blanche également, sur des pantalons de ski bleu marine. Dans la nuit venue, cela peut passer pour une blouse blanche d'infirmier, et je vais provoquer le plus étrange quiproquo de l'histoire.

L'ambulance arrive à l'hôpital. J'aide les policiers à monter le brancard à la salle d'opération du premier étage. La porte se referme sur nous. Le commissaire Charpentier donne des ordres sévères : personne ne doit pénétrer dans l'hôpital. Dehors, dans le froid de cette nuit de janvier, une cinquantaine de journalistes français et étrangers sont groupés, attendant des nouvelles.

Jamin a exigé d'être seul dans la salle d'opération, seul avec son aide bénévole. Le commissaire Charpentier veille dans le couloir. Allons ! le secret sera bien gardé.

— Il est mal en point, constate le Dr Jamin.

Stavisky agonise, il a le souffle rauque, il est déjà dans le coma. Nous l'avons étendu sur la table d'opération. On dégage son blouson, on déboutonne son pantalon fuseau bleu marine. Dans la poche revolver, un gros paquet de billets de banque.

— Compte-moi ça, me dit Jamin. On les remettra au commissaire.

Il y en a pour soixante mille francs de l'époque. Une somme importante.

Le commissaire Charpentier ouvre de temps à autre la porte, demande des nouvelles :

— En a-t-il pour longtemps ?

Le docteur est dubitatif :

— Sa résistance est extraordinaire. Mais il ne pourra pas s'en tirer.

— A-t-il parlé ?

— Nous avons essayé de le faire parler, mais c'est inutile.

Plus tard, c'est encore Charpentier.

— Docteur, le ministère demande que vous lui communiquiez votre diagnostic.

— Vas-y, me dit Jamin. Moi, je ne peux pas quitter le moribond.

Je descends au rez-de-chaussée, le téléphone est dans le bureau des entrées.

Une voix lointaine :

— Ici le cabinet du ministre de l'Intérieur. Où en sommes-nous ?

— Stavisky délire.

— A-t-il parlé ?

Le son de sa voix est angoissé.

— Non ! Mais on le soigne, on espère qu'il pourra parler !

Un juron. On a raccroché là-bas.

Je remonte. La lutte contre la mort se poursuit.

Mais que se passe-t-il ? Dehors, une rumeur confuse bourdonne, puis s'élèvent des cris de protestation. Le commissaire Charpentier descend se rendre compte. Il est accueilli par tous mes confrères en colère.

— Vous nous avez foutus à la porte, commissaire. Alors, que fait Frison dans la salle d'opération ?

— Frison ? dit le commissaire Charpentier. Qui est Frison ?

— Le correspondant du *Petit Dauphinois*, celui qui est avec Jamin !

Charpentier est stupéfait. Ainsi je ne suis pas un confrère de Jamin, ni son infirmier, mais un simple journaliste. Il remonte, contenant mal sa colère, entre dans la salle d'opération.

— Que faites-vous ici, monsieur ?

— Vous le voyez, commissaire, j'ai aidé le Dr Jamin qui n'avait pas d'infirmier sous la main. Est-ce un crime ?

— Sortez !

Je ne me fais pas prier.

Dehors, je suis accueilli par des cris divers :

— Salaud ! Comment as-tu fait ? Raconte.

Puis tout se termine par un grand éclat de rire. Mes confrères sont beaux joueurs. D'ailleurs, tout cela est fortuit, inexplicable, loufoque. Entre-temps, Stavisky est mort sans avoir parlé, les soixante mille francs ont été remis à qui de droit.

La soirée se poursuit dans ma brasserie. Les journalistes rédigent leurs papiers. On téléphone à Londres, à Rome, à Madrid, à Bruxelles, à Genève. C'est du délire. D'ailleurs, beaucoup oublieront de me régler les notes de téléphone. Tant pis ! le jeu en valait la chandelle. Un point reste à définir. J'interroge mes confrères :

— Comment m'avez-vous découvert ? La salle d'opération est au premier étage, ses grandes vitres sont obscurcies jusqu'aux deux tiers pour que rien ne

puisse être vu de l'extérieur.

— L'un de nous a eu l'idée d'aller chercher une grande échelle de peintre en bâtiment. On était intrigué, on voulait à tout prix voir ce qui se passait dans la salle d'opération, si possible prendre des photos. Le confrère qui a pris l'échelle t'a reconnu. Tu parles ! Tu nous avais drôlement doublés !

— Involontairement, dis-je, la cause en est ce satané chandail et cette toque blanche. Que veux-tu, c'est la mode en ce moment.

On connaît la suite des événements : l'indignation populaire, les émeutes, le 6 février 1934, la chute du ministère.

Mais je devais être lié jusqu'au bout à l'affaire Stavisky.

On a beaucoup discuté sur la mort de Stavisky. A-t-il été assassiné ? S'est-il suicidé ? J'opinerai sans hésitation pour le suicide. Lorsque je l'ai découvert à Servoz, j'ai sans doute provoqué indirectement sa mort, car il n'y était qu'en transit, cherchant un passeur pour pénétrer en Suisse. De ce jour, il sera suivi à la trace par les hommes du commissaire Charpentier. Enfin le rôle trouble joué par ses compagnons : Pigaglio et Voix, indicateurs de police, peut prêter à confusion. Quoi qu'il en soit, Stavisky se sait trahi et abandonné par les plus hautes instances qui jusque-là l'avaient protégé. Dans cette affaire des bons de Bayonne, il sera le bouc émissaire. Lorsque les gendarmes font les sommations réglementaires : « Ouvrez, au nom de la loi ! », il ne lui reste plus qu'à se tirer une balle dans la tempe. On pourra épiloguer longtemps sans rien changer aux opinions respectives des uns et des autres.

Stavisky s'est bel et bien suicidé et, au pire, « on » l'a obligé à se suicider.

Aussi ne sera-t-on pas étonné d'apprendre qu'un mois plus tard environ une autopsie du corps est ordonnée. Stavisky a été enterré à Chamonix ; ce qui provoque une nouvelle ruée des journalistes et des photographes. J'en suis naturellement. Mais je ne possède à l'époque comme appareil qu'un Kodak 6 x 9, sans objectif anastigmat, et je ne peux travailler qu'à grande ouverture. On a creusé la tombe, ouvert le cercueil. Le corps de Stavisky est intact, tel que je l'ai vu étendu sur la table d'opération ; le froid de l'hiver chamoniard l'a bien conservé.

À l'époque, les photographes n'ont pas de « flash » et travaillent au magnésium. Dans ces conditions, ils décident qu'une seule explosion de magnésium pour tous sera faite par un assistant, et se groupent en cercle autour de la tombe. Ce n'est pas mon métier et je leur cède volontiers la place. Puis, au dernier moment, pris de scrupule : « On ne sait jamais », me dis-je, je tends le bras par-dessus les épaules, mon appareil grand ouvert. L'aveuglante lueur du magnésium éclate. Je referme mon appareil et, sans trop y croire, je donne la pellicule à développer chez un photographe de Chamonix, Monnier. Miracle ! C'est un document extraordinaire : net, bien cadré ; on note tous les détails ; Stavisky couché dans son cercueil ouvert est semblable à une momie. J'envoie un tirage à l'hebdomadaire *Vu*, ancêtre de notre *Match* actuel. La photo paraît. Je touche sept cents francs. Ce sera l'un des rares documents parus dans la presse.

Je crois l'affaire Stavisky terminée. Pas du tout !

Un matin, alors que je fais l'ouverture de la brasserie, entre le chef de la brigade de gendarmerie de Chamonix. C'est un très brave homme, sérieux, ponctuel. Comme il le fait chaque fois qu'un délit ou crime se passe dans son secteur, il m'avertit d'un fait divers intéressant :

— On a cambriolé le Vieux-Logis !

— Vous savez qui a fait le coup ?

— Pas encore, mais j'enquête !

— Merci.

Et immédiatement je me mets en chasse.

On a pénétré dans le Vieux-Logis par un soupirail du sous-sol qui n'était pas fermé. En fait, c'est tout ce que je découvre. Mais déjà des rumeurs courent le pays : ce serait une enquête de l'Intelligence Service liée au scandale financier. D'autres disent que des documents secrets ont échappé aux premiers enquêteurs.

J'en sais assez pour faire un bon papier que je téléphone séance tenante au *Petit Dauphinois*. Le grand patron du journal, Marcel Besson, est un ami intime de Camille Chautemps. Il lit avec étonnement mon article, téléphone au ministère.

— Qu'est-ce qui se passe à Chamonix ?

— Le ministre ne sait rien.

— On a cambriolé le Vieux-Logis. Frison nous l'a téléphoné dans la journée.

Le ministre est surpris.

— Je téléphone à Annecy, dit-il.

— Allô ! monsieur le préfet, ici le ministre de l'Intérieur. Que se passe-t-il à Chamonix ? Pourquoi n'ai-je pas été averti ?

Étonnement du préfet.

— C'est certainement une erreur, monsieur le ministre, ou une affabulation de journaliste. Je vais appeler le commandant de la gendarmerie.

— Allô ! commandant ! Alors il paraît qu'on a cambriolé le Vieux-Logis ?

— Cambriolé le Vieux-Logis, monsieur le préfet ? Mais je serais au courant ; rassurez-vous, j'appelle le lieutenant de Bonneville.

— Dites-moi, lieutenant, comment se fait-il que je ne sois pas tenu au courant du cambriolage du Vieux-Logis ?

— Mais, mon commandant, c'est certainement une erreur, voulue ou non. Je téléphone à Chamonix.

— Allô ! la brigade de Chamonix, ici le lieutenant commandant la compagnie. Qu'est-ce que cette histoire du Vieux-Logis ?

— Je suis sur l'affaire, mon lieutenant, je vérifie tout, je vous tiendrai au courant...

Je ne dirai pas la suite de la conversation, orageuse à tous les niveaux.

Finalement, tout se traduira par une mise aux arrêts du malheureux chef de brigade, qui avait voulu trop bien faire. Arrêts sans solde. Je suis navré

d'avoir provoqué indirectement tant d'émotion. Sur ma demande, M. Marcel Besson intervient auprès du ministère pour que la sanction qui a été prise soit annulée, ce qui fut fait et termina cette histoire.

Le mystère du cambriolage de la villa Stavisky fut résolu bien plus tard.

On verra comment s'écrit l'histoire.

Un jour, le photographe Monnier déjà cité, qui développe tous mes clichés de presse, m'appelle :

— Veux-tu voir les visiteurs du Vieux-Logis ? Mais tu garderas le secret ! Je ne devrais pas te montrer ces clichés.

Je promets.

Cinquante ans plus tard, je pense qu'il y a prescription.

Il me montre une suite de photos très agréables. Je reconnais la chambre où Stavisky s'est suicidé. Tout est intact. Mais il y a de fort jolies filles, aux non moins belles jambes, qui posent complaisamment sur le lit.

— Qu'est-ce que ça signifie ?

— Tu connais la Maison-Blanche à Douvaine ?

— De réputation, dis-je.

La Maison-Blanche de Douvaine est un établissement aussi célèbre que le Chabanais ou le One two two de Paris. Une maison bien spéciale à l'usage des diplomates et hauts personnages de la Société des Nations de Genève. Enfoncée dans un parc, isolée par un portail, elle est très bien fréquentée. Tout se passe discrètement. Dans l'enceinte de la villa, un personnel stylé couvre les numéros minéralogiques des voitures. Ainsi l'anonymat des clients est-il soigneusement respecté. Une fois par semaine, les pensionnaires de la Maison-Blanche prennent un jour de repos.

— Ce jour-là, Chamonix était le but de leur randonnée hebdomadaire. On visite la ville, on fait un bon gueuleton et toutes ces dames expriment à la sous-maîtresse le désir d'aller voir de plus près le Vieux-Logis, qu'on n'appelle plus désormais que la villa Stavisky. On est en morte-saison, l'endroit est désert, la villa à l'écart de la station. On en fait le tour, et voici que l'une de ces dames s'aperçoit qu'un soupirail est ouvert. Suffisamment pour donner passage à une personne. La curiosité est la plus forte. Elle se glisse par l'ouverture, remonte au rez-de-chaussée, ouvre la porte, fait entrer ses compagnes qui visitent les lieux du drame. Tour à tour, elles se font photographier sur le divan-lit où agonisa Stavisky. Puis, pour plus de sécurité, car un photographe d'Annemasse ou de Genève pourrait les reconnaître, on fait développer les clichés chez Monnier. Mais ce photographe a lui-même pris des photos de l'intérieur de la villa au moment de l'affaire. Il reconnaît aisément les lieux.

— Beaucoup de bruit pour rien.

— Tu garderas le silence ! me dit Monnier.

— Promis !

J'ai tenu parole quarante-six ans.

Point final.

CHAPITRE XIV

Deux grands intermèdes dans ma vie chamoniarde vont me faire découvrir une autre vision du monde, une autre forme de vie, une autre source de bonheur : mes expéditions de 1935 au Hoggar et de 1937 au Grand Erg occidental. J'ai déjà dit dans *L'Appel du Hoggar* et dans *Carnets sahariens* tout ce que m'avait apporté le désert. Sans aucun doute la perception de futurs talents d'écrivain. Mon premier grand reportage sera, en fait, *L'Appel du Hoggar*, édité par Flammarion en 1935, après avoir été publié par *Le Petit Dauphinois* et *La Dépêche algérienne*. Il me vaudra de la part du directeur et de l'administrateur de ce dernier journal une estime et une amitié sans faille. Aussi lorsque en 1937, à la demande de M. Georges Estienne, fils du « père des chars » de la Grande Guerre et pionnier du Sahara, je me rendrai au Sahara pour y expérimenter l'usage des skis sur les dunes, suis-je accueilli à Alger par de nombreux amis, et fortement encouragé par les administrations officielles des Territoires du Sud. Pourtant, je dois faire un aveu. Je ne voulais pas peiner M. Estienne qui nous avait tant aidés en 1935, mais je savais que mon voyage ne servirait à rien : on jette du sable sur les rails pour freiner les locomotives, il y a donc peu de chances pour que les skis puissent glisser sur cette matière. Prédire un échec, c'était me priver d'un magnifique voyage et d'une belle traversée à dos de chameau du Grand Erg occidental, de Beni-Ounif à Timimoum. De plus, il fallait détruire une légende tenace, car plusieurs personnes soi-disant compétentes avaient assuré Estienne de la possibilité de faire du ski sur les dunes entourant les hôtels qu'il avait créés à El Goléa, Beni-Abbès et Timimoum. En fait, comme je l'ai établi au cours de ce voyage, on peut descendre une dune parce que le sable *s'écroule* sous les skis. Encore faut-il trouver une pente dépassant 28 degrés d'inclinaison, ce qui est très rare.

Le reportage de ce raid accompli avec mon ami Plossu parut dans *L'Illustration*, *Le Petit Dauphinois* et, bien sûr, *La Dépêche algérienne*. J'étais désormais lancé et les offres de reportage se firent nombreuses.

Ce succès matériel oublié, je considère que le bénéfice le plus important de mon expédition au Grand Erg fut la confirmation d'une vocation saharienne découverte deux ans auparavant durant l'exploration du Hoggar. Désormais, je me sentais coupé de la vieille Europe. Et, jusqu'à ce que je m'installe définitivement à Alger fin 1938, j'aurai la nostalgie du Sud. Ceux qui n'ont pas connu la sérénité des bivouacs sahariens, les nuits constellées d'étoiles, le silence extra-terrestre des grands ergs et le déchaînement subit de « Roul », le génie des ergs, hurlant et crachant ses rafales de sable, ne peuvent comprendre. Ces espaces sonores intercalés dans le grand vide minéral d'une

planète morte, cette révélation de l'infini cosmique procurent à l'homme la paix divine des sages. Je me souviens d'une vieille gravure découverte dans un livre de récits maritimes et portant en légende : *Si tu veux apprendre à prier, va sur la mer*. Elle représentait un grand trois-mâts en perdition roulé par les énormes vagues d'une tempête. Au Sahara, c'est le calme paisible du désert qui incite à la méditation et à la prière. À la réflexion aussi.

Dans un de mes romans sahariens, j'ai placé une scène vécue qui provoqua une intéressante correspondance avec un de mes lecteurs, prêtre catholique. Une fois, en 1950, dans l'Attakor du Hoggar, je fus obligé de changer mes chameaux fourbus et épuisés par la sécheresse et le manque de pâturage. Il en résulta un très long palabre avec un chef touareg et sa famille pour la location de trois ou quatre montures. Nous étions accroupis en cercle sur le sable, et buvions le thé rituel. Je faisais des propositions auxquelles mon interlocuteur ne semblait pas vouloir donner suite ; il m'écoutait indifférent, construisant devant lui des petites pyramides de cailloux. Un jeu de lenteur et de précision. Cela dura deux bonnes heures, mais j'étais armé de patience, son attitude faisait partie du jeu. Le marchandage et les palabres sont la grande joie des nomades. Je savais qu'il accepterait lorsque j'aurais proposé une somme raisonnable. Si j'avais commis l'erreur de lui dire de but en blanc : « Je paie tant par tête et par jour », le marché eût été rompu immédiatement. Je le laissai donc faire et défaire ses petites pyramides, et cela ne tarda pas. D'un geste plus brusque, il dispersa ses cailloux et se leva. Le marché était conclu. Il s'était donné le temps de la réflexion !

Mon correspondant, familier des Écritures, m'en donnait une explication biblique. Le Touareg avait agi comme Jésus le fit lorsqu'on lui demanda de juger la femme adultère. Lui aussi réfléchit longtemps, construisant de petites pyramides avec des cailloux, les détruisant, recommençant avant de prononcer la fameuse parabole : *Que celui qui n'a jamais péché lui jette la première pierre !*

Dix-neuf siècles après Jésus, les grands nomades du Sahara, mystiques et contemplatifs, appliquent encore ce système de réflexion. Nous disons : *Il faut tourner sept fois sa langue dans sa bouche*. Ça manque de poésie !

L'année 1937 avait été pour moi une année saharienne couronnée par la traversée du Grand Erg occidental à dos de chameau, la traversée des monts Aurès à dos de mulet et, pour conclure ce périple nord-africain, par de belles escalades dans le Djurdjura.

La randonnée que je fis dans l'Aurès avec mon ami Plossu et que je n'ai jamais contée mérite quelques lignes.

Les grands cañons de l'Aurès orientés N.-E./S.-O., en bordure du Sahara algérien et de la frontière tunisienne, sont d'une très grande beauté. Le pays est peuplé de farouches Chaouïas, ces Berbères qui résistèrent à toutes les invasions et eurent avec la Kahena leur providentielle héroïne. Ils seront plus tard « les fils de la Toussaint », et leur insurrection armée préluda à la perte de l'Algérie française.

Nous cheminions, guidés par un muletier que nous avions engagé à Biskra et qui se révéla connaître à fond ses montagnes. Nous bivouaquions à la saharienne, là où nous nous trouvions. Nous avions délibérément abandonné les centres colonisés et visité les curieux greniers à blé, véritables forteresses suspendues au-dessus du vide des cañons, puis j'avais obliqué directement vers le nord, négligeant Arris afin de rejoindre par Menaa la petite gare de Mac-Mahon, sur la ligne Constantine-Biskra.

Nous avions ainsi traversé un pays pratiquement inconnu des Français ; un véritable maquis presque inhabité. Chaque soir, je dormais sous les étoiles, ayant comme oreiller la valise de fibre contenant une partie de notre bagage. Dedans se trouvaient mes papiers, mon argent et un solide coutelas que j'y enfermais tous les soirs car il suscitait l'envie de tous les indigènes que nous approchions. Dans la journée, je le portais à ma ceinture. Et pourtant, malgré ces précautions, une fois arrivé à Mac-Mahon, au terme de notre voyage, je m'aperçus, en faisant l'inventaire des bagages que venait de décharger le muletier, que ce poignard de chasse avait disparu. Où et comment avait-il été volé ? On ne le saura jamais.

Notre muletier congédié, nous nous retrouvâmes sur le long quai de la voie unique, destiné au chargement des plates-formes alfatières. Mac-Mahon n'était qu'une simple halte où se croisaient et se doublaient les convois. Un préposé à l'aiguillage tenait lieu de chef de gare. Les voyageurs étaient pratiquement inexistants.

Renseignements pris auprès de ce fonctionnaire peu accueillant, ne s'arrêtaient à Mac-Mahon que trois trains de voyageurs par semaine. Mais nous avions de la chance, celui allant de Biskra à Constantine passerait le lendemain matin. Il n'était pas question de chercher un gîte quelconque dans les environs. Comment aurions-nous pu, sans nos mulets, transporter nos encombrants bagages ? Nous revenions d'une expédition de deux mois dans l'Erg occidental et le Sahara algérien et nous transportions ce que les nomades appellent leur « gesh », c'est-à-dire tout ce qui est nécessaire pour vivre et camper dans le désert.

Il fallut discuter longuement avec le fonctionnaire responsable pour obtenir l'autorisation de camper sur le quai même, avec notre barda.

— Comme ça, remarqua Plossu, demain nous n'aurons qu'à charger et monter dans le train !

Réveillés à l'aube, nous pliâmes nos sacs de couchage et attendîmes l'arrivée du train. Il avait un assez long retard mais, sur ces lignes secondaires de pénétration vers le Sud, c'était chose coutumière et nous avions au cours de notre méharée acquis la patience et le fatalisme des nomades.

Le convoi arriva, sifflant désespérément. En fait, il se composait d'une locomotive poussive et son tender, de deux wagons de voyageurs et d'un fourgon.

Nous étions postés à l'extrémité sud de la longue plate-forme, et le train défila devant nous comme s'il brûlait la station, pour finalement s'arrêter à

l'autre extrémité. Pour le rejoindre, nous avions deux cents mètres à parcourir, en deux allers et retours car nous ne pouvions transporter nos bagages en une fois, et notre préposé, qui pour la circonstance avait coiffé une casquette, loin de nous aider, jubilait doucement ; ce n'est pas tous les jours qu'il avait l'occasion de voir trimer deux Francaouis !

Au deuxième voyage, nous déposons notre fourniment devant un compartiment et nous nous apprêtons à charger lorsque, éberlués, nous vîmes le train démarrer sur un long coup de sifflet du chef de gare, qui avait abaissé son drapeau rouge. « Hé là, hé là ! » criait Plossu, mais, imperturbable, notre homme, devoir accompli, passa devant nous d'un air dédaigneux et regagna sa guérite faisant fonction de gare.

Le train avait disparu dans une courbe vers le nord. On essaya de s'expliquer avec l'homme.

— Pourquoi avez-vous donné le signal du départ ? Vous voyiez bien que nous devions charger nos bagages.

— Le train avait du retard. Il ne pouvait attendre.

— Je n'ai jamais vu laisser des voyageurs sur le quai dans de telles conditions. Vous l'avez fait sciemment, nous ferons notre rapport à qui de droit.

Il haussa les épaules.

— Et vous saviez que nous n'aurions pas d'autre train avant quarante-huit heures.

Il ne répondit pas. Buté. Décidément, les maquis des Aurès, déjà à cette époque, n'étaient pas favorables aux Européens.

— Eh bien ! dis-je, pour conclure cette passe d'armes nous camperons sur le quai jusqu'à ce qu'un train veuille bien nous prendre. Nous avons nos billets.

Je lui montrai les deux permis de première classe aimablement délivrés par les C.F.A.

Il ne pouvait plus nous chasser. On décida de ne plus bouger du quai. C'était une heureuse inspiration, car alors que mollement étendus sur nos bagages nous écoutions chanter les cigales et respirions l'odeur de myrte du maquis voisin, il nous sembla percevoir le bruit lointain d'un convoi. Était-ce un train montant ou descendant ? On fut vite fixé. Tiré par une machine essoufflée, un long convoi formé de plates-formes alfatières et terminé par un fourgon s'engageait sur l'une des deux voies de croisement. Il devait laisser passer un train venant du nord. Nous avions tout notre temps. Malgré les rouspétances du préposé, nous chargeâmes nos bagages et nos personnes dans le fourgon. La vue de nos permis de transport rassura le serre-frein, un peu étonné toutefois que des voyageurs munis de titres de transport aussi importants voyagent dans un fourgon à bagages.

Qu'importe, le convoi nous amena à Batna, d'où partait le train de voyageurs pour Constantine. Notre odyssée saharienne se terminait sur cette note humoristique.

— C'est bien la première fois que je couche sur le quai de la gare et que je rate mon train, conclut avec philosophie mon ami Plossu.

Je l'approuvai sans réserves : on était plus tranquilles dans les dunes du Grand Erg occidental.

CHAPITRE XV

Les jeux Olympiques de 1936 à Garmisch-Partenkirchen, en Bavière, furent grandioses, à l'image délirante que se faisait Hitler de sa puissance. Une organisation impeccable, rigoureuse avait tout prévu. Il fallait attirer à Garmisch un nombre considérable de bons Allemands, leur révéler la puissance du nazisme, et cela devant les représentants de la presse internationale. En fait, Garmisch n'était qu'une répétition des Jeux de Berlin qui auraient lieu l'été suivant.

Depuis quelques années, j'avais créé dans *Le Petit Dauphinois* la première rubrique « Ski et montagne », et mon activité s'exerçait au sein de l'équipe de France dont je suivais avec régularité les déplacements à travers l'Europe.

Parler ski, montagne ou sports d'hiver dans un grand quotidien était une nouveauté, mais deux de mes collègues parisiens en avaient aussi compris l'importance ; l'un, Alex Virost, pour son journal sportif *L'Auto* de Henri Desgranges ; l'autre, Roland Lennad, qui avait créé cette rubrique dans *Le Jour*.

Nous nous étions retrouvés tous les trois à Garmisch chargés de « couvrir » les Jeux. Les épreuves se succédaient, alternant neige et glace : ski nordique, patinage, hockey sur glace, luge, bobsleigh, et nous étions fort occupés. Ce qui ne nous empêchait pas de vivre la vie nocturne de Garmisch-Partenkirchen. C'était une sorte de kermesse populaire, en dehors des exploits sportifs. Partout, étendards ornés du svastika se mêlaient aux drapeaux des nations représentées aux Jeux. Dans les deux agglomérations, d'immenses brasseries provisoires, hâtivement édifiées, suffisaient à peine à nourrir et abreuver les milliers de visiteurs accourus comme pour un immense pèlerinage.

Une halle sous chapiteau entoilé débitait par milliers poulets rôtis et saucisses, arrosés de chopes de bière tirée au tonneau. Dans l'atmosphère enfumée des pipes et des cigares, montaient les chœurs bavarois, coupés parfois par le rythme lent et solennel du *Horst Wessellied*. Une énorme fille, plantureuse et blonde, véritable incarnation de « Germania », montée sur une table et mise au défi par les spectateurs, ingurgitait sans sourciller douze litres de bière. On saluait cette prouesse par des acclamations délirantes. Nous étions sous ce chapiteau les hôtes de la *Kraft durch Freud*, « La force par la joie », mais peu d'initiés savaient ce qu'avait de redoutable cette organisation nazie. Manifestement chacun oubliait ou voulait oublier le côté politique de ces Jeux ; les athlètes étaient réellement venus pour participer ; le peuple allemand, drainé par des milliers de convois spéciaux, savourait une joie sans mélange. En fait, il n'y eut aucune altercation entre athlètes ni entre les

athlètes et la foule. Sur ce plan, Hitler avait gagné. Les reporters emporteraient la vision d'un peuple joyeux, heureux, presque débonnaire. On ignorait tout des camps de concentration.

J'assumais personnellement un travail énorme : un grand reporter de cette époque devait tout faire par lui-même. Mon journal m'avait donné carte blanche, il m'allouait de confortables frais de déplacement mais, en échange, on m'avait tracé un plan de travail.

« Nous voulons chaque soir et immédiatement après les épreuves connaître les résultats par téléphone ainsi qu'un compte rendu succinct. Cela fait, développez par télégramme les détails de l'épreuve ; complétez votre information en envoyant par la poste une chronique des Jeux, des manifestations extra-olympiques, bref de tout ce qui se passera d'insolite à Garmisch. »

J'avais donc à couvrir à peu près deux pages entières de journal à moi seul ; certains jours, trois pages.

Mais ce n'est pas tout.

En 1936, Kodak sortait son premier appareil utilisant le film 24 × 36 en bobines de trente-deux poses ; il disposait d'un objectif de 3,5 d'ouverture et d'une vitesse au 300^e de seconde. J'en acquis un immédiatement et, saisi par la frénésie de la photo, je mitraillai à bout portant officiels, concurrents, spectateurs, ce qui apporta au *Petit Dauphinois*, sans supplément, une belle illustration de mes papiers. Que diraient les syndicats aujourd'hui ?

Virot, Lennad et moi formions une fraternelle équipe, ce qui ne nous empêchait pas de nous jouer des tours pendables. Pour l'ouverture des Jeux, nous étions sagement assis à nos places numérotées, au troisième rang du grand stade de neige. Quatre rangées derrière nous, se dressait la tribune officielle où paraient Hitler et les membres du Comité olympique international. Des schupos, placés de dix mètres en dix mètres environ, se tenaient en sentinelle devant le premier rang des spectateurs dont ils étaient séparés par une barrière. Quelle idée passa par la tête de Virot qui me provoqua aussitôt ?

— Je te parie que tu n'oserais pas traverser le stade pour te rendre aux vestiaires des sportifs de l'autre côté.

— Pari tenu !

— Fais pas l'imbécile ! dit Lennad. Avec ces gars-là, il ne faut pas plaisanter.

— Tu te dégonfles ? insinua Virot.

— Pas du tout !

Je me relève sans réfléchir, franchis en m'excusant les deux rangées de confrères placés devant moi, m'appuie en souriant sur l'épaule du schupo :

— Bitte...

Le policier est tellement surpris qu'il ne fait pas un mouvement. Je suis de l'autre côté de la barrière. Devant moi s'étale comme un *no man's land* infranchissable la grande plage de neige damée du stade. Deux cents mètres

de vide total à parcourir. Seul être humain placé sous les regards de milliers de spectateurs, je ressens les impressions que devaient éprouver les gladiateurs de la Rome antique. Va-t-on lâcher les lions ? Je veux dire les policiers. Je peste contre Virot. Pourquoi m'a-t-il provoqué ? Mais il est trop tard. Je poursuis mon chemin lentement, soliloquant : « Surtout ne te retourne pas, continue, moins vite, marche normalement. » Mon cœur bat la chamade. Et puis rien ne se passe, et le silence de cette énorme foule massée en cercle dans les tribunes est plus angoissant que les hurlements de colère, les ordres des policiers allemands chargés du maintien de l'ordre.

Non, rien ne se passe. La foule suit ma traversée du stade, véritable traversée du désert, d'un œil indifférent. Elle est passive. Si je suis là, tout seul, au milieu du stade, c'est que je dois y être. Il ne viendrait à personne, dans cette Allemagne nazifiée, l'idée que quelqu'un puisse enfreindre les consignes sévères de l'organisation, et cela sous l'œil même du Führer qui là-haut, dans la tribune d'honneur, attend le défilé des athlètes.

Dans la tribune des journalistes, Virot, conscient de la blague qu'il m'a faite, transpire à grosses gouttes. Roland Lennad est inquiet. Moi, je ne le suis plus du tout. J'ai atteint les vestiaires, me suis mêlé au groupe des athlètes au sein duquel je disparaissais, retrouve les gars de l'équipe à qui je demande brièvement le chemin de la sortie. C'est une porte dérobée qui me permet de contourner le stade, revenir par la grande porte, montrer ma carte et me réinstaller docilement.

— Ben, mon colon, t'es culotté, fait simplement Virot.

Au fond, mes déductions étaient justes. Dans l'Allemagne nazie, il ne serait venu à personne l'idée d'enfreindre des ordres supérieurs. Traverser le stade sous les yeux d'Hitler était chose impensable si l'on n'y avait pas été autorisé. C'est ce qu'avait dû se dire le schupo de garde, surpris par mon geste familier. Et, puisque le schupo n'avait pas réagi et ne m'avait pas refoulé, la foule et les services de police avaient dû penser : « C'est un officiel. »

C'est à Garmisch que pour la première fois les jeux Olympiques d'hiver acceptèrent les disciplines alpines. Il a fallu la persuasion et l'entêtement bien britannique de sir Arnold Lunn, créateur du « Kandahar » et inventeur du slalom et de la descente, pour que les Nordiques qui s'y opposaient avec force acceptent un compromis. Seront exclus des épreuves les entraîneurs et moniteurs des diverses écoles de ski¹. C'était léser gravement les nations alpines et surtout la Suisse et l'Autriche, reines du ski alpin. En outre, il n'y aurait qu'une médaille d'or attribuée au « combiné descente et slalom ». Le piège se retourna contre les Norvégiens qui avaient engagé dans la descente le plus grand sauteur de l'époque, Birger Ruud, l'homme-oiseau. Birger Ruud n'avait jamais fait de descente, mais son accoutumance aux grandes vitesses et son sang-froid firent merveille. Il remporta la descente, mais malheureusement ne put se classer en slalom. Autre surprise, c'est une patineuse norvégienne, Leila Schou Nilssen, qui gagna la descente féminine mais, comme Birger Ruud, elle échoua en slalom. Dès lors, un succès

écrasant des Allemands était assuré : Hans Pfnur fut premier, Lantschner deuxième et... Émile Allais nous apporta notre première médaille de bronze.

Virot, Lennad et moi avons reconnu en détail la piste sur laquelle se déroulerait la descente.

Le jour de l'épreuve, nous montons au sommet du Kreuzek. Le parcours sera très délicat : les pentes du Kreuzek sont rabotées chaque fin de semaine par les milliers de skieurs bavarois déposés par trains spéciaux depuis Munich ; la neige est dure comme du marbre, gelée, difficilement skiable pour un débutant. Virot, qui est monté avec moi, fait la moue. C'est un bon skieur de randonnée, mais ces toboggans de glace vive ne lui plaisent pas. Il renonce à descendre la piste.

— Connais-tu une piste plus facile ?

— Bien sûr !

Je lui désigne un parcours fléché qui serpente dans la forêt.

— Alors à tout à l'heure !

Je regagne mon hôtel. Je prépare mes papiers, je téléphone. Roland Lennad vient me voir, soucieux.

— T'as pas vu Virot ?

— Je l'ai laissé au Kreuzek, il n'a pas voulu descendre sur Garmisch, je lui ai indiqué une autre piste qui me paraissait plus facile.

On consulte une carte. Je pâlis.

— Je lui ai fait une sale blague. Regarde, il est descendu sur l'autre versant, une vallée parallèle. Pour revenir à Garmisch, il sera obligé de retourner à Munich.

— Jamais il ne sera à temps pour câbler ses comptes rendus ! constate Lennad.

— Je les ferai pour lui.

Lennad s'en va, rassuré.

Je connais Virot par cœur ; il est compétent, bon camarade, mais ronchon. Lui et moi ne sommes pas toujours d'accord sur les prouesses sportives des skieurs. Il a ses favoris, moi les miens. J'ai fait de la compétition, j'ai entraîné des skieurs, formé des moniteurs ; lui n'est dans le bain que depuis un an ou deux. Aussi vais-je non pas recopier mon article, mais en écrire un tout spécial, selon les idées de Virot. Bref, comme il l'aurait sans doute écrit. L'article rédigé, je le téléphone à son journal « de la part de M. Virot ». On ne me demande pas d'explications.

Lorsqu'il arrive très tard à Garmisch, j'ai devant moi un homme fou furieux, que Lennad essaie en vain de calmer.

— T'inquiète pas ! Frison a fait ton papier ; il l'a téléphoné, tout est arrivé à temps.

— Je le connais, il a dû encore écrire des conneries !

Je lui remets le double de ce que j'ai tapé à la machine. Il se calme un peu, grogne. Finalement, l'incident est oublié.

Les jeux Olympiques ayant eu lieu, la Fédération internationale de ski,

justement émue par les restrictions apportées au ski alpin, décida d'organiser cette même année 1936 des championnats du monde en Autriche, à Innsbruck pour la descente et à Seefeld pour le slalom.

Depuis deux ans, l'Autriche vivait dans la période prénazie. En 1934, le chancelier Dollfuss avait été assassiné et, depuis, le chancelier Schuschnigg pouvait difficilement maîtriser la montée vertigineuse des partisans d'Hitler qui réclamaient l'*Anschluss*, c'est-à-dire la fusion avec le Grand Reich allemand. Notre trio de journalistes était à Innsbruck, et la France, confortée par la médaille de bronze d'Émile Allais, brigait une place sur le podium. Hélas ! cet hiver fut déplorable dans les Alpes orientales. Déjà l'enneigement était limité à Garmisch, et d'énormes efforts y avaient été accomplis pour préparer les pistes olympiques.

À Innsbruck, les responsables de la fédération autrichienne avaient aménagé une piste de descente à travers les belles forêts du versant nord de la vallée. Un tracé difficile, hérissé des souches des arbres abattus ; ils avaient été sciés entre trente et cinquante centimètres de hauteur au-dessus du sol en prévision d'une grande épaisseur de neige qui les recouvrirait, ce qui ne fut pas le cas.

Descendre ce toboggan de glace vive et passer au milieu de ces écueils dangereux ne fut pas du goût des concurrents. Pourtant, à l'époque, on ne faisait pas grève et, le jour de la course, les départs eurent lieu normalement.

J'y assistai et fus stupéfait du comportement des champions. On eût dit des débutants. Le grand styliste de l'époque, Willy Steuri, de Grindelwald, passa devant moi, méconnaissable, skiant en trace large, accroupi, freinant en chasse-neige. Heinz von Allmen, Schlunegger et d'autres grands skieurs parvenaient avec peine à maîtriser leurs skis. La course était manifestement faussée. Puis survint le Norvégien Birger Ruud, auréolé de sa descente de Garmisch. Lui seul fonçait, évitant les obstacles par d'audacieux pas de patineur. Lorsqu'il déboucha des couloirs au sommet dans la grande clairière parsemée des souches meurtrières, on crut qu'il allait renouveler son exploit des jeux Olympiques. Malheureusement, il accrocha un ski sur une branche gelée, fit un effrayant plongeon dans la pente, rebondissant entre les souches, atterrissant sur le faux plat de l'arrivée. Il était miraculeusement sain et sauf. Presque au même moment, un magnifique cerf traversa la piste au petit trot puis, ayant contemplé la foule des spectateurs massés derrière les barrières, remonta à grandes foulées et se perdit dans la forêt.

Peu après, arriva un autre coureur, Rominger, le Suisse de Saint-Moritz, ami des Français ; il s'entraînait généralement avec les nôtres car il n'était pas admis dans l'équipe de l'Oberland : celle-ci faisait officiellement figure d'équipe nationale helvétique, mais son dirigeant, Gertsch, de Wengen, en gardait jalousement l'entrée contre les incursions de skieurs d'autres cantons.

Rominger avait eu le péroné fêlé quelques semaines auparavant et skiait avec un léger plâtre de marche. Prendre part dans ces conditions à un championnat du monde de descente, sur une piste de glace, en se faufilant à

travers des souches de sapin, pourrait sembler une gageure. Et pourtant Rominger, descendant avec la prudence que nécessitait son handicap, remporta la course. Inouï ! mais vrai. Il devenait champion du monde de descente.

Le slalom avait lieu à Seefeld, charmant village tyrolien près de la frontière bavaroise. Ce jour-là, le prince Stahrenberg, fondateur des *Heimwahren* et rallié à Hitler, présidait l'épreuve. Une nombreuse assistance venue de Bavière se massait le long du parcours. Les nôtres faisaient une bonne prestation, surtout Émile Allais, et à la seconde manche, mon petit « Retina » armé, je sortis sur la piste pour me placer au passage d'une porte et photographier notre nouveau champion. J'avais compté sans la rudesse des policiers autrichiens de l'époque. Au moment même où Émile franchissait la porte, un massif schupo qui jusque-là m'avait regardé faire vint se placer exactement devant moi et me fit rater ma photo.

Un juron m'échappa :

— Bougre de con ! lâchai-je sans accorder trop d'importance à ce terme.

Hélas ! c'était peut-être le seul mot de français qu'il connût. Il me le fit comprendre en m'empoignant rudement par le bras et en me traînant jusqu'à la tribune des officiels pour me faire expulser par son chef direct.

Le prince Stahrenberg, nous voyant tous deux aux prises se renseigna :

— C'est un journaliste français qui prenait des photos sur la piste, fut-il répondu.

— Lâchez-le ! Pas d'histoires avec la presse !

À contrecœur, mon schupo me libéra et je revins me placer à ma porte favorite ; il était toujours là, mais cette fois il ne me gênait plus. L'épreuve terminée, je lui fis un engageant sourire.

— *Drinke !*

— *Ja, ja.*

Et tout s'acheva autour de nombreuses chopes de bière.

Pour la petite histoire et pour remercier *post mortem* le prince Stahrenberg de son intervention, je me dois de signaler que ce fervent adepte des théories nazies n'accepta pas l'Anschluss et se retira en Amérique du Sud. Il n'est jamais trop tard pour revenir sur ses erreurs.

1 Cela soulevait le problème du professionnalisme, mais la Fédération internationale de ski jugeait avec raison que seul est professionnel celui qui tire profit de la compétition ; l'enseignement du ski dans une école ne prédisposait nullement à la pratique de ladite compétition.

CHAPITRE XVI

En 1938, les championnats du monde de ski alpin devaient avoir lieu à Engelberg, en Suisse, mais ils étaient précédés par la grande semaine internationale de Garmisch à laquelle l'équipe de France était invitée.

Les conditions d'enneigement étaient encore pires qu'en 1936 ; le grand schuss du Kreuzek était un véritable mur de glace. C'est ainsi que je le décrivis dans mes reportages et je crois bien être le parrain de cette appellation qui fit fureur dès lors dans la presse toutes les fois qu'il s'agissait d'un passage d'une extrême raideur. On ne comptait plus les jambes cassées, même avant l'épreuve, et malheureusement, le jour de la course, l'un des meilleurs skieurs italiens, Sertorelli, se tua d'une façon tragique. Il y avait au bas du mur de glace un chemin creux, sans doute une draille pour le bétail, qui formait toboggan. Sertorelli s'y engagea à grande vitesse puis, voyant venir le danger, il essaya d'en sortir, se freina par un violent chasse-neige – il en était le grand spécialiste. Je m'étais posté au bas du mur, l'expérience m'ayant appris que la course se jouerait en cet endroit. C'est avec terreur que je vis Sertorelli, brusquement catapulté en l'air, retomber sur les branches d'un frêne sur lequel il se perfora le ventre. Malgré les soins qui lui furent prodigués, il mourut de son horrible blessure.

Émile Allais connut une aventure moins dramatique. Émile préparait minutieusement ses courses. Il reconnaissait le parcours à pied, avec une belle conscience professionnelle. Je l'accompagnai dans cette ascension de plus de deux heures, portant le sac dans lequel il avait mis une paire de chaussures de rechange. Ses skis étaient équipés d'un étrier très long et très bas prenant appui sur le rebord de la semelle de la chaussure et ne nécessitant pas de courroie de sécurité ; ils avaient une mortaise creusée à la limite de l'appui du talon et dans laquelle passait la longue lanière. La fixation du pied sur le ski était parfaite et la longueur de l'étrier donnait une direction adéquate.

Parvenu au sommet, Allais changea donc ses chaussures de marche contre la paire de souliers secs adaptés à ses étriers, serra ses lanières. Il prit un départ magistral. Malheureusement, en se recevant violemment sur une bosse, il perdit un ski. Il chuta sans mal. La course était perdue ! Examen fait, la semelle trop sèche et sans doute rétrécie avait été presque arrachée.

Ce jour-là, Anton Seelos, le fameux Seelos, nous fit une démonstration éblouissante en descendant le mur de glace comme à la parade, en deux très longs virages coulés.

James Couttet, non encore classé, partait dans les derniers. J'étais descendu jusqu'au schuss de l'arrivée lorsque je vis passer le petit gnome sûr de lui, franchissant la ligne sans une faute. Cependant, une plaque de neige sur le

fond de son pantalon m'avertissait que lui aussi avait eu des ennuis.

— Pas grave ! me dit-il. En franchissant une bosse par un saut spectaculaire d'une trentaine de mètres, je me suis reçu sur les fesses, mais j'ai réussi à me redresser, comme on le fait lorsqu'on chute au bas du tremplin de saut et qu'on laisse traîner les mains à terre.

James Couttet sera cinquième de cette course à la mort.

Triste avait été la course, plus angoissante encore était l'atmosphère qui régnait dans la station.

Garmisch ne présentait plus un aspect de kermesse comme pendant les jeux Olympiques. La station était envahie par les militaires. Dans les grands hôtels, les officiers supérieurs plastronnaient, regardant avec dédain les athlètes qui osaient s'aventurer dans les bars ou salons de thé de la station.

Un soir, comme je me promenais dans les rues pavoisées, me parvint le bruit sourd et profond d'une colonne motorisée ; de puissants projecteurs striaient le ciel qui s'embrasa soudain. C'était une vision dantesque, insolite et non prévue dans le programme des réjouissances. Attirés par le spectacle, des officiers d'état-major nazis, ayant visiblement fêté l'événement, hurlaient leur admiration, poussant de triples bans en l'honneur d'Hitler. Toute la nuit, des convois défilèrent ainsi en direction de la frontière autrichienne.

Je savais que la menace de l'Anschluss se précisait de jour en jour ; cependant, n'étant pas chargé par mon journal de rédiger des papiers sur la politique étrangère et la conjoncture internationale, j'hésitais à transmettre mes impressions qu'un grand drame se préparait : l'attaque de l'Autriche. Je résolus de pousser mon enquête. J'étais connu des services de presse allemands comme journaliste sportif spécialiste du ski et non comme envoyé spécial. Ma curiosité n'inquiéterait personne. M'adressant à un officier allemand, je lui demandai tout simplement ce que signifiait cette grande lueur dans le ciel de Garmisch.

— Magnifique, impressionnant ! lui dis-je.

— Aurore boréale, monsieur, me répondit-il.

Je ne le détrompai pas et le remerciai chaleureusement. Ni lui ni moi n'étions dupes.

Évitant de téléphoner, j'écrivis mon papier et le postai avec mes chroniques sportives habituelles. Il causa une petite révolution au journal. On réunit les responsables. Fallait-il passer ce papier qui, brutalement, démontrait le rassemblement massif des forces armées d'Hitler à la frontière autrichienne ? Finalement, on résolut de le publier. J'avais hélas ! raison comme le prouvèrent les événements politiques qui, quelques semaines plus tard, assombrirent le ciel de l'Europe. La grande conquête d'Hitler commençait par l'asservissement de l'Autriche.

Quelques semaines plus tard, nous étions à Engelberg, charmante station suisse où devaient se disputer les championnats du monde de ski de 1938. Je ne dirai jamais assez le soulagement que nous éprouvâmes tous, concurrents, officiels, journalistes, en retrouvant la paix et le calme helvétiques. Les

journées de tension nerveuse vécues à Garmisch étaient oubliées. On profitait amplement de la neige, des épreuves et des réjouissances.

Le site d'Engelberg est ravissant. Le village, suisse par excellence, repose au cœur d'une petite vallée du canton d'Unterwald fermée par les contreforts du Titlis, le géant des Alpes de Glaris, sur les flancs duquel se courait la descente.

Malheureusement, le jour de l'épreuve, un froid très vif agissant sur la neige de printemps l'avait transformée en béton. Il ne fallait pas renouveler le désastre de Garmisch. À la différence près qu'ici le parcours était très dégagé, qu'aucun passage n'était en glace vive, mais simplement en neige très dure. Le départ fut donc reculé de trois heures pour laisser au soleil le temps d'agir. Puis les coureurs s'élancèrent. Le favori était Émile Allais, médaille de bronze des jeux Olympiques. L'année précédente, Maurice Lafforgue avait été vice-champion du monde à Chamonix. Face aux redoutables concurrents étrangers, nous alignions une équipe pleine de cohésion où régnait un climat amical.

Émile Allais garda longtemps la tête du classement, confirmant la confiance de ses admirateurs, et on le voyait déjà champion du monde lorsque survint le jeune James Couttet, que personne, étant donné son inexpérience de la grande compétition, n'attendait aux places d'honneur. Et voici que, dévalant à une vitesse prodigieuse, décollant de plus de quarante mètres sur les bosses, confirmant ses qualités de sauteur habitué aux grandes vitesses, James Couttet coiffait son maître et ami sur le poteau. Il devenait champion du monde de descente à seize ans et demi. Seule Suzanne Lenglen, en tennis, avait fait mieux : à quinze ans, elle était la meilleure tennismen du monde.

Dans cette même course, Louis Agnel s'imposait aussi aux places d'honneur. Et, le lendemain, Émile Allais gagnait le combiné. La France était comblée.

Le soir de cette journée mémorable, comme nous fêtons notre victoire dans une grande taverne où se réunissaient skieurs et officiels de tous les pays représentés, je revis Hannes Schneider, le « pape » de l'Arlberg, devisant à une table avec quelques coureurs suisses. Il m'apparut triste et abattu. Il n'était pas présent à la semaine de Garmisch et j'en avais deviné la raison : Hannes Schneider était juif et indésirable en Allemagne. Le géant courbait le dos, voûté, supportant mal une accablante injustice. Je m'approchai, désireux de lui montrer que je ne lui tenais pas rigueur de m'avoir évincé en 1936 du diplôme de moniteur-chef de la Fédération française de ski, dont il présidait le jury d'examen. Question de technique et de méthode d'enseignement. Il n'était pour rien dans cette décision. D'ailleurs, il m'avait en quelque sorte émancipé et je vivais, depuis, une période passionnante, associant journalisme et ski.

Hannes Schneider lui-même subissait une petite baisse de prestige. Toute sa technique était basée sur le ski de randonnée en neiges variables et ses virages dérivés du chasse-neige étaient des virages freinés qui ne pouvaient convenir à un skieur de compétition. Dans ce domaine, une nouvelle étoile était née :

Anton Seelos, le plus fin slalomeur de l'époque, avait été l'entraîneur de nombreuses équipes de compétition dont l'équipe de France. Son style s'écartait délibérément de la technique de l'Arlberg : Seelos, skieur de compétition, s'allégeait au moment de virer en pivotant sur les spatules. Merveilleux démonstrateur, il était incapable d'analyser et de définir sa technique instinctive. C'est en l'observant qu'Émile Allais décrivit le virage qualifié de « ruade ».

Dans la grande salle bruyante, enfumée, joyeuse, j'allai donc spontanément vers Hannes Schneider en lui tendant une main amicale. Je sentais qu'il avait profondément besoin d'amitié. Il me reconnut et me sourit tristement :

— Content, Frison ! Beaux résultats pour les Français !

— Il y a si longtemps que nous attendons à la porte.

Il y avait autour de lui des skieurs suisses, les champions de l'Oberland qui durant de nombreuses années avaient disputé la palme aux Autrichiens. Eux aussi respectaient le silence et la tristesse de leur grand ancien. On trinqua, on leva son verre de fendant en portant le toast des skieurs : « *Ski Heil !* »

Puis, comme je me levais de table pour prendre congé, Hannes me saisit par le bras :

— Je vous dis adieu, Frison, je dois rentrer à Saint-Anton. Il se passe chez nous des événements très graves. (Il hocha la tête.) Je ne crois pas que nous nous reverrons sur les champs de ski.

En effet, je ne l'ai jamais revu. Je sais qu'il a pu se réfugier à temps aux États-Unis où il fut fêté et put continuer à enseigner le ski.

Le lendemain, un grand concours de saut à skis clôturait les journées sportives d'Engelberg. J'étais juge au tremplin et connus la joie de voir triompher pour la première fois un sauteur français dans un concours international. James Couttet le remporta magistralement, bien que junior, avec une moyenne des points supérieure à celle des seniors. Le matin, j'avais remporté le championnat du monde des journalistes devant mon vieux collègue Guido Tonella, correspondant à Genève des journaux italiens. Vraiment tout allait pour le mieux.

Quelques jours plus tard, m'étant arrêté à Berne avec James et Louis Agnel, que je devais emmener à Saint-Anton où se disputait l'Arlberg Kandahar, je reçus un télégramme officiel me disant d'annuler le déplacement : l'Anschluss était un fait accompli, et les troupes nazies avaient envahi l'Autriche. Pour consoler mes jeunes coureurs, je les conduisis directement à Sestrières où se disputait comme chaque année la coupe du Roi.

L'hiver s'achevait, alors que s'amplifiaient les menaces de guerre. Engelberg devait être la dernière manifestation de ski à laquelle j'assistais comme journaliste. Sept mois plus tard, en effet, je quittais définitivement la France pour l'Algérie.

James Couttet, Louis Agnel venaient de se révéler comme les plus sûrs garants de la relève du ski français. Hélas ! Louis Agnel se tua au Maroc en service aérien commandé et, pour James Couttet, cinq années de guerre

arrêteront sa carrière de champion. Il y perdra les meilleures années de sa jeunesse. Malgré cela, il fera encore une excellente prestation aux jeux Olympiques de 1948, à Saint-Moritz, mais il était déjà trop tard. Un jeune Français, Henri Oreiller, de Val-d'Isère, gagnait dans des conditions époustouflantes la descente et le combiné alpin, remportant trois médailles. Oreiller était déjà de la génération d'après-guerre.

TROISIÈME PARTIE

UNE TERRE NOUVELLE

CHAPITRE PREMIER

D'abord je n'ai rien pu distinguer. Pourtant, j'étais sur le pont depuis l'aube et je scrutais l'horizon du sud, cherchant à percer du regard une légère brume de chaleur qui stagnait sur la mer. Les mouettes venues à la rencontre du paquebot criaillaient et voletaient au ras des mâts de charge, et la terre ne devait pas être loin. Notre traversée s'achevait par un calme plat extraordinaire. La veille, j'avais vu disparaître les côtes de France au large de Marseille, et nous avions tous un petit serrement de cœur, ma famille et moi. Pourtant, c'était de plein gré que j'avais décidé d'entamer une nouvelle vie, de me fixer sur cette terre d'Algérie, porte du Sahara où par deux fois je m'étais rendu. Les souvenirs de mes premières traversées m'assaillaient.

À l'époque et par un matin semblable, j'avais surveillé longtemps l'apparition des côtes, et cette terre nouvelle qui se dégagait peu à peu de la mer portait en elle une part de mystère à découvrir. Ce n'était plus le cas. Cette fois le mystère était en moi. C'était celui de mon destin ; du destin des miens également. Jean et Danièle étaient venus me rejoindre sur le pont et, ivres du grand air marin, posaient des questions innombrables :

— Dis, papa, c'est encore loin l'Algérie ?

— La voilà ! Regardez ! Cette montagne qui sort de la mer un peu à l'est, c'est le Djurdjura, la plus haute montagne de Kabylie, et bientôt en plein sud on verra une grande ligne sombre : l'Atlas tellien !

À mesure que les rivages se précisaient, sortant de la courbure de l'horizon, les passagers du *Ville-d'Oran*, dernier-né de la flotte, se groupaient sur les différents ponts, joyeux ou anxieux. En avant de la passerelle, juchés sur la proue du navire, des émigrants kabyles regagnaient leurs montagnes ; ils avaient déjà remplacé par la chéchia traditionnelle le béret basque des travailleurs immigrés en France. Se mêlaient à eux quelques appelés du contingent, peu sensibles à l'arrivée majestueuse du navire.

Bientôt nous fûmes tous réunis sur le pont : ma femme, mes deux enfants et moi.

— Tu ne regrettes rien ? me dit mon épouse.

— Je ne regrette jamais rien. Nous avons tiré un trait sur le passé. Nous nous forgerons une nouvelle vie. N'est-ce pas merveilleux ?

— L'avenir nous dira si nous avons raison.

Je sais, ma femme se fait du souci. Le poste que j'ai accepté est lourd et, bien que j'aie effectué un stage au *Petit Dauphinois* avant de quitter la France, il me reste beaucoup à apprendre. Être reporter est un métier, diriger la rédaction d'un journal un autre. Pourtant, j'ai confiance. Mon choix a été instinctif comme tout ce que j'accomplis. Intuitif peut-être. Je me fie à ma

bonne étoile.

Nous ne sommes plus très loin du port. L'Atlas a disparu derrière les collines de la Bouzareah ; on distingue très nettement Notre-Dame d'Afrique, la masse trapézoïdale blanche de la casbah, la pyramide de Fort-Lempereur. Alger apparaît enfin avec sa rangée de grands immeubles bordant le magnifique boulevard en terrasse qui surplombe les bassins du port.

Nous sommes le 11 novembre. Le *Ville-d'Oran* s'est immobilisé à son appontement habituel ; la brise de mer est tombée ; la douceur de la température nous surprend. Quand nous avons quitté Chamonix, le thermomètre descendait chaque soir au-dessous de zéro et nous nous retrouvons en plein été. Malgré l'heure matinale, une foule d'amis ou de parents est venue accueillir les passagers, et se masse le long du quai. Les femmes sont en robe d'été. Plongeant dans l'eau tiède, les petits yaouleds cueillent avec adresse les pièces de monnaie que leur jettent les passagers. Tout est beau, euphorique.

— Je sens que j'aimerai ce pays, me confie ma femme.

Elle me dira plus tard qu'elle fut d'emblée séduite par le climat, par la couleur, par la beauté de cette matinée d'automne qui ressemblait à un été de chez nous. Peut-être aussi par le changement radical de vie qu'elle pressentait. Elle ne regrettera jamais d'avoir accepté mon départ de Chamonix.

Durant cinq années, elle a assumé la lourde charge de diriger cette brasserie, indispensable à notre sécurité matérielle mais dans laquelle je n'étais pratiquement jamais, toujours en reportage, ou en montagne. De Chamonix elle n'a connu que les servitudes, les saisons surchargées de travail, les mortes-saisons qui portent bien leur nom, et qui laissent reflourir les cancons et les ragots d'une petite bourgade de province, un instant noyée dans l'afflux des touristes alpinistes ou skieurs d'une grande station cyclique.

Moi-même, comment échapperais-je à la séduction ?

Cette douce chaleur qui nous baigne amoureusement me rappelle, par contraste, mes adieux à mes amis les guides de Chamonix.

Paul Mugnier, Fernand Tournier, Boule coupaient des arbres dans la grande forêt au-dessus du village des Pellerins afin d'y tracer une piste de ski. Il faisait un froid polaire, car ce versant était déjà atteint par les ombres permanentes de l'hiver alpin ; les bûcherons avaient allumé un grand feu avec lequel ils réchauffaient leurs mains engourdis par le froid. Nous n'avions pas beaucoup parlé. Quelques mots ajustés avec peine les uns aux autres, des phrases difficiles, appelant des explications que je ne leur donnais pas.

— Quelle idée t'as eue de nous quitter ? dit mélancoliquement Fernand.

— Faut faire sa vie !

Des longs silences suivaient où nos pensées se croisaient, se rejoignaient sans doute.

Ils n'avaient pas oublié mes échecs à l'école de ski, et plus encore à l'école d'alpinisme. Sans doute pensaient-ils qu'ils étaient la raison de mon départ qui prenait pour eux figure d'exil. Non, la vraie raison, c'était une attirance

inexplicable pour ces pays du Sud ; et parce que Alger, c'est la porte du Sahara ! Pour le reste...

On partagea le pain et la tomme. Puis je redescendis à grandes foulées par le vieux sentier de Pierre-Pointue où passaient autrefois toutes les caravanes du mont Blanc. Fernand, de loin, me fit un geste d'amitié :

— Ar'vi donc ! cria-t-il.

Ils disparurent à ma vue puis j'entendis le chant métallique de la cognée contre les branches. Ils avaient repris leur dur travail.

En attendant d'avoir trouvé un logement, nous nous installons à l'Hôtel d'Angleterre, rampe Bugeaud, derrière l'hôtel Aletti. C'est de cet hôtel que je suis parti pour le Hoggar en 1935 et pour le Grand Erg occidental en 1937. Le patron me reconnaît :

— Alors ce grand Sud ! Hein, quand ça vous tient !

Cette fois, c'est moi qui le tiens à ma portée.

On se congratule mutuellement.

L'automne se passera à me familiariser avec mes nouvelles fonctions. Je trouve au journal une rédaction sympathique, quoique un peu méfiante au début : c'est normal, qu'est-ce que ce Francaoui vient faire dans cette Algérie qu'il ne connaît pas ? Assez vite, pourtant, ils formeront équipe avec moi et non contre moi. Ce que j'apporte, c'est un œil nouveau sur ce pays. On s'entendra très bien.

J'ai retrouvé à Alger les amis de Coche et de Lewden qui nous avaient accueillis lors de notre voyage au Hoggar. Ce sont tous des stadistes, et les anciens du Stade français forment entre eux une véritable franc-maçonnerie. Ils m'adoptent parce que je suis l'ami d'un des leurs. D'autre part, je retrouve, dans le milieu très actif des skieurs et des montagnards, des camarades rencontrés en France. Avec eux je gravirai les cimes du Djurdjura, et avec les skieurs nous disputerons des compétitions à Chréa et à Tikjda. Nous avons déniché un appartement confortable, en dessous de la corniche du Telemly. Nos fenêtres donnent sur le très beau parc de Galland et, lorsque le vent souffle, un bosquet de bambous y crépite de toutes ses feuilles. La vue est magnifique : elle s'étend du port et de la baie d'Alger jusqu'au cap Matifou et à l'horizon de l'est fermé par les premiers contreforts du Djurdjura et du djebel Bou Zegza.

CHAPITRE II

Au printemps 1939, mon directeur, M. Eugène Robe, me charge d'une enquête en Kabylie. C'est un grand ami des Kabyles et il considère qu'on n'a pas fait tout ce qu'il fallait pour les dégager des contraintes de la colonisation. À part quelques anciens combattants, ils ne sont que des Français de deuxième zone, et pourtant !

C'est un sujet délicat, mais qui va me passionner.

Je passe un mois, sans redescendre à Alger, dans les douars montagnards des Beni Yenni, des Beni Ouacif et autres tribus berbères. J'apprends à connaître ce peuple, descendant direct de saint Augustin et habitant le pays depuis plusieurs millénaires. Je l'estime et l'écris sans ambages. La conclusion de mon reportage créera de nombreux remous. Songez que je viens d'arriver en Algérie, que *La Dépêche algérienne* est considérée comme le quotidien le plus conservateur de l'Algérie, et que j'ai titré mon dernier article : « Qu'attend-on pour faire de la Kabylie un département français à part entière ? »

Mon directeur, et je lui en serai toujours reconnaissant, me couvre entièrement. Bien des années plus tard, lors des « événements », je sais que mon reportage sera étudié avec intérêt par les officiers des Affaires musulmanes !

Pour la petite histoire, j'ajouterai qu'Albert Camus effectuait pour le compte d'*Alger républicain* une enquête semblable en Kabylie.

Certes, Albert Camus et moi ne voyions pas les choses sous le même angle, mais au fond il aurait très bien pu arriver aux mêmes conclusions que moi. Les Kabyles méritaient mieux que leur sort. À l'époque (1939), la densité de la population était égale à celle de la Belgique. L'émigration en France était la seule source possible pour ce peuple commerçant et travailleur. Les travailleurs immigrés envoyaient la totalité ou presque de leurs salaires à leurs familles. Le bureau de poste de Fort-National était celui qui recevait, par mandats, les plus importants transferts de fonds de France en Algérie. J'avais, au cours de ce reportage, constaté que l'œuvre française n'était pas négative : il y avait partout des routes, des adductions d'eau potable, chaque douar avait son école, et la scolarisation française était féconde en résultats. La moyenne scolaire en Kabylie était même supérieure – j'osai l'écrire – à celle de bien des départements français !

Ma conclusion justifiait ma proposition, et il n'était nul besoin d'invoquer le prix du sang payé durant la guerre de 1914-1918 par le peuple kabyle, et attesté par de nombreux monuments aux morts.

L'erreur de la France remontait aux débuts de la colonisation algérienne.

Les Kabyles avaient certes été, à l'époque, les plus irréductibles adversaires des Français. La révolte de 1870 n'avait été vaincue que par un grand déploiement de forces. Mais une fois pacifiés, les Kabyles s'étaient spontanément tournés vers la France. Parce qu'ils se sont toujours désolidarisés des Arabes qu'ils considèrent comme des envahisseurs, parce qu'ils leur ont résisté depuis deux millénaires. Ne l'oublions pas, les Kabyles sont des Berbères. Tout les sépare des Arabes : leur langage, leurs traditions, leurs croyances. Ils vivaient encore au siècle dernier dans la plus pure tradition mycénienne, adorant l'arbre, la source, la montagne. Paradoxalement, c'est la France qui a favorisé l'islamisation du pays, où se maintenaient encore, à son arrivée, les mythes des peuples méditerranéens. Pour l'administration française centrale, tout ce qui n'était pas français était arabe. Cette ignorance des ethnies locales et de leur histoire provoqua bien des erreurs. On favorisa la pénétration en Kabylie des imans et des marabouts, on interdit tout prosélytisme aux Pères blancs. Par bonheur, on respecta les mœurs particulières de ce petit peuple turbulent, et l'on maintint les Djemaa, ces assemblées de sages, à l'image des démocraties athéniennes, qui réglaient tous les problèmes de la tribu, du village ou du *çof*. Lorsque je parcourais les villages de la montagne, il m'est souvent arrivé de voir mon guide s'arrêter à l'embranchement d'une ruelle pour me dire : « Je ne t'accompagne pas plus loin, au-delà ce n'est pas mon *çof* ! Mais rassure-toi, un autre te prendra en charge. » Mais, plus que tout, l'accueil des travailleurs kabyles en France et le salaire qui permettait de faire vivre leurs familles établirent un climat de confiance avec nous.

Pourtant, rares étaient les administrateurs de communes mixtes qui parlaient le kabyle. Et plus rare encore la connaissance de cette langue chez les Arabes. Messali Hadj en fit la triste expérience. Lorsque, naguère, il parcourait la Kabylie pour y prêcher la dissidence, il devait subir l'ironie des Kabyles qui lui criaient : « Nous, on ne te comprend pas. Alors, si tu ne sais pas le kabyle, parle-nous français ! »

Grâce à cette scolarisation poussée et acceptée, et parce que sa jeunesse était parfaitement bilingue, le peuple kabyle s'ouvrit largement à la civilisation occidentale méditerranéenne. Et il est normal qu'ayant découvert, grâce à nous, sa propre identité, il ait été l'un des premiers à se rebeller contre la France. En revanche, il est certain que, si ses dirigeants étaient restés au pouvoir après la guerre d'indépendance, ils auraient très vite repris des contacts fructueux avec la France, jugeant sainement que leur avenir était d'entretenir de bonnes relations avec notre pays.

Les événements d'avril 1980 démontrent amplement que le peuple kabyle n'a pas abdiqué, qu'il se considère comme une nation à part entière par son entité géographique, par son ethnie berbère, par sa langue, ses croyances et sa culture. Les dirigeants actuels de l'Algérie devraient bien tenir compte de ces vérités historiques.

De novembre 1938 au mois de juillet 1939, j'ai donc parcouru l'Algérie en

long et en large, multipliant les reportages, utilisant les moyens de transport locaux, les autocars fatigués et surchargés de grappes humaines, buvant le café turc chez les caouadjis, et mangeant la loubia épicée à la gargote du village. Je faisais, somme toute, ce que n'avaient jamais fait mes confrères : je me mêlais au peuple algérien, je découvrais qu'il n'y avait pas que des Français en Algérie et que, si ceux-ci avaient incontestablement créé la richesse et la prospérité de ce pays par un travail opiniâtre sur des terres en friche, ils oubliaient cependant que la population indigène grandissait, augmentait, et que nous étions responsables de cette augmentation de la population. N'avions-nous pas réduit dans des proportions considérables la mortalité infantile, autrefois plaie de ce pays ? En 1949, effectuant une enquête en Égypte où la mortalité infantile est énorme, et consultant des statistiques officielles, je constatai que celle de l'Algérie était inférieure à celle de France !

Mais cette prospérité portait en elle-même les signes de notre propre déchéance. Nous faisons prendre conscience à tout un peuple de son identité. Nous avons de toutes pièces créé l'Algérie, et ce pays, le leur, deviendrait un jour une nation. Pour cela ils oublieraient tout ce que nous avons fait pour eux ; les milliers de kilomètres de routes, de pistes, les grands barrages, les irrigations, les chemins de fer, les hôpitaux, et la sécurité. Lorsqu'un peuple découvre son identité, il n'a plus qu'un désir, se séparer de son bienfaiteur. Comme l'a écrit le P. Gautier : « On reconnaît qu'une colonisation a réussi lorsque le colonisé met à la porte le colonisateur. » Écrite dans les années 1920, cette déclaration était prophétique.

Je m'étais passionné pour mon nouveau métier. Les sujets traités étaient variés, et je devais suivre l'événement.

Ainsi, l'Italie fasciste avait créé de graves incidents en Tunisie et je partis dans la nuit en voiture pour une longue traversée de l'Algérie vers l'est.

« Pourquoi faire deux mille kilomètres en voiture ? s'étonnaient mes confrères. Nous recevons les dépêches d'agence, c'est bien suffisant. »

Rien ne vaut une vision personnelle. Les dépêches officielles ne disent que ce qu'on veut bien leur laisser dire.

Ils n'étaient pas convaincus, mais petit à petit je gagnai leur confiance et je profitai du Congrès eucharistique tenu à Alger pour les lancer sur cette grandiose manifestation ; je me contentais de diriger l'équipe. Désormais le Francaoui était admis.

Sur ce, l'été venu, j'envoyai ma famille en vacances à Chamonix et, fin juillet, j'allai moi-même la rejoindre. Pas pour longtemps.

La déclaration de guerre de la France à l'Allemagne provoquait la mobilisation générale.

Dès lors, plus rien ne serait comme avant.

CHAPITRE III

J'étais mobilisable, comme sous-officier des chasseurs alpins, mais, ayant changé de domicile et de corps d'armée, j'appartenais désormais à la division d'Alger. Cependant, faisant valoir mon changement d'armes initial qui sur ma demande m'avait fait passer de l'artillerie aux troupes de montagne comme guide et éclaireur-skieur, je cherchai à me faire affecter en France. « On » aurait bien voulu me garder à Chamonix, mais impossible ! On m'envoya à Annecy. « On » aurait bien voulu me garder à Annecy, mais impossible ! Il me fallait rejoindre Alger. J'y retournai et fus mobilisé au 29^e zouaves, à la caserne d'Orléans. Ce régiment, formé de réservistes, était la doublure du 9^e zouaves, déjà engagé sur le front de la drôle de guerre. Nous étions cent vingt sous-officiers à patienter dans l'attente d'une affectation, lorsque le général Beynet, commandant de la division d'Alger, me fit appeler. C'était un ancien officier de chasseurs et chef de section d'éclaireurs-skieurs. Très souvent nous nous étions rencontrés sur les cimes du Djurdjura. Il venait de prendre le commandement du 14^e corps d'armée, à Uriage, et il pouvait au choix emmener son officier d'ordonnance et son porte-fanion.

— Si vous acceptez de partir avec moi, je vous nomme adjudant porte-fanion. (Il sourit.) Mais ce que j'attends de vous, ce sont des reconnaissances de corps d'armée sur la frontière.

J'acceptai cette proposition avec enthousiasme ; ma femme et mes enfants étaient restés à Chamonix, et je n'aurais pas de soucis à me faire.

C'est pourquoi j'accomplis ma drôle de guerre sur le front des Alpes, que je connaissais par cœur, conduisant des reconnaissances en haute montagne, établissant des observatoires, accompagnant le grand patron dans ses inspections les plus difficiles.

On pressentait l'engagement de l'Italie. L'axe d'acier Berlin-Rome n'était pas une utopie. Début mai 1940, ayant conduit une patrouille de reconnaissance à 3500 mètres sur la cime de Rochemelon qui domine directement la ville piémontaise de Suse, j'avais de mon belvédère et durant plusieurs heures observé un trafic exceptionnel de convois militaires que les Italiens rassemblaient sous le col du Mont-Cenis. Cette activité était de mauvais augure.

Un secteur crucial était aussi le Briançonnais. J'en avais parcouru toutes les crêtes. La puissante place forte de Vauban n'était plus à l'abri des armes modernes. Nous savions que les Italiens avaient réussi à hisser au sommet du fort du Chaberton de gros canons de marine sur tourelle. Le fort est à 3130 mètres d'altitude et, par la trouée du Montgenèvre, prend directement sous ses feux la ville de Briançon et la grande route venant d'Embrun. Rien

n'échappait à l'ennemi. C'est par cette route que le dispositif français se renforçait. Il fallait donc ruser, impressionner l'adversaire, car à vrai dire la garnison de Briançon n'attendait pas de renforts ; tout le personnel disponible avait été envoyé sur le front des Ardennes. Qu'importe ! On fit défiler plusieurs jours durant, et en circuit fermé, un convoi – toujours le même – qui, arrivant à Briançon sous les vues de l'ennemi, retournait sur ses pas en utilisant le tunnel de la voie ferrée, et recommençait inlassablement son manège.

Un peu simplette, cette ruse. En revanche, la guerre étant déclarée, nos artilleurs neutralisèrent le fort du Chaberton avec quelques salves de l'artillerie lourde sur voie ferrée. Le Chaberton, la plus puissante forteresse italienne sur la frontière, était invulnérable à la plus grosse artillerie ; son béton était d'une telle épaisseur et le blindage de ses tourelles si épais qu'à moins d'un coup au but à travers un créneau, rien ne pouvait l'atteindre. Nos artilleurs en jugèrent autrement. Le fort reposait sur le socle du mont Chaberton, cime formée de roches friables. Négligeant le béton et les blindages, les artilleurs, avec une grande précision, dirigèrent leur tir sur la roche elle-même qui soutenait le fort. Sous les coups de boutoir de l'artillerie, la masse du fort s'affaissa sur elle-même, et tout le plan de tir fut rendu inutilisable.

Le 11 juin 1940, l'Italie, en effet, avait déclaré la guerre à la France. Une France à l'agonie.

Ce jour-là, j'accompagnais le général Beynet qui, fidèle à son habitude, inspectait personnellement son dispositif de défense en haute montagne, visitant jusqu'au plus petit poste isolé. Nous avions ainsi parcouru les crêtes du col de Fréjus, au-dessus de Modane. Tout était calme, il ne se passait rien de spécial. Cela durait depuis une année, et il arrivait même que les chefs de poste des deux côtés de la frontière se rencontrassent pour échanger un paquet de cigarettes, chacun cherchant à recueillir de l'autre un renseignement, un indice qui pourrait être exploité.

Non, vraiment, il ne se passait rien de suspect et nous étions redescendus à Modane. La ville frontière, avec ses formidables défenses, concentrait son activité militaire à la surveillance du tunnel du Fréjus, et un épi de voie ferrée avait été construit pour diriger directement sur un butoir tout train blindé qui aurait tenté de franchir le tunnel. Cette inspection prenait donc une allure de routine et le général était rentré à son quartier général d'Uriage, se proposant de transmettre au haut commandement un « Rien à signaler sur l'ensemble du front ».

Le général avait à son service un brave tirailleur algérien qui, dès qu'il entendit la voiture s'arrêter devant le perron de l'hôtel, s'empressa d'ouvrir la portière et de se fixer en un impeccable garde-à-vous.

— Alors, Ali, quoi de neuf en mon absence ? interrogea le général.

— Y en a la guerre avec l'Italie, mon général !

— Quoi ? Que dis-tu ?

C'était exact. La dépêche officielle était arrivée au Q.G. durant le temps que nous avions mis pour parcourir en voiture la distance de Modane à Uriage. Là-haut, sur les crêtes – et des deux côtés de la belligérance –, personne n'était au courant. Drôle de guerre !

Dans la nuit, le dispositif de guerre était appliqué, le Q.G. du 14^e corps transféré au fort de Comboire, toutes les unités alertées.

Lorsque Mussolini attaqua avec toutes ses divisions, l'armée des Alpes était pratiquement inexistante : les meilleurs bataillons avaient été envoyés en Norvège ou sur le front du nord et de l'est ; seuls restaient les sections d'éclaireurs-skieurs et les bataillons de forteresse. Pourtant, ce petit groupe de combattants fit mieux que résister. En aucun point l'ennemi ne put franchir les Alpes. Alors que les Allemands étaient à Voreppe où fut livré le dernier baroud d'honneur, dans la cluse de l'Isère, les combats continuaient sur les crêtes. Ainsi le lieutenant Bulle résistait-il victorieusement, avec trois sections d'éclaireurs, à l'attaque menée par la première division fasciste, sur le front du col de la Seigne. Combat qui restera comme un exemple et un modèle de la guerre de montagne.

On a trop dit que l'armée française ne voulait pas se battre et trop oublié que ses plus courageux éléments se firent massacrer plutôt que de reculer. L'armée des Alpes est un de ces exemples ; mais il y eut d'autres actes de courage méconnus sur le front des Ardennes, dans la trouée de Sedan, sur la Somme, sur l'Ailette.

J'ai écrit plus haut que mon affectation primitive devait être le 9^e zouaves et que seule mon absence d'Alger au moment du départ du régiment pour le front m'avait fait affecter aux réserves. Plusieurs de mes amis, parmi les plus chers, tous officiers de réserve, étaient partis avec ce régiment. Ils trouvèrent la mort sur l'Ailette où plusieurs compagnies chargées de protéger la retraite se firent anéantir plutôt que de se rendre.

Mais assez parlé de cette drôle de guerre.

Pour nous, combattants des Alpes qui n'avions pas été vaincus, qui avions conservé intact notre territoire, la défaite de la France était une chose incompréhensible. Démobilisé, je repartis pour Alger avec toute ma famille. Ce fut un voyage difficile. Le *Ville-d'Oran* avait été transformé en navire de guerre ; l'amirauté n'avait eu qu'à monter les canons sur les plates-formes prévues à cet effet. Aussi fûmes-nous entassés sur le *Sidi-Mabrouk*, navire déjà ancien, peu luxueux, lent, mais tenant bien la mer. La traversée prit quatre jours, le *Sidi-Mabrouk* longeant les côtes d'Espagne, puis celles d'Oranie.

Quelques jours plus tard, je retrouvais mon emploi au journal, les amis que la drôle de guerre avait épargnés, et mon foyer s'enrichissait d'un troisième enfant : Martine.

CHAPITRE IV

Je retrouvais aussi une Algérie meurtrie, désespérée, une population plongée dans la stupeur, incapable de comprendre l'effondrement de la France. L'appel du général de Gaulle n'était pour eux qu'une voix anonyme. Comment un jeune colonel promu général de brigade à titre temporaire sur le champ de bataille pouvait-il refaire la France là où le maréchal Pétain, vainqueur de Verdun, avait dû s'incliner ? La leçon que les populations d'Algérie retenaient du désastre national était que, grâce au maréchal, l'Algérie n'était ni occupée par les Allemands malgré les rigueurs inconcevables d'un armistice qui coupait la France en deux, ni surveillée autrement que par une anonyme commission d'armistice de l'Italie fasciste.

La voix lointaine du général parlant de Londres devait s'éteindre brusquement le 3 juillet 1940. Désormais une haine viscérale des Anglais allait rejeter l'Algérie vers le seul homme en qui elle croyait encore : le maréchal Pétain.

Ce jour-là, l'amiral anglais Somerville, à la tête d'une escadre, se présenta devant Mers el-Kébir et fit sommation à l'escadre française de l'amiral Gensoul de rejoindre les forces navales anglaises et de continuer la lutte à ses côtés. Jugeant que cet ultimatum était contraire au texte de l'armistice conclu par le maréchal Pétain avec Hitler, Gensoul refusa. Les Anglais ouvrirent le feu sur l'escadre française immobilisée dans le port par ces mêmes conditions d'armistice. Le *Béarn* et d'autres navires de guerre français furent coulés ; mille trois cents marins français trouvèrent la mort dans cette tragique affaire. Un immense cri d'indignation s'éleva dans toute l'Algérie.

Au journal, nous étions tous bouleversés. Comment en étions-nous arrivés là ? Comment nos alliés de la veille avaient-ils pu retourner leurs lourds canons de marine contre nos navires ?

J'ai parcouru le pays à l'époque, et surtout l'Oranie où le drame avait été plus douloureusement ressenti. L'opinion était unanime. Les Anglais avaient commis un crime impardonnable. Loin du conflit, les Français d'Algérie ne pouvaient comprendre et admettre la décision contestable qui avait poussé l'amiral Somerville à ouvrir le feu. Dès lors, à part une infime minorité de gens mieux informés de la politique de Londres et ralliés secrètement au général de Gaulle, reconnaissons avec franchise que tous les Français d'Algérie étaient devenus pétainistes, tout en restant profondément anti-allemands.

N'oublions pas, en effet, que l'armée d'Italie du général Juin fut exclusivement composée de pieds-noirs (le terme n'était pas encore connu) et que la mobilisation générale de 1943 frappa tous les Français d'Algérie de

dix-huit à soixante ans. Ces pétainistes d'Algérie, qu'on a trop souvent jugés avec sévérité pour leur attachement au maréchal, ont, avant tout, prouvé leur attachement à la France, la France seule !

Ma teinture politique était, dans ma jeunesse, très diluée. Cocardier, j'admire l'armée, et c'est pourquoi je m'étais laissé entraîner, après les événements de 1936, à faire partie des volontaires nationaux du colonel de La Rocque, jusqu'à leur dissolution à la veille de la guerre.

N'habitant pas Paris, vivant hors des remous des foules, j'avais été tenu à l'écart des grands mouvements sociaux, des revendications naturelles des ouvriers ; j'étais resté un paysan qui n'aime pas le désordre et possède avant tout l'amour de sa terre. Aussi, ne désirant pas aller à contre-courant, je m'étais réjoui de la dissolution des Croix-de-Feu qui entraînait celle des volontaires nationaux.

Plus jamais, depuis, je n'avais appartenu à un parti politique, encore moins à une ligue, et voici qu'à peine démobilisé on me pressait de m'inscrire à la Légion française des combattants d'Algérie.

— Vous avez appartenu à l'armée des Alpes ! Vous n'avez pas été battus ! Venez rejoindre les anciens combattants et avec eux réaffirmer notre volonté de recréer une France nouvelle, me dit-on.

Je signalai, car je voyais dans cette inscription un geste de fraternité d'armes. Mais le mot légion, remplaçant celui d'association, aurait dû déjà éveiller ma méfiance. Cependant, au début, la Légion resta ce qu'elle aurait toujours dû être, une association d'anciens combattants. C'est plus tard, alors que le régime de Vichy, sous l'influence de Laval, devenait de plus en plus favorable à la collaboration, que vint le moment de nous demander un engagement formel : celui de prêter serment au maréchal Pétain.

La manifestation eut lieu sur le forum du gouvernement général. Son ampleur, cette foule bras tendus scandant le serment de fidélité à un homme et non à la France, ce fanatisme en éveil, tout me rappelait étrangement les manifestations de Garmisch et d'Innsbruck que j'avais connues.

Les combattants étaient politisés au service de qui et pour qui ? La réponse ne se fit pas attendre : des militants les plus fanatisés on fit des miliciens. « Le fer de lance de la Légion ! » clamèrent les orateurs.

Tout cela n'était plus dans mes idées. Je ne prêtai pas le serment.

Un voyage de journalistes à Vichy et à Paris, au printemps 1942, ouvrit définitivement les yeux de mes collègues et de moi-même.

Vichy nageait dans la collaboration la plus totale. Les services de l'information avaient organisé, au départ de Vichy, un court séjour à Paris. C'était pour nous la meilleure façon de connaître Paris sous l'Occupation et, bien que cela nous fût pénible de voyager avec des *ausweis* délivrés par les services allemands de propagande, nous nous rendîmes dans la capitale. Paris à l'heure allemande, sous la botte allemande ! Une population affamée, les juifs circulant honteusement, l'étoile jaune épinglée sur leur vêtement, les collabos festoyant : à une soirée au Grand Palais organisée par la *Propaganda*

Staffel, se pressaient le gratin du monde politique vichyssois mais aussi la grande majorité des artistes de théâtre ou de cinéma les plus connus (sans doute les mêmes qui, beaucoup plus tard, signeront l'appel de Stockholm. Qu'importent les motivations de la réunion, pensent-ils, il faut être vu partout, il faut surnager). Paris aux journées interminables dues à la mise à l'heure de l'Europe centrale décrétée par Hitler. La clarté du jour à 11 heures du soir. Les pousse-pousse, les vélos-taxis, le marché noir, les semelles de bois. Et, sourdement, les attentats des patriotes, les repréailles, le monde souterrain de la Résistance que nul ne semblait connaître ou que tous voulaient ignorer.

Nous revînmes à Alger écœurés : de la veulerie des dirigeants de Vichy, de la triste condition des Français de la zone occupée.

La propagande allemande de ce voyage se retournait contre les organisateurs. Ils venaient de nous montrer le vrai visage de l'Occupation. Cela confirmait ce que nous savions déjà.

Une profonde tristesse nous étreignait. Nous avions tous éprouvé pour le maréchal Pétain un profond respect, et nous constatons qu'il n'était déjà plus qu'une marionnette entre les mains de son gouvernement. Sa haute stature, son regard clair, sa prestance malgré son grand âge fanatisaient encore les foules. Lui sans doute croyait continuer la France ! Il n'était plus que l'arbre qui cache la forêt.

Et cela, les Français d'Algérie ne le comprenaient pas encore.

La Dépêche algérienne, comme d'ailleurs les autres quotidiens d'Algérie, était soumise à la censure et faisait une politique fidèle à Vichy. Cependant, secrètement, dans les combles de l'immeuble néo-mauresque du boulevard Laferrière qui abritait le journal, nous avons installé un puissant poste récepteur capable de capter les messages les plus lointains. Un radiotélégraphiste, ancien légionnaire parlant plusieurs langues et spécialiste du morse, était constamment à l'écoute. Ses renseignements étaient décryptés et dactylographiés dans un bulletin d'information confidentiel. C'est grâce à ce bulletin que peu à peu nous constatâmes la croissance de la Résistance, mais aussi l'existence de camps d'extermination, de déportation, et le Service du travail obligatoire (S.T.O.) en Allemagne, favorisé par Vichy.

Cependant, en Algérie, on circulait librement du Maroc en Tunisie et, mises à part quelques privations mineures, le ravitaillement en 1940 demeurerait acceptable.

Au journal, j'étais plus particulièrement axé sur les questions concernant la jeunesse.

Autant que ses aînés, elle avait été frappée de stupeur et d'indignation en apprenant la défaite. Élevée dans des sentiments ultrapatriotiques, elle s'était tournée avec enthousiasme vers Pétain ; elle constituait une pâte facile à modeler, et j'allais écrire à dévoyer. Comment lui faire comprendre ce que ses aînés ne comprenaient pas, que le gouvernement de Vichy n'était qu'une façade et que bientôt la France entière serait sous le joug de l'Allemagne ? Pourtant, il ne fallait pas se confiner dans l'inaction et le désespoir. C'est à

cela que correspondaient les groupements de jeunesse du colonel Van Hecke.

Leur chef ne s'en cachait pas, ils seraient appelés un jour à reconquérir la France, et pour ce jour-là il fallait qu'ils soient prêts moralement et physiquement : une discipline militaire préparait les combattants de la revanche.

J'avais donc suivi avec attention la marche et le fonctionnement de ces mouvements, constaté l'excellence de leur formation et de leur encadrement. Puis, vers la fin de l'année 1940, M. Robe, directeur de *La Dépêche algérienne*, me fit appeler.

— Vous avez un nom parmi les jeunes. Vos voyages au Hoggar, votre récent passé de guide font de vous, quoi que vous en pensiez, un homme capable de leur redonner confiance en l'avenir ! Pourquoi n'écrieriez-vous pas une série d'articles sur ce sujet ? Des articles exaltant le courage, l'énergie, la volonté, bref, des articles susceptibles de secouer cette jeunesse et de la faire réfléchir. Canailisez leurs espoirs ! Démontrez-leur que l'avenir de notre pays est dans sa jeunesse ! La montagne est une école de volonté, voilà un bel exemple qui peut servir de base à nos entretiens.

Je réfléchis longuement. Dans la conjoncture du moment, il me semblait indispensable de ne pas donner une couleur politique à mes écrits. Les jeunes en avaient, comme on dit, ras le bol de la politique et des politiciens qu'ils rendaient responsables de notre désastre. M. Eugène Robe avait raison, je leur parlerais de la montagne, de ses dangers, de ses efforts et de ses joies. Mais sous quelle forme ? J'avais accumulé suffisamment de souvenirs pour écrire sur ce sujet, mais cela ne me convenait pas, je voulais que mes papiers soient impersonnels. C'est alors que j'adoptai la forme du roman, plus encore du roman-feuilleton. Immédiatement je me mis à l'ouvrage, et tapai sur ma machine à écrire une quinzaine de feuillets qui constitueraient le début du roman projeté. Puis je remis mon texte au patron :

— Voyez si cela vous convient. Il me semble que la forme impersonnelle de ce roman est la meilleure. Mes héros anonymes, les guides, représentent à mon idée l'image exemplaire d'une certaine jeunesse française.

Puis je repartis pour mes reportages quotidiens.

Surprise ! Le lendemain matin, mon texte couvrait une page entière du journal du soir nouvellement créé : *Les Dernières Nouvelles d'Alger*. Le titre *Premier de cordée* m'était venu spontanément à l'esprit. N'avais-je pas, durant ma jeunesse, désiré de toutes mes forces ce titre concrétisé par mon admission à la Compagnie des guides de Chamonix ?

J'étais placé devant un problème ardu : en en publiant les premiers feuillets, mon administrateur et ami, Alfred Palmade, m'obligeait à donner une suite à *Premier de cordée*.

Alors je continuai, jour après jour, corrigeant mon papier quotidien sur le marbre, laissant mon esprit vagabonder, créant des personnages, utilisant mes connaissances du massif du Mont-Blanc pour donner plus de véracité à mon récit. Si j'avais voulu lancer un message, je n'aurais pas pu agir mieux. La

rééducation de Pierre et de son camarade après son accident, sa volonté de reconquérir la montagne, de redevenir un homme s'adaptait parfaitement à la crise actuelle de la jeunesse. Mais je vous jure que je n'y ai pas songé un seul instant. J'étais emporté par mon sujet, harcelé par le besoin de sortir régulièrement une suite à une histoire pour laquelle je n'avais pas fait de plan. Je travaillai ainsi trois mois d'arrache-pied et poussai un soupir de soulagement lorsque j'écrivis le mot : « fin ». *Premier de cordée* était né comme naissaient autrefois les romans-feuilletons. Était-ce bon ou mauvais ? Je l'ignorais. Tout ce que je savais, c'est que le feuilleton avait été très bien accueilli par la jeunesse algérienne et même par les anciens.

Alors, comme j'allais entreprendre un long voyage en Afrique noire, je retapai soigneusement mon manuscrit et, pris d'une idée subite, je l'envoyai à Benjamin Arthaud qui, à Grenoble, s'était spécialisé dans l'édition des livres illustrés et, par voie de régionalisme, des livres traitant de montagne. J'avais été au Revard le professeur de ski des enfants Arthaud, Claude et Jacques, et je me souvenais d'eux avec une certaine sympathie. Mais jamais, à aucun moment, je ne pensais avoir fait une œuvre littéraire, et je conclusais ma lettre à l'éditeur par ces mots : « Peut-être ce récit intéressera-t-il votre clientèle régionale ? »

On le voit, mes aspirations étaient modestes.

C'est à Gao, après une traversée épique du Tanezrouft, que me parvint la réponse de B. Arthaud sous la forme d'un télégramme concis : « Acceptons publier *Premier de cordée*. Félicitations. Signé B. Arthaud. »

CHAPITRE V

Ce 25 janvier 1941, vers 19 heures, je corrige des morasses dans la grande salle de rédaction de *La Dépêche algérienne*. Le censeur m'a demandé de supprimer quelques informations apparemment anodines et je suis bien obligé de m'incliner. Mon confrère Maxime Baglietto, qui était ce soir de service pour la corvée des commissariats – tâche de routine pour laquelle un reporter est désigné à tour de rôle –, se penche et, d'un air mystérieux, murmure à mon oreille :

— Il se passe quelque chose de grave à Maison-Carrée.

— Grave ?

— Je n'ai saisi que quelques mots prononcés par le commissaire central au téléphone, mais, si j'ai bien compris, il s'agit d'une révolte du régiment de tirailleurs en partance pour la Syrie !

— Alors, allons voir sur place !

Maxime et moi sautons dans la petite Fiat de service et roulons par l'avenue du bord de mer en direction de Maison-Carrée. La nuit est profonde, la route moutonnaire déserte. Pourtant, on entend par moments des rafales d'armes automatiques du côté de l'Harrach.

— Ça bagarre dur, constate Maxime.

Comme nous arrivons devant l'hippodrome du Caroubier, nous tombons en panne d'essence. Dans notre précipitation, nous avons négligé de faire le plein. Bah ! nous continuerons à pied. Mais nous avons à peine fait cinq cents mètres en direction du pont de l'Harrach que nous sommes subitement entourés par un groupe de cinq ou six tirailleurs armés de fusils, de revolvers et de baïonnettes, le visage hagard, la bouche baveuse, vraisemblablement sous l'influence d'une drogue quelconque.

Avant d'avoir pu faire un geste, nous sommes ceinturés, dépouillés de nos portefeuilles. Un des tirailleurs pointe sa baïonnette sur le ventre de Maxime Baglietto qui ne perd pas son sang-froid ; c'est un Algérois de vieille souche, il a été sergent de tirailleurs, il connaît bien le sabir. Il engage le dialogue.

— Alors dis ! Je suis ton copain ! Tu vas pas me piquer ; tu veux nous transformer en brochettes !

Surpris, son adversaire abaisse son arme. Maxime continue à discuter, mais je n'entends plus ce qu'il dit.

Deux hommes me tiennent par le bras, un troisième appuie sur ma tempe un revolver modèle réglementaire. Je ne veux pas croire que ma dernière heure est venue. Stupéfaction ! J'entends le déclic du chien, rien ! L'homme appuie à nouveau sur la détente. Nouveau déclic... rien ! Je suis toujours vivant ! Un calme étrange s'empare de moi ; je n'ai plus peur et j'en suis étonné ; est-ce

donc ainsi qu'on doit mourir ? Non ! je ne pense à rien. Je suis stupéfait, incrédule, et j'attends. Quatre fois de suite l'homme appuie sur la détente, j'ai compté les coups, il a fait le tour du barillet, le revolver est vide ! Ma chance sera qu'il n'a pas de balles de rechange...

Maintenant il se tient devant moi, surpris de me voir debout. Il contemple d'un air bête son arme, souffle dessus. À côté, dans la nuit, Maxime discute toujours en sabir. Allons-nous pouvoir nous tirer de ce guet-apens ?

Un miracle se produit.

Deux soldats du génie en goguette – c'est un samedi soir – reviennent passablement éméchés d'Alger. Ils sont à pied et, voyant notre rassemblement, se précipitent pour nous aider.

— Foutez le camp ! dis-je. C'est plus grave que vous le pensez, ce sont des révoltés. Fuyez pendant qu'il en est temps !

Il n'y a pas plus têtue qu'un ivrogne.

— T'en fais pas ! On va s'expliquer.

En fait, ils font diversion. Les voici qui discutent avec les tirailleurs. Entre hommes saouls et hommes drogués il doit passer un fluide, se produire un contact que j'ignore. En tout cas, ils semblent faire copain-copain.

— Vite ! dis-je à Maxime, c'est le moment, on saute dans le fossé et on se cavale !

Un beau roulé-boulé nous projette sous les platanes de la route, et nous progressons à toutes jambes vers Maison-Carrée. Nos malheurs ne sont pas terminés. Du haut du remblai de la voie ferrée, une mitrailleuse balaie la route, en aveugle... Je saurai plus tard que la voiture du préfet, passée un peu avant nous, a subi des impacts dans sa carrosserie. Nous avançons avec précaution, rampant d'un arbre à l'autre, utilisant le terrain jusqu'à ce que nous arrivions devant le pont de fer de l'Harrach.

Le pont est gardé.

— Halte ! nous crie un gradé, qui va là ?

— France !...

— Avancez, levez les bras... ! plus vite !

L'ordre est impératif.

Très rapidement l'officier nous palpe. Non, nous ne sommes pas armés. Mais notre présence lui semble louche.

— Conduisez ces deux civils au P.C. du général et, s'ils essaient de fuir, tirez !

Bigre ! l'affaire devient sérieuse.

C'est donc les bras en l'air et poussés par un caporal, la baïonnette pointée dans notre dos, que nous arrivons devant l'hôtel de ville de Maison-Carrée. Le préfet Pagès, le directeur de son cabinet Ordioni, le général Beynet, commandant le 19^e corps, stationnent sur le perron de la mairie. Un peu partout dans la ville éclatent des coups de feu isolés, des rafales d'armes automatiques. La ville est nettoyée rue par rue, quartier par quartier.

Comme nous arrivons en pleine lumière, le général Beynet reconnaît son

ex-porte-fanion de l'armée des Alpes ; il ne peut s'empêcher de rire devant notre mine piteuse et l'attitude martiale de notre gardien. Nous sommes encore sous le coup de l'émotion, et il faut qu'il nous dise en souriant : « Vous tenez à rester longtemps les bras en l'air ? » pour que nous nous rendions compte de notre ridicule attitude.

Nous nous expliquons.

Le général Beynet nous félicite de nous en être tirés à si bon compte. Je lui raconte le coup du barillet vide. Il est ému, mais cherche à plaisanter :

— Dorénavant, mon vieux Frison, vous saurez ce que c'est que la roulette russe !

Nous attendrons les premières heures du matin pour rentrer à Alger dans la voiture du général.

En cours de route, il m'explique brièvement les événements. Des agitateurs ont réussi à fomenter une révolte des tirailleurs d'un régiment nouvellement formé d'éléments hétéroclites, venus de plusieurs unités, et médiocrement encadrés. Les hommes, en instance d'embarquement pour la Syrie, où ils doivent rejoindre le corps expéditionnaire du général Dentz qui, sur ordre de Vichy, combat les troupes gaullistes, étaient consignés dans leur caserne. Les meneurs – pour la plupart, des sous-officiers indigènes – ont forcé les portes de l'armurerie, massacré le capitaine de cavalerie de service et tous les sous-officiers européens. Huit cents mutins armés de fusils, de fusils-mitrailleurs et de mitrailleuses se sont ensuite répandus dans les rues de Maison-Carrée, massacrant les civils, pillant, violant jusqu'à l'arrivée rapide des renforts.

Le général nous dépose devant notre journal.

— Vous viendrez me voir demain et je vous donnerai tous les détails de l'affaire, mais vous êtes assez vieux dans le métier pour comprendre que rien de ce qui s'est passé à Maison-Carrée ne doit transpirer hors des circuits officiels. Dommage pour vous, c'était un beau papier !

— On n'a pas de veine ! Pour une fois qu'on tenait le reportage de notre vie, constate mélancoliquement Maxime.

— Dis plutôt qu'on a eu beaucoup de chance. Tu aurais pu être étripé, et moi...

J'entends encore le déclic du chien sur la gâchette, ce petit bruit métallique... Je réalise tout à coup à quel danger de mort nous avons échappé, et je tremble nerveusement.

Alors que le jour pointe, je remonte la rue Michelet en direction du parc de Galland. Personne dans les rues, tout est calme. Ma femme ne m'accueille pas avec le sourire. Elle a passé la nuit à m'attendre. Elle exige des explications... Je les lui donne bien volontiers, mais elle reste incrédule, persuadée que nous avons, entre journalistes, fêté quelque événement. Puis, se rendant compte enfin du danger que nous avons couru, elle pâlit, son visage se crispe, et c'est moi qui dois la réconforter. Être femme de journaliste n'est pas drôle tous les jours.

Les mobiles exacts de la mutinerie de Maison-Carrée n'ont jamais été bien

approfondis. L'époque était obscure. Vichy avait envoyé le général Dentz combattre en Syrie les Anglais et les gaullistes et c'était le premier et lamentable affrontement entre troupes françaises. Le bruit avait couru à l'époque que l'Intelligence Service n'était pas pour rien dans les événements. D'autres, peut-être plus clairvoyants, ont vu là le début des événements qui en 1945 devaient amorcer le soulèvement général de l'Algérie.

La répression fut rude. On était en période de guerre, des civils avaient été massacrés et tous les rebelles pris sur le fait furent passés sur-le-champ par les armes ; tous moururent l'index de la main droite pointé vers le ciel ; les arabisants savent que c'est le symbole de la *uma*, unité et pureté de l'Islam, l'appel à la guerre sainte, le *djihad*, et le signe de ralliement du P.P.A. de Messali Hadj. On découvrit, en fait, que la plupart étaient des partisans du leader de l'indépendance algérienne passés dans la clandestinité depuis la dissolution du P.P.A. en 1939. Mais on ne sut jamais qui les avait manipulés.

Quant à moi, j'avais fait connaissance avec la mort. Non plus la mort en montagne, en pleine conscience du danger que l'on a toutes les chances de surmonter, mais la mort bête, ignominieuse de l'animal qu'on abat sans qu'il puisse se défendre. Depuis, j'ai connu bien d'autres dangers, vu mourir bien des camarades tant sur le champ de bataille que dans la guérilla de la Résistance. Je devais avoir, lorsque l'homme appuya sur la détente du revolver braqué sur ma tempe, ce regard étonné que j'ai retrouvé, depuis, sur certaines dramatiques photos de correspondants de guerre, prises au moment précis où le rebelle capturé est abattu sans jugement. Comme moi il devait se dire : « Alors quoi ? C'est donc ça la mort ? »

Oui, pour tous les hommes, le passage de la vie à la mort reste un grand étonnement.

CHAPITRE VI

Mars 1941. Devant la succursale Berliet d'Hussein Dey, les trois camions de notre expédition et la voiture Ford de liaison sont alignés pour une dernière inspection. Mon ami Gérard Prohom, qui dirige à Alger les Messageries du littoral, lesquelles couvrent et desservent toute la côte algéroise et le Sahel, et également les transports Mory, a été chargé par le général Weygand d'une mission insolite.

L'Algérie est à court de carburant. La plupart des automobiles marchent au gaz de charbon de bois, mais le rendement est insuffisant, les distances parcourues sans rechargement du gazogène trop courtes, il faut trouver des carburants de remplacement. Il y a bien l'alcool, mais il ne s'applique pas aux moteurs Diesel. Par contre, ceux-ci, qui équipent tout le parc lourd de l'Algérie, pourraient fonctionner avec des huiles de remplacement. On a beaucoup parlé de l'huile d'arachide et aussi de l'huile de palme. Nous irons donc chercher ces huiles là où elles se trouvent encore en grande quantité : en Afrique-Occidentale française pour l'huile d'arachide, au Dahomey pour l'huile de palme.

Nous formons une équipe de quatorze personnes dirigées par Prohom, et dans laquelle je remplis le rôle de guide et conseiller saharien. Ma place sera donc dans la Ford de liaison qui précédera le convoi et détectera les meilleures zones de passage à travers le Tanezrouft.

L'ennui est que, bien que mission officielle, nous ne pouvons obtenir qu'une faible quantité de carburant, à peine suffisante pour propulser un camion jusqu'à Gao, et encore. Aussi décidons-nous de fonctionner au gazogène. Pour cela nous chargeons sur une plate-forme qui sera remorquée plusieurs tonnes de charbon de bois.

En route !

Tout se passe bien jusqu'au col d'Aïn-Sefra, mais, arrivés là, nous constatons l'impossibilité de remorquer un tel fardeau sur les mauvaises pistes du Sud. L'attelage se brise. Nous abandonnons le charbon de bois et continuons sur notre lancée en brûlant nos réserves de carburant.

Nous allons désormais vivre trois mois d'une aventure épique, pour laquelle nous agissons souvent en pionniers. J'en ai fait le récit dans un petit livre oublié publié en 1942 par Charlot à Alger et intitulé *Sur la piste d'empire*, mais je crois intéressant de dire ici ce que je n'ai pas écrit à l'époque, les à-côtés de ce voyage insolite.

Deux étapes nous amènent à Reggan, aux portes du Tanezrouft.

Ce n'est déjà plus le Tanezrouft des légendes, celui que traversa en 1923 le

lieutenant Georges Estienne, d'Adrar à Tessalit, sur mille cinq cents kilomètres de *no man's land*. Estienne fut le parrain de Bidon V. Ces fameux bidons qui tous les cent kilomètres, sur cette immensité d'un reg sans limites, jalonnaient le parcours qu'il effectuait.

En 1941, un immense effort est fait pour qu'une piste impériale soit construite afin de relier l'Afrique-Occidentale française à l'Algérie. L'armée s'y emploie à fond, des chantiers sont en cours un peu partout, à la balise 250, à Bidon V ; et à la lisière du Soudan, un officier méhariste, le lieutenant Le Prieur, a découvert un oglat permanent et construit un bordj qui, jusqu'aux événements d'Algérie, portera son nom.

Nous avons quitté la veille Bordj Weygand, où règne le lieutenant Raffaelli, directeur de la piste ; il va chercher l'eau à Ouallen, à quarante kilomètres de distance, mais son chantier avance à grande allure. Nous serons ce soir à Bidon V. Nous abordons les premières dunes de l'erg El Hofer ; de lourds nuages allongés épaississent un ciel laiteux, la chaleur devient étouffante. Une partie de l'équipage s'installe alors sur les marchepieds du camion pour aspirer l'air déplacé par la masse du véhicule. La nuit vient très vite sous les tropiques. Désormais une lune énorme éclaire faiblement le désert, la fraîcheur nocturne tombe sur nous. Contraste ! il fait froid lorsque nous nous arrêtons pour bivouaquer. Maintenant que les moteurs se sont tus, le calme du soir est profond comme celui d'un gouffre. La flamme brasille, la bouilloire chante et le feu du bivouac écarte les ténèbres. Les hommes dorment enroulés dans leur burnous. C'est l'heure où l'on peut enfin rêver en paix.

Le vent de sable se leva presque immédiatement après notre départ de la balise 400 et atteignit rapidement des proportions de tornade. L'horizon s'affaissa subitement, comme écrasé sous le poids du ciel cuivré, et le sable du reg, devenu d'un jaune livide, se mêla bientôt aux rafales venues de l'ouest. Le convoi entier disparaissait dans la brume dense et torride. Toute notion de grandeur et de distance se trouvait abolie : ainsi cette énorme balise vers laquelle on se dirigeait dans l'obscurité se révélait n'être tout à coup qu'une simple boîte de conserve. Le sable en mouvement venait battre les pneus du camion comme le ressac d'une mer démontée. Il se plaquait en longs accords mugissants sur le pare-brise, pénétrait dans la cabine, étouffant, insidieux, et il n'était pas trop de la protection des chèches pour pouvoir respirer. Afin d'assurer la bonne marche du convoi, l'un de nous, monté sur le toit du camion, surveillait les deux autres véhicules qui apparaissaient tantôt proches et monstrueux, tantôt estompés par les rafales qui semblaient effacer soudainement le paysage.

Comme la tempête atteignait son paroxysme, nous fîmes halte au milieu d'un chantier de travailleurs immobilisés eux aussi dans leurs guitounes. Continuer eût été une folie. La piste en construction s'arrêtait à ce point. Au-delà, il n'y aurait plus que des traces multiples faites au hasard ou à l'intuition par les chauffeurs transsahariens.

Cependant, les parois mobiles de notre prison s'élargissant, devenant

translucides, on repartit. Nous apercevions parfois comme à travers un tamis le disque solaire qui courait très vite sur les flammèches des nuages. Puis tout s'éclaircit, le reg apparut à nouveau, lointain et sans fin, tandis que sur le désert calmé retombait lentement l'impalpable grisaille du sable. Une sorte de monument bizarre pointait sur l'ouest... Ce n'était qu'un train d'atterrissage à moitié ensablé, vestige d'un avion qui, dix ans plus tôt, s'était écrasé en plein Tanezrouft. Puis quatre cris dans la cabine, quatre bras qui se tendent pour désigner un mince pylône métallique : le phare Vuillemin qui balise d'une immense étoile les solitudes du Tanezrouft.

Nous étions à Bidon V.

Le cinquième Bidon, à cinq cents kilomètres de Reggan, à mi-chemin du Soudan. Le dernier chantier en puissance.

La deuxième partie du voyage sera plus agréable. Plus agréable parce que nous connaissons le temps beau et frais de l'hiver saharien, mais plus dure pour nos véhicules qui entrent dans la trop célèbre zone des sables pourris, du fech-fech redouté.

Lorsque nous abordons enfin le Soudan, un grand changement s'opère dans le paysage. En place du reg sans fin, nous descendons insensiblement une vallée très large fermée à l'est et à l'ouest par des entablements rocheux, et voici que tout à coup apparaît dans un creux le premier arbre. Oh ! il est encore bien petit, c'est un épineux nanifié qui s'est accroché désespérément de toutes ses racines dans un fond de sable et persiste à vivre envers et contre toute logique.

La chaleur lourde du Soudan pèse sur nous. Là-bas, à l'horizon, surgit cette fois une petite forêt, des thalas ratatinés, avant-garde de la brousse qui nous attend. Sur un tertre se profile la première balise soudanaise ; nous faisons notre entrée dans l'A.-O.F. Peu après nous arrivons à Tessalit.

Georges Estienne aimait raconter son arrivée à Tessalit en 1923 et dans les années qui suivirent. Il n'était pas rare que la zone entre Bordj Le Prieur et Tessalit fût coupée par d'importants rezzous de Reguibats, venus piller les troupeaux des Oullimidens. Il devait rouler de nuit et n'était réellement en sécurité qu'une fois atteint le bordj de Tessalit. Dix-huit années ont passé, et l'on construit maintenant une piste en dur qui se rira du fech-fech et autres sables mouvants.

Par l'oued Tilemsi, où la piste en dur se fraie un passage entre les désagréables buttes de « m'rokba », nous atteignons Aguelok puis Gao. Quelqu'un a reconnu une grande falaise estompée dans la brume de sable ; par-dessus la brousse épineuse se profile une gigantesque dune rose : la dune, la grande dune de Gao.

— Mais où donc est le fabuleux Niger ?

— Viens avec moi, dit Paulian, un ancien de la piste : il est là.

— Où ?

— Derrière ces grands arbres.

D'un seul coup, le fleuve nous apparaît, roulant majestueusement ses eaux

glauques qui clapotent doucement le long des berges. Des nuées d'oiseaux s'envolent et traversent le ciel bas et lourd. Un moiteur extraordinaire sort du fleuve et stagne au-dessus des eaux. Un bœuf gigantesque traverse à la nage, toutes cornes en arrière faisant office de flotteur, laissant derrière lui un sillage en éventail.

Gao n'a été pour nous qu'une étape. Nous y avons rencontré une faible population française de fonctionnaires et de commerçants et un commandant de cercle, le colonel Duboin, qui nous reçoit fort aimablement avec son lionceau de service. Cette petite colonie vit dans un dilemme politique : la radio anglaise fonctionne à plein rendement depuis la Gold Coast toute proche. Les appels à la dissidence se font pressants. Par contre, un voyage du général Weygand, qui représente la fidélité traditionnelle, a redressé la situation : tout le monde ici se déclare pétainiste. Chacun désire que la piste du Tanezrouft soit achevée promptement, car Dakar est très loin de Gao et, pour les Français de cette ville, Alger représente désormais la capitale de la France non occupée, plus encore que Vichy.

Notre mission est accueillie avec sympathie, mais Gao n'a rien à nous offrir, attend tout, au contraire, d'une liaison avec l'Afrique du Nord.

Gérard Prohom doit prendre une décision. Il nous reste très peu de carburant et nous devons abandonner à Gao deux camions sur trois. Ils attendront que nous ayons trouvé au Niger ou au Dahomey du carburant de remplacement. Nous les retrouverons au retour.

De Gao à Niamey, il y a quatre cent cinquante kilomètres de piste de latérite rouge, tracée à travers la brousse et longeant le Niger. Ce sera un voyage touristique, avec arrêt dans les cases de passage, tir de petit gibier, prise de connaissance avec les caïmans du fleuve. Et même une petite aventure arrivée à notre graisseur Abderrahmane.

Nous nous étions arrêtés dans une de ces grandes clairières qui, de cinquante en cinquante kilomètres, forment un vaste rectangle défriché, coupé en sa plus grande longueur par la piste. Ce sont les terrains de secours pour avions. Nous avons un chauffeur pied-noir, Sanchez, merveilleux mécanicien, habitué à la dure et qui nous a été d'un grand secours pendant cette double traversée du Sahara. À Béchar, nous avons engagé Abderrahmane comme graisseur. Sa place est sur le chargement de la citerne entre les deux cuves à gazogène désormais inutiles ; il y a fait son nid, il y dort, il y rêve. Finalement, il arrive qu'on l'oublie.

Nous nous étions donc arrêtés pour une petite halte casse-croûte puis, étant remontés dans la cabine, nous avons repris la piste. La nuit était tombée, nous roulions depuis une cinquantaine de kilomètres lorsque Sanchez dit :

— C'est bizarre, Abderrahmane ne se manifeste pas !

On freine, on s'arrête, j'escalade la citerne : plus d'Abderrahmane.

— Mince alors ! fait Sanchez, il a dû descendre quand nous avons fait halte, et nous sommes repartis sans l'attendre !

Nous faisons demi-tour, vingt, trente, trente-cinq kilomètres... et dans nos

phares nous apercevons Abderrahmane qui « marche la piste » pieds nus, un gros gourdin à la main, et pousse un cri de soulagement en nous voyant.

Il ne nous en veut pas. C'est sa faute ; il s'était absenté pour satisfaire derrière un buisson un besoin bien naturel et nous ne l'avions pas vu descendre de son perchoir. Mais il est content de nous retrouver. Il a été suivi par un lion durant plusieurs kilomètres. Un énorme lion qui marchait à ses côtés sans lui faire de mal. Il lui avait parlé tout le temps, le qualifiant de tous les titres : « seigneur de la jungle », « roi de la brousse », etc. On lui avait enseigné jadis, dans le Sud marocain, que le lion comprend la parole humaine. Et le lion l'avait compris. Après cette escorte débonnaire, le grand fauve avait disparu dans la nuit, et notre graisseur, vert de peur, avait continué sa route après s'être taillé un formidable gourdin.

Pierre Ichac à qui je racontai cette histoire me confirma que la même aventure lui était arrivée et que lui aussi avait engagé une conversation animée avec un lion rencontré dans la zone d'Andéranboukane où les fauves sont nombreux. Lorsqu'il n'est pas mangeur d'hommes et lorsqu'il est repu, le lion ne considère pas l'homme comme un ennemi. Néanmoins, moi, je me méfierais !

De cette descente le long du Niger je retiendrai des images de beauté, de sérénité. Une lueur d'opale s'étend sur le fleuve. Les bruits de la nuit se taisent un à un. Ce silence est bienfaisant. Je vais m'asseoir au bord de la grande eau et là, solitaire, je contemple, saisi d'émotion, la naissance du jour. On distingue déjà l'autre rive baignée de brumes et, à mesure que s'écartent les ténèbres, un paysage nouveau se révèle. De grands arbres dont j'ignore l'essence baignent leurs racines jusque dans le fleuve. Dans une petite crique dort une pirogue noire comme l'ébène. Des cases silencieuses s'élèvent maintenant de minces filets de fumée bleue. Des Noirs, drapés de blanc, descendent lentement jusqu'à la crique, laissant tomber leurs boubous, et se baignent rituellement dans le fleuve. Dans une autre crique, plus au sud, les femmes en font autant. Vénus noires peu farouches.

Les herbes cuivrées ondulent sur les savanes comme les blés durs dans la Beauce, dominées par des bosquets sans feuilles, squelettiques et méchants. Je me souviens d'un gros aigle noir qui prit son vol au sommet d'un baobab et se posa cent mètres plus loin, comme lassé de son long effort. Souvenir encore. Nous venons de quitter Tillabéry croulant de chaleur et devant nous, assez loin, un grand chien jaune veille en bordure de piste. Il ne s'écarte pas de notre passage mais, chose extraordinaire, il grossit au fur et à mesure de notre approche. Nous voici à quinze mètres. Alors il se détend harmonieusement et au petit galop de chasse, tête haute, coupe la piste devant notre capot. Nous avons pu distinguer clairement sa robe tachetée et ses pattes musclées qui paraissent courtes en raison de la longueur du corps. Stupéfaction : c'est une panthère, reconnaissable à la souplesse de son galop caoutchouté. Deux animaux seulement m'avaient jusque-là procuré cette impression visuelle étrange d'un corps lourd se détendant sans effort apparent, touchant terre sans

s'y poser, bondissant sans bruit, s'allongeant au ralenti dans l'air : le bouquetin des Alpes et le mouflon à manchettes du Hoggar.

Nous trouverons l'hôtel de Niamey bondé de coloniaux désireux de rejoindre la métropole. Mais les liaisons aériennes sont pour le moment coupées, et les familles s'entassent un peu partout. Il en vient du Dahomey, du Togo, de la Côte-d'Ivoire, de la Haute-Volta. Car Niamey est la seule plaque tournante de ces colonies lointaines dépendant de Dakar. Nous logerons à l'hôpital. Nous prendrons nos repas à l'hôtel, dans une atmosphère enfiévrée, douteuse, où chacun semble vouloir dissimuler sa véritable pensée. Niamey est trop près de la dissidence pour ne pas prêter l'oreille aux appels venus du Nigeria. Pourtant, le général Falvy qui commande le Niger est un homme énergique, farouchement attaché à la personne du maréchal et qui n'est pas tendre pour les gaullistes et leurs alliés anglais.

Si à Alger personne n'a pu encaisser sans frémir d'indignation le coup de Mers el-Kébir, l'A.-O.F., sous la férule du gouverneur général Boisson, a vu le bombardement du cuirassé *Richelieu*, réfugié dans sa rade, puis, le 23 septembre 1940, la tentative de débarquement avortée du général de Gaulle. Ce combat entre Français a fait basculer les populations européennes vers Pétain mieux que toute propagande officielle. Quant aux Africains d'origine, pour le moment colonisés, ils obéissent à celui qui est leur véritable chef : le commandant de cercle, voire le chef de poste, qui représente dans la place lointaine des brousses la France éternelle.

Le général Falvy a examiné scrupuleusement nos papiers.

— Je crois, messieurs, que vous devez renoncer à votre mission.

— Pourtant, mon général, hasarde Gérard Prohom, nous sommes envoyés par le général Weygand. L'A.-O.F. et l'Algérie, que je sache, sont toutes deux dépendantes de Vichy. La recherche du carburant est vitale pour l'Algérie.

— Je sais, je sais, s'impatiente le général, mais le gouverneur général Boisson vient de prendre un arrêté interdisant l'exportation de l'huile d'arachide dans toute la colonie de l'Afrique-Occidentale française. Je n'y suis pour rien.

Ou plutôt si ! Le général y était forcément pour quelque chose, car la décision avait été prise pour empêcher que toute la production d'arachides du Niger, principalement dans les cercles de Gaya, Birni n'Konni et Maradi qui longent le Nigeria anglais, ne passe en contrebande dans ce pays. Les Anglais ont en effet poussé deux lignes de chemin de fer jusqu'à la frontière de l'Afrique française. C'est le débouché direct de cette région. Tant que les Anglais étaient nos alliés, tout allait bien, mais depuis...

Niamey n'a plus comme débouché que les voies transsahariennes, celle du Tanezrouft par où vous venez et celle du Hoggar par Agadès.

Nous tenons un conseil de guerre. Gérard Prohom est un volontaire que rien n'arrête.

— Nous partons pour le Dahomey.

— Hein !

— Puisqu'il est impossible d'acheter de l'huile d'arachide, nous achèterons de l'huile de palme.

— Vous savez qu'elle se solidifie au-dessous de 28 degrés, qu'elle est encore pâteuse à 35 degrés et qu'elle ne devient fluide qu'à partir de 60 degrés.

— On la réchauffera !

Le soir, à l'hôtel, nous avons parlé de nos projets avec un ingénieur chargé plus particulièrement des carburants en A.-O.F. Il hausse les épaules.

— L'arachide, passe encore, mais l'huile de palme, zéro, vous ne réussirez pas.

— Pourtant, diverses expériences sont concluantes. Avez-vous essayé ?

Il est buté :

— Inutile, je sais que ça ne marche pas !

On se demande à quoi correspond son poste mais nous n'insistons pas.

Contrarié par l'arrêté du gouverneur général Boisson qui lui interdit d'exporter de l'huile d'arachide, et pourtant soucieux de ne pas déplaire à cet autre grand chef qu'il respecte : le général Weygand, le général Falvy débloque une certaine quantité d'huile d'arachide qui nous permettra de continuer jusqu'à Cotonou, et nous promet de nous dépanner si nous revenons bredouilles.

— Bien sûr, ajoute-t-il, uniquement la quantité qui vous sera nécessaire pour regagner Alger.

Une étape sans histoire nous a conduits à Gaya, sur les bords du Niger, à dix-sept kilomètres de la frontière du Nigeria anglais. Ce petit poste français tenu par un jeune administrateur colonial est la seule expression de notre puissance coloniale. Ses responsabilités sont lourdes. Les voix de la dissidence se font entendre régulièrement, et la tentation de rallier les éléments gaullistes de plus en plus forte. Mais ce jeune chef reste fidèlement attaché à la France, même à celle de Vichy. Devant nous il fait, comme chaque jour, hisser les couleurs. Un commandement bref, lancé d'une voix forte.

— Pour les couleurs ! envoyez !

Un clairon jette ses notes aigres. Deux tirailleurs présentent les armes, le cantonnier qui travaillait là-bas sur la piste se découvre et se met au garde-à-vous.

Et lui est là tout seul, en proie à la plus terrible des prises de conscience.

Geste très émouvant de ce seul Blanc perdu dans sa solitude, séparé du Dahomey par l'énorme masse d'eau du Niger, qu'il nous faudra traverser sur un bac de fortune. Pour le moment notre camion est à vide et les eaux du fleuve encore hautes, et déjà l'embarquement sur le ponton réclame du chauffeur une virtuosité professionnelle et beaucoup de sang-froid. Que sera-ce au retour ?

Sur l'autre rive, Malanville nous accueille. Pas un Blanc, pratiquement aucun trafic entre les deux colonies.

Et, devant nous, une belle route coloniale, au sol de latérite durci par la

sécheresse, très roulante, et taillée à travers les belles forêts-jardins, contrastant avec les épineux de la zone sahélienne, nous conduit jusqu'à Tchaourou. Après quoi, nous continuons à travers la brousse qui devient de plus en plus arbustive, avec d'importants passages forestiers, un trafic important de piétons, de cavaliers allant d'un marché à l'autre ; parfois, assis sur le bord de la piste, un chasseur professionnel, vêtu d'un simple pagne, propose un quartier d'antilope faisandé.

La piste devient de plus en plus difficile, simple double trace de pneus, deux ornières dans la végétation, mais nous constatons avec plaisir que, bien que fonctionnant à l'huile d'arachide, notre vaillant Berliet tire remarquablement bien.

— Pas de problèmes ! assure Sanchez.

Non, les problèmes seront d'une autre sorte.

La piste longe assez régulièrement la voie ferrée du Bénin, sur laquelle nous n'avons d'ailleurs vu passer aucun train. Et à Tchaourou, on nous a prévenus. Peut-être ne pourrions-nous pas traverser l'Ouémé, le grand fleuve du Dahomey, car la circulation est interdite dans ce secteur. Et voici que nous arrivons devant le fleuve. La voie ferrée traverse sur un grand pont en fer de huit cents mètres de longueur ; la piste rejoint ici la voie ferrée, et comme notre camion a une voie plus large que l'écartement des rails, il devrait rouler normalement sur les fortes tôles du tablier.

Auparavant, il faut montrer patte blanche au factionnaire. C'est le premier camion qui parvient jusqu'ici ; ses dimensions impressionnent l'homme de garde qui examine minutieusement nos papiers. Il nous interroge :

— Quel est le poids de votre chargement ?

— Nous roulons à vide, à peine cinq ou six cents kilos de fûts vides.

— C'est bien, passez.

Mais l'histoire se complique.

Le pont a été prévu pour le chemin de fer. On a rajouté par la suite des tôles entre les rails et de chaque côté de ceux-ci ; des tôles de six millimètres qui ne reposent sur les traverses qu'à leurs extrémités, soit tous les deux mètres environ. Supporteront-elles le poids du camion ?

Notre chauffeur engage la lourde machine qui chevauche exactement le rail. Malheur ! les tôles plient et se courbent dangereusement sous les roues arrière. Nous avançons ainsi très lentement ; un peu plus d'un kilomètre à l'heure. Le passage devient critique, les tôles ont été déboulonnées pour empêcher les voitures de passer. On les a simplement posées et, telles quelles, elles offrent un tablier trompeur et sans résistance. Nous ne pouvons ni avancer ni reculer sans danger : autant continuer. Pas à pas, moteur à l'extrême ralenti, nous continuons. Au milieu du pont, le factionnaire inquiet se précipite sur nous ; il a vu les tôles s'enfoncer sous le poids.

— Déchargez ! ordonne-t-il.

— Trop tard, vous nous avez laissés passer !

— Oui, mais vous êtes trop lourd.

Il supplie :

— Déchargez au moins un fût pour que je puisse dire que vous n'êtes pas passés à charge.

Les tôles se courbent de plus en plus. Vont-elles céder ? Déjà nous voyons le camion suspendu sur les rails au-dessus de ce vide de cinquante mètres. Il faut en finir et, pour satisfaire cet entêté, nous jetons un cylindre vide à terre. Immédiatement, le factionnaire se rassérène.

— Comme ça, ça va, dit-il.

Nous pensons : soixante kilos de plus ou de moins...

Un autre gardien accourt tout essoufflé :

— Le train ! le train arrive !

Il n'y a que deux trains par semaine et leur horaire subit pas mal de fantaisie ; pour comble de malchance, en voici un d'annoncé. Après l'effondrement, risquons-nous le tamponnement ?

— En avant !

Sanchez, au volant, ne perd pas son sang-froid et pilote de main de maître. Les cinquante derniers mètres nous paraissent des kilomètres. Enfin les roues avant reposent sur le ballast, puis les roues arrière. Un épi routier nous permet de rejoindre la piste en contrebas du talus de la voie ferrée ! Ouf ! Au même moment arrive le train fou, sifflant, projetant des étincelles, brinquebalant ses vieux wagons et ses plates-formes vides... Au passage, le mécanicien nous salue de la main, nous n'avons même pas le courage de répondre.

Nous voici donc sur l'autre rive de l'Ouémé. Le fleuve est sur tout son parcours bordé par une merveilleuse forêt-galerie, annonçant la grande forêt tropicale qui nous attend plus au sud.

— Nous avons encore la rivière Zou à passer.

— Peuh ! fait Gérard, soixante-dix mètres de large !

On passera le Zou très facilement. Les tôles n'ont pas été déboulonnées, car nous approchons de Cotonou et les plantations d'ananas et de palmiers à huile commencent à manger la forêt.

Cotonou est le royaume de l'huile de palme. Des milliers de barils métalliques chargés de ce précieux produit que nous sommes venus chercher de si loin et à travers le plus grand désert de la planète attendent dans les cours des entrepôts un problématique navire. Ici on ignore la guerre. Les docks regorgent de marchandises et les Cotonois se laissent vivre, indifférents aux échos lointains qui leur parviennent de la métropole.

Nous ne serons pas les bienvenus à Cotonou. L'un des gros transitaires du pays nous le dit brutalement :

— La liaison par l'intérieur ? La voie transsaharienne ! Ça ne nous intéresse pas, notre avenir est sur la mer.

On sent une sourde hostilité des gros commerçants de la côte contre tout ce qui pourrait drainer vers l'intérieur de la colonie, en dehors de leur contrôle, les riches produits du Dahomey. Les gros producteurs syndiqués refusent de nous vendre de l'huile de palme car nous n'avons pas de licence d'exportation

datant d'avant-guerre. La solidarité impériale n'existe pas devant leurs intérêts. Une journée se passe en vaines démarches.

Le soir, nous nous retrouvons complètement écoeürés à la terrasse du restaurant qui borde la plage. Un phono nasille du Tino Rossi, de gros crabes cherchent leur pitance jusque dans les jambes des dîneurs. Une séance de cinéma clôt la soirée. Stupéfaction ! On projette un film que j'ai réalisé en 1933 avec le metteur en scène belge Henri Storck : *Trois Vies et une corde*. L'action se déroule dans le massif du Mont-Blanc. Je n'avais plus jamais entendu parler de cette réalisation, et je la retrouve à six mille kilomètres de Paris. Le cinéma est en plein air ; les Noirs sont devant l'écran, les Blancs derrière, dans des fauteuils. Les réactions des Africains sont curieuses. La montagne, le froid, la neige ? Visiblement, ils ne comprennent pas. Ici où la température oscille toute l'année entre 28 et 35 degrés, où l'arrière-pays n'est qu'une grande forêt marécageuse, comment imagineraient-ils un pays de montagnes acérées, couvertes de glaciers ?

Le lendemain, grâce à des relations cultivées au cours de la soirée autour de quelques bouteilles de whisky, nous trouvons un petit commerçant qui, malgré l'interdiction du syndicat, accepte de remplir notre citerne d'huile de palme. Nous n'avons plus une minute à perdre : nous ne pouvons songer à repasser à pleine charge les ponts de l'Ouémé et du Zou ; nous devons donc charger le camion sur une plate-forme jusqu'au-delà du passage dangereux, et le train part au matin.

Toute la nuit, nous remplissons les fûts, la cuve, à la lueur des lampes à acétylène. On nous livre une belle huile liquide à 28 degrés.

Il ne reste plus qu'à charger le camion pesant au total vingt tonnes sur un wagon plate-forme de la voie étroite du Bénin-Niger. À peine engagé et mis en place sur la plate-forme, le plancher de celle-ci, pourri, cède et les roues passent au travers. Un long travail au cric qui nous prend toute la nuit permet de le remonter et de l'installer sur des traverses. Le jour se lève.

Adieu Cotonou, et sans regret.

Ne croyez pas que désormais tout va se passer comme sur des roulettes.

Afin de surveiller le chargement, j'ai fait le voyage dans la cabine du camion juché sur la plate-forme. Je dominais la situation, mais que d'émotions ! C'est un véritable train à la Carrizay : prenant son élan dans les descentes pour essayer de remonter les côtes ; n'y parvenant pas et faisant machine arrière pour prendre un peu plus d'élan. Un arrêt insolite en pleine campagne ? C'est le chauffeur ou le chef de train qui fait sa provision d'ananas, achète une chèvre, marchande sans se presser. Plus tard, nouvel arrêt pour revendre ce qui a été acheté.

La locomotive est chauffée au bois, mais comme on a oublié de lui mettre son pare-étincelles, celles-ci incendient régulièrement la brousse tout au long de la voie ferrée.

Quatre cent cinquante kilomètres plus loin, nous débarquons notre camion à Parakou. Nous ne sommes plus qu'à quatre mille cent kilomètres d'Alger.

Nous nous sentons curieusement libres et heureux. Notre chargement est réussi, il ne nous reste plus qu'à faire l'expérience de l'huile de palme. Tout est paré, tout est prêt.

Sanchez est au volant. Le capot a été enlevé et son collègue Saumon, assis sur l'aile, est chargé de tourner le robinet de la tuyauterie qui, lorsque le moteur aura démarré au mazout, permettra de faire passer sans formalité sur l'huile de palme.

Un coup de démarreur. Le moteur tourne rond.

En route !

Les pompes entrent en action, les filtres se remplissent d'une huile rougeâtre. Il faut attendre que le plus grand qui constitue une véritable réserve sous pression soit plein. Bientôt le liquide déborde et Sanchez fait signe qu'on peut démarrer. Saumon trafique à l'intérieur du capot. Nous nous interrogeons du regard : est-ce l'échec, est-ce la réussite ?

Notre dix-tonnes surchargé abat ses soixante kilomètres à l'heure comme une fleur. Nous écoutons le moteur, appréhendons une baisse de régime. Rien ne nous indique que nous avons changé de carburant, puis une odeur caractéristique se dégage de l'échappement : l'odeur écœurante du calalou, ce plat national du Dahomey à base d'huile de palme.

— Le moteur tourne mieux ! rugit Sanchez.

Un quadruple hourra salue l'événement.

En route pour Alger !

Les cent premiers kilomètres sont abattus en deux heures trente. L'huile de palme carbure très bien. Il reste à mettre au point quelques indications techniques, nous nous y emploierons tout au long du voyage. Les filtres s'encrassent assez rapidement ; nous n'avons ni trié ni filtré notre huile ; nous utilisons le produit brut pressé artisanalement et mis en citerne. Pour éviter cet inconvénient, nous ferons le plein des réservoirs à l'étape en puisant dans la citerne, après avoir eu soin de laisser reposer l'huile quelques heures.

Chaque matin, nous démarrons au mazout et, lorsque le moteur est chaud, nous passons à l'huile de palme. Le soir, cinq ou six kilomètres avant le bivouac, nous repassons sur le mazout pour nettoyer les canalisations et le moteur, et éviter l'attaque des pièces par l'acidité.

Nous atteindrons Colomb-Béchar en douze jours de route, malgré quelques incidents sérieux.

Le premier nous arrivera lors de la traversée du Niger entre Malanville et Gaya. Les eaux sont beaucoup plus basses qu'à l'aller, et le radier de chargement sur le bac constitue un plan incliné très important. La barge qui sert de bac n'a vraisemblablement pas été conçue pour un poids lourd. Il faut toute la virtuosité du chauffeur pour engager les roues avant sur le bac ; nous avons fait tripler les aussières qui le retiennent à la berge. Un moment, le bac tout entier se soulève hors de l'eau et nous craignons de voir tout à coup notre camion disparaître dans les eaux troubles du fleuve, mais Sanchez n'a pas perdu la main, une accélération bien calculée propulse l'arrière du véhicule

sur le bac. La chaloupe à moteur vient s'accoler au bac, sur son grand côté ; on déhale et tout de suite nous sommes pris dans le courant ; le bac tourbillonne, la puissance du moteur de la chaloupe est insuffisante pour maintenir une trajectoire régulière ; nous effectuons ainsi de dangereuses spirales entre Dahomey et Niger puis, parvenus près de l'autre rive, nous remontons le courant pour accoster sur le radier de Gaya. Le déchargement effectué de main de maître, nous voici enfin sur la rive gauche du Niger.

Désormais nous ne rencontrerons aucun ouvrage d'art jusqu'à Colomb-Béchar.

Après la moiteur du Dahomey, nous sommes surpris par la chaleur sèche et étouffante du Niger ; il fait 47 degrés à l'ombre.

Notre camion roule sans histoire sur la grande piste de latérite entre Dosso et Niamey. À l'intérieur de la cabine, nous somnolons, vaincus par la chaleur et la fatigue. Un choc nous réveille, nous sommes projetés les uns sur les autres. Notre chauffeur, vaincu lui aussi par la chaleur et la monotonie de la conduite, s'est endormi une fraction de seconde. Le camion a mordu sur l'accotement de la piste qui a été construite en surélévation sur la brousse environnante avec de part et d'autre un canal pour écouler les eaux en saison des pluies, et a basculé dans le fossé.

Nous n'avons aucun mal ; le choc a été progressif, mais notre citerne s'est couchée sur le flanc en plein fossé. Nous nous trouvons à plusieurs centaines de kilomètres de toute aide effective. La situation est grave. Nous sommes cinq hommes placés devant ce problème : relever les vingt tonnes de la citerne par nos propres moyens. Heureusement, chacun sait que les chauffeurs sahariens sont les rois de la débrouillardise.

— On va creuser sous le camion jusqu'à ce qu'il se redresse tout seul ! fait Sanchez.

— Avec quoi ?

— Nous avons une pelle et une pioche... le sol est très meuble, on se changera.

Nous nous mettons au travail. Sanchez a raison, le sol se laisse creuser très facilement, et peu à peu le camion complètement renversé se redresse légèrement.

La brousse au moment de l'incident était déserte, mais voici qu'elle s'anime. Une troupe de cynocéphales nous entoure de loin. Nous sommes à moitié rassurés, car ce grand singe est agressif et possède des crocs redoutables. Subitement la bande s'enfuit en hurlant et de tous côtés arrivent de paisibles Noirs haoussas, les uns munis de houes, les autres d'un solide gourdin.

— Voilà la relève ! annonce tout heureux Saumon.

Mais voudront-ils travailler ?

Gérard engage un court dialogue avec celui qui semble être le chef de la troupe. Ce sont des cultivateurs, ils habitent un village de cases, quelque part dans cette brousse où poussent quelques champs de mil. Comment ont-ils été

alertés ? Le télégraphe de brousse fonctionne aussi bien que le télégraphe arabe. Ils sont là et, sur la promesse qu'ils seront payés largement, ils se mettent au travail. Sanchez se transforme en contremaître. On creuse un grand trou comme si nous voulions enterrer notre camion « debout ». Quatre heures suffisent pour arriver à ce résultat. Saumon examine le Berliet, rien n'a été cassé, rien n'a été faussé. Le moteur tourne rond. Mais comment remonter sur la piste ?

— C'est bien simple, fait Sanchez, on va tailler un plan incliné, jusqu'au milieu de la piste !

En deux heures nous avons réussi ce tour de force : aménager une nouvelle voie d'accès à la piste (en endommageant sérieusement celle-ci, dois-je ajouter, mais avant de partir nous signalerons par un barrage de pierres l'endroit dangereux). Six heures plus tard, de nuit, nous repartons le cœur joyeux. Plus rien de spécial ne nous arrivera jusqu'à Colomb-Béchar.

À partir de Gao, nous devons prendre de grandes précautions. Nous entrons dans le climat saharien : si la journée est très chaude, les nuits sahariennes sont très froides, et il n'est pas rare que la température tombe au-dessous de zéro. Alors comment ferons-nous pour utiliser une huile de palme transformée en une sorte de pâte rouge, épaisse ? Nos mécaniciens sont ingénieux. Étant au courant de cette particularité de l'huile de palme, ils avaient aménagé au départ d'Alger un chauffage du réservoir de carburant. Tout simplement en l'entourant et en le faisant traverser par les tuyaux d'échappement des gaz du moteur.

Mesure qui s'est révélée indispensable. Songez que si nous étions tombés en panne alors que nous carburions à l'huile de palme, toutes les canalisations du moteur auraient été obturées par l'huile instantanément solidifiée. Mais, grâce à la précaution prise chaque soir de vider les canalisations et le moteur de toute huile de palme et de la remplacer par du mazout, de ne brancher le lendemain la canalisation sur le réservoir à huile qu'après un parcours d'une dizaine de kilomètres, trajet suffisant pour liquéfier son contenu, tout fonctionna réellement bien jusqu'à Colomb-Béchar.

En douze jours, nous avons traversé l'Afrique noire et le Sahara de Cotonou au Sud algéro-marocain.

Mais nous n'étions pas au bout du rouleau. Un temps effroyable régnait sur l'Atlas saharien. Les pistes rendues boueuses étaient impraticables, et nous eûmes toutes les peines du monde à franchir le premier chaînon de l'Atlas saharien entre Beni-Ounif et Aïn-Sefra. L'argile dont on avait recouvert la piste était devenue une véritable patinoire. À diverses reprises, nous dûmes bivouaquer dans des conditions difficiles. Mon ami Gérard Prohom subit une très grave atteinte de fièvre. Et, comme son état empirait, peu de temps avant d'arriver à Mécheria, il profita d'une voiture militaire qui passait pour rentrer à Alger, me laissant la direction de la mission et la charge de la mener à bon port.

Ce n'est pas tout.

À vingt kilomètres de Mécheria, nous cassâmes une soupape et il fallut installer une chèvre de fortune, déculasser le moteur, réparer. Quand il fallut repartir, nous nous aperçûmes que toutes les canalisations étaient obstruées par l'huile de palme solidifiée. Alors, sous le moteur même, nous fîmes un feu d'alfa bien entretenu pendant plusieurs heures, jusqu'à ce que je sois certain que, la culasse réchauffée, tout était redevenu fluide. Puis il fallut remplir le réservoir. L'un de nous puisait dans la citerne, à grandes pelletées, l'huile solidifiée, que nous faisions liquéfier dans un seau sur un feu d'alfa avant d'en remplir le réservoir. Les Sahariens sont à l'école de la patience. Aucun de nous ne s'étonna des heures perdues. L'important était de repartir. Nous prîmes un repos bien mérité à Mécheria puis, les hauts plateaux traversés, nous redescendîmes sur la vallée du Cheliff. Notre moteur nous lâcha une seconde fois. Nous ne marchions plus que sur trois pattes.

Alger contacté au téléphone nous répondit :

— Continuez ! Pourvu qu'il tienne sur les deux cents derniers kilomètres, ça suffira !

Notre dernière nuit, nous l'avons passée roulés dans nos burnous, allongés dans l'herbe du fossé de la route nationale Alger-Oran. Et le lendemain, cahin-caha, nous fîmes notre entrée à Alger, trois mois après l'avoir quitté, ayant effectué près de dix mille kilomètres à travers l'Afrique, dont la moitié avec du carburant de remplacement.

Ce grand voyage à travers l'Afrique, outre l'intérêt économique qu'il présentait, me permit de constater les réactions de nos colonies d'Afrique-Occidentale française vis-à-vis des événements.

En fait, malgré une centralisation à Dakar, chaque colonie semblait vivre en autonomie. Tout dépendait de son gouverneur. Pour la plupart, les rapports avec Vichy continuaient, mais aucune de ces possessions françaises ne semblait attendre quelque chose de l'Algérie, ni ne songeait à l'aider. C'était oublier que nous faisons partie du même continent. Enfin il devint évident, au cours des mois qui suivirent, que peu à peu toutes nos colonies d'Afrique passeraient à la dissidence.

Par contre, en Algérie, des efforts exceptionnels étaient faits pour terminer la grande piste transsaharienne de Béchar à Gao, et cet effort se doublait d'un commencement de réalisation du fameux projet, depuis plus de cinquante ans dans les cartons ministériels, d'un chemin de fer transsaharien.

Une voie normale avait été construite au Maroc, d'Oujda jusqu'à Bou Arfa. Un tronçon venait d'être achevé de Bou Arfa à Colomb-Béchar. Désormais les trains à écartement normal pourraient gagner le sud algéro-marocain et, de là, après rupture de charge, les convois pourraient gagner le Soudan par la piste du Tanezrouft.

Son inauguration eut lieu en grande pompe. Un train spécial composé de wagons-lits et d'un wagon-restaurant emmena officiels et journalistes d'Alger à Béchar. Pour moi qui avais connu l'interminable trajet du petit train à voie étroite, Perregaux, Aïn-Sefra, Béchar, j'étais agréablement surpris de faire ce

voyage dans un somptueux wagon-lit. Mais cette cérémonie présidée par un ministre de Vichy (M. Berthelot, si j'ai bonne mémoire) fut étouffée par un événement considérable qui venait de se produire presque aux antipodes.

C'est à Oujda que le ministre nous apprit la nouvelle : le 7 décembre 1941, les Japonais avaient attaqué et anéanti la flotte américaine au mouillage dans le port de Pearl Harbour aux îles Hawaï. Cet attentat annonçait l'entrée en guerre de l'Amérique aux côtés des Alliés. Nouvelle tragique qui nous apportait cependant la première grande bouffée d'espoir depuis la capitulation de la France. Beaucoup pensèrent dès ce moment que de Gaulle était prémonitoire ; la France avait peut-être perdu une bataille, mais elle n'avait pas perdu la guerre.

CHAPITRE VII

Alger baignait dans les brumes de juillet. L'été 1942 s'annonçait chaud à tous points de vue, car depuis l'entrée en guerre des États-Unis et du Japon le conflit devenait mondial. Pourtant, en Afrique du Nord, tout faisait oublier la guerre ; le pays était calme, les relations maritimes entre l'Algérie et la zone libre régulières.

Nous habitions dans les hauts d'Alger, sur le parc de Galland, et nous y jouissions depuis notre terrasse de l'un des plus beaux paysages que je connaisse : la baie d'Alger cernée dans les lointains de l'est par les premiers contreforts de la montagne kabyle. Sous nos yeux, l'activité maritime continuait dans le grand port commercial de l'Agha où quelques cargos chargeaient du minerai de fer pour la métropole. Pour nous rappeler qu'on était en guerre, deux grands paquebots des Messageries maritimes, il y a quelques mois encore affectés aux lignes d'Extrême-Orient, étaient amarrés, désarmés, à la grande jetée du port. Leurs silhouettes longilignes aux doubles cheminées noires inspirèrent plusieurs toiles à Marquet, réfugié en Algérie. Mais celles-ci, bien que traitées de façon classique et pourtant lumineuse, s'éloignaient ostensiblement de la période fauve de ses débuts.

Cette guerre du Pacifique, les Algérois ne s'en souciaient guère, c'était si loin.

Nous partions le lendemain pour Chamonix, en vacances familiales, avec nos trois enfants. René Janon, mon collègue de *L'Écho d'Alger*, m'avait averti d'un air sibyllin :

— Tu ne devrais pas partir. Un débarquement des Alliés est imminent et vous risquez d'être bloqués en France.

Je ne l'avais pas écouté. J'avais tellement envie de revoir mes montagnes. Et puis, on en parlait depuis toujours de ce débarquement. Certes, ces dernières semaines, on s'agitait beaucoup tant dans les milieux gaullistes que chez les tenants de Vichy. D'abord, si un débarquement devait se produire, où aurait-il lieu ? Les bruits les plus divers circulaient de bouche à oreille. « Les Américains vont débarquer à Dakar ! » « Non ! disaient les autres : au Maroc ! » « Allons donc ! Les Anglais vont pousser jusqu'en Tunisie pour couper l'armée Rommel de l'Italie ! » Toutes ces informations se contredisaient.

Toutefois, René Janon était bien informé : il avait pour ami intime un ancien officier de spahis marocains, le capitaine Pillafort, qui s'était fait mettre en congé de l'armée et qui menait à Alger une existence plus ou moins souterraine. Pillafort n'avait pas digéré la défaite ; il ne s'était pas incliné. C'était un baroudeur qui ne songeait qu'à la revanche. Il complotait au sein du

groupuscule gaulliste qui très secrètement lançait ses antennes aussi bien du côté de Londres que de Washington. Je rencontrais souvent Pillafort chez les Janon qui habitaient presque au porte à porte avec nous. J'avais été attiré par son caractère truculent, sa « grande gueule » qui lui avait valu tant de désagréments, sa franchise outrancière vis-à-vis des gens du pouvoir. Si les commandos avaient à l'époque existé, Pillafort en aurait été le chef.

Donc, depuis plusieurs semaines, Pillafort avertissait Janon que quelque chose se préparait. Il disparaissait mystérieusement quelques jours, réapparaissait, rassemblait ses amis, mangeait la vie à pleines dents, buvait comme un soudard. Ah ! ces réunions du Telemly !

Tous les avis convergeaient mais j'estimais pouvoir courir le risque d'aller passer mes vacances en famille à Chamonix.

Aujourd'hui, je mesure mon inconscience et mon imprudence.

Toutefois, rien ne se passa. Nous revînmes à Alger fin septembre et je repris mes activités à *La Dépêche algérienne*.

Les sujets de reportage ne manquaient pas. Ce que j'avais craint se réalisait. Le temps des anciens combattants était terminé, Darnand avait organisé le service d'ordre légionnaire, et ses miliciens tenaient le haut du pavé ; heureusement, la plus grande partie des jeunes d'Algérie, rassemblés dans les chantiers de jeunesse créés par le général de La Porte du Theil et confiés en Afrique du Nord au colonel Van Hecke, étaient tenus éloignés de leur insidieuse propagande. Plus tard, bien préparés, moralement et physiquement, ils formeront les combattants de pointe de l'armée d'Afrique et s'illustreront dans la campagne d'Italie.

En réalité, Alger était devenu une véritable grenouillère : émissaires de Londres ou de Washington, officiers royalistes ou dissidents gaullistes, fonctionnaires encore (et pour combien de temps) fidèles à Vichy, envoyés spéciaux faisant la navette entre Vichy et Alger, généraux se détestant cordialement les uns les autres, les uns partisans de Weygand, les autres de Giraud, très peu osant prononcer le nom du général de Gaulle, amiraux cloisonnés dans leur obéissance totale à Darlan se rencontraient, se heurtaient, se séparaient. L'important aurait été de savoir qui complotait pour qui. Mais allez donc vous y reconnaître ! D'ailleurs, c'était sans importance, car notre journal n'était plus qu'une feuille de papier où les blancs de la censure tenaient plus de place que les rares articles acceptés.

Alger était devenu le rendez-vous des émigrés. « On » se retrouvait au bar de l'Aletti, au Saint-Georges. On se réunissait en faisant semblant de s'ignorer. Un peu à l'écart, des hommes devisaient à voix basse autour d'une table, se confiant de lourds secrets ; à quelques mètres, un agent de la D.S.T., venu incognito (mais que chacun connaissait comme tel), notait sur un carnet les noms des gens groupés dans la grande salle enfumée ; çà et là, des miliciens plastronnaient, ricanaient. En fait, tout le monde complotait. C'était vraiment l'âge d'or des indicateurs.

Dans cette atmosphère survoltée, les jours passaient rapidement. Une chose

était certaine, le débarquement aurait lieu. Pas mal de gens haut placés prenaient leurs distances avec Vichy ; on parlait sous le manteau d'un certain « groupe des cinq » ; on stigmatisait (ou on se félicitait de) l'action souterraine de Mr Murphy, envoyé de Washington. Les initiés savaient qu'un sous-marin avait amené clandestinement à Cherchell les responsables chargés de préparer le futur débarquement. Une réunion ultra-secrète avait été tenue dans une villa de l'antique cité romaine. Le général Giraud attendait à Gibraltar le moment de faire son entrée en Algérie. Il était aussi question de faire venir le comte de Paris dans le sillage du général de Gaulle ; il cimenterait, croyait-on, l'union si nécessaire de tous les Français ; cette information ravissait les royalistes.

Le 7 novembre, René Janon vint nous trouver.

— Venez ce soir chez José Aboulker, rue Michelet. De la part de Pillafort. Il y aura une surprise !

— Je le connais si peu.

— Lui te connaît, ça suffit.

— C'est important ?

— Très important !

— Dans ces conditions...

Le soir même, nous fûmes exacts au rendez-vous. Dans la trentaine de personnes qui s'étaient réunies chez Aboulker, je connaissais – comme tout journaliste – à peu près tout le monde de vue mais, à part Tiné, avec qui je faisais du ski, les Janon et Pillafort, je n'aurais pu placer un nom sur un visage.

Au début, on avait bu force pots et Pillafort, particulièrement énervé et parlant fort, avait tout à coup filé à l'anglaise. Une heure ou deux s'écoulèrent. Il ne se passait rien. À quoi rimait cette invitation ?

— Viens, dis-je à ma femme, on rentre !

— Attends encore un peu, tu seras bientôt fixé, me dit Janon.

En effet, nous venions à peine d'échanger ces paroles qu'un petit groupe armé, casqué, en uniforme de l'armée française, fit irruption dans les salons, conduit par un Pillafort encore plus excité que de coutume, mais rayonnant de joie.

— Ça y est ! Ils débarquent ! lança-t-il comme un coup de clairon.

Un formidable hurra lui répondit. Personne ne posa de question. « Ils », c'étaient les Anglo-Américains !

— Ceux qui ne sont pas de service vont rentrer sagement chez eux, car il va y avoir du grabuge ; je vous le conseille vivement.

— Et vous ? demandai-je.

— Nous ! Quelle question ! On va prendre Alger. Allez, vous autres, en route ! Il n'y a pas de temps à perdre !

Le petit groupe s'évanouit dans la nuit.

Peu après, l'assemblée se sépara et avec les Janon nous remontâmes à pied l'interminable rue Michelet. Bien que connaissant Pillafort, j'étais un peu

sceptique.

— Tu ne crois pas qu'ils jouent aux petits soldats ? dis-je à Janon. Prendre Alger, ils sont une dizaine !

— Ne t'inquiète pas, leur affaire mûrit depuis longtemps, ils ne resteront pas longtemps seuls à agir.

La rue Michelet était calme et déserte. Nous entendions résonner les semelles de bois des chaussures de nos femmes sur le macadam. C'était une nuit comme les autres, la profonde nuit africaine sous un ciel crépitant d'étoiles.

On se quitta sur la promesse de se tenir au courant les uns les autres.

Nous ne dormîmes pas longtemps, car vers 2 heures du matin des tirs d'artillerie, des explosions, des rafales d'armes de D.C.A. éclatèrent sporadiquement un peu partout. Pillafort avait raison : le débarquement commençait.

Nous montâmes sur la terrasse de l'immeuble d'où la baie d'Alger nous apparaissait en entier. La nuit était trop opaque pour que nous puissions discerner quelque chose. Pourtant, à force de fixer la mer, on voyait ou croyait voir de grands poissons noirs immobilisés dans la baie.

Le jour vient tôt sous cette latitude. Très vite, dans la pâleur de l'aurore, on vit apparaître l'innombrable armada qui cernait Alger. Déjà des bâtiments légers avaient accosté sans aide sur les quais du port et de l'arrière-port, débarquant leur contingent de soldats.

Presque tous ces navires portaient le pavillon de la Royal Navy.

Nous restâmes longtemps à jouir de ce spectacle insolite. Cette puissance maritime s'affirmant ainsi emplissait notre cœur de joie et de regrets. Regrets qu'aucun des splendides navires de bataille de la flotte française immobilisés à Toulon ne soit là, prêts à reprendre le combat.

Je descendis au journal.

À la rédaction, nous avions du pain sur la planche. Entre confrères, on se partagea les enquêtes : Bonnier de La Chapelle qui avait la rubrique du port nous parlerait de la flotte, Maxime Baglietto et moi irions à la rencontre des troupes américaines débarquées à Sidi-Ferruch, Bouchet glanerait ce qu'il pourrait autour du G.G. (gouvernement général).

Les nouvelles recueillies tant bien que mal à notre arrivée au journal étaient contradictoires. Un petit commando gaulliste (je savais qu'il s'agissait de Pillafort et de ses camarades) aurait dans la nuit occupé les principaux points stratégiques : Pillafort était au 20^e corps ; le lieutenant de réserve Dreyfus, qui se trouvait avec nous la nuit dernière, occupait la grande poste ; ses camarades le gouvernement général ; le commissariat central était passé à la dissidence. On chuchotait sans l'affirmer que les principaux chefs militaires étaient séquestrés et mis provisoirement dans l'impossibilité d'exercer leur commandement ; cependant, ils avaient eu le temps de donner leurs consignes aux chefs des unités d'Alger ; celles-ci, suivies fidèlement par les chefs de corps, laissaient prévoir une certaine résistance. Tous ces renseignements nous

parvenaient flous, incertains. Il fallait, avant de les exploiter, en vérifier les sources.

Dans la matinée, le drame se précisa. Un peloton de chars du 5^e régiment de chasseurs d'Afrique, caserné à Hussein-Dey, patrouillait en ville depuis 5 heures du matin. Il avait repris la grande poste aux insurgés et, durant le combat, le lieutenant Dreyfus avait été tué. Un duel tragique entre officiers français se déroulait en ce moment au commissariat central. Aux sommations du colonel Jacquin qui tentait d'obtenir sa reddition, Pillafort avait répondu par un coup de revolver. Avant de mourir, le colonel Jacquin avait eu le temps de riposter, et Pillafort, très grièvement blessé d'une balle au foie, avait été transporté par ses amis à la clinique Solal. Madou Janon s'était portée à son chevet. Il mourut comme il avait vécu, refusant les soins des docteurs et des infirmières, réclamant du cognac, vociférant contre les traîtres, contre tout et contre tous, exhortant encore ses camarades à continuer le combat.

Dans les jours qui suivirent, Alger présenta un spectacle assez insolite.

La population, bien qu'ayant éprouvé un grand soulagement de voir la tournure que prenaient les événements, se tenait cependant à l'écart des mouvements politiques. Elle assistait en curieuse, j'allais dire en dilettante, au développement de la situation. Rue d'Isly, passaient des véhicules de l'armée surchargés de troupes que l'on envoyait combattre les Américains débarqués sur la plage de Sidi-Ferruch. Acclamés par la population à l'aller, ils le furent tout autant lorsque, quelques heures plus tard, ils regagnèrent leur casernement, le baroud d'honneur accompli, sans grande casse de part et d'autre.

Puisque les Américains étaient là, je décidai d'aller au-devant d'eux. Je disposais d'une voiture de fonction, une magnifique 402 B légère, au capot futuriste, mais qui avait été transformée en voiture à gazogène. Je traînais en remorque une véritable chaudière alimentant en gaz le moteur.

Avec cet engin, j'atteignis assez rapidement, par la route de l'intérieur, le bois des Cars et Chéragas, les premières colonnes américaines, qui montaient calmement, patrouilleurs en file indienne de chaque côté de la route, les engins blindés suivant au pas. Naturellement, je fus arrêté par la première section mais, le croyez-vous ? on ne me demanda pas mes papiers. Le sergent qui la commandait me désigna du doigt la chaudière remorquée et s'étonna :

— *What is that, Sir ?*

Je lui expliquai en long et en large que grâce à cet engin je n'avais pas besoin d'essence. Il éclata d'un formidable rire, appela ses collègues et chacun fit cercle autour de moi. Il fallut que je leur explique le fonctionnement de l'appareil.

De mon côté, je fus littéralement fasciné par la fameuse Jeep. Cette petite merveille de véhicule tout terrain avec ses quatre roues motrices, ses transferts de propulsion et son réducteur de vitesse me fit rêver ; je m'imaginais parcourant le Sahara avec un tel engin !

Le lendemain ou le surlendemain du débarquement était, si j'ai bonne

mémoire, un dimanche. Les colonnes américaines continuaient à défiler, venant pour la plupart de Sidi-Ferruch et ayant contourné la forêt de Baïnem et la Bouzareah. La foule des dimanches d'Alger s'était précipitée sur la route d'El Biar pour les voir arriver. Cependant que les Américains progressaient toujours en ordre de bataille, la rue était occupée par cette foule enthousiaste, bon enfant, venue par familles entières, avec les bébés dans les voitures, et qui tout à coup acclamait les G.I. venus de si loin et qui imperturbablement continuaient leur occupation du terrain.

Cela, c'était le côté pittoresque du débarquement.

Bientôt les choses changèrent.

La population ne pouvait comprendre ce qui se passait dans les hautes sphères. Elle eût été effrayée et navrée en découvrant tant de complots, tant de compromissions, tant de tergiversations. Cependant, elle venait de se donner totalement et sans hésitation à la cause des Alliés : parce que, au même moment, Hitler, rompant les conditions de l'armistice, faisait occuper la zone libre, parce que la flotte française se sabordait à Toulon, et surtout parce que le maréchal Pétain, ayant dénoncé clairement le viol des conditions de l'armistice, avait par cela même relevé de leur serment ceux qui jusqu'alors lui étaient restés fidèles.

CHAPITRE VIII

Au journal c'était un peu le désarroi. *La Dépêche algérienne* était incontestablement un journal pétainiste (je n'écris pas vichyste), tout en restant farouchement antinazi. Le maréchal, dans l'Algérie de 1940-1942 qui n'avait pas connu la guerre sur son territoire, restait le symbole de la France éternelle, il incarnait le héros qui s'offrait en holocauste pour diminuer le malheur des Français. Le « don de sa personne à la France », personne ici ne l'aurait contesté ! Et voici que, pour la première fois depuis la défaite, les Algérois, muets de stupeur, assistaient au débarquement allié, mesuraient la puissance et la force de son armement sophistiqué. Imaginez le choc émotionnel que cela provoqua, surtout chez les jeunes, si sensibles à l'humiliation de la défaite et si prompts à s'emballer pour une cause nouvelle. D'instinct ils se rangèrent aux côtés de ceux qui seuls pouvaient leur redonner confiance en une victoire finale.

Vint la mobilisation générale. L'Algérie comptait 1035000 Français d'Algérie. 259000 hommes étaient mobilisables, 176500 furent mobilisés, 28600 mis en appel différé, 9500 en disponibilité. La population musulmane algérienne était de 14729000 habitants, 233000 hommes furent mobilisés. En outre, l'Algérie fournit à l'armée d'Afrique 13000 femmes employées comme A.F.A.T. ou ambulancières. Ce pourcentage de mobilisés par rapport au chiffre de la population fut le plus fort enregistré à ce jour ; supérieur à celui de la France de 1914-1918 aux heures sombres de Verdun. (Bilan établi par M. Ordioni dans son livre *Tout commence à Alger*.)

Restaient seuls et un peu désespérés ceux qui, durant ces deux dernières années, avaient accepté les yeux fermés les accords de Montoire et la politique de Vichy. Pour ces inconditionnels, le vieux maréchal ne pouvait trahir. Certes, l'appel de De Gaulle si faiblement entendu en Algérie aurait pu les inciter à plus de réflexion, mais ne les chargeons pas. Que pesait en 1940, face à Pétain, vainqueur de Verdun, à Weygand, chef d'état-major de Foch, ce colonel inconnu promu général de brigade à titre temporaire, et qui s'arrogeait seul le droit de parler au nom de la France ?

La population algérienne était très mal informée de ce qui se passait en France occupée et à Vichy. La censure était très sévère. On ne parlait pas des déportations, du Service du travail obligatoire, de l'étoile jaune des juifs. On ignorait en grande partie l'action inhumaine de la Gestapo et de la milice. On était à Alger, où il faisait bon vivre. Le nom prestigieux du grand vieillard était un paravent qui masquait la scandaleuse collaboration du gouvernement de Vichy avec l'organisation nazie. L'action souterraine de la Résistance était minimisée, accusée de terrorisme. La presse de Vichy justifiait l'assassinat des

patriotes, ces « terroristes ». Non, pensait la majorité des Algériens, Pétain n'aurait pas couvert de tels agissements ! Et pourtant !...

Il fallait redonner à *La Dépêche algérienne* le visage qu'elle aurait dû avoir si la censure de Vichy n'avait caviardé ses colonnes de tout article qui aurait pu glorifier ou justifier la puissance et les succès des Alliés au combat.

Je fus chargé de rédiger l'éditorial durant ces premières semaines qui suivirent le débarquement, période trouble durant laquelle la lutte entre les clans politiques fut acharnée, souterraine et stérile, chacun s'attribuant le mérite d'avoir favorisé le débarquement, briguant la première place et le pouvoir. Certains étaient partisans de Darlan qui, disait-on, avait reçu l'aval du maréchal ; d'autres voulaient mettre en place le général Giraud, débarqué d'un sous-marin venant de Gibraltar ; enfin un clan de conspirateurs, et non des moindres, préparait la rentrée politique du comte de Paris, prétendant au trône de France, et exilé de par la loi au Maroc. Les gaullistes, qui pourtant avaient fait tout le travail et réellement préparé le débarquement, se retrouvaient en minorité.

Il n'était pas question pour moi de prendre parti. L'heure n'était pas aux luttes stériles entre Français. Je connaissais bien les sentiments secrets des Français d'Algérie. Ultra-patriotes, ils ne songeaient désormais qu'à la revanche, ils entrevoyaient la sortie du tunnel, le bout de la nuit. Seules leurs divisions internes les séparaient. J'aurais pu paraphraser Paul Valéry : « Unissons-nous de nos mutuelles différences » ; et c'est sur ce thème que je bâtis mes courts éditoriaux – par un appel à l'union, par la mobilisation de tous les cœurs, de toutes les pensées, de toutes les personnes physiques ou morales – pour atteindre un seul but : la libération de la France.

Je n'ai jamais été un homme politique et je ne le serai jamais. Et il me déplaisait fort d'être obligé, de par mes fonctions, à faire antichambre dans les couloirs des gens du pouvoir. Murphy s'était installé à Alger et recevait beaucoup. Il tirait les ficelles de ceux qui croyaient lui tirer les vers du nez. La venue de Darlan – d'ailleurs, quoi qu'on ait pu écrire sur ce sujet, motivée par la grave maladie de son fils –, peu de jours avant le débarquement, avait troublé les esprits. Darlan était-il détenteur de la pensée du maréchal ? Cette idée, je le constatais, faisait son chemin.

Un jour, je rencontrai chez Murphy, où mes fonctions m'avaient appelé, le général Béthouard, héros de Narvik, et qui avait de peu échappé à la mort au Maroc en voulant favoriser le débarquement allié. Béthouard, malgré tous ses titres, faisait antichambre comme le commun des mortels. J'étais humilié par l'accueil qui était réservé à ce grand soldat. Lui patientait ; il venait en solliciteur, il voulait obtenir de l'U.S. Force des armements modernes pour ses troupes du Maroc afin que sans trop de retard elles puissent s'incorporer à égalité avec les Alliés dans les futurs combats de la Libération. Il était mélancolique, et cependant plein d'espoir. Il me rappela les jours heureux où, simple chef de bataillon à Grenoble et moi jeune sous-officier de troupes alpines, nous gravissions ensemble les sommets des Alpes.

On parla de mes articles.

— Continuez, m'encouragea-t-il. Vous dites simplement et avec cœur ce qu'il faut dire ; écarter-vous des chapelles politiciennes, prônez l'union des Français et des musulmans d'Algérie. Le reste n'est qu'une mauvaise histoire de rivalités personnelles pour la prise du pouvoir.

J'étais encouragé par ses paroles, mais cependant je lui exprimai mon désir de servir d'une autre façon.

— Je voudrais être correspondant de guerre. Là est ma véritable place.

— Comme je vous approuve ! conclut-il.

Deux jours plus tard, j'étais nommé officiellement correspondant de guerre et je me dirigeais vers la frontière tunisienne, remontant tout au long du parcours les troupes anglaises qui progressaient sans se hâter, prenant autant de précautions que si elles avaient été en territoire ennemi, alors que, depuis plus d'une semaine, nos troupes de la division de Constantine, sous le commandement du général Welvert, étaient déjà au contact de la division Hermann Goering sur la dorsale tunisienne.

Pourtant, il s'en était fallu de quelques jours pour que Tunis ne soit prise et renforcée par les Alliés. Dès les premiers jours du débarquement, l'Allemagne faisait passer d'Italie en Tunisie des troupes aéroportées, constituant les premiers éléments de la division Hermann Goering, destinés par la suite à pousser vers le Sud tunisien pour faire la jonction avec l'armée Rommel. Mais les moyens du Reich étaient limités à l'aviation ; la Méditerranée était sous le contrôle des sous-marins anglais, et le transfert de troupes prit en définitive plusieurs semaines, qu'une rapide avance des Alliés eût pu arrêter définitivement. Très courageuses mais mal équipées, les troupes françaises de la division de Constantine, les premières engagées, n'avaient pu que prendre position sur la dorsale tunisienne afin de se prémunir contre une pénétration ultérieure des troupes hitlériennes en Algérie.

Je piétinais donc en constatant la force d'inertie des colonnes anglaises qui se dirigeaient vers l'est en suivant la route côtière, lentement, respectant la progression dictée par la logistique, s'arrêtant pour la pause du thé. Mais, en y réfléchissant bien, l'objectif de ces troupes et du commandement allié n'était pas la libération de l'Algérie et de l'Afrique du Nord, mais surtout l'établissement de bases de départ qui permettraient à longue échéance de reconquérir l'Italie. Il est en tout cas certain que, s'ils avaient appliqué la technique en coup de poing de Rommel en Libye, et plus tard de Patton en France, ou de von Rundstedt dans les Ardennes, ils auraient pu s'établir à Tunis sans coup férir et sans rencontrer de résistance. Des mois de guerre eussent été évités et combien de vies humaines sauvées.

Il est vrai aussi que la méfiance des Anglo-Saxons envers l'armée française était naturelle, plus visible encore leur mépris pour les divisions intestines des nouveaux ambitieux du pouvoir qui régnaient à Alger. Ne leur avait-on pas présenté, en outre, les populations d'Afrique du Nord comme défavorables aux Alliés ?

Il faudra qu'ils constatent la valeur des Français au combat pour que soit scellée la fraternité d'armes. Et cette valeur au combat, dès la fin de l'année 1942, est déjà largement constatée : les troupes allemandes n'ont pas pu enfoncer les sommaires défenses françaises établies sur la dorsale tunisienne, l'Algérie n'a pas été envahie.

Dans la dernière semaine de décembre 1942, nommé syndic des correspondants de guerre, j'organise un nouveau départ pour la Tunisie. Dans le parc des automobiles réquisitionnées, je choisis trois Hotchkiss du même modèle. Je connais la solidité de cette marque ; j'aurai aussi l'avantage, en cas de pépin, de pouvoir prendre des éléments de rechange sur l'une ou l'autre voiture. Nous sommes six : deux par véhicule. Le règlement veut que nous disposions d'un conducteur militaire, et je fais appel à des volontaires. Un jeune lad du champ de courses du Caroubier se présente. Laurent a bonne mine et paraît très sûr de lui. Je l'engage sans plus tarder. Reste à choisir l'uniforme que nous devons obligatoirement porter. L'intendance a alors une idée géniale, mais qui devait par la suite m'attirer bien des désagréments. On nous habille avec la tenue verte des chantiers de jeunesse ! Et, comme le statut des correspondants de guerre nous assimile au rang de capitaine, on coud trois étoiles sur les épaules du blouson. C'est cocasse et inattendu ! Passons.

Mes collègues et leurs chauffeurs ayant exprimé le désir, bien naturel, de passer la nuit de Noël en famille, je décide que le départ aura lieu le 25 décembre au matin.

Rendez-vous est pris devant l'immeuble de *La Dépêche algérienne*, au pied du fameux minaret qui abrite mon bureau. J'en profiterai pour faire mes adieux à mes confrères du journal. Puis, tout étant bien préparé, bien organisé, je quitte le parc militaire d'Hussein-Dey et rentre chez moi. Nous passons en famille un Noël de guerre mélancolique. Je rassure mon petit monde. Ne serai-je pas de retour à Alger dans une quinzaine de jours pour rendre compte des événements ?

Au matin, je quitte les miens. Nous sommes tristes comme on peut l'être lors d'un départ pour une mission malgré tout exposée. Cependant, je n'ai aucun pressentiment. Ce voyage sera court. Pourquoi s'inquiéter ? J'ai complété mon curieux uniforme des chantiers de jeunesse par des chaussures d'escalade à semelles Vibram, légères et confortables, qui me semblent préférables aux lourds brodequins réglementaires datant d'avant la guerre de 1914. (Ce petit détail a son importance, on s'en apercevra dans la suite de ce récit.)

Devant *La Dépêche algérienne*, les trois Hotchkiss sont alignées ; on a peint sur le toit de la carrosserie un grand losange tricolore afin d'éviter l'incident qui m'est arrivé à mon premier voyage : sur la route de Gafsa, un P. 38 américain nous avait mitraillés et nous avions plongé dans le fossé et dans un buisson de figuiers de Barbarie pour nous relever transformés en porcs-épics.

Eugène Bonnier de La Chapelle, qui assurera les reportages durant mon

absence, sort en coup de vent du journal. Malgré son embonpoint et ses cent kilos, il est d'une souplesse et d'une légèreté extraordinaires. Il bondit sur le marchepied de ma voiture.

— Tu sais ce qui se passe ?

— ...???

— On a tué Darlan, hier après-midi, au palais d'Été !

Je reçois la nouvelle comme un coup de massue. Qui a bien pu tuer Darlan ? Il était, pour l'opinion publique, le dépositaire des dernières volontés du maréchal. Les Américains le préféraient à Giraud. Je réfléchis longuement, imaginant le chambardement politique que provoquera sa mort en ces jours où plus que jamais l'union des Français devrait être totale.

Mais j'ai sollicité d'être correspondant de guerre, ce qui se passe à Alger ne m'intéresse plus, je ne suis plus un civil. Mes collègues attendent que je donne le signal du départ. Une dernière question à Bonnier :

— Tu connais l'identité du meurtrier ?

— Bouche cousue partout ! Aucun renseignement n'a filtré, pas même chez mes amis du commissariat central. C'est le silence officiel, mais pars tranquille, avant ce soir je saurai ce qui s'est passé.

— Je te fais confiance, Eugène.

— *Arivederci*, Frison !

Il parle couramment l'italien et sait que j'affectionne cette langue ; alors nous nous amusons quelquefois à dialoguer. Je souris.

— *Arivederci*, Eugène !

Je prends la tête du petit convoi, nous descendons le boulevard Laferrière, saluons au passage la statue de Jeanne d'Arc, quittons Alger par le boulevard Baudin et la route moutonnaire.

Plongé dans des réflexions préoccupantes, je ne remarque pas tout d'abord l'allure cahotante de notre véhicule. Mon nouveau chauffeur n'y va pas de main morte, il conduit irrégulièrement, fait rugir le moteur, se crispe sur son volant. À plusieurs reprises il risque d'emboutir les véhicules qui le doublent en klaxonnant. Il reste constamment en première vitesse. Je suis perplexe.

— Pourquoi ne passez-vous pas en seconde ?

— Ça viendra, me dit-il. Vous comprenez, je me familiarise avec la voiture.

C'est une excuse valable, la mort de Darlan m'a sans doute rendu trop nerveux. Je me replonge dans mes pensées moroses ; que se passe-t-il en ce moment à Alger ?

Maintenant la circulation urbaine se clarifie, la route moutonnaire est large et bien dégagée, mais mon conducteur s'obstine à rester en première.

J'éclate :

— Alors, savez-vous conduire, oui ou non ?

Laurent baisse la tête, penaud.

— Je n'ai pas mon permis.

— Mais vous avez déjà conduit ?

— Oh ! si peu et encore c'était à la ferme, le tracteur !

— Dans ces conditions, pourquoi vous êtes-vous porté volontaire ?

Il rougit.

— Quand au rapport on a demandé trois volontaires sachant conduire pour piloter des correspondants de guerre, mes copains m'ont dit : « Dommage, ça doit être une drôle de planque avec les journalistes », alors j'ai eu l'idée de dire que j'avais mon permis ; et comme on ne m'a rien demandé... (il prit son temps)... pas même vous, chef !

Le motif n'était pas spécialement honorable, mais la franchise excusait le mensonge ; je pris le parti d'en rire. Par la suite, Laurent fut dévoué et courageux et je n'eus jamais à regretter de l'avoir conservé.

— Vous n'allez pas me renvoyer, chef ?

— Sais-tu changer une roue, pousser au cul quand on sera embourbé ?

— Oh ! pour ça oui, et je ferai aussi le graissage, l'entretien...

— Dans ce cas, laisse-moi ta place au volant.

Sur la route de l'Est, le convoi roule à une allure normale. Le même soir, après un long trajet sur les routes encombrées par les convois militaires, nous arrivons à Laverdure, dans l'arrondissement de Guelma, où nous devons nous présenter au général Juin qui nous donnera nos ordres de mission.

Laverdure est un village de colonisation, dans un paysage de collines fortement arrosées et verdoyantes, à une centaine de kilomètres de la frontière tunisienne, et nœud routier important.

Le même soir, le général Juin nous reçoit avec courtoisie et nous invite à sa popote. On le sent soucieux, conscient de l'énorme tâche qu'il lui faut entreprendre avec des moyens de fortune et un armement désuet : cet armement qui, magistralement camouflé, a échappé aux investigations de la commission d'armistice italienne, mais reste insuffisant comparé aux armes sophistiquées des Américains.

Bien sûr, la conversation porte sur l'assassinat de Darlan.

— Je ne vous apprendrai pas la nouvelle, peut-être en savez-vous plus que moi, entame le général Juin.

— Nous ignorons tout de l'assassinat de l'amiral Darlan, mon général, tout ! Qui l'a ordonné et qui l'a exécuté ?

— On a arrêté son meurtrier. C'est un jeune homme de vingt ans, Fernand Bonnier de La Chapelle.

Je pousse une exclamation douloureuse.

— Vous le connaissiez ? demande le général.

— Certainement, c'est le fils de mon collègue, Eugène Bonnier de La Chapelle. C'est d'ailleurs son père qui, ce matin, m'a appris la nouvelle de l'attentat, mais il ignorait le nom du meurtrier : son propre fils ! Pauvre Bonnier, je suis bouleversé.

— Que saviez-vous de son fils ?

— Un jeune homme intelligent, exalté, certainement un idéaliste d'extrême droite, élevé en France par un oncle, grand patron de l'Énergie électrique de France. Son père, Eugène, avait épousé une aristocrate italienne, mais le

divorce avait été prononcé et l'enfant confié à son oncle parisien. Après l'armistice, le jeune homme avait rejoint son père à Alger. Eugène me l'avait présenté. J'avais eu de nombreuses conversations avec lui. Ses sentiments patriotiques ne faisaient aucun doute, mais sa jeunesse bouillonnante avait hâte de s'exprimer. « Si tu pouvais le conseiller, l'orienter, tu me rendrais service, m'avait demandé son père, il t'écouterait peut-être, car moi... » Il n'avait pas terminé sa phrase, je savais qu'il se trouvait dans la position délicate d'un père qui n'a jamais élevé son fils et que celui-ci considère comme un étranger.

Avec le recul des années, je soupçonne Eugène Bonnier de ne m'avoir pas tout dit. Connaissait-il les dangereuses relations politiques de son fils avec les milieux ultras ? Craignait-il qu'ils profitent de sa jeunesse, de son enthousiasme pour le manœuvrer tout en restant dans l'ombre ? C'est à peu près certain. Les événements ont prouvé que ses craintes étaient justifiées. Bien des points de cette affaire restent obscurs, des noms illustres ont été mêlés à ce meurtre politique. Il reste une chose certaine. Ceux qui ont armé la main du meurtrier après lui avoir promis qu'ils le soutiendraient jusqu'au bout n'étaient que des lâches qui, pris de panique, ont fui leurs responsabilités. Ce sont eux les véritables assassins de Darlan, mais leurs mains sont surtout couvertes du sang d'un jeune Français de vingt ans persuadé d'agir pour le bien de sa patrie.

L'entretien avec le général Juin ayant pris fin, nos missions furent définies. René Janon, Bréchignac et moi irions le lendemain à Pichon, village au centre de la dorsale tunisienne, à quatre kilomètres des lignes avancées de la division Hermann Goering.

— Vous y rencontrerez les troupes françaises qui tiennent le secteur et une patrouille de tanks-destroyers américains dont ce sera le baptême du feu. Plus au sud, d'autres patrouilles U.S.A. ont subi quelques revers, mais, ajouta le général, l'armement seul ne fait pas le soldat, et la guerre ne s'apprend que sur le terrain.

Le lendemain, je quittai Laverdure à destination de Pichon. Le black-out s'était fait sur l'affaire Darlan, et nous ignorions tous les dessous de l'attentat et surtout pour quelles raisons Fernand Bonnier, ce jeune idéaliste et patriote, avait assumé une responsabilité aussi écrasante.

— On verra ça au retour, conclut Janon mélancoliquement.

Pour moi, il n'y eut pas de retour, et la grande aventure de ma vie commença dès ce matin du 25 décembre, sur la piste de l'Est algérien qui longe du nord au sud la frontière tunisienne.

CHAPITRE IX

L'intensité du tir allemand et les maladroites ripostes des tireurs américains ayant cessé, je lève prudemment la tête pour juger de la situation. Depuis la destruction de notre destroyer, nous rampons sous le maquis clairsemé qui recouvre la grande plaine rocailleuse. Je sais que, si je parviens à rejoindre les premiers contreforts de la chaîne dorsale tunisienne, nous serons sauvés. Que signifie le silence succédant au vacarme du combat ?

Je fais un rapide tour d'horizon, bien camouflé dans une touffe de jujubiers. Las ! plus d'espoir. Loin vers l'ouest, les rescapés de ce combat imprévu, une dizaine de tanks-destroyers environ, se défilent en direction du sud, abandonnant le combat ; ils ont raison, ils se sont imprudemment fourrés dans la gueule du loup, et ils ne peuvent plus rien pour nous. Mieux vaut une retraite ordonnée que l'anéantissement.

Le soleil décline derrière les montagnes ; encore une heure ou deux, et dans l'obscurité nous serons sauvés.

Nous continuons à ramper délicatement sur les coudes, le temps passe et l'espoir grandit.

Et brusquement c'est l'effondrement.

Devant moi, à ras du sol, deux jambes bottées me barrent le passage. Je lève les yeux : les deux jambes se continuent par un uniforme feldgrau coiffé d'une tête casquée ; un fusil est pointé sur nous. À mes côtés, Davis s'est dressé, consterné. J'agis de même, machinalement, fasciné par ce canon de fusil, argument majeur. Une dizaine de fantassins allemands nous entourent. Ça y est ! on est faits comme des rats. J'ignore ce que doit penser Davis, si fier et si heureux de combattre et de connaître le baptême du feu. Pour lui, la guerre est finie avant d'avoir commencé.

Et pour moi ? Je baisse la tête, humilié, confondu. Bientôt je ne serai plus qu'un numéro matricule sur un sarrau gris portant les lettres imprimées K.G. : *Kriegsgefangenen* !

Vingt minutes ! Vingt minutes à peine de combat et je suis passé de la liberté à la captivité.

Notre aventure pourtant s'annonçait bien.

Les correspondants de guerre étaient arrivés depuis deux jours à Pichon où les positions françaises étaient solidement défendues. Le commandement craignait une offensive allemande, car un tir d'artillerie intensif pilonnait le village. Plusieurs obus tombèrent au moment où j'arrivais sur la place avec Laurent ; on sauta de voiture pour faire du plat ventre derrière une murette. Un soldat, atteint par des éclats, gisait sérieusement blessé. Nous le relevâmes

comme nous pûmes pour le mettre provisoirement à l'abri. Je regardai mon jeune chauffeur qui avait subi le baptême du feu.

— Alors, Laurent, et cette planque avec les journalistes ?

— Formidable ! dit-il.

Le soir, au rapport, le lieutenant de Sinety, officier interprète auprès de l'armée américaine, nous signale que l'officier américain commandant le peloton blindé accepte à bord d'un de ses véhicules la présence d'un correspondant de guerre.

Je connais de Sinety depuis mon expédition du Hoggar. J'ai failli effectuer avec son groupe d'amis une expédition de chasse en Centrafrique en 1936. De Sinety est fixé en Algérie et exploite une plantation de palmiers dattiers dans l'oued Rhir. Sa proposition m'enchanté. J'en fais part à mes collègues. On propose de tirer au sort l'élue. Je proteste :

— Je suis votre syndic, la place me revient à l'ancienneté.

On ne me la dispute pas.

De Sinety me présente au chef de détachement. Celui-ci ne s'embarrasse pas de formules de politesse.

— *O.K.! Hello boys, have you a seat for this gentleman ?*

— *Does he speak american ?* interroge un sergent.

— *I presume.*

— *I take...*

Sans autre formalité, je m'installe à côté du sous-officier-chef de bord d'un des tanks-destroyers ; il me tend la main :

— *Davis, and you ?*

— Roger.

Il s'étonne de mes trois étoiles.

— *What does it mean...*

— *War correspondent !*

On nous expose le but de notre reconnaissance. À quelques kilomètres de Pichon, la maison forestière des Eaux, située pratiquement sur le large ensellement en forme de col qui permet de passer directement à travers la dorsale tunisienne vers les larges plaines de l'est, doit être occupée par les Allemands. Il faut la dégager. En outre, il s'agit de repérer et de détruire les positions d'artillerie légère qui bombardent Pichon. Un raid éclair du peloton blindé et des tirailleurs algériens transportés sur les tanks-destroyers doit permettre de régler rapidement l'affaire. Tout le monde est optimiste.

Les Américains sont particulièrement fiers de ce nouvel engin de reconnaissance blindé qu'est le tank-destroyer. C'est un véhicule mixte, avec roues directrices et chenilles sous la caisse ; il dispose d'une mitrailleuse lourde et d'un canon de 75 antichar qui lui donnent une puissance de feu énorme malgré sa légèreté qui permet également une grande vitesse tous terrains. Dans la caisse arrière, non bâchée, peuvent prendre place des combattants autoportés, destinés à nettoyer le terrain. Les tirailleurs algériens, joyeux d'aller au baroud sur de tels engins, s'y entassent en véritables grappes

humaines.

On part. Davis prend place à peu près au milieu du convoi qui prend la direction de l'ouest en file indienne. En tête on mène d'habitude sans faiblir ; en quelques minutes on atteint la maison des Eaux. Les véhicules se comportent admirablement. Les Américains jouent comme de grands enfants avec leur mécanique ; Davis pousse des cris de joie lorsque son véhicule casse sans coup férir un jeune pin et passe dessus sans s'arrêter. On continue de la sorte sans déceler âme qui vive. Le vacarme de nos moteurs couvre un inquiétant silence.

La colonne avance maintenant à travers une plantation de jeunes oliviers qu'elle saccage sans remords. Davis trouve cela très excitant. Nous dépassons la crête de la montagne et le peloton se disperse sur un maquis rocailleux. Si les postes avancés allemands existent, ils ne se manifestent pas, et ce silence devrait être un avertissement. Le blindé de commandement poursuit sa progression vers l'est ; il doit savoir où il va et chaque chef de bord suit comme un mouton le véhicule qui roule devant lui. Je suis perplexe et anxieux. Notre objectif était de dégager la maison des Eaux, à quelques kilomètres de Pichon ; il y a belle lurette que nous l'avons dépassée. Parler de silence dans le fracas d'une colonne blindée est un aphorisme original, et pourtant... nous sommes entourés de vide, d'un vide que nous pressentons silencieux, et ce vide est plus angoissant que si nous subissions le feu de l'ennemi. Les soldats ne réfléchissent pas, ils obéissent aveuglément aux ordres transmis par radio depuis la voiture de tête. Le peloton, pris de folie, roule de plus en plus vite à travers le léger maquis parsemé de bosquets de pins et d'oliviers sauvages. La dorsale tunisienne est loin derrière nous. Nous sommes à une quinzaine de kilomètres de Pichon, en terrain découvert, lorsque tout à coup, devant nous, à droite, à gauche, se déclenche un tir nourri d'armes automatiques lourdes, ponctué par l'éclat des obus de nombreux mortiers.

— *They fight us !* hurle Davis.

Les radios de bord échangent des ordres, des imprécations, des renseignements. Davis cherche à découvrir les emplacements ennemis, mais nous sommes encerclés, obligés de tourner en rond comme les bêtes d'un troupeau affolé, et il est difficile de situer exactement le tir des armes lourdes par les flammes du départ. Pourtant, un seul obus de 75 à tir tendu suffirait à réduire au silence les nids de mitrailleuses. L'armement du peloton américain et sa puissance de feu sont bien supérieurs à ceux de l'ennemi, mais rendus pratiquement inutilisables par la tactique de l'adversaire. Nous devrions être des chasseurs, nous sommes devenus gibier. Dans le vaste espace découvert, plusieurs véhicules flambent, d'autres sont immobilisés. Davis, reprenant son sang-froid, ajuste mieux son tir, mais soudain il pousse un juron : nous sommes touchés de plein fouet, son destroyer s'immobilise brusquement, nous sommes pris sous un feu violent d'armes automatiques qui s'écrasent sur les blindages ; nous pouvons flamber d'un instant à l'autre.

— *Everybody jump !* crie Davis.

Il indique à ses hommes un bosquet de pins à une centaine de mètres. Ceux-ci, en véritables boys américains, foncent vers ce refuge transparent, coudes au corps comme s'ils effectuaient un cent mètres sur un stade ; quelques-uns tombent, fauchés par les balles. Davis s'apprête à foncer, je le retiens, me laisse glisser à terre et lui fais signe de ramper à mes côtés. Il comprend, vient près de moi. Il s'est armé de sa carabine automatique, il me tend une grenade défensive. Je la prends machinalement, oubliant qu'un correspondant de guerre ne doit pas être armé, et nous commençons une longue reptation sous le véritable rideau de feu du tir rasant des armes automatiques. S'échapper ! Nous devons nous échapper, nous sommes invisibles sous les hautes herbes et les arbustes du maquis.

On a rampé ainsi longtemps, plusieurs heures sans doute, jusqu'au moment où le silence d'un cessez-le-feu nous avertit que l'escarmouche est terminée. Ce qu'il reste du fier peloton de tanks-destroyers bat en retraite loin de nous. Bien guidé par de Sinety, et après un long détour sur l'arrière des lignes allemandes, il réussira à regagner sa base à travers les forêts et les rocailles de la dorsale. J'ai su par la suite que notre véhicule avait été détruit par une seule balle de canon de 25 millimètres français, saisi à l'arsenal de Bizerte ! Ce fameux canon, alors que j'étais chef de section breveté, sans jamais l'avoir eu en main ni vu autrement que sur le manuel d'instruction, les Allemands le retournaient contre nous.

La colonne alliée ayant disparu à l'horizon, le tir allemand avait cessé presque aussitôt.

J'en profitai pour me repérer. Nous étions profondément enfoncés dans le dispositif allemand. Ceux-ci nous avaient laissés passer sans se découvrir, avaient attendu que nous fussions dans la grande clairière pour nous tirer comme des lapins. Par une erreur inexplicable, le chef de détachement, un jeune lieutenant américain dont c'était le baptême du feu, avait continué sa route au-delà des limites assignées et était tombé dans le piège tendu par les troupes aguerries du Reich. La guerre, ça s'apprend sur le terrain !

Nous venions de l'ouest. Je repérai à quelques kilomètres les crêtes calcaires dentelées de la chaîne dorsale, recouvertes d'un maquis forestier clairsemé. Si nous pouvions les atteindre, je me faisais fort de rejoindre nos lignes. Je m'entendais très bien avec mon compagnon d'armes, toutefois je dus lui expliquer que le statut des correspondants de guerre interdisait le port d'armes et je lui rendis sa grenade. Il en parut surpris mais ne l'exprima pas.

Nous rampions sur les coudes, certains d'être invisibles, lorsque tout à coup j'eus la désagréable surprise d'entendre autour de moi des voix rauques et des commandements.

— *They are coming, boy !* dit tout bas Davis.

Ils étaient là, en effet. Sous la forme de deux lourdes bottes qui faillirent m'écraser. J'hésitai à lever la tête, puis mon regard, suivant la direction des tiges des bottes, découvrit le pantalon feldgrau, la vareuse, le ceinturon à croix

gammée et la devise *Gott mit uns !* enfin le visage sévère d'un soldat allemand.

On se releva lentement, découvrant enfin d'une façon précise le terrain sur lequel nous avions si longtemps rampé. À l'ouest, tout près, peut-être à moins de deux kilomètres à vol d'oiseau, les premières collines et les rocailles de la chaîne dorsale tunisienne nous narguaient. Une heure de plus ! Une heure de plus et, la nuit venue, nous étions sauvés.

Mais les Allemands avaient mis le paquet. Une centaine de soldats appartenant à un régiment d'Alpenjaeger – les chasseurs bavarois – ratissaient le maquis ; tous en ligne, comme les rabatteurs d'une chasse présidentielle à Rambouillet. Nous étions les perdreaux !

Un sous-officier s'approcha.

— *Hands up !*

Je levai piteusement les bras, les mains croisées sur la nuque. Un soldat me palpa rapidement. Non ! Je n'avais pas d'armes. Davis avait remis à regret sa belle carabine américaine et ses grenades.

C'était fini.

Sur le champ de bataille s'étendait un grand silence.

Ce silence-là, je l'ignorais.

Le silence était en moi.

CHAPITRE X

La nuit est merveilleusement belle. Nous roulons depuis une heure en direction de Tunis, la lune aux trois quarts éclaire faiblement le bled. Tout est paisible. Des chameaux au pâturage profilent leurs bosses sur les collines, on entend bêler les moutons. Notre camion croise dans cette lumineuse pénombre troupeaux, cavaliers, piétons ; c'est un va-et-vient incessant d'hommes aux burnous couleur de muraille, dissimulant des têtes farouches coiffées de la chéchia : bergers transhumants, commerçants, khamès. L'air embaume le chikh. La paix semble partout sur cette terre biblique et pourtant nous sommes en guerre, et je suis prisonnier ! Le camion non bâché sur lequel on nous a entassés est un ex-camion de moutonniers, sans doute réquisitionné. Il est piloté par un vieux soldat de la Wehrmacht. À ses côtés, se tient un sous-officier, mitraillette au poing. Nous nous serrons dans la caisse à claire-voie qui sent le suint et la crotte de bique. Somme toute, des moutons à deux pattes ont pris la relève des ovins conduits à l'abattoir ! Autour de moi, une quinzaine de tirailleurs, tous européens, sergents ou caporaux. Dès notre capture, on a fait le tri : les Américains, les musulmans et nous autres, cadres ou soldats européens. Nous échangeons nos impressions à voix basse, gardés à vue par quatre soldats en armes placés à l'extrémité du panneau rabattant du camion, seul endroit par lequel nous pourrions sauter en marche et disparaître dans la nuit. Quatre mitraillettes, chargeur engagé, fonctionnent admirablement comme armes de dissuasion.

Je tâte machinalement mon blouson de cuir, et tout à coup je découvre, dans une petite poche annexe, une feuille de papier pliée en quatre : des documents que la fouille a oubliés, des renseignements sur nos positions, les troupes engagées, l'importance des troupes américaines au combat, etc., tout cela glané en prévision de futurs articles hélas ! bien compromis. Quelle imprudence d'avoir noté tout ça ! Il est vrai que je n'avais jamais envisagé l'éventualité d'être prisonnier.

Je jette un coup d'œil sur nos gardiens. Ils sont assis sur le rebord de la caisse et discutent entre eux. Je me dirige tout contre la cabine du camion, j'appelle discrètement mes camarades.

— Pressez-vous contre moi, comme si nous voulions nous réchauffer, j'ai des documents à faire disparaître !

Ils ont vite compris et, tandis qu'ils engagent une conversation animée, je déchire en petits morceaux les feuilles compromettantes et je les glisse par les interstices du plancher de la caisse ; les petits papiers voltigent au vent, sans attirer autrement l'attention de nos gardiens.

— Merci, les gars ! Vous m'avez tiré une fameuse épine du pied.

À ma décharge, je dois dire que je venais de subir trois ou quatre fouilles complètes et autant d'interrogatoires.

Le premier a été fait par l'officier d'Alpenjaeger commandant la section qui m'a capturé. Ce qui le préoccupe, c'est de savoir les forces engagées de l'autre côté et naturellement je multiplie par dix, afin de l'intimider. Puis il s'intéresse à mon étrange accoutrement : casque français, blouson de cuir noir avec trois étoiles sur la pochette, écusson tricolore losangé, culottes vertes, leggings de cavalier et brodequins de ski. Ces derniers surtout l'intriguent et un curieux dialogue s'engage :

— Skieur ?

— Oui.

— *Vom* ?

— Chamonix.

— *Ach so !* (Il se montre du doigt.) Moi, Garmisch.

— Je connais bien, j'ai couvert les jeux Olympiques d'hiver.

Il a un geste comme pour me tendre la main, mais se reprend, les hommes le regardent curieusement. Un courant de sympathie est passé entre montagnards. Malheureusement un camion arrive, on fait le tri des Français d'Algérie ; on nous sépare des Américains et des tirailleurs musulmans. Je ne reverrai jamais Davis, sinon en photographie, plus tard, dans un numéro du journal illustré nazi : *Signal*. Une page entière nous y est consacrée, avec photos (dont la mienne à l'appui). C'est la première victoire de la division Hermann Goering sur les Américains.

Le camion nous conduit à Kairouan. Là, tout change. Je suis à nouveau sélectionné et mis à part. Un drôle de correspondant de guerre, doivent-ils penser. Un officier S.S. m'interroge sans douceur. Il ne veut pas croire à ma fonction. Pour lui, je suis un déserteur de l'armée française, loyale à Pétain. On me fouille. La carte officielle m'accréditant comme correspondant de guerre du corps expéditionnaire français du général Juin ne lui suffit pas ; il pointe son doigt sur une ligne : *Affectation 2^e Bureau*.

— Deuxième Bureau ! Vous espion, serez fusillé !

Comment lui expliquer que, dans l'armée française et en 1942, les correspondants de guerre étaient rattachés au 2^e Bureau, effectivement chargé surtout du renseignement. Cette lacune a été rapidement comblée ; désormais un 5^e Bureau s'occupe de tous ces détails.

L'officier (un capitaine) fouille dans mon portefeuille, découvre dans une arrière-poche un papier oublié (encore un) qui porte des emplacements d'unités françaises, notamment : *Voir aviation sud Tebessa, route Kasserine*. Il bondit de joie :

— Qu'est-ce que c'est ?

— Vous savez lire, je suppose.

Je suis enchanté de sa trouvaille. Ce papier provient de ma première mission, tout de suite après le débarquement. Depuis, tout a été bouleversé et, bien sûr, il n'y a aucun avion sur le terrain de fortune qu'on m'avait indiqué.

Il exulte, prend le téléphone, signale à son Q.G. la précieuse information puis ordonne à ses sbires de m'emmener.

— Vous espion, serez fusillé !

— Un correspondant de guerre bénéficie d'un statut spécial, vous devrez le respecter, dis-je. D'ailleurs, dites à vos hommes que ma fonction correspond au grade de capitaine, et qu'ils ne l'oublient pas !

Mon agressivité a porté ses fruits. Deux S.S. me font prendre place dans une petite Volkswagen tout terrain et me conduisent avec beaucoup d'égards dans une cour de maison indigène, où je retrouve les Américains. Ils sont la proie des photographes et correspondants de guerre allemands. L'un d'eux essaie de me tirer les vers du nez.

— Que diriez-vous à ma place ? lui dis-je.

Il comprend et m'offre une cigarette affreusement douceâtre.

On nous photographie de pied en cap.

Après une journée dans la prison de Kairouan, je suis embarqué le soir dans un camion où je retrouve quelques-uns des tirailleurs faits prisonniers. L'un d'eux, malgré la situation, rigole :

— Un de nos gardiens qui parle français m'a dit que le haut commandement allemand avait cru à une attaque généralisée des forces alliées. On a semé la panique de Gabès à Tunis. Tu parles !

Nous arrivons à Tunis par une magnifique matinée de décembre. On nous rassemble dans la cour d'une école ou d'un lycée. Nous y retrouvons d'autres prisonniers français, entre autres un jeune lieutenant de spahis, capturé alors qu'il effectuait une reconnaissance à cheval avec son peloton dans la zone montagnaise. Cheval contre automitrailleuse.

— Fait comme un rat, me dit-il. (Il s'arrache les cheveux de honte et de confusion.) En plus, le gars qui commandait s'est adjugé mon magnifique pur-sang et le harnachement, et il a osé parader le long du convoi qui me ramenait ici !

Il regarde de tous côtés. Une grille entoure l'école ; par les fenêtres de la classe où nous sommes enfermés, j'aperçois à chaque coin l'épaisse silhouette d'une sentinelle en armes.

Pas moyen de s'en sortir sans être tiré comme un lapin.

On défile devant le scribe chargé d'établir nos fiches ; à ma surprise, on ne pousse pas l'interrogatoire au-delà. On me dirige dans un angle où se trouvent un ou deux prisonniers séparés du groupe. Parmi eux un légionnaire allemand, fortement inquiet.

— S'ils découvrent mon identité, je suis bon pour le poteau ! dit-il.

— Tu es inscrit sous un faux nom.

— Oui, mais mes tatouages, mon accent... tu parles comme ils vont me relâcher !

Je suis aussi inquiet que lui. Pourquoi cette ségrégation en ce qui me concerne ?

Une infirmière de la Croix-Rouge française fait son devoir auprès des

prisonniers, prend des notes ; elle fera son possible pour prévenir les familles ; je lui signale la présence d'une tante à Tunis.

Dans l'après-midi du 31 décembre, je suis conduit au Q.G. allemand de la Feldgendarmerie sur la colline du Belvédère. On m'assigne à résidence une cave d'une villa particulière. Le sol est nu, il n'y a ni bat-flanc ni couchette ; un escalier donne dans le corps de garde de l'établissement. Rompu de fatigue, je m'étends par terre et m'endors. Je serai réveillé par le bruit d'un bombardement terrible de l'aviation alliée sur Tunis. Plus tard, j'apprendrai que l'immeuble des anciens combattants où demeurait la tante de ma femme a été détruit par une bombe. Elle a été ensevelie sous les décombres. Vers minuit, des décharges collectives d'armes individuelles me réveillent à nouveau. Selon la tradition, les soldats allemands fêtent le nouvel an en tirant des coups de fusil. Là-haut, ils doivent réveillonner. Cela aiguise ma faim. J'essaie de me rendormir, sans y parvenir, plongé dans des pensées pessimistes. Pourquoi, malgré mes affirmations, malgré ma carte officielle de correspondant de guerre, m'a-t-on séparé de mes compagnons, remis entre les mains de la Feldgendarmerie ? Mystère.

Au-dessus de ma tête j'entends des chants, des jodles. Mes gardiens sont des Bavaois, sans doute.

Des pas lourds dans l'escalier de la cave. On fait de la lumière. Je me dresse, peu rassuré. Un Feldgendarme, assez éméché, me tend une bouteille entière de bon vin rouge de Tunisie et un gros morceau de pain, puis devant mon air ahuri déclare :

— *Trink, Gute Jahr !*

Allons, ils ne sont pas tous nazis ni S.S. dans la Wehrmacht !

Je vide le litre de vin rouge et je m'endors, voyant la vie en rose.

Plus dur sera le réveil.

Le lendemain matin, on m'emmène au port. Il est entre les mains de la marine italienne. Deux autres Français, accompagnés de leurs gardiens, attendront avec moi plusieurs heures. L'un d'eux, Nulet, est l'administrateur de Sousse, ayant rang de consul de France. L'autre, Rivaud, un jeune Français, capturé sur dénonciation pour ses sentiments pro-anglais. Heureusement pour lui, avant d'être arrêté, il a eu le temps de jeter son appareil émetteur dans un puits du cap Bon ; il surveillait le passage des navires de l'Axe dans le canal de Sicile et transmettait leur position aux Anglais. Il en avait ainsi fait couler un certain nombre. Il ne sait pas quel sera son sort. Une certitude : nous sommes tous les trois solidaires. Autres gens du voyage : un pasteur anglais de Tunis et un homosexuel américain capturé sur la place d'Hammamet durant son bain de soleil.

— Pourquoi m'avoir arrêté ? gémit-il. Je ne fais pas la guerre et je ne faisais de mal à personne.

— Vous êtes américain, dis-je, et votre pays est en guerre contre l'Allemagne.

Il hoche la tête, peu convaincu.

Dans l'après-midi, un officier de marine italien accourt, affolé :

— *La nave è affondata !* dit-il à notre cerbère.

— Un de plus ! nous confie tout doucement notre jeune radio.

— Tais-toi, bon Dieu ! C'est pas le moment de pavoiser.

La discussion s'annonce âpre et dure entre les marins italiens et les officiers allemands qui contrôlent le port. On nous éloigne un peu brutalement des quais. Le consul, le radio, le pasteur et le pacifiste regagnent leur prison. Je réintègre la cave humide de la villa du Belvédère.

Le lendemain, nouvelle tentative. Décidément, les bateaux de l'Axe ne contrôlent plus le canal de Sicile, dont la traversée promet d'être délicate.

Le troisième jour, nouveau départ, vers l'aérodrome cette fois et non plus en direction de La Goulette.

Sur l'aire d'envol, je retrouve Nulet et ses compagnons.

— T'as vu cet engin ! me fait remarquer Rivaud. C'est leur nouveau Messerschmitt de transport. C'est avec une escadrille de ce genre qu'ils font leur pont aérien entre la Sicile et Tunis.

Quel étrange appareil ! C'est un avion géant à ailes hautes, supportant une énorme carlingue ventrue et mû par huit moteurs. Son train d'atterrissage inédit est formé par seize roues articulées comme le serait une chenille de char. Il doit pouvoir se poser sur n'importe quel terrain de fortune. Le fuselage est composé d'un simple bâti en tubes d'acier recouvert d'une forte toile. Un grand panneau ouvrant permet le chargement rapide d'un matériel lourd. Plusieurs de ces avions sont alignés sur le terrain ; pas besoin d'être sorcier pour deviner qu'ils viennent d'Italie et qu'ils ont déchargé, il y a peu de temps, armes, munitions, chars légers ou lourds, et troupes de soutien. La plupart repartent à vide. Nous bénéficierons du confort de l'un d'eux.

Les passagers de notre avion composent un amalgame assez curieux d'officiers supérieurs de la Wehrmacht, de S.S. sanglés dans leurs uniformes noirs, de Feldwebels et autres caporaux auxquels tentent de s'agglomérer quelques civils tenus à l'écart par les militaires, ayant tout l'aspect d'émissaires de la Gestapo en mission spéciale. Ajoutez quelques blessés légers, et nous cinq, curieux prisonniers démunis d'entraves, mélangés à cette faune guerrière qui nous côtoie sans hostilité apparente.

Nous ferons la traversée debout, car aucun siège n'a été prévu dans cet avion rudimentaire où tout a été sacrifié à la légèreté de la construction, au plus grand volume utilisable. On n'en entendra plus parler par la suite ; sans doute était-il trop lent, trop vulnérable.

Nous traversons le canal de Sicile en rase-mottes, ou plutôt en rasant les crêtes fumantes des vagues de la mer. Ce court trajet nous semblera interminable. Par les hublots, j'aperçois quelques-uns des avions de l'escadre. Ils sont admirablement camouflés et se confondent avec la mer. Il doit être bien difficile pour la chasse alliée de les repérer, et pourtant !

Durant cette première étape, il ne se passera rien. La chasse italienne venue de Pantellaria nous a, paraît-il, couverts durant tout le trajet. On se pose à

Trapani, à la corne ouest de la Sicile. Nous descendons à terre, le temps pour les mécaniciens de faire le plein.

On décolle à nouveau. Courte traversée de la pointe occidentale de la Sicile. Nous survolons désormais la mer Tyrrhénienne. L'avion est stable et nous sommes bercés par le ronflement régulier des moteurs. Ce calme apparent est tout à coup troublé par la sirène d'alarme. L'équipage lance des ordres brefs aux passagers. Un sous-officier distribue rapidement des ceintures de sauvetage. Les prisonniers ne sont pas oubliés.

Tout à coup, c'est la danse.

Le bruit des moteurs est couvert par le fracas d'armes automatiques lourdes. Les balles traversent en séton la toile de la carlingue. Par miracle, cette première rafale n'atteint personne. La plupart des passagers ont gardé leur sang-froid, bien que chacun songe au retour probable des chasseurs alliés.

Dans notre univers clos de toile fragile, un incident éclate.

L'un des civils présumés « gestapistes » se panique brusquement, gesticule, proteste avec véhémence. Les militaires le regardent avec désapprobation ; certes, il offre aux prisonniers une piètre figure de vainqueur. Je saisis des bribes de conversation et tout à coup je comprends : l'homme nous désigne du doigt dans un geste énergique de protestation. Il n'a pas de ceinture de sauvetage et les « cochons de Français » en ont une. Est-ce un oubli volontaire ? Les gens de la Gestapo n'ont jamais été aimés des militaires de la Wehrmacht. Il continue ses invectives et nous abreuve des pires insultes. L'officier le plus haut en grade lui intime l'ordre de se taire. Pour ma part, j'en ai assez d'être insulté dans une langue étrangère : j'enlève ma ceinture de sauvetage et la lui tends. Il s'en saisit avec frénésie sans un mot de remerciement, puis s'éloigne à l'autre bout de la carlingue.

Un soldat me tend une cigarette. Je l'accepte, on s'est compris !

Une seconde alerte se produit, mais nous ne sommes pas atteints par les rafales de la chasse anglaise. Je présume que notre avion, qui doit transporter des personnages importants – certainement pas notre groupe de prisonniers –, a été placé au centre du dispositif de vol de la lourde escadre de transports aériens. Plusieurs Messerschmitt ont sans doute payé pour nous car nous atterrissons à Naples sans dommages, sinon quelques trous de projectiles dans la toile de la carlingue.

À l'aéroport, nous sommes pris en charge par la Feldgendarmerie et conduits tous les cinq à la prison centrale de Naples.

Mes quatre compagnons d'infortune sont incarcérés, les Français d'un côté, les Anglo-Saxons de l'autre. Pour ma part, j'ai droit à un régime spécial : on me conduit par un étroit couloir bétonné dans le quartier des condamnés à mort – on me le fait comprendre sans ambiguïté. Ma cellule est un boyau de trois mètres de long sur un mètre cinquante de large ; elle ne possède aucune ouverture autre que le guichet grillagé, généralement fermé, qui permet au gardien de contrôler mon comportement.

Me voici seul avec mes pensées. Elles ne sont pas drôles. Nulet et ses

compagnons peuvent échanger des idées, se soutenir le moral, aider celui d'entre eux qui subit une passagère défaillance. Alors, pour échapper à cet univers carcéral, je laisse divaguer mes songes. Je rêve à ma femme, à mes enfants, je m'imagine gravissant un lumineux sommet des Alpes, ou encore j'évoque mes merveilleuses méharées du Sahara. Je ne pense plus à la guerre, elle ne me concerne plus. Mon devenir seul m'intéresse. Serais-je devenu égoïste, indifférent ?

À heures fixes, je reçois ma ration de nourriture immonde : une sorte de brouet à base de choux pourris, baignant dans une eau trouble nauséabonde, que la faim me fait avaler sans sourciller. Pour survivre. Les heures coulent lentes, désespérantes, et aussi les jours ! Je grave des barres sur l'enduit friable de ma cellule afin de me situer dans le temps.

Chaque matin, on me sort pour une courte promenade de trente minutes dans la cour de la prison. J'espérais m'y retrouver avec mes compagnons. Déception ! Je suis seul à tourner en rond. Pourquoi m'a-t-on mis au secret ? Je devrais être en compagnie des soldats qui ont été faits prisonniers à Pichon ; le correspondant de guerre est un combattant sans armes mais un soldat régulièrement incorporé. Inutile de questionner le gardien-chef qui arpente le couloir. C'est lui qui est chargé de mes promenades. Il joue avec moi comme le chat avec la souris : pas de brutalité, pas de sévices corporels, simplement il crée en moi l'angoisse quotidienne. Il déverrouille la porte de ma cellule, hurle son commandement familial :

— *Rraus !* Vous espion, fusillé, *Kaput !...*

La première fois, j'ai pâli... Était-ce donc le jour du grand rendez-vous ? Il s'est arrêté devant la porte de la cour, m'a poussé dehors dans un gros éclat de rire et m'a fait tourner en rond.

— *Demain... Kaput !*

Comme il a répété cette plaisanterie de mauvais goût tous les jours, elle devient un rituel sans intérêt. Si ça l'amuse ! C'est avec plaisir que j'attends le moment où je pourrai tourner en rond comme un fauve, marcher, lever la tête et voir un coin de ciel.

Un jour, alors que j'accomplis mes tours de piste, j'entends un chuchotement au-dessus de ma tête. Une figure inconnue me hèle en italien par l'un des soupiraux qui doivent éclairer d'autres cellules de la prison.

— *Oh ! Sciatore !* dit la voix.

On m'appelle « skieur » ! Bizarre ! Ah ! je comprends, j'ai aux pieds les brodequins de ski de randonnée, chaussés à mon départ d'Alger. Je suis très intrigué mais il est impossible de m'arrêter pour parler : mon gardien me surveille, je suis là pour marcher, pour prendre trente minutes d'exercice physique, le règlement est formel, je dois marcher. J'accomplis un tour, repasse au ralenti devant la petite fenêtre surélevée. Un ami s'intéresse à mon sort, qui est-il ?

Sa voix se fait entendre à nouveau, interrogative, amicale.

— *Tu sei francese ?*

— *Si !*

Encore un tour de ronde avant de poursuivre le dialogue.

— *Sono di Cortina d'Ampezzo*, dit l'inconnu.

Pas étonnant qu'il ait remarqué mes chaussures de montagne.

— *Conosco bene Cortina*, dis-je. *Come ti chiamo ?*

— Dimaï.

La lumière se fait : les Dimaï sont une dynastie de célèbres guides et skieurs des Dolomites.

— *Anche io sono una guida alpina, Frison-Roche, di Chamonix !*

— *Si, si, si, mi ricordo di te. O fatto le gare internazionale di Sci à Chamonix !*

Le gardien siffle. L'étrange dialogue est terminé.

Je rejoins ma cellule, rasséréné. J'ai un ami dans la place. Je ne reverrai plus Dimaï. Mais ces quelques phrases ont suffi à réveiller en moi la nostalgie des grandes étendues blanches où crissaient mes skis de fond. Et aussi ma première campagne dans les Dolomites en 1930. Grâce à Dimaï, j'ai toute une nuit de souvenirs à évoquer.

Le lendemain, une main charitable glisse sous la porte de ma cellule un illustré italien. C'est dérisoire mais c'est énorme d'intérêt, un peu de lecture, quelle qu'elle soit, pour occuper l'esprit. Puis dans ma soupe du soir, je découvre un morceau de viande. Enfin, l'un des gardiens qui avait pris Dimaï en amitié me confie qu'il a été renvoyé sur le front. Il accomplissait une peine de prison pour insubordination. Venant de lui, ça ne m'étonne pas. Le fier grimpeur des Dolomites ne pouvait s'accommoder de la discipline à l'allemande. Je crains qu'on ne l'envoie sur le front russe !

Déjà quinze jours ont passé. Je suis sans nouvelles de mes compagnons. Depuis deux jours je ne dors plus, je n'ai pas un instant de repos possible. Mon corps s'est couvert de boutons, de pustules, je souffre de terribles démangeaisons, je suis fébrile. Je dois être victime d'une intoxication alimentaire. Par l'intermédiaire du gardien, je demande à passer la visite médicale. C'est au commandant de la prison, un vieil Hauptmann réserviste et grisonnant, plutôt bon enfant, qu'on me conduit. Lorsque je pénètre dans son bureau, il nous tourne le dos et donne à manger à ses colombes blanches qui viennent picorer dans sa main. Spectacle bucolique ! Nous sommes deux à attendre. Le pasteur anglais est là. Je lui fais un signe amical, mais il répond à peine. Nous avons déjà les réflexes de méfiance de tous les prisonniers : « Pourquoi cet homme est-il là ? etc. »

L'interrogatoire commence par le missionnaire. En un mauvais français :

— Que voulez-vous ?

— *It is shocking, Sir...* Il se reprend : C'est indécent ! Notre cellule n'est pas propre, pleine de petites bêtes, sur mon corps, dans ma paillasse !

Il déplie un cornet de papier, en verse le contenu sur le bureau directorial ; il s'en évade de nombreux poux et punaises qui trottinent à l'envi.

Le Hauptmann n'apprécie pas la plaisanterie. Il rugit, s'adresse au Gefreiter

de service :

— Nettoyez ma table, vite ! Et emmenez le pasteur à la salle de douches. Qu'on le rase de fond en comble... oui ! partout, j'ai dit partout, et qu'on passe tous ses vêtements à l'étuve.

Aussitôt dit, ordre exécuté. Je voudrais sourire, mais j'ai peur d'indisposer le commandant.

Par la suite, j'ai appris par mes compagnons que le pasteur avait été si bien lessivé et rasé (*shocking* ! sur tout le corps) qu'il était revenu des douches semblable à un bonze asiatique, portant des vêtements que le passage à l'étuve avait réduits de moitié ! Une franche rigolade !

Après cet intermède comique, on s'intéresse à mon sort. Je suis dirigé sur l'infirmerie. Un infirmier – lui-même prisonnier – m'examine consciencieusement. Il me fait comprendre que je l'ai échappé belle. Heureusement, l'infection a viré, mais je suis passé bien près d'un accès mortel de botulisme. Il m'enduit le corps d'une huile visqueuse qui ne sent pas la rose, mais qui est drôlement efficace ; elle calme instantanément mes démangeaisons.

Un peu plus tard, le gardien vient me prendre pour me reconduire dans ma cellule. L'infirmier me tend la bouteille d'huile et me fait comprendre, par gestes, que je n'aurai qu'à continuer le traitement. Je remercie. Ce qu'il vient de faire est contraire à tous les règlements ; confier une bouteille à un prisonnier, c'est lui donner la possibilité de se suicider avec des éclats de verre.

Calmé par le traitement, je peux dormir à nouveau, tourner en rond dans la cour, et rire à la plaisanterie de mauvais goût du gardien.

— Vous espion, vous fusillé !

— *Ja, ja, Gefreiter... ja, ja !...*

Les alertes quotidiennes sont le lot de Naples. Des bombardements alliés d'une rare intensité pilonnent la ville. Ils sont nocturnes et, lorsque sonne l'alerte, on nous sort de nos cellules et on nous conduit à l'abri collectif de la prison. Les uns s'enfourment tout au fond du blockhaus de béton. Je m'arrange pour rester le dernier de la file et, comme il y a peu de places, je reste à l'entrée de l'abri, ce qui me permet d'assister au spectacle extraordinaire des attaques alliées et de la riposte de la Flak. Je contemple le feu d'artifice le plus fantastique qu'il m'ait été donné de voir. Je ne pense pas au danger, je suis captivé, fasciné par ce spectacle de mort. Je ne songe même pas qu'autour de moi, dans cette ville surpeuplée de Naples que je connais bien, les bombes écrasent des maisons, tuent des femmes, des enfants. Mon incarcération m'a rendu égoïste, je ne vois que le spectacle d'une force alliée exceptionnelle, je mesure le désarroi des troupes de l'Axe, je me dis que nous sommes à un tournant décisif de la guerre. Le compte à rebours est commencé. Je songe à la victoire. Qu'importent les délais, puisque désormais elle est inéluctable. Plus tard, je me reprocherai mon indifférence devant ces massacres inutiles. Mais pardonnez-moi, en ces heures d'alertes et de bombardements, je ne pensais

qu'à la revanche. J'aurais même accepté d'être tué par une bombe alliée si tel avait dû être mon destin.

Début février 1943, je suis sorti de cellule, conduit au greffe, où je retrouve Nulet et Rivaud, tout abasourdis d'être là. Les gardiens s'empressent autour de nous : on nous sert un petit déjeuner copieux, pain, confiture, ersatz de café. Nous nous empiffrons, à la grande joie du poste de garde qui nous confie :

— *Nach Paris !* Cholie ville Paris !

Que s'est-il passé entre-temps ?

Nous l'apprendrons bientôt.

CHAPITRE XI

Ah ! l'étrange voyage. Une voiture de la Gestapo nous conduit à la gare de Naples. Nous traversons la cité bombardée, ses rues grouillantes de troupes allemandes. Un sous-officier de la Wehrmacht nous accompagne et fera tout le voyage jusqu'à Paris.

Paris ! nous allons à Paris ! Incroyable !

Sur le quai de la gare, un officier supérieur allemand accompagne un civil. Ce dernier est un personnage important sans doute, car il est traité avec beaucoup d'égards. L'officier tend un dossier à notre gardien, échange quelques mots, puis salue et prend congé. Le civil vient vers nous, souriant :

— Trois Français, hein ! On m'a parlé de vous, nous faisons le voyage ensemble, tout au moins jusqu'à Paris. Permettez que je me présente : amiral Fatou, commandant l'arsenal de Bizerte. Jugé indésirable par les Allemands et rapatrié en France.

Tour à tour nous nous présentons.

Ces échanges mondains, cette liberté apparente sur ce quai de gare à moitié détruit par les bombardements alliés ont quelque chose de surréaliste.

L'amiral est au courant de son sort : ce sera le nôtre d'ailleurs. Nous allons accomplir ensemble le long voyage en train de Naples à Munich, Strasbourg et Paris. Étonnant périple à bord des confortables wagons du « Berlin-Messine », le train qui, chaque jour, dans les deux sens, traverse l'Europe en guerre du nord au sud. L'axe d'acier !

Nous disposons d'un compartiment réservé pour nous et notre gardien. Nous nous affalons sur de moelleux coussins de première classe.

— Ça change de la tôle de Naples, constate le radio.

— Ça m'inquiète, dis-je.

Ce qui est normal pour l'amiral, étant donné son grade et les fonctions qu'il exerçait, me paraît superfétatoire pour ma modeste personne. En tout cas, ce n'est pas très clair. Ne vaut-il pas mieux quelquefois être un personnage insignifiant et passer inaperçu ?

L'amiral sera tout au long du voyage notre providence. Sa parfaite connaissance de la langue allemande, son haut grade et sa fonction, que tous les voyageurs semblent connaître, en imposent non seulement à notre gardien, mais aux nombreux officiers de la Wehrmacht qui circulent dans les couloirs et jettent un regard curieux sur ce compartiment réservé aux Français.

L'amiral s'est rapidement fait un allié de notre sous-officier gardien. Il lui offre un petit couteau de poche de son pays natal, Laguiole, dans les monts de l'Aubrac. Il exige en échange, selon la coutume française, une pièce de monnaie percée, pour conjurer le sort. Nous suivons cette scène avec une

curiosité amusée ; on en arrive à oublier son sort.

Notre compartiment est devenu le dernier salon où l'on cause. Tour à tour des officiers supérieurs allemands viennent nous rendre visite, discuter, et surtout chercher à savoir ce qui se passe exactement en Tunisie. L'amiral est une fine mouche, il ne dit que ce qu'il sait devoir troubler l'adversaire ; ses interlocuteurs repartent un peu déçus. L'amiral profite de ces instants de solitude pour m'apprendre les raisons de mon transfert à Vichy.

— Hitler, dit-il, vient, dans un but de propagande évident, de promulguer un décret : tous les combattants français de Tunisie capturés avant le 31 décembre 1942 ne seront pas considérés comme responsables de leur engagement forcé contre le Reich ; en conséquence, ils seront transférés en France et libérés dans la métropole. (En fait, une fois rendus en France, ils seront soumis au travail obligatoire en Allemagne !) Vous êtes sans doute bénéficiaire de ce décret.

— Alors, pourquoi m'avoir séparé de mes compagnons d'armes ?

— Que vous répondre ? En tout cas, vous êtes mieux ici que dans la prison de Naples, alors profitons du voyage.

Rien à dire. Nous sommes loin des wagons à bestiaux où sont entassés jusqu'à l'étouffement les malheureux déportés. Ce train est un havre de paix. Jusqu'à ce jour, à l'exception des bombardements sur les grands centres ferroviaires tels que Vérone et Munich, il traverse une partie de l'Europe éloignée des combats. Peut-être cela justifie-t-il le sentiment de bien-être de tous ceux que nous côtoyons. Pour quelques heures, ils sont loin du charnier. Ils boivent, ils mangent, ils apprécient le confort du train. Notre gardien lui-même pose des tas de questions à l'amiral : il se rend à Paris. « *Ach ! Paris ! La tour Eiffel, Montmartre, les petites femmes !...* »

Le voyage sera long : deux jours et une nuit pour atteindre Munich. Dans les gares importantes, le train s'arrête. Les souris grises allemandes parcourent les couloirs, offrant des cigarettes, des sandwiches ; ceux qui partent pour le front ou ceux qui en reviennent seront ainsi chouchoutés, dorlotés tout au long du parcours.

Naturellement, notre compartiment reçoit leur visite. Notre gardien profite de leur largesse et veut nous en faire bénéficier. Pour l'amiral, pas de restrictions, il s'exprime en un allemand si pur. Avec le sandwich il a droit à un joli sourire de la fille en uniforme. En revanche, la souris grise semble se méfier des trois autres voyageurs aux vêtements fripés et surtout de celui qui porte cet étonnant uniforme vert inconnu dans le secteur.

— Qui sont ces gens-là ?

— Des prisonniers !

Elle retire sa corbeille pleine de sandwiches avec un geste méprisant et s'apprête à sortir du compartiment. Le sous-officier la rappelle à l'ordre.

— Ces prisonniers français doivent être bien traités, dit-il.

Elle rougit, s'excuse.

— Pardonnez-moi, Feldwebel, je les avais pris pour des Italiens !

L'amiral, qui a compris, éclate de rire. Lorsqu'elle a disparu, il explique :

— Elle a vu l'écusson tricolore sur votre manche. Avouez que le bleu est un peu délavé et que le vert a déteint. Ce qui explique sa méprise.

Un silence. Il ajoute en français, *mezza voce* :

— La brouille entre les alliés semble s'accroître. L'axe d'acier ne serait-il plus matérialisé que par les rails interminables de cette ligne de chemin de fer ?

Nous avons changé de train à Munich. L'amiral y est attendu par un officier supérieur et conduit dans un hôtel de la ville où il pourra se reposer, se changer, se laver. Notre trio, lui, est enfermé dans une salle glaciale de la gare, sous la garde d'une sentinelle en armes. Pourquoi ces précautions ? Qui de nous songerait à s'évader dans ce Munich berceau du nazisme ? Après de longues heures d'attente, notre jeune gardien revient prendre livraison de ses prisonniers. Nous retrouvons l'amiral déjà installé dans un compartiment de première classe du train Munich-Paris.

On repart, plein ouest cette fois. Allons, le dénouement se précise. Nous dînons au wagon-restaurant. Le repas est très animé ; toutes les tables sont prises, c'est un va-et-vient constant d'officiers dans les couloirs, mais aussi de civils arrogants, serrant sur leur poitrine des porte-documents. On est très loin de l'atmosphère détendue du train italien. Les occupants du convoi savent qu'ils se dirigent vers le front occidental. Certes, ils occupent la France en conquérants, mais ils craignent ces terroristes insaisissables qui font sauter les trains. Cependant, leur plus grande crainte est d'être envoyés sur le front russe. Ils commentent les nouvelles à voix basse : la méfiance est de rigueur ; il y a autour d'eux des hommes en noir !

Nous dînons chez Lucullus ! Comme plat de résistance : un turbot de la Baltique. Nous bénéficions du même menu que la fine fleur de la Wehrmacht. Lorsque, plus tard, je raconterai ce voyage insolite, on aura peine à me croire. En attendant, je n'aime pas ce régime de douche écossaise ; on ne passe pas sans étonnement d'une cellule de basse-fosse au luxe d'un compartiment de première classe ; de la soupe aux choux pourris de la prison au turbot du train nazi !... Bah ! suivons le conseil de l'amiral, profitons du moment, mangeons en attendant d'être mangés, soyons optimistes.

Las ! Notre digestion sera gâchée par l'intrusion à notre table d'un civil allemand, qui profite d'un couvert libre pour s'asseoir à mon côté. Il est bien renseigné sur mon compte. Et, sans préambule, le voici qui pose des questions embarrassantes en un français hésitant. J'en profite pour faire celui qui ne comprend pas. Il s'énerve, insiste. Notre ange gardien intervient, mais que peut faire un simple Feldwebel contre un agent de la Gestapo ? Il se fait remettre sèchement à sa place. C'est alors que l'amiral Fatou prend la relève et intervient. Il possède à fond la langue de Goethe et il fait comprendre à l'intrus que personne dans ce train n'est habilité à nous interroger. L'homme se lève et disparaît, furieux. L'incident n'est pas passé inaperçu ; nous sommes devenus le point de mire des autres tables.

Nous quittons rapidement le wagon-restaurant et regagnons notre compartiment. Les lumières sont en veilleuse, le train roule dans le mystère de la nuit, s'arrête, repart, hésite, laisse passer des convois de troupes, double au contraire des trains de marchandises arrêtés sur des voies de garage, de longs convois de wagons à bestiaux qui se dirigent vers l'est. Ils emportent derrière leurs planches le fond amer de la détresse humaine. Je songe aux déportés, aux juifs à l'étoile jaune marqués du signe indélébile de la déchéance. Ils sont là, dans ces wagons silencieux qui paraissent amarrés aux sapins de la Forêt-Noire. Je croise le train des ombres et des fantômes. Ils vont vers la mort et moi je suis dans ce wagon confortable. Je viens de traverser l'Europe centrale de Naples à Strasbourg, en oubliant qu'il y avait une guerre et que je n'étais qu'un prisonnier en sursis, et ces convois ravivent douloureusement ma mémoire.

Le train s'est arrêté une bonne partie de la nuit au pont de Kehl, et le jour se lève lorsque nous franchissons les Vosges. Nous voici en France ! Oh ! le doux paysage ! Nous sommes en France, mais nous sommes dans un train allemand qui traverse comme un poignard la France occupée, bâillonnée, où l'ennemi s'est installé en conquérant. Il est partout : les quais de gare que nous traversons à vitesse réduite sont bondés de soldats allemands en transit. Tous ces éternels mouvements de troupes caractérisent une armée en campagne, un va-et-vient incessant entre l'Atlantique et la Russie. Comme il me semble irréel, le voyage que je viens d'accomplir entre Naples et Munich. Un trajet hors du temps et des guerres.

On arrive dans la journée à la gare de l'Est.

L'amiral Fatou prend congé de nous avec émotion. Un officier haut gradé est venu l'accueillir. Nous ne le reverrons plus. Il nous souhaite bonne chance. Nous lui exprimons nos remerciements. Il aura été un compagnon d'infortune généreux et fraternel. Puisse-t-il ne pas payer trop cher son indépendance d'officier français, son refus de collaborer avec l'ennemi !

Il a disparu et nous nous sentons étrangement seuls. Il nous protégeait de toute son autorité ; notre gardien est désemparé. Il a accompli sa mission et il voudrait bien se débarrasser de ses prisonniers maintenant qu'il est à Paris. Il nous conduit dans le hall de la Croix-Rouge française. Nous traversons la foule des banlieusards qui vont à leur travail. On nous regarde comme des bêtes curieuses. Pensez ! des civils en apparente liberté accompagnés par un soldat allemand. Le peuple de Paris est méfiant à juste titre ; je sens des regards hostiles se poser sur moi. Ma fameuse tenue des chantiers de jeunesse, cet écusson tricolore sur le bras gauche, ce casque de poilu de 1914 sur la tête en sont la cause. Certains me prennent sans doute pour un Waffen S.S. !

Notre ange gardien téléphone sans succès. Décidément, on ne veut pas de nous. Enfin, il paraît soulagé. Plus tard, un civil allemand nous rejoint, présente ses papiers au Feldwebel. Il ne semble pas encore très au courant de notre situation. Dans un français rugueux, il nous explique que nous devons attendre des ordres venus d'en haut. Il va se renseigner.

— Vous ne devez pas bouger de cette salle, dit-il.

Il se tourne vers l'infirmière-chef :

— Vous, madame, serez tenue pour responsable si l'un d'eux cherche à s'évader.

Nulet s'impatiente :

— Tout cela ne rime à rien. Vous devez nous conduire à Vichy.

Il en rajoute :

— Ce sont les ordres de votre Führer !

— Dans ce cas, tout ira bien pour vous, dit l'autre onctueusement, mais je répète, messieurs, pas sortir, sinon nous emmenons madame !

Elle a écouté ce discours sans sourciller. L'homme a disparu.

— Ne vous inquiétez pas, j'ai l'habitude. Mais d'où venez-vous donc ?

— D'Alger ! De Tunis !

— Bonté divine ! Et comment êtes-vous là ?

— C'est une longue histoire, dit le radio, qui retrouve sa gouaille parisienne. (Il me désigne :) Vous avez devant vous le premier soldat de l'armée d'Afrique arrivé à Paris... En prisonnier bien sûr ! mais c'est quand même le premier !

Ils rient, mais je n'apprécie pas tellement cet humour noir.

L'infirmière-chef est une brave femme entre deux âges. Je lui explique le long trajet que j'ai accompli depuis Alger, et dans quelles circonstances j'ai été capturé.

— Vous nous apportez un peu d'espoir.

— Cela risque d'être encore long, mais la lumière est au bout du tunnel.

— Si vous pouviez dire vrai. La vie à Paris devient chaque jour plus difficile : ravitaillement inexistant, marché noir, Gestapo, délation...

Elle soupire.

— Vous avez de la famille à Paris ?

— Ma mère habite rue Berryer, près de l'Étoile.

— Voulez-vous aller la voir ? me dit-elle spontanément. Je ne pense pas qu'on vienne vous chercher avant plusieurs heures. Partez !

— Et si je ne revenais pas ?

— Vous n'êtes pas un homme à renier votre parole !

Le geste de cette Française me touche profondément. Voir ma mère, ne serait-ce qu'une heure, quelle joie ! Je me remémore ma dernière visite à Paris au printemps 1942. Maman m'avait conseillé alors de me méfier de son entourage, surtout de sa concierge, qu'elle soupçonnait de renseigner l'occupant ou la milice... Pourquoi lui attirer des ennuis ? Elle me croit en Algérie, sur le chemin de la victoire. Elle doit être heureuse de me savoir de l'autre côté de la barrière.

— Vraiment, vous ne voulez pas aller la voir ? insiste l'infirmière, étonnée, peut-être un peu déçue.

— Merci, madame, mais ma présence lui apporterait certainement des ennuis, et puis, voyez-vous, je ne suis pas sûr de moi, j'ai peur de céder à la

tentation de m'enfuir. Et je ne veux pas vous faire déporter... Je vous remercie de tout cœur.

Elle a un sourire résigné.

— Et vos compagnons ?

— Toute leur famille est en Afrique du Nord. Alors...

Depuis un moment, elle louche sur mon casque. Car, si curieux que cela paraisse, on m'a laissé mon casque. J'ai, d'un bout à l'autre, voyagé avec lui, c'est mon unique coiffure.

— Vous avez de la chance d'avoir un casque... Je n'ai pas pu m'en dénicher un. Et quand il y a des alertes, avec tous les éclats de D.C.A. qui retombent...

— Prenez-le, madame. Ce sera un souvenir.

Elle l'accepte avec reconnaissance.

Notre policier revient. Il est accompagné d'un collègue qui nous prend en compte, signe la remise des prisonniers et congédie le sous-officier.

Ce dernier a un geste comme pour nous tendre la main, mais il se reprend, claque les talons et salue :

— *Aufwiedersehen !*

— En route, dit le gestapiste.

— Où nous emmenez-vous ?

Il ne répond pas.

Nous prenons place dans une 11 CV noire traction avant Citroën, la voiture préférée de la Gestapo !

— Ça se complique, dit le radio, vaguement inquiet.

— On a mangé notre pain blanc !

La voiture traverse Paris, je reconnais la rue Lafayette, l'Opéra, la Madeleine. Malgré moi, j'oublie ma situation ambiguë ; je regarde de tous mes yeux cette foule de chez nous qui va et vient librement. Je suis au milieu de ces gens, je n'ai pas de menottes. Ne serait-ce pas le moment de s'évader ? Mais un obscur pressentiment me dit de ne rien tenter. Nos deux compères le chauffeur et le policier sont bien armés, et ils n'ont rien de la bonhomie du Feldwebel de Naples. Impossible de leur tirer un mot, bien qu'ils parlent certainement le français. Nous n'osons même pas nous entretenir de notre sort. Prudence et bouche cousue !

La voiture s'arrête rue Cambacérès, et nous pénétrons par une porte cochère dans une aile du ministère de l'Intérieur. Est-ce le siège de la Gestapo ? Nous l'ignorons. Nous faisons longtemps antichambre dans les couloirs. Puis un à un nous passons à l'interrogatoire. Je suis particulièrement soigné. Pour mes camarades, c'est plus clair : antivichystes, on les remettra au gouvernement de Vichy. Mon cas est plus obscur. L'homme qui m'interroge me fait comprendre que j'ai beaucoup de chance : les ordres supérieurs sont formels, je dois être remis à Vichy.

— Pourtant, vous êtes un traître et je devrais vous faire fusiller.

— Un soldat qui combat pour libérer son pays ne peut être considéré

comme traître.

— Vous avez trahi votre pays, puisque vous n'avez pas obéi aux ordres de Vichy. Que faisiez-vous sur ce char américain ?

— Je servais mon pays : la France.

Dialogue de sourds.

Par la fenêtre je regarde en contrebas (nous sommes au deuxième étage) la rue Cambacérès, étroite et déserte. À l'angle qu'elle forme avec la rue Roquépine, il y a un bistrot. C'est là, à l'entresol de ce café, que je suis né le 10 février 1906, il y aura trente-sept ans presque jour pour jour. Ironie du sort.

Visiblement, celui qui conduit l'interrogatoire se désintéresse de nous. Enfin, il précise notre sort.

— Vous allez être conduits à Vichy par nos soins. Mais je dois attendre les papiers nécessaires. Ce soir, vous coucherez à la prison de Fresnes.

Nous avons un haut-le-corps, essayons vainement de demander des explications. Il se fait doucereux.

— Excusez-nous, mais nous n'avons plus de place dans les hôtels.

Assommés par la nouvelle, nous gardons le silence durant tout le trajet de la place des Saussaies à Fresnes. Je connais la réputation sinistre de Fresnes. Lorsque nous franchissons les doubles grilles, que nous sommes pris en charge par les gardiens, conduits dans une cellule qui donne sur la galerie centrale, au premier étage d'un bâtiment de la prison, nous cédonc au découragement. Nous n'avons subi aucune brutalité. À aucun moment on ne nous a passé les menottes. Nous ne comprenons plus. La cellule de Naples, le luxe du train, notre semi-liberté surveillée, puis tout à coup nous voici replongés dans l'univers carcéral. Il faut se secouer, espérer.

— Bah ! Pour une nuit, coucher ici ou ailleurs !

Sur cette bonne parole, on voudrait bien manger quelque chose ; nous n'avons rien pris depuis le fameux turbot du wagon-restaurant, sinon un maigre sandwich à la gare de l'Est. On crève de faim. Mais personne n'a l'air de s'intéresser à nous, le guichet reste fermé, l'heure de la soupe est sans doute passée.

Mon tempérament d'alpiniste et d'explorateur me permet de supporter très facilement la faim ou la soif. Il n'en est pas de même de mes compagnons. Étendus sur nos couchettes, nous rêvons et bavardons. Notre sort commun a scellé une réelle amitié. Puisque nous n'avons rien à nous mettre sous la dent, pourquoi ne pas imaginer le repas pantagruélique que nous ferons lorsque nous serons libérés ? Car nous serons libérés, c'est certain.

— Je commencerai par une douzaine d'huîtres, dis-je, des marennes vertes.

— J'aimerais mieux un bon foie gras en croûte, enchaîne Rivaud.

— Suivi d'une bonne choucroute, dis-je.

— Peuh ! une choucroute ! T'en as pas assez bouffé des choux ? Parle-moi d'un coq au vin de Chanturgues.

— D'accord, ensuite un sorbet pour la digestion.

— Puis un contre-filet aux champignons.

— Le tout arrosé...

Un hurlement dans notre cellule.

Nulet, qui n'a pas pris part au jeu, vient de le pousser. Il est pris de frénésie, ouvre son sac tyrolien qui contient quelques effets de rechange : tout ce qu'on lui a permis d'emporter au moment de son arrestation à Sousse, et qui, par miracle, l'a suivi jusqu'ici. Du fin fond du sac, cachée dans des chaussettes, il retire une boîte de pâté, qu'il ouvre rapidement, et se met à manger, manger... Puis soudain, il s'arrête, nous regarde, un peu hagard, repose sa boîte de conserve et fond en larmes... Cher Nulet, tout est de ma faute. Plus affamé que nous, l'évocation d'un repas chez Lucullus a provoqué cette réaction extraordinaire chez un homme dont le sang-froid et le courage nous ont toujours étonnés. On le calme, puis il se met à rire un peu nerveusement.

— J'avais gardé ce pâté en réserve, je m'étais dit qu'il pourrait servir un jour... On va le finir ensemble.

Première nuit dans notre cellule. Nous ne dormons pas. Des coups discrets sont frappés sur les canalisations d'eau, tout un code que nous déchiffrons assez vite : un coup pour la lettre A, deux pour la lettre B, etc. Ce sont des prisonniers politiques de la cellule au-dessous de la nôtre qui s'inquiètent de savoir qui nous sommes. Il faut un certain entraînement pour maîtriser cet alphabet que les anciens de la prison tapotent avec une maestria qui nous étonne. Cet échange de nouvelles fait passer le temps.

Le lendemain, nous avons droit au menu de Fresnes : encore moins brillant que celui de la prison de Naples. Toujours ces choux pourris macérés dans une eau chaude et trouble. Parler de choucroute après ça, faut le faire !

L'après-midi, nous nous confectionnons un jeu de cartes. Le temps passe et notre inquiétude réapparaît.

— Qu'est-ce qu'ils foutent ?

— On devait être transférés à Vichy aujourd'hui.

— Affaire de bureaucrates, patientons. Si nous étions des droit-commun ou des politiques, on ne nous aurait sans doute pas laissés ensemble, et en tout cas on nous aurait passé les menottes pour nous conduire ici.

Nouvelle nuit. Au matin, nous sommes réveillés par un chahut monstre. Dans toutes les cellules, on tape sur les assiettes de fer blanc à grands coups de cuillères. Des cris s'élèvent :

— Courage ! Flanche pas !

— Adieu les gars ! Vive la France ! Tenez bon !

Nous nous regardons ; nous sommes blêmes. Ce condamné qu'on emmène va être exécuté.

Le prisonnier qui nous sert la soupe paraît résigné.

— C'est tous les jours pareil, dit-il, ce sera peut-être mon tour demain. Avec les Fridolins, on ne sait jamais ce qui vous attend !

Il referme le guichet.

Nous avons ainsi attendu six jours pleins... À la fin, nous n'avions plus

d'espoir, on nous avait purement et simplement oubliés. Dès lors, nous n'avions plus qu'une pensée : tenir, tenir, sans défaillance. Et se le dire sans cesse, car le seul fait de l'exprimer nous réconfortait. Et évoquer le courage de ces hommes qu'on conduisait chaque matin au poteau. Il nous fascinait.

Enfin, le sixième jour au matin, la porte de la cellule s'ouvrit et le gardien nous fit signe de le suivre. Au greffe, un policier allemand nous prit en charge.

— Où nous conduisez-vous ?

Il consentit à répondre :

— À Vichy !

Ouf !

On nous avait tellement fait subir la douche écossaise que nous doutions encore.

— C'est peut-être vrai cette fois, dit le radio.

— *Inch'Allah* ! répondit Nulet.

Il avait raison. Si Dieu le voulait, nous approchions de la fin de nos déboires.

CHAPITRE XII

À la gare d'Austerlitz, sous les regards méprisants des Français, nous montons dans les wagons réservés aux Allemands. Ils sont à moitié vides, tandis que les Français s'entassent debout dans les couloirs et presque dans les toilettes.

Enfin, voici Vichy !

La fameuse 11 CV traction avant noire nous attend. Mauvais signe !

Elle s'arrête devant une villa cossue de l'avenue des États-Unis, derrière le casino. Notre gardien nous fait descendre dans les caves de la villa. Quelques prisonniers attendent assis sur des bancs, pâles et défaits, menottes aux mains, pieds nus ; l'un d'eux, qui porte des traces de coups sur la figure, tremble de tous ses membres. Les autres, muets et hostiles, ne nous regardent même pas.

— On va vous remettre à la police de Vichy. Patientez !

C'est la première parole d'encouragement de notre gardien. Nous poussons un soupir de soulagement : sans savoir ce que cette police nous réserve, ce ne peut être pire, pensons-nous, que la Gestapo ! Un peu naïfs, comme vous voyez !

Une ou deux heures se passent. La porte de la cave s'ouvre, deux hommes descendent, un Français et un Allemand. Ils échangent des papiers. Je sursaute. Ce policier français, je le reconnais, je pousse une exclamation. Il me fait signe de me taire.

— Suivez-moi, dit-il sèchement.

Ce n'est qu'une fois dans la rue qu'il consent à parler.

— L'important était de vous sortir de la Gestapo, dit-il. C'est pourquoi je vous ai parlé un peu durement. Surtout lorsque j'ai vu que vous m'aviez reconnu.

— Capitaine Sarraillon, dis-je, commandant la compagnie de Mécheria de la Légion étrangère, frère de mon ami le peintre Sarraillon d'Alger.

— Vous avez bonne mémoire. Mais comment êtes-vous dans ce pétrin ? On va tâcher d'arranger ça.

Je présente mes compagnons, il leur serre la main avec effusion. Nous racontons notre aventure. Il hoche la tête.

— Vous connaissez des gens qui peuvent vous abriter à Vichy ?

— Oui, dis-je, le directeur du cabinet du ministre du Ravitaillement, Léopold Morel, fils du propriétaire de *La Dépêche de Constantine*, bloqué ici depuis le débarquement.

— Vous êtes sûr de lui ?

— Absolument.

— Alors un conseil, vous allez disparaître dans la nature et ne plus faire

parler de vous. Car si je fais suivre l'affaire, on ne sait jamais où ça peut aboutir !

— Mais vous-même, en agissant ainsi...

— Soyez rassuré. J'ai moi aussi été coincé trop tôt à Vichy par le débarquement, j'y avais été muté comme officier, ça ne me disait rien. Je suis passé à la D.S.T. où nous faisons du renseignement. Un poste commode pour agir et déjouer certains plans des Allemands ! Alors voilà ce que je vous propose : ce soir, débrouillez-vous avec votre ami Morel, venez nous voir demain matin ; vous avez ma parole d'honneur que vous ne serez pas inquiété. Par contre, nous aimerions bien faire le point de la situation politique en Afrique du Nord. Sur le plan militaire, nous savons que tout va bien. Les Américains apprennent leur métier, le corps expéditionnaire français s'organise... Cela dit, partez d'ici sans vous faire remarquer. Bonne chance !

Un signe de main amical, il disparaît dans les rues de Vichy.

Nous nous regardons, éberlués, j'allais dire anéantis... Nous sommes libres, libres ! sans un sou en poche, et notre situation est loin d'être claire.

Filons au ministère du Ravitaillement.

Nous déambulons dans Vichy, passons devant l'Hôtel du Parc. Personne ne s'étonne de ma tenue disparate, ni de l'écusson tricolore qui orne ma manche. Entre les milices, les Waffen S.S., les chemises bleues des franchistes et les chemises noires, les Français sous l'Occupation doivent s'y perdre.

Nous pénétrons dans les bureaux du ministère sommairement installés dans les chambres peu fonctionnelles d'un ancien hôtel.

— M. Léopold Morel ? dis-je à l'huissier.

Il nous regarde avec étonnement. Nous n'avons pas la tenue ni l'allure des visiteurs habituels du ministère. Il hésite.

— À quel sujet ?

— Je suis un ami personnel de M. Léopold Morel. Je lui apporte des nouvelles de son père, retenu en Algérie.

Il ne cherche pas à comprendre, disparaît.

Une minute se passe. Un géant bon enfant ouvre une porte, me reconnaît.

— Frison ! Mais d'où viens-tu ?

Je lui fais comprendre que le lieu n'est pas aux explications.

— On va tout te raconter...

Nous voici dans son bureau. Il me tape affectueusement sur l'épaule :

— Vieux Frison, si je m'attendais à te voir ici, et dans cet accoutrement.

Récit de notre aventure. La dernière fois que j'ai couché dans un lit, c'était à Constantine. Son père nous avait hébergés très gentiment dans les locaux de *La Dépêche de Constantine*.

Il me regarde comme une bête curieuse :

— Tu ne peux pas te balader dans cet accoutrement !

— C'est bien mon avis.

— On va arranger ça.

Il donne des ordres. Peu de temps après, on lui apporte deux complets

civils.

— Ils seront un peu longs, mais avec une retouche... En attendant, montrez-vous le moins possible. Je connais un petit hôtel discret où on ne vous demandera pas vos papiers. Vous allez y passer la nuit. Comme il ne fait pas restaurant, voici un sac avec des provisions – il sourit –, vous n’êtes pas pour rien au ministère du Ravitaillement. Sarraillon a raison, demain tu iras le voir, et tu prendras le premier train. Où comptes-tu te planquer ?

— À Chamonix, bien sûr !

— Bonne idée. Les Allemands n’y sont pas et les Italiens sont moins curieux.

Il s’inquiète aussi du sort de mes compagnons. Pour Nulet, pas de problèmes, il appartient au corps consulaire et il ira frapper demain à la porte de son ministère. Rivaud semble sûr de lui :

— Ne vous en faites pas, je me débrouillerai, j’ai des points de chute.

— Vous avez sans doute besoin d’un peu d’argent ?

— Si tu peux m’avancer une petite somme pour le voyage, peut-être dépanner aussi mon jeune compagnon.

Léopold parle lentement. Il incarne le calme absolu, c’est un roc solide qui supporte la tourmente ; j’aime son accent traînant, conservé depuis deux générations de paysans jurassiens ancrés en Afrique du Nord. Nous ne voulons pas le déranger plus longtemps. Nous sommes depuis plusieurs heures dans ses bureaux, et même dans les ministères les murs ont des oreilles. Nous nous rendons donc au petit hôtel où nous pouvons enfin faire des projets d’avenir.

En premier lieu, j’essaie l’un des complets de Léopold. Une crise de fou rire nous secoue. Si la veste me convient, il n’en est pas de même du pantalon. Morel mesure près de deux mètres, je ne suis à côté de lui qu’un petit homme de 1,82 mètre. Même en retournant le bas du pantalon pour en faire un revers, ça ne va pas, j’attirerai certainement l’attention des gendarmes ou des policiers dans cet accoutrement de clown. Tant pis, je voyagerai donc pour la dernière fois dans ma tenue hybride mi-chantier de jeunesse, mi-correspondant de guerre. Sans le casque, ça peut aller.

Dans notre chambre commune, nous avons ouvert le sac à provisions. Seigneur ! Léopold a bien fait les choses : du foie gras, du pâté de canard, une boîte de jambon, des sardines, une bonne miche de pain, une bonne bouteille de bourgogne millésimé. La fête ! Ah ! la bonne nuit, l’excellente nuit !

Le lendemain, je tiens parole et fais une courte visite dans les bureaux de la D.S.T. où Sarraillon et ses collègues m’accueillent courtoisement. Je raconte le débarquement, je souligne l’importance des forces américaines, l’excellence du matériel américain, toutes choses qu’ils savaient mais qu’ils sont heureux que je confirme. Je suis pour eux le premier témoin verbal de ce débarquement.

Ils ne me retiennent pas longtemps.

Il me reste à prendre congé de mes compagnons d’infortune. Pour

l'administrateur Nulet, tout ira bien, je pense. Il a exercé ses fonctions avec dignité et, ma foi, résister aux Allemands, pour certains fonctionnaires de Vichy, n'était pas une faute ! Le jeune radio, lui, n'a jamais pipé mot, mais je me doute qu'il appartient à un réseau et qu'il va suivre son destin. C'est un jeune homme plus que courageux, et je l'ai beaucoup admiré pour son sang-froid, pour son optimisme bénéfique. J'ai appris plus tard qu'il avait réussi à passer en Espagne et subi une nouvelle fois l'emprisonnement dans les geôles de Miranda, puis regagné l'Afrique du Nord et repris le combat de la liberté.

La gare de Vichy. Le train de Lyon. Me voilà mêlé à la foule des petits Français qui voyagent en troisième classe et qui regardent – une fois de plus – mon accoutrement. Curiosité malsaine. Je ne réponds pas aux questions. Je me veux hautain. On se détourne de moi. À Lyon, coup de téléphone à Chamonix. Mon beau-frère est à l'appareil.

Dialogue de fous.

— Allô ! C'est toi, René ? Ici Roger.

— Roger... Roger...

— Ton beau-frère !

— Mon beau-frère est en Algérie !

— Mais non, je suis à Lyon, j'arrive ce soir à Chamonix par le train...

— ...

— C'est trop long à t'expliquer. Il vaut mieux pas. Viens me chercher à la gare, et motus !

Le petit train électrique du Fayet à Chamonix remonte cahin-caha les gorges de l'Arve. Une profonde émotion m'étreint. Après ces deux mois de folie, il me semble renaître à la vie et découvrir comme la première fois – il y aura vingt ans – les montagnes étincelantes de leurs neiges éternelles. C'est encore l'hiver ! La vallée est plongée dans l'ombre, mais là-haut les derniers rais du soleil couchant éclairent fugitivement le sommet du mont Blanc.

Merci, mon Dieu ! Souvent, dans ma cellule, j'ai essayé de vous chercher. Je ne pensais pas vous avoir trouvé et votre réponse est là. Après ce court voyage dans l'éternité, vous me renvoyez aux sources mêmes de ma vie, là où puisent profondément les racines de ma famille, dans ces montagnes de Savoie où désormais je ne craindrai plus personne.

QUATRIÈME PARTIE

INTERLUDE L'ÉTÉ 1943

CHAPITRE PREMIER

J'étais arrivé sur le plateau, la veille, à la tombée de la nuit, après une pénible montée à skis dans le froid crépusculaire et la neige profonde de février.

Captivité et manque de nourriture m'ont affaibli physiquement et moralement. Le repas du soir avalé gloutonnement, je n'ai qu'une hâte : dormir. Luc Tournier m'a conduit à la petite chambre-cabine, toute boisée, coincée bizarrement à mi-chemin de l'escalier qui conduit à l'étage. On y entre par un faux palier. C'est une cellule quasi monacale, éclairée par une minuscule fenêtre ouverte dans une paroi de granit de plus de quatre-vingts centimètres d'épaisseur, murs d'origine de la très vieille hôtellerie du pavillon de Bellevue, élevée au début du XIX^e siècle pour accueillir les « voyageurs » tentant l'ascension du mont Blanc. Bien plantée sur une croupe d'alpage, elle domine à 1800 mètres d'altitude le col de Voza et les vallées de Chamonix et de Bionnassay.

— Ici, tu seras tranquille, mon Roger, conclut affectueusement Luc.

— Tu as des clients ?

— T'as pas de soucis à te faire. Je les connais par cœur.

Quand donc me débarrasserai-je de la peur, de l'angoisse d'être repris ? Par qui ? Pourquoi ? Je l'ignore. Je me fais des idées ; tout ce qui s'est passé depuis ma capture en Tunisie est tellement absurde. Qu'ai-je à craindre des Allemands ? Je suis en zone occupée italienne et la Gestapo n'a rien à faire ici, ma levée d'érou a été régulièrement faite par ce cher Sarraillon, les nazis m'ont officiellement remis à la police française de Vichy. Alors ! Une délation ? Un avis de recherche de la milice ? Tout est prétexte à me rassurer. Philippe m'a fourni d'authentiques papiers d'identité établis par la mairie de Chamonix, à l'adresse de mon ancien domicile avant mon départ en Algérie. Aucun Français de la métropole ne pourrait s'étonner de me voir à Chamonix. Ne suis-je pas l'auteur de *Premier de cordée* et Arthaud, mon éditeur, ne m'a-t-il pas dit que « ça marchait du tonnerre » ?

— Tu te fais de la bile pour rien.

Luc parle lentement avec un accent chamoniard traînant et réfléchi. Sa bonhomie et son bon sens, le clair regard de ses yeux bleus dans sa figure boucanée, tout en lui rassure et protège.

— Tu parles d'or, Luc.

— Salut ! Frison, roupille un bon moment.

J'ai dormi tout mon saoul. Je me croyais revenu dans ma prime enfance, en Beaufortin. C'était le même lit paysan, très court, en bois de sapin ; les draps de lit étaient tissés de chanvre rugueux. Dieu ! que j'étais bien avec une

bouillotte aux pieds et sur moi l'énorme couette en duvet, gonflée comme une montgolfière ! Quand j'ai ouvert les yeux, la petite fenêtre encastrée dans les murs épais était transformée en vitrail par le givre ; elle distillait dans la chambre une lumière tamisée, irisée. Je me suis habillé rapidement, car il faisait très froid dans cette pièce non chauffée. En bas, un copieux petit déjeuner m'attendait : du beurre, du lait, du fromage... quelles richesses ! Rassasié, je suis sorti.

Seigneur, quel spectacle ! La vallée, les sommets proches et les lointains reliefs rutilent sous le soleil de l'hiver ; paysage immaculé, blanc d'une neige fraîchement tombée.

Pureté absolue.

Tout est calme.

Étrange, ce calme de la nature et des hommes !

Se peut-il qu'il y ait quelque part la guerre ? Qu'on s'entretue, qu'on déporte, qu'on fusille, qu'on bombarde ?

La buée de mes lèvres givre en paillettes de cristal. J'avais oublié la rigueur du froid ; malgré le soleil qui caresse de sa blondeur la neige du plateau, le thermomètre enregistre 15 degrés sous zéro. Par ce contraste, l'air ambiant se trouve allégé, et l'homme puise dans cette légèreté physique de l'atmosphère un bien-être inappréciable.

Ce vaste panorama de cimes et de vallées encore fondues dans les brumes de la nuit, ce monde nouveau, ce pays sur lequel ne tombent pas l'orage et la foudre des belligérants est l'image même de la paix et de la liberté. En le contemplant, s'envolent mes angoisses. Pour la première fois depuis deux mois, j'ai dormi sans être brusquement réveillé par la crainte du jour qui viendra. Je suis libre ! Aurais-je déjà oublié les adieux déchirants des patriotes de Fresnes conduits au poteau, et leurs chants des Girondins amplifiés par la nudité des couloirs de la prison ? J'ai honte de l'écrire : en cet instant où les montagnes s'offrent à moi comme un refuge inexpugnable contre la barbarie des hommes, je ne désire plus qu'une chose : vivre, vivre, vivre encore !

Une semaine s'est écoulée depuis mon arrivée à Chamonix, chien sans collier ayant brisé sa chaîne. Mon coup de téléphone depuis Lyon avait laissé ma belle-famille dans l'inquiétude. Mon beau-frère, René Landot, et Philippe Payot, mon vieil ami, ancien directeur de l'équipe de France de ski, avec lequel je parcourais les Alpes, étaient venus m'accueillir discrètement en gare.

J'ai attendu que tous les voyageurs aient quitté la station pour descendre à mon tour sur le quai. En me voyant, pas besoin de paroles, ils ont tout de suite compris : j'étais un homme traqué. Et puis quel accoutrement !

Philippe a immédiatement réagi.

— Suis-moi, on va éviter les curieux.

Par la traverse de l'église anglicane et la passerelle Hassler, nous avons gagné la maison Landot, l'une des plus anciennes de la vallée : à l'abri de ses murs épais je me sentirai en sécurité. Mais, d'abord, il fallait s'expliquer.

— Ça alors ! a dit mon beau-père, d'où sortez-vous ?

— Et Guite ? et les enfants ? a interrogé aussitôt ma belle-mère.

C'est vrai, j'avais une femme, des enfants là-bas. Mais je ne m'étais pas fait trop de soucis. Mes confrères avaient dû raconter ma capture, la rassurer. Si j'avais su ce qui s'était réellement passé à Alger après ma disparition, je crois que je ne me serais pas arrêté une seconde de plus à Chamonix et que j'aurais pris sans plus tarder le chemin de l'Espagne... mais je les savais, ou plutôt je les croyais en sécurité ; je me tranquillais à leur sujet.

— Soyez sans inquiétude, maman, ils sont à Alger, ils ne risquent rien, plus rien de la guerre.

— Mais vous...

Il a fallu tout expliquer, c'était si simple et si compliqué : le débarquement américain, les premiers combats, ma capture en Tunisie, mon transfert par Naples et Paris à Vichy, mon évasion offerte et facilitée par un ami généreux...

— Dès demain matin, a dit Philippe, je te remettrai une carte d'identité de la mairie de Chamonix, tu auras des papiers et un domicile en règle, ton ancien domicile, dans cette maison familiale...

— Merci, Philippe. Quelle chance de rencontrer sur sa route des amis généreux !

L'attitude de Philippe est d'autant plus méritoire que je le sais pétainiste convaincu. Comme tous ceux d'ici, protégés des exactions allemandes par l'occupation italienne, il croit encore que le vieux maréchal gouverne la France. Le héros de Verdun ne peut trahir. Philippe a fait la Grande Guerre. Il a été prisonnier, il est pétainiste mais il ne porte pas dans son cœur les Allemands, et il vomit les nazis.

J'explique ce qui s'est passé en Algérie : tous les Français ont repris les armes, Juin dirige le corps expéditionnaire, il n'y a plus d'équivoque. Il secoue la tête, approuve :

— Tu as bien fait de reprendre le combat. À ta place, j'aurais agi de même.

Le lendemain matin, ayant retrouvé mes vêtements de skieur, définitivement civil – du moins je le croyais –, je me balade dans les rues enneigées. Chamonix, malgré la guerre, connaît une saison d'hiver. Des traîneaux glissent furtivement, au trot silencieux des chevaux au poil bourru. Chamonix sous l'occupation italienne, c'est pour ceux qui viennent de la zone occupée par les Allemands un petit paradis. On y respire un faux air de liberté. Certes, il y a un réseau de résistance qui se tisse chaque jour davantage, mais il est encore souterrain et ses membres sont traqués par la police fasciste. De ces résistants, personne ne parle ou ne veut parler car ils dérangent les consciences. Dans les grands hôtels vit une clientèle privilégiée, venue de Lyon et de Marseille, oisive et occupant son temps à rechercher dans les environs le meilleur restaurant de marché noir. Ceux de Paris possèdent un ausweis délivré par les Allemands qui leur permet de franchir la ligne de démarcation. Des bagarres provoquées par la chasse aux résistants troubleraient la quiétude de Chamonix, et les troupes italiennes, lorsqu'elles

ne sont pas harcelées par leur police intérieure, ne demandent qu'à prolonger ce *statu quo* de non-agressivité.

À mon tour je me promène librement, nez au vent. Un peu surpris par cette atmosphère de saison hivernale. On se salue, on s'interpelle, puis on échange *mezza voce* les derniers tuyaux, car tout ce monde écoute, bien sûr, la radio anglaise.

— Tiens, Frison ! dit un grand gaillard qui se retourne sur mon passage. Je te croyais en Algérie.

Silence gêné.

J'ai sursauté, reconnu mon interlocuteur, journaliste parisien. Avant guerre, on se voyait souvent car il couvrait comme moi les compétitions officielles du ski international. Il appartient à la rédaction d'un quotidien sportif parisien à grand tirage.

— Moi, je te croyais à Paris ! dis-je.

Il encaisse.

— Je fais un reportage sur la saison d'hiver. Rien de politique là-dedans – il met sa main en paravent sur sa bouche – et ça change de la capitale.

Inutile de feinter. Je raconte mon histoire, toujours la même.

— J'aimerais autant que tu ne parles pas de notre rencontre au nom de notre vieille amitié sportive.

— Compris ! dit-il.

Il ne tiendra pas complètement sa parole, mais l'article qu'il écrira – une trentaine de lignes – passera inaperçu du grand public. Il est suffisant cependant pour attirer l'attention sur moi en haut lieu. Cette rencontre est un signal d'alarme. Je risque de ne pas toujours tomber sur un collègue apitoyé ; il y a, hélas ! des journalistes collabos, et ceux de Luchaire font aussi leur travail en zone libre.

Philippe me donne un conseil :

— Je vais téléphoner à Luc Tournier au pavillon de Bellevue, tu y resteras quelque temps jusqu'à ce qu'on t'oublie. De deux choses l'une, ou bien on te recherche et je le saurai de par mes fonctions à la mairie, ou bien les autorités ne savent même pas que tu es ici, et ce n'est pas nous qui irons le leur dire.

Conseil de sage, que j'ai suivi immédiatement.

De Grenoble, Arthaud, mon éditeur, m'a envoyé par le truchement de mon beau-frère un mandat qui me permettra une large autonomie financière. J'ai des papiers, de l'argent, des skis ; la vie est belle ! J'ai endossé mon sac, chaussé mes planches munies de peaux de phoque et, par le sentier du col de Voza, je suis monté à Bellevue.

Qu'il est apaisant, le crissement des skis sur la neige froide de février ! Je gravis les pentes dans le silence total de la nature et des hommes. Parfois quelques bruits très simples cassent brusquement ce vide sonore de l'hiver alpin, c'est l'abolement lointain d'un chien assis devant l'*outa* d'une ferme isolée et qui de loin voit passer l'étranger ; c'est parfois une voix d'homme ou de femme, perdue dans le désert blanc, mystérieuse comme un appel.

J'écoute ce silence, je perçois l'appel de ces voix inconnues et je repars. Quand je sors de la forêt, je vois enfin, étalée comme un pachyderme sur sa croupe de neige, l'épaisse silhouette du pavillon, aux fenêtres étroites comme des meurtrières, à travers lesquelles brillent faiblement les premiers feux du crépuscule.

Devant le bâtiment, la silhouette d'un homme se découpe sur le gris d'acier du ciel hivernal. Il est planté comme un sapin indéracinable, droit debout dans la pente.

— J'ai entendu crisser tes skis, dit-il. (Puis, bonhomme :) Alors, mon Roger, t'as fait bonne route ? Il a ajouté en patois : *Vin vite à mâjon tè starfa !* (Viens vite te réchauffer à la cuisine !)

Un sérac a craqué très haut dans la face nord de Bionnassay ; on a écouté un moment, par habitude. Luc a dit : « Le glacier pousse », puis on est entré dans la maison et la vie a repris.

CHAPITRE II

Il est midi, le soleil qui a tramoussé derrière les grandes aiguilles réapparaît dans le ciel de l'ouest. Il est sauvé, il ne se cachera plus jusqu'au soir, jusqu'au moment où, déclinant lentement, il rentrera dans la nuit derrière la chaîne des Aravis.

On s'est assis, Luc Tournier et moi, sur le banc de bois devant l'entrée de la vieille maison. On a tout le paysage pour nous seuls. Ces montagnes, nous les connaissons par cœur. Chacune d'elles nous propose une histoire, un événement, un souvenir. Tout en fumant une bonne pipe de tabac « Burrus », passé en contrebande par le col de Balme, nous évoquons le récent passé.

Notre dialogue est fait de longs silences ponctués de brefs récits. Parfois, Luc m'interroge et je ne réponds pas, perdu dans mes souvenirs personnels. Que deviennent ma femme, mes enfants ? Il me semble être à des années-lumière d'Alger. Pourtant c'était hier !

— Faut te secouer ! dit Luc, ça n'avance à rien de « rôler »¹ sur le passé.

Il enchaîne sur une histoire. Je la connais par cœur, mais il la trouve charmante, et moi également.

Luc, il y a quelques années, était allé comme chaque été constater le bon état de son troupeau de moutons, qu'il lâche au printemps au pied de la montagne de Blaitière. Je l'ai accompagné plusieurs fois dans la recherche du troupeau qui au mois d'août s'aventure très haut, dans des endroits parfois dangereux comme le glacier de la Thendia ou la crête des Charmoz. C'était chaque fois une partie de plaisir qui se terminait immuablement au chalet du Plan des Aiguilles – le refuge d'où l'on part pour l'ascension du Grépon ou des Grands Charmoz – par une soirée bien arrosée entre guides et montagnards.

Ce jour-là, Luc était parti tout seul, il avait retrouvé ses moutons et passé la nuit au Plan de l'Aiguille. Le lendemain, de retour dans la vallée, sa femme, en nettoyant pour les ranger ses effets de montagne, trouve une feuille déchirée d'un carnet à souche : la note du séjour au refuge. « Dis-moi, Luc, fait-elle en lui tendant la feuille de papier, tu n'as pas eu mal à la tête le lendemain ? »

— Écoute-moi bien, Roger. (Luc prend son temps, ménage ses effets.) La note était rédigée comme suit : une nuit 3 F, une soupe 1 F, trois bouteilles de châteauneuf-du-pape 60 F !

On rit de bon cœur. Une histoire en amène une autre.

Celle qui suit, je vais la chercher dans le fond des âges et pourtant elle ne date que de sept mois. Sept mois ! L'été 1942, mes dernières vacances à Chamonix. J'étais monté voir Luc. On s'était retrouvés avec joie et, comme

aujourd'hui, on parlait de tout et de rien, de ces mille riens qu'on est seulement deux à connaître et qui tissent la longue chaîne de l'amitié.

Le plateau de Bellevue était émaillé de fleurs : gentianes bleues, épilobes, myosotis, boutons d'or, les troupeaux carillonnaient à l'envi du Prarion à Bellevue ; et, là-haut, l'aiguille du Goûter striée de sinistres couloirs déclenchait ses meurtrières chutes de pierres qui en font la montagne la plus dangereuse des Alpes.

Luc avait à l'époque un excellent chien de berger, sans race, le poil bourru, la taille moyenne et la très vive intelligence des bâtards. Il était venu se frotter contre les jambes de son maître, et celui-ci, affermissant sa voix, avait dit :

— Vrai ! il ne lui manque que la parole. Tiens ! je n'ai qu'à lui dire : « Mousse, va chercher les moutons », et il me les ramène, même s'ils sont très haut et très loin.

Il s'était penché affectueusement sur Mousse, l'avait caressé. Le cabot frétillait de la queue. Il avait poussé un petit gémissement de plaisir, puis il était parti comme une balle, en jappant. On avait vainement essayé de le rattraper, il était déjà hors de portée de voix, escaladant l'arête du mont Lachat.

Luc était penaud. Tard le soir, le chien nous ramenait les moutons qu'il était allé chercher tout là-haut, sous Tête-Rousse, à 3000 mètres d'altitude.

— Bon ! avait conclu Luc, demain, je vais les remonter aux Rognes. Quatre heures de marche ! Tant pis pour moi, ça me fera les jambes !

L'après-midi s'étire.

Ainsi passent les heures et Luc s'apprête à puiser dans ses souvenirs une nouvelle anecdote, mais il en est distrait par une arrivée intempestive. Il pointe ses jumelles :

— Tiens, un skieur !

Il poursuit son examen, se tourne vers moi.

— T'as de la visite.

Je tressaille.

— T'inquiète pas, c'est Banban.

Je prends les jumelles : c'est bien Banban. Rien qu'à la façon dont il pousse sur les cannes, je le reconnaîtrais à plusieurs kilomètres de distance. On a tant skié ensemble.

Bernard Burnet, dit Banban, est un ancien de l'équipe de France de descente. Excellent guide de haute montagne et moniteur de ski, il a la charge de l'école de ski du col de Voza, un hôtel privilégié dirigé par un copain : Toto Lagaye. Banban faisait partie de l'équipe de moniteurs que je dirigeais à Trê-la-Tête en 1934 et 1936 pour le compte du Club alpin français. Quelle équipe ! Avec Banban il y avait un Suisse des Grisons, Rominger, champion du monde de descente, et aussi un fantaisiste étonnant, Jacques Charmoz, que la guerre allait transformer en pilote de bombardier de U.S. Air Force, et qui finira plus tard comme dessinateur et caricaturiste de talent à *Paris Match*.

D'une dernière foulée ponctuée d'un solide coup de cannes, Banban s'est

propulsé jusqu'à nous. Son sourire est aussi profond que son amitié. Il me lance un joyeux :

— Salut, Frison ! T'as fait bonne route depuis Alger ?

Sacré Banban, il sait tout de mon aventure. Les nouvelles vont vite et le téléphone montagnard vaut le téléphone arabe.

On a trinqué dans la cuisine de Luc, car la nuit était tombée subitement et le froid commençait à « cailler les sangs » !

Banban vient en messenger.

— Toto et ses clients t'attendent ce soir pour un dîner monstre en l'honneur de ton équipée.

Ces mondanités m'inquiètent. J'étais si tranquille.

Banban insiste.

— Tu sais, c'est plutôt des amis que des clients ; d'ailleurs, tu en reconnaitras plusieurs. S'ils sont venus de Paris au col de Voza, c'est surtout pour respirer un bon coup sans avoir les Boches sur le dos !

J'hésite encore. J'ai l'impression que, si j'accepte, ce sera comme une rentrée officielle.

— Va seulement ! dit Luc. Un peu de bon temps, ça se prend. T'en as assez bavé !

J'ai accepté, mangé et bu comme quatre – non, comme six, dira plus tard Luc. Il y avait de tout, de la volaille, des jambons, du gibier, de la crème, du beurre, des vins fins et, pour finir, le champagne. Un festin comme pour une kermesse flamande. Incroyable. J'ai fait taire mes scrupules, j'ai oublié ceux qui avaient faim, comme j'avais eu faim ; l'assistance était si heureuse de me voir manger comme quatre. On s'inquiétait :

— Ne le force pas, Toto, il va être malade.

J'ai reconnu plusieurs têtes, des habitués de la saison d'hiver chamoniarde d'avant-guerre, un ou deux véritables camarades de montagne et d'autres dont j'ignorais tout. La grande table avait été dressée dans le hall de l'hôtel. L'atmosphère était bruyante, les convives, à l'exception de Banban, tous gens bien nantis. La plupart venaient de Paris, les autres de Lyon et de Marseille. C'était ce qu'on appellerait maintenant la *jet society* : théâtre, industrie, grand commerce. Ils se défoulaient librement, en faisaient même trop quant à leurs sentiments antivichystes. Bien sûr, je subissais un flot de questions : comment s'était passé le débarquement, l'affaire Darlan ; qui commandait là-bas, Giraud ou de Gaulle ? Toutes questions auxquelles je répondais de mon mieux, car depuis mon départ il avait dû se passer bien des événements que j'ignorais dans le borborygme politique d'Alger. Certains auraient voulu me faire dire des choses que je ne tenais pas à dire. Parfois Banban se penchait vers moi.

— Méfie-toi quand même, on ne sait jamais vraiment qui est qui.

C'était la sagesse même. D'ailleurs, le bon vin aidant, cette fête commençait à me peser malgré la jeunesse, la beauté et l'élégance des femmes du dîner. Toto Lagaye s'aperçut que je tombais de sommeil, il me

prépara une chambre.

Le lendemain, alors que tous dormaient au col de Voza, je fixai mes peaux de phoque sous les skis et remontai lentement, la tête lourde, l'estomac secoué par des nausées, au pavillon de Bellevue. Je venais de faire une expérience. De découvrir qu'il y avait encore en France des gens qui vivaient bien, qui ne se privaient pas, et qui, même s'ils n'étaient pas des « collabos », étaient encore loin d'être des résistants.

Ces derniers, j'allais les découvrir jour après jour, discrets, modestes, efficaces, généralement issus des couches les plus laborieuses de la population. De temps à autre, il en passait au pavillon de Bellevue, éternels errants d'une vallée à l'autre. Ils s'attablaient dans la cuisine de Luc, on discutait un moment autour d'un pot de montmelian, on entamait une vieille tomme, puis, rassasiés, ils repartaient vers leur destin d'hommes traqués.

À Chamonix, la vie mondaine continuait comme si rien ne se passait ailleurs. Les officiers italiens, rivalisant d'élégance dans leur tenue n° 1, se montraient très satisfaits de leur sort, loin du front russe où la plupart des leurs avaient été envoyés. Les soirées de l'Hôtel des Alpes, du Savoy Palace, du Casino, se continuaient sur un ton plus feutré ; il y avait le couvre-feu, mais, tous feux visibles de l'extérieur éteints, on continuait à boire et à danser dans les salons privés. Tout était prétexte à soirées mondaines. Cette soif de jouissance était crépusculaire, trahissait l'angoisse des lendemains. Aurais-je pu les blâmer, moi qui, ayant connu l'enfer, acceptais leurs invitations, flatté dans ma vanité par le succès grandissant de *Premier de cordée* ? Pendant cette époque, j'ai carrément oublié les règles de prudence, de réserve, de silence que je m'étais imposées. Était-ce une réaction due aux événements tragiques que j'avais vécus ? Je me rassurais : « On m'a oublié, c'est sûr ! Sans ça les sbires de Laval m'auraient déjà arrêté ! » C'était sans doute me donner plus d'importance que je n'en avais.

Heureusement, je n'avais pas de contacts qu'avec les favorisés des grands hôtels. Mes anciens amis, mes camarades de ski, les guides, je les retrouvais dans les petits caboulots de Chamonix. C'étaient les copains des années 1930, notre « belle époque » à tous. Je voyais James Couttet, Paul Mugnier, Georges Tairraz et surtout le plus fidèle d'entre eux, Fernand Tournier, des Bossons, qui était devenu dans ces mêmes années 1930 l'un des guides les plus célèbres de Chamonix.

Fernand est un taciturne, tout le contraire de Luc, mais il est comme lui la fidélité même. Ses silences sont plus éloquents que ses discours. Quand il se tait ou réfléchit, c'est comme s'il vous auscultait. L'impression qu'on ne peut rien lui cacher. Pour qu'il se détende, il fallait évoquer les grandes ascensions que nous avions faites dans le récent autrefois ; nos deux cordées étaient souvent jumelles et s'entraidaient dans la traversée du Grépon, aux Drus, à la Mummery... L'habitude de marcher ensemble, une sécurité accrue.

Fernand trouve que depuis quelque temps j'ai des trous noirs, des passages à vide : on dirait aujourd'hui que je fais du « stress ». Il s'en aperçoit, en

devine les causes. Un ami véritable sait sonder un cœur.

— Tu sais, dit-il, si un jour t'es emmerdé, si t'es poursuivi, passe me prendre aux Bossons, je te conduirai dans la forêt, sous l'aiguillette de Bel-Achat. On y a fait une petite cabane en rondins, invisible d'en bas. Aucun sentier n'y conduit, donc pas de traces. Tu y trouveras toujours une petite réserve de vivres, il y a une source dans la falaise, on peut tenir quelque temps.

Plus tard, à la fin de l'hiver, Fernand et moi sommes montés à sa cabane. Elle était si bien cachée dans un site dangereusement escarpé que, sans lui, je n'aurais pu la découvrir. Pourtant, je connaissais l'endroit. De grands blocs de gneiss pointent sur les flancs abrupts du Brévent, ce sont autant de magnifiques belvédères sur la vallée et sur la chaîne. De là, on surveille la route depuis Les Houches jusqu'aux Tines. Un véritable observatoire.

Alphonse Bossonney, l'artisan menuisier du village des Mouilles, m'avait fabriqué une excellente paire de skis en hickory canadien ; nous étions convenus que je la lui paierais en fromage de Beaufort, car je comptais bien m'y rendre et revoir ma famille. Fernand Tournier y avait fait, comme guide et moniteur, une année à Jeunesse et Montagne, un groupement parallèle aux chantiers de jeunesse, mais fondé par mon ami Jacques Faure, futur général, et réservé au début aux cadres de l'armée de l'air licenciés par Vichy. Groupement admirablement encadré et qui donnera plus tard une pléiade de jeunes hommes valeureux à la France.

On a donc décidé, Fernand, Paul Mugnier et moi, de se rendre à Beaufort. À skis bien sûr, par les cols de Voza et du Joly, et en évitant les agglomérations de Saint-Gervais, de Megève et des Contamines. C'est un parcours de soixante-dix kilomètres environ, mais avec une imposante dénivellation, surtout au retour. Il y a 1360 mètres de différence d'altitude entre Beaufort et le col du Joly !

Je passerai sur nos retrouvailles à Beaufort, sur la tournée des oncles, tantes, cousins, cousines, qui, tous, nous accueillirent avec affection, beurre, fromage et gnôle. Après Chamonix, Beaufort était un havre de paix. Un véritable refuge, car dans chaque chalet il y avait souvent un hôte discret que certaines obligations obligeaient à fuir la zone occupée.

Nos achats faits : deux meules de trente-cinq kilos pour Fernand et Paul, et pour moi la moitié d'une « roue » de quarante kilos, charge que je trouvais suffisante pour la longue route qui nous attendait (calculez ! vingt kilos de fromage, cinq kilos de boisson et de provisions personnelles, les peaux de phoque pour les skis, et les skis eux-mêmes, cela fait au total plus de trente kilos, pas loin de quarante pour mes camarades !), nous partîmes dans la nuit, à pied, sur le sentier dégagé des Curtillats, et la route des revers qui conduit à Hauteluce. Deux heures plus tard, nous étions au pied de la montée du col du Joly. La neige était encore très dure et nous mîmes plus de deux heures pour atteindre le col. On se reposa, on but, on mangea, puis on entreprit la descente par les chalets de Colombaz et le village de Nivorin sur le revers des

Contamines. Il n'était pas question de traverser le village, car à l'aller nous avions rencontré les douaniers qui surveillaient le trafic du marché noir, au pont de la Gruvaz. Mais nous connaissions toutes les sentes.

Nous évitâmes, par de longs détours à travers les villages de la vallée du Bonnant, la route trop fréquentée, puis nous gagnâmes Champel et le village de Bionnassay, d'où en une heure nous atteignîmes le col de Voza. L'hôtel était fermé depuis peu, la solitude complète, et la nuit tombait vite. La descente sur Les Houches par le fameux « mur des épines » et la piste des championnats du monde se transforma en calvaire pour Paul Mugnier. S'il était de loin le plus résistant de nous trois en ski de fond – il avait été sélectionné pour Lake Placid –, Paul descendait mal, et avec une charge aussi encombrante qu'une roue de gruyère sur le dos cela ne s'améliorait pas. Avec le crépuscule, la piste avait regelé, les carres mordaient à peine. Fernand et moi, on s'en tira tant bien que mal, mais le pauvre Paul déboula tout le mur sur les reins, sur le ventre ; son chargement se dispersa au pied du passage, où il fallut le rafistoler. Il faisait nuit noire lorsqu'on atteignit Les Houches. Et comme nous savions que la route de la vallée était particulièrement surveillée, c'est par les villages de la rive gauche de l'Arve que chacun rejoignit vers 10 heures du soir son logis respectif.

Je fus reçu avec joie par mes beaux-parents. Les seuls suppléments de nourriture qu'ils pouvaient avoir, en plus de leurs tickets de rationnement, étaient ceux que mon beau-père se procurait en échangeant ses bons de tabac contre du beurre, de la viande ou des œufs. Vingt kilos de fromage de Beaufort, c'était un appoint merveilleux.

— On vous remercie beaucoup, Roger, me dit-il, mais vous savez, il ne fallait pas vous gêner, vous auriez pu en prendre davantage, je vous l'aurais remboursé avec plaisir !

Je restai coi. Cher beau-papa qui n'avait aucune idée du raid que nous venions d'accomplir : plus de quinze heures de marche. Pas tout à fait la Vasaloppet, mais presque !

1 Rûler (patois chamoniard) : Rabâcher.

CHAPITRE III

Peu après mon retour au pays, Benjamin Arthaud, mon éditeur grenoblois, m'avait dit sur le ton de la confiance :

— On va faire un film de votre roman.

— Ah ! avais-je répondu sans marquer trop d'enthousiasme.

Faire un film en temps de guerre me paraissait un défi, mieux : une provocation. Je n'y avais cru qu'à moitié.

Eh bien, cette fois, c'est « pour de bon », comme on dit en Savoie. L'avant-garde technique de Pathé-Cinéma est arrivée à Chamonix.

Jamais les choses n'auront été menées aussi rondement. Il y a un mois, tout était encore vague, et pourtant un contrat avait été signé entre Arthaud et les producteurs pressentis : M. Leclerc et Mme Jacoupy. Je n'en avais pas été averti, et pour cause : j'étais en Algérie et le débarquement allié avait coupé toutes les relations entre la France et l'Afrique du Nord. Les termes du contrat, je les ignorais. L'éditeur étant chargé de défendre les droits de l'écrivain, je supposais que le mien avait agi au mieux de mes intérêts. J'aurais peut-être dû examiner la chose à fond, mais j'ai toujours été assez désintéressé quant aux questions d'argent, et en cette période où je vivais un peu en proscrit dans mon propre pays, je ne tenais pas à manifester trop de curiosité. Comment le contrat avait été signé, au bénéfice de qui, par quel miracle les autorisations de filmer avaient-elles été données par les autorités allemandes d'occupation et le gouvernement de Vichy ? Mystère ! Résultat de cette négligence : je n'ai jamais touché un centime des royalties prévues sur les bénéfices éventuels de ce film qui fit salle comble durant des mois dans la France occupée.

À Chamonix, le directeur de production, Louis Wipf, et son état-major se sont installés à l'hôtel Suisse. Ils découvrent qu'un film de montagne ne se réalise pas sans l'appui des spécialistes. Me sachant de la région, ils me font contacter. On me propose d'être conseiller technique avec des appointements mensuels. Après réflexion, j'accepte. Pour diverses raisons : la crainte de voir mon roman massacré, la perspective de pouvoir ainsi attendre en toute sécurité l'automne qui laisse présager de graves événements. Par mes camarades de la résistance savoyarde, je sais qu'on va bientôt entrer dans une phase active. Il faut donc tenir discrètement.

Il y a cependant un obstacle à mon engagement : toute personne travaillant pour le film doit posséder un ausweis délivré par les services culturels allemands. Cela implique de remplir un questionnaire minutieux, de déclarer n'avoir aucune ascendance juive même collatérale, de justifier de son emploi du temps à ce jour. Toutes questions indiscretes auxquelles je dois m'abstenir

de répondre. Louis Daquin, consulté, est d'accord avec moi.

Wipf, lui, n'est pas convaincu :

— C'est une formalité indispensable.

— Tant pis ! Vous vous passerez de moi.

Daquin intervient :

— Laisse tomber ! Les producteurs sont faits pour arranger ça. Je te parie que tu l'auras, ton ausweis. Et sans rien demander encore.

Il a raison. Huit jours plus tard, je reçois sans avoir rien sollicité ma carte officielle dûment régularisée.

Dès lors, je vais vivre pleinement la réalisation d'un grand film de montagne. Il ne s'agit plus d'un documentaire, mais d'une adaptation de roman avec tout ce que cela comporte de servitudes. Tandis qu'à Paris les producteurs engagent acteurs, photographes, scriptgirls, ingénieurs du son, monteuses, Louis Daquin, déjà sur place au 1^{er} mai, s'entraîne avec conscience à la marche et à l'escalade. Son mentor est Camille Couttet, un solide quinquagénaire au caractère placide, excellent professeur et qui fut un pionnier de l'exploration alpine de la chaîne côtière de la Colombie britannique dans les années 1930. Les débuts de Daquin seront difficiles, la vie parisienne ne l'a pas prédisposé à la marche ; il a des kilos à perdre et manque de souplesse musculaire, mais il a une volonté de fer et sait souffrir. Lui et moi nous sommes tout de suite bien entendus. Il connaissait mon histoire, je connaissais ses attaches politiques. Nous étions décidés à nous faire confiance jusqu'au bout. Le directeur de la photographie n'est autre que Philippe Agostini, l'un des cameramen les plus en vogue du moment. C'est un véritable artiste sachant jouer à merveille des éclairages. Esthète et en même temps artisan minutieux, Agostini, en dehors de ses qualités indéniables, a un petit défaut. Il est entêté comme une mule, et il ne peut tourner qu'en possession d'un matériel lourd et sophistiqué, nécessitant écrans, éclairages, travellings, le tout peu adapté aux images qu'il doit réaliser en haute montagne. Daquin m'a prévenu :

— Il n'en démordra pas !

Louis Daquin, durant tout le mois de mai, a reconnu les sites de tournage du massif du Mont-Blanc. Il s'est rendu compte de la nécessité de s'adjoindre un opérateur volant, léger, excellent alpiniste. La production engage donc mon fidèle ami Georges Tairraz, le meilleur photographe de montagne de l'époque ; celui dont les plus célèbres metteurs en scène de l'avant-guerre se sont assuré le concours toutes les fois qu'une scène de montagne entrait dans leur scénario.

Le second d'Agostini est André Bac, un jovial cameraman, alerte, souriant, plein de chaleur humaine et qui sera tout de suite conquis par la gentillesse de Georges Tairraz avec qui il doit travailler en haute montagne. Maurice Pequeux, assistant d'Agostini, complète cette remarquable équipe professionnelle.

Il serait impensable en 1980 de faire accepter par des acteurs, qu'ils soient

grandes vedettes ou simples petits rôles, les conditions de contrat qui furent celles de leurs anciens en 1943. S'il y a aujourd'hui, dans un scénario, des rôles dangereux, une doublure ou un cascadeur sont engagés pour en assumer les risques. (Après guerre, Spencer Tracy a tourné à Chamonix *La Neige en deuil*, d'Henri Troyat, sans pratiquement quitter son fauteuil et en se faisant doubler par Camille Tournier, guide de Chamonix.) Pourtant, en ce printemps 1943, le réalisateur n'a eu aucune peine à réunir un plateau de comédiens acceptant les risques d'une campagne alpine et ses obligations. Exception faite pour Louis Seigner et Mona Doll, la troupe est constituée de jeunes éléments, dont certains, déjà fort brillants, allaient devenir des vedettes à part entière.

L'héroïne est incarnée par Irène Corday. Cette jeune actrice vient de terminer le tournage de *Sainte Thérèse de Lisieux* et, si elle a été choisie – bien qu'il y ait différence d'emploi notable entre la petite sainte de Lisieux et une valeureuse fille de guide –, c'est parce qu'Irène Corday est savoyarde d'Albertville et que son ascendance montagnarde promet une belle tenue dans les moments difficiles.

Son partenaire, qui joue le rôle de Pierre Servettaz, est Roger Pigault, jeune premier athlétique, grand, sympathique. Il s'est fait remarquer, si j'ai bonne mémoire, dans *La Fille aux yeux gris*. Irène et Roger sont tous deux au début d'une carrière qui s'annonçait brillante et que la guerre a interrompue. Ils ont accepté d'enthousiasme toutes les rigueurs d'un contrat draconien. Une pléiade de noms connus complète la troupe et leur réunion dans les refuges du Couvercle ou du Requin promet des soirées mémorables. Les compagnons de Pierre Servettaz sont : Blin, Dufilho, Yves Furet, Marcel Delaitre, Vital, Guy Decombles, Blondeau, Maurice Baquet et Jean Davy, tout droit sorti de la Comédie-Française. J'allais oublier le rôle épisodique tenu par une toute jeune actrice, Andrée Clément, trop tôt disparue, et qui avait toutes les qualités nécessaires pour devenir une grande vedette de l'écran.

La troupe étant formée, acteurs et techniciens vont désormais partager tout l'été 1943 la vie des alpinistes et des guides. Ils connaîtront les longues marches d'approche, la lassitude des séjours prolongés dans l'inconfort des refuges du mont Blanc, les horaires des montagnards : se lever dans la nuit, partir à 4 heures du matin sur les lieux du tournage distants de plusieurs heures de marche et, après une escalade ardue, travailler dans le froid jusqu'au soir.

Tout cela sera accepté de grand cœur et même avec soulagement, car c'est la guerre partout ailleurs dans le monde, et la montagne est encore – pour quelques mois seulement – un havre de paix. Paris souffre de la faim et de la délation, et ceux d'ici savent qu'ils sont des privilégiés. Vivre à Chamonix, se camoufler dans les refuges de la haute chaîne, c'est pour toute l'équipe une chance inespérée d'échapper aux dangers qui guettent la faune parisienne sous l'Occupation.

Il m'est arrivé après la guerre de rencontrer quelques-uns des acteurs du

film. Tous avaient été repris par leur vie professionnelle et bien peu, à l'exception de Baquet, avaient pu retourner en montagne. Mais cette éphémère saison d'alpinisme obligatoire, ils l'évoquaient avec mélancolie ; elle avait été comme une heureuse accalmie dans la tourmente, ils avaient découvert la chaleur d'une équipe fraternelle, la solidarité. Les dangers de la montagne n'étaient plus que souvenirs heureux. Et ce n'est pas Jean Davy, Dufilho ou Blin qui me contrediront.

Pourtant, les prises de vues ne furent pas faciles.

Agostini était un photographe exigeant. Georges Tairraz et moi n'avions pas hésité à lui proposer des sites remarquables par leur beauté, mais d'un accès difficile et long. Le tournage fut émaillé de nombreux incidents mais ne fut, heureusement, attristé par aucun accident.

Il y eut des prises de vues acrobatiques. On tourna notamment dans la face est du Brévent, magnifique falaise verticale de plusieurs centaines de mètres de hauteur coupée à ses deux tiers supérieurs par une large vire où nous avions installé le lourd matériel de prises de vues et de son, les rails d'un travelling, etc. On y tournait, sur les lieux mêmes où se situait l'action du roman, les scènes de vertige. Pour y accéder, acteurs et techniciens, solidement encadrés par les guides, descendaient le long de la paroi au-dessus d'un vide absolu. La vire elle-même était confortable pour un bivouac d'alpiniste, mais bien étroite pour des gens peu entraînés à la discipline montagnarde car, sur ce balcon aérien, il suffisait d'un instant de distraction pour qu'un faux pas vous précipite dans le vide. C'était pour moi, responsable de leur sécurité, un souci permanent, car je ne connais rien de plus distrayant qu'un photographe lorsqu'il a le visage collé à l'œilleton de sa caméra, ou qu'un metteur en scène pris par son sujet qui gesticule et s'énervé, distribue ses conseils aux acteurs, va et vient en se croyant sur le plancher d'un studio. Heureusement, chacun était encordé, tenu en laisse par un guide attentif.

Il y a au sommet du Brévent une cabane où se réunissaient, entre deux prises de vues, acteurs et techniciens au repos. La maquilleuse y opérait. Pour elle tout allait bien. En revanche, la script-girl, malgré toute sa bonne volonté, se révéla incapable de descendre jusqu'à la vire, même bien assurée entre deux guides ; et pourtant, il était indispensable qu'elle soit constamment aux côtés du metteur en scène dont elle est la mémoire.

Clément Comte, le guide-charpentier du film, avait installé sur la crête sommitale du Brévent une « chèvre ». Sur celle-ci était fixée une poulie à l'aide de laquelle on descendait et remontait le matériel. On décida donc de fabriquer un siège aérien, une sorte de balançoire sur laquelle la malheureuse scripte fut solidement amarrée et descendue jusqu'à la vire. Au bout de quelque temps, elle y prit même goût. C'était d'ailleurs un spectacle à ne pas manquer et, chaque jour, des touristes curieux montaient au sommet du Brévent pour assister à la descente de la script-girl.

Jusque-là, tout s'était bien passé. Le tournage était en avance. Roger Pigault, après des débuts assez ardues, avait réussi à acquérir la démarche

lente, genou fléchi, et le pas allongé des montagnards. Il y avait du mérite car son allure normale était le pas rapide, un peu précieux et saccadé d'un piéton parisien. Oui, Roger était devenu un montagnard et avait pris goût à l'escalade à laquelle il avait été entraîné par les guides sur la falaise de l'école d'escalade des Gaillands.

Tout alla bien, donc, jusqu'à la catastrophe. Nous tournions avec lui depuis plus d'un mois, lorsque, profitant d'un jour de liberté et sans rien dire à personne, il résolut d'aller montrer ses talents de grimpeur à une âme sœur ayant le culte du héros. La chute qu'il fit au rocher des Gaillands aurait pu être mortelle. Il s'en tira avec une épaule brisée, mais cet accident l'écartait définitivement du tournage. Une fois opéré, il prit le chemin de Paris et nous le vîmes partir avec tristesse. Ce fut le seul accident de tout l'été. Encore faut-il spécifier qu'il s'était passé en dehors du tournage.

Pigault parti, se posa le problème de son remplacement ; le travail d'un mois était irrémédiablement perdu, car l'acteur avait figuré dans toutes les scènes prises à ce jour. Producteurs et metteur en scène étaient consternés. À Paris, on chercha l'oiseau rare : « Jeune premier sportif acceptant certains risques. » Et se présenta un jeune acteur débutant, André Le Gall, prisonnier de guerre récemment libéré. Le Gall passa avec succès les tests rigoureux imposés par la production ; plus trapu que Pigault, s'il n'était peut-être pas le jeune premier idéal à qui rêvent les jeunes filles, Le Gall incarnait assez bien le montagnard costaud de son rôle. Son entraînement commença, il s'adapta très vite et il ne nous resta plus qu'à recommencer les prises de vues.

Le Brévent, les gens du pays le savent, est une masse schistocristalline chargée de fer qui attire plus spécialement la foudre. Un jour, alors que toute la troupe était au travail sur la vire, un orage se déclencha venant de l'ouest. J'observais sa progression. Il couvrait déjà le massif des Aravis, et j'étais à même de prévoir qu'il serait sur nous dans moins d'une heure. Il fallait faire vite et évacuer la montagne avant qu'il ne se déchaîne. On remonta la script-girl puis, par la même poulie, les caméras, les appareils d'enregistrement du son ; les cordées d'acteurs, de guides et de techniciens se reformèrent. Arrivés au sommet du Brévent, ils s'engouffrèrent dans les bennes du téléphérique chargé d'évacuer la troupe jusqu'à Planpraz. Il était temps : les éclairs sillonnaient la vallée de la Diosaz, le fracas du tonnerre emplissait les gorges, le ciel était devenu d'un noir d'encre.

Daquin et moi sommes restés les derniers et surveillons la mise à l'abri du matériel. En attendant notre tour de descendre, on commente les prises de vues de la journée. Tout à coup Daquin interrompt le dialogue au milieu d'une phrase, me fixe, les yeux agrandis par l'étonnement. Il bafouille, veut s'exprimer, n'y parvient pas :

— Là, Frison, tes cheveux...

— Mes cheveux ? Qu'est-ce qu'ils ont, mes cheveux ?

— Ils se dressent sur ta tête.

— Ben quoi ! rien d'étonnant, nous subissons un orage électrique, mais

rassure-toi, ici on ne risque rien.

— Entends-tu ? Les abeilles... comme dans le roman !

C'était vrai, la station supérieure du téléphérique dans laquelle nous étions abrités s'emplissait d'un bourdonnement confus comme celui d'un essaim d'abeilles. C'était le murmure bien connu des alpinistes qui révèle une atmosphère surchargée d'électricité. Au même moment, il y eut un fracas épouvantable. La foudre avait dû tomber sur la gare, qui, bien isolée par des câbles métalliques, faisait office de cage de Faraday.

Dans la benne qui peu après nous redescendait vers la vallée, Daquin me confiait :

— Tu sais, tes histoires d'abeilles, de cheveux qui se dressent, enfin ce que tu as mis dans ton bouquin, je n'y croyais pas, je me disais que tu en rajoutais, et maintenant...

— Maintenant tu as vu, entendu et compris... saint Thomas !

Ce soir-là, nous arrosâmes copieusement l'orage, la foudre et le roman.

Roland Couttet, dit « Boule », est non seulement l'un des personnages de *Premier de cordée* (son rôle sera tenu par Maurice Baquet), mais un être vivant, un camarade charmant et un guide dévoué.

Ce lendemain de Pentecôte 1943, il arrive très tôt chez moi et, le visage bouleversé, m'apprend la mauvaise nouvelle :

— Cécile Agnel n'est pas rentrée de course, je crains le pire. Son camarade, le dentiste Aureille, est mort d'épuisement dans la tourmente qui a sévi hier sur tout le massif. Son corps a été abandonné au bas du couloir Spencer, près du col des Nantillons. Cécile, très éprouvée elle-même, a continué la descente jusqu'à la limite de ses forces, et c'est le troisième de la cordée qui a donné l'alerte. Comme il n'est pas du pays et qu'il y avait du brouillard, il s'est perdu au cours de la descente sur Chamonix et ce n'est que ce matin que nous avons été avertis. On est déjà cinq, peux-tu venir avec nous ?

— Tout de suite, Boule ! Je m'équipe et je vous rejoins.

Il ne faut pas perdre une minute, je suis très inquiet car le rescapé, encore choqué et épuisé, n'a pu donner aucune précision sur le lieu où il a laissé Cécile. Pourtant, je conserve un espoir. Cécile est une sportive remarquable. Skieuse de classe internationale ayant remporté plusieurs grandes épreuves, elle faisait partie comme son frère Louis Agnel de l'équipe de France de ski.

Nous montons en moins de deux heures de Chamonix au plateau des Nantillons, soit 1500 mètres de dénivellation.

On se disperse dans le secteur. Je fouille la moraine, examinant soigneusement tous les abris possibles sous les gros blocs de granit abandonnés autrefois par le retrait des glaciers. Et tout à coup j'aperçois une tache de couleur vive, sous un gros rocher formant toit.

— Là ! Elle est là !

Sur le moment, j'ai cru qu'elle était vivante : sa pose était naturelle, comme si elle dormait recroquevillée sur elle-même. Mais il était trop tard. Cécile gisait comme ces oiseaux migrateurs saisis par la tempête et qu'on découvre

parfois, très haut sur les glaciers, repliés sur leurs ailes, les pattes crispées.

Nous avions apporté, à tout hasard, une perche et des sacs, matériel funèbre indispensable aux caravanes de secours. On a confectionné pour Cécile un dernier hamac et, nous relayant deux par deux au portage, nous avons ramené son corps dans la vallée.

Cet été 1943 fut le plus sec et le plus beau de tous les étés chamoniards. Du 1^{er} mai à fin octobre 1943, à l'exception d'un ou deux violents orages, comme celui où périt Cécile Agnel, et cet autre qui nous avait surpris au sommet du Brévent, le temps se maintint immuablement beau.

Cette sécheresse devait provoquer des convulsions géologiques importantes dans les aiguilles de Chamonix. Tout un plan de protogine de la face ouest de l'aiguille de Blaitière se détacha avec fracas, laissant une grande blessure blanche sur le rouge ocré des granits oxydés par les ans. Depuis, la blessure s'agrandit régulièrement, le dernier éboulement ayant eu lieu en 1980. En 1943, au col Charmoz-Grépon, un énorme « gendarme » de granit, la pointe Kléber Balmat, s'éboula et faillit provoquer une catastrophe car elle eut lieu au petit matin, alors que plusieurs caravanes étaient engagées dans l'itinéraire du Grépon. Armand Charlet échappa de justesse à la mort, mais la cordée de son camarade Michel Payot fut écrasée sous ses yeux par d'énormes blocs ricochant dans le grand couloir qu'ils escaladaient.

Plus tard, au cœur de l'été, effectuant l'ascension du Petit Dru en compagnie de Louis Daquin et de Georges Tairraz, je constatai que l'itinéraire de l'ascension, habituellement fait de rocher sain et solide présentant de belles plates-formes de repos, était couvert de débris ; les fissures s'étaient élargies et on ne reconnaissait plus les passages. C'était à la fois l'œuvre de la sécheresse complétée sans doute par une secousse sismique. En effet, avec le beau temps persistant, la fusion des neiges se fait rapidement, l'eau s'engage dans les fissures et les diaclases du granit, regèle la nuit, gonfle puis dégèle à nouveau le jour. Le formidable travail de l'eau fait éclater la pierre. Les tailleurs de pierre de Chamonix, de Combloux ou du Sidobre emploient la même méthode. Ils enfoncent dans les fissures de la roche des coins de bois qu'ils arrosent, le bois gonfle, le granit se fend régulièrement.

Le travail de cet été-là fut peut-être plus important que toute l'érosion accumulée depuis un siècle ou deux dans la vallée de Chamonix.

CHAPITRE IV

On a effectué de nuit la grande montée vers l'alpage.

Comme les copains du roman, Boule, Paul Mugnier, Fernand Tournier et moi, nous sommes arrivés au col de Balme à l'heure où les troupeaux de la vallée, à grand renfort de cris, d'aboiements de chiens et dans le tintamarre des clarines, tournent en rond sur le grand espace gazonné où a lieu le rassemblement, à proximité des vacheries.

Les vaches, fatiguées par la rude montée de trois heures, un peu perdues, se cherchent, se flairent, échangent quelques coups de corne. Déjà des combats singuliers ont lieu, car il s'agit pour toutes ces bêtes de découvrir qui sera la « reine » du troupeau, celle qui, ayant successivement terrassé toutes celles qui l'ont provoquée, conduira désormais les cent trente bêtes de l'alpage au pâturage ou à l'abreuvoir.

À toute harde sauvage ou troupeau domestiqué, il faut un chef. Or, dans ce troupeau de bovins, ce n'est pas le taureau qui commande, son rôle est bien défini et il s'y tient strictement. Non ! la reine est une vache puissante, agressive et qui ne tolère aucune intrusion dans son domaine. Les hommes ont su développer ce sentiment et chaque petit propriétaire possède sa reine ! Au cours des siècles, débordant la sélection naturelle, ils ont profité de la montée à l'alpage pour organiser des combats entre les reines des différents alpages. Avant guerre, à Balme, sur ce col frontière, une dizaine de bêtes sélectionnées en Valais pour leur combativité naturelle étaient opposées en joutes mémorables aux vaches de Balme et de Charamillon sur le versant français. En période de guerre, les vaches suisses observent la neutralité et la frontière est fermée !

Je suis un fervent de ces rencontres annuelles. J'aime l'alpage, réminiscence de mon enfance en Beaufortin. De ces jours heureux j'ai gardé la nostalgie du troupeau, et j'ai beaucoup insisté pour que Daquin tourne cette fête de l'alpage le plus fidèlement possible. Il n'est plus question, cette fois, d'employer des caméras fixes. Georges Tairraz et Bac assureront ces prises de vues à « l'épaule ». Il faudra suivre les aléas du combat de très près, au risque de se faire piétiner par les combattantes. Les cameramen sont un peu inquiets. Je les rassure : ils ne craignent rien, les vaches ne combattent qu'entre elles, en véritable tournoi, et ne s'attaquent jamais à l'homme. Seulement, dans la fougue du combat, dans les voltes furieuses qui font avancer, reculer, basculer des masses de chair de cinq cents kilos, il est impossible de prédire l'emplacement idéal. Le photographe doit coller aux bêtes comme un toréador exécutant une véronique, sa caméra lui tenant lieu d'épée.

La journée est magnifique, le panorama grandiose, le mont Blanc domine

de cent coudées ses satellites, et de sa coupole s'écoulent, jusqu'aux brumes légères des fonds de vallée, les glaciers de ce paysage, témoins de la dernière période glaciaire.

Les comédiens du film qui, ce jour, ne feront que de la figuration, apprécient doublement cette détente. Ils sont tous venus pour leur plaisir et se sont mêlés à la foule régionale montée « d'en bas » : qu'ils soient touristes, résidents, ou cultivateurs, ces derniers sont les *aficionados* des cimes. Tout à l'heure, ils vont parier sur leur bête préférée. Ils connaissent toutes les reines, ils ont chacun leur favorite mais, comme des turfistes, ils ne divulgueront pas leurs « tuyaux ».

La fête champêtre commence. Lulu, la jeune accordéoniste d'Argentière, joue des vieilles polkas. Henri Sauguet, chargé d'écrire la musique du film, écoute attentivement ces airs de folklore qui se mêlent heureusement à la symphonie pastorale. Il est venu spécialement de Paris pour traduire en notes et arpèges l'émotion musicale de la journée. Il parle peu, écoute, prend des notes sur son calepin, trie et classe les sons différents qui, brassés par cet ensemble de cent cinquante cloches pendues au cou des vaches, forment un chant triomphal où se mêlent les notes cristallines des légères clarines d'acier, les sons plus graves des gros bourdons métalliques ventrus comme des ballons, les frémissements et les vibrations des cloches d'airain. Henri Sauguet dégagera de cet ensemble sonore aux tonalités primitives une musique au rythme nostalgique traduisant toute la poésie de ces pastorales alpestres.

Les héroïnes de la fête sont là.

La « Boucle », appartenant aux frères Simond, du Lavancher, est reine de Balme depuis plusieurs étés. Chaque automne, elle redescend dans la vallée, les cornes fleuries et enrubannées pour la plus grande fierté de ses propriétaires. C'est un superbe échantillon de la « race brune des Alpes », trapue, à la robe noire dégradée en tons fauves sur le ventre. Elle est le type parfait de cette race, la plus ancienne des Alpes, dont les origines se perdent dans la nuit des temps, paissant jusqu'à 3000 mètres d'altitude, robuste et, bien que d'apparence lourde, aussi agile qu'un yak tibétain. La Boucle, donc, la reine du troupeau de Balme, impose sa force et son autorité à cent trente vaches. Pour obtenir cette royauté incontestée, elle a triomphé de dizaines de combats singuliers. C'est une tacticienne du combat, rusée et violente. Les initiés prétendent que la forme de ses cornes – travaillées et retaillées depuis leur formation par ses maîtres –, recourbées vers l'avant et se fermant presque devant le frontal, d'où son nom de la Boucle, lui permet des prises dont ses adversaires ne peuvent pas se dégager.

Avoir une vache de combat dans son étable est une passion ruineuse ; c'est une bête nerveuse, agressive, très souvent stérile et par conséquent mauvaise laitière. Une lourde charge dans un petit troupeau où l'herbe et le foin sont mesurés par la superficie du domaine. Mais la reine, c'est ce qu'on pourrait nommer, paraphrasant Jakez Hélias, une « vache d'orgueil ». Elle est soignée,

bichonnée, préparée aux combats, et en ce jour où la Boucle doit défendre sa couronne, ses propriétaires lui ont donné une bonne ration d'avoine mêlée à du sang et à une pinte de vin rouge. Ils ne risquent rien, le contrôle du doping n'est pas fait pour les vaches ! Mais quelle tristesse pour ses maîtres si elle connaissait la défaite. Cela se produira bien un jour. Il y a de jeunes cornes en colère qui mûrissent depuis un an ou deux leur revanche. Dans les premiers combats qui maintenant agitent le troupeau, elles s'affrontent entre elles avec violence ; mais les plus astucieuses ne s'attaqueront pas tout de suite à la reine, dont elles ont éprouvé il y a un an la violence des charges. Elles attendront que, affaiblie par une dizaine d'assauts victorieux, la Boucle manifeste les premiers signes de fatigue. Alors surgira la jeune vache qui s'est ménagée ; sa tactique, favorisée par son maître qui l'a gardée un peu à l'écart, sera forcément efficace. Un jour viendra où elle attaquera par surprise et triomphera !

Pour les prises de vues et après un accord grassement payé par les producteurs du film aux propriétaires, on a sélectionné les meilleures combattantes.

À l'écart du troupeau, les affrontements se poursuivent avec un acharnement furieux, dans l'inférieur carillon des carrons, des clarines et des cloches. Il peut arriver qu'une corne saute dans l'ardeur d'une prise – c'est l'accident que redoutent le plus les alpagistes –, mais jamais une reine ne blessera volontairement son adversaire. C'est un étrange combat à la loyale, un véritable tournoi aux règles instinctives. Une épreuve de force et non un combat à mort. Les prises de cornes peuvent durer dix secondes comme dix minutes. Mais il arrive un moment où l'une des combattantes recule, s'arcboute sur les genoux, puis cède et abandonne. C'est terminé, la bête vaincue a reconnu sa reine. Elle peut paître tranquillement à ses côtés, elle ne sera jamais plus attaquée. Ah ! si les hommes combattaient de cette façon !

Les prises de vues de cette belle journée ont été magnifiques et constitueront l'un des clous du film. Il n'y a pas eu d'accidents mais beaucoup d'incidents. Une vache a légèrement bousculé Louis Daquin et l'a envoyé s'asseoir délicatement sur une bouse fraîche, à la grande joie de l'assistance. La même aventure est arrivée à Georges Tairraz, un peu par ma faute. Je sais qu'il n'apprécie pas tellement les vaches et je n'ai cessé de le harceler : « Vasy ! Plus près ! Tâche de prendre en gros plan une corne, un œil. C'est cela, un œil ! » Pour cadrer un œil de vache dans un plan avec une lourde caméra de 35 mm sur l'épaule, il faut s'approcher de très près (en 1943, les « zooms » n'ont pas encore été inventés). Le résultat ne s'est pas fait attendre.

Cet été encore, la Boucle a conservé son titre. Le grand troupeau a maintenant sa reine. Il s'épand, apaisé, comme une grande tache brune, sur les pentes herbeuses de Balme. Tout est rentré dans l'ordre animal établi depuis toujours. Un sérac craque au glacier du Tour, et le fracas des blocs de glace couvre pendant une fraction de minute la symphonie pastorale des clarines. Nous redescendons dans la vallée après cette journée hors du temps.

Demain, les prises de vues préliminaires étant achevées, nous monterons en refuge. Une lourde tâche nous attend : on doit filmer aux Drus, à l'arête sud du Moine, au Clocher du Tacul, et notre séjour en haute montagne durera deux mois.

CHAPITRE V

Hier soir, au refuge du Requin, Irène Corday a sorti le grand jeu. Elle a paru au dîner vêtue d'une superbe robe de chambre soyeuse et parfumée. Insolite présence féminine au milieu de ce groupe d'hommes barbus, hâlés. Ils sont tous là en effet, les techniciens et les comédiens du film, encadrés par des guides professionnels ; ils ont effectué la longue montée depuis le Montenvers, par la mer de Glace et le glacier du Géant ; tous là ! depuis le perchiste attaché à l'ingénieur du son jusqu'à la maquilleuse-habilleuse et la script-girl. Cette dernière, encore toute fière de ses aventures du Brévent, n'aura pas à se faire descendre comme un paquet le long d'une falaise. Ici, comme pour les autres acteurs, il suffira d'avoir de l'endurance et de savoir marcher sur neige et sur glace.

Ces néo-montagnards ont quand même été surpris par le milieu de haute montagne dans lequel on les a propulsés. De la plate-forme du refuge qui surplombe un vide immédiat, ils ont assisté presque avec recueillement à l'embrasement du grand cirque glaciaire fermé de toutes parts par les plus hautes cimes d'Europe. Du mont Blanc à la Verte, en passant par la Dent du Géant et les Grandes Jorasses, ils ont vu tour à tour flamber puis s'éteindre les tours de granit, les corniches de neige. Et lorsque l'aiguille Verte, après une dernière caresse du soleil couchant, s'est confondue dans le camaïeu grisâtre du crépuscule, ils se sont arrachés avec regret à cette manifestation grandiose de la nature et, devenus soudain frileux, ils sont rentrés dans l'accueillante chaleur de la salle commune du refuge.

Un peu plus tard, notre jeune vedette Irène Corday nous a rejoints, parée et pomponnée pour le repas en commun. Elle a été accueillie par des mouvements divers, des sifflements admiratifs, des ah ! et des oh ! un peu moqueurs. Elle a souri gentiment et s'est assise à côté de Camille Couttet qui demain sera son guide. Il n'a pas « bronché » et lui a versé, malgré ses protestations, une grande assiettée de soupe.

— Mange et laisse dire ! et puis va te reposer. Demain tu auras besoin de toutes tes forces. La marche d'approche est longue.

Elle n'a pas pipé mot, subjuguée par ce calme tranquille du montagnard. Une vedette, féminine de surcroît, est souvent un enfant gâté causant bien des soucis à son metteur en scène. Mais, en haute montagne, les hiérarchies sont nivelées, les hommes jugés non sur leurs titres mais sur leur comportement.

Nous avons tourné un mois en moyenne montagne et l'équipe en formation sera consolidée par ce long séjour en haute montagne que nous ne faisons que commencer.

Car demain on part à l'aube.

Georges Tairraz a proposé de tourner sur l'arête déchiquetée de l'aiguille du Tacul, dans un site majestueux, avec en premier plan trois merveilleux élancements de granit : le clocher, le clocheton et l'épée du Tacul se découpant dans le ciel avec en toile de fond le versant de la Brenva du mont Blanc. À nos pieds coule ce qu'on nomme aujourd'hui la vallée Blanche.

La Marguerite, corpulente et dévouée gardienne du refuge, et son oncle, le Grand Burnet, s'affairent dès le matin à réveiller tout leur monde.

Grand Burnet mesure deux mètres, il a la poigne solide, mais il est aussi doux qu'un mouton. Il a connu son heure de célébrité dans les années 1920, lorsque la reine Wilhelmine des Pays-Bas vint visiter Chamonix, suivant en cela la tradition des grands personnages de l'histoire qui du ^{xviii}^e au ^{xix}^e siècle visitèrent la mer de Glace. Comme Napoléon III, elle était accompagnée d'une suite nombreuse, et le comité d'accueil lui présenta, dans les jardins de l'Hôtel du Mont-Blanc où elle était descendue en compagnie du prince consort, une dizaine de guides sélectionnés autant pour leur prestance que pour leur technique professionnelle. Ils étaient chargés d'accompagner sur la mer de Glace la caravane royale. J'assistais à la présentation en simple curieux. La reine, précédée de son chambellan qui lui nommait les guides un par un, était priée de faire son choix. Celui-ci s'arrêta sur le plus grand et le plus fort de tous, et Grand Burnet eut l'honneur de serrer dans sa grosse poigne, plus habituée à manier le piolet qu'à conduire un quadrille, la royale menotte afin de faire faire à la souveraine ses premiers pas sur la glace. Il reçut en témoignage de satisfaction un superbe chronomètre gravé aux armes de la maison d'Orange.

Cela ne lui a pas tourné la tête et, lorsque son temps de guide fut révolu, il assura avec sagesse le gardiennage du refuge du Requin nouvellement construit.

Quant à sa nièce, la Marguerite, elle fut l'héroïne d'une aventure insolite, qui paraîtra d'autant plus étrange lorsqu'on saura qu'elle ne pesait pas loin de cent kilos !

L'orage m'avait surpris au refuge. Je voulais, le lendemain, accomplir avec un client l'ascension de la Dent du Requin, et je patientais dans la salle des guides en vidant un pot avec le Grand Burnet. La Marguerite allait et venait, rangeant les pièces du refuge. Dehors, coups de tonnerre et éclairs se succédaient avec une violence telle qu'on eût cru assister à un bombardement d'artillerie. On évaluait les points de chute :

— C'est tombé sur la Dent du Géant, disait l'un.

— Et celui-ci ! disait l'autre, il a claqué sur le Chapeau à Cornes.

L'orage tournait autour de la cabane. Les coups de boutoir de la foudre étaient de plus en plus rapprochés, mais à l'intérieur du refuge on se sentait bien. J'aime l'orage quand je suis à l'abri ; cette grandiose manifestation, par sa puissance cosmique, sa violence et la beauté de ses fulgurants éclairs, m'a toujours passionné.

La Marguerite pénétra dans la salle où nous méditions bien sagement en

écoutant les tonnerres. J'ouvrais la bouche pour commander un pot lorsque je restai coi. La grosse Marguerite, malgré son poids imposant, était soulevée de terre par une force invisible, comme si elle était en lévitation. Dans le même moment, une boule de feu, jaillie de je ne sais où, bondissait à travers la salle des guides, se heurtait à la croisée de la fenêtre et disparaissait. En même temps, une énorme explosion se produisait sur la terrasse d'accès au refuge, secouant les vitres. Puis le calme revint, plus étrange encore que le tumulte de l'orage. Nous reprîmes nos esprits.

— La foudre en boule ! dit Grand Burnet. Ça peut passer par un trou de serrure et repartir de même.

La Marguerite ne s'était même pas aperçue de la chose.

— Tu as failli t'envoler, Marguerite !

Elle ne voulait pas nous croire.

— Ça va ! vous avez assez bu pour ce soir, dit-elle, en raflant sur la table la chopine et les verres.

Et pourtant, elle avait bel et bien été soulevée par la foudre et son cas n'était pas exceptionnel.

Henri Bregeault, qui fut dans les années 1920 secrétaire général du Club alpin français, a raconté dans la revue *La Montagne* qu'étant surpris par l'orage au cours d'un bivouac tout près du sommet du mont Blanc, sur l'arête de Peuterey, lui et ses compagnons avaient heureusement pris la précaution de s'attacher par une corde à un bloc de rocher car, la foudre étant tombée tout près, l'un d'eux avait littéralement effectué un saut de crapaud dans le vide ; sans la corde il était perdu.

Moi-même, dans les années 1950, je n'ai dû qu'à ma prudence de n'être pas projeté dans le vide par le même phénomène. L'orage m'avait surpris alors que j'escaladais l'arête nord-est de l'aiguille de l'M, très belle course d'entraînement aux passages rocheux difficiles. L'orage tonnait sur les Grands Charmoz, et j'avais escaladé avec lenteur et prudence sous une pluie torrentielle le passage le plus délicat, nommé les « cannelures », escalade libre « extérieure » aux prises délicates. Arrivé sur une petite vire, je m'étais auto-assuré sur un piton avant de faire venir mon compagnon. Bien m'en prit. J'avais à peine enclenché mon mousqueton que je reçus sur la tête comme un énorme coup de patte, qui me renversa. Cela dura une infime fraction de seconde. Je repris mes sens. À vingt mètres au-dessous de moi, mon compagnon me fixait ahuri, la bouche ouverte. Comme la Marguerite, je me demandais ce qui m'était arrivé, mais lui avait vu, nettement vu, une boule de feu qui, frôlant ma chevelure, avait ricoché sur la paroi quelque cent mètres en dessous de nous pour éclater dans un fracassant coup de tonnerre ! C'est le souffle produit au passage de la boule de feu qui m'avait renversé, me laissant accroché au piton par un baudrier et un mousqueton. L'émotion passée, on continua l'escalade. Le sommet atteint, on se hâta, toujours sous la pluie, de quitter ces lieux inhospitaliers.

Le soir, au bureau des guides, je racontai mon aventure. Le même incident

s'était produit à la même heure, à six cents mètres au-dessus de nous, sur la cime du Grépon où un jeune guide, Aimé Desailoud, avait vu ricocher devant lui la boule de feu qui devait m'atteindre !

Aujourd'hui, nous ne risquons pas l'orage. Le temps étant au « grand beau », chacun s'est levé de bon poil. Dans le matin glacial, les cordées s'éloignent en direction de l'arête déchiquetée des Périades. Elles doivent traverser le glacier du Géant dans sa plus grande largeur, à la base des séracs du même nom, en cet endroit qu'on nomme aujourd'hui « la salle à manger de la vallée Blanche ». En ce début d'été 1943, de longs névés recouvrent encore par endroits la glace vive et grenue sur laquelle on progresse en crampons.

Nous sommes seuls dans cette immensité. Aucune trace, hormis les nôtres. Comment imaginer que, trente ans plus tard, ce lieu sera le plus souillé de la montagne française, que des dizaines de milliers de skieurs déposés au sommet de l'aiguille du Midi par le téléphérique, et effectuant la descente de la vallée Blanche que nous appelons encore glacier du Géant, feront halte sur le glacier, juste sous la cabane du Requin, sortiront leur pique-nique, abandonneront sur place papiers gras, boîtes de conserve, à tel point que chaque année, en fin de saison de ski de printemps, les bonnes volontés chamoniardes : guides, gendarmes de haute montagne, militaires, membres du C.A.F. se réunissent pour ramasser et descendre dans la vallée les centaines de kilos de détritus abandonnés par les skieurs ?

Pour ce premier départ en haute montagne, j'ai pris dans ma cordée Louis Daquin, avec qui j'avais fait précédemment la reconnaissance du site. Georges Tairraz accompagne ses deux collègues, Bac et Maurice Pequeux. Enfin Camille veille comme un « père poule » sur Irène Corday. Porteurs, guides et techniciens forment d'autres cordées et c'est une véritable caravane qui sinue dans le chaos glaciaire.

Je suis très intéressé par le comportement d'Irène Corday ; un peu inquiet, pour tout avouer, car nous lui imposons un travail dangereux et inhabituel. La pétulante vedette d'hier soir est devenue ce matin une jeune alpiniste vêtue de gros drap de Seez, chaussée de souliers à clous aux crampons bien ajustés. Des guêtres recouvrent ses épais bas de laine. Un foulard de coton noué négligemment autour du cou est la seule concession faite à l'élégance. Et, dans cette tenue montagnarde, Irène redevient la petite Savoyarde de ses origines et marche allègrement. « Allons ! me dis-je, elle tiendra bien son rôle. »

Nous abordons la longue et raide montée du couloir enneigé du col du Tacul. Le cramponnage est nécessaire et les néophytes y font leurs premières armes. Ils fatiguent et l'allure se ralentit.

Nous marchons depuis plusieurs heures lorsque, me retournant, je constate un arrêt dans la cordée qui nous suit immédiatement. Un petit rassemblement s'est formé autour d'une forme humaine étendue sur la neige.

— Irène ! dit Daquin un peu angoissé.

On redescend d'une dizaine de mètres.

— Que se passe-t-il ? dis-je à Camille Couttet.
— Elle refuse d'aller plus loin.
« Elle », c'est Irène qui, couchée sur la neige, se paie une crise de nerfs.
— J'en ai marre ! Je refuse de continuer !
Elle essaie de pleurer, n'y parvient pas.
— Voyons, Irène, dit gentiment Camille, dans dix minutes on est arrivés, tu ne vas pas nous lâcher.
— Tu me dis ça depuis deux heures.
— Cette fois, c'est la vérité. Repose-toi, on n'est pas pressés. Quand tu auras fini ton caprice, tu le diras.

Il se tourne vers nous, pas content du tout qu'on soit témoins de l'incident.

— Vous autres, continuez votre chemin, ça ne vous regarde pas !

Il a raison.

— Laissons-les, dis-je à Daquin.

Camille se penche, tend sa gourde de thé à la jeune femme.

— Tiens, bois un coup, ça te remontera.

Elle suce la gourde comme elle le ferait d'un biberon. Nous continuons notre route ; Daquin s'inquiète.

— Bah ! dis-je, un coup de pompe, c'est naturel. Un petit caprice, ça peut arriver à tout le monde. Le temps qu'on installe les caméras et qu'on repère les angles de prises de vues, elle nous aura rejoints.

On prend pied sur l'arête rocheuse, au pied du clocher du Tacul. Je me retourne. Cent mètres plus bas, Irène marche pas à pas derrière son guide. Je connais Camille, il doit lui raconter des histoires, lui faire oublier la longueur du trajet. Il est paternel, désormais elle lui fera confiance ; elle a oublié sa fatigue réelle, sa mauvaise humeur un peu capricieuse. L'incident ne se reproduira plus. Le baptême de la haute montagne somme toute !

Les prises de vues au refuge du Requin vont durer trois semaines. À deux reprises, Daquin accordera un petit congé à l'actrice. Camille devant aider à la production, je suis chargé de la raccompagner dans la vallée. Elle est entraînée à bloc, résistante et agile. Je me souviens d'une fois où nous n'avons mis que deux heures pour effectuer le long trajet à pied du refuge à Chamonix par le Montenvers. C'était très tôt le matin, la mer de Glace était dure comme du marbre mais, pour mieux courir, nous n'avions pas chaussé les crampons. Les alpinistes apprécieront !

Ce rythme, nous n'aurions pas pu le maintenir si nous n'avions pas été nourris convenablement. Louis Wipf s'en était inquiété auprès du ministère du Ravitaillement et de sa direction départementale, et non seulement il nous avait obtenu des rations de « travailleurs de force », mais également pas mal de suppléments bienvenus. Son organisation avait prévu un dépôt au Montenvers, où se faisait la rupture de charge. Dans le vieil hôtel étaient entreposés viandes, légumes, fruits, vin, pain que nous montaient chaque jour des porteurs que nous n'avions pas eu de mal à embaucher. La plupart étaient des jeunes désireux d'échapper au Service du travail obligatoire en Allemagne

et n'avaient aucune expérience de la montagne. Ils étaient complétés par une solide équipe de porteurs professionnels, ceux-là même qui avaient « porté » lors de la construction des refuges du Requin en 1925 et du nouveau Couvercle quelques années plus tard.

Porter des charges du Montenvers au refuge du Requin est un travail très pénible, se passant presque entièrement sur glacier. Néanmoins, il n'offre rien de comparable avec le portage au refuge du Couvercle, bâti à 2700 mètres d'altitude, au-dessus de la rive droite du glacier de Talèfre, dont le sépare une formidable falaise de granit haute de deux cents mètres : le passage des Égralets.

Les Égralets ont été aménagés depuis les premiers temps de l'alpinisme, d'abord par les cristalliers, ensuite par les guides qui conduisaient les hardis voyageurs du second Empire jusqu'au « Jardin de Talèfre », après leur avoir fait passer la nuit sous l'énorme bloc formant toit qui a donné son nom de « couvercle » au site. Au début, on se contenta de marches taillées dans la protogine puis, peu à peu, on joignit entre eux les passages les plus exposés par des échelles de fer ; elles augmentèrent en longueur au fur et à mesure que, par suite de la décrue, le niveau du glacier s'enfonçait dans son lit. Escalader les Égralets avec des charges pouvant atteindre et même dépasser soixante kilos nécessite un entraînement spécial. Il faut au porteur la force d'un champion de poids et haltères, mais, en plus, la sûreté de pied du montagnard, une absence totale de vertige : un faux pas, une charge qui bascule, et ce serait la chute qui ne pardonne pas.

Avec l'avènement de l'hélicoptère pour le ravitaillement des refuges de haute montagne, cette corporation a entièrement disparu.

Ceux qui travaillent pour nous sont de curieux athlètes des cimes. Trois d'entre eux forment la base indispensable de l'équipe chargée du ravitaillement ; ce sont des phénomènes, chacun dans son genre, ou plutôt des personnalités. Bossonney, le plus vieux, est un grand échalas maigre comme un clou ; Descombes, le braconnier et naturaliste de Servoz, a une passion pour la faune sauvage de l'alpe : Bouchard, le plus jeune, est comme ses camarades un enfant de Servoz. Ils n'ont pu, tous les trois, n'étant pas nés sur le territoire de la commune de Chamonix, obtenir leur diplôme de guide, mais finalement, peut-être préférèrent-ils l'indépendance totale de leur métier qu'ils accomplissent comme ils l'entendent, en hommes libres et conscients. Le jeune Guy Bouchard a notamment porté au refuge du Couvercle la carcasse de fonte du fourneau de cuisine pesant cent dix kilos ! Bossonney, lui, s'est chargé des poutres faîtières. Aussi lourdes, mais longues de cinq mètres, elles constituent une charge inconfortable qu'il faut porter en équilibre, les épaules protégées par un épais coussin de cuir. Descombes monte régulièrement et souvent deux fois par jour des charges de quatre-vingts kilos. Ils sont payés au kilo transporté. Chacun a sa méthode. Les uns partent du Montenvers au lever du jour et vont d'un trait en cinq ou six heures du Montenvers au Couvercle, puis redescendent immédiatement au Montenvers, et l'après-midi, pour

occuper le temps, portent une charge plus légère jusqu'au pied des Égralets, échelonnant ainsi leur portage sur divers points de l'itinéraire.

Chacun a ses endroits de repos préférés. Ce repos, il le prend debout, sans poser sa charge, car tout seul il ne pourrait pas, sur ce terrain difficile, la replacer sur ses épaules. Il dispose d'un solide et long bâton de châtaignier sur lequel, durant les haltes, il fait reposer la base du « crochet », sorte de cadre en bois muni de bretelles de cuir sur lequel est amarrée la charge ; un peu comme les bergers des Landes s'appuient sur leurs longues houlettes durant leur surveillance du troupeau.

Sherpas du mont Blanc, ils vont et viennent comme des fourmis sur le glacier, sur les moraines, levés tôt, se reposant au milieu du jour, dormant tantôt dans les écuries désaffectées du Montenvers, tantôt en notre compagnie sur les bat-flanc du refuge.

Descombes est le plus actif de tous. Il possède à Servoz un aigle royal apprivoisé qu'il a déniché, gros poussin blanc ne sachant pas encore voler, malgré les attaques répétées des parents en colère. Ici, au refuge, sa passion consiste à déterrer les marmottes qui sifflent autour de la cabane. Il a une façon toute personnelle de le faire. Il agrandit l'entrée principale du terrier et s'y glisse en rampant. Parfois on ne voit plus de lui que deux pieds chaussés de lourds brodequins sortant du trou. Comment ne s'est-il pas fait défigurer, voire aveugler par une marmotte en colère ? Mystère. Il sort à reculons du terrier, crotté, ruisselant de sueur, mais ne se décourage pas. Il émet entre ses doigts et ses lèvres un long sifflement auquel répondent les marmottes qui paissent entre les moraines.

— Celle-là, j'ai bien failli l'avoir, je l'attraperai demain ! nous dit-il, une fois qu'on avait dû le tirer de son terrier par les pieds, car il ne pouvait plus ni avancer ni reculer.

— Tu crois pas qu'elle aura changé de domicile ?

— Changera pas, les marmottons sont trop jeunes.

On n'a jamais su la fin de l'histoire.

En revanche, un jour, notre ravitaillement devenant plus irrégulier, on en chercha les raisons. Les porteurs n'étaient pas en cause : ils auraient préféré tomber d'inanition sur place plutôt que de toucher à la charge qui leur avait été confiée. Non ! le détournement se faisait avant qu'on ait distribué leurs charges, au Montenvers même, principal relais entre la vallée et le refuge. Nous découvrîmes qu'un véritable trafic y avait été organisé par un gestionnaire peu scrupuleux. Lorsque quatre jambons parvenaient au Montenvers, un seul arrivait à destination au refuge ; les trois autres, redescendus immédiatement à Chamonix, y étaient revendus au marché noir. L'auteur de ces vols expulsé, il ne se produisit plus rien d'anormal.

CHAPITRE VI

Le refuge du Couvercle, reconstruit à courte distance de l'ancienne cabane nichée sous la grande dalle de granit qui lui a donné son nom, est un bâtiment en pierre de taille, solidement charpenté et pourvu d'une belle terrasse en plein sud, face au cirque de Talèfre et aux Grandes Jorasses. Le mont Blanc élève son dôme bien au-dessus des aiguilles de Chamonix et bouche l'horizon de l'ouest. À l'est, la chaîne, de l'aiguille Verte à l'aiguille de Triolet, échelonne ses 4000 mètres au-dessus du glacier de Talèfre qui découvre en plein centre de ses séracs un curieux pierrier triangulaire sur lequel poussent les fleurs les plus célèbres de l'alpe. Depuis deux siècles, le « Jardin de Talèfre » est connu des premiers conquérants de l'Alpe, mais avant eux les cristalliers d'antan prospectaient la montagne et ont laissé les traces de leurs occupations au col des Cristaux.

Ce site célèbre attire toujours les visiteurs, que rebute moins le passage des Égralets, depuis que rampes en fer et marches taillées dans le vif de la roche facilitent le passage. Cette année, malgré la guerre qui fait rage de par le monde et qu'on ignore ici, ils viennent nombreux chaque jour rendre visite en curieux à la troupe de comédiens qui campe à 2700 mètres d'altitude. Présence insolite qui vaut le déplacement ! Je leur donne raison. Rien n'est plus intéressant que de constater l'adaptation progressive de ces acteurs à leur rôle de montagnard qu'ils incarnent désormais avec une vérité et un mimétisme surprenants.

Le cas le plus saisissant est celui de Marcel Delaitre dans le rôle d'un vieux guide. Depuis qu'il a consenti à accomplir la longue montée au refuge, il vit son rôle jour et nuit. Il ne dépare pas la tablée des guides, le soir au refuge. Il vit en guide, il parle en guide. Il est devenu un spectacle à lui tout seul lorsque, aux heures de repos, il fume sa pipe, assis sur le banc de pierre devant le refuge, et regarde monter les alpinistes néophytes qui, surgissant du vide des Égralets, progressent en file indienne sur les derniers lacets du sentier.

Ceux-là, il les attend.

Bientôt ils arrivent, essoufflés, se reposent un instant sur la terrasse de la cabane, déposent leurs sacs, essuient la sueur de leur front puis, avant de pénétrer dans le refuge, contemplant le grandiose panorama qui les encercle. C'est alors que Delaitre intervient.

Il est là, devant eux, calme et silencieux, à l'aise dans son costume de guide où la médaille de la Compagnie de Chamonix accrochée au revers de la veste attire l'attention. Il fait partie du décor et, invariablement, on le prend pour le gardien du refuge.

— Ah ! fait l'un, vous êtes guide ?

— Comme vous voyez, répond avec lenteur Delaitre.
— Dites-moi ! Ce sont bien les aiguilles de Talèfre qu'on voit là en face, et à côté...

— ... à côté, c'est la pointe Isabella puis l'aiguille de Triolet, et ces deux grandes chandelles de granit, les aiguilles Ravel et Mummery.

Le vieux comédien, pris à son propre jeu et fier de ses nouvelles connaissances, peut vous donner sans se tromper le nom de toutes les aiguilles qui nous entourent, l'altitude des principaux sommets. Et, si on lui parle de la face nord des Grandes Jorasses qui se dresse menaçante au sud du refuge, il devient intarissable et en conte l'histoire et les dramatiques tentatives.

Le nouveau refuge, qui peut recevoir une soixantaine de personnes, est presque toujours complet. Certains soirs, les porteurs sont obligés d'aller dormir sur les paillasses de l'ancienne cabane, et même parfois sous la grosse pierre, comme aux temps historiques.

Nous nous partageons les dortoirs. Ici, la place ne manque pas. Il y a les dortoirs des hommes et ceux des femmes. Agostini et Pequeux ont fait venir leurs épouses. Nous formons une grande famille, bien que la nourriture, le ravitaillement, la cuisine soient assurés par le gestionnaire de la troupe. Arthur Ravel, fils de Ravel le Rouge – Ravanat dans *Premier de cordée* –, qui a succédé à son père dans le gardiennage du refuge, veille à ce que les règlements du Club alpin soient bien observés. C'est un joyeux luron. Il a été, il y a peu d'années, un grimpeur prodigieux. Affaibli par une maladie qui lui interdit la haute montagne, il nous donne de temps en temps des échantillons de sa valeur passée. Le refuge est adossé à une dalle de granit lisse, que les meilleurs ont toutes les peines du monde à gravir en bottines d'escalade. Arthur se moque de nous. Il est resté fidèle aux chaussures à clous, et il nous fait une démonstration concluante de son agilité et de son équilibre en se rétablissant sur un seul clou posé sur une prise infime. Il fait équipe avec Maurice Baquet et, grâce à ces deux phénomènes, les soirées sont toujours gaies et quelquefois bien arrosées. Ils ne le savent peut-être pas, mais on leur doit beaucoup. Grâce à eux, le moral se maintient comme le temps au beau fixe. Et cela, malgré l'énorme engagement physique que nous demandons aux comédiens, et sans tenir compte des risques objectifs inhérents à toute escalade ou course glaciaire.

Car on leur a demandé un effort inconcevable et ils ont accepté.

On tournera à 3400 mètres d'altitude sur la fameuse arête sud de l'aiguille du Moine, dont l'ascension maintenant classique était encore à l'époque une course assez exceptionnelle présentant des passages classés en quatrième degré, selon la hiérarchie des difficultés rocheuses qui va du premier au sixième degré.

Ainsi en a décidé Louis Daquin, mais Agostini a mis comme condition qu'il restait le maître de la photographie et qu'on lui donnerait toutes possibilités de tournage qu'il réclamerait : en matériel, caméras, éclairages, prises de son. Et il a demandé tout simplement qu'on reconstitue un studio de

prise de vues là-haut, sur cette arête effilée qui domine de mille mètres le gouffre de la mer de Glace ! Clément Comte, le guide menuisier charpentier, a donc construit en équilibre sur cet abîme un travelling d'une dizaine de mètres de longueur, échafaudé solidement, et sur lequel roule sur des rails le chariot de la grosse caméra. Le studio de la « Table du Moine » mérite d'entrer dans la légende du cinéma. Il sera sans doute à l'époque le plus haut du monde et demeurera un modèle d'originalité et d'audace.

3 heures du matin. Réveil habituel dans le refuge. On se sort avec peine des sacs de couchage. On jette un coup d'œil par les petites fenêtres.

Grand beau ! Toujours beau ! On pourrait pas avoir une journée de mauvais temps pour se reposer !

On s'habille chaudement, on déjeune le cœur sur les lèvres, et la caravane part dans l'aurore aux doigts de rose du poète sur le grand clavier qui conduit au névé du Moine. Il fait très froid, on « se caille les sangs ». Les guides de tête ont taillé des marches sur le névé durci par le gel nocturne et, avec l'habitude, chacun suit remarquablement son chef de cordée. Nos amis ont des préférences. Daquin a récupéré Camille Couttet, car Irène ne tourne pas au Couvercle. Comme dit Louis, elle a fait sa « B.A. » au refuge du Requin. Les autres ont chacun leur guide préféré et les cordées ne se déferont pas. Au contraire, l'amitié naîtra. Avec la confiance ! Et cette marche les renforce un peu plus dans leur rôle, dans la crédibilité de la séquence qu'ils vont tourner.

Quand ils arriveront sur les lieux du tournage après deux heures et demie d'escalade difficile, ils seront fatigués, mais bien dans la peau de leur personnage. Ils joueront leur propre rôle. C'était cela que voulait Daquin !

Je suis un favorisé. Je suis autonome. Mon rôle de conseiller de montagne implique d'assurer la sécurité générale du personnel, mais comment ne ferais-je pas confiance aux guides qui en ont la responsabilité ? S'il le faut et si je crains une arrivée rapide du mauvais temps, je dois donner l'ordre de repli, même si la production s'entêtait à tourner. Cela n'arrivera pas ; l'orage sur le Brévent a été un avertissement.

Je vais et je viens entre le refuge et le sommet de l'aiguille. Je tiens une forme extraordinaire : je monte par l'arête sud, je descends par la voie ordinaire, sans corde, sautant d'une prise à l'autre, me glissant dans les fissures, me rétablissant sous les surplombs. J'ai équipé de cordes fixes quelques passages très pénibles pour les porteurs, comme la cheminée de la Table et la fissure en dièdre qui lui succède, cela afin que nous ayons deux voies de repli en cas de mauvais temps. Je connais par cœur toutes les prises de la montagne. Je reste de longues heures perché sur un gendarme au-dessus de cette curieuse dalle de granit que l'érosion quaternaire a abandonnée en équilibre horizontal et sur laquelle évoluent, sans souci du vide, acteurs et techniciens.

Moi-même, je fais corps avec le rocher rugueux de l'aiguille, cette protagoniste que n'a guère polie le passage des hommes aux souliers cloutés ; une roche franche, aux minuscules cristaux qui usent la peau des mains. À la

longue, sans le vouloir et sans en tirer vanité, j'accomplis comme une chose naturelle des horaires records : une heure pour monter du Couvercle au sommet de l'aiguille du Moine, vingt minutes pour en descendre. La forme ! Quelle joie intense de se sentir ainsi maître de ses muscles, de son cœur, de son souffle, de ses réflexes. Je crois bien que j'ai été longtemps le recordman des ascensions de l'arête sud. Un record accompli sans y penser.

Mon grand souci est le ravitaillement des hommes qui, là-haut, peinent sur les crêtes du Moine balayées par le vent. Bien sûr, les porteurs assurent la montée régulière de vivres froids pour le repas de midi pris sur place, chacun s'étant niché sur une vire ou sur une plate-forme exigüe. Mais à pareille altitude et lorsque l'effort est journalier, un repas chaud, des boissons chaudes sont nécessaires. Michel Demarchi a donc été chargé de monter la soupe aux ouvriers du ciel. C'est un grand bonhomme placide et au comportement habituel si modeste qu'il passe inaperçu dans les épreuves difficiles. Michel escalade chaque jour l'arête sud du Moine, porteur d'une « brande » remplie d'une vingtaine de litres de soupe chaude aux légumes ! Nourriture fort bien accueillie. C'est d'ailleurs un spectacle réjouissant que de le voir sortir la tête au-dessus de la dernière cheminée, et de l'entendre crier :

— À la soupe là-dedans !

On tourna plusieurs semaines durant, sur cette aiguille, les séquences de la caravane de sauvetage interprétées par Blondeau, Maurice Baquet, Blin, Yves Furet, Jean Davy, Vital, Delaitre, Decombles et André Le Gall. Vers 4 heures de l'après-midi, on arrêtait le tournage. Les journées du mois d'août sont longues et plus longues encore avec l'horaire imposé par les troupes d'occupation et basé sur l'heure de l'Europe centrale.

Il fallait alors songer à la descente. Pour certains, mal adaptés, elle était plus redoutée que la montée. Les attardés n'étaient pas de retour avant 6 ou 7 heures. Heureusement, le confort du refuge, l'amitié du gardien compensaient cet effort insolite. Le soleil étant encore très haut, chacun flânait devant le refuge. D'autres se doraient au soleil. La belle vie, quoi !

CHAPITRE VII

Le 15 août, fête des guides de Chamonix, est une journée de trêve au plus fort de la saison estivale ; un repos nécessaire et une tradition si fortement ancrée que rien à ce jour n'a pu l'entamer.

Au Couvercle, le 15 août 1943 risque bien d'être une journée de travail comme une autre. Aussi souffle-t-il un vent de fronde. Les guides désirent observer la tradition. Et naturellement la régie proteste avec des arguments solides : une journée sans tournage coûte cher, le mauvais temps peut venir, on a perdu beaucoup de temps avec l'accident de Roger Pigault, etc. Je leur explique toutes ces mauvaises raisons, sans les convaincre. La régie a tort ! Toute la troupe, guides et comédiens, est arrivée au point de saturation et de fatigue qui, conjugué avec le surentraînement, fait sous-estimer les dangers.

— Cette journée de repos est nécessaire, dis-je à Louis Daquin. On risque l'accident. Crois-moi, les vieux étaient des sages ; ils avaient organisé cette fête uniquement pour préserver les guides d'eux-mêmes, les forcer à se reposer.

Daquin est compréhensif.

J'interviendrai auprès de Louis Wipf. Bien sûr, en bas ils ne peuvent pas comprendre.

La réponse revient favorable. On demande seulement aux guides et aux porteurs de ne pas descendre à Chamonix : un aller et retour ferait perdre encore deux jours.

Ils n'en ont guère envie. Le 15 août sera donc une véritable journée de repos, et comme cela arrive lorsqu'on a cessé de produire un effort, une grande lassitude, ce jour-là, a envahi tout le monde. Chacun a passé la journée comme il l'entendait. Certains ont fait une sieste prolongée dans les dortoirs, d'autres ont préféré les bains de soleil, étendus sur les belles dalles rouges de la protogine. On a mangé, fumé, chanté, flâné autour du refuge, nourri les marmottes, surveillé le vol des choucas, écouté les canonnades de pierres déferlant dans les couloirs. Pour tout dire, on était si peu habitués à cette inactivité qu'on ne profita même pas de ce repos tant désiré. On but quelques bouteilles pour finir la soirée puis, comme on savait que, le lendemain, une dure journée nous attendait, chacun décida de se coucher de bonne heure.

On n'en eut pas le temps.

Une rumeur lointaine parvenait jusqu'à nous. Un bruit étrange inconnu dans nos montagnes, comme le ronronnement de plusieurs félins. Le bruit s'est amplifié, est devenu métallique, a couvert le silence de la nuit, s'est abattu sur nous comme un cataclysme.

— Les bombardiers ! a crié quelqu'un.

On est tous sortis sur la terrasse du refuge. La nuit était lumineuse, la Voie lactée couvrait le ciel d'un immense manteau de soie scintillant de mille pierreries, le froid de la nuit rendait plus vifs les éclats de diamant noir des roches caressées par la lune. Et, là-haut, le bruit devenait insoutenable. C'était comme une manifestation extra-terrestre, un événement qui ne nous concernait pas. Nous étions hors du temps. Et l'invisible défilé continuait, les bombardiers nous survolaient, tous feux de position éteints, invisibles et omniprésents, en vagues successives, venant du nord-ouest et se dirigeant, par-dessus les Grandes Jorasses, vers le Piémont, la Lombardie, les usines de guerre. Entre chaque passage d'escadre, le silence retombait lourdement, découvrant les bruits naturels de la montagne : une avalanche croulait quelque part sous l'aiguille de Talèfre, des pierres ricochaient dans les couloirs de l'aiguille du Tacul, arrachant des étincelles à la montagne. Bruits dérisoires, immédiatement étouffés lorsque la rumeur lointaine, annonciatrice d'une nouvelle formation de forteresses volantes, devenait clameur, tumulte et menace.

Cela dura longtemps.

On ne voulait pas croire qu'il y avait la guerre. Et si proche de nous ! Une centaine de kilomètres à peine à vol d'oiseau.

Et puis brusquement un optimisme irraisonné s'empara de nous. On se mit à crier de joie alors que les monstrueux engins de mort nous survolaient. La radio anglaise avait donc raison ; ce n'était pas de la propagande, les Alliés possédaient la maîtrise totale de l'air. Ils pouvaient bombarder les puissances de l'Axe, en tous les points de leurs territoires, traverser toute la France pour détruire les usines de guerre de la Lombardie ! raser la Ruhr ! Et, pour nous qui étions en territoire occupé, c'était l'annonce d'une libération certaine qu'on n'aurait osé espérer un an plus tôt. Le silence des montagnes nous enveloppant à nouveau, on réfléchissait mieux, et notre joie se teintait d'amertume. Combien de civils innocents allaient payer de leur vie ces raids meurtriers ?

Désormais, les raids alliés devinrent les compagnons réguliers de nos nuits. Parfois, lorsque nous partions de grand matin pour le Moine ou les Droites, nous apercevions les longues traînées de condensation qui traversaient le ciel. Là-haut, les bombardiers regagnaient leurs bases lointaines.

Les semaines qui suivirent ce 15 août furent riches en événements. Les nouvelles du monde nous étaient apportées par les hommes du ravitaillement, par les visiteurs. On apprit ainsi le grand revirement politique de l'Italie fasciste après le débarquement des Alliés en Sicile. L'axe d'acier Rome-Berlin semblait bien cassé. Mussolini avait été arrêté par ses propres troupes le 24 juillet et transféré le 25 juillet sur la plus haute montagne des Abruzzes, le Gran Sasso d'Italia, à 3142 mètres d'altitude, dont le refuge-hôtel avait été transformé en prison pour l'accueillir.

Jugeant ma présence inutile au Couvercle, je descendis à Chamonix. La ville était en effervescence. Le roi d'Italie et le maréchal Badoglio avaient

signé un armistice le 8 septembre 1943. On s'attendait à l'arrivée prochaine des Allemands qui, prenant la place des Italiens, occuperaient alors la totalité de la France. Les militaires italiens de la garnison de Chamonix redoutaient d'être embrigadés par les nazis et envoyés sur le front russe, là où ils ne risqueraient pas de se retourner contre leurs anciens alliés. Alors la garnison s'effrita rapidement. Si beaucoup d'hommes furent capturés par les Allemands, quelques officiers mieux informés s'enfuirent par le glacier et le col du Géant pour gagner les maquis du Val d'Aoste ou du Piémont.

La réaction allemande fut aussi rapide que brutale. L'armistice avait été signé le 8 septembre. Le 9, les Allemands pénétraient dans Chamonix, amenant dans leurs bagages les miliciens français et surtout les hommes de la Gestapo. Un régime de fer s'abattit sur la Savoie. La chasse aux résistants commençait tandis que le grand élan de la poussée alliée dans la botte de l'Italie s'évanouissait, que la résistance allemande se durcissait, s'organisait. Le Reich ne s'avouait pas vaincu. Hitler envoyait les commandos parachutistes du S.S. Skorzeny délivrer Mussolini prisonnier sur son rocher, le transférait en Lombardie où il formait, sur ordre du Führer, la République sociale italienne !

Une semaine d'occupation allemande a suffi pour que le ton change. Chamonix n'est plus la ville refuge. Les estivants qui s'y dissimulaient sont partis comme les hirondelles. Les arrestations et les rafles deviennent journalières. J'ai retrouvé discrètement Fernand Tournier. Il tient toujours à ma disposition sa hutte secrète sous l'aiguillette de Bel-Achat. Mais ce ne peut être qu'un refuge provisoire. Si je reste à Chamonix, je serai immédiatement contacté par Vichy. On m'a ignoré jusqu'à ce jour, mais les temps ont changé : Darnand, Luchaire, Lafont sont impitoyables pour quiconque n'entre pas dans leur circuit de trahison. D'autre part, le livre et le film m'ont mis fâcheusement en notoriété à une époque où il vaut mieux passer inaperçu. Si je refuse, c'est l'arrestation. Entre la déportation ou la collaboration éventuelle, il reste une troisième possibilité : le maquis.

Hier encore, j'ai assisté dans une brasserie de Chamonix à l'arrestation et au passage à tabac, sur place, d'un résistant. Quand les sbires de la Gestapo l'ont emmené, il avait la mâchoire brisée, le visage en sang : une loque humaine.

Pourtant, on continue à filmer. Georges Tairraz et André Bac, formant une petite expédition légère, sont actuellement dans l'aiguille du Dru, et leurs images serviront de « découvertes » pour la suite des prises de vues en studio. Le gros de la troupe rentre à Paris. J'avertis Daquin de mon départ. Mon contrat prévoyait que je resterais conseiller technique jusqu'à la fin du tournage. Tant pis ! C'est un cas de force majeure.

Daquin me serre la main mélancoliquement.

— Si je pouvais, je ferais comme toi. Mais je dois faire face, rester jusqu'au bout avec les acteurs, les techniciens. Je ne peux pas les laisser tomber.

Il ajoute avec un sourire en biais :

— Après, mon vieux Frison, j'aurai d'autres occupations !

On se comprenait à demi-mot.

Je ne devais revoir Louis Daquin que quelques années après la guerre, à Paris. Il enseignait à l'I.D.H.E.C. On a évoqué nos souvenirs au cours d'une petite réunion intime, dans un bar à l'angle de la rue François-I^{er} et de l'avenue Montaigne. Puis la vie nous a séparés.

Étrange coïncidence, Daquin est mort le jour même où, ayant réuni des notes éparses, je commençais d'écrire le chapitre de ces Mémoires consacré à l'époque du tournage du film.

Vers la mi-septembre, je pars pour Beaufort. À pied, par la montagne.

Franchissant le col du Joly, je descends sur Hauteluce. La nuit me surprend après ce village : je poursuis mon chemin ; Beaufort n'est plus loin : il dort quelque part dans le grand trou noir, au confluent des trois vallées d'Arêches, d'Hauteluce et de Roselend.

Je marche rapidement, sac au dos, sans fatigue et sans prendre de précautions : je me suis renseigné, la garnison allemande de Beaufort n'est composée que de réservistes autrichiens, une douzaine de douaniers, soldats et caporaux commandés par un Feldwebel. Ce sont de bons pères ravis de leur planque dans ce pays où il ne se passe rien. *Population agricole à majorité catholique, très attachée au maréchal Pétain*, disent les rapports. Il y a du vrai dans cette appréciation, mais souvent l'arbre cache la forêt. En tout cas, la consigne est formelle. La Résistance ne doit entreprendre aucune action dans cette vallée entièrement fermée par de hautes montagnes, et reliée par une seule route carrossable à Albertville. Les Bavarois et les Autrichiens s'y sentent donc comme chez eux. N'a-t-on pas comparé ce pays du Beaufortin aux plus beaux sites du Tyrol ?

La route qui va en direction de Hauteluce passe par les tournants des Vanches, au-dessus des gorges inaccessibles du Dorinet. Je respire à pleins poumons l'air du pays natal. Il a une odeur particulière, et comme Napoléon sentait à cent kilomètres l'odeur de la Corse, l'île parfumée, je reconnais l'odeur balsamique des grandes forêts d'épicéas, les effluves particuliers qui s'échappent des étables où les vaches rêvent en faisant tinter leurs clarines. Les chouettes hululent d'un frêne à l'autre.

La montagne vit, et pourtant je n'ai rencontré personne sur mon chemin.

Comme j'abordais les sombres forêts qui hérissent les remparts du château de La Grande-Salle, la lune s'est levée derrière le Grand Mont d'Arêches et, sans transition, le doux mystère des nuits séléniques s'est étendu sur le paysage familier. Je suis tout à coup heureux, délivré d'une certaine angoisse qui ne m'a jamais quitté à Chamonix, où trop de gens m'entouraient sur le visage desquels je ne pouvais mettre un nom.

Je descends à grands sauts un vion très escarpé, connu des gens du pays, qui aboutit dans la gorge, là où un petit pont permet de franchir le Dorinet. De là, négligeant le chemin vicinal qui rejoint par la plaine la scierie de Domelin, j'emprunterai le sentier de la roche à l'Aigle, qui me conduira sans surprise

derrière la mairie de Beaufort. Chez moi !

Je marche comme dans un rêve. Lorsque, subitement, un commandement rauque, qui me rappelle un souvenir désagréable, me fait sursauter et me libère de mes phantasmes.

Un uniforme feldgrau sort d'un buisson en bordure du chemin vicinal.

— *Halt !* Haut les mains !

Ça y est, ça recommence ! J'obtempère car, derrière le Gefreiter qui m'interpelle, un soldat me tient en respect avec son lourd fusil de guerre. J'ai suffisamment d'expérience pour ne pas perdre mon sang-froid, et malgré la surprise je m'arrête et lève les bras.

C'est l'interrogatoire à la lueur d'une lampe électrique. Le caporal parle un mauvais français.

— Vous venir de... ?

— De Chamonix. (Autant dire la vérité.)

Il ricane.

— Chamonix. *Ach so ! nicht Tourist, Terrorist !*

— *Nein !* Je vais rendre visite à ma famille, mes oncles et mes tantes.

— Papiers !

Je sors de mon portefeuille ma carte d'identité, fabriquée à Chamonix. Il tique sur mon nom.

— Frison-Roche, *Ach so ! Ja, ja !*

Je suis interloqué. Serais-je déjà sur une liste noire ? Un instant, l'idée m'effleure que je ne lui suis peut-être pas inconnu, mais je dois vite déchanter. Ce qu'il a retenu, ce n'est pas la personne mais son patronyme. Il y a des Frison-Roche à Beaufort et mon nom s'étale même en grosses lettres sur la devanture d'un commerçant. Il réfléchit, discute en allemand avec son collègue. Sa méfiance est évidente : un homme qui débouche tout seul, en pleine nuit, d'un sentier que lui-même ignorait... (J'ai su par la suite que mes deux compères étaient venus traquer un renard en cachette. Les Tyroliens sont friands de la viande de renard qu'ils font geler avant de la consommer.)

L'interrogatoire recommence.

— Vous, sans travail...

— *Ja, ja, arbeit...* (Je parle un allemand petit-nègre.)

Je me souviens que j'ai l'ausweis sur moi, délivré par les autorités allemandes, à la demande des producteurs du film. Je ne m'en suis jamais servi et il était mélangé à mes papiers. Je le lui montre triomphalement. Il le prend, le tourne et le retourne entre ses mains. La pièce est indiscutablement officielle.

Il me la rend, amorce un salut militaire.

— *Gut !* Mais vous, pas oublier, sortir la nuit, interdit !... (Il hésite un instant puis me dit sur un ton plus bas :) Beaucoup terroristes, la nuit, dans la montagne...

— *Danke, Danke, Gefreiter !*

Je poursuis ma route en sifflant *Sambre-et-Meuse*. Une demi-heure plus

tard, je frappe discrètement contre le lourd battant de la porte de Céline. Une belle porte en noyer sculpté patinée par les ans. Une lumière apparaît, un pas feutré glisse derrière la porte.

— Qui est là ?

— C'est moi, Céline.

Elle ouvre et je m'engouffre dans la vieille maison chargée de toute l'histoire de mon enfance, me jette dans ses bras. Céline, ma cousine germaine, a quinze ans de plus que moi, je la considère comme ma grande sœur.

— On t'attendait, dit-elle. Avec les nouvelles de la guerre, on se doutait bien que tu viendrais nous rejoindre. Ta chambre est prête.

Elle a tout prévu, Céline.

Ma petite chambre est indépendante, elle donne par une porte-fenêtre directement sur le long balcon de bois, la « galerie » qui court le long de la maison, au-dessus du courant tumultueux du Doron. Les eaux sont basses et il est possible, en longeant le bas des constructions sur des blocs de pierre émergés, de sortir de la ville sans être vu. Pratique en cas de surprise.

On a bavardé longtemps, mes cousins et moi. Le pays est calme, mais beaucoup de jeunes doivent partir au S.T.O. en Allemagne. J'ai un bon travail de propagande à accomplir : empêcher ces jeunes de partir ! Le pays est vaste, on peut s'y cacher.

Ce soir, il est trop tard et trop tôt pour en parler.

Me voici accoudé au balcon, écoutant sous moi le bruit familier du torrent qui a bercé mon enfance. Le chant de l'eau vive raconte ma propre histoire. Combien de temps ai-je rêvé dans la nuit qui s'achevait ? Je ne saurais le dire, mais tout à coup j'ai pris conscience de ma vérité : après un entracte de sept mois, je rentrais à nouveau dans la guerre.

Je me suis senti soulagé d'un grand poids.

CINQUIÈME PARTIE

LES MONTAGNARDS DE LA NUIT

CHAPITRE PREMIER

L'automne s'achève. Merveilleusement beau.

Hier encore, j'aidais Joseph, le mari de Céline, à « creuser » les pommes de terre dans son champ des Villes-Dessous. La récolte n'avait pas trop souffert du doryphore, ce sale insecte, cette calamité qui nous est arrivée dans les bottes de l'occupant, comme si la guerre ne suffisait pas.

La chaleur du jour est douce et l'on pourrait parler de l'été indien. Mais les gens d'ici ne connaissent pas. Pour eux, c'est tout simplement l'été de la Saint-Martin.

Splendeur des feuillages montagnards. Les taillis de fayards, de bouleaux, de frênes et d'érables sycomores composent une symphonie où se mêlent tous les rouges et les ocres de la palette ; les forêts de mélèzes couvrent les « revers » de leur somptueuse parure mordorée, atténuant le voile de deuil des épaisses plantations d'épicéas sur le versant du soleil.

On est bien, le ciel est pur et son bleu léger : léger comme la brise de vallée qui s'élève lentement à l'approche du soir.

Je me suis encagnardé dans un creux de rocher qui domine le coup de sabre gigantesque qui tranche en deux, comme un fruit mûr, la vallée de Beaufort : le défilé d'Entre-Roches le bien nommé, aux parois verticales hautes de trois cents mètres, sur lesquelles j'étudie machinalement un itinéraire de fuite qui pourrait me servir un jour. On ne sait jamais.

J'attends Bulle et je ravive mes souvenirs. Ma dernière rencontre avec le héros de la bataille du col de la Seigne, en juin 1940, date de l'armistice. Il était hospitalisé pour une broncho-pneumonie attrapée au cours des longues veilles passées dans la neige et la tourmente sur la frontière italienne. On avait longuement parlé de l'exploit inattendu de son bataillon, le 80^e BAF, formé de réservistes savoyards, et de trois sections d'éclaireurs-skieurs, seules troupes assurant la couverture de la frontière italienne, tous nos bataillons de chasseurs alpins ayant été envoyés à Narvik. Bulle avait minimisé l'exploit individuel mais déterminant qui avait été le sien dans cette bataille. Songez ! quelques centaines de combattants enrayant et arrêtant définitivement l'attaque de la division fasciste numéro un : dix mille hommes triés sur le volet, et parmi eux des troupes de montagne aguerries, les *Arditi*. Bataille inégale : David triomphant de Goliath, à tel point que l'écrivain italien Curzio Malaparte, qui suivait la bataille comme correspondant de guerre, confondit les combattants des deux camps dans un même sentiment d'admiration.

Le combat se jouait sur les sommets. Un moment vint où la division italienne allait réussir un audacieux mouvement tournant en se défilant sous les crêtes du massif, à près de 3000 mètres d'altitude. Bulle et ses éclaireurs-

skieurs veillaient. Escaladant dans le brouillard et la tempête l'aiguille de Bellaval, il y installa ses hommes, puis, s'apercevant que l'ennemi profitait d'un angle mort de la montagne pour infiltrer ses combattants de pointe directement sous le sommet de l'aiguille où étaient embusqués nos chasseurs, Bulle, sans hésiter, se fit descendre à la corde dans la paroi verticale, s'amarra comme il put et, à moitié suspendu dans le vide, servit lui-même le F.-M., tirant en enfilade de courtes rafales et exterminant les trente *Arditi* engagés dans le passage.

Cette riposte inattendue provoqua l'arrêt de l'offensive italienne, et la retraite sur des positions plus sûres des bataillons engagés dans cette attaque qui aurait dû permettre à Mussolini de conquérir la Savoie sans coup férir. Jamais si peu d'hommes n'auront rendu autant de services à la France. Partout sur le front des Alpes, l'armée avait résisté et, sur ses arrières, les combattants de Voreppe arrêtaient la progression ennemie aux portes de Grenoble.

Maintenant, Bulle coordonne l'Armée secrète, l'A.S., dans le Beaufortin, une partie de la Combe de Savoie et le val d'Arly. C'est un vaste secteur comprenant Albertville, nœud routier important desservant quatre vallées, et barrant stratégiquement la route du Petit-Saint-Bernard.

Le délégué de Bulle à Beaufort est un de ses anciens sergents de 1939-1940, Bruno Canova ; je lui ai demandé de me ménager une entrevue avec son chef. Le rendez-vous a été fixé à ce jour dans les Entre-Roches.

De mon poste, je découvre le pays de Beaufort, canton entièrement fermé par cent cinquante kilomètres de crêtes, et qu'une seule route pénètre au départ d'Albertville. Véritable entité géographique comparable à un « gau » d'Europe centrale. Trois vallées convergent vers le confluent naturel de leurs rivières. Blotti à l'entrée des gorges du Doron, Beaufort est si bien dissimulé qu'on ne peut le voir qu'en tombant littéralement dessus depuis les crêtes. Le village est invisible, mais la pointe de son clocher sort comme une lance d'un puits de verdure ; la cloche égrène les heures et annonce la fuite du temps. Ma pensée vogue vers la grande maison patricienne accrochée à la rive droite du Doron, là où le vieux pont Henri-IV en dos-d'âne traverse le torrent. Maman, arrivée depuis quelques semaines de Paris, y termine sa vie inexorablement. Cet automne, sa santé empirant, son médecin lui a fait obtenir un *ausweis* et elle est venue se réfugier chez sa filleule Céline. J'arrive juste à temps pour adoucir la fin de sa vie. Cruelle coïncidence qui nous réunit après de longues années de séparation. Maman a soixante-treize ans, elle est usée par toute une existence de travail ; son cœur est faible et lui a déjà joué des tours dangereux. Cette fois, j'ai bien peur qu'il ne résiste pas.

Ses deux sœurs aînées, mes tantes Marie et Annette, sont mortes à quelques semaines d'intervalle. Maman, malgré sa santé délabrée, a tenu à faire la longue montée de plus d'une heure par le sentier muletier rocailleux, qui conduit au chalet des Granges, pour assister à la traditionnelle veillée mortuaire de tante Annette. Elle a prié à son chevet puis est redescendue à Beaufort. (Céline et son mari lui ont depuis quelques années arrangé une belle

chambre dans leur propre maison.) Mais l'effort a été trop grand et trop forte la peine. Depuis, maman est alitée et le docteur très inquiet.

Bulle est exact au rendez-vous. Sa silhouette agile grimpe rapidement le sentier à peine tracé à travers un maquis de sorbiers, de noisetiers et de vernes. Il me salue de loin, me rejoint, m'adresse un amical sourire et me donne une large poignée de main.

— Comme on se retrouve !

Il n'a pas changé. Il respire la santé, l'optimisme.

— Ça va mieux qu'à La Chapelle-Blanche ! dis-je.

C'était le jour de l'armistice. Son bataillon avait été replié dans ce hameau à la limite de la Savoie et de l'Isère. Le général Beynet, que j'accompagnais, avait tenu à venir sur place féliciter le héros de la Seigne. Bulle était fiévreux, malade, ses longues veilles dans la neige et le froid l'avaient affaibli, il souffrait d'une bronchite, mais n'avait pas voulu quitter ses hommes.

— Triste souvenir ! dit-il. Mais nous ne sommes pas là pour évoquer le passé. Bruno m'a conté une partie de vos aventures.

— Je viens me mettre à votre disposition.

— J'en prends bonne note, mais soyez patient.

— Je sais. Le Beaufortin doit rester un secteur calme, oublié de l'ennemi.

— Pas la peine de vous demander si vous savez où vous camoufler.

— Pas d'inquiétude à ce sujet, Bulle, j'ai un point de chute dans tous les chalets de ma famille, et il y en a quelques-uns. Tant que ça ne bardera pas, je resterai soit chez Céline à Beaufort, soit au Péchaz chez l'oncle Maxime.

Il réfléchit un instant :

— Tâchez de monter une ou deux fois aux Saisies. Vous y contacterez discrètement Erwin Eckl, l'Autrichien ; il est des nôtres. Peut-être, au cours de l'hiver, pourrez-vous rendre quelques services. Des voyageurs passent, qu'il faut aider. Tous ne sont pas des montagnards.

— Compris.

— Mon nom de guerre est « Baffert ». Le vôtre ?

— Inutile d'en prendre un. Il y a beaucoup de Frison-Roche, et je suis connu comme le loup blanc. Je ne vois pas trop comment je pourrais empêcher les gens de me reconnaître. Mieux vaut évoluer à l'aise, comme si je n'étais pas concerné par les événements.

— Soyez prudent, descendez le moins possible dans la plaine.

— Comment serai-je averti du jour J qui se prépare, si j'ai bien compris ?

— À longue échéance ! mais tout sera prêt. Ne vous inquiétez pas, je vous ferai prévenir, convenons simplement d'un mot de passe.

— Le messenger n'aura qu'à me dire : « Je viens de la part de qui vous savez... » Pas compliqué !

On rit de bon cœur.

On a continué à échanger des idées durant une bonne heure. On a parlé de tout, et en particulier du climat politique si spécial à ce canton de Beaufort vivant encore sa vieille civilisation pastorale. Les résistants y sont encore mal

vus ; pour la majorité de la population, ce ne sont que des terroristes. La propagande les dépeint comme des suppôts de Moscou, ennemis de l'Église ; et, emporté par son zèle apostolique, le curé recrute pour la milice. Cependant, Bulle et moi savons que cette population rurale restée pétainiste est foncièrement hostile aux Allemands. La liste des morts de la commune gravée sur le monument de la place est impressionnante de longueur. Le pays vit encore dans le souvenir de Verdun, de la Somme, du Vieil-Armand, où périrent tant des siens.

— Le moment venu, il sera temps de les rallier à notre cause, dit Bulle, agissons avec la prudence du montagnard. Pourtant, il faut les avertir discrètement du danger qu'ils courent à s'engager dans la milice, même comme gardiens de la foi. Il faut empêcher les jeunes de partir pour l'Allemagne, les soustraire au S.T.O. Vous pouvez faire du bon boulot, mais surtout ne les heurtez pas de front !

Bulle n'est pas seulement un combattant courageux, un chef de grande valeur, c'est aussi un fin psychologue. L'avenir lui donnera raison.

Il se lève. L'entretien est terminé.

Il endosse son sac, me jette en patois : « Ar'vi ! » et dégringole la sente à grandes foulées. Il a pris le chemin de nulle part. Ce soir, il couchera dans une grange à vingt kilomètres d'ici, demain il sera en val d'Arly, les jours suivants en Tarentaise. Il effectuera, bien que pourchassé, des raids de liaison avec Grenoble, Lyon, Chambéry. Commis voyageur de la patrie ! En marche pour l'éternité.

Ce soir, je monte au Péchaz. J'ai besoin de me retremper dans mes premiers souvenirs. La vieille maison natale de maman est immuable. L'oncle Maxime fume sa pipe sur la galerie de bois. Il est devenu aveugle. Demain, comme son fils « remuera » avec le troupeau au village des Curtillets, il descendra à Beaufort chez sa fille Céline, à dos de mulet, à plus de quatre-vingts ans ! L'oncle Maxime n'a jamais voulu passer la nuit ailleurs que dans sa propre maison ou la maison de ses enfants. La maison des Curtillets est grande, sa belle-fille accueillante, mais ce n'est pas la sienne. Orgueil de montagnard !

Noël approche et l'état de santé de maman s'aggrave. Elle accepte chrétiennement sa fin prochaine et s'y prépare dans la prière. J'ai avec elle d'affectueux entretiens. Depuis l'âge de dix-sept ans, je vis éloigné d'elle. D'abord à Chamonix, ensuite à Alger, nous ne nous voyions que rarement, durant de courtes vacances. Elle a eu la joie de connaître le succès de mon premier roman. En bonne montagnarde, elle n'en a pas marqué beaucoup d'émotion, mais elle est fière de son fils, je le sais, et je fonds de bonheur en pensant que j'ai pu lui donner cette dernière joie, moi l'enfant terrible, l'enfant prodigue, qu'elle a une fois pour toutes, en 1923, lâché dans la vie. Elle s'inquiète beaucoup de mon avenir.

— Fais attention ! Tu as réussi, tout le monde t'en voudra, surtout en cette période de guerre. Déjà on te recherche.

— Ne t'inquiète pas, maman, je suis sur mes gardes.

Sa voix chevrote un peu, la longue main aux doigts effilés sort des draps, presse la mienne, s'y accroche.

— On gagnera la guerre, mon petit. Tu y crois ? Sans ça, à quoi ça aurait servi 1914-1918 ?

Jamais nous n'avons été aussi en confiance.

La grande chambre aux murs couverts de papier fleuri sent bon les grandes armoires à linge en noyer. Céline y range les draps entre deux sachets de lavande. Elle soigne maman comme sa propre mère qu'elle n'a pas connue. Les jours passent. Le froid est venu, puis la neige, lentement, à gros flocons un jour, chassée par le vent le lendemain. La terre gèle profondément. C'est l'hiver et maman se meurt. Il faut prendre une décision. Les gens de chez nous n'aiment pas l'hôpital. Le vœu de maman est de mourir ici, dans cette chambre, au pays natal. Cependant, la médecine peut faire des miracles, prolonger cette vie défaillante. Le docteur ordonne le transport à l'hôpital d'Aix-les-Bains. Maman y sera bien soignée, et j'aurai toutes facilités pour des visites discrètes.

Elle accepte de partir.

— Ça soulagera Céline, dit-elle. (Puis elle ajoute :) Mais tu promets de me ramener à Beaufort si ça va mal !

— Promis, maman.

J'ai fait venir un taxi à gazogène. À Aix-les-Bains, je me suis installé discrètement dans un petit hôtel tenu par un camarade. Je n'ai pas eu besoin de remplir une fiche. Tous les jours, je vois ma chère malade. Je n'ai plus d'illusion.

— On ne peut que la prolonger, me dit le docteur.

Dans le temps des fêtes de Noël, on m'apporte une nouvelle stupéfiante. *Premier de cordée*, le film de Daquin, sera donné en exclusivité à Aix-les-Bains. Je l'avais presque oublié, ce film, mais voilà qu'aujourd'hui, tout à coup, il me projette à nouveau dans l'actualité. Je préfère ne pas en parler à maman.

Assister à la première m'est impossible. Il y aura toutes les personnalités locales, la presse. C'est le premier grand film de montagne réalisé en France, un événement dans ce milieu savoyard de la montagne.

Mon ami le peintre Cyril Constantin, qui me reçoit avec quelques amis dans son studio, tourne la difficulté.

— T'inquiète pas. Tu verras ton film depuis la cabine de projection. On te fera passer pour aide-opérateur !

Ce soir-là, j'ai pénétré dans la salle du cinéma par l'escalier dérobé qui menait à la cabine de projection. L'opérateur m'a ménagé une place devant l'une des lucarnes servant au réglage de la projection. Je voyais la salle d'en haut, et principalement le balcon. Il était presque entièrement occupé par des officiers de la Wehrmacht. Et, au parterre, se pressaient les soldats en feldgrau. Bien sûr, il y avait aussi affluence de civils, et surtout beaucoup de personnalités de la montagne. On passa le générique. Ainsi que je m'y

attendais, il n'y était fait mention nulle part de mon nom ni de mon œuvre. *Premier de cordée* était devenu un film de Louis Daquin sur un scénario d'Alexandre Arnoux, musique de Henri Sauguet... Cet oubli me peinait et me rassurait. C'était un avertissement. Peut-être le dernier. J'étais désormais interdit d'affiche.

Quant au film, je découvris la beauté des paysages de montagne. Mais pourquoi, oui, pourquoi avoir intercalé une séquence ridicule dans un cirque avec éléphants, clowns et Chrysis de La Grange tourbillonnant à la corde lisse sous le chapiteau ? Tout ça pour exprimer le vertige ? Mystères du septième art ! J'ajouterai que les circonstances dans lesquelles je le vis ne me permirent pas d'en faire une analyse subtile et une critique véritable. J'avais d'autres pensées en tête. Le climat d'Aix-les-Bains, en effet, devenait déprimant (quelques mois après mon court séjour, l'hôtelier ami qui m'avait hébergé et qui recevait clandestinement des résistants était arrêté, déporté et mourait dans un camp d'extermination : il se nommait Georges Butin) et maman allait de plus en plus mal. Le 4 janvier 1944, le médecin-chef de l'hôpital me convoqua.

— Je vous conseille de ramener immédiatement votre maman à Beaufort, je ne peux plus rien pour elle. Elle s'éteindra doucement.

Un gros taxi traînant derrière lui une chaudière à gazogène nous a ramenés par les routes gelées de la Combe de Savoie jusqu'à Beaufort. Joseph et Céline avaient préparé la chambre, un feu de bois ronflait dans le poêle. Notre chère malade respirait avec peine, un râle profond sortait de sa gorge. Pourtant, entre deux crises, elle me souriait, et sa main pressait la mienne. On resta ainsi quelques heures l'un près de l'autre. Céline allait et venait dans la chambre lorsque tout à coup je la vis pâlir, appeler son mari :

— Vite, Joseph, vite ! Cours chercher le docteur !

Je n'oublierai jamais les minutes qui suivirent.

Maman avait sorti ses bras décharnés de sous les couvertures. Elle ramenait celles-ci sur sa poitrine, dans un réflexe machinal. Ses yeux étaient grands ouverts, voyaient déjà un autre monde que les mourants sont seuls à découvrir. Alors Céline a allumé un bougeoir, sorti son missel et, à genoux devant le lit, a récité la prière des agonisants. Lorsqu'elle a eu terminé, maman était morte. Un grand vide s'était fait en moi.

CHAPITRE II

J'ai attendu un quart de siècle pour écrire *Les Montagnards de la nuit*. C'est l'histoire de la Résistance en Beaufortin, légèrement romancée. Volontairement, j'ai changé la toponymie des lieux et les patronymes des gens. C'était à peine nécessaire car ils se sont tous reconnus et m'ont écrit des lettres amicales. Leur approbation m'a causé une grande joie. J'avais tellement peur de trahir involontairement mes amis des heures difficiles. Voilà qui est fait, n'y pensons plus. Aussi vais-je simplement parler de quelques souvenirs personnels, ça et là, comme ils me reviennent en mémoire.

Ainsi cette soirée de février 1944 où j'arrivai au col des Saisies, après une montée de deux heures à skis et en peaux de phoque, un peu essoufflé, l'entourage des lèvres et les sourcils ourlés de givre, comme une bête polaire.

À 1700 mètres d'altitude, le haut plateau des Saisies est le passage le plus facile entre val d'Arly et Beaufortin. Erwin Eckl, moniteur de ski tyrolien, antinazi notoire et réfugié politique après l'Anschluss, a fondé là-haut une sympathique et modeste école de ski. Il a épousé une Française, rénové un vieux chalet d'alpage en refuge-hôtel comportant quelques chambres, un dortoir et une vaste salle commune. L'ensemble est rustique et sympathique comme le patron. Erwin est un joyeux vivant, et cet excellent professeur de ski est aussi l'un des membres les plus actifs de la Résistance. À la Libération, il obtiendra sa naturalisation pour services rendus. Le moins qu'on puisse faire.

Son chalet sert de relais aux envoyés très spéciaux qui transitent de Savoie en Haute-Savoie à travers les cols. Parachutés en Maurienne ou en Tarentaise, ils franchissent pour venir jusqu'à nous le cormet d'Arêches où Gaspard Blanc les prend en charge. Ils montent aux Saisies, poursuivent leur route par les crêtes jusqu'à Megève (le relais n'est autre que la gendarmerie !). De là ils passent généralement en Suisse, avant de regagner Londres. Sur tout ce trajet, ils sont guidés par des montagnards de chez nous. Braisaz, l'instituteur du hameau des Peumonts, juste sous le col, est chargé du secteur.

Au chalet d'Erwin, la vie en apparence s'écoule douce et sans accroc ; les clients d'Eckl sont des amis skieurs : nécessité oblige, en hiver la route n'est pas dégagée et, depuis Hauteluce, le dernier village, il faut chausser les skis.

J'étais donc arrivé sur le plateau et je gagnais à grandes foulées le chalet, guidé par un éclairage inusité qui formait un halo lumineux sur la neige devant les fenêtres de la salle commune. Pourtant, à cette heure, tout était généralement calme, et les clients retirés dans leurs chambres, tous volets tirés.

Je m'approchai et j'entendis des rires et des chants gutturaux. Collant mon

nez à la vitre givrée, je distinguai des uniformes feldgrau. J'aurais dû m'en douter ! Devant l'entrée, une dizaine de paires de skis peints en blanc de l'armée allemande étaient fichés dans la neige. Pourtant, tout semblait se passer au mieux, on riait et on chantait là-dedans et, de temps à autre, je reconnaissais le cri de guerre d'Erwin, une sorte de gloussement comparable à un coup de klaxon et qu'il émet dans les circonstances joyeuses.

J'étais passablement intrigué. Je savais que nous pouvions avoir toute confiance en lui. Cependant, il paraissait au mieux avec l'occupant qui ne devait pas ignorer sa nationalité. Alors ?

Je me glissai derrière le chalet où se trouvait un apprentis, bûcher, garde-manger, communiquant avec la cuisine. Je pénétrai doucement. Erwin découpait des tranches de jambon. Je lui fis un signe d'interrogation ; il éclata de rire.

— Ce sont des gars de chez moi, ils ne font que passer, et redescendent sur Crest-Volant ; une patrouille d'entraînement sans but spécial. Je leur donne à boire et à manger. Il faut qu'ils emportent un bon souvenir du col. Comme ça on sera tranquilles.

Je montai discrètement dans ma chambre. Une heure plus tard, un brouhaha, des ordres, des bruits de bottes, toute cette agitation signalait le départ de la patrouille.

Je redescendis dans la salle commune où Erwin et sa femme faisaient les nettoyages. Un homme venu lui aussi des chambres du haut nous rejoignit, un peu nerveux :

— Ils sont partis ?

— Bien sûr. Je leur ai même fait un bout de chemin pour qu'ils ne se perdent pas et regagnent au plus vite leurs cantonnements !

Disant cela, Erwin poussa son gloussement familier ; il était content. Puis il me présenta à son interlocuteur.

— Dors tranquillement, lui dit-il, demain Frison te fera un bout de conduite à travers la forêt de Crest-Volant.

L'homme était un envoyé de Londres. Il avait été parachuté en Tarentaise et Braisaz l'avait conduit jusqu'ici. Demain il gagnerait le val d'Arly, Megève et la Suisse. J'ai su par la suite que sous son nom de guerre de « Cantinier » se cachait Jean Rosenthal.

Toute la montagne était ainsi sillonnée de gens tranquilles qui allaient et venaient à la barbe des Allemands. Le vrai danger se trouvait dans la plaine, où des barrages étaient installés à tous les points cruciaux, nœuds de routes, passages à niveau. Mais chacun connaissait son secteur à fond, le réseau était bien organisé, et une patrouille allemande ne pouvait pas se déplacer sans être immédiatement signalée.

Beaufort, je l'ai dit, est un pays fermé ; les nouvelles des autres régions de la Savoie n'y parviennent que difficilement. Celles qui filtrent en ce moment sont très mauvaises. J'ai voulu en avoir le cœur net et j'ai remonté la Charmette et ses rocailles jusqu'à la maison de Marcel B., où se cache un ami.

« Lacroix » est un pseudonyme. Son vrai nom est Lorin, mais je ne le saurai que bien plus tard. Capitaine breveté d'état-major, Lorin est un ancien camarade de Bulle à Saint-Cyr. Fidèle aux consignes de réserve données par ce dernier, il attend le jour J avec impatience. Après l'assassinat de Bulle, il prendra le commandement du bataillon F.F.I. et le conduira comme chef de guerre à la victoire.

Lacroix me confie son inquiétude. La répression dans les villes de la région est terrible. La Gestapo et la milice opèrent des rafles ; le nombre des résistants arrêtés, fusillés ou déportés augmente. Il me confie que tout ne va pas pour le mieux sur le plateau des Glières. Le chef du maquis, Tom Morel, a été tué. Il avait organisé sur les hauts plateaux des Bornes un véritable camp retranché. On mesure mieux en apprenant ces nouvelles la sagesse de Bulle, que certains, qui préféreraient une action directe, trouvent trop timoré. Bulle a commencé la création d'un petit maquis dans le val d'Arly et à Bonnacine, mais sa troupe grossissant chaque jour et risquant d'être un objectif de choix pour les troupes de répression, il a pris la pénible décision de renvoyer chez eux tous ses volontaires pourtant bien entraînés et encadrés militairement. Il savait qu'au premier appel ils pourraient se regrouper autour de lui. Exception a été faite pour les jeunes qui doivent échapper au S.T.O. Ceux-là sont dirigés par une filière bien organisée sur le chantier du barrage du lac de la Girottaz, au fond de la vallée d'Hauteluçe. C'est le photographe Bertrand, d'Albertville, qui leur fournit engagements, cartes d'identité et les dirige sur le lac. Là-haut ils sont encadrés et entraînés par les ingénieurs du barrage et leur chef, Escande. Bulle dispose ainsi d'une compagnie opérationnelle, embryon d'un futur bataillon que rejoindront au dernier moment les centaines d'hommes disséminés dans la nature.

J'ai quitté Lacroix avec des idées tristes plein la tête. J'ai fait une fois de plus la longue montée à skis de Beaufort au col des Saisies et, sans m'arrêter chez Erwin, j'ai poussé sur les cannes et atteint une heure plus tard le sommet du Signal de Bisanne, admirable belvédère entre le val d'Arly et le Beaufortin. On y jouit d'une vue circulaire sur tout le pays de Beaufort, et même au-delà sur les hauts sommets des Alpes : mont Blanc, mont Pourri, Grande Casse, Écrins. La Combe de Savoie, prolongée par le Graisivaudan, découvre la vallée de l'Isère jusqu'aux barrières du Vercors. À l'ouest, la chaîne des Aravis se présente comme une énorme muraille tranchée en son milieu par l'échancrure du col du même nom. Derrière ses hautes falaises calcaires et masqué par elles, se trouve le plateau des Glières.

En cette matinée du 19 mars, le paysage est d'une sérénité exemplaire. Pourtant, derrière ces montagnes qui le masquent, un combat meurtrier est engagé.

Le silence planétaire absolu des hautes terres est tout à coup troué par les lointaines explosions d'un tir d'artillerie. J'entends distinctement les départs et les arrivées des obus. Parfois, le petit nuage d'un éclatement s'élève bien visible au-dessus des cimes dans la pureté du ciel, et matérialise à mes yeux

l'invisible drame.

J'ignore encore que l'affrontement est grave et que je suis le témoin lointain de l'agonie du plateau et de ses héroïques défenseurs.

On a beaucoup épilogué sur la tragédie des Glières. Trente-six ans après, il convient de mieux mesurer les critiques. Les hommes des Glières, authentiques héros, ont été anéantis et, quelques mois plus tard, viendra le tour de ceux du Vercors, formés également en camps retranchés. Échec total ! Comment peut-on parler ainsi ? Il eût été difficile d'opérer autrement. Les Glières, c'était l'exutoire d'Annecy, réservoir bouillonnant de réfractaires dans une ville à forte garnison allemande, épaulée par des miliciens sans pitié. Il était nécessaire de recueillir sur ce haut plateau, qui paraissait inexpugnable, ceux qui à chaque minute risquaient d'être arrêtés, fusillés ou déportés. Tom Morel, ex-officier du 27^e B.C.A., et son adjoint, le capitaine Anjot, secondés par d'anciens sous-officiers du bataillon, étaient qualifiés pour faire d'un rassemblement hétéroclite une formation militaire bien entraînée. À Grenoble, métropole encore plus importante et à forte densité ouvrière, la population était soumise à des rafles quotidiennes. Là aussi, la constitution d'un camp retranché sur le haut plateau du Vercors devenait une nécessité.

A priori, les sites paraissaient imprenables. Inattaquables par les simples forces de police et d'occupation ! Qui eût pu penser que l'ennemi y consacrerait des effectifs équivalents à une division et surtout qu'il mettrait en œuvre l'artillerie secondée par l'aviation ? Critiquer Glières et Vercors, c'est méconnaître les actes d'héroïsme à l'état pur, le sacrifice total des maquisards, l'esprit d'abnégation dont l'ensemble constitue un acte de civisme exemplaire qui à l'époque réveilla les consciences françaises, frappa d'admiration nos alliés. Il était grand temps de réagir, car la masse indolente de la population s'engourdissait aux discours lénifiants des hommes de Vichy. Acte exemplaire qui a galvanisé, au lieu de les désespérer, les résistants de la France entière. Le sacrifice des Glières a magnifié la Résistance, soulevé les indécis contre l'occupant. À dater de ce jour, miliciens, gestapistes et troupes de répression ne connurent plus de répit. Souvent la terreur changea de camp. L'avant-garde de la France libre préparait le terrain, le déblayait au prix de très lourds sacrifices. Sacrifices utiles et non actes d'héroïsme sans lendemain. Honneur à ces martyrs de la liberté transcendés par André Malraux, le 2 septembre 1973, lors de l'inauguration du monument à la mémoire des martyrs de la Résistance, sur le plateau des Glières.

Écoutons la parole du grand tribun :

- « Lorsque Tom Morel eut été tué, le maquis des Glières
- « exterminé ou dispersé, il se fit un grand silence.
- « Les premiers maquisards français étaient tombés pour
- « avoir combattu face à face les divisions allemandes
- « avec leurs mains presque nues – non plus dans nos
- « combats de la nuit, mais dans la clarté terrible des
- « neiges...

« La France avait retrouvé la voix de la mort...

« Passant, va dire à la France que ceux qui sont tombés

« ici sont morts selon nos cœurs. »

(André Malraux, *Le Miroir des limbes*, La Pléiade.)

Bulle avait pour lui la chance de disposer d'un territoire calme, au-dessus de tout soupçon, un espace où la vie individuelle était possible et le ravitaillement assuré. La densité des chalets du Beaufortin permettait d'y disséminer les résistants tout en les gardant au contact. Aux Glières, quelques chalets d'alpage abritaient les combattants. La neige conserve toutes les traces et ils étaient facilement repérables par les avions mouchards, les Fieseler Storch, qui rôdaient sans cesse en quête de renseignements. Sur le plateau du Vercors, même concentration de maquisards rendue nécessaire par les difficultés de ravitaillement et de logement. Rien de tout cela en Beaufortin, où la seule troupe constituée, celle du lac de la Girottaz, était habilement camouflée en travailleurs pourvus de cartes de travail, officielles et reconnues par les Allemands.

Malgré tous ces atouts, je reste persuadé que, si le débarquement allié en Méditerranée n'avait pas eu lieu, le silence du Beaufortin n'aurait pu se prolonger. Déjà des infiltrations s'étaient produites. Après les Glières et le Vercors, il eût été dans nos Alpes la troisième cible privilégiée des Allemands. D'odieuses prises d'otages auraient directement menacé sa population d'agriculteurs montagnards.

Donc le Beaufortin, en ce printemps 1944, est toujours une région privilégiée. Les échos des Glières n'y parviennent qu'assourdis comme les drames qui se déroulent dans la Combe de Savoie, à Ugine, dans les Bauges, où résistants et occupants se livrent une guerre d'escarmouches sans merci, ponctuée de coups de main suivis d'une tragique répression frappant trop souvent des innocents. Les pylônes des lignes de haute tension sautent avec une régularité remarquable. Les aciéries d'Ugine ne fonctionnent plus que sporadiquement. Londres voudrait bombarder Ugine pour anéantir l'usine et arrêter définitivement sa production. Les chefs de la résistance locale ne sont pas d'accord. Bombarder Ugine signifierait anéantir non seulement l'usine mais le village et la population. Des ingénieurs des aciéries assurent qu'ils sont en mesure, par un sabotage intelligent et constamment répété, d'arrêter pratiquement toute la production de l'acier. Ils ont la complicité des ouvriers et de la maîtrise. Après de laborieux pourparlers, Londres accepte et, pendant les mois qui vont précéder la Libération, on pourra assister à un sabotage génial. Tantôt ce sont les câbles électriques souterrains qui sont détruits par une explosion, tantôt les boîtes de réduction spéciales des fours électriques et, quand il le faut, le transformateur d'arrivée de la force aux différents ateliers. Coïncidence, les pièces nécessaires aux réparations n'existent plus en stock. Les Allemands tempêtent. Qu'à cela ne tienne ! On envoie un messager à Lyon. Il en revient avec une pièce de remplacement qui ne s'adapte pas. Il faut recommencer. La panne réparée, c'est un autre point vital du circuit qui est

coupé. De quoi rendre fous les meilleurs techniciens allemands penchés sur ce problème. Les soupçons pleuvent, mais la fermeté de l'ingénieur en chef réussit à convaincre les Allemands que ces coups portés à l'usine proviennent de l'extérieur. À la Libération, tout fonctionnera en quelques heures, les pièces nécessaires, stockées dans une cachette introuvable, ayant été miraculeusement retrouvées.

Arrestations, fusillades se multiplient. Le 18 mai, Ferdinand Millon, propriétaire de l'hôtel Millon d'Albertville, lieu de rencontre des chefs de la Résistance, est arrêté sur dénonciation. Il mourra dans le train qui le déporte à Dachau. Le lendemain, la Gestapo de Lyon, qui a suivi à la trace le colonel Fourcaud, alias « Sphère », chef responsable de la mission Union interalliée chargée de coordonner les actes de la Résistance, et notamment l'organisation des parachutages d'armes, pénètre par surprise dans la boutique de photographie de Raymond Bertrand, notre actif responsable des filières du lac de la Girottaz. Dans son appartement, au-dessus du magasin, Jean Bulle et Bertrand préparent les cartes et documents concernant les parachutages d'armes en présence de Sphère et d'un officier au nom russe, mais qui en fait est lui aussi un émissaire de Londres. Les conjurés sont en pleine discussion lorsqu'ils entendent un brouhaha, puis des cris qui s'élèvent de la boutique. La jeune vendeuse de Bertrand leur tient tête et, par ses cris, alerte ceux d'en haut. Ils réagissent assez vite. Lorsque les policiers envahissent la salle à manger, Bulle et ses compagnons réussissent à fuir par la porte de derrière qui donne sur les collines de Palud, mais le colonel Fourcaud, blessé d'une balle de revolver, saute par la fenêtre, tombe sur la banne de la devanture et ricoche jusqu'au sol où il est capturé ainsi que son compagnon. Dans leur hâte à se saisir de celui qu'ils pourchassaient depuis si longtemps, les Allemands ont oublié de fouiller la pièce. Fourcaud a eu le temps de jeter les plans compromettants dans un vide-poches à la vue de tous. L'héroïque petite vendeuse de Bertrand les fera passer au pâtissier mitoyen. C'est l'histoire de la lettre cachée d'Edgar Poe qui recommence. Personne ne s'aviserait de chercher des secrets dans ces papiers offerts à qui veut les prendre.

La consternation est cependant grande. Les filières sont averties, on suit Fourcaud à la trace : il a été emmené au fort Montluc à Lyon. La Résistance prépare son évasion et la réussira. Ce glorieux combattant de l'ombre s'évadera le 14 juin, gagnera l'Espagne et reprendra la lutte le 1^{er} août 1944 à Londres.

CHAPITRE III

On s'est croisés par hasard sur le sentier qui, du col des Saisies, descend directement à Beaufort par la forêt de Manant et le bois des Vanches.

Je m'étais arrêté à la lisière supérieure de la forêt, sur le plateau marécageux qui domine tout le pays de Beaufort. La vue y est si belle que chaque fois je cède à la contemplation, m'assieds sur une clôture de bois qui délimite une propriété et rêve.

Je rêvais donc devant le panorama circulaire qui va du mont Blanc au Grand Mont d'Arêches en passant par le Grand Fond. Paysage tourmenté qui dresse en plein mitan de sa ligne des crêtes une étonnante pyramide de roche oolithique : la Pierra Menta ou dent de Gargantua, vieux chicot découpé par l'érosion durant les millénaires incalculables des ères géologiques.

Je rêvais et une voix amicale interrompt ma rêverie.

— Alors on se balade ?

Un homme jeune et décidé monte à grands pas. Je ne l'ai pas vu sortir de la forêt, je sursaute, puis le reconnais, c'est un ami.

— Tu m'as surpris !

Braisaz est l'instituteur du village des Peumonts, au-dessus d'Hauteluce. C'est l'un des plus courageux résistants de la région. Un passeur d'hommes remarquable.

— Je suis heureux de te rencontrer. On parlait beaucoup de toi, ce matin, à la radio de Vichy. Tu ne prends donc pas la radio ?

— Je n'ai pas de poste. Lorsque je descends chez Céline, ils prennent la radio anglaise sur un poste à galène. Et que disent-ils de moi à Vichy ?

— T'es pris à partie par Philippe Henriot.

— Qu'est-ce qu'il me veut, celui-là ?

— Paraît que tu as la vie trop belle en France et que ça pourrait bien changer. Henriot a pris comme sujet la clémence du gouvernement de Vichy à ton égard. Il a dit à peu près textuellement : « Frison-Roche connaît actuellement gloire et fortune avec son roman et son film, alors que les dissidents d'Alger ont jugé, condamné et fusillé les membres de la phalange africaine qui avaient combattu aux côtés des Allemands lors de la prise de la ville de Tunis par les Alliés. »

— Je ne vois pas ce que j'ai à faire dans cette histoire.

— Fais attention. Henriot était mauvais ! C'était à la fois une menace et un appel du pied pour rejoindre, pendant qu'il en était encore temps, ce qu'ils appellent la légalité.

— Tu fais bien de me prévenir.

Henriot est le porte-parole officiel de Vichy. C'est un orateur remarquable.

Chaque matin, il lance ses anathèmes sur les ondes.

— Somme toute, dis-je, c'est l'anti-Schumann !

— Si tu veux ! Et ça ne lui portera pas bonheur.

La prédiction de mon jeune interlocuteur devait se réaliser quelques semaines plus tard. Philippe Henriot sera exécuté par un commando de résistants dans son appartement parisien.

En tout cas, me voilà sur mes gardes. Il faudra que je redouble de prudence.

— Merci, vieux frère !

— Fais quand même gaffe aux miliciens.

— Bah ! Ils me connaissent tous, il y a belle lurette qu'ils auraient pu me dénoncer puisque je ne me suis jamais caché ; ils ne l'ont pas fait. Vois-tu, Braisaz, dans toutes ces familles du Beaufortin on compte un ou deux morts de la Première Guerre mondiale. Les gens sont foncièrement catholiques, ils peuvent être anticommunistes, mais je reste persuadé qu'ils sont avant tout antiboches.

— On les a tous étiquetés. Le moment venu, on les sauvera malgré eux, ajoute Braisaz d'un ton sibyllin.

— Ar'vi donc ! Je descends faire un petit tour à Albertville.

— Ne franchis pas le pont des Adoubes.

— Je m'arrête chez Uginet ; il voit tout, sait tout, entend tout et c'est un tombeau. Pas de crainte avec lui.

En dégringolant le sentier forestier, je réfléchis aux paroles de mon ami. Il a raison. L'autre jour, allant aux champignons dans les forêts des revers du Mont, j'ai fait halte chez un lointain cousin. On a bu la gnôle dans sa ferme. C'est un excellent homme que je connais depuis toujours. Sur la cheminée au manteau orné d'une frise de papier glacé, il y avait deux photos dans leur cadre : Pétain et Darnand. Une profession de foi. Comme il a vu que je les regardais avec attention, il y a eu comme une gêne, un moment de silence, puis on a parlé de tout sauf de la guerre et des événements. Je suis certain qu'il connaissait mon aventure et mes idées. Des hommes comme lui, il y en a une quarantaine dans le pays qui ont donné leur adhésion à un mouvement dont ils ne soupçonnent pas la nocivité et l'ampleur politique... Quarante, c'est peu et c'est trop !

Ces réflexions m'ont amené au carrefour des routes de Beaufort et d'Hauteluce où s'arrête le car d'Albertville.

Je me suis assis à la terrasse du café de Manant. Le car avait beaucoup de retard et un couple de touristes l'attendait, marquant une vive impatience.

— On va rater le train de Chambéry ! dit la femme.

— Vous avez l'heure exacte ? me demanda l'homme.

Ils avaient un type israélite très prononcé, et je ne m'en étonnai pas, car il y avait à l'époque beaucoup de familles juives réfugiées en Beaufortin. Les unes venaient de Marseille, d'autres de Lyon. En général, c'étaient des commerçants aisés, heureux de vivre librement dans une région où on ne les obligeait pas à porter l'étoile jaune. Sans être intégrés réellement à la

population montagnarde, ils y avaient rencontré l'hospitalité légendaire des Savoyards, terre d'asile pour tous les proscrits, comme le dit si bien le chant des Allobroges. Bien sûr, pourquoi le cacher ? ils s'adonnaient un peu au marché noir, achetaient çà et là beurre et fromage qu'ils expédiaient à leurs familles restées dans les villes. Mais qui les en aurait blâmés ? Tous ceux qui pouvaient le faire agissaient de même.

Le car a débouché brusquement du virage serré qui le masquait. Il s'est arrêté devant le café de Manant, halte officielle des courriers. Le moteur n'était pas coupé. Les portières restaient fermées. Au volant, je reconnus Armand Blanc, d'Arêches. Je lui fis un signe amical et m'apprêtais à monter, mais son regard étrange m'arrêta net. Blanc, d'un signe de tête, me dissuadait de monter. Il se passait quelque chose d'insolite. Je me reculai doucement jusque sur le pas de la porte du bistrot. Le couple d'israélites s'était avancé. Un sous-officier allemand ouvrit la portière du car. Comme ils allaient monter, Blanc leur dit très haut :

— Complet ! Attendez le courrier régulier qui vient derrière !

— On est déjà en retard pour le train. On se serrera, dit la femme, on voyagera debout.

Le Feldwebel, qui portait les écussons des S.S. sur son col, suivait attentivement la scène. Non, il ne se trompait pas : des juifs ! quelle aubaine ! Son regard était devenu d'une cruauté inouïe.

— Mais non, chauffeur, il y a de la place, madame a raison, on se serrera !

Il tonitrua des ordres à l'intention des passagers du car.

— Allons ! serrez-vous là-dedans !

Il avait poussé le couple vers l'arrière. Peut-être réalisèrent-ils seulement à cet instant leur tragique aventure, car on entendit un grand cri qui se termina par un gémissement général. Le véhicule était rempli de femmes et d'enfants ramassés au cours d'une rafle dans la vallée d'Arêches. Les deux malheureux qui craignaient de rater le train de Chambéry avaient pris sans le savoir le train pour l'éternité.

Bouleversé par cet épisode dramatique qui ternissait l'idéale beauté d'une journée de printemps, je renonçai, on l'imagine, à descendre à Albertville.

Plus tard, j'ai trouvé un moyen très simple de m'y rendre sans être remarqué.

Mon cousin Joseph, le mari de Céline, ajoute à sa profession de limonadier celle de maquignon. Il parcourt les champs de foire, achète et revend du bétail. Il est connu comme le loup blanc, m'emmène souvent avec lui dans ses tournées. Sur les champs de foire, on ne parle que le patois, qui est un véritable dialecte, et ce patois je le possède à fond, dans sa forme et dans ses expressions locales. D'autre part, ces journées me rappellent mes émerveillements de petit garçon lorsque j'accompagnais l'oncle Maxime à la foire d'automne, ou à celle des taureaux de trois ans descendus des montagnes.

Une journée à la foire avec Joseph, c'est une journée de détente absolue.

Cela me remonte le moral qui en a bien besoin, car je n'ai absolument aucune nouvelle de ma femme et de mes enfants. Alors, pour oublier, je vais et je viens avec Joseph, à la foire de Queige, à celles d'Albertville, de La Bathie..., marchandant avec ses collègues pour le plaisir de parler patois, de faire étalage de mes connaissances bovines, buvant force coups de blanc de Savoie sur les tréteaux de bois qui débordent des bistrots sur le foirail.

Toute une vie locale grouille dans ces rassemblements de paysans et d'éleveurs que ne semble pas avoir troublés la guerre ; cette image d'un autre temps fait oublier le maquis, les persécutions, le danger.

À force de fréquenter les foires, je connais tous les maquignons de la région. Ils s'imaginent que Joseph et moi nous travaillons en cheville et je me garde bien de les en dissuader. Avec eux je discute aussi bien des avantages de la race tarine en haute montagne que de la meilleure rentabilité de la race d'Abondance dans les Préalpes. Je leur parle quelquefois des combats qui opposent dans la vallée de Chamonix et au Val d'Aoste les belles « reines » aux cornes blanches de la race brune des Alpes. Bref, à leurs yeux, je suis un connaisseur. Quand ils me voient, ils m'interpellent : « Hé, le cousin ! J'ai une belle vache à te vendre ! »

Moi, acheter une vache ? Pour quoi faire ? Cependant, je ne peux pas leur dire la vérité, ils seraient déçus et me tourneraient le dos.

Pourtant, j'ai acheté une vache. Une fois, une seule fois !

Ce qui m'est arrivé ce jour-là, c'est un peu à cause de l'abus du vin blanc, ce petit blanc très sec, clair comme de l'eau, qui provient des coteaux de Montmélian.

La foire d'Albertville se terminait ; j'avais laissé Joseph à ses affaires, car je voulais remonter à pied à Beaufort. Dix-huit kilomètres, c'est excellent pour la santé. J'avais fait halte dans un bistrot de Venthon, au-dessus d'Albertville, et j'y avais rencontré un collègue de Joseph passablement éméché. On avait longuement discuté. On n'était pas très frais, et la scène aurait enchanté René Fallet. L'homme, dans son entêtement, me proposait une belle vache. Il ne l'avait pas descendue à la foire, elle aurait perdu des kilos. Non, elle était en montagne, dans un gras pâturage ; elle n'avait pas eu de veau depuis deux ans ; pas de lait, rien que de la viande. Il la réservait à un connaisseur et ce connaisseur c'était moi. La livraison serait facile, me disait-il. Les montagnes d'Hauteluce, c'est pas loin du lac. Je ne comprenais pas pourquoi il disait tout ça. Mes idées étaient embrouillées, mais peu à peu l'idée d'acheter cette vache cheminait en moi. Je posais des questions pertinentes, il répondait à tout. Enfin, on est tombé d'accord sur un prix. Le marché était conclu. On ne sort pas souvent d'argent dans ces transactions, on tope dans la main, cochon qui s'en dédit ! C'est plus sûr qu'un acte notarié. Songez à l'interdit qui pèserait sur un maquignon qui aurait manqué à sa parole.

Lorsque je repris le chemin de Beaufort, j'avais oublié la vache, le marché, la foire. La longue marche m'avait à la fois dégrisé et lassé, et je retrouvai

avec plaisir ma chambre bien douillette où, bercé par le grondement permanent du torrent, je m'endormis profondément.

Le lendemain, je me réveillai la bouche pâteuse. M'étant étiré en bâillant, la mémoire me revint et je me dressai, affolé.

— Céline ! Céline !

Elle accourut, effrayée.

— Ça ne va pas ?

— Céline, je crois bien que j'ai acheté une vache.

— Toi ? Pour quoi faire ?

— C'est ce que je me demande. Sacré vin blanc, il en fait faire des bêtises.

Céline est la bonté même. Elle contint son envie de rire.

— Attends, j'appelle Joseph.

Joseph arriva. Je lui racontai par le menu comment ça s'était passé : j'étais avec son ami, on avait fait un bout de route ensemble, on avait bien causé, bien bu, etc.

— Je vois ça, et tu l'as payée combien, cette vache ?

Je lui dis le prix, décrivis la bête.

— Et où est-elle, cette merveille ?

Je dus avouer piteusement que je ne l'avais jamais vue. Il réfléchit un moment.

— Si elle correspond à ce que tu m'as dit, tu ne t'es pas fait rouler, c'est déjà quelque chose.

— Ouais ! Mais je ne l'ai pas encore payée, cette vache, on a simplement topé dans la main.

— C'est tout comme ! Attends, je vais arranger ça.

Il décrocha le téléphone.

— C'est toi, le Guste ? Mon cousin t'a acheté une vache hier soir.

— Oui, une belle. Même que je l'ai laissée filer avec un prix trop bas. Il sait marchander, ton cousin.

— Seulement voilà, il n'est pas maquignon.

— ...

— Mais ne t'inquiète pas, ta vache je la prends, tu me la descendras un de ces jours.

— Tout compte fait, c'était trop bon marché, dit l'autre, je préfère la garder. Ben, mon cochon ! T'as un sacré cousin. Je l'avais pris pour l'acheteur du lac de la Girottaz ! Ça fait rien, Joseph, on a passé un bon moment.

CHAPITRE IV

— Trop jeunes ! S'y prennent mal ! Arriveront à rien !

L'homme marquait sa désapprobation devant les assauts infructueux des jeunes maquisards qui avaient attaqué l'hôtel de La Roche où cantonnaient les quatorze douaniers autrichiens de la garnison de Beaufort. Ces derniers avaient, dès les premiers coups de feu, transformé le bâtiment en forteresse. Embusqués derrière chaque ouverture, ils couvraient de leur tir précis et économe la rue principale et le champ de foire sur toute sa longueur. Ce spectateur très intéressé était un Beaufortain dans la cinquantaine, un peu marginal, qui s'était mêlé aux combattants dès les premiers assauts.

Le combat durait depuis l'aube, et la petite garnison de la Wehrmacht résistait toujours avec acharnement aux assauts dispersés, ponctués des tirs de mortiers légers du commando F.T.P. d'Ugine.

— Vous n'y arriverez pas de cette façon ! dit l'homme avec désinvolture à leur chef, un grand gaillard au visage dur et énergique, vraie tête de baroudeur coiffée d'une curieuse casquette à pont sur le devant de laquelle il avait agrafé une étoile rouge métallique, insigne de son commandement. Il était vêtu d'un uniforme délavé, vareuse à col dolman et culottes de drap, dont la teinte primitive avait peut-être été brune, ou grise ou verte.

— Vraiment ! fit l'interpellé, qui dévisagea avec ironie son interlocuteur.

Il n'avait pas l'habitude de voir discuter ses ordres. Mais, comme l'homme le regardait placidement et sans crainte, il réprima sa colère.

— Comment agirais-tu, toi qui me critiques ? – Il se cherchait des excuses. – On nous rabâche depuis des mois que les douaniers de Beaufort sont des sacs à vin sans envergure. Je ne les ai pas pris assez au sérieux.

— Viens avec moi, dit l'homme.

Ils contournèrent l'hôtel et, par des traverses et en se faufilant derrière des murettes, se retrouvèrent le long d'un baraquement d'un étage qui servait de remise à tout faire. Cet apprentis sans étage était en planches et joutait le bâtiment principal.

— On va foutre le feu à cette bicoque, dit l'homme. En l'aidant un peu, il se communiquera à l'hôtel. T'as des grenades incendiaires ?

— Non ! On pourrait fabriquer des cocktails Molotov ?

— Ah ! t'es russe ?

— Je suis « Paul », chef des F.T.P. d'Ugine, et ça suffit. Et toi, le vieux, t'es de Beaufort ? Je croyais qu'ils roupillaient tous dans ce pays.

— Ils ont peut-être leurs raisons de dormir comme tu as les tiennes d'agir. Maintenant il est trop tard pour discuter, je vais t'aider.

Muni d'une échelle, l'homme grimpa sur le toit d'ancelles puis, avec des

bouchons de paille bien placés, il mit le feu aux quatre coins de la toiture. Les flammes léchaient le mur de l'hôtel dont la partie supérieure était couverte d'un voligeage. En moins de dix minutes, le feu se communiquait à la charpente. L'hôtel prenait feu. Satisfait, l'homme contempla son œuvre.

— Ils sont faits comme des rats ! dit-il.

Puis il s'éloigna sans un mot, se retirant à l'écart pour jouir du spectacle.

Venant du champ de foire, une clameur s'éleva, couvrant les détonations de plus en plus espacées des F.T.P. Ils avaient vu la fumée ; on avait mis le feu à l'hôtel. Les plus jeunes chantaient déjà victoire, et s'avançaient imprudemment, tirant sans discernement des coups de revolver, progressant d'un arbre à l'autre pour éviter le tir précis des soldats.

Il était encore trop tôt pour pavoiser.

Paul regroupa ses jeunes derrière le parapet qui borde la rive droite du Doron devant le champ de foire. La situation des assiégés devenait intenable. Leur chef, le beau sous-officier qui se pavanait dans le pays et se montrait plus que courtois avec les dames, avait rejeté toute son insouciance. Il avait réussi à résister cinq heures contre la horde indisciplinée, mais il savait que les secours tant espérés arriveraient trop tard. La ligne téléphonique le reliant à la Kommandantur d'Albertville avait été coupée dès le début de la bataille. Il avait tenu ferme et galvanisé ses hommes, de vieux territoriaux qui s'étaient révélés des soldats irréprochables et courageux, car il espérait que, découvrant la coupure des communications téléphoniques, ne recevant pas le rapport quotidien qu'il devait fournir, ceux d'en bas n'hésiteraient pas à lui envoyer des renforts. Maintenant il était trop tard. Loin de songer à se rendre, le Feldwebel décida une sortie en force. Il galvanisa sa poignée de vétérans et s'élança le premier, balayant la rue du tir de sa mitrailleuse. Cinq soldats l'avaient suivi qui furent fauchés immédiatement par la riposte de Paul. Bien retranché derrière le parapet du Doron, il servait lui-même le lance-grenades. Le sous-officier avait été tué ainsi que quatre de ses hommes. Le cinquième soldat gisait à terre, grièvement blessé. Les partisans, surpris par la sortie des Allemands, avaient également subi des pertes : plusieurs blessés gémissaient sur l'herbe du pré de foire. Constatant l'échec de leur sortie, à moitié asphyxiés par la fumée de l'incendie, le restant de la garnison arbora un linge blanc au bout d'un fusil et se rendit aux maquisards.

Ceux qui de loin avaient assisté au drame entendirent la voix de Paul qui ordonnait le cessez-le-feu, rassemblait ses hommes. Les Allemands sortaient un à un de l'hôtel en flammes, immédiatement désarmés.

Un silence tragique pesa sur Beaufort.

L'homme qui avait aidé Paul sortit de l'ombre à nouveau :

— Maintenant, les gamins, faut foutre le camp si vous ne voulez pas avoir toute la Wehrmacht sur le dos ! Suivez-moi.

Il prit la tête du détachement. Maquisards et prisonniers le suivirent en direction du château de La Grande-Salle.

— Où nous conduis-tu ? dit Paul.

— On va rejoindre Arêches par les revers du Mont, mais sans prendre la route.

Les Beaufortains, qui jusque-là s'étaient prudemment tenus à l'écart, sortirent juste pour voir les derniers hommes disparaître dans les petits bois du versant de l'ombre.

Le maire et le docteur, aidés par quelques commerçants, relevèrent les blessés que les F.T.P. n'avaient pu emmener avec eux.

— Portons-les dans une salle de la mairie où je puisse les soigner, dit le docteur.

— Tous ? hasarda une voix.

— Bien sûr ! La Croix-Rouge ne regarde pas les uniformes !

Ils firent comme il avait dit.

J'ai été le témoin impuissant de ces heures difficiles.

Dès la pointe du jour, les maquisards, qui avaient bivouaqué la veille dans un petit bois entre les Curtillets et Domelin, comme je l'appris par la suite des habitants de ces villages, avaient envahi Beaufort, sans prendre trop de précautions. Commandés par un ancien des Brigades rouges internationales, leur troupe disparate était encadrée par une poignée d'éléments aguerris, auteurs des nombreux coups de main et embuscades, ces dernières semaines, dans le val d'Arly et la Combe de Savoie. Coups de main qui avaient provoqué de furieuses réactions des troupes d'occupation. C'est ainsi que Jean Bulle, Gaudin, « Incidence », Cantinier et quelques autres chefs de la Résistance avaient dû fuir rapidement leur P.C. de Queige pour se réfugier dans les montagnes d'Hauteluze.

Je fus réveillé très tôt par les premiers coups de feu. Joseph entrouvrit la porte de ma chambre. Il était très inquiet.

— Faut te lever ! Les F.T.P. ont envahi Beaufort, ils attaquent le poste allemand.

Je sursautai, étonné. Que venaient faire ces résistants d'un autre secteur dans ce Beaufortin tenu jalousement et discrètement en réserve par Bulle ?

Je m'habillai rapidement. À côté de mon lit, un sac de montagne était toujours prêt, contenant quelques vivres, une paire de chaussures de montagne, et un précieux sachet de poivre moulu en prévision d'une redoutable intervention de chiens policiers dressés pour la traque aux terroristes.

— Tout ça n'est pas clair, dis-je au mari de Céline, je vais monter aux Outards voir ce qu'en pense Lacroix.

Déjà le combat prenait de l'ampleur. Quelques jeunes, foulard rouge noué autour du cou, erraient à travers les rues principales, revolver en main, tirant sans viser à cent mètres de distance sur les murs centenaires de l'hôtel. Comme l'un d'eux demandait à boire, Joseph, tout en lui versant un verre de vin, entreprit de le questionner :

— D'où sortez-vous ?

— D'Ugine et du lac, avec Paul. On est venu secouer le secteur, riposta

avec fierté le jeune.

— À votre place, je ne traînerais pas trop longtemps. La répression peut être violente.

— Bah ! fit l'autre qui s'éloigna en sifflotant.

— Je vais voir où ils en sont, dis-je à Joseph.

— Fais attention !

Il avait raison, le tir désordonné des assaillants se traduisait en balles perdues qui sifflaient aux oreilles. Rasant les murs, je m'approchai du lieu du combat et constatai que les Allemands, solidement retranchés, s'étaient rapidement organisés. Leur tir était économique et précis. Quelques jeunes en avaient déjà fait la cruelle expérience, et les blessés se dispersaient dans les ruelles de la vieille ville.

Je m'étonnai cependant de la lenteur apportée par la garnison d'Albertville à envoyer des secours. Dix-huit kilomètres sur une bonne route, cela prend peu de temps pour une colonne motorisée, et il faudrait encore moins de temps pour exterminer la téméraire petite troupe, courageuse mais inexpérimentée, et sachant mal utiliser son lance-grenades et son petit mortier de campagne. Ce retard inexplicable était leur dernière chance.

Suffisamment informé de la situation et conscient du danger que couraient les habitants de Beaufort, je pris le chemin escarpé du Dard qui débouche sur le plateau des Outards où je savais trouver le capitaine Lacroix. Je lui fis le récit de ce que je savais. Il explosa.

— C'est une connerie sans nom ! Ils vont se faire exterminer pour rien, et ils vont détruire toutes nos espérances. Si tu savais le mal que Bulle, Sphère, Gaudin, Bertrand se sont donné pour convaincre les services alliés que le Beaufortin était la seule zone calme de la région, la plus propice et la mieux placée géographiquement pour un parachutage massif le moment venu ! Depuis quelques semaines, les directives par radio se précisent, m'avait confié Bulle.

En l'absence de Bulle, Lacroix est le seul qui pourrait me donner des ordres.

— Restons en dehors de cette attaque suicide, me dit-il. Obéissons strictement aux consignes données par Bulle, elles me concernent tout autant que toi : attendre ! Je sais que c'est râlant, mais on doit obéir. Allons voir jusqu'au-dessus de La Roche ce qui se passe à Beaufort.

Les tirs sporadiques continuaient. Armés de jumelles, bien camouflés dans un bosquet, on pouvait suivre les phases du combat. Lacroix critiquait en connaisseur.

— Celui qui les commande connaît incontestablement son boulot.

— Son nom de guerre est Paul. C'est un Russe des B.R.I., je crois.

— Il est surtout compétent pour la guérilla ; il est tombé sur un os. Les vieux douaniers se défendent en soldats bien entraînés. Sa troupe me paraît composée surtout de jeunes inexpérimentés recrutés au hasard. Les Allemands les ont vite jugés. Leur tactique est simple : se barricader et attendre les

secours.

— Bizarre ! Ces secours, logiquement, auraient dû être là au plus tard une heure après le début des combats.

— Les lignes téléphoniques ont sûrement été coupées.

Je pensais comme Lacroix. Tendre une embuscade au coin d'un bois, attendre une colonne militaire dans une gorge de montagne, tirer quelques rafales, détruire véhicules et servants puis se replier et disparaître dans la nature, cette tactique de harcèlement avait été féconde. Elle ne correspondait pas au combat actuel. Les trente ou quarante maquisards de Paul, mal armés, et surtout n'ayant subi aucun entraînement, luttèrent à armes inégales contre les quatorze briscards autrichiens.

C'est arrivés à ce stade de nos réflexions que nous avons assisté au manège singulier du vieil homme, à l'incendie de l'hôtel.

— Provisoirement ils ont gagné, dit Lacroix. Hélas ! attendons la suite. Ils feraient bien de déguerpir immédiatement.

— En laissant les habitants de Beaufort se débrouiller avec la colonne de représailles, dis-je amèrement.

Nos pensées étaient sombres.

En bas, l'exode des civils avait commencé. On les voyait refluer vers nous. Une colonne de femmes et d'enfants nous rejoignit au hameau des Outards puis gagna le village des Curtilletts, bien situé pour suivre à la jumelle la suite des événements. Installés çà et là chez des parents ou amis, les civils se groupaient sur les galeries de bois des maisons et surveillaient anxieusement la ville d'où s'élevait encore la fumée lourde de l'incendie.

Un silence général s'était établi dans la conque rocheuse où gisait la ville ; mais en altitude on entendait encore le grondement régulier du Doron apporté par la brise. Tout autour, dans les champs des Curtilletts, le concert de milliers de sauterelles frottant leurs élytres accompagnait les chants d'oiseaux ; ces chants avaient repris aussi soudainement qu'ils s'étaient tus dès les premières rafales des armes à feu. Cette journée de juin était d'une douceur infinie.

Pourtant les civils, amassés sur les balcons de bois ajourés, sur les galeries où finissaient de sécher des gerbes de luzerne, avaient peur. Peur des représailles. Car tout se savait. En bas, dans la Combe de Savoie, en basse Tarentaise, la riposte allemande aux attentats du maquis avait été terrible : arrestations, prises d'otages, notables fusillés sur place, villages incendiés comme à Feissons-sur-Isère ou au Phalanstère d'Ugine ! Et maintenant ce serait le tour de Beaufort, ils n'en doutaient pas !

Un lointain ronronnement se fit entendre qui s'amplifia, se transforma en vrombissement de moteurs.

Un cri général s'éleva :

— Les voilà !

Une femme poussa un grand gémissement, d'autres se mirent à pleurer.

Puis on vit la colonne allemande qui débouchait tout en bas dans la vallée du virage de la roche à l'Aigle, et s'arrêtait sur le champ de foire devant les

ruines calcinées de l'hôtel.

Alors chacun attendit, le cœur battant, le moment où les premières flammes s'élèveraient dans la rue principale, qui seraient suivies, ils n'en doutaient pas, des premières salves de la répression, et chacun frémit en se souvenant que quelques hommes courageux, le maire, M. Viallet, le D^r Lambert et quelques autres, étaient restés pour attendre les Allemands.

Mais il ne se passait rien.

Si ! le silence. Le silence absolu. Et, bien qu'entourée de centaines de chalets habités égrenés sur les versants de la vallée, cette foule se sentit obscurément prisonnière, oubliée du monde, isolée dans ses montagnes, livrée à la mort.

Plus tard, Joseph arriva tout essoufflé. Il était chargé de prévenir ceux qui s'étaient réfugiés sur ce versant qu'il fallait redescendre à la ville. Ils ne risquaient plus rien, disait-il, mais les Allemands exigeaient comme preuve de leur non-participation au combat qu'ils reprennent leurs occupations. Ordre des Allemands ! On hésitait encore. Fallait-il les croire sur parole ? Joseph était ferme. Pour lui, l'affaire, en ce qui concernait les Beaufortains, était terminée, la ville sauvée. Tout cela n'avait tenu qu'à la déclaration du grand blessé allemand que le D^r Lambert avait soigné de son mieux dans la salle de la mairie.

Et Joseph raconta ce qui s'était passé :

— Quand le Hauptmann qui commandait la compagnie envoyée en renfort arriva devant l'hôtel brûlé, il se rendit immédiatement à la mairie où les corps des soldats allemands avaient été transportés par les soins du maire. Il ne contint plus sa fureur. Pour commencer, il donnait l'ordre de brûler l'hôtel du maire séparé de l'hôtel de La Roche par une simple ruelle. Mais celui-ci, avec un courage qu'on ne lui aurait pas soupçonné, lui tint tête avec fermeté.

— Nous ne sommes pour rien dans cette histoire.

— Je vous ferai fusiller pour l'exemple !

Le capitaine allemand se penchait sur le brancard de fortune où était étendu le grand blessé allemand. Il l'interrogeait longuement. L'officier ne paraissait pas convaincu de ce que l'autre lui racontait. Alors, devinant que ni le docteur ni le maire ne comprenaient l'allemand, le blessé parla dans un mauvais français, et disculpa Beaufort et ses habitants :

— Ces gens sont innocents, en plus ils m'ont bien soigné. Sans eux je serais mort.

— Ils ont aussi soigné les terroristes ! hurla l'officier.

Le soldat affirma ensuite n'avoir reconnu aucun habitant de la ville parmi les assaillants. Il réussit à convaincre le chef du détachement.

— Je veux bien vous croire, dit-il au maire, mais expliquez-moi pourquoi la ville est désertée. Comme si ses habitants s'étaient reconnus coupables.

— Ils ont peur des représailles. C'est humain.

— Alors, qu'ils prouvent leur bonne foi. Qu'on envoie des émissaires pour leur dire de revenir, tous, sans exception. Je veux que la vie reprenne ici

comme avant. S'ils ne reviennent pas, je brûlerai Beaufort.

Des volontaires s'étaient offerts, et Joseph était monté rapidement nous prévenir. D'autres iraient au Bersend, au Mont.

Femmes, vieillards, enfants redescendirent les sentiers pierreux qui coulaient de la montagne comme des oueds à sec.

Pour les Beaufortains, l'affaire était réglée. Mais, pour les maquisards, la grande traque commençait. De nouveaux renforts arrivaient et, par petits groupes bien armés, les Allemands se dispersaient dans les trois vallées, grimpaient par les sentiers et les chemins muletiers, se portaient aux points stratégiques.

Je décidai d'aller passer la nuit au Péchaz, chez l'oncle Maxime. On veilla très tard, toutes les lumières voilées, écoutant les bruits de la nuit. Depuis le Péchaz, on domine la vallée de Beaufort dans sa plus grande longueur, et malgré la différence d'altitude de plus de cinq cents mètres les bruits montent et y parviennent avec une netteté impressionnante.

Cette nuit-là, l'une des plus courtes de l'année, fut constamment troublée par le rassemblement motorisé des forces allemandes.

Tôt le lendemain matin, Joseph, le deuxième fils de l'oncle Maxime qui habitait avec sa famille un chalet en dessous du Péchaz, monta rapidement me prévenir. Joseph, je l'ai écrit, a été un baroudeur exceptionnel de la Grande Guerre, simple soldat mais médaillé militaire et croix de guerre avec palmes, et pour lui les Allemands resteront toujours les Allemands des tranchées de Verdun.

Lorsqu'il est arrivé à portée de voix, il m'a crié tout essoufflé :

— Les Boches montent depuis les Outards. Ils patrouillent partout. Ils sont juste en dessous de chez moi !

En effet, à quelques centaines de mètres des chalets, les premières tenues feldgrau débouchaient sur le plateau. On voyait briller les lentilles des jumelles avec lesquelles ils observaient chaque sentier, chaque mouvement de personne, chaque activité humaine. Si je m'enfuyais précipitamment, cela pourrait attirer leurs soupçons ; les habitants du Péchaz risqueraient d'en pâtir. Non ! il valait mieux rester.

On tint un petit conseil. Finalement, je dis à Jean :

— L'important est qu'ils me voient travailler avec vous. On va aller faucher la luzerne, sous le gros merisier, au pied du Vargne.

Nous sommes partis tous deux, lentement, au pas mesuré des montagnards, la faux sur l'épaule. Toute la matinée, j'ai fauché, fauché, et j'ai pu voir la patrouille allemande s'installer au Péchaz, occuper la maison de l'oncle Maxime. Il nous fallait cependant redescendre, prendre part au repas des gens de la ferme. On s'est chargé chacun d'une trosse de luzerne fraîchement coupée ; on est revenu au Péchaz. La porte de la grange s'ouvre derrière le chalet et, par l'effet de la pente, on y accède de plain-pied. Une sentinelle montait la garde à cet endroit, mitrailleuse en travers de la poitrine. On est passé devant elle, portant nos lourdes charges. Elle nous a suivis, sans dire un

mot, dans le fenil. On a basculé la luzerne sur l'aire de la grange puis on s'est essuyé le front dégoulinant de sueur, et j'ai averti Jean :

— On parlera patois désormais. Tu le diras à Léa, à l'Henriette. Pas un mot de français entre nous !

— *Dé compra ! on presdera patois !* (Compris ! on parlera patois !) a répondu Jean.

L'Henriette avait préparé la soupe et le bacon. On se mit à table, on échangea quelques mots entre nous. Le sous-officier qui commandait la patrouille et qui s'était assis sans façon à nos côtés m'examinait avec intérêt.

Il parlait un français un peu rauque mais correct.

— Vous êtes de la famille ?

Je montrai le vieil oncle Maxime :

— Le frère de ma mère.

— *Ach so !* Vous travaillez avec eux ?

— Bien sûr.

Ma main gauche semblait l'intéresser prodigieusement.

Pour mon malheur (du moins ce jour-là), j'ai des mains ridiculement petites eu égard à ma grande taille ; sûrement pas des mains de bûcheron ou de labourer. En plus, j'ai toujours porté à la main gauche mon alliance, et surtout une bague chevalière en or, très simple, cadeau de ma mère pour ma première médaille de sauvetage à dix-neuf ans. Cette bague n'a jamais quitté mon annulaire depuis 1925. Mais le fait qu'un paysan porte une telle bague intriguait avec raison le sous-officier.

— Jolie bague ! dit-il.

Je sentis qu'il me soupçonnait ; j'eus la riposte heureuse.

— Souvenir ! Maman, morte il y a quelques mois, m'avait donné cette bague.

Était-il romantique ? Il me crut sur parole. Tout au moins je l'imaginai. Comme il tenait à parler français, et pour éviter qu'il me posât trop de questions, je m'intéressai à lui. Je le questionnai sur sa famille. Il me fit comprendre qu'il n'était pas allemand, mais luxembourgeois. Je comprenais mieux maintenant sa feinte indifférence. Hitler avait mobilisé dans les rangs de la Wehrmacht toute la jeunesse luxembourgeoise, de gré ou de force. Mais déjà l'aura du Führer se ternissait.

Avec lui ça allait, mais son Gefreiter ne me lâchait pas d'une semelle. Le repas terminé, je descendis à l'écurie où Henriette procédait à la traite. Je pris moi-même un ciselin pour l'aider. Je lui dis en patois de me laisser le soin de conduire les vaches au pâturage. Il fallait que je m'éloigne, car j'ignorais tout des intentions des Allemands. Une seconde patrouille était passée sous le Péchaz, elle avait suivi le chemin des Villes-Dessus et s'était établie sur le seuil rocheux de l'ancien verrou glaciaire. Le pays était bouclé.

Le caporal m'avait regardé traire, puis détacher les vaches de leurs crèches. Mes gestes étaient naturels. La bague exceptée, j'étais bel et bien un paysan. Du moins le pensa-t-il, car, lorsque je m'éloignai, conduisant le troupeau vers

un pâturage très raide qui domine le hameau du Péchaz, il ne formula aucune objection à ce départ. Jean, sur mes conseils, était retourné à son champ de luzerne, Henriette faisait la tomme, Léa sa jeune fille s'affairait à la cuisine, et l'oncle Maxime, aveugle, fumait sa pipe sur la galerie, en apparence indifférent à tout, mais vivant intensément cette journée tragique. Plus tard, il ne cessera de répéter :

« Les Allemands au Péchaz ! Les Allemands au Péchaz ! Si on avait pu penser ça en 1918 ! »

Avec les vaches il faut être patient. La patience des bergers. Bien que j'eusse grande hâte de m'éloigner le plus possible du Péchaz, je ne pouvais pas les bousculer. Il me fallait suivre leur lente progression vers le haut. Je les poussais tout doucement vers le nant des Gollets qui forme une gorge avant de sauter la falaise d'Ourgeval par une petite cascade invisible.

Le nant est bordé par des taillis de frênes et de fayards. L'herbe y est abondante, et les vaches y broutèrent avec avidité. Peu à peu, j'atteignis ainsi le point désiré, d'où j'échapperais à la fois aux guetteurs du Péchaz et à ceux des Villes-Dessus. Il ne me restait plus qu'à grimper directement, pour me mettre à l'abri dans un petit bois, et, si besoin était, la nuit venue, gagner la grande forêt d'épicéas toute proche d'où je pourrais rejoindre le lac.

Les soirées de juin sont interminables.

J'ai encore dans l'oreille le cri saccadé des cailles gâtées dans les blés, l'aboïement des chiens quelque part dans ce pays peuplé de mille chalets semblables fichés comme des blocs erratiques sur les versants. J'étais à peine à une centaine de mètres de celui où naquit mon grand-père paternel. Du haut en bas de la montagne, les chalets appartenaient à des Bon-Mardion, à des Frison-Roche, des Bouchage, presque tous parents ou alliés. J'étais cerné par mes souvenirs.

Peu avant le crépuscule, je vis les Allemands décrocher ; d'abord ceux qui s'étaient postés aux Villes-Dessus, et qui se repliaient en emportant leur fusil-mitrailleur, puis ceux du Péchaz qui les rejoignaient. Je suivis des yeux la petite troupe qui descendait en se hâtant sur Beaufort, désireuse d'arriver en bas avant la nuit. Malgré leur puissance de feu et leur nombre, on les devinait inquiets. La présence invisible des maquisards pesait sur eux. Ils redoutaient cet adversaire omniprésent, surgissant à l'improviste, tirant une salve, jetant ses grenades, tuant, brûlant les convois puis disparaissant comme par enchantement dans les gorges inconnues de la montagne.

Je redescendis moi-même lentement au Péchaz. Léa était venue à ma rencontre. Avec ma petite cousine, on rentra les vaches et le gai tintement de leurs clarines égaya un instant cette sombre journée.

Vers 10 heures du soir, alors que nous étions à table et que nous dînions de pommes de terre cuites à la vapeur arrosées de lait crémeux et glacé, la porte de la cuisine s'ouvrit sous une poussée brutale. L'homme se découpait dans l'encadrement de la porte. Pour passer, il courba légèrement la tête. Je reconnus le chef qui, la veille, avait attaqué Beaufort. J'avais devant moi Paul

et, rien qu'à voir l'état de fatigue dans lequel il se trouvait et le pli amer de sa bouche, je devinai qu'il était poursuivi et cherchait comme une bête traquée un refuge pour la nuit. J'avoue que mon cœur battit très fort. On pouvait tout craindre de la colère de ce chef vaincu, et d'autre part on ne pouvait refuser de l'aider. Il avait commis une erreur qui lui coûtait cher ; pourtant, loin d'être désarmé, il avait une attitude arrogante. Je regardai curieusement la petite étoile rouge en émail agrafée sur sa casquette à pont qui scintillait dans la lumière atténuée de l'unique ampoule éclairant la cuisine.

Avant même qu'on soit revenu de la surprise causée par cette arrivée insolite en pleine nuit, il imposait sa volonté :

— À boire et à manger ! Vite ! Mes hommes sont crevés.

Henriette, figée sur place par cette apparition spectrale, hésitait. Elle nous prenait à témoin, et son regard apeuré quémandait un conseil : fallait-il obéir ?

Paul avait posé son revolver sur la table de noyer. Cet homme traqué ne plaisantait pas.

— Alors, qu'attendez-vous ?

Jean, en vieux combattant de Verdun qui en a vu d'autres, lui dit tout doucement :

— Asseyez-vous d'abord, si vous êtes fatigué.

Le calme du vieil homme détendit l'atmosphère. Paul dévisagea le montagnard avec intérêt.

— Entrez vous autres ! dit encore Jean.

Six ou sept partisans, qui attendaient devant la porte, pénétrèrent dans la pièce. Ils étaient boueux, harassés. La plupart, blessés légèrement, portaient des bandages de fortune aux mains, au front. Ils ne se le firent pas dire deux fois, s'écroulèrent sur les bancs, coudes sur la table, dodelinant de la tête, déjà à moitié endormis.

Je fis signe à Henriette :

— *Va cri ouna tomma et ouna bottoglia dè citra !* (Va chercher une tomme et une bouteille de cidre !)

Les jeunes ne mangeaient pas, ils bâfraient ; Henriette fit plusieurs voyages à la cave.

J'avais évité de poser des questions à Paul, mais j'imaginai son odyssée pour échapper aux colonnes allemandes. Des cinquante jeunes gens entraînés dans cette aventure, étaient-ils les seuls rescapés ? Paul et son second avaient pu regrouper la poignée de partisans aguerris qui formaient sa petite troupe personnelle, mais les autres ?

Quand il fut reposé, Paul interrogea :

— Je voudrais bien savoir où je me trouve. On a cavale toute la journée dans la forêt et on n'est sorti qu'à la nuit.

— Vous êtes au Péchaz. À une heure de marche au-dessus de Beaufort.

— Bon ! vous allez nous loger cette nuit, à la grange.

— Impossible ! dis-je doucement.

Il rugit :

- Impossible ! Vous tenez à ce que je foute le feu à la baraque ?
- Comme les Boches le font en représsailles de vos coups fourrés ?
- Attention ! dit-il.

Son visage grimaçait de fureur. Il fallait le calmer.

— T'as pas encore compris que je voulais t'aider et que je suis des vôtres. On n'a peut-être pas les mêmes idées politiques, mais on mène le même combat. Je suis de l'équipe de Bulle.

Il s'adoucit.

— Raison de plus ! Pourquoi refuses-tu de loger mes hommes ? T'as pas vu qu'ils sont crevés ?

— Si ! Mais rester ici est dangereux. Si tu veux tout savoir, apprendis qu'il y a moins d'une heure tu te serais fait ramasser ici même ou aux Villes-Dessus par deux patrouilles de la Wehrmacht équipées de fusils-mitrailleurs et de tromblons. Ils t'attendaient au tournant. Ils viennent juste de décrocher. Le coin est malsain, on est placé juste sur le chemin de rocade qui, des Curtillet, par les Villes-Dessus, permet de gagner les gorges de Roselend. Moi-même, je n'étais pas si fier que ça : j'ai failli fuir dans les bois, mais je suis du pays, je parle patois, je sais faucher, conduire un troupeau et j'ai fait le paysan toute la journée.

— Je veux bien te croire, mais la fatigue des gars a des limites.

— Tu devrais rejoindre le lac.

Il dressa l'oreille.

— Le lac ? On peut y arriver depuis ici ?

— Je connais tous les raccourcis. Si tu veux, je vous conduirai jusqu'à ce que vous ne puissiez plus vous égarer. S'ils remontent, les Allemands seront là à l'aube, comme ce matin. Alors il sera trop tard pour fuir : le chemin est à découvert jusqu'aux Plans du Mont.

Des protestations s'élevèrent de la petite troupe.

— On ne marche pas ! On couche sur place ! Si les Boches viennent, on se retranchera dans la maison, on fera comme eux à Beaufort.

— Et vous finirez comme eux, dis-je pour les calmer.

— Vos gueules ! dit Paul, il a raison. Avez-vous assez mangé ? Alors en route !

Ils se levèrent, domptés par cet homme de fer. Lui se tourna vers moi :

— Je te suis.

Ils partirent sans un mot. Je pris la tête.

On s'éleva rapidement par un sentier très escarpé desservant une dizaine de chalets suspendus sur ce versant abrupt. Je recommandais le silence mais, malgré les précautions prises, quelques pierres roulaient sous les pieds, des chiens aboyaient furieusement. Alors, quelquefois, les fenêtres grillagées d'un chalet qu'on aurait dit inhabité s'éclairaient puis s'éteignaient aussitôt. À l'intérieur, on devait écouter, la gorge serrée, décroître les pas de la troupe. La peur était partout.

On atteignit ainsi les Plans du Mont d'où un chemin peu fréquenté pénètre

dans la grande forêt d'Outray et la traverse jusqu'à la combe de la Grande Journée, sous la roche des Naseaux. À cet endroit, se croisent le sentier muletier de la montagne d'Outray et celui qui, par une traversée presque horizontale, conduit au lac de la Girottaz.

Une fois là, je m'arrêtai.

— Tu ne peux plus te tromper, dis-je à Paul. Dans moins d'une heure tu arriveras au lac par l'est. Fais-toi reconnaître, car il y a sûrement des guetteurs.

— Salut ! fit Paul.

Il me quitta sans un mot.

Les hommes de l'ombre disparurent dans la nuit profonde de la forêt.

Je les vis s'éloigner avec soulagement. Paul était un être inquiétant, cruel, un révolutionnaire-né. C'était le tacticien des coups de main qui entretiennent la terreur, et peu lui importaient les vies des hommes qu'il menait au combat. Son combat ne s'arrêterait pas, la guerre terminée. Certes, pour le moment, nos routes étaient parallèles mais, une fois le Boche anéanti, alors que nous considérerions notre tâche terminée, Paul continuerait sa lutte. Après les Brigades rouges en Espagne, et les francs-tireurs et partisans d'Ugine, d'autres engagements l'attendaient. Nous n'étions provisoirement que des frères d'armes, mais il n'était pas interdit d'admirer son courage.

Je repris le chemin du Péchaz.

L'aube jetait ses premières touches roses sur les grandes parois rocheuses qui ceinturent le pays. Il faisait presque jour lorsque je débouchai de la forêt. Par prudence, évitant le sentier, je dévalai un profond ravin par un « collu » très raide dans lequel, l'hiver, on descend les coupes de bois de l'automne. J'en sortis à une petite distance du Péchaz et j'attendis pour voir si le secteur était calme. Non, il n'y avait rien de suspect. Les oiseaux chantaient et la grande rumeur pacifique du Doron remontait jusqu'à moi comme une marée sonore le long du versant du soleil.

C'est quelques jours plus tard que je connus le dénouement tragique de cette aventure.

Après l'incendie de Beaufort, les maquisards s'étaient repliés sur Arêches. Bombance faite, ils s'y étaient attardés longtemps, ivres de leur trop facile victoire, ivres de vin également, insouciant, invulnérables, du moins le croyaient-ils. Aussi, lorsqu'ils établirent, la nuit venue, leur campement à l'entrée de la vallée de Ponceillamont, le dispositif en tenaille qui devait les anéantir était-il déjà en place.

Les Allemands, en effet, avaient réagi avec vigueur. L'alerte générale avait été donnée dans tout le secteur Tarentaise-Beaufortin-Arly contrôlé par la Kommandantur d'Albertville. Le hasard voulut qu'au même moment plusieurs compagnies d'Alpenjaegers effectuent une grande manœuvre d'entraînement ayant pour thème un encerclement éventuel du Beaufortin. Les détachements venus de Tarentaise devaient se rejoindre à Beaufort en empruntant les divers cols qui contrôlent le passage d'une vallée à l'autre :

cormet d'Arêches, cols du Coin et de Bresson, et cormet de Roselend. Alertés par radio, les chefs de détachement terminèrent leur exercice en encerclant les partisans. Ceux-ci furent pris au piège et le combat ne dura pas longtemps. Jugeant la partie perdue, Paul avait ordonné la dispersion dans la nature. Mais l'inexpérience au combat de la majorité des jeunes leur fut fatale. Un F.T.P. fut tué sur place, d'autres blessés, les prisonniers allemands libérés. Seul un petit groupe, composé de Paul, de son lieutenant et de cinq ou six partisans, réussit à s'échapper.

Encore une fois, Paul se sortait d'un coup dur. Remontant un ravin, utilisant admirablement le terrain comme un véritable guérillero, il gagna le col du Pré qui sépare Arêches de Roselend. De là il s'infiltra dans la forêt du Bersend, s'y camoufla jusqu'à la nuit, réussit à traverser la route de Roselend, à franchir le Doron à gué, puis, la nuit venue, à remonter par les villages des Cernix et des Villes jusqu'au Péchaz. Cette fois, la chance était avec lui. Il avait sagement fait d'attendre la nuit. Les troupes allemandes postées en embuscade avaient décroché et regagné le chef-lieu.

Ahuris, ligotés deux par deux, conscients du sort qui les attendait, les jeunes maquisards ramenés à Beaufort furent laissés de longues heures debout dans les ruines fumantes de l'hôtel, tandis que quelques otages ramassés en cours de route étaient alignés face au mur, mains derrière la tête – et parmi eux une jeune femme courageuse dont le seul crime avait été de soigner les partisans blessés comme elle avait soigné les prisonniers allemands des F.T.P. Encore une fois, la déclaration favorable d'un des douaniers délivrés et l'attitude ferme des notables de Beaufort leur sauvèrent la vie.

Entassés les uns sur les autres sur des plates-formes de camions, les jeunes maquisards furent transportés à Albertville, longuement interrogés et torturés. Les quatre plus jeunes seront déportés, les autres mis à mort d'une façon sadique. On les relâcha dans un terrain découvert des environs d'Albertville, comme on lâche des perdreaux dans un labour, et les jeunes recrues de la Wehrmacht, dont l'âge moyen était à l'époque de quinze à dix-sept ans, reçurent l'ordre de les poursuivre et de les mitrailler, comme un gibier de choix.

Trente et un jeunes F.T.P. qui, trois jours auparavant, partaient au combat dans l'insouciance de la jeunesse, périrent dans cette malheureuse attaque de Beaufort.

Ainsi se terminait en désastre un coup de main conçu dans la joie.

CHAPITRE V

Le mois de juillet 1944 avait été particulièrement calme dans le Beaufortin. En apparence seulement, car le travail souterrain de Bulle se poursuivait et chacun de nous vivait dans l'impatience du jour J.

Il en allait tout autrement dans la basse vallée de l'Isère où les garnisons allemandes permanentes avaient été renforcées par des bataillons entraînés spécialement à la répression des maquis. On parlait avec effroi de la férocité légendaire des Mongols amenés en renfort.

Après l'affaire de Beaufort, les Allemands avaient renoncé à y tenir garnison. Cette vallée sans issue ne les intéressait plus. Ils employaient leurs effectifs disponibles à maintenir difficilement la libre circulation de leurs véhicules et de leurs convois dans la Combe de Savoie et la Tarentaise, s'assurant ainsi, par le contrôle permanent des cols du Petit-Saint-Bernard et du Mont-Cenis, une éventuelle retraite en Italie. La Gestapo redoublait d'activité et traquait sans relâche les chefs de la Résistance, qui durant ces semaines payèrent très cher leur action décisive. Long, fonctionnaire et chef de l'A.S. de Beaufort, arrêté le 23 juin à Chambéry, sera longuement torturé avant de mourir en déportation. Bertrand, le jovial et courageux Bertrand, d'Albertville, échappant de justesse à la Gestapo, a jugé prudent de se réfugier en Haute-Savoie où son visage est moins connu. Il referra surface miraculeusement lorsque « le jardinier arrosera ses légumes » !

Dans le département de la Haute-Savoie, une entente tacite s'est faite entre F.T.P. et A.S. ; il ne faut pas que se renouvelle l'histoire de Beaufort. Désormais toutes les actions sont concertées. Et, grâce à cette union, le val d'Arly, unique voie de communication entre la Savoie et la vallée de l'Arve, est définitivement interdit aux patrouilles allemandes. À Sallanches, le Dr Picaud, chirurgien des maquis, opère et soigne les blessés qu'on lui amène ; le père du capitaine Bulle, installé à Sallanches, est un précieux agent de renseignements.

Cette union des forces secrètes de la Résistance va se concrétiser par une fusion générale décidée après une réunion des chefs de Savoie et de Haute-Savoie, dans un village de la Combe de Savoie, le 23 juillet. Les Forces françaises de l'intérieur, les F.F.I., sont créées et placées sous le commandement du colonel Mathieu. J'ignore qui est Mathieu, mais je sais qu'il est désormais le grand responsable de cet immense territoire montagneux.

Dans les jours qui suivront, nous apprendrons avec tristesse la fin héroïque des combattants du Vercors, et les atrocités commises par les sections mongoles. Non, la guerre n'est pas terminée. Les Glières, le Vercors, notre

tour approche et nous en sommes conscients. Plus que jamais la politique de prudence et de dispersion des effectifs décidée par Bulle nous apparaît comme la seule possible. Car étrange est notre situation dans ce Beaufortin rendu à sa tranquillité paysanne et qui reste en dehors des guérillas quotidiennes qui ensanglantent la Combe de Savoie, Ugine, la basse Tarentaise, la Maurienne.

Bulle, qui a installé son P.C. dans une vieille maison au-dessus d'Albertville, à portée de fusil des postes allemands, en profite pour organiser dans les moindres détails le parachutage massif que nous attendons. S'il réussit, on pourra armer plusieurs milliers de combattants F.F.I. tant en Savoie qu'en Haute-Savoie.

Lacroix disparaît de temps en temps de la ferme des Outards où il se cache. Ses absences sont courtes. Je sais qu'il a reçu l'ordre d'entraîner au maniement des armes et des explosifs les jeunes qui lui sont adressés par Bulle. Les tirs se passent en montagne, tantôt au col du Pré entre Arêches et Roselend, tantôt dans la petite combe du Salestet, derrière la montagne d'Outray. Mon inactivité me pèse de plus en plus, mais, discipliné, j'attends la convocation de Bulle qui me fera entrer dans la résistance active.

Je redeviens paysan. C'est l'époque des foins et je fauche de l'aube jusqu'à 10 heures du matin les prés de mes cousins, aux Curtilllets, aux Outards, au Péchaz.

Les jours s'écoulent. J'attends ! J'attends !

Aussi, lorsque, le 30 juillet, Joseph Bon-Mardion, le frère de Céline, me propose de l'aider à « remuer » son troupeau à la Gittaz, j'accepte avec joie.

J'ai toujours aimé la transhumance, la longue et lente montée vers l'alpage cadencée par le son des clarines. Joseph possède une « montagne » à la sortie des gorges du torrent de la Gittaz, en un lieu-dit Les Pontets. En cet endroit commencent les alpages de cette petite vallée extrêmement sauvage, véritable solitude tibétaine, mais qui possède les meilleurs herbages du Beaufortin. (Aujourd'hui la vallée a disparu sous les eaux d'un barrage !)

De très bonne heure le lendemain, nous quittons les Curtilllets. Je conduis le troupeau, l'encourageant de temps à autre par la phrase familière des vachers : « *Vin cé vin'ite Tâ !* » Les bêtes en ont saisi le sens ; elles me suivent sans hésitation, car ces mots du dialecte signifient la conduite au pâturage. Elles marchent désormais sans hésiter, cornes hautes, agitant leurs clarines.

La montée prendra trois heures durant lesquelles je retrouve les émotions primitives de mon enfance. Je conduis un troupeau et j'en ai grande joie. Cette pastorale me fait tout oublier. Par le défilé des Entre-Roches et la route de Roselend, nous avons atteint, au lieu-dit le Tartet, le chemin muletier qui conduit à la Gittaz et au col du Bonhomme. On pénètre ainsi dans les étroites gorges où ruissellent sur les parois les nants capricieux grossis par la fonte des neiges, et brusquement s'ouvre devant nous la vaste clairière des Pontets. Elle forme un cirque parfait. La forêt disparaît, les versants se couvrent du manteau vert foncé, presque noir, des saules polaires. Au-delà, le relief devient un magnifique alpage qui occupe en totalité les pentes adoucies des

combes supérieures. Étrangeté géologique, la rive gauche de la vallée appartient aux roches cristallines les plus anciennes des Alpes ; elles culminent aux Enclaves qu'on nomme aussi la montagne des cristaux, mais la rive gauche est barrée par des schistes calcaires dressés en falaises et tours ruiniformes.

Toute cette montagne vit à l'unisson des nombreux troupeaux qui la parsèment çà et là, touches brunes emplissant la vallée de leurs joyeux carillons.

Notre petit troupeau, nullement fatigué par sa longue marche, broute avidement le pâturage. Nous allons profiter de ce répit pour manger. Joseph sort de sa « taque » le repas rustique qu'il a emporté. Il fait beau, il fait chaud dans ce fond de vallée. On s'assied sur une belle roche plate abandonnée il y a quelques dizaines de millénaires par les glaciers ; on sort le jambon, le saucisson, la tomme.

— Une surprise ! dit Joseph en sortant triomphalement un litre de vin rouge du sac de toile. Je l'ai échangé contre une motte de beurre. On va trinquer.

Il élève religieusement la bouteille à hauteur de ses yeux, examine en connaisseur la transparence, la couleur du vin, rend son verdict.

— Un gamay de la Chautagne !

Pour avoir les mains libres et sortir du sac les quarts en fer-blanc, il pose un peu brutalement la bouteille sur la roche. Crac ! le désastre ! La bouteille vole en éclats. Joseph jure comme un pattier (marchand de chiffons et peaux de lapins). On se contentera de l'eau fraîche du torrent.

Le soir, la Josette arrive avec les deux garçons. Elle prépare la nuitée. Bien sûr, il n'y a ni chambres ni lits et tout le monde dort dans le fenil sur de rugueux draps de chanvre, enveloppant une épaisse couche d'herbe sèche. Cette herbe fine des prairies tourbeuses, qu'on nomme en patois la « liête », est apparentée à la « senna » des Lapons dont ceux-ci bourrent leurs « skallers » (mocassins en peau de renne) et qui remplace merveilleusement les chaussettes de laine les plus épaisses.

Veillée familiale. Selon la tradition, Josette trempe la soupe dans les écuelles, dispose sur la table de vieux sapin la viande salée et les pommes de terre.

La fatigue de cette longue journée se fait sentir, mais je ne peux m'empêcher de rêver et méditer un long moment, dehors, assis sur un billot de sapin, adossé aux rondins de ce très vieux chalet trois fois centenaire. À quelques toises, les vaches enchaînées à la pachenée ruminent, secouant de temps à autre leurs lourdes cloches. La nuit est paisible, idyllique, les étoiles criblent le ciel.

Le lendemain 31 juillet, je vais très tôt « en champs les vaches », puis vers 10 heures, le troupeau étant à nouveau attaché sur sa pachenée, je profite de ces quelques heures de liberté pour escalader les roches moutonnées du Chatelard et rendre visite aux alpagistes voisins. Je pousse jusqu'à la Gittaz, simple hameau d'été perdu à près de 1800 mètres d'altitude au pied des Bancs

de la Pénaz, pour bavarder avec mon vieil ami Henri Frison, l'un des plus importants montagnards du Beaufortin.

Lorsque je reviens aux Pontets, il peut être 14 heures. On détachera le troupeau vers 17 heures, j'ai le temps. Je m'étends au soleil, allongé sur une dalle de granit. Dieu ! que ce farniente est bon ! Joseph qui a fauché un peu de lieste est venu faire la sieste à mes côtés, il ronfle doucement.

Couché sur le dos, je rêve. Je suis au fond d'un puits. Le ciel forme sur ma tête un cercle parfait délimité par les montagnes et me couvre comme d'un bouclier d'acier. J'écoute la symphonie musicale de la montagne. Un maître inconnu a composé pour moi une partition bucolique où les sons les plus différents se mêlent ; cela va des plaintes susurrées de la brise à la musique bruisante des sauterelles frottant leurs élytres et aux cris rythmés des grives dissimulées dans la touffeur du maquis alpestre.

Tout à coup, sans transition, la montagne devient muette. Instant angoissant, silence de fin du monde, qui ne dure pas. Un grondement formidable couvre désormais tous les bruits, se répercute contre les parois rocheuses, ricoche d'un écho à l'autre, s'amplifie, devient tumulte cosmique. Des milliers de tonnerres semblent s'entrechoquer dans le ciel bleu.

Je me dresse, un peu hagard, car cet ouragan de décibels a réveillé des images sonores enfouies dans mon subconscient : Naples écrasé sous les bombes ! c'est ça ! Je hurle :

— Joseph ! les bombardiers... les bombardiers !

En vieux poilu de 1914, Joseph s'émerveille :

— Ben, mon vieux ! Ben, mon vieux ! ils ont mis le paquet.

Les escadres se succèdent, volant très bas, au ras des cimes les plus proches. On a si peu de ciel au-dessus de nous que leur passage ne dure que quelques secondes : une escadrille traverse l'azur, remplacée aussitôt par une autre. Je compte difficilement des dizaines d'avions de bombardement, des forteresses volantes ; au-dessus des lourds bombardiers, les chasseurs de protection décrivent leurs orbites et leurs cercles, surveillant les horizons célestes.

— Le parachutage, Joseph ! Cette fois ça y est !

Je me mords les doigts d'avoir quitté Beaufort un jour trop tôt. Il n'y a plus de doute, cette formidable armada aérienne survolant le paisible Beaufortin, c'est celle que nous espérons depuis un an. À cette heure, je devrais être aux Saisies et je garde les vaches à la Gittaz. Dérision !

Aussi brusquement qu'il avait été troublé, le silence revient. Les avions ont disparu vers l'ouest, le torrent chante à nouveau, les grives s'envolent vers les champs de myrtilles.

— Tiens ! dis-je, un homme sort des gorges.

La silhouette se précise. L'homme marche à grands pas ; tout juste s'il ne court pas. Il vient droit sur nous.

— On a de la visite, fait Joseph. Je crois bien que c'est le garçon à Alexis Avocat.

C'est lui en effet. Lucien a tout juste dix-sept ans et il a tant couru qu'il peut à peine parler. Il se jette sur moi, visiblement très ému.

— Je viens de la part de qui vous savez !

Allons ! Bulle ne m'a pas oublié, il a su où me trouver.

Lucien nous raconte le branle-bas dans la vallée. Tout le monde est à son poste. Le capitaine Lacroix a bouclé la route d'Hauteluce aux Portettes et au pont des Roengers, les maquisards d'Ugine et du val d'Arly ont refermé le dispositif de l'Arly, le capitaine Escande et la compagnie du lac ont préparé le parachutage et assument la défense du col des Saisies.

C'est hier soir que chacun a capté sur la radio la phrase magique : « Dans le potager le jardinier arrose ses laitues. » Cet appel du jardinier, on l'attendait depuis six mois.

— Vous devez rejoindre Bulle au col des Saisies, confirme Lucien. Adieu ! moi je redescends en vitesse, on m'attend pour d'autres missions.

Brave Lucien ! Il court. Il n'a rien bu, rien mangé, il a fait la longue montée depuis Beaufort en une heure trente. Je ne savais pas, à l'époque, que lorsque je le retrouverais dans les années 1970, il serait devenu le D^r Avocat, maire de Beaufort, magistrat compétent, praticien estimé et aimé de ses concitoyens, et qu'il prendrait plaisir à me rappeler sa première mission de guerre.

« Le jardinier arrose ses légumes. »

C'était la phrase clef que devaient capter nos radios dissimulés un peu partout en Savoie et Haute-Savoie ; la phrase qui déclencherait le dispositif d'attente. Encore fallait-il savoir l'interpréter. Seuls étaient dans le secret les principaux chefs intéressés de l'A.S. et des F.T.P. car les légumes étaient variés.

C'est ainsi que, la veille 31 juillet, la radio de Londres avait fait passer : « Dans le potager le jardinier arrose ses *laitues*. »

La première lettre du mot « laitues » est la douzième de l'alphabet dont chaque lettre représente une demi-heure. Pour obtenir l'heure exacte, il faut faire précéder le décryptement du chiffre 3. Trois plus douze demi-heures (donc six heures) nous donne le chiffre 9 : 9 heures G.M.T., soit 11 heures locales.

Sage précaution, car il y aura deux changements au message initial fixant à 11 heures le parachutage.

Le 1^{er} août, le message sera repassé sur les ondes légèrement modifié : le mot « laitues » est remplacé par « poireaux », ce qui donne deux heures de plus. Plus tard, un troisième message qui sera le bon parle de « radis », ce qui annonce trois heures de décalage.

Bulle interprétera parfaitement ces changements d'horaire dus à des modifications de dernière heure dans le déclenchement de l'opération. Le parachutage aura lieu effectivement à 12 heures G.M.T., soit 14 heures locales.

Mais, pour la petite histoire, « le jardinier arrose ses légumes » reste la phrase symbolique de ce grand événement.

CHAPITRE VI

Je prends congé de Joseph, embrasse Josette et les enfants et, sac au dos, je descends le chemin des gorges, rejoins la route de Roselend, le défilé d'Entre-Roches. Avant d'entrer dans Beaufort, j'observe, dissimulé dans un buisson, l'animation du village et, comme il ne s'y passe rien d'anormal, je vais directement chez Céline.

Il est trop tard pour monter aux Saisies. On m'avertit que des barrages ont été établis sur les routes, des consignes sévères données aux sentinelles, et de nuit je risque d'être tiré comme un lapin.

— Dors ! conseille Céline. Tu ne sais pas quand tu pourras dormir à nouveau.

Elle me fait un plantureux dîner. Je gagne ma chambrette, mon lit, le sac d'urgence à portée de main. En cas d'alerte nocturne, je n'aurai qu'à me laisser glisser du balcon dans le lit du Doron et disparaître dans la nuit. C'est peu probable, car la garnison allemande d'Albertville n'a pas bougé, si étonnant que cela puisse paraître.

À Beaufort, tout le monde est optimiste :

« Si les Allemands avaient dû monter, ils seraient déjà là, disent les gens. Faut croire que le culot paie. Ça fait rien, parachuter le contenu en armes de soixante-dix-huit bombardiers, en plein jour, à la barbe des Fridolins, faut le faire ! »

Ces Savoyards placides et peu émotifs ont raison. Non seulement le parachutage est un véritable coup de maître, mais il fallait avoir l'audace, étant donné son importance, de le faire en plein jour. Trop de containers se seraient perdus dans les forêts s'il avait eu lieu la nuit. N'oublions pas toutefois que rien n'aurait été possible sans la préservation du site par Bulle.

Préparation qui a duré plus d'un an. Il fallait d'abord convaincre les envoyés de Londres de la crédibilité du projet, à charge pour ceux-ci, ensuite, de persuader l'état-major de Londres. Dans tous leurs rapports, ils signalent la stature étonnante de Bulle, ce simple capitaine d'infanterie devenu un véritable chef de guerre, organisateur et commandant d'une troupe de patriotes disciplinés, et, ce qui fut parfois difficile, ayant réussi à gagner l'amitié des populations. Ce fut le mérite de Sphère, de Cantinier, d'Incidence et autres envoyés spéciaux d'avoir su convaincre les autorités alliées. Un an de patience, un dispositif parfait, une préparation minutieuse qui faillirent être anéantis par le coup de main des F.T.P. du 21 juin sur la garnison autrichienne de Beaufort.

Levé avant l'aube, je monte aux Saisies. Il fait suffisamment clair pour se

diriger sans lanterne ; d'ailleurs, je suis nyctalope et me dirige fort bien dans l'obscurité. Ce qu'il me faut, c'est contourner les postes de guet disséminés un peu partout et qui peuvent être tenus par des résistants qui ne me connaissent pas. Pour cela, j'emprunte le sentier des Vanches qui débouche dans la clairière des châteaux de Beaufort. Par la roche à l'Aigle et Domelin, je franchis le Dorinet et m'enfonce dans le sous-bois où, il y a neuf mois, j'ai failli me faire tirer par une patrouille allemande. Je poursuis ma route sous le couvert des hauts sapins. Le jour me rattrape comme je débouche dans la clairière des Vanches. Les lacets de la route d'Hauteluce la traversent. C'est la seule voie carrossable conduisant aux Saisies. Elle est déserte, mais je sais que Lacroix a dû établir un sérieux barrage au goulet de la Portette, en amont, là où une gorge infranchissable ne peut être traversée que sur le pont routier. Je reste un moment en observation, dissimulé dans un fourré. Toujours personne en vue. Je franchis rapidement les lacets de la route et disparaîs à nouveau dans la forêt.

Le sentier s'y élève discrètement, dans un silence qui n'est troublé par moments que par le grondement du torrent de Manant qui dévale de la montagne. Il y a une part de mystère dans cette solitude. Que me cache cette forêt ? Que vais-je découvrir là-haut, lorsque je prendrai pied sur le haut plateau bourré de combattants, d'armes et de munitions ? Pour le moment, rien. Rien d'autre qu'une idyllique ascension à travers les plus belles futaies de la région. Les arbres cachent le paysage, le sous-bois dissimule le grimpeur. Je sens mon cœur battre plus rapidement. Émotion, angoisse, attente ? Le cri aiglelet d'un aigle perce le silence. Plus haut, je dérange un moyen duc au vol feutré qui regagne son nid après sa chasse nocturne. Cette montagne vide d'hommes alors que, toute proche, on devine l'agitation guerrière, provoque l'afflux des pensées. Toutes interrogatives. De quoi demain sera-t-il fait ?

Ma pastorale est terminée. J'ignore encore les responsabilités qui seront miennes. De toute façon, cette fois, je suis un combattant. Cette idée développe en moi une euphorie étrange. Ce n'est pas la joie d'aller au combat qui la provoque, mais plutôt le bonheur d'être sorti de l'ombre, d'avoir désormais un nom, un uniforme, d'être redevenu un homme à part entière !

Des coups de feu isolés, des rafales de mitraillettes, des cris, des commandements parviennent jusqu'à moi. La forêt s'arrête brusquement et cède sans transition la place aux pâturages du col. Quelques sapins isolés donnent, çà et là, la réplique aux nombreux chalets d'alpage qui occupent le long plateau herbeux.

Alors se découvre à moi le spectacle le plus étrange.

Partout, sur le plateau, groupés devant les fermes, au bord de la route, dans les ravins, des centaines de résistants s'entraînent au maniement des armes. Ils tirent à tort et à travers, hurlent de joie et de fierté : ils ont touché des armes. Ils viennent d'un peu partout, de Maurienne, de Tarentaise, de Haute-Savoie. Ils sont arrivés, mystérieusement alertés par leurs chefs. Et par la route, par les

sentiers, ils évacuent maintenant leurs armes et leurs munitions, à dos de mulet, par des carrioles, sur la plate-forme de rustiques gazogènes. Je passe au travers des groupes sans qu'on me demande quoi que ce soit. Puisque je suis là, c'est que je suis des leurs ! Toutes les routes conduisant aux Saisies ne sont-elles pas sous le contrôle des F.F.I. ? Je ne me vante pas de mon itinéraire. Ce qu'il me faut, c'est joindre immédiatement Bulle. Je sais où le trouver. L'animation est très grande aux abords du chalet d'Eckl. Bulle y a son P.C. Dehors je retrouve Bertrand. Un Bertrand barbu, déguisé en chef cuistot. Il a la charge de l'intendance, il lui a fallu nourrir plusieurs centaines d'hommes avec les moyens du bord. Il s'est acquitté de sa tâche avec succès. La cuisine, il la fait dans les énormes chaudrons qui servent à la fabrication du fromage et qui peuvent contenir deux cents litres de lait. Bertrand exulte, il a tout oublié ! Oubliées la dramatique perquisition de la Gestapo dans son magasin d'Albertville, la blessure et l'arrestation de Sphère et de son lieutenant, et sa fuite avec Bulle par une porte de derrière donnant directement sur la colline de Pallud.

— Vois-tu, me dit-il, des heures comme celles qu'on vit depuis deux jours, ça paie pour toutes les souffrances, ça justifie tous les sacrifices.

Il s'interrompt.

— On t'attendait hier. Où diable étais-tu ?

— À la Gittaz ! N'ayant pas reçu de convocation, j'avais accepté d'emmonagner chez Joseph. On l'attendait depuis tant de mois ce parachutage.

— Dommage ! Tu as raté un spectacle grandiose.

Il lève les bras au ciel, reprend :

— Les bombardiers ont fait un premier passage à l'heure H, puis ont disparu vers l'ouest. On s'est dit : tout est foutu, ils n'ont pas repéré le terrain ! On a hurlé notre déception. Pourtant, comme ça se passait en plein jour, on avait alimenté les feux avec de vieux pneus, de l'herbe, et ça dégageait une épaisse fumée. Leur absence n'a pas duré. Ils revenaient presque aussitôt, ayant pris le vent, et les parachutes fusaient de toutes les carlingues, porteurs de lourds cylindres métalliques. Il en pleuvait partout et chacun s'empressait de les localiser. Deux ou trois se sont perdus dans la forêt de Crest-Voland. On les retrouvera plus tard. Fallait voir la curée ! Un millier de partisans rassemblés sur le plateau se précipitant vers les points de chute. La première vague passée, on s'est dit : c'est terminé, et voilà qu'une nouvelle escadre se présente et que, des avions de tête, sept parachutes se détachent. Leurs corolles s'ouvrent ; sept hommes sont accrochés aux suspentes. Derrière eux, la pluie des containers continue. On court au-devant des parachutistes, vêtus de la tenue de combat de l'armée américaine. Hélas ! le septième parachute descend en torche. On se précipite. Le sergent Charles Perry, des marines, s'est écrasé au sol. Il sera la seule victime de cette journée inoubliable. Mais pourquoi, dis-moi, pourquoi le destin a-t-il voulu que, parmi les centaines de parachutes largués avec du matériel, un seul ne s'ouvre pas,

un seul, et que ce soit celui de ce malheureux sergent ?

Bertrand a perdu son sourire.

Le soir, on l'a enterré, au col même. On avait demandé aux femmes de confectionner un drapeau américain pour lui servir de linceul. Une section de la compagnie du lac a rendu les honneurs, a tiré une salve d'adieu. Après l'euphorie, on était brusquement replongé dans le drame. Triste destin que celui de cet homme qui a franchi l'Océan pour venir nous aider !

Il se retourne vers un groupe d'hommes sans armes occupés à bûcheronner, à scier des bûches et les apostrophe :

— Hé ! là-bas, activez ! je vais manquer de combustible.

Bruit des scies comme une plainte couverte par les détonations sporadiques des armes à feu.

— Qui sont ceux-là ?

— Des miliciens ! Ça t'épate, hein ?

— À moitié, mais je croyais qu'ils avaient tous rejoint Chambéry où ils avaient été rassemblés d'urgence par leurs chefs départementaux.

— Je plains ceux qui ont répondu à cette convocation. Dès qu'on a eu connaissance du jour du parachutage, Bulle a fait arrêter tous ceux qui étaient restés dans leurs fermes. On les a conduits sur le plateau. Ils sont provisoirement nos prisonniers, et peuvent s'estimer heureux de leur sort. Bulle leur a certainement sauvé la vie. Il faut dire qu'aucun d'eux n'a pris les armes contre nous, ni participé à une expédition répressive.

— Et après, qu'allez-vous en faire ?

— Comme tu le constates, ils ne sont pas maltraités ; ils m'aident dans les travaux d'intendance. J'ajouterai que, après avoir assisté au parachutage, aucun d'eux n'a plus envie de rester dans la milice. Ils sont désormais convaincus. Bulle leur a fait signer un engagement dans les F.F.I.

Pour la suite de cette histoire, j'ajouterai qu'ils combattirent avec nous jusqu'à l'armistice. Loyalement et courageusement.

Je me présente à Bulle dans la grande salle du chalet Eckl. Il donne ses ordres aux différents chefs de détachement, contrôle la distribution des armes. Il se tourne vers moi, affable, avec aux lèvres un large sourire un peu railleur.

— Alors Frison, où étiez-vous ?

— Le jeune Avocat m'a trouvé à la Gittaz. Le temps de descendre à Beaufort, de remonter aux Saisies, me voici. Mais je ne me pardonnerai jamais d'avoir raté le plus beau jour de la résistance savoyarde !

— Vous vous rattraperez, je vous embauche immédiatement. Il faut faire cesser cette pétarade, imposer le silence à tous ces écervelés qui tirent sans discernement. Je crains le pire. Hier soir, un jeune a eu le pied transpercé en manipulant une mitraillette Sten. Pour aller d'un groupe à un autre, il faut se courber en deux.

— J'en sais quelque chose puisque je viens d'arriver par la forêt des Vanches.

— On ne vous a pas arrêté, demandé le mot de passe ?

— Comme je l'ignorais et que je savais que vous aviez bouclé le plateau, j'ai préféré prendre un itinéraire plus discret. Je ne voulais pas au petit matin me présenter devant le barrage des Portette. La forêt, c'était plus sûr !

— S'il m'avait fallu bloquer toutes les sentes forestières, il m'aurait fallu disposer d'un effectif triplé. D'ailleurs, si les Allemands avaient jugé bon de réagir, ils auraient emprunté la route d'Hauteluce, ou bien, comme au Vercors, ils auraient choisi de larguer des planeurs.

— Bon ! Je vais essayer de calmer ces enthousiastes de la détente.

Je parcours le plateau, allant de groupe en groupe. J'ai beau hurler : « Ordre de Bulle : cessez le feu immédiatement ! », ils ne comprennent pas toujours. J'essuie des rebuffades.

— De quoi te mêles-tu ? On ne te connaît pas !

— Ordre de Bulle, ça vous suffit pas ?

— Faut bien qu'on apprenne à démonter et remonter nos armes, qu'on fasse des essais.

— Chaque compagnie aura la visite d'un spécialiste. C'est pas pour rien que ces Américains sont tombés du ciel. L'entraînement et les tirs, vous les ferez chez vous. Il faut que le plateau soit débarrassé avant la nuit.

Ils rechignent, mais finalement ils obéissent. Je ne leur en veux pas ; jusqu'à ce jour, ils n'ont eu aucune discipline, ils n'obéissaient qu'à leur chef direct.

Je reviens au P.C. Bulle est satisfait.

Le plus gros des armes et des munitions a été évacué la veille.

Il m'explique les relais qu'il a prévus sur tout le pourtour du Beaufortin. Mulets, charrettes, camions à gazogène. C'est par les hauts cols que les armes parviendront en Tarentaise et même en Maurienne. De quoi équiper et armer cinq mille hommes.

— Et les Allemands dans tout ça ?

— On les a surpris. C'est exceptionnel qu'ils n'aient pas réagi, mais je les connais. Ils nous attendent ailleurs. Pour nous la guerre ne fait que commencer.

Le plateau est vide.

Je redescends sur Beaufort avec le groupement Canova. Mon uniforme se réduit à un brassard et un écusson brodé de la croix de Lorraine et du V de la victoire. Deux galons d'argent agrafés au blouson font de moi un lieutenant des Forces françaises de l'intérieur.

CHAPITRE VII

Pichol m'a fait ses adieux peu après le col des Saisies, là où s'arrête la route carrossable qui n'avait pas encore à l'époque fait sa jonction avec le chemin vicinal de Notre-Dame-de-Bellecombe. Pichol est l'un de nos plus actifs agents de liaison. Depuis le parachutage, il est le chauffeur du capitaine Bulle.

La première semaine d'août a été une période de transition où, mises à part quelques reconnaissances poussées sur les cols entre Beaufortin et Tarentaise, les F.F.I. de Savoie ont entraîné et armé des unités régulières formées en compagnies, sections et escouades, futures unités de chasseurs alpins placées sous le commandement mixte d'officiers issus de l'A.S. ou des F.T.P.

À Beaufort, nous avons dissimulé nos réserves d'armes dans des caches, au plus profond du chaos rocheux des Entre-Roches. On a déplacé des blocs d'une ancienne moraine puis on a recouvert ceux-ci d'une épaisse couche de mousse, si bien que rien ne peut déceler la présence des armes, sinon quelques entailles au couteau sur le tronc des sapins, comme en font les gardes forestiers. Nous sommes trois ou quatre seulement à pouvoir les interpréter.

À peine avais-je terminé ce travail qu'un officier en civil se présente au P.C. de Beaufort. Il me recherche.

— Vous êtes bien Frison-Roche, le guide ?

— Oui, pourquoi ?

— Le colonel Mathieu vous demande d'urgence à son P.C. de Notre-Dame-de-Bellecombe.

— Que me veut-il ?

— Je l'ignore, vous devez le rejoindre immédiatement.

— Pas avant d'avoir prévenu Bulle.

— Bien sûr.

Bulle, de retour d'une inspection, prend son repas avec nous. Il a installé sa popote dans la salle du café de Céline. La plupart de ses officiers ont récupéré leur tenue de chasseurs alpins. On est passés sans transition de la clandestinité au grand jour.

J'explique la convocation dont je suis l'objet. Bulle a un sourire un peu énigmatique.

— Alors, comme en 1939-1940, Frison, on vous réclame dans les états-majors !

— Je n'y suis pour rien.

— Mathieu sait ce qu'il fait. Prenez une mitraillette et des munitions. Pichol vous montera aux Saisies sur le tansad de sa moto.

Je pris congé de Bulle avec un serrement de cœur. J'aurais aimé continuer

la lutte sous ses ordres. On s'est serré chaleureusement la main. Je ne me doutais pas que je ne le reverrais plus. Ni lui, ni le sergent Bal, ni tous ceux, encore anonymes au bataillon, qui allaient tomber les jours prochains dans les escarmouches de Tarentaise. Encore une fois, mon destin bifurquait.

Pichol me pilota jusqu'au col. On but un dernier coup de blanc chez Erwin. Le plateau était très calme. À part les inévitables emballages abandonnés un peu partout et les containers vides entassés comme des billons, rien ne rappelait le passage des bombardiers. Que dis-je, rien ! Aurais-je oublié la tombe toute fraîche du sergent Perry, creusée dans la prairie tourbeuse, au col même, et devant laquelle Pichol et moi nous recueillîmes quelques instants ?

Un kilomètre plus loin, on se sépara ; la route n'allait pas plus loin.

— Je ne sais pas ce qui t'attend, me dit Pichol, mais je te dis merde, et tâche de revenir au bataillon.

— *Inch'Allah !*

Vieux Saharien, je prononçai cette phrase naturellement, comme si elle résumait toute ma philosophie.

Pichol avait fait demi-tour sur les chapeaux de roue et je suivis des yeux sa moto qui pétaradait sur la route empierrée, soulevant un nuage de poussière. Ensuite, à travers les forêts et les alpages, dans cette riante vallée de Notre-Dame-de-Bellecombe, je rejoignis le chef-lieu. Tout au long des dix kilomètres du parcours, une pensée m'obsédait : « Qui est Mathieu ? Que me veut Mathieu ? »

Le village savoyard dormait au soleil et, dans les champs, s'affairaient les paysans. Le P.C. des F.F.I. était établi dans un petit hôtel en contrebas de l'église, au tournant de la route de Crest-Voland. De son balcon on dominait le val d'Arly et toute la chaîne des Aravis. J'arrivai au moment du repas pris dans la salle de restaurant transformée en popote. Un groupe d'officiers en tenues un peu disparates, mais en uniformes tout de même, discutaient calmement autour de la table commune. Ils me virent entrer avec curiosité. J'avais bonne mine en short et chemise kaki, sans coiffure, avec au bras gauche un simple brassard et sur la poitrine un écusson signalant que j'étais des leurs.

Du groupe une voix s'éleva.

— Alors, Frison, vous avez fait bonne route ? Pas de fâcheuses rencontres ?

— Vous, mon colonel ! dis-je, stupéfait. Alors, c'est donc vous Mathieu !

Un large éclat de rire.

— On ne vous l'a pas dit ? Bulle voulait sans doute vous réserver la surprise.

J'étais abasourdi et heureux. J'avais devant moi Mathieu, celui qui avait coordonné l'unité des résistants, groupé l'A.S. et les F.T.P. en formation F.F.I., et Mathieu cachait sous ce pseudonyme le capitaine de Galbert, sous les ordres de qui j'avais servi en 1939-1940 à l'état-major du général Beynet. Il était à l'époque le chef du 3^e bureau.

— Vous reprenez votre ancien emploi, me dit-il. J'ai besoin d'un officier de

liaison connaissant bien le pays et y étant connu. Finie la clandestinité. Par la suite, vous serez plus spécialement l'officier de montagne de la 5^e demi-brigade de chasseurs alpins en cours de formation. Ça vous va ?

— Ça me va.

On arrosa ma venue par une tournée générale « monstre ».

Dès lors, ma vie changea du tout au tout. Après ces deux années de vie larvée, souterraine, j'étais projeté dans l'action. De Galbert me confiait mission sur mission au fur et à mesure que se libérait le territoire.

Les événements se précipitaient. Quelques-uns dramatiques.

Après une libération prématurée de Bourg-Saint-Maurice par nos camarades de Tarentaise, les Allemands avaient riposté en force. Il leur fallait à tout prix se réserver des portes de sortie et, coincés comme ils l'étaient entre le Rhône et les Alpes, les communications par les cols du Petit-Saint-Bernard en Tarentaise et du Mont-Cenis en Maurienne étaient d'importance vitale. Ils avaient mis le paquet pour reprendre Bourg-Saint-Maurice, et des éléments du bataillon Bulle engagés sur leurs flancs avaient subi des pertes sérieuses. Bulle et son groupe avaient échappé à la capture, mais le sergent Chambellan, émissaire de Londres, parachuté aux Saisies, qui cherchait à traverser l'Isère pour gagner la Maurienne, avait été capturé par les Allemands. Sa mission n'avait duré que quelques jours. Son uniforme américain n'était pas passé inaperçu à Albertville, et le renseignement concernant son arrestation nous était parvenu.

Enfin, le 15 août, la radio annonça le débarquement allié sur les côtes de Provence. Le corps expéditionnaire français, reformé après sa brillante campagne d'Italie, et les Américains de l'armée Patch prenaient pied sur le territoire national. Tandis que le gros de cette armée remontait la vallée du Rhône, une colonne prenait la direction des Alpes, atteignait Briançon par la vallée de la Durance, puissamment épaulée par les maquis de l'Oisans.

Annecy ayant été libérée et la garnison allemande capturée, le commandant Jean (alias le capitaine Godard), à la tête de ses deux bataillons F.F.I. de Haute-Savoie, baptisés bataillons des Glières en hommage aux résistants de la première heure, traversait les Bauges, dévalait sur la Combe de Savoie par le col du Frêne où il faisait sa jonction avec le bataillon F.F.I. de Chambéry.

Pour la petite histoire, plus tard, bien plus tard, le colonel Godard sera durant les « événements » le héros de la bataille d'Alger et le pacificateur de la casbah. Puis, le putsch des généraux ayant échoué, il réussira à gagner la Belgique, finissant tristement en exil une éclatante carrière militaire.

La libération de la Combe de Savoie n'alla pas sans pertes.

Les troupes allemandes prises au piège retraits dans l'ordre et en combattant pied à pied, par les vallées alpestres, vers les cols frontières. Harcelées de tous côtés par les F.F.I. mais supérieures en armement lourd, elles réussirent à s'installer dans nos propres fortifications de la crête des Alpes. Désormais elles dominaient nos positions, contrôlaient toutes nos actions. Nous comprîmes que, l'hiver aidant, il nous faudrait beaucoup de

temps et de patience pour les en déloger.

Bourg-Saint-Maurice avait été repris grâce à l'appui des tirailleurs du colonel Van Hecke, débarqués en Provence et qui en un temps record avaient fait leur jonction avec nous. On se souvient que le colonel Van Hecke, après l'armistice de 1939-1940, avait organisé les chantiers de jeunesse en Algérie. Il avait été l'un des conjurés ayant préparé le débarquement allié sur les côtes nord-africaines. Lorsqu'il rejoignit le front des Vosges, nous laissant la garde des Alpes, une des batteries du 94^e régiment d'artillerie de montagne accompagnant son régiment nous fut laissée en soutien, tout l'hiver, à Bourg-Saint-Maurice. Nos premiers canons !

La plupart de ces événements, je les ai vécus sporadiquement au cours de mes missions de liaison.

J'avais été envoyé par de Galbert auprès du commandant Nizier, commandant les F.F.I. de Haute-Savoie. On venait de libérer la ville qui avait dû subir la plus rude et la plus dramatique des occupations. Il était intéressant de connaître comment se passait le retour à la vie civile. Un vent de vengeance soufflait sur Annecy. Sa population avait trop souffert. Beaucoup des siens étaient tombés aux côtés de Tom Morel sur le plateau des Glières. En plus, la milice de cette ville avait pris part à l'assaut et à la répression des Glières aux côtés des S.S. et des forces de la Wehrmacht. Des faits qui ne s'oublient pas.

Annecy libérée, les autorités civiles prenaient en charge l'administration de la ville. Un commissaire du peuple avait été nommé par le Conseil national de la Résistance ; un tribunal d'exception formé hâtivement rendait des jugements sans appel. Il y eut beaucoup d'exactions. Des agitateurs au passé inconnu surgissaient de l'ombre, s'érigeaient en justiciers, tuaient, torturaient... Nizier, homme de cœur, s'efforçait de limiter leurs empiétements illégaux devant lesquels la plupart du temps il restait impuissant. Quelques innocents, victimes de fausses délations, payèrent parfois de leur vie cette période trouble des premiers jours d'une véritable révolution. D'autres verdicts, pour cruels qu'ils aient été, se justifiaient devant l'histoire par le comportement des accusés.

Un jour, Nizier revint au Grand-Bornand, le visage pâle, et évoqua pour moi le massacre des miliciens.

— Ils ont été passés par les armes, debout, un par un, à côté de leurs cerueils. Ces hommes qui avaient tous été reconnus coupables de collaboration effective aux expéditions de répression montées par les S.S. et la Gestapo sont morts courageusement ; certains en criant « Vive la France », cette France de Pétain qu'ils ont eu l'illusion de servir jusqu'au bout.

— Oui, lui dis-je, mais songez à la mort atroce des trente jeunes résistants capturés à Beaufort et mitraillés comme des lapins dans la plaine d'Albertville, par des gamins de quinze ans en uniforme de la Wehrmacht !

On allait et venait sur la terrasse de la villa qui domine le lac, la Tournette, la colline de Chavoire, le château de Saint-Bernard de Menthon. Paysage

idyllique rendu à sa paix naturelle.

Au bout d'un moment, Nizier reparla.

— On a voulu venger les Glières. Il faut comprendre ce sentiment. Leur mort courageuse a prouvé qu'ils auraient pu, à nos côtés, devenir des héros. Il faut si peu de chose pour transformer un héros en criminel de guerre.

On avait eu tous deux la même pensée : Darnand !

À Annecy, j'apprenais les nouvelles du monde. Paris avait été libéré par Leclerc. En Savoie, les troupes allemandes avaient abandonné Chambéry et Aix-les-Bains et se retiraient lentement, luttant jour après jour en couvrant leur retraite vers les cols alpestres.

Nizier me demanda de conduire à Grenoble quatre agents américains, en tenue, parachutés je ne sais plus où, et qui désiraient gagner Grenoble. Ce fut un voyage étrange.

J'avais choisi de passer par le col du Chat. Il était tenu par un groupe de F.T.P. qui prétendait contrôler nos ordres de mission et nous refouler. Il fallut parlementer longtemps. La plupart étaient des résistants de la veille, sans aucune notion politique ou militaire, abusant de pouvoirs qu'ils s'étaient attribués. Les vrais résistants étaient au combat. Ceux-là faisaient déjà de la politique révolutionnaire.

À Yenne, une exception, le petit détachement fut reçu par la municipalité. L'uniforme américain excitait la curiosité des habitants : on nous offrit un vin d'honneur. Puis je continuai sur les Abrets. Je connais très bien cette région, mais je m'aperçus vite que toutes les plaques indicatrices avaient été changées ; elles indiquaient de fausses directions. Si l'on suivait leurs indications, on tournait en rond dans un infernal labyrinthe de chemins vicinaux ne conduisant nulle part. Pourtant, par les Abrets et Voiron, je réussis à mener à bien mes compagnons d'un jour jusqu'à Grenoble où je les confiai avec soulagement aux officiels qui siégeaient, je crois, à la préfecture.

Pendant la traversée de Voiron, un spectacle affligeant avait été offert aux soldats alliés : une jeune femme tondue était obligée de défiler toute nue à travers la ville, en tête d'un détachement de braillards solidement armés !

Heureusement, à Grenoble, je retrouvai les vraies Forces françaises de l'intérieur et notamment le colonel Le Ray, remarquable officier, excellent alpiniste descendu de son maquis de l'Oisans.

Durant mon court passage à Annecy, on projeta dans un cinéma de la ville *Premier de cordée*, miraculeusement arrivé jusque-là. J'étais en déplacement et je ne pus assister à la projection. Dommage, car cette fois je n'aurais pas eu besoin de me camoufler dans la cabine de l'opérateur. Nizier qui y assista m'assura que mon nom avait été rétabli sur le générique. Un indice qui ne trompe pas !

Paris libéré, Nizier fut appelé à d'autres fonctions et rejoignit la capitale. Je revins au P.C. de Notre-Dame-de-Bellecombe et j'y retrouvai un état-major plongé dans l'anxiété. On était sans nouvelles de Bulle depuis le 21 août. Le colonel de Galbert était très inquiet car Bulle avait pris la décision – malgré la

mise en garde de tous ses amis, civils ou militaires : Gaudin, Bertrand, Lorin, de Galbert – de se rendre en parlementaire à Albertville, et l'on craignait le pire.

Pourtant, tout avait bien commencé.

Ayant pris contact, par l'intermédiaire de Coolidge (l'un des sept Américains parachutés aux Saisies), avec Godard qui détenait les prisonniers allemands d'Annecy et notamment leur colonel, de Galbert avait exprimé le désir de confier à un officier allemand de haut grade le soin de convaincre la garnison d'Albertville de l'inutilité d'une résistance : la ville était encerclée par les bataillons F.F.I. et l'assaut allait être donné.

Bulle avait accepté d'emblée de tenter l'expérience. Une reddition pure et simple éviterait bien des destructions et des pertes humaines. Favorable également à cette idée, le colonel allemand Meyers avait désigné le major Eggers pour transmettre le message aux combattants d'Albertville.

La plupart du temps, en cette période où les troupes allemandes étaient aux abois, ce qui empêchait les soldats de se rendre, c'était l'idée, fortement ancrée dans leur cerveau par la propagande officielle, que leurs adversaires étaient des terroristes sans foi ni loi, qui ne faisaient pas de prisonniers et fusillaient tous les soldats tombés entre leurs mains. Le message donnait l'assurance qu'ils seraient traités selon la convention internationale ; ils avaient devant eux des troupes régulières officiellement reconnues par le grand état-major allié. Le major Eggers pourrait aussi témoigner du sort qui avait été réservé à lui-même et à ses compagnons détenus à Annecy.

Le major Eggers monta dans une voiture conduite par le capitaine Gendron, qui devait le conduire jusqu'à l'entrée d'Albertville. Mais, à Ugine, une barricade avait été dressée par les F.T.P. défendant la ville. Leur attitude était équivoque, ils menaçaient de s'emparer de l'officier allemand et de le fusiller sur place. Gendron n'insista pas, prit la petite route de montagne qui, par le col de la Forclaz, rejoint Queige dans la vallée de Beaufort. Il y retrouva Bulle à qui il remit le major Eggers.

Conduits par Pichol jusqu'aux Vignes de Venthon au-dessus d'Albertville, les deux officiers parlementaires descendirent jusqu'au pont des Adoubes, sur l'Arly, et s'arrêtèrent devant le poste de garde. Ayant donné sa parole d'officier allemand qu'il reviendrait, quel que soit le résultat de sa mission, se constituer prisonnier à 22 heures, délai imparti par Bulle, le major Eggers, accompagné par un sous-officier allemand, se dirigea vers la Kommandantur, qui avait transformé l'Hôtel de l'Étoile en un véritable blockhaus.

Bulle remonta jusqu'à Venthon et attendit le retour de son prisonnier. Il était confiant, Eggers avait donné sa parole ! Cependant les heures s'écoulaient et Eggers ne revenait pas. Alors Bulle, malgré les conseils, voire les supplications de ses camarades, décida de se présenter lui-même en parlementaire au poste allemand des Adoubes.

— J'ai la parole du major Eggers. S'il n'est pas revenu, c'est qu'il parle avec ses supérieurs. Je vais voir où en sont les pourparlers. Il ne

peut rien m'arriver !

En pleine nuit, il franchit seul le poste de garde et se fit conduire à la Kommandantur.

La nuit se passa, ni Bulle ni Eggers ne revenaient. Alors l'alerte fut donnée. Dans Albertville, Gaudin, chef de la résistance civile, glana des renseignements. En rôdant autour de la Kommandantur, il aperçut Bulle au premier étage de l'Hôtel de l'Étoile. L'officier reconnut Gaudin, lui sourit, lui fit un signe d'amitié. Il ne paraissait pas inquiet. Gaudin l'était terriblement.

Quatre jours plus tard, on découvrait le corps de Bulle dans une vigne de Chambéry-le-Vieux. Abattu d'une balle dans le cœur et d'une autre dans la tête.

Exploitant les témoignages des paysans qui avaient assisté probablement à l'assassinat de Bulle, et surtout en relisant la correspondance du major Eggers, on a plus tard reconstitué les faits.

À peine arrivé à la Kommandantur d'Albertville, le major Eggers fut pratiquement mis aux arrêts et dans l'impossibilité de retourner dans les lignes françaises. Il protesta énergiquement. Il avait donné sa parole d'officier allemand, dit-il. On lui répondit qu'il était dispensé de la tenir dans de pareilles circonstances. L'adjudant-major lui enjoignit de se rendre à Aix-les-Bains pour se mettre à la disposition de ses supérieurs.

Un officier supérieur allemand téléphona dans la nuit, depuis cette ville, et donna l'ordre de fusiller le capitaine Bulle. Le commandant de la garnison d'Albertville avait été impressionné par l'allure et la franchise de l'officier français en tenue de chasseur alpin et répugnait à exécuter cet ordre. Il trouva prétexte d'un article du règlement qui notifiait que tout chef de la Résistance capturé devait être conduit immédiatement au grand quartier général afin qu'on pût l'interroger et tirer de lui des renseignements de la plus haute importance.

Dans l'après-midi, un convoi de plusieurs camions et voitures quitta l'Hôtel de l'Étoile. Bulle était dans le premier fourgon, le major Eggers dans le dernier. Les maquisards d'Albertville, prévenus trop tardivement du départ de la colonne, ne réussirent pas à l'intercepter.

On sait maintenant que, ayant appris la libération d'Aix-les-Bains, la colonne allemande qui s'y rendait avait reflué vers Chambéry, que le S.S. responsable de Bulle s'était débarrassé de son prisonnier en l'assassinant et en abandonnant son corps sur le bord de la route.

Le major Eggers confirmera la nouvelle bien plus tard.

Ainsi est mort, lâchement assassiné par un S.S. fanatique, celui qui restera toujours pour nous comme le plus noble exemple de la résistance savoyarde.

CHAPITRE VIII

Septembre 1944. L'état-major des F.F.I. s'est déplacé à Chambéry.

Dans la vieille capitale des ducs de Savoie, le lieutenant-colonel de Galbert procède à la fusion définitive des éléments disparates qui composent les unités sous ses ordres. Nous sommes désormais en contact direct avec les colonnes du corps expéditionnaire français débarqué en Provence. À Bourg-Saint-Maurice, les tirailleurs de Van Hecke attendent impatiemment la mise en place définitive de nos bataillons qui assureront leur relève sur la frontière. Quelques escarmouches se produisent encore. En basse Maurienne, l'arrière-garde allemande en retraite résiste furieusement au harcèlement d'une compagnie de F.T.P. qui les poursuit courageusement malgré la faiblesse de son armement. Nos troupes sont au contact à Pontamafrey, dans la partie la plus étroite de la vallée de l'Arc. Les Allemands protègent leur décrochage par un violent et très précis tir de mortiers. Debout malgré sa grande taille, le colonel observe les mouvements de l'ennemi. Nous sommes encadrés par les éclatements. Le dernier obus tombe à une dizaine de mètres. Le prochain tour sera pour nous ! me dis-je. Sifflement caractéristique du projectile au-dessus de nos têtes. Par pur réflexe, je saisis le colonel par sa vareuse et l'étends à plat ventre à mes côtés. Il est un peu surpris de mon geste, mais il convient qu'il était peu indiqué de rester debout.

Protégés par ce tir de retardement, les Allemands ont décroché. Le capitaine Dumont, qui commande la compagnie engagée, décide de rester au contact et poursuit avec ses hommes la colonne allemande. C'est un jeune chef de vingt-deux ans, de son vrai nom Trarieux, un petit-fils de Louis Lumière.

Dans Chambéry, l'épuration bat son plein. Le tribunal d'exception siège en permanence. Un commissaire du peuple a été nommé ; son travail ne doit pas toujours être agréable, car les délations pleuvent et la recherche de la vérité est difficile. Tandis que des hommes jugent d'autres hommes, se poursuit chez les militaires l'organisation de la future 5^e demi-brigade de chasseurs alpins. Les bataillons qui la composaient en 1939 vont renaître miraculeusement : 13^e B.C.A. formé avec les éléments F.F.I. de Chambéry, 7^e B.C.A. d'Albertville sorti tout organisé du bataillon Bulle, 27^e B.C.A. d'Annecy englobant le groupe des bataillons des Glières réorganisés par le commandant Godard.

Très simple en apparence, cette fusion qui vise à transformer en combattants réguliers des éléments aussi diversifiés dans leurs motivations qu'indisciplinés a demandé patience et diplomatie. Au départ, il y avait beaucoup de chefs, beaucoup trop. On vit arriver des maquisards arborant cinq et même, une fois, six galons sur leurs manches ! Cependant, ces abus

étaient rares et, en tenant compte de la valeur humaine de ces hommes plus que de leur expérience militaire, l'état-major réussit à mettre sur pied un commandement homogène. Dans chaque bataillon, ces anciens chefs de guérilla, courageux jusqu'au sacrifice total mais incompetents pour commander des opérations de guerre normales, seront associés aux officiers et sous-officiers de carrière ou de réserve. L'amalgame se fera peu à peu, la camaraderie née du maquis deviendra esprit de corps, chacun accomplira sa tâche à la place pour laquelle il est le mieux qualifié.

Moi-même, n'ai-je pas conservé longtemps la tenue négligée du maquisard, l'esprit frondeur, une sorte d'indiscipline contraire à mon caractère et qui n'est plus de mise désormais ? Il me faudra la simple remarque d'un brigadier du corps expéditionnaire pour m'ouvrir les yeux. Ce jour-là, je suis envoyé en liaison à Montmélian où je dois transmettre un message important au commandant d'une unité remontant le Grésivaudan en direction du front des Vosges. Nous avons un besoin urgent d'armes lourdes d'infanterie, obusiers de 80, fusils-mitrailleurs, etc., que peut nous procurer l'intendance du corps expéditionnaire.

Je rencontre à Montmélian le chauffeur qui doit m'attendre avec sa Jeep pour me conduire à son Q.G. Il a grande allure dans sa tenue de combat américaine. Mon uniforme est succinct : short et chemise kaki, écusson avec le V encadrant la croix de Lorraine, une barrette de deux galons argent signalant mon appartenance comme lieutenant de chasseurs alpins à la 5^e demi-brigade. Pas de coiffure. Le brigadier m'a salué réglementairement, je lui ai rendu son salut vaguement. Peut-on saluer sans coiffure ? On roule vers le sud, le brigadier me raconte ses campagnes : l'ivresse d'entrer dans Rome avec le corps expéditionnaire du général Juin, puis, après la refonte des unités, le débarquement de Provence ; et le voici remontant vers les Vosges.

On s'arrête dans un village. Un panneau signale le Q.G. Mon conducteur est laconique :

— C'est là ! Je vous attends pour vous reconduire.

Je le remercie, fais quelques pas, il me rappelle.

— Hep, mon lieutenant !

— Qu'y a-t-il ?

Il me tend un calot américain, échangé un jour avec un G.I.

— Mettez ceci sur votre tête. C'est plus pratique pour saluer, le colonel est sensible à la présentation.

Je m'en coiffe. J'ai compris la leçon. Sacré brigadier, il vient sans le savoir de faire de moi un officier à part entière.

À peine de retour à Chambéry, je me précipite chez un tailleur et me fais confectionner un uniforme présentable, vareuse et fuseau de ski, en prévision de l'hiver qui s'annonce. Plus tard, la 5^e demi-brigade touchera enfin les tenues de chasseurs qui dormaient quelque part dans les hangars naphthalinés de l'intendance.

CHAPITRE IX

La guerre en montagne est une aventure exceptionnelle. Certes, le danger vient des échanges d'obus, des rafales de mitrailleuses, de l'éclatement des grenades, mais ce danger est épisodique ; il y a des périodes de calme absolu où toute la montagne semble vide et déserte. Les hommes qui veillent aux frontières sont camouflés dans des abris profondément enneigés. Ils sortent peu, observent à la jumelle ; leurs actions sporadiques sont en fait des reconnaissances du terrain pour le jour où sera donné l'assaut déterminant. Il faut aux hommes, et aux chefs qui les commandent, une grande patience, une science de la montagne qui ne s'apprend pas à l'école de guerre et un équipement sans lequel on peut courir à des désastres. Le froid (– 25, – 30 et parfois – 40 degrés) est l'ennemi numéro un ; la neige, les plaques à vent, les avalanches de fond peuvent emporter une compagnie plus facilement que n'importe quelle attaque classique.

Or, l'hiver 1944-1945 restera l'un des plus froids et des plus enneigés des Alpes de Savoie. Ce qui ne facilite pas la tâche de la 5^e demi-brigade dont les différents bataillons s'échelonnent des Chapieux, au nord, jusqu'à Bessans, en haute Maurienne, par Bourg-Saint-Maurice, Seez, Sainte-Foy, Val-d'Isère, le col de l'Iseran et Bonneval-sur-Arc. La compagnie de Bessans constitue un point noir dans notre dispositif. Elle est complètement isolée et ne peut être ravitaillée que par le col de l'Iseran qui culmine à 2700 mètres. Les Allemands se sont en effet installés en force sur le plateau du Mont-Cenis et tiennent sous leurs feux Lanslebourg et Lanslevillard, coupant toutes communications entre Modane et la haute Maurienne.

Cette route de l'Iseran sera notre cauchemar. Nous n'avons pas les engins nécessaires pour la débayer. La route n'est ouverte aux véhicules que jusqu'à Sainte-Foy, et les vingt derniers kilomètres dans les gorges de la haute Isère ne peuvent être parcourus qu'à pied, à skis ou en raquettes ; le parcours est très exposé aux avalanches et celles du Picheu ou de la Daille menacent nos liaisons. Sur le parcours de Val-d'Isère à Bonneval par l'Iseran, des postes permanents ont été installés.

Je passerai cet hiver à assurer les liaisons avec les divers bataillons et à guider comme officier de montagne plusieurs reconnaissances sur les crêtes de la frontière.

L'ambiance de la demi-brigade est excellente. Camaraderie évidente chez les hommes tous issus des maquis savoyards. Ils portent à leurs chefs une amitié respectueuse. L'armée des Alpes est commandée par le général Molle, un grand montagnard. La brigade de chasseurs alpins, par le colonel Vallette d'Osia, l'un des plus notoires héros de la Résistance. L'homme qui, emmené

par la Gestapo, a sauté, les poignets liés par des menottes, par la portière du train qui l'emmenait vers une destination dont on revient rarement.

J'ai pour ces chefs une grande admiration. Ils m'ont connu simple appelé en 1926 ; nous avons fait cordée ensemble sur les cimes de Belledonne ou de Chamonix.

Les 29 et 30 décembre 1944, une opération est en cours du col de la Louie-Blanche, à plus de 2800 mètres, au sud-ouest de la fameuse Redoute-Ruinée, fort français occupé par les Allemands et qui menace directement le passage du Petit-Saint-Bernard.

Les artilleurs de la 1^{re} armée qui constituent notre unique soutien en armes lourdes – quatre pièces du 75 américain de montagne installées entre Seez et Sainte-Foy, dans la partie la plus étroite des gorges de l'Isère – nous ont signalé des mouvements de troupes sur la crête et le col.

Plusieurs sections d'éclaireurs-skieurs effectuent une montée de nuit à skis, par le vallon de la Louie-Blanche, qui se termine en un cirque parfait entre l'aiguille du même nom et le Ruitor. C'est encore une caractéristique de la guerre en montagne. Tout se fait de nuit, pour échapper aux vues de l'ennemi. Et gare à la retraite en plein jour si l'attaque échoue, car dans ces immensités d'alpage on se fait tirer comme des lapins par ceux qui culminent !

On ne s'étonnera pas que nos chasseurs aient terminé la longue montée à pied, dispersés en plusieurs colonnes de soutien sur les cailloux du col. Ils ont progressé dans le silence le plus absolu et la surprise est totale. Sur une vire du versant italien au-dessus d'un petit glacier, les Italiens de garde dorment allongés dans leur sac de couchage en peaux de mouton, leurs armes en faisceaux à côté d'eux. Qui donc viendrait les déranger par un froid pareil ? Réveillés en sursaut, un fusil pointé sur la poitrine, il ne leur reste plus qu'à se rendre. Ils ont été cueillis au nid. Opération réussie ! Pas tout à fait. Un deuxième groupe dort un peu plus bas sur une terrasse de rochers. Les hommes ont été réveillés par l'algarade. Ils sont en mauvaise posture. Des éclaireurs les cernent à coups de grenades. Comprenant l'inutilité de toute défense, ils lèvent les bras. Pas tous ! Celui qui les commande, un jeune capitaine d'Alpini, essaie de fuir et s'élance sur le glacier. Il est rattrapé par une salve de fusils-mitrailleurs, s'écroule grièvement blessé. Nos éclaireurs le remontent avec peine jusqu'au col, l'installent sur le traîneau de secours que les prisonniers italiens tirent à pied sur les grandes pentes de neige. Les éclaireurs se regroupent à la jonction des vallons de la Sassièr et de la Louie-Blanche. Le blessé est examiné par l'infirmier de la section. Un pansement sommaire est fait. Mais il succombe pendant le trajet, victime d'une hémorragie interne.

Dois-je dire que le retour, malgré la réussite de l'opération, malgré la capture des prisonniers, ne fut pas joyeux comme on aurait pu l'espérer ? Nous savions que nous touchions à la fin de la guerre et, bien qu'il ait été notre ennemi, la mort de ce jeune homme originaire de Rome, d'après ses papiers, nous paraissait stupide comme est stupide la guerre. On le descendit

jusqu'au village de Sainte-Foy où il sera inhumé provisoirement.

Triste leçon de la guerre de montagne, c'est toujours par les versants réputés inaccessibles que débouchera l'ennemi. Pour s'être endormi dans un faux sentiment de sécurité, un groupe de Chamoniards qui montait la garde sur la frontière italienne à 3350 mètres, au refuge Torino, après avoir sectionné le câble du téléphérique qui le reliait à Courmayeur, s'est fait surprendre par un groupe d'Alpenjaegers monté dans la nuit et le brouillard par les escarpements difficiles du col. Tous furent faits prisonniers, blessés ou tués.

Par contre, c'est en escaladant le versant français du mont Froid, réputé inaccessible par tout détachement militaire important, que le lieutenant Frendo, ce très grand alpiniste qui fit après la guerre la seconde ascension de la face nord des Grandes Jorasses, réussit à prendre par surprise ce piton fortifié défendant impérativement l'accès au plateau du Mont-Cenis.

Ainsi, de part et d'autre, se succèdent durant tout l'hiver des actions restreintes et courageuses où trop souvent la montagne reste le principal danger objectif de l'opération de guerre.

Les reconnaissances se multiplient.

Le 2 janvier 1945, à la tête d'un petit détachement, j'ai mission de gravir les crêtes de Monséty, à 2600 mètres, afin d'étudier les défenses du col du Mont et, si possible, de déceler les ouvertures ou les créneaux par où peuvent tirer les défenseurs du col.

La nuit est lumineuse, un dernier quartier de lune transforme la montagne en un paysage à la Samivel, tout en courbes et en flous. Nous avons débouché de la forêt sur les grands espaces blancs des alpages. Je suis particulièrement sensible à la poésie du moment. Réminiscence de mes randonnées hivernales d'avant-guerre. Au fait, y a-t-il une guerre dans le monde ? On en douterait. Cette ascension se poursuit dans un paysage de rêve. Derrière, le groupe des skieurs qui m'accompagnent suit en file indienne. Interdiction de parler, interdiction de fumer. Aucun bruit qui pourrait alerter un éventuel adversaire camouflé dans ces solitudes qui constituent un véritable *no man's land* entre nos positions et les siennes. Seul le léger crissement des skis, à peine perceptible.

Finis de rêver ! Je m'arrête brusquement, surpris et inquiet. Au-dessus de moi, à une certaine distance, se précisent dans le clair-obscur lunaire d'inquiétantes silhouettes encapuchonnées de blanc. L'idée d'être en présence d'une patrouille allemande descendue au col de la Louie-Blanche prend corps. Nous n'avons pas le monopole des reconnaissances.

— Couvrez-moi de votre F.M., dis-je au sergent, j'y vais.

J'attends qu'un nuage cache la lune ; tout devient sombre : je progresse ; la lune revient : je m'immobilise ; la lune disparaît : j'avance ! Et, quand elle revient, je découvre le sujet de mon inquiétude : ce que j'ai pris pour une patrouille ennemie n'est autre qu'une petite plantation de jeunes sapins, de la taille d'un homme, encapuchonnés de neige comme des moines. Simple

alerte. Prudence excessive, direz-vous. On ne sait jamais en montagne. Les longues cagoules blanches que nous portions sur nos uniformes étaient les mêmes que celles utilisées par l'ennemi. Il y eut d'ailleurs, durant cette période, des épisodes de guerre ahurissants.

Ainsi, une patrouille de volontaires français de Chamonix, fixée au col du Midi, à 3500 mètres d'altitude, et en reconnaissance dans la vallée Blanche, fut prise dans le brouillard au col du Gros-Rognon. Un de nos hommes, s'adressant en français à une ombre blanche qui passait à côté de lui, entendit celle-ci vociférer en allemand ! Les Allemands venaient du col du Géant et les deux patrouilles perdues dans le brouillard, tout de blanc vêtues, s'étaient mélangées sans le savoir. Chacun réussit à effectuer une prudente retraite. Lorsque le brouillard se leva, le capitaine allemand qui était monté depuis Courmayeur donna l'assaut aux Chamoniards perchés sur une terrasse rocheuse et trouva la mort dans l'engagement. C'était ce même officier qui avait atteint le sommet de l'Elbrouz, au Caucase, lors de la plus puissante percée des troupes hitlériennes en direction de la mer Caspienne.

Mais revenons à cette journée de janvier 1945.

L'alerte passée, nous continuons. Le jour se lève lorsque le détachement atteint le sommet de la crête de Monséty. Notre itinéraire a échappé aux observateurs éventuels du col du Mont.

On prépare un emplacement camouflé sous la corniche. J'installe ma binoculaire par un créneau aménagé et commence mon observation minutieuse des positions ennemies. Le col, très enneigé, repose dans le calme et le silence des altitudes. Il forme une large faucille, une courbe de neige très pure. Tout en apparence est calme et désert, inoffensif. Pourtant, derrière ce manteau blanc, englouties sous la neige, se cachent les casemates et les fortifications italiennes que je suis chargé de dénombrer. Le froid est épouvantable. Abrités en contrebas du sommet, les hommes peuvent piétiner, marcher, battre des mains, bref se réchauffer. L'observation nécessite une immobilité absolue, elle devient vite un supplice : les sourcils se collent à la binoculaire, les yeux s'embuent, le froid fait pleurer, je ne distingue plus rien, il me faut récupérer, recommencer jusqu'à ce que je parvienne à découvrir les emplacements des créneaux ennemis à peine visibles sous l'épaisse couche de neige. Ils sont disposés de telle façon que le plan de feu de l'ennemi balaie la large combe qui, depuis le Crot, donne accès au col. S'ils nous découvraient, ils pourraient également nous atteindre facilement. Précieuse indication. Ayant fait un croquis rapide, je donne le signal de la descente. Je me redresse avec peine et, tout engourdi par le froid, je suis dans l'impossibilité absolue de chausser mes skis et de serrer les longues lanières de ma fixation. Mes camarades me font un sérieux et vigoureux massage et je retrouve la souplesse de mes articulations.

Cette observation anodine a duré plusieurs heures. En face, rien ne bougeait, tout était figé par le froid, notre ennemi commun, et s'il n'y avait pas eu ces sales petites ouvertures rectangulaires à peine visibles et par où

pouvait cracher le feu, comme la montagne était belle !

On a eu notre récompense. Une magnifique descente dans une belle poudreuse où chacun a pu donner libre cours à sa fantaisie, car pour une fois les volontaires qui m'accompagnaient étaient de bons skieurs. Ce qui était rare car, hormis les sections d'éclaireurs-skieurs des bataillons et de la compagnie de commandement, composées de montagnards et de skieurs réputés, les effectifs des bataillons étaient largement composés de jeunes venus de la ville au maquis et n'ayant aucune expérience de la montagne. Pour ceux-là l'hiver fut long, très long et très dur ! Ils n'en eurent que plus de mérite.

4 janvier 1945.

Le froid, toujours le froid ! Il contrôle et conditionne toutes nos actions. Il est responsable de nos échecs.

Pourtant, le temps est au beau fixe, le ciel bleu, mais le pâle soleil oblique de l'hiver n'arrive pas à réchauffer l'air. Curieuse sensation que je connaîtrai plus tard dans les régions polaires.

Une attaque bien préparée de nos troupes doit être tentée contre le col du Mont. Une compagnie l'atteindra à pied, de nuit, sur la neige durcie par le gel, afin d'arriver au sommet sans se faire repérer et surprendre les défenseurs du col endormis dans leurs casemates. Thème très simple, audacieux, illogique pourrait-on dire, car il présume un succès total de l'opération et ne tient pas compte du retour, en cas d'échec, sous les feux de l'ennemi.

Tout a été prévu. La compagnie, section d'éclaireurs en tête, a commencé sa longue ascension. C'est au sortir de la forêt que les choses se sont gâtées. Un froid épouvantable engourdit les muscles, gêne la respiration : - 40 degrés, c'est dur à supporter, et à l'époque les hommes ne disposent d'aucun équipement spécial. Seuls les montagnards de la colonne (guides ou moniteurs de ski), bien chaussés, bien couverts, et surtout endurcis et résistants, peuvent continuer. Le jour vient. La marche trop lente s'est arrêtée un peu au-dessus de la limite des arbres. Les grandes pentes enneigées et débonnaires du col du Mont seraient, en conditions normales, gravies en moins d'une heure. Mais des dizaines d'hommes sont atteints de gelures graves. Le commandement ordonne la retraite. L'attaque a échoué. Pourtant, très haut, en direction du col, trois skieurs continuent. L'un d'eux est le capitaine Courbe-Michollet, notre officier de renseignements, chef du 3^e Bureau de la demi-brigade, l'autre son fidèle compagnon, l'éclaireur de pointe Jean Blanc, champion de France de ski, et le troisième le lieutenant Chappaz, commandant la S.E.S. de la demi-brigade.

À la jumelle, on peut voir Jean Blanc se promener littéralement sur les casemates enfouies dans la neige. Spectacle étrange. Rien ne bouge, pas un coup de feu ! Pourtant, la petite garnison italienne est là-dessous, réfugiée dans ses blockhaus, sans doute figée elle aussi par le froid, ses armes probablement rendues inutilisables par le gel. Jean Blanc termine sa visite, rejoint le capitaine. Ils réalisent qu'ils sont seuls. En bas, au fond de la combe, la compagnie redescend péniblement, tirant ses blessés sur des traîneaux de

fortune. C'est quelquefois ça, la guerre de montagne. Aucun coup de feu ne sera tiré, mais l'hôpital de Moutiers, ce même soir, recevra des dizaines de chasseurs gravement gelés aux mains et aux pieds.

Ce même hiver 1944-1945, un drame passera inaperçu qui en d'autres temps aurait provoqué une émotion considérable.

Val-d'Isère, où nous avons une importante garnison, a été choisie par une mission américaine pour fournir en armes les maquisards italiens des vallées piémontaises. Ceux-ci y parviennent par deux cols alpins : la Galise, à près de 3000 mètres, qui donne directement accès à la vallée de l'Isère et le col d'Arnès qui permet de passer sur le vallon d'Avérole et Bonneval-sur-Arc en Maurienne. Itinéraire plus long mais moins exposé. De Bonneval, il faut ensuite franchir l'Iseran, bien jalonné par nos postes.

Par ces cols s'évadent parfois non seulement des patriotes italiens mais également des prisonniers de guerre alliés. C'est ainsi qu'une vingtaine de soldats anglais évadés ont décidé de traverser le col de la Galise sous la conduite d'un guide italien. Val-d'Isère, c'est pour eux la liberté. Le col est très raide sur le versant italien, les cent derniers mètres doivent être escaladés par un couloir de neige très redressé, mais, par contre, la descente sur Val-d'Isère se fait par des combes accueillantes jusqu'au cirque du Prariond : site magnifique entièrement clos par les montagnes. Une faille très étroite taillée comme un coup de sabre entre deux falaises, et longue de plus d'un kilomètre, permet de déboucher sur Val-d'Isère. C'est la gorge de Malpasset. L'été, l'Isère sort du cirque du Prariond par ce défilé. Une piste vertigineuse, tracée sur la grande falaise de sa rive droite, permet un passage à ceux qui ont le pied montagnard. L'hiver, en revanche, la falaise est infranchissable et il faut emprunter le lit même de l'Isère, recouvert entièrement par les culots des avalanches qui coulent sans cesse des parois voisines.

Les Anglais sont pris par la tourmente dans le cirque du Prariond. La neige tombe, mais ils n'ont d'autre choix que d'essayer de traverser les gorges. Une avalanche engloutit toute la colonne. À Val-d'Isère, personne ne sait qu'un drame vient de se dérouler. Le beau temps revient. On ne va pas dans le Malpasset. À quoi bon ? Depuis le Fornet, hameau de Val-d'Isère, on surveille aisément la sortie des gorges. Et voici qu'un jour un homme, véritable fantôme hirsute et barbu, amaigri, porteur de gelures au second degré, débouche des gorges et se présente au commandant d'armes. C'est le seul rescapé du drame. Il a survécu dix jours dans des conditions abominables. Il a eu la chance d'être protégé par un surplomb rocheux, qui lui a ménagé une sorte de petite caverne entre le rocher et la neige. Il a fait durer ses vivres de route, il a mangé de la neige. Son solide équipement d'aviateur lui a sans doute sauvé la vie. Il a creusé comme il pouvait dans la couche de neige un long tunnel qui n'en finissait pas. Il a débouché à l'air libre. À quelques centaines de mètres, c'était la sortie des gorges, le soleil, la vie !

Dans le cirque du Prariond, une pyramide très sobre, érigée à la fin des hostilités, évoque pour les randonneurs ou les contrebandiers qui franchissent

la Galise le drame épouvantable de cet hiver de guerre.

CHAPITRE X

La neige et le froid diminuent. L'hiver touche à sa fin. Déjà, dans les fonds de vallée, les paysans ont commencé les travaux agricoles de printemps. Là-haut, la neige persiste, là où veillent nos soldats. Pour eux, c'est toujours l'hiver et les nuits glaciales. Les troupes sont échelonnées entre 1800 et 2000 mètres d'altitude au Combottier, aux Eucherts, à la Rosière. Leurs tranchées sont juste sous le feu des occupants de la Redoute-Ruinée. Les observateurs allemands observent leurs moindres déplacements.

Les défenseurs de la Redoute-Ruinée sont en forte majorité des Allemands. Depuis l'armistice conclu avec les Alliés, les troupes italiennes qui servent encore sous l'uniforme fasciste sont cantonnées dans des travaux d'intendance. Les Allemands tiennent les positions cruciales. Cependant, c'est une batterie italienne, utilisant de vieux canons autrichiens de 107, qui effectue journellement des bombardements qui ont pour but des objectifs militaires, mais qui n'atteignent jamais ceux-ci. Par contre, Bourg-Saint-Maurice et Seez, en fond de vallée, reçoivent assez régulièrement quelques obus à bout de course ; le masque formé par la montagne protège efficacement les postes français du versant ouest du Petit-Saint-Bernard. Pour les atteindre, il faudrait des obusiers de gros calibre à tir courbe. Aussi nos soldats voient-ils passer journellement sur leurs têtes, poursuivant leur trajectoire vers la vallée, des obus qui suivent la pente sans jamais pouvoir la toucher. Leur sifflement caractéristique est comparable à un hennissement ; il est désormais bien connu des hommes qui ne s'en soucient guère. Malgré leur inefficacité tactique, ces bombardements vont faire quelques victimes parmi la population civile, et malheureusement la mort sera au rendez-vous pour les artilleurs du 94^e R.A.M., détaché en soutien de la 1^{re} armée.

Ceux-ci se sont installés au plus profond des gorges de l'Isère, face à l'usine de Viclaire ; leur batterie est composée de canons américains de 105 à tir courbe, très précis et d'une puissance suffisante pour franchir les deux mille mètres de hauteur des crêtes de la frontière et atteindre leurs objectifs en territoire italien. Le site où s'est installée la batterie est pratiquement invulnérable. Les artilleurs en sont conscients. Si le haut état-major les laisse avec nous, ils ont, estiment-ils, pratiquement terminé leur guerre.

Il existe entre eux et nos hommes une amitié toute neuve, une camaraderie de frères d'armes. Leurs chefs ont découvert ces bataillons issus des maquis qui, on peut bien l'avouer, n'étaient pas particulièrement en odeur de sainteté dans certaines hautes sphères militaires ou civiles. Ils ont vu à l'œuvre, dans les difficultés de la guerre de montagne, des soldats résolus, courageux, disciplinés. Et ils sont devenus nos amis.

Aussi plus terrible sera la nouvelle qui nous parvient un jour : un obus italien à bout de souffle est retombé presque à la verticale juste sur l'emplacement de la batterie. Huit servants ont été tués. Conjoncture extraordinaire. Plus que jamais je pense que chacun a son destin écrit à l'avance et qu'il n'en est pas maître !

Ceux qui avaient connu les intenses bombardements du débarquement du corps expéditionnaire en Italie, ceux qui avaient vu tomber un grand nombre de leurs camarades et frères d'armes dans leur difficile et majestueuse offensive sur Rome sous les ordres du général Juin, qui avaient vécu des mois entiers sous un pilonnage intensif, ceux-là qui avaient échappé à tout trouvaient à quelques mois de la victoire finale une mort injuste.

Mais la guerre n'est jamais juste !

Ces obus ne provoquèrent pas que des drames. J'ai bien failli en recevoir un sur la tête, certain jour, comme je longuais l'étroite rue du village de Seez, à la jonction de la route du Petit-Saint-Bernard avec celle de Val-d'Isère.

Le sifflement caractéristique d'une arrivée se fait entendre brutalement, le son vrille les oreilles. Je n'ai pas le temps de m'aplatir, l'obus percute le trottoir opposé au mien ; les quelques mètres de largeur de la rue me séparent du petit cratère qu'il vient de creuser sans éclater, projetant de tous côtés des débris de pierres et de terre dont certains m'atteignent sans me blesser. J'ai plus de chance que les malheureux artilleurs.

Quelques jours plus tard, je me promène avec le capitaine Trarieux, petit-fils de Louis Lumière. C'est jour de marché à Bourg-Saint-Maurice où la vie a repris comme avant. Le sifflement caractéristique se fait entendre. Encore un ! pensé-je et, averti par l'expérience des jours passés, je m'aplatis sur le sol. Une fraction de temps s'écoule. Rien !

— Encore un qui n'aura pas éclaté, me dit Trarieux.

Cependant, le calme des paysans qui nous entourent, groupés en cercle, et regardant avec intérêt ces deux officiers couchés de tout leur long dans la poussière du foirail, nous intrigue. On se relève. Autour de nous, la vie continue. Les chalands sont nombreux. On est venu de fort loin car les foires de Bourg-Saint-Maurice sont réputées. Personne ne se soucie de la guerre qui sévit sur les crêtes à peine à dix kilomètres à vol d'oiseau. Nous ne comprenons pas leur attitude, mais nous sortons lentement du champ de foire, peu disposés à tolérer les sourires ironiques des habitués du pré de foire.

La Tarentaise a livré dans la Résistance des combats énergiques. Sous les ordres du capitaine Villaret, ses maquisards ont harcelé les colonnes allemandes, pris et perdu Bourg-Saint-Maurice, donnant à l'époque l'impression justifiée que toute la vallée s'était soulevée contre l'envahisseur. Or, depuis que les Allemands sont sur les crêtes, nous nous apercevons que les gens d'ici, qui devraient être les plus ardents à défendre leur territoire, se sont en minorité engagés dans nos bataillons. Sans doute estiment-ils que, pour eux, la guerre s'est terminée le jour où l'armée régulière est arrivée à Bourg-Saint-Maurice !

On philosophait donc, Trarieux et moi, sur les facultés d'oubli des Français en général lorsque, alors que nous quitions le champ de foire, un second sifflement, étrange hennissement, se fait entendre près de nous. Nous sursautons puis nous éclatons de rire : il s'agit du hennissement d'une jument en chaleur attachée au milieu des chevaux et des mulets du foirail.

On s'est esquivés très rapidement. Pour protéger notre image de marque.

Dans la vallée, les arbres bourgeonnent, les prés commencent à verdier. Cet hiver si long et si rude se termine, la route de Val-d'Isère est déblayée, seul l'Iseran reste bouclé sous une énorme épaisseur de neige et là-bas, en haute Maurienne, la compagnie de Bessans, isolée du reste du monde, reste dangereusement menacée par une contre-offensive des Allemands du Mont-Cenis. Il est question de l'évacuer. La manœuvre sera faite de nuit à travers le *no man's land* qui s'étend du col de la Madeleine à Termignon. Menée par de Galbert en personne, l'opération réussit pleinement sans attirer l'attention des Allemands.

À cette époque, je serai en permission de détente à Alger. Je ne prendrai donc pas part à cette dernière liaison. De même, je serai absent lors de la visite du général de Gaulle à Bourg-Saint-Maurice où il est venu passer en revue, dans la plaine de Nancroît, les bataillons de la demi-brigade.

J'avais manifesté à différentes reprises mon désir de faire un court voyage à Alger où j'avais d'importantes affaires personnelles à régler. Je n'avais pas revu ma famille depuis ce matin de Noël 1942 où j'avais quitté Alger pour la Tunisie.

Le général Molle, commandant ce qui était alors la 1^{re} division alpine, m'accorda généreusement quinze jours plus les délais de route. Le colonel de Galbert me regarda partir avec un certain scepticisme. Il était un peu mélancolique.

— Tâchez de revenir avant Pâques. Il y aura du nouveau, ce serait dommage que vous ne soyez pas là.

Je compris à demi-mot. La grande offensive de printemps commencerait à cette époque.

— Je reviendrai, mon colonel !

Je tins parole.

Trois semaines plus tard, je reprenais mes fonctions. J'aurais pu facilement me faire démobiliser à Alger. J'étais un combattant volontaire, et je devais aller jusqu'au bout de mon engagement.

De Galbert me mit tout de suite dans le bain.

— Demain matin, à 5 heures, on inspecte les positions du Combottier et de Belleface, ça vous dérouillera. Vous ne vous êtes pas trop ramolli, j'espère ?

Et, quelques heures plus tard, nous montions tous deux à travers les pinèdes du Combottier. Le soleil se leva juste comme nous sortions de la forêt, face aux étendues encore neigeuses du Petit-Saint-Bernard.

La Redoute-Ruinée nous narguait.

— Plus pour longtemps ! me dit le colonel.

CHAPITRE XI

La Redoute-Ruinée se dressait comme un bourg féodal à l'orée du col du Petit-Saint-Bernard, large plateau d'alpage dominé par le roc de Belleface au nord et par le mont Valezan au sud. En septembre 1944, les F.F.I. du Beaufortin et de Tarentaise qui poursuivaient les forces du Reich en retraite avaient acculé ces dernières sur la crête frontrière. Notre offensive s'était arrêtée aux contreforts de la Redoute-Ruinée, où l'adversaire s'était fortement retranché dans ce solide bastion de la ligne fortifiée des Alpes.

Une guerre de siège commençait.

Cette forteresse devenait l'unique sujet de nos conversations, une obsession. On en discutait à la popote, au mess des sous-officiers, et dans les cantonnements précaires où les hommes de la demi-brigade avaient passé l'hiver à 2000 mètres d'altitude dans des conditions d'inconfort total. Ceux qui cantonnaient dans les chalets d'alpage de la Rosière ou des Eucherts étaient directement sous le feu des armes lourdes du Roc Noir ou de la Redoute, mais paradoxalement protégés des tirs imprécis de l'artillerie ennemie du lac Vernet par la convexité même de la pente sur laquelle ils s'étaient accrochés définitivement l'automne précédent. Et tous ces hommes, mal armés, mal équipés, ne songeaient qu'à relever le défi.

« Tant qu'ils seront là-haut, disaient-ils, nous ne pourrons rien tenter. »

Un enjeu terrible ! Car les casemates du Roc Noir, du col des Embrasures et de la Redoute les surplombaient littéralement. De leurs créneaux, les défenseurs faucheraient les compagnies montant à l'assaut de ces pentes enneigées et dénudées, se terminant comme un glacis au pied même de la forteresse. Les soldats ne se faisaient pas d'illusions. Pourtant, ils espéraient la bataille comme une délivrance.

Les semaines passaient dans l'inaction, et puis le moment vint d'attaquer la forteresse elle-même.

Le 23 mars, le sous-lieutenant Lissner, commandant la section d'éclaireurs-skieurs du 13^e B.C.A., eut l'honneur du premier baroud. Délaissant les skis, montant de nuit avec sa section la raide pente de neige qui descend du Roc Noir vers l'ouest, il parvint, sans attirer l'attention des guetteurs, au contact même de l'ennemi. Un tir de barrage précis de la batterie du 94^e R.A. du Maroc, restée en soutien de la 5^e demi-brigade, déclenché au bon moment, avait neutralisé le tir des défenseurs de la Redoute. Dans les boyaux du Roc Noir, un sauvage corps à corps avait lieu. À la tête de ses hommes, Lissner progressait mètre par mètre, pénétrant dans les casemates, lançant ses grenades, électrisant ses hommes, refoulant les défenseurs du bastion par les

boyaux enneigés qui les reliaient au col des Embrasures et à la Redoute-Ruinée. Malgré des pertes sévères de part et d'autre, le drapeau français flottait en fin de journée sur le Roc Noir.

Périlleuse victoire, car le gros morceau restait à enlever : la forteresse, toute proche, perchée sur son énorme socle de schistes, capelée de lourdes murailles bétonnées. Ce mur se confondait avec la montagne, c'était la partie visible de l'iceberg, car nous savions que le roc avait été réaménagé par les Allemands en fonction d'une attaque venant de l'ouest. Paradoxe, les Allemands occupaient un fort dont tout le plan de feu initial était dirigé vers l'Italie, c'est-à-dire vers l'est. Il avait fallu creuser de nouvelles galeries qui débouchaient sur des meurtrières permettant de contrôler notre avance.

La conquête du Roc Noir était le premier pas décisif vers la victoire finale. Cette histoire avait galvanisé nos hommes et prouvé que, si entraînés qu'ils soient, les Allemands n'étaient pas imbattables. Mais il fallait garder la tête froide car la situation des vainqueurs du Roc Noir restait précaire et à la merci d'une contre-attaque de la garnison allemande de la Redoute.

En fait, la Redoute-Ruinée, on s'en rendit compte par la suite, était un puissant système fortifié, utilisant les défenses naturelles constituées par la longue crête rocheuse en forme d'arc de cercle, longue de plus d'un kilomètre, qui relie le mont Valezan, culminant à 2891 mètres, au Roc Noir (2342 mètres), dernier ressaut vers l'ouest. Sur son versant sud, la crête est accessible par des pentes faciles, très dégagées, venant buter sur les fortifications de la montagne. Le versant nord est une falaise rocheuse, coupée de rares couloirs surplombant directement le col du Petit-Saint-Bernard. D'importants ouvrages bétonnés, reliés entre eux par des boyaux, bunkers, casemates, observatoires se succèdent ainsi sur près d'un kilomètre. Le point le plus bas de l'arête, le col des Embrasures, sépare la Redoute du Roc Noir.

En cette fin du mois de mars, une épaisse couche de neige camoufle toutes ces fortifications, dissimulant toutes les ouvertures d'où pourrait jaillir le feu.

Dans la nuit du 24 au 25 mars, le lieutenant Lissner se rend compte qu'il faut absolument tenir le col des Embrasures si l'on veut mettre le Roc Noir à l'abri des contre-attaques allemandes. Un glacis de cent cinquante mètres le sépare du col. Mais son attaque est éventée par l'ennemi et il est pris ainsi que sa section sous un feu très violent. Sortant de leurs casemates, les Allemands contre-attaquent à la grenade. Lissner est grièvement blessé, mais il ramène ses morts et ses blessés dans nos lignes.

Il faut se hâter de conclure.

Fin mars, une ultime veillée d'armes a lieu dans tous les postes français échelonnés de la Rosière aux Eucherts et à la combe des Moulins.

L'abbé Folliet, aumônier de la demi-brigade, nous a réunis pour assister au service divin de la semaine sainte. Il fait appel à tous, et tous sont venus ce soir écouter sa parole parce que l'abbé Folliet est des leurs. Aumônier de la J.O.C., prisonnier des Italiens pendant l'occupation de la Savoie, torturé par les fascistes, il a été libéré par les résistants après la capitulation italienne

en 1943 et tout aussitôt, reprenant le maquis, il a combattu avec ses compagnons. Timide et réservé en apparence, son courage et son autorité spirituelle sont légendaires. Avant et durant cette guerre, il a souvent été en désaccord avec l'évêque d'Annecy qui le jugeait curé progressiste avant l'heure, mais il a continué son combat pour plus de justice sociale, prêtre-ouvrier avant la lettre, portant la bonne parole là où elle manquait : dans les usines, dans les faubourgs lépreux, et l'évêque s'est incliné.

L'abbé Folliet appartient à l'une des plus anciennes familles patriciennes d'Annecy. Sans trahir sa vocation, il aurait pu facilement gravir les échelons qui dans la hiérarchie catholique conduisent à l'améthyste épiscopale, et pourtant c'est vers les plus pauvres du diocèse, les moins bien nantis qu'il s'est dirigé. Torturé dans sa chair et son âme, il a écrit sur sa captivité des poèmes émouvants. Il est resté un homme parmi les hommes et, ce soir, il parle en homme aux ex-maquisards.

Je les examine, mes camarades. Je les connais tous ou à peu près. Celui-là ne pratique pas, cet autre montre volontiers ses tatouages : *Ni Dieu ni maître* ! La plupart se disent athées et pourtant ils sont tous venus, ces mécréants. Ignorants du rituel de la messe, un peu gauches, debout, serrés les uns contre les autres, héros craintifs, le béret chasseur à la main, visages hâves, barbus et sachant tous qu'ils monteront le lendemain à l'assaut de la Redoute et que, pour certains d'entre eux, ce sera le dernier voyage.

La messe de l'abbé Folliet est courte et simple, son sermon direct : il leur a parlé du sacrifice du Christ, ce fils de Dieu parmi les hommes ; tous l'écoutent, graves et silencieux. Durant la messe de Noël à Val-d'Isère, la chorale d'une section d'éclaireurs a accompagné de bout en bout la cérémonie mais, ce soir, les éclaireurs-skieurs sont déjà en marche dans la nuit, éléments de reconnaissance précédant l'offensive. L'assistance ne connaît aucun des cantiques. L'abbé Folliet se rend compte qu'il faut absolument les faire participer à cette veillée de prières.

Il trouve les paroles qu'il faut :

— Maintenant, mes camarades, mes amis, je vais partager symboliquement avec vous le pain et le vin, comme Jésus de Nazareth l'a fait avec ses disciples. J'aimerais que nous chantions ensemble le *Chant des partisans*, ce chant qui nous a soutenus durant les longs mois, voire pour certains d'entre vous, les années de persécution. Peut-être quelques-uns ne savent-ils pas chanter. Alors, qu'ils nous accompagnent en sifflant !

Timides au début, s'affermissant par la suite, des voix entonnent le chant des hommes de la nuit accompagné en demi-teinte par les notes sifflées des partisans. Une profonde émotion me saisit, partagée, je crois, par tous ceux qui sont là. Cet étrange accompagnement devient musique céleste, on dirait qu'il est l'œuvre de flûtistes avertis ! Le chant révolutionnaire, durant ces minutes bouleversantes, se transcende en un hymne religieux.

Quand il est terminé, un silence extraordinaire pèse sous les poutrelles du hangar qui nous abrite. On entend comme un murmure : les phrases rituelles

de l'officiant prononcées en latin. Puis tinte très clair la sonnette de l'Élévation.

La messe achevée, l'abbé Folliet, face à l'assemblée, bénit les combattants :
— Allez dans la paix du Seigneur ! leur dit-il, masquant mal son émotion.

Cette même nuit, bien avant l'aube du 27 mars, les compagnies progressaient de toutes parts vers la Redoute-Ruinée. Un brouillard épais recouvrait la montagne, le silence était feutré par la neige et les brumes, et les centaines de fantômes vêtus de longues cagoules blanches se fondaient dans la pâleur nocturne des pentes enneigées.

Les uns étaient partis du Roc Noir, si durement conquis quelques jours auparavant ; les autres compagnies, montant de la Rosière ou des Eucherts, attaquaient directement la Redoute ; l'une d'elles, commandée par le capitaine Jegou, se dissimulant dans la combe des Moulins, avait pu parvenir, sans éveiller l'attention, jusque sous les créneaux de la forteresse.

À l'heure H, les compagnies et les sections d'éclaireurs attaquaient les objectifs qui leur avaient été assignés. Le brouillard les avait jusque-là favorisés. Les consignes de silence avaient été observées, car le moindre bruit porte loin dans le vide sonore de la neige, mais sans doute un guetteur allemand, tous les sens en éveil, avait-il entendu un cliquetis d'armes, peut-être plus simplement le crissement des souliers ferrés sur la neige gelée, car il donna l'alarme. En ce même instant, les artilleurs déclenchaient un tir précis sur la Redoute ; l'attaque allait commencer. Brusquement, comme après les trois coups du « brigadier », le rideau de brumes se leva, découvrant le théâtre où se jouerait le drame entre les Allemands de la forteresse et nos troupes qui la cernaient.

— Tout allait bien, me raconta plus tard Jegou. J'allais parvenir à la poterne sud et tenter un coup de main surprise lorsque le brouillard s'est dissipé d'un seul coup. Tu vois ma tête. Mes hommes et moi étions brusquement à découvert, sans aucun autre abri possible sur ce glacis enneigé qu'un unique poteau télégraphique. Un poteau pour une compagnie ! Grâce à Dieu, l'observateur des artilleurs de la D.F.L. avait compris immédiatement la situation et il dirigeait le tir de sa batterie d'une façon très efficace afin d'empêcher les Allemands de régler leur tir. Puis, aussi subitement qu'il avait disparu, le brouillard se rabattait sur la Redoute, nous masquait à nouveau et me permettait de changer mon dispositif d'attaque en prévision des tirs orientés qu'auraient pu prendre les Allemands.

Profitant des brumes, les compagnies s'étaient repliées sur leurs positions.

Cependant, le 31 mars, une nouvelle offensive générale était décidée. Il fallait absolument conquérir la Redoute et, pour cela, occuper d'abord le col des Embrasures.

Une immense préparation d'artillerie commence dès 8 heures du matin. Puis, sortant des boyaux creusés dans la neige, les hommes de la compagnie Calderini et du lieutenant Dessertaux montent à l'attaque. Le glacis qu'ils doivent conquérir est truffé de défenses. Un chef de section, l'adjudant Chêne,

monte à l'assaut le premier. Une mitrailleuse crépite alors qu'il prend pied dans la première tranchée allemande, et il est tué net. Dès lors, un combat sans répit, au corps à corps, s'engage. Les pertes sont sérieuses des deux côtés. Morts et blessés gisent entre les lignes. Parmi les brancardiers qui s'efforcent de sauver des vies humaines, l'abbé Folliet est le plus actif. Il a choisi lui-même la compagnie la plus exposée. Il a déjà fait plusieurs allers et retours sous le feu meurtrier des mitrailleuses allemandes et il repart car un chasseur, grièvement blessé, gémit et réclame du secours.

Il n'hésite pas :

— Couvrez-moi, j'y vais !

— Fais gaffe, lui disent ses amis.

Déjà il rampe dans la neige mètre après mètre, parvient auprès du blessé, s'apprête à le secourir. Une balle le frappe à son tour. On le voit sursauter, crier, puis ne plus bouger.

— Ils l'ont eu ! gueulent ceux qui suivaient le sauvetage.

— Faut y aller !

Ils n'ont pas d'hésitation. Sommairement protégés par le tir violent que déclenchent leurs camarades contre les embrasures ennemies, ils réussissent à ramener les deux blessés dans nos lignes.

L'abbé Folliet a un bras fracassé.

Officier de liaison entre les divers éléments engagés, j'étais aux ordres du colonel dont le P.C. était établi dans une grange à moitié ruinée des Eucherts. Le brouillard se tenait juste au-dessus de nous, nous masquant les détails de la bataille. De ce brouillard venait de surgir un bien étrange détachement. Celui de la section d'éclaireurs-skieurs du lieutenant Chappaz qui, ayant escaladé les premiers contreforts du mont Valezan, était tombé nez à nez avec un groupe de travailleurs italiens en uniformes dirigés par un sous-officier allemand ; ceux-ci venaient juste d'arriver, ayant hissé depuis la vallée, à la force des bras, une pièce d'artillerie de montagne qu'ils s'apprêtaient à assembler. Surprise totale ! Le détachement est fait prisonnier sans peine. Il reste à rendre la pièce inutilisable. Ce cas n'a pas été prévu. Chappaz décide de disperser les pièces du canon. Le fût est jeté d'un côté, la culasse de l'autre. Le percuteur et la clavette d'assemblage en poche, le lieutenant et ses hommes ramènent leurs prisonniers au P.C.

Brusquement, le poste radio grésille en clair.

— Du Roc Noir. Abbé Folliet grièvement blessé, l'évacuons sur la Rosière.

Le radio confirme des pertes sérieuses de notre côté, mais la poursuite favorable de l'attaque. De Galbert n'hésite pas. Il éprouve pour l'abbé Folliet une amitié et une estime profondes.

— Foncez sur la Rosière ! me dit-il. Surveillez son évacuation sur Bourg-Saint-Maurice, et revenez me rendre compte.

Au même instant, le sifflement bien connu d'un obus autrichien se fait entendre. Il continue sa course après avoir rasé notre bicoque.

— Tiens ! Ils ont encore des munitions ! constatons-nous.

Lorsque je parviens à la Rosière, les brancardiers du Roc Noir viennent d'arriver avec les blessés qu'ils ont descendus dans des conditions éprouvantes sur des traîneaux de fortune. L'abbé Folliet, le bras en écharpe et sommairement bandé, souffre visiblement.

— Il veut pas se faire évacuer ! me dit l'infirmier. La balle lui a broyé l'humérus.

J'interviens.

— Venez avec moi, l'abbé, j'ai fait préparer un mulet. On vous soignera mieux en bas.

Il proteste.

— Non ! l'attaque n'est pas terminée, il y a des morts, des blessés, on aura encore besoin de moi, hélas !

Je ne comprends que trop ce qu'il veut dire. Nous avons eu des pertes sévères. Il voudrait pouvoir assister les mourants, les réconforter, les préparer au grand départ. Je lis sur son visage les progrès de la souffrance ; son éternel sourire se fige en un rictus. On lui a fait un garrot, on prépare des attelles pour immobiliser le bras puis, malgré ses dénégations, je lui fais enfourcher un mulet.

— Ordre du colonel, l'abbé ! Vous devez obéir !

Il se résigne avec regret.

Dès que nous eûmes atteint le point où la route du Petit-Saint-Bernard était déneigée, je le confiai à une ambulance et je retournai à mon poste.

Toute la journée, avec des pauses entre les passes d'armes, le combat continua au col des Embrasures. Nos hommes avaient pénétré dans les casemates de l'ouest, délogeant à la grenade les derniers défenseurs. Ils virent tout à coup un sous-officier allemand surgir de son trou, lâcher une ultime rafale et se jeter littéralement du haut de la falaise, dans le vide de la face nord ! Il atterrit au pied de la falaise sur la pente enneigée très raide, boula quelques instants puis se releva. Profitant d'un ravin qui le masquait à nos vues, il disparut en direction de l'Italie.

— Gonflé, le gars ! reconnurent les chasseurs alpins.

Ce jour-là, la bataille s'arrêta avec la nuit. C'était pour nous une victoire à la Pyrrhus ! Nous avions conquis le col des Embrasures, mais les Allemands tenaient toujours dans les retranchements de la Redoute.

Les petits maquisards devenus chasseurs alpins à part entière avaient fait l'admiration des vieux briscards de la batterie d'artillerie marocaine et principalement de l'officier observateur qui, du haut de son mirador, avait suivi toute l'action et, en dirigeant efficacement les tirs de barrage, participé à la réussite de l'opération.

— Quand je réfléchis qu'ils n'avaient reçu auparavant aucune formation militaire, je reste confondu devant leur courage et leur discipline, me disait-il un peu plus tard.

Ils avaient aussi payé le prix du sang. Plus de quarante morts, soixante blessés ! Certains diront que c'est dérisoire en comparaison des holocaustes

de Cassino. C'est encore trop.

Une triste nouvelle nous parvint alors que nous nous apprêtions à fêter notre amère victoire. L'abbé Folliet venait de mourir d'une septicémie généralisée à l'hôpital d'Aix-les-Bains où il avait été transporté. La blessure qu'il avait reçue n'était pas mortelle et une amputation du bras faite à temps l'eût peut-être sauvé. Le garrot avait-il été trop serré, placé dans des conditions d'aseptisation délicates ? La longue et difficile évacuation, en traîneau d'abord, à dos de mulet ensuite, n'avait pas dû arranger les choses.

Avec quelques officiers et une délégation d'hommes de troupe, j'ai assisté aux obsèques de l'abbé Folliet en la vénérable cathédrale d'Annecy.

De toute la Savoie étaient venus ses anciens compagnons de glorieuse misère. Certes, il y avait aussi les notables, les nouveaux dirigeants issus des comités de libération et dans le chœur, autour de l'évêque et du chapitre, de très nombreuses personnalités de l'Action catholique. Mais dehors s'amassaient, toujours plus nombreuses, les délégations de l'Armée secrète, des francs-tireurs et partisans, des groupuscules révolutionnaires. Intimement mélangés : communistes, bourgeois, montagnards des hautes vallées ou des Préalpes, ouvriers, citadins, cultivateurs...

On demanda aux porte-drapeau de pénétrer dans le chœur. J'écoutai le dialogue qui s'engagea entre deux porteurs d'étendards rouges, marqués de la faucille et du marteau.

— On rentre aussi ? interrogea le plus jeune avec réticence.

— Folliet s'est pas occupé de tes opinions politiques, hein ! Il a été des nôtres jusqu'au bout dans la Résistance. On ira jusqu'au bout avec lui.

— D'accord ! fit l'autre. T'as raison, on lui doit bien ça.

Il emboîta le pas derrière celui qui était son chef ; ils avaient donné l'exemple et les indécis les suivirent. Dans le chœur s'alignèrent en corbeille presque autant de drapeaux rouges que de drapeaux tricolores.

L'union sacrée s'était faite autour du cercueil de l'abbé Folliet.

CHAPITRE XII

Avril. Quelques cerisiers hâtifs ont fleuri dans la Tarentaise. Mais là-haut, sur les crêtes, l'hiver persiste, et l'enneigement reste considérable.

Nous tenons toujours le Roc Noir et le col des Embrasures mais tous les renseignements concordent pour nous signaler que les Allemands se sont puissamment renforcés autour du Petit-Saint-Bernard. L'alerte a été chaude et, pour la première fois, Radio-Lausanne signale le 1^{er} avril à 12 heures : « Le haut commandement allemand en Italie annonce que l'ennemi, après neuf assauts consécutifs, s'est emparé d'un point fortifié important au col du Petit-Saint-Bernard. »

Au nord du col et légèrement en retrait de la crête principale, le Roc de Belleface, pyramide rocheuse d'apparence inaccessible, est fortement tenu par des postes allemands. C'est le point le plus avancé de l'ennemi en territoire français. Il culmine à 2850 mètres d'altitude. Sa face sud-ouest, rocheuse, est verticale. La face est, gravie par l'ennemi, est une pente neigeuse très raide, à cette époque de l'année transformée par le gel et nécessitant une grande connaissance de l'alpinisme. Si nous voulons reprendre les attaques contre les dernières positions de la Redoute-Ruinée, il importe de neutraliser le Roc de Belleface.

Le Roc est relié à l'arête principale descendant de la pointe des Rousses par une fine corniche. Le point de jonction domine de cinquante mètres le Roc de Belleface, et ce détail aura son importance. Le 10 avril, le capitaine Chevalier dirige l'une des plus audacieuses opérations tentées à ce jour. Les éclaireurs-skieurs, commandés par le lieutenant Paganon, escaladent en crampons la fine arête sud. Deux guetteurs allemands sont capturés, mais une forte résistance se révèle ; les Allemands reçoivent des renforts. L'escalade difficile continue sous les tirs précis de l'ennemi. Un chef de section, le lieutenant Wolf, est blessé, un chasseur tué. On combat à la grenade, chaque poste allemand est conquis de haute lutte, et finalement le Roc de Belleface est à nous. Le capitaine Chevalier rejoint nos lignes avec vingt-deux prisonniers. Le lieutenant Mazelier est désigné pour tenir ce poste difficile. Le 20 avril, à 22 heures, il voit arriver une centaine d'Allemands qui empruntent l'itinéraire Chevalier et investissent la position par les pentes est. L'assaut est stoppé par nos tirs et l'ennemi se replie avec de lourdes pertes. Des grimpeurs qui avaient atteint la corniche entre la pointe du Lac sans fond et le sommet de Belleface sont repoussés à la grenade.

À 23 heures, tout paraît rentré dans l'ordre. La section Mazelier raffermie par son succès est confiante. Belleface paraît inviolable.

Pourtant, à 2h30, une deuxième vague d'assaut d'une centaine

d'Alpenjaegers, utilisant remarquablement le terrain, escalade à nouveau l'arête. Les artilleurs réussissent à enrayer leur progression mais tout à coup, sur la pointe terminale du Lac sans fond dominant nos positions, une arme automatique ouvre le feu, tuant l'adjudant Bochaty et blessant le lieutenant Mazelier. Un grimpeur ennemi, alpiniste chevronné et tireur d'élite, a réussi à escalader le ressaut de l'arête nord. Ayant équipé la paroi de cordes fixes, d'importants renforts le suivent et un violent combat à la grenade s'engage. Pris entre deux feux, les chasseurs du lieutenant Mazelier tiennent en respect leurs adversaires, combattant avec héroïsme, abattant de nombreux assaillants. La radio ne fonctionne plus. Le dernier message signale une situation désespérée. Pourtant Mazelier et ses hommes tiennent toujours. Les Allemands décident alors d'attendre la nuit suivante pour terminer l'opération.

Vers 11 heures, profitant d'une violente tempête de neige qui les dissimulait aux vues de l'ennemi, les vingt-deux rescapés de Belleface empruntaient un couloir de neige de la falaise ouest et décrochaient par surprise. Descente périlleuse entre toutes. Ils laissaient cinq morts et ramenaient six blessés.

La conquête et la perte du Roc de Belleface prouvaient la volonté très nette des Allemands de ne pas laisser les troupes françaises pénétrer en Italie et prendre à revers les derniers régiments allemands qui cherchaient à échapper à la poussée fulgurante des Alliés dans les plaines du Piémont. L'audace des Alpenjaegers nous avertissait également que l'Allemagne avait envoyé sur les crêtes ses meilleurs éléments montagnards, l'équivalent de nos chasseurs alpins. Dès lors, il devenait important de contrôler la présence des Allemands sur tous les hauts cols de la frontière entre Val-d'Isère et La Seigne et, malgré le froid et l'enneigement très important, les bataillons de la demi-brigade opéraient sans arrêt des reconnaissances en haute altitude et des coups de poing précis sur les postes allemands.

Le 11 avril, deux reconnaissances sont faites, l'une au col de Rhême Calabre par le capitaine Maurice Herzog, et l'autre commandée par moi-même au col de la Sassièr, dans le massif du Rutor, au nord du col du Mont.

Le massif du Rutor est un bel ensemble glaciaire formé de plusieurs sommets culminant à plus de 3400 mètres d'altitude et partiellement frontière avec la France. À l'extrémité sud de ce massif bien individualisé, se trouve le col de la Sassièr, 2840 mètres, passage étroit entre deux sommets du Rutor. La Louie-Blanche et la Sassièr conjuguent leur versant français en une même combe facile d'accès. C'est dire qu'une attaque massive débouchant dans le vallon du Crot mettrait en péril Bourg-Saint-Maurice. L'ordre est donné de contrôler le col de la Sassièr.

Une section prélevée sur les effectifs des compagnies stationnées entre Sainte-Foy et le Crot sera placée sous mon commandement. Se joindront à nous le capitaine Courbe-Michollet, notre officier de renseignements, et son fidèle éclaireur de pointe, Jean Blanc. Nous passons une partie de la nuit dans les cantonnements de l'alpage du Crot. Je découvre que mon adjoint sera l'adjudant Étienne Payot, excellent guide chamoniard, ami d'enfance que le

maquis a conduit jusque-là et avec lequel, dans les années 1920, j'avais fait la première hivernale du Tour Noir. Grand chasseur de chamois, Payot sait manier une arme de guerre. Il vient de vérifier très soigneusement que toutes celles de sa section sont dégraissées. Il les fait ensuite former en faisceau, dehors, pour éviter que la buée des cantonnements regelant à l'air libre ne provoque un enrayage trop fréquent en montagne.

L'itinéraire est étudié avec soin. Je reprendrai celui que j'avais emprunté dans ma reconnaissance sur les crêtes de Monséty. En suivant l'arête, on aboutit directement au dernier sommet des Ruitors, le Bec de l'Âne, séparant la Sassièrre du col du Mont. L'avantage de ce tracé particulièrement alpin est que, dans sa dernière partie, nous ne serons pas repérés par les observateurs éventuels du col du Mont.

Le détachement est à pied. Les hommes de Payot ne sont pas des skieurs. Ils viennent des maquis de la Haute-Savoie et sont composés d'éléments citadins ayant fui les villes ; ce sont des soldats courageux, mais peu entraînés à la guerre en montagne.

On parvient sans peine, car la neige dure « porte », jusqu'à l'arête de Monséty. Puis, brusquement, les conditions changent. Il a neigé en haute montagne ; les versants nord sont recouverts d'une épaisse couche de neige fraîche qui n'a pas encore été transformée par le soleil. Le vent l'a accumulée en corniches et plaques à vent. Faisant la trace jusqu'au ventre, je me rends compte que poursuivre par cet itinéraire serait courir le risque d'être tous engloutis par une coulée. On tient conseil. Payot est de mon avis. Courbe-Michollet se montre réticent. Il voudrait continuer. Je m'y oppose. Il a un galon de plus, mais il est là en observateur et je reste le seul responsable.

— Nous courons à la catastrophe, lui dis-je.

— Et votre mission ?

— On va trouver une solution.

Il hoche la tête, mécontent.

Le point que nous avons atteint est déjà très élevé. Nous dominons la combe terminale du vallon de la Sassièrre d'une centaine de mètres. Il n'est pas question de renoncer ; il faut trouver un autre itinéraire. Ma décision est prise : descendre dans la combe.

— Tu es d'accord, Payot, pour ouvrir une trace directe avec moi ?

— Allons-y ! dit-il.

On descend la pente nord très raide, face en avant, au coude à coude, damant la neige profonde qui nous vient à la ceinture. Quelques petites coulées nous précèdent. Au pied de la paroi, nous nous regroupons. Une pente très raide masque le plateau du col. Elle est bien exposée, plein ouest, et la neige transformée puis gelée est dure comme de la glace. Pour nous c'est l'idéal, mais nous n'avons pas de crampons et les hommes sont très mal chaussés. La section s'échelonne sur la pente. Jean Blanc et Courbe-Michollet prennent les devants. Les hommes montent beaucoup plus lentement, mais nous sommes presque arrivés au sommet lorsque, me retournant, je

m'aperçois que ça ne suit pas. La section est dispersée, les hommes glissent, se fatiguent, se reprennent. Ils ne savent pas taper du pied pour former une petite encoche. L'un d'eux est considérablement retardé. Malheureusement il porte le fusil-mitrailleur, et il est visible qu'avec cette charge supplémentaire il n'arrivera jamais à nous rejoindre. Sans lui notre mission est inutile. Il y a une règle qu'il ne faut jamais transgresser en montagne : l'allure générale d'une équipe doit être conditionnée par l'allure du plus faible et non par celle du plus fort. Ce qui est vrai pour les alpinistes en temps de paix devient vital en temps de guerre.

— Je vais le chercher, dit Payot, regroupe-les et dis au capitaine de m'attendre sur le plateau.

— Non, reste avec tes hommes.

Une rapide descente en ramasse. Je rejoins le malheureux servant du F.M. Il est épuisé, au bord du découragement.

— J'en peux plus, mon lieutenant, j'en peux plus !

— Passe-moi ton F.M. et continue. T'en fais pas, ça va aller mieux ! Les autres nous attendent, on a besoin de toi !

Ce fusil-mitrailleur, il l'a servi dans le maquis, dans des coups de main audacieux contre les convois allemands. C'est un homme courageux. Déchargé de son poids, il récupère assez rapidement. Nous rejoignons la section.

Courbe-Michollet piaffe d'impatience. Il se calme en me voyant porter le F.M. On étudie l'approche du col distant de quelques centaines de mètres, par une combe peu inclinée, parsemée de gros blocs de rochers très enneigés formant autant de bosses favorables à une avance protégée. C'est une condition indispensable : si nous nous découvrons, nous serons immédiatement sous le feu de l'ennemi.

On se sépare. Courbe-Michollet, Jean Blanc et les hommes et gradés de la section avanceront sur la rive gauche du thalweg. Étienne Payot et moi gagnerons la rive droite, afin de couvrir nos camarades. Étienne a un fusil de guerre, je porte une lourde mais efficace mitrailleuse américaine Thomson. Le F.M. est mis en batterie, il couvrira l'ensemble de la section et les servants prennent leurs angles de tir.

Par petits bonds, les uns couvrant les autres, nous arrivons ainsi au col.

Silence ! Solitude !

Les casernes sont en contrebas, à deux ou trois cents mètres sous le col, au bord d'un petit lac gelé qui remplit une cuvette glaciaire. Quelques traces de skis anciennes partent de ce point jusqu'au col. La montagne est vide. Ont-ils déjà évacué le Bec de l'Âne ? Courbe-Michollet et Jean Blanc escaladent le sommet sud. Tout ce vide, tout ce silence est peut-être une ruse de guerre. Mais non ! Les Italiens sont toujours au col du Mont ; ils ne nous ont pas repérés. Ils enverront certainement un jour ou l'autre une patrouille à la Sassièrè, trouveront nos traces qui affirment notre volonté de réoccuper les crêtes.

Cette aventure commune aura l'avantage de nous lier, Courbe-Michollet et moi, par une estime réciproque et une amitié qui dure encore trente-cinq ans après notre seule et unique engueulade.

28 avril. Les Allemands ont décroché en pleine nuit, emmenant leurs morts et leurs blessés. Nous nous apprêtions à occuper la Redoute-Ruinée lorsqu'une note du haut état-major nous précisa qu'une unité nouvellement formée et n'appartenant pas à la 5^e demi-brigade serait chargée de cette occupation. Nos bataillons ? On se proposait de les diriger vers d'autres combats et chacun s'estimait frustré.

Bien des années ont passé. Je porte toujours dans le cœur ce sentiment de frustration, je revois la tristesse de nos hommes à l'annonce de la décision venue d'en haut. Ils avaient tant attendu le jour où ils pourraient faire flotter notre drapeau sur les murailles de la citadelle des neiges enfin rendue à la France. Et d'autres viendraient derrière eux qui n'auraient qu'à cueillir comme un fruit mûr la Redoute abandonnée. Dérision !

C'était une autre version du *Désert des Tartares* de Dino Buzzati.

De même que l'officier perdu dans les confins des déserts de l'Asie centrale avait attendu jusqu'à sa mort l'attaque éventuelle d'un ennemi invisible, certains des résistants qui composaient nos bataillons attendaient depuis des années, dans l'ombre, la certitude d'une victoire contre un adversaire aux abois. Durant leurs combats qui, de guérilla en commando, s'étaient enfin transformés en batailles régulières, ils avaient été tour à tour gibier pourchassé, harde de loups attaquant, mordant et s'enfuyant ; puis tout l'hiver dans leurs bauges de neige, par des froids atteignant parfois 20, 30 degrés sous zéro, ils avaient, hargneux comme des sangliers affamés, entamé leurs longues nuits de veille. Et maintenant que vaincu par leur pugnacité, par leur courage, par leur détermination et par leurs morts, l'ennemi avait refusé le dernier combat, ils se sentaient privés de leur vengeance, frustrés de leur victoire. Et j'avoue que je partageais leurs sentiments.

L'hallali n'aurait jamais été donné. La vengeance leur échappait. Ils se disaient : « À quoi bon tant des nôtres torturés, fusillés, déportés ? Pourquoi ces derniers compagnons tombés la veille dans le feu de l'action ? » Bien sûr, il y aura toujours un dernier mort, le dernier jour, à la dernière heure, à la dernière minute de la guerre, lorsque le dernier coup de fusil sera couvert par le clairon sonnant le cessez-le-feu ! Leur soif de vengeance était dictée par un sursaut de dignité humaine. Allez leur faire comprendre que d'autres combats auraient entraîné d'autres morts, et qu'il était bien que ça se termine de cette façon ambiguë !

La vengeance appelle la vengeance, c'est un cycle infernal. Mais les vendettas entre peuples ne peuvent s'éterniser comme les vendettas entre familles.

CHAPITRE XIII

Le colonel de Galbert avait convoqué le capitaine Willien, dit « Milloz », à son P.C. de Bourg-Saint-Maurice. Willien était un solide Valdotain qui avait passé avec armes et bagages la frontière à la tête de sa section de partisans pour continuer sa lutte contre le fascisme et le nazisme dans les rangs de nos unités combattantes. Ses hommes et lui, habillés, nourris et touchant une solde régulière, avaient été incorporés dans une compagnie de nos bataillons. Ils avaient constitué pour nous de précieux agents de renseignements. Rien de ce qui se passait au Val d'Aoste ne leur échappait. Leurs renseignements recoupaient ceux recueillis cet hiver par la reconnaissance Fassio-Chappaz. Une section d'éclaireurs-skieurs de la demi-brigade avait pénétré avec une audace incroyable en territoire occupé par les Allemands, franchissant les Alpes, descendant les vallées du Grand Paradis, vivant chez l'habitant, n'hésitant pas à traverser la route nationale de Turin pour aller tâter le pouls des habitants du val Tournanche, arrivant jusqu'au Breuil, au pied du Cervin, et revenant sans accroc. Fassio était un jeune professeur agrégé d'italien, Chappaz et ses hommes d'excellents montagnards savoyards. Les habitants francophones des hautes vallées les avaient accueillis comme de futurs libérateurs.

Maintenant que la Redoute était tombée, nous devons tenir notre promesse. Occuper le Val d'Aoste pour éviter que le pays ne soit livré aux bandes de partisans cryptocommunistes venus des grandes villes industrielles du Piémont ou de la Lombardie, qui exébraient les montagnards de culture française et avaient déjà provoqué de graves exactions au cours de leurs raids sporadiques. Le Val d'Aoste n'aspirait qu'à une chose : rester francophone et obtenir l'autonomie interne. Les plus exaltés parlaient d'une annexion par la France.

La rencontre entre Willien et le colonel fut simple et émouvante.

— Capitaine Willien, je vous rends votre parole. Vous et vos hommes avez combattu à nos côtés pour la même cause, le respect des libertés de nos deux pays, la haine des dictatures. Ce combat sur la frontière est terminé, demain nous entrerons en Val d'Aoste non pas en vainqueurs, mais en amis profonds de votre vallée. Vous-même allez repasser la frontière dès ce jour, avec vos hommes, et préparer le pays à notre arrivée. Merci de tout cœur, Willien.

Les deux hommes se serrèrent la main.

Le même soir, par des chemins connus de lui seul, la section des « minatori de La Thuile » regagnait son village.

Dans la nuit du 29 au 30 avril 1945, la demi-brigade faisait mouvement sur

l'Italie. On avait quitté les cantonnements de la Rosière, à pied, en bon ordre, compagnie après compagnie. Suivant le tracé de la route enneigée, nous avions contourné le Roc Noir, pénétré dans la dernière combe au pied de la Redoute-Ruinée, sombre et muette citadelle pour laquelle nous avions lutté tout un hiver.

On parlait peu.

Le plateau du col était parsemé de cratères noircis par les explosions, la neige était sale, mais ce qui frappait surtout, c'était le silence extraordinaire qui pesait sur la montagne. La frontière française de l'époque passait à la lisière ouest du long plateau qui forme le col, un peu avant l'hospice napoléonien du Petit-Saint-Bernard, dont les ruines se dressaient devant nous. Le pilonnage des artilleurs marocains avait été efficace : le monastère avait beaucoup souffert des bombardements ; ses murs noircis découvraient des ouvertures béantes, les toits s'étaient effondrés, et curieusement, bien que criblée d'éclats d'obus, trouée comme une passoire, la statue de bronze de saint Bernard était restée debout sur son socle de schiste.

L'ancienne frontière passait juste à l'ouest du monastère, nous étions donc entrés en Italie. Moment solennel. De Galbert se tourna vers moi :

— Allez, Frison ! Montrez-nous vos qualités de grimpeur. Fixez-moi au sommet de ce piédestal le drapeau français !

Je ne me le fis pas dire deux fois. Les trous béants étaient autant de prises faciles et me permirent, vite fait, de planter au sommet la hampe et l'étamine tricolore.

On passa devant les ruines du chalet de la Chanousia, le jardin botanique alpin fondé par l'abbé Chanoux. On arriva peu après à la limite fixée pour la rectification de frontière.

Les diverses compagnies prirent possession du territoire délimité. Le lieutenant-colonel de Galbert, le capitaine Chevallier et moi-même devons continuer jusqu'à Aoste afin d'établir avec les autorités locales valdotaines les conditions de notre occupation et la répartition de nos effectifs dans la vallée. Nous savions pertinemment qu'il n'y avait plus un Allemand de Courmayeur à Ivree et que, ce même jour, le capitaine Courbe-Michollet et sa compagnie, franchissant le col de Rhême Golette et traversant le massif du Grand Paradis, se dirigeaient vers la limite sud du pays d'Aoste. Une seule inconnue : comment serions-nous accueillis par les officiels d'Aoste ? L'évacuation des Allemands avait dû être suivie immédiatement par l'installation d'un comité populaire de libération ; sa composition nous échappait et nous craignons que les francophones n'eussent été éliminés et remplacés par des gens venus « d'en bas ».

À deux kilomètres au-dessus de La Thuile, gît un hameau, Pont-Serrand, le dernier village habité toute l'année. Lorsque nous y arrivâmes, une large banderole était tendue d'une maison à l'autre à travers la route, portant en lettres géantes *Bienvenue aux Français ! Vive la France !* Une délégation nous offrit le pain et le vin selon la tradition la plus ancienne de l'hospitalité

montagnarde. Nous ne pouvions nous attarder et c'est avec une émotion contenue que nous quittâmes ces braves gens pour atteindre un peu plus bas le gros bourg de La Thuile, siège d'une importante société exploitant des mines dans la montagne. Le village était pavoisé aux couleurs françaises, les drapeaux étaient sur toutes les maisons ; des cris de joie, des applaudissements éclatèrent lorsque nous entrâmes tous les trois côte à côte, par la rue principale. Sur la place, une surprise nous attendait : la section Willien en armes nous rendait les honneurs. Il y avait un buffet campagnard, où miraculeusement étaient apparus le jambon, les fontines et les cruches de vin rouge. On but et on trinqua à la France et au Val d'Aoste.

Manifestement, les gens étaient surpris de nous voir sans accompagnement.

— Il y a des « bandes » venues d'en bas qui sillonnent le pays. Faites vite pour maintenir l'ordre ! insista Willien.

On le rassura comme on put.

— Nous devons descendre à Aoste le plus rapidement possible. Avez-vous un véhicule ?

On dénicha une petite Fiat. Comme elle était trop petite, je montai à califourchon sur le tansad d'un motard, et les conducteurs nous emmenèrent à folle allure dans la descente sinueuse et périlleuse qui mène à Pré-Saint-Didier, dont le nom mussolinien était encore San Desiderio, puis, par la nationale, jusqu'à Aoste où nous débouchâmes sur la place Chanoux pleine de monde.

De Galbert discuta immédiatement avec les dirigeants provisoires du Val d'Aoste de la répartition de nos troupes, mais surtout du statut politique que nous voulions soutenir dans ce pays. Pour parler des délicats dont le colonel se tira brillamment. À vrai dire, ses interlocuteurs, partisans de l'autonomie interne et du rétablissement de la langue française, n'étaient pas favorables à une sécession. Cela entraînait assez dans nos vues, sinon dans celles de certains politiciens français. Comment ce pays, absolument coupé de la France huit mois sur douze et relié à la Savoie uniquement par des hauts cols très enneigés, pourrait-il survivre ? Comment pourrions-nous l'aider ? Ah ! si le tunnel dont on parlait depuis 1934 avait été réalisé, je me demande en écrivant ces lignes si le renversement n'eût pas été total.

Là encore, il fallait garder la tête froide et ne pas bercer d'espoirs insensés ces braves gens.

On passa la nuit dans le grand hôtel face à l'hôtel de ville. Il y régnait une atmosphère inquiétante. On n'y parlait qu'italien. Nous étions des trouble-fête. Ces trois officiers français en uniforme ne plaisaient vraisemblablement pas aux partisans à brassards rouges postés en sentinelles. Courbe-Michollet nous avait avertis : le bataillon ultra-fasciste « Bergamo » qui occupait les cols avait tourné sa veste, mais pas ses opinions ; il contrecarrait de toute son influence l'occupation française. Il était temps que nos bataillons reviennent. Je dormis cette nuit-là avec mon revolver sous l'oreiller.

Les choses s'arrangèrent assez vite et, tandis que le colonel établissait le

P.C. de la demi-brigade à Aoste, je reçus le plus beau commandement de ma très courte carrière militaire. J'étais désigné comme commandant d'armes à Courmayeur, où stationneraient également les quatre sections d'éclaireurs de la demi-brigade. Un bataillon tiendrait garnison à Pré-Saint-Didier, nos autres effectifs se répartiraient dans la basse vallée, et principalement à Pont-Saint-Martin, porte de sortie de la vallée d'Aoste sur les plaines du Piémont et de la Lombardie.

Je peux dire que les gens de Courmayeur m'accueillirent en enfant du pays. Il y a toujours eu beaucoup d'affinités entre les guides de Courmayeur et ceux de Chamonix et, bien que l'époque fasciste eût ralenti nos échanges, les vieux se souvenaient encore de la période durant laquelle les frères Rey, les Brocherel et autres guides célèbres fréquentaient le Montenvers. Bien sûr, la jeune génération avait été élevée à l'italienne. Seuls parlaient un peu le français les jeunes dont les parents étaient restés fidèles à leur langue maternelle malgré l'interdiction absolue du Duce. Mais ces jeunes s'en excusaient presque.

Il était clair que, si j'avais été nommé à Courmayeur, c'était pour y entreprendre une action psychologique. Le général Molle, commandant l'armée des Alpes, et le général Valette d'Osia, de la division alpine, connaissaient mes affinités très anciennes avec les guides de Courmayeur. En plus, l'endroit était particulièrement bien choisi pour continuer l'entraînement alpin des sections d'éclaireurs-skieurs.

Il ne se produisit aucun heurt entre celles-ci et la population locale. Les consignes avaient été données. Nous étions ici en amis, et nous repartirions de même. Un peu partout des bals étaient organisés, que les partisans venus de l'extérieur prétendaient contrôler. Ils menaçaient de raser les cheveux des jeunes filles qui avaient dansé avec les Allemands. Je dus intervenir brutalement pour empêcher que l'une d'elles ne subît cette humiliation. Elle avait dix-huit ans, elle était née sous le régime fasciste, les Allemands lui avaient été présentés à l'école, dans les ateliers, comme les alliés de l'Italie ; elle n'avait pas connu d'autre régime. Pouvait-on la rendre responsable d'avoir dansé avec un élégant officier de la Wehrmacht ? Ce qui était répréhensible en France ne l'était pas pour elle.

Nous étions pleinement installés dans la vallée lorsque nous parvint l'annonce de l'armistice du 8 mai. Le gros de l'armée allemande d'Italie tournait en rond dans les plaines lombardes. Elle avait refusé de se rendre aux Français qui occupaient Suse et le Val d'Aoste, et n'acceptait de le faire qu'aux troupes américaines qui lentement remontaient vers le nord de l'Italie, poursuivant surtout leur avance en direction des Dolomites et de l'Autriche. Pour les Allemands, je l'ai dit, nous étions encore des « terroristes » et la propagande nous avait largement présentés comme des hors-la-loi sanguinaires.

Le jour de l'armistice était également un jour triste pour les Valdôtains. S'ils réclamaient une autonomie, c'était dans le cadre d'une République

italienne. Et l'Italie avait bel et bien été vaincue. Ordre nous avait été donné d'éviter, ce jour, tout incident avec les populations locales.

Pour cela j'avais réuni les hommes dans la grande salle d'un petit hôtel de Dolonne, grosse bourgade isolée au-delà de la Doire Baltée, face à Courmayeur. Nous avons vidé force bouteilles d'asti, mais la tenue des hommes avait été exemplaire. Inconsciemment, nous pensions tous la même chose : « Pourquoi tant d'années perdues, tant de morts, tant de crimes ? » On se sentait vidé de tout enthousiasme.

J'assistai plus tard, avec les officiers de l'état-major, au service solennel célébré en la cathédrale d'Aoste en présence de la reine Marie-José et de toutes les notabilités du pays. Cérémonie digne et triste, qui n'était pas sans me rappeler douloureusement la même cérémonie en la cathédrale de Grenoble, après l'armistice de juin 1940.

Un beau jour, une section américaine commandée par un jeune lieutenant vint s'installer à Courmayeur et nous ignora totalement. Elle disposait de blindés légers qu'elle embusqua au nord de Courmayeur, au pied des à-pics des monts de la Saxe et Chécrouit séparés par la gorge où coule la Doire. La politique américaine était de contrecarrer l'influence de la France en Val d'Aoste, ce qui explique l'incident, le seul, que j'eus avec le chef du détachement.

La route qui traverse le défilé conduit à Entrêves, au pied du col du Géant, et dessert également les deux vallées longitudinales du versant sud du mont Blanc. Nos chasseurs y passaient journellement au cours de leurs marches d'entraînement. Aussi, quelle ne fut pas leur surprise, un beau jour, de se voir interdire le passage par le sous-officier de service. On me rendit compte de l'incident. Immédiatement, j'allai trouver le jeune lieutenant qui commandait le détachement. Ma connaissance de l'anglais facilitait les choses. J'abordai directement le sujet.

— Contre qui avez-vous dressé vos canons, lieutenant ?

— Contre un ennemi venant du nord, ce sont mes consignes.

— Savez-vous ce qu'il y a derrière ces montagnes ?

— Non.

— Il y a la France, alliée de l'Amérique, et, tout à fait à l'est, la Suisse, pays neutre. Depuis près d'une année, il n'y a plus un seul Allemand en Savoie ! Alors !

Il réfléchit longuement.

— Je crois que vous avez raison. Je vais rendre compte immédiatement à mes chefs à Aoste.

— En attendant, lui dis-je, mes hommes continueront à utiliser la route pour leur entraînement journalier.

Il ne répondit pas.

— Savez-vous que, là où vous avez posté vos canons, je me fais fort avec mes fantassins de neutraliser et de capturer vos blindés !

— Comment ferez-vous ?

— J'arriverai par le haut, juste au-dessus de vous... On a l'habitude.

Il rit franchement.

— J'aimerais voir ça.

— Facile ! on va vous faire une petite démonstration.

Et, sur-le-champ, j'organisai cette démonstration sur une falaise rocheuse qui se trouvait sur la moraine rive gauche du glacier de la Brenva. Quatre cordées de chasseurs l'escaladèrent, installèrent au sommet leurs F.M. et mitraillèrent un ennemi imaginaire. Il était convaincu.

L'incident avait fait du bruit à Aoste. Et un jour, je fus avisé que l'état-major américain, général en tête, viendrait assister à une démonstration similaire. Il fallait frapper un grand coup. Mon camarade Paneï, un grand montagnard de Courmayeur, m'indiqua une falaise sous le mont Chécrouit, sur la rive droite de la Doire. Le site s'y prêtait à merveille : une cinquantaine de mètres de hauteur, verticaux, dans lesquels nos chefs de cordée, Marcel Burnet, Frosio et autres Chamoniards trouveraient, je l'espérais, un passage.

Le grand jour arriva. Le général Molle et le général Valette d'Osia accompagnaient l'état-major américain.

La démonstration fut parfaite. La falaise se terminait par un éboulis assez raide qui s'étendait jusqu'à la route vicinale en contrebas. Très intéressés, les Américains, violant les régies de prudence que j'avais annoncées, se rapprochaient insensiblement de la paroi, malgré une ou deux alertes. Des pierres s'étaient détachées et avaient ricoché jusqu'au pierrier. Et tout à coup Marcel Burnet, qui grimpait en tête, eut juste le temps de se raccrocher et de crier « pierres ! » : un gros bloc descellé s'écrasait sur le pierrier, se brisait et ses débris, rebondissant sur la pente, passaient à quelques mètres du général américain, qui, je lui dois cet hommage, ne broncha pas.

— Bonne démonstration, me dit-il.

La suite ne tarda pas. Le lendemain, j'étais convoqué au P.C. américain d'Aoste. Je m'y rendis avec l'autorisation de mes supérieurs, ravis de voir se développer des sentiments amicaux entre Français et Américains. Le général fut bref.

— Lieutenant Frison (il n'a jamais pu aller jusqu'à Roche), vous m'avez dit pouvoir entraîner nos G.I. à l'escalade. Alors je vais vous envoyer une compagnie. Ça vous va ?

Je restai abasourdi. Il me fallut expliquer qu'en escalade un chef de cordée peut difficilement s'occuper de plus de deux ou trois grimpeurs s'il veut appliquer les règles de sécurité. Je disposais d'une dizaine de guides. Je pensais pouvoir entraîner une section. Il y aurait aussi l'équipement à trouver, mais de cela je faisais mon affaire. Le temps d'aller à Chamonix rafler les équipements spéciaux dans l'ancienne caserne de l'E.H.M. Mon rêve était de faire revivre, dès ce jour, les traditions de cette école de montagne unique en son genre.

Le col du Petit-Saint-Bernard était encore enneigé, et bien qu'on travaillât au déblaiement de la route, seul passage permettant de nous relier à la

Tarentaise, il restait interdit aux véhicules. À bord d'un camion réquisitionné je ne sais où, et accompagné du lieutenant Granger, ardent maquisard chambérien, je décidai de passer par Turin et le Mont-Cenis, dégagé des neiges. On m'assura que les Allemands avaient évacué le Piémont où seuls subsistaient quelques éléments, mais que la route d'Aoste à Turin était libre. On crut sur parole cette information. Il y avait, paraît-il, de nombreux prisonniers allemands qui stationnaient dans les villes, mais ils avaient été désarmés.

On prit donc la route le cœur joyeux. Granger avait gardé l'esprit maquisard, il jubilait :

— Si on pouvait rencontrer quelques Boches ! J'aimerais bien leur faucher un pistolet-mitrailleur !

Il avait la passion des armes.

— Qu'est-ce que tu en ferais ? La guerre est finie.

— Sait-on jamais !

Comme pour lui donner raison, peu après Ivrea, sur la route de Turin, nous nous heurtâmes à un grand rassemblement de militaires. De loin, on avait cru à des Américains mais, en se rapprochant, on découvrit que c'était un régiment de blindés allemands, avec des chars Tigre et Panthère. Sur notre camion, nous avions un petit drapeau français signalant notre nationalité. On ralentit instinctivement, mais un gradé de la Feldgendarmérie, portant en sautoir la chaîne et la plaque métallique, dégageant brutalement la route, nous fit signe de passer. On resta éberlués, mais on ne pipa mot. L'incident se reproduisit à diverses reprises et cela jusqu'à ce que nous rejoignions l'autoroute Turin-Milan.

Nous venions de traverser la énième armée blindée de la Wehrmacht, qui attendait sur place, avec tout son armement lourd, que les Américains veuillent bien s'occuper d'elle.

Le reste du voyage fut sans histoire jusqu'à Chamonix où je récupérai un peu de matériel pour équiper la future école de haute montagne de Courmayeur.

Le détachement que m'envoya l'armée américaine était composé uniquement de volontaires, sans distinction de grades, mais sous le commandement du plus jeune major de l'infanterie U.S., Breyer, un géant de près de deux mètres, vingt-cinq ans, bon vivant, excellent meneur d'hommes. Breyer était le gendre de l'amiral Byrd. Je lui parlai avec admiration du vainqueur des pôles, de son hivernage solitaire et volontaire très loin des bases, sur la calotte du pôle Sud, dans une véritable caverne enfouie dans les glaces. Par la suite, je reçus de l'amiral Byrd son livre dédicacé en souvenir de Bob Breyer.

Nous fûmes rapidement très amis, mais ses hommes ne possédaient que les souples bottes américaines de campagne, difficilement acceptables en haute montagne, et tout se borna à des démonstrations faites par les chasseurs, et à quelques tentatives par les plus doués.

Breyer admirait les chaussures Vibram, à semelle dure en caoutchouc, que la plupart d'entre nous avions conservées de notre équipement privé de montagnards. Il me demanda si je pouvais lui en faire confectionner une paire sur mesure car il chaussait du 47 ! Un cordonnier d'Aoste se chargea de l'affaire.

Entre-temps arriva un bouleversement total : l'armée américaine évacuait le Val d'Aoste et était remplacée par un détachement de Sud-Africains. Une grande prise d'armes eut lieu sur la place Chanoux, et plusieurs de nos chasseurs furent à cette occasion décorés par le général américain. Breyer disparut. Je le regrettai sincèrement, mais déjà j'avais pris contact avec les Sud-Africains commandés par le lieutenant Potchefstrom (je ne garantis pas l'orthographe) et je les entraînai avec une ardeur indéniable lorsqu'un beau jour, passant dans Aoste, je fus abordé par le cordonnier qui avait fait les chaussures de Breyer. Il était consterné.

— Le major est parti sans me payer !

— Là où il allait, il n'avait pas besoin de Vibram !

— Que voulez-vous que je fasse de cette paire de chaussures ?

— Vendez-la !

Il me jeta un regard furibond.

— Vous connaissez un Italien qui chausse du 47 ?

J'éclatai de rire, il se calma.

— Je la mettrai en vitrine, conclut-il, désabusé.

Je crois bien qu'elle y est toujours.

CHAPITRE XIV

Je reviens d'une mission à Bourg-Saint-Maurice. Bientôt la route du Petit-Saint-Bernard sera ouverte, mais il reste un tronçon enneigé de deux ou trois kilomètres. J'ai donc laissé la voiture à La Thuile. Le village a retrouvé son calme, sa sérénité, les « minatori » de Willien ont repris le travail là-haut, sur le plateau. La combe où gît le village, dégagée des neiges, est couverte d'une vaste pelouse de chaumes, mais déjà les colchiques et les jonquilles percent à travers les herbes gelées de l'automne précédent. Bientôt tout sera verdoyant, et la nature rattrapera là-haut les derniers névés du printemps alpestre.

À vrai dire, ma mission n'était guère plaisante : j'étais chargé de faire passer le col à deux agents politiques français expulsés du Val d'Aoste par l'autorité militaire pour s'être mêlés de choses qui ne les regardaient pas. Leur action clandestine visait à provoquer un soulèvement de la population. Rêve utopique. Se soulever contre qui ? Pourquoi ? Puisque déjà l'autonomie interne était assurée.

Mes compagnons de voyage étaient peu loquaces. Mais ils avaient le pas montagnard ; c'est avec soulagement que, passé le col, je les remis à la première voiture de liaison venue à leur rencontre.

Depuis notre occupation, nous avions dû faire face à une extraordinaire magouille. Des spéculateurs avaient monté de fructueuses opérations consistant à changer des billets français périmés pour les nouveaux billets de la Banque de France. Au départ, tout était différent. Nous avions reçu de la part des Valdotains des suppliques éplorées. On ignore peut-être que la population valdotaine de Paris est presque aussi importante que celle restée au pays. De tout temps, commerçant ou chauffeur de taxi, un membre au moins d'une famille a travaillé en France. Les économies réalisées, en montagnards prudents ils les ont toutes transformées en billets de banque français qui se sont entassés dans les lessiveuses des villages de la montagne. Et brusquement, ces gens qui avaient fait confiance à la France au-delà même des divergences politiques se trouvaient ruinés. Leurs billets ne valaient plus rien. Le gouvernement, fort heureusement, décida que le change des billets périmés serait fait au même cours, pour tous ceux qui pourraient justifier de l'origine française de leurs économies. Des bureaux furent ouverts, et bientôt une foule de margouilins se précipita, allant jusqu'à demander le change des billets français imprimés par la Wehrmacht, et échangés quelque part au moment de l'armistice. Déceler les trafiquants était chose difficile et ne pouvait être accompli qu'après une enquête sérieuse, faite dans les villages. J'eus à certifier ainsi plusieurs demandes favorables, mais aussi à découvrir des spéculateurs peu scrupuleux. L'un d'eux m'offrit même une somme

rondelette pour obtenir ce certificat. Résultat, il était arrêté le soir même à Aoste.

École de montagne, rapports avec nos alliés, action psychologique, tout cela formait un travail intéressant. Encore que, pour moi, seuls comptaient mes rapports amicaux avec les gens de Courmayeur et l'entraînement de la section de Sud-Africains qui avait remplacé les Américains.

Une armée sympathique et sportive, encore que son organisation soit différente de la nôtre.

Les Afrikanders, les Blancs, solides gaillards, en chemise beige et short clair, chapeau de feutre à larges bords sur la tête et molletières sur des souliers de marche mieux adaptés à la montagne que les bottes américaines, étaient les seuls à combattre. Ils étaient secondés par des Noirs et des métis ne portant pas les armes mais s'occupant de la logistique et des besognes subalternes. La ségrégation régnait en maître ; elle était paternelle, et les Noirs du détachement de Courmayeur ne semblaient pas se plaindre de la discrimination raciale qui choquait profondément nos éclaireurs.

Nos hommes au repos aimaient former le cercle, le soir, autour des musiciens noirs, qui chantaient et jouaient de la guitare, un peu à l'écart de l'hôtel où cantonnaient les Blancs. Un jour, l'un des nôtres ayant apporté son accordéon, ce fut du délire. Mais, le lendemain, le lieutenant Potchefstrom venait me trouver, très contrarié.

— Je regrette infiniment, Frison, mais je dois interdire à vos hommes de fréquenter la section des hommes de couleur. Vous savez que la ségrégation existe dans notre pays, elle doit être observée strictement.

Je me rebiffai.

— D'abord, nous sommes en Italie, dis-je, et non en Afrique du Sud, et mes hommes ne comprendront jamais pourquoi vous traitez comme des êtres inférieurs des soldats qui ont combattu à vos côtés.

Il m'interrompit doucement.

— Ce ne sont pas des combattants. Seuls les Blancs ont pris part aux combats. Ils nous accompagnent et assurent notre intendance, nos liaisons. Ils sont restés constamment à l'arrière.

Mon interlocuteur était franc et sympathique. Il valait mieux minimiser l'incident. Je fis passer une note expliquant la situation. Il n'y eut plus de veillées musicales.

Le mois de juin était là. Le colonel de Galbert avait eu l'idée de proposer aux officiels afrikanders en séjour au Val d'Aoste et qui n'étaient jamais venus en Europe un voyage amical en Savoie. Par le Petit-Saint-Bernard, ouvert aux véhicules, nous leur avons fait connaître la vie savoyarde.

Plusieurs de nos officiers possédaient aux alentours de Chambéry leur maison familiale : de vieux manoirs datant du temps où la cour de Savoie se tenait à Chambéry. On alla de famille en famille, et nous terminâmes à la Buisse, par une visite au château du comte de Galbert, dominant la vallée de l'Isère. Brusquement nos visiteurs se retrouvaient plongés dans un passé

oublié. Il y avait parmi eux des patronymes français africanisés tels que « Burguoyne ». Leurs ancêtres s'étaient installés en Afrique du Sud après la révocation de l'édit de Nantes.

J'avais tant vanté Chamonix et les glaciers du Mont-Blanc qu'un jour le lieutenant Potchefstrom me prit à part.

— *I would be happy to see your country !* (J'aimerais bien connaître votre pays !)

J'eus le feu vert immédiatement pour monter une petite expédition.

Le téléphérique fonctionnait jusqu'au mont Frety, à 2500 mètres, mais le deuxième tronçon n'avait pas été rétabli depuis la destruction effectuée par les maquisards chamoniards.

Ce mois de juin était très enneigé. Il faisait beau et nous nous acheminâmes sur la piste qui conduit jusqu'au bas de l'arête rocheuse menant au col du Géant. J'étais en tête et marchais d'un bon pas, suivi dans la foulée par l'officier et ses hommes ; en me retournant, je voyais que les guides que j'avais tant vantés à mon compagnon prenaient du retard, faisaient de fréquentes haltes, paraissaient peiner. Toutes choses qui n'échappèrent pas à Potchefstrom. Quand nous fûmes arrivés sur la plate-forme du vieux refuge Torino et que nous fîmes halte après trois heures de montée, nous dûmes les attendre près d'une demi-heure. Notre « aura » de montagnards confirmés commençait à pâlir. Tous les géants blonds venus de l'hémisphère Sud et qui n'avaient jamais foulé la neige étaient là, calmement assis et mangeant à pleines dents d'énormes sandwiches où alternaient par couches successives du poisson, de la viande, de la sauce tomate et de la confiture !

Marcel Burnet se pointa le premier. Il posa devant lui un sac énorme.

— Qu'est-ce que vous avez foutu ? lui dis-je. On vous a pris une demi-heure.

— Pesez notre sac.

Je pus à peine le soulever : au moins quarante kilos !

— Du riz !

— Ben ! au retour on leur rapportera du sel, dix kilos de riz contre un kilo de sel.

J'expliquai la chose en anglais. L'histoire parcourut le détachement. Tour à tour les Afrikanders voulurent soupeser les sacs, s'esclaffant, donnant de grandes claques dans le dos des guides. Ils trouvaient cela très sportif, sinon très régulier. Je leur expliquai que la France manquait de riz et que celui-ci n'était pas destiné au marché noir mais bien à l'alimentation de leurs familles. Par contre, le sel était une denrée rarissime en Val d'Aoste, à tel point qu'aux premiers jours de notre occupation nous avions fait parachuter sur le petit terrain d'aviation d'Aoste des sacs de sel pour la population. Échange de bons procédés.

J'étais moi-même un peu coupable : j'avais pu me procurer à très bon compte des bas de soie qui feraient des cadeaux appréciés dans ma famille. Je pris à part Marcel Burnet. Ce jeune « porteur » – il n'avait pas encore l'âge

d'être guide – se révélait comme devant être l'un des plus grands montagnards de sa génération, et il le fut.

— Tu te crèves avec quarante kilos de riz. Regarde ! deux douzaines de bas de soie, quelques grammes ! Qu'en dis-tu ?

— T'es plus fort que nous.

La descente se fit par cordées de cinq. L'enneigement était parfait, nous connaissions le glacier comme notre poche, et les néo-alpinistes en shorts se comportaient admirablement. On arriva dans l'après-midi à Chamonix. Potchefstrom logea à l'hôtel Carlton occupé par des Américains convalescents. Les hommes reçurent quartier libre jusqu'au lendemain matin 8 heures. Les éclaireurs se chargèrent de leur montrer le « Chamonix by night » et s'acquittèrent remarquablement de leur mission.

Le lendemain à 8 heures, la section était rassemblée au grand complet dans la cour de l'E.H.M. ; il ne manquait plus que le lieutenant Potchefstrom. Je le vis arriver tout excité.

— Je pars pour l'Allemagne, me dit-il, vous ramènerez le détachement, je vous confie mes hommes et cette lettre pour mes supérieurs.

— Que se passe-t-il ?

— L'un des officiers américains du Carlton rejoint Wiesbaden par avion. Il veut bien m'emmener. Songez ! Venir de si loin sans connaître l'Allemagne contre laquelle on s'est battu depuis près de cinq ans ! (Les Afrikanders avaient été engagés dès le début dans les conflits coloniaux, puis avaient fait la campagne d'Italie.) C'est une chance à ne pas laisser échapper.

— Et vos chefs, comment apprécieront-ils cela ?

— Ils comprendront ! Ils comprendront !

Le retour se passa fort bien. Je leur fis visiter, au passage, Megève et nos pistes de ski. Puis, par les gorges de l'Arly et Albertville qui me rappelaient tant de souvenirs, la moyenne Tarentaise, Bourg-Saint-Maurice et le Petit-Saint-Bernard, je redescendis une fois de plus dans le Val d'Aoste.

Je remis la lettre au major des Afrikanders, qui en prit connaissance, et me dit simplement :

— *He does right ! It was a great opportunity for him to see Germany !*

Puis il me remercia, me demanda comment s'étaient comportés les hommes.

Le soir même, ceux-ci s'étaient réunis spontanément autour de moi. Le sergent qui commandait le détachement en l'absence du lieutenant me remit un cadeau de la part de ses hommes, et m'exprima gauchement sa joie d'avoir pu franchir le col du Géant et dévaler nos immenses glaciers. J'ouvris le paquet : il contenait une solide lame en acier de Solingen, un rasoir ! Selon la tradition, on perça une pièce de monnaie que je lui remis en échange. Je n'allais surtout pas leur dire que je n'ai jamais su me servir du rasoir à lame de sabre et que depuis toujours j'utilise les rasoirs de sûreté. Mais nous étions tous si contents !

Peu après, la demi-brigade fut informée qu'elle allait évacuer le Val

d'Aoste pour aller occuper le Tyrol autrichien. Tous les bataillons devaient faire mouvement.

Estimant que pour moi la guerre avait assez duré, et que, l'armistice étant signé, le traité de paix pouvait se faire attendre encore longtemps, je demandai à mes chefs de me libérer de mon engagement volontaire. Ce qu'ils firent volontiers.

Je quittai le Val d'Aoste, début juillet, à bord d'un Fieseler Storch capturé aux Allemands lors de leur retraite dans la vallée du Rhône. Le pilote faisait la liaison régulière avec Aoste. Il s'offrit à me déposer à Chamonix, par le col du Géant. On décolla du terrain d'Aoste avec une surcharge de poids. Le pilote essaya vainement de franchir les 3330 mètres du col du Géant. À chaque tentative, nous arrivions péniblement à 3000 mètres, et aucune ascendance ne nous permettait d'aller plus haut. Il fallut renoncer, prendre la direction du val Veni, passer en rase-mottes le col de la Seigne, le cormet de Roselend. Survolant le Beaufortin et la Combe de Savoie, nous nous posâmes sur le terrain de Challes-les-Eaux.

« La guerre est terminée, la guerre est terminée... » Je me répétais sans cesse ces mots, ne pouvant y croire. Jusqu'alors j'avais été enfermé dans l'un des millions de rouages de cette admirable mécanique qu'est l'armée. Nous étions devenus des robots pensants. On pensait pour nous, on dirigeait nos actes, on était habillés, nourris, logés, nous n'avions qu'à obéir et tout allait bien ! Je me souviens, sur ce terrain de Challes-les-Eaux, j'étais désespéré, je ne savais plus me diriger tout seul. Il me fallait trouver un moyen de transport pour rejoindre Chamonix, et je me demandais comment faire. Le matin encore, je n'avais qu'à commander pour obtenir une voiture de liaison, mais dans la vie civile il en allait autrement. Finalement, je pris le train pour Chamonix puis, après les effusions familiales avec mes beaux-parents, je repris le train pour Grenoble où je me lestai d'un petit pécule auprès de mon éditeur. Diable ! Il ne fallait pas arriver les mains vides. Je continuai par le rail jusqu'à Marseille où, me retrouvant sur l'aéroport en uniforme dans un milieu militaire, je pus faire jouer quelques amitiés et prendre place à bord d'une forteresse volante qui regagnait la base de Blida.

Dernier vol dans cet énorme avion délesté de ses bombes et assurant le rapatriement des troupes.

Blida ne mentait pas à sa réputation. La ville des roses sentait bon, le soleil était lourd, et là-haut les crêtes de Chréa évoquaient les neiges d'antan.

Le même soir, je sonnais à la porte de mon logis de Telemly. Jamais mon cœur n'avait battu aussi vite.

La guerre était finie, la guerre était finie !

CHAPITRE XV

La guerre est terminée et je suis à Alger !

Quel long périple a été le mien depuis décembre 1942 !

Il fait bon, il fait chaud, dans le ciel et dans mon cœur, et je me prélasse sur la plage de sable fin de Surcouf, où avec quelques amis nous avons loué une grande villa. Je nage de longues heures dans l'eau chaude de la Méditerranée, allant d'un récif à l'autre au large de la Reghaïa. Il me semble ainsi régénérer mon corps et revenir tout doucement à la vie normale. On perd vite l'habitude de vivre normalement dans la clandestinité et il est si pénible au retour de ne plus boire, de ne plus jurer, de n'être plus agressif. On a vécu tant d'injustice qu'on ne croit plus à rien. On ricane du bon sauvage de Rousseau. On était des fauves épris de vengeance, il faut redevenir des frères humains.

Je n'ai pas encore réussi à oublier le communiqué calomnieux qui a été publié dans une certaine presse algérienne après ma capture en Tunisie. Je me plonge dans les documents qui lui ont été consacrés à l'époque, j'interroge autour de moi mes amis, l'avocat qui a défendu ma cause et peu à peu je comprends l'énorme machination qui, à travers ma personne faussement accusée, visait à s'emparer des biens de *La Dépêche algérienne* et des *Dernières Nouvelles*, en destituant sous un faux prétexte mon directeur, M. Eugène Robe.

Mais repartons de zéro.

Septembre 1944. Officier de liaison des F.F.I. des Deux-Savoies, je suis à Chambéry où, descendu des maquis, l'état-major prépare la refonte de nos unités de volontaires en une 5^e demi-brigade de chasseurs alpins de la 1^{re} armée des Alpes.

Chambéry est sur la route de Grenoble à Bourg-en-Bresse et Lons-le-Saunier, d'où l'on peut rejoindre le front des Vosges. De nombreux éléments de la 1^{re} armée remontant de Provence s'arrêtent à Chambéry. Je vois ainsi passer Roland Lennad, correspondant de guerre des unités marocaines, et j'évoque avec lui nos beaux reportages de ski d'autrefois. Puis, un jour, une puissante voiture portant fanion à quatre étoiles s'arrête devant les locaux de la chambre de commerce où sont installés nos bureaux. Le général Béthouard en descend, alerte, affable et souriant.

Il remontait vers le front des Vosges et, au passage, visitait les villes de la France libérée. Il venait d'avoir un entretien amical avec de Galbert, qui lui avait présenté ses officiers d'état-major, tous issus de la Résistance.

— Vous devez connaître mon officier de liaison, mon général. Le lieutenant Frison-Roche. Un ancien de l'armée des Alpes.

Le général vient vers moi, main tendue :

— Frison, vous ici ! Quel plaisir de vous retrouver sous cet uniforme après tout ce qu'on a écrit et raconté à la radio d'Alger après votre disparition dans le Sud tunisien ! On disait que vous parliez à Radio-Paris, à Radio-Vichy ! Un communiqué évoquait même une collaboration publique avec l'ennemi. Certains faisaient courir le bruit d'une désertion.

— Déserteur ! (Je ne peux m'empêcher de réagir violemment.) Déserteur à bord d'un char américain ! Tout est faux, mon général, je n'ai jamais collaboré, je ne connais de mon passage à Paris que la prison de Fresnes et le siège de la Gestapo, je n'ai jamais parlé à la radio ni à celle de Paris ni à celle de Vichy... D'où vient cette campagne de calomnies ?

Le général poursuit gravement.

— Une manœuvre politique, c'est certain. Malheureusement, j'étais sur le front et je ne connais pas les tenants et aboutissants de cette sale histoire. Rassurez-vous, Frison, je n'ai jamais cru un mot de tout ce qu'on m'a raconté, je vous connais depuis trop longtemps, et je sais que vos amis d'Alger ont multiplié les démarches pour vous innocenter. Cependant, aucune rectification n'a été faite au communiqué officiel qui a paru dans la presse. Vous devriez vous en occuper, vous avez suffisamment de témoins de votre action dans la Résistance pour obtenir une mise au point dans *Alger républicain*, journal communiste qui a donné une grande publicité à votre affaire. Bonne chance, la vérité éclatera bien un jour !

Il me serre affectueusement la main, monte dans la superbe Mercedes capturée en Italie à un officier général nazi et conduite par un légionnaire allemand dévoué corps et âme à son maître.

Quelques jours après sa visite, alors que j'installe un P.C. avancé à Bourg-Saint-Maurice, un officier de la 1^{re} armée qui effectue une liaison avec le régiment Van Hecke est l'invité de notre popote. Ce lieutenant a été, après l'armistice, censeur de *La Dépêche algérienne*, fonction qu'il n'appréciait guère, et dont il débattait courtoisement avec nous les modalités les moins sévères d'application. On lui devait les nombreux blancs qui caviardaient nos pages, mais il n'ignorait pas nos sentiments profondément anti-allemands et que nous disposions dans les combles du journal d'un cabinet d'écoutes radiophoniques qui nous tenaient au courant des moindres détails de la guerre. Il ne nous trahit jamais.

Naturellement, la conversation revient sur les calomnies et les accusations perfides déclenchées à Alger, chose curieuse, *cinq mois* après ma disparition en Tunisie.

— Vous ne pouvez pas laisser cette affaire en suspens, me dit-il.

— Comment faire pour agir efficacement ? Surtout s'il s'agit d'une magouille politique ! Je viens seulement d'apprendre par le général Béthouard les accusations dont je suis l'objet.

— Les correspondants de guerre sont tous réunis en ce moment près de Villersexel, dans la Haute-Saône. On attend une offensive rapide sur le front des Vosges. Vous devez les rencontrer, organiser une conférence de presse. Le

correspondant d'*Alger républicain* y sera. Son journal est celui qui vous a fait le plus de mal. Votre présence le convaincra mieux que toutes les lettres que vous pourriez lui adresser. Si vous le voulez, nous partons dès aujourd'hui : un jour pour aller, un jour là-haut et un jour pour revenir. Le colonel vous accordera bien cette autorisation.

— Le lieutenant a raison, approuve de Galbert. Je vous établis un ordre de mission ; l'occasion est unique de vous disculper.

C'est ainsi que sur la Jeep bourrée de jerricanes d'essence, introuvable en cours de route, et dûment cadenassés pour éviter toute tentation, nous avons accompli les cinq cents kilomètres qui nous séparaient de Villersexel, par Aix-les-Bains, Bourg-en-Bresse, Lons-le-Saunier et Besançon.

Je retrouvai en cette fin septembre 1944 mes confrères et, parmi eux, Chouraqui, correspondant d'*Alger républicain*, le journal communiste d'Alger, à l'origine de la publication du communiqué truqué du commissaire à l'Information de l'époque, André Labarthe.

Chouraqui fut beau joueur. Il s'engagea en présence de ses collègues à publier le résultat de notre entrevue et il le fit. *Alger républicain* le publia avec une réticence évidente, « me laissant toute la responsabilité de mes déclarations », sur une colonne et avec une modeste présentation, mais enfin il le publia, et désormais je pouvais considérer que, officieusement, mon honneur m'était rendu.

Dans toute cette histoire, on ne m'avait pas soufflé mot de ma famille et de mes enfants, mais j'imaginai avec douleur le calvaire qu'ils avaient vécu.

Je dois enfin à ce camarade de guerre dont j'ai malheureusement oublié le nom – on croit garder sa mémoire toute sa vie mais, croyez-moi, mieux vaut tenir un journal –, je lui dois un service personnel. Dans cette époque désorganisée de l'automne 1944, il était impossible d'envoyer des fonds en Algérie. Mon roman m'avait procuré des avoirs financiers importants chez Arthaud, mon éditeur de Grenoble, et je présumais, sans me tromper, que ma femme serait heureuse de recevoir de l'argent : mes enfants avaient grandi, elle avait tant de bouches à nourrir, et je ne savais rien d'elle. Mon camarade me proposa de transmettre des fonds à ma femme par son intermédiaire. Il était autorisé, comme tous les combattants, à déléguer une partie de sa solde à sa femme. Mon éditeur lui remettrait donc des fonds, et ceux-ci, transmis régulièrement à son épouse, seraient remis à la mienne.

Ce qui fut fait à temps, car ma femme était à bout de souffle.

Mais, désormais, l'histoire se passe à Alger.

Le 21 mai 1943, M. Eugène Robe, directeur de *La Dépêche algérienne*, est convoqué dans le bureau de M. Labarthe, commissaire à l'Information dans le cabinet du général Giraud, commandant en chef en Afrique du Nord et en A.-O.F.

Le dialogue s'engage, dénué de toute aménité.

— Vous n'écoutez pas la radio collaborationniste, monsieur Robe ?

Et comme celui-ci fait de la tête un signe de dénégation :

— Vous avez tort car vous entendriez votre collaborateur, M. Frison-Roche, faire des palabres en faveur de la collaboration.

— Ce n'est pas possible et je n'en crois rien. Le commandant Barjot (chargé des écoutes) m'a affirmé qu'il ne l'avait lui-même jamais entendu !

Labarthe lui cite aussi le cas de René Pleiber, mon collègue des *Dernières Nouvelles*, journal appartenant à M. Robe, et qui comme correspondant de guerre a eu la malchance d'être fait prisonnier lors de la prise de Tunis, mais sera rapidement libéré après la prise de la ville par les Alliés. Pleiber est accusé d'avoir, lors de son interrogatoire, donné des renseignements précieux à l'ennemi.

— Vous reconnaîtrez que, dans ces conditions, vous n'avez plus l'autorité morale pour diriger vos journaux. Mettez-vous à cette table et donnez-moi votre démission par écrit.

Robe se lève, furieux :

— C'est à vous de me la demander par écrit.

Labarthe se tourne vers Philippe Roland, son chef de cabinet.

— Téléphonnez à la radio de passer le communiqué prévu !

Ce communiqué, c'est le rapport Barjot.

Deux jours auparavant, le commandant Barjot avait convoqué MM. Robe et Escabasse, secrétaire de rédaction de *La Dépêche algérienne*. Un conflit existait entre Labarthe et M. Robe au sujet de l'implantation de l'Office français d'information à Alger. Il s'agissait en fait d'une véritable mainmise sur la presse algérienne et sur un journal de droite qu'il fallait convaincre aux yeux du public de collaboration avec l'ennemi. Or, l'Algérie n'avait jamais été occupée par les Allemands et, durant l'armistice, seule une commission italienne était installée à Alger. Elle n'avait pas empêché le colonel Van Hecke de former pour la reprise espérée des hostilités la jeunesse d'Algérie dans le cadre des chantiers de jeunesse, ni l'armée de camoufler munitions et armements à la barbe de cette même et inefficace commission.

La Dépêche algérienne était un journal de droite ; elle avait été avant la guerre le journal des Croix-de-feu, mais on ne pouvait soupçonner le colonel de La Rocque d'être un ami des Allemands et surtout des nazis ; il était – sa ligne de conduite le prouvait amplement – viscéralement anticomuniste. *La Dépêche algérienne* constituait, de ce fait, un obstacle aux vues très précises des aventuriers infiltrés auprès du haut commandement en Algérie dans la suite du débarquement et qui profitaient de la carence politique du moment et des divergences au sein des responsabilités suprêmes pour prendre les postes les plus importants ; et l'Information était l'un de ceux-là. Il fallait donc créer de toutes pièces des preuves évidentes de la collaboration de *La Dépêche algérienne*. Ne serait-ce que par l'intermédiaire d'un de ses principaux rédacteurs.

Le commandant Barjot savait pertinemment que je n'avais jamais pris la parole à la radio de Paris, pas plus qu'à celle de Vichy. Cependant, ces mêmes radios, après ma capture en Tunisie, et devant mon refus obstiné de venir dans

leurs studios, avaient parlé de moi et du film qui se réalisait dans les Alpes sur mon roman *Premier de cordée*. On pouvait créer un doute dans l'esprit du public. Barjot fut chargé par Labarthe de rédiger un communiqué qui serait immédiatement transmis à la presse (*Alger républicain*) et à la radio. Ce communiqué, il le rédigeait deux jours avant sa publication lors d'une entrevue avec M. Robe qui était accompagné de son secrétaire de rédaction, M. Escabasse. Et, tout en affirmant à ces derniers qu'il ne m'avait jamais entendu parler à la radio, ce que confirmaient d'ailleurs les écoutes radiophoniques privées de *La Dépêche algérienne*, il en rédigeait le texte calomnieux devant ses interlocuteurs sans se douter que, comme tout bon metteur en page, Escabasse lisait les textes aussi couramment à l'envers qu'à l'endroit. Il était donc certain qu'on préparait un coup fourré contre *La Dépêche algérienne*.

Les 21 et 22 mai, le communiqué en question était transmis à la presse et à la radio. En voici le texte officiel :

Alger. Le secrétariat à l'Information communique : En application du Code pénal et en vertu du statut des correspondants de guerre et des engagements contractés par eux :

- 1. Une instruction est ouverte contre M. Roger Frison-Roche, rédacteur à La Dépêche algérienne, fait prisonnier sur le front de Tunisie en mars 1943 et actuellement en France où il collabore publiquement avec l'ennemi.*
- 2. M. René Pleiber, rédacteur aux Dernières Nouvelles, correspondant de guerre sur le front de Tunisie, est mis à la disposition de la justice militaire en application du décret-loi du 18 novembre 1939.*
- 3. M. Eugène Robe, directeur de La Dépêche algérienne et des Dernières Nouvelles, dont MM. Frison-Roche et Pleiber étaient les rédacteurs, ayant refusé de donner sa démission est éloigné d'Alger et en conséquence ne dirigera plus ses journaux.*

M. Robe, en effet, a refusé énergiquement de se plier aux exigences de Labarthe et il est sorti en claquant la porte. En descendant l'escalier, il rencontre le général Giraud, qui lui tend la main et lui demande d'un air innocent des nouvelles de son beau-frère, le général Prioux.

Le général Giraud vient de signer l'arrêt qui dépossède M. Robe de la direction de ses journaux et l'envoie en résidence surveillée.

Hypocrisie ou inconscience ?

Mon collègue Pleiber, ardent gaulliste, avait été capturé comme correspondant de guerre alors qu'il s'était égaré lors de la bataille de Tunis dans les lignes fluctuantes et mal définies du front. À la suite de ce communiqué, il fut immédiatement incarcéré à la prison militaire d'Alger. On

avait eu copie de son interrogatoire par l'officier allemand : on ne pouvait rien y trouver à redire et on se contenta d'utiliser cette phrase : « Le général Giraud n'était pas l'homme que nous attendions ! » Quand on veut perdre un homme, tous les moyens sont bons.

Pleiber fut mis en liberté provisoire en juin et fit l'objet d'un non-lieu en septembre suivant.

Le communiqué Labarthe était un faux grossier.

J'ai été fait prisonnier le 29 décembre 1942. Alors, pourquoi avoir changé la date et parlé de *mars 1943* ? Parce qu'il fallait justifier et rendre crédible le document. Établi à une date récente, on aurait pu trouver à juste raison curieux qu'on eût attendu en haut lieu cinq mois avant de lancer une information contre moi. En fait, le communiqué était un énorme coup de bluff, car *il n'y a jamais eu d'instruction ouverte à la suite de ce communiqué*.

On se doute du désarroi de ma femme, qui prit courageusement ma défense, bien que ne sachant absolument rien de moi depuis mon départ d'Alger en décembre 1942.

Le 11 juin, elle écrit pour demander des explications au général Giraud ; des amis l'ont éloignée d'Alger pour éviter autour d'elle une curiosité malsaine. Elle possède le témoignage du sergent Guy Bion, du 1^{er} tirailleurs algériens, fait prisonnier en même temps que moi, et qui lui confirme mon attitude méprisante auprès des collaborateurs venus m'interroger et m'inciter à les rejoindre. Il se souvient que, durant notre transfert à travers les rues de Tunis, organisé dans un but de propagande, j'avais adressé des paroles d'espoir à la foule et provoqué un incident en leur annonçant la prochaine arrivée des imposantes forces alliées.

Surprise ! Elle reçoit une réponse dont voici le texte et les références officielles :

Commandant en chef des Forces françaises
en Afrique du Nord et en A.-O.F.
État-major, premier bureau :
N° 2335 EM I

Le général d'armée Giraud
Commandant en chef des Forces
françaises en A.F.N. et A.-O.F.
à Madame Frison-Roche
17, rue Amiral-Coligny
ALGER

« En réponse à votre lettre en date du 11 juin 1943, j'ai l'honneur de vous faire connaître qu'à la date de ce jour aucune instruction militaire n'a été ouverte à l'encontre de votre mari devant les tribunaux militaires d'Algérie et de Tunisie.

P.C. le chef d'état-major »

La réponse du général Giraud mettait donc un point final à cette lamentable histoire. Malheureusement, elle ne sera jamais communiquée à la presse, et il faudra attendre ma rectification de septembre 1944 pour que soient levées définitivement toutes les équivoques et ambiguïtés.

Ma femme, pendant tout ce temps, avait vécu un véritable calvaire. Elle avait résolu d'éloigner ses trois enfants et sa famille dans une propriété de Chaïba, entre Tipaza et Cherchell. En plus, une bombe aérienne avait rasé notre maison du parc de Galland et explosé avec un fracas terrible dans le jardin. Ma petite dernière, Martine, bégayera de frayeur durant plusieurs mois avant que disparaissent les séquelles du choc provoqué par l'explosion. Un séjour à Chaïba, dans le calme du Sahel, lui sera très bénéfique. Par contre, la guerre avait complètement transformé mon fils Jean, jusque-là fort peureux. Il refusa de quitter Alger et continua de façon très satisfaisante sa scolarité.

Grâce au courage de ma femme, les enfants ne connurent jamais les inquiétudes de leur mère à mon sujet, elle les éleva dans la dignité et l'honneur et, lorsque je les retrouvai en 1945, c'était une belle famille qui m'accueillit.

SIXIÈME PARTIE

LA VIE RECOMMENCÉE

CHAPITRE PREMIER

Surcouf. Août 1945.

J'avais longtemps joué avec Martine, ma petite dernière. À Noël 1942, j'avais laissé à la maison un bébé de deux ans, j'avais retrouvé une fillette de cinq ans, ronde et pleine de vie, qui adorait jouer avec les grands. On l'avait ceinturée d'une chambre à air, et on la jetait d'autorité dans les rouleaux qui venaient mourir sur la plage. Elle disparaissait une seconde, réapparaissait, s'échouait sur le sable et, ayant repris son souffle, riait aux éclats. Jean, mon aîné, était un vigoureux garçon de quatorze ans qui pagayait avec ardeur dans le canoë d'un de nos amis. La cadette, Danièle, onze ans, bronzée de soleil, était mince et souple comme une anguille. Mes amis l'avaient surnommée la murène, et elle nageait comme un poisson.

Sur le sable de la plage, nous formions un groupe d'amis sincères et fêtions nos retrouvailles. Le cabanon de Surcouf que nous avions loué pour l'été donnait directement sur la plage. On vivait en maillot de bain du matin au soir. Je reprenais peu à peu mon rythme normal de vie. Et ces jeux marins contribuaient beaucoup à me faire retrouver mon équilibre moral, trop perturbé au cours des cinq dernières années.

Chaque jour, je faisais une longue promenade en mer, nageant d'un récif à l'autre, entre Surcouf et la Reghaïa. Parfois je m'arrêtais sur une roche battue par les courants, et je pouvais à nouveau réfléchir, rêver, faire des projets d'avenir.

Ce jour-là, le ciel blanc, strié de longs filaments gris, s'abaissait à l'horizon jusqu'à écraser la nappe verte de la mer. Une très forte houle se brisait sur la grève dans une clameur dramatique. Sur la plage, le sable était brûlant, l'atmosphère lourde. Les baigneurs inactifs, allongés sous des parasols de couleurs vives, suivaient du regard la marche des nuages dans le ciel, s'intéressaient au jeu des vagues qui naissaient au large, se crétaient d'écume, puis s'élançaient à la vitesse d'un cheval au galop sur les récifs noirâtres où elles explosaient. Quelques audacieux jouaient sur le sable à même les rouleaux, se laissaient recouvrir par les vagues, puis reprenaient souffle dans un éblouissement de bulles d'or. Sous eux, la plage se creusait à chaque instant davantage ; à chaque coup de boutoir des vagues, le sable coulait dans un froissement de soie sous le rouleau d'écume.

Debout sur la grève, j'attendis l'instant propice pour plonger, cherchant à percer le secret des courants, jugeant en connaisseur la puissance des vagues. J'aimais ainsi jouer avec la mer comme j'avais joué avec la montagne en mettant toutes les chances de mon côté.

Une lame se brisa, puis une autre, puis une troisième. Ensuite il y eut une

brève accalmie. Prenant quelques mètres d'élan, je plongeai et tout de suite je me sentis aspiré, entraîné vers des profondeurs glauques dans un remous d'air, d'eau, de sel et de sable, puis, lorsque je devinai à la clarté translucide des flots que je nageais sous une zone de calme, je redressai le buste et d'un violent coup de pied émergeai.

Je souris. La mer autour de moi et dans un court rayon était étale et bouillonnante, mais déjà arrivait du large, en grondant, une lame crêtée de mousseline blanche. Faisant face à l'arrivante, je puisai ma force en elle, recevant en criant de plaisir le paquet d'embruns en pleine figure. La vague passée, j'aspirai rapidement l'air de toute ma bouche grande ouverte, car déjà une seconde lame fonçait sur moi, plus haute, plus forte que la première. Je plongeai juste à temps pour échapper au nouveau coup d'assommoir. À nouveau je nageais entre deux eaux et je me sentais irrésistiblement entraîné au large. Les eaux étaient bleues alentour. Je jugeai, à la clarté de la mer, que je devais être à près de deux mètres de profondeur. Je retins ma respiration, distillant mon souffle par petits chapelets de bulles qui s'égrenaient de ma bouche comme des perles. « Je suis pris dans la succion ! pensai-je. Rien de grave, simplement ne pas perdre mon sang-froid. »

J'étais merveilleusement sûr de moi-même.

Lorsque je sentis le courant faiblir, je fis surface d'un vigoureux coup de ciseaux accompagné de l'effort conjugué des bras. J'eus juste le temps d'avaler une gorgée d'air et de replonger car une troisième lame, véritable mur liquide de quatre à cinq mètres de hauteur, s'écroulait en mugissant sur ma tête. Habitué à ce spectacle terrifiant, je jouissais pleinement de la lutte, me laissant rouler par le flux. Vingt secondes après, je revins au jour dans une nouvelle zone de calme. Je me trouvais alors comme au centre d'une mare paisible bordée de talus mouvants. Les rouleaux convergeaient de tous côtés puis se brisaient autour de moi dans un poudrolement d'eau et de lumière. C'est alors qu'ayant assez joué, je jugeai prudent de repérer ma position. Lorsque j'avais plongé, je me trouvais à l'aplomb du dernier cabanon à l'est de la plage et, selon mes calculs, les courants devaient me ramener vers le fond de la baie, dans cette crique de sable où tant de fois j'avais lutté avec les vagues déchaînées. Je constatai avec satisfaction que je dérivais dans la bonne direction. Tout allait bien. Frais et dispos, je m'ébrouai avec l'aisance d'un marsouin.

La mer brusquement redevint déchaînée. Les lames déferlaient à cadence grandissante. Une véritable barre se brisait sur des récifs tout proches. Je profitai du passage d'une vague de fond pour me laisser porter à son faite, et là, buste émergé dans une profonde détente, je me repérai. « Tiens, fis-je avec dépit, je n'ai pas bougé ! » La plage était toujours à vingt mètres, avec ses groupes joyeux qui riaient et dansaient dans le soleil, et tout autour de moi la mer montait, resserrant son étreinte, les lames se confondaient, se brisaient les unes contre les autres dans une clameur d'épouvante. Un contre-courant ? pensai-je. La situation devenait sérieuse, il me fallait absolument franchir la

courte distance qui me séparait de la grève. J'aspirai longuement puis, poumons gonflés et de toute ma puissance de nageur, je fonçai dans le chaos liquide, tirant désespérément sur les bras, activant le rythme des battements de pieds, allant jusqu'au bout de mon souffle. Jamais jusqu'alors je n'avais nagé avec une telle violence. Pourtant, lorsque je relevai la tête pour respirer, je constatai que je me retrouvais au même endroit.

Je compris qu'en m'épuisant en efforts trop violents je ne pourrais pas tenir longtemps. Il fallait réfléchir, ruser avec la mer.

Je me laissai donc porter, nageant juste ce qu'il fallait pour garder la tête en surface, presque debout dans l'élément liquide. Je constatai que le courant m'éloignait de la côte : celle-ci se trouvait désormais à plus de cinquante mètres. Tenir bon ! Tenir bon !

Je concentrai toute ma volonté. Je pouvais tenir : l'eau était chaude, le ciel de plomb et, dans les lointains, le vent de sable noyait toutes les terres dans une brume transparente. Je continuais de nager à petits coups, montant et descendant au gré des vagues. Bientôt je reconnus avec inquiétude que le courant portait sur les récifs. Les vagues s'y jetaient avec violence puis s'y brisaient et rejaillissaient en geysers très haut dans l'air. Je nageai désespérément en sens contraire, mais je m'aperçus que je restais sur place. Diverses lectures me revenaient en mémoire. Je me souvenais de cet explorateur célèbre qui, marchant en direction du pôle sur la banquise, se retrouva à son point de départ quarante jours plus tard ; les glaces dérivèrent vers le sud à la même vitesse qu'il progressait vers le nord. En plus modeste, c'était mon cas.

Mes bras devenaient lourds, il me semblait que l'eau augmentait de densité ; le jour baissait sans doute, car tout devenait flou bien que j'écarquillasse les yeux rougis par le sel marin.

Le courant m'avait rejeté en pleine mer agitée. Les lames arrivaient sur moi à plus de vingt milles à l'heure et elles étaient si rapprochées les unes des autres que, me laissant surprendre par l'une d'elles, je bus un grand coup d'eau salée qui m'asphyxia à moitié. Plus que jamais je devais contrôler mes réflexes. Je nageai désormais sous l'eau, me contentant d'émerger entre deux lames pour remplir d'air pur mes poumons, puis je replongeai dans les étendues sous-marines, et c'était comme si je pénétrais dans un monde paisible. La tempête, les courants et les paquets de mer passaient sur mon corps, sans l'atteindre. Je me laissais bercer, réfléchissant, contrôlant mon expiration, gardant les yeux ouverts et dirigés vers cette teinte laiteuse qui marquait sur ma tête la direction du ciel. Parfois tout s'obscurcissait et je devinais le passage d'une lame, puis une pâle lueur éclairait ma prison liquide et alors je remontais vivement en surface. Depuis combien de temps nageais-je ainsi ? Je n'aurais su le préciser. Une heure ? Un jour ? Je ne cherchais plus à me diriger ni à m'orienter. Je voulais tenir ! tenir contre l'asphyxie, tenir contre la crampe, surtout ne pas boire ! Je sais ! On commence par avaler un peu, puis on laisse entrer l'eau dans les poumons et alors c'est fini.

Une vague terrible me rejeta en surface, et je bondis sur les flots comme un dauphin rieur. En face, sur la plage, on devait s'inquiéter car quelqu'un, par gestes, annonçait qu'on venait à mon secours. C'est ce qu'il fallait empêcher à tout prix. Surtout qu'un autre ne se laisse pas prendre dans ce maelström ! Il fallait les rassurer. Je me composai un visage souriant, je fis un grand geste du bras qui signifiait : « Tout va bien, les amis ! » Les autres, derrière la barrière liquide, à quelques brasses de distance, avaient apparemment compris car ils se recouchaient sur le sable, se contentant de suivre du regard ce qu'ils prenaient pour un jeu sportif : la lutte de l'homme et des éléments.

Dans ma tête les idées tourbillonnaient. Ma femme devait m'attendre là-bas, à l'autre bout de la plage. Sans doute se disait-elle : « Roger tarde bien à revenir ! » Je l'imaginais sondant les vagues, sa main en abat-jour sur le front. Chère petite femme ! Il fallait absolument que je me sorte de cette situation désespérée. Avoir terminé la guerre sans une écorchure et venir me noyer sous ses yeux alors que nous refaisions notre bonheur ! Non, c'était trop bête ! Je chassai toute pensée qui aurait pu me distraire de mes efforts. Je voulais vivre. Des tas de gens meurent parce qu'ils passent leur temps dans les moments critiques à pleurer sur leur vie passée. Moi je voulais lutter, lutter ! Je nageai rageusement en direction de la terre. J'attendis qu'une lame vînt me cueillir puis, en même temps qu'elle déferlait, tirant sur mes bras de toutes mes forces, je fonçai vers la grève. Déjà une autre lame arrivait et me submergeait mais, lorsque je repris ma respiration, j'eus la perception très nette de progresser : la grève se rapprochait, le courant ne déportait plus. Avais-je trouvé la fissure qui me permettrait de sortir de ce cercle infernal ?

L'espoir ! l'espoir qui fait vivre. Sur la plage, l'un de mes amis suivait depuis quelques instants mes efforts. Excellent nageur et habitué de la plage, il avait compris dans quel piège j'étais tombé. Il m'indiqua du bras tendu la direction vers laquelle je devais nager, et avec un de ses amis se jeta à l'eau et vint à ma rencontre. Je subis encore deux fortes lames qui m'obligèrent à plonger pour ne pas boire la tasse. Mais la confiance était revenue. J'attendis la troisième et me jetai à son faite. Elle me porta au-delà des remous. Deux nageurs m'entouraient, me conseillaient :

— Laisse-toi porter. Au début on ne réalisait pas, puis on a compris. Tu étais pris dans le courant circulaire du récif. On ne peut s'en échapper que par un seul passage, celui où nous t'attendions.

Je m'abattis sur la plage, exténué mais heureux, heureux de vivre, heureux d'avoir lutté, heureux d'avoir gagné. Puis je revins lentement vers la famille. Les gosses jouaient, les femmes bavardaient, elles ne s'étaient aperçues de rien.

Et ça valait mieux ainsi.

J'avais quarante ans, ma vie commençait !

CHAPITRE II

Les brumes de septembre flottaient sur la colline de la Bouzareah, l'air était chargé de chaude humidité, les estivants avaient déserté les cabanons. Nous avions fait de même et j'avais repris ma place à *La Dépêche algérienne*.

À ma demande, il avait été convenu que je me consacrerai désormais au grand reportage : l'Europe se relevait lentement de ses ruines ; le Sahara tout proche m'envoûtait ; les sujets ne manqueraient pas, et j'en avais marre de la politique.

Je visitai ainsi la Belgique, la Hollande et l'Angleterre.

Pour moi qui avais tant bourlingué, découvrir ces pays si proches de nous et que j'ignorais me procurait les sensations d'un explorateur. Les voyages de l'immédiat après-guerre étaient pittoresques. L'exportation des devises était soumise aux autorisations féroce­ment restrictives de l'Office des changes. Les transports étaient lents. Si les communications maritimes entre Alger et Marseille avaient repris, les lignes aériennes ne s'essayaient encore que timidement à les concurrencer. La France avait raflé comme prises de guerre à peu près tous les vieux Junker trimoteurs de la Wehrmacht ; c'étaient de solides engins métalliques, poussifs mais increvables. On s'entassait dans les carlingues sur des bancs latéraux ; on mettait près de cinq heures pour traverser la Méditerranée, huit heures pour Paris, et je me souviens de l'émerveillement de mon éditeur bruxellois, M. Delobel, lorsque je débarquai chez lui en fin de journée, ayant quitté Alger le matin même et changé trois fois d'avion.

La Belgique était le pays de l'Europe en guerre qui était revenu le plus rapidement à une vie normale. Elle disposait d'importants avoirs financiers avec les États-Unis et regorgeait de marchandises et de nourriture, alors que nous vivions encore en Algérie et en France une période de vaches maigres. Passant de Belgique en Hollande, je découvris la haine viscérale des Néerlandais de l'époque pour les Allemands. Ce petit pays avait terriblement souffert de l'occupation. Les combats les plus acharnés de la Libération s'étaient livrés sur son territoire, et une sorte d'hébétude marquait le visage des habitants comme s'ils sortaient d'un long cauchemar. Cette marque ineffaçable que l'on lit sur le visage de ceux qui ont souffert et dont les traits trop longtemps figés dans la tristesse, la peur ou l'angoisse ne savent plus sourire.

Décembre 1945. La guerre est terminée, mais c'est encore la guerre et ses séquelles qui conditionnent la vie des habitants des pays qui ont souffert.

Qui donc oublierait le martyr de Londres en 1940 ?

Par le train et le bateau, Dieppe et Newhaven, je me rendis à Londres comme on se rendrait en pèlerinage : aux sources mêmes de la résistance britannique couvant de son aile les premiers sursauts de la résistance française. Certes, je ferai une visite au modeste domicile du général de Gaulle à Carlton Gardens, mais là n'était pas le but de mon voyage. J'effectuais mon premier séjour en ce pays si proche du nôtre et il me semblait prendre pied sur un nouveau continent.

Londres était en 1945 une ville martyre. Les bombardements avaient ravagé ses quartiers, et ce qui avait été la « City » n'était plus qu'un immense terrain vague bordé de palissades à travers les ouvertures desquelles on distinguait des caves béantes, des sous-sols éventrés, des escaliers sans rampes et sans étages se vrillant dans le ciel comme de pathétiques échelles de Jacob.

Je visitai la City au crépuscule. Une fin de journée qui n'en finissait plus. Le brouillard léger enveloppait tous les monuments jusqu'à hauteur des toits. Nous passions lentement de la pénombre d'un jour nordique à l'ombre d'une nuit glaciale. Je ne sais comment il se faisait mais une lumière très douce, presque rose, annonçait aux gens du dessous qu'en haut le soleil luisait pour tout le monde ; il se jouait dans les brumes ténues et les colorait des tons les plus délicats allant des mauves au rose thé avec de temps en temps comme une fulgurance, un éclat sanguin qui détonnait dans la douceur de ce tableau insaisissable fait de nuées, d'ombres et de lumières. Ce jour-là, je compris Turner, précurseur de l'impressionnisme.

Nous venions, un ami anglais et moi, de quitter Fleet Street, la rue des grands quotidiens, la rue de la Presse, aux enseignes flamboyantes, plus animée que toute autre artère en cette heure tardive. Nous contournions maintenant la cathédrale Saint-Paul et, tout à coup, passé Ludgate Circus, ce fut le noir, le néant, un trou d'ombre. La chaussée éclairée semblait un viaduc de lumière jeté sur un gouffre. Partout à droite et à gauche, et très loin semblait-il, il n'y avait que du vide ; et la brume, en masquant les lumières des plus proches immeubles, accentuait encore cette impression d'infini qui serrait le cœur.

Sur notre voie principale bordée de palissades, se jetaient d'autres rues bordées de palissades. Des passants sortaient du noir et se dirigeaient sans hésitation à travers cette terre de désolation, retournaient dans le néant. Des écriteaux, des numéros placardés sur les barrières de bois rappelaient les immeubles détruits, les artères inutilisées. Ici était naguère un quartier de la City, un quartier animé, vibrant, bourré de banques, d'immeubles commerciaux, de comptoirs ; tout cela avait disparu.

De Londres, je voulus tout voir. En ai-je parcouru des kilomètres à pied, en véritable flâneur citadin, visitant les musées, les galeries d'art, les monuments, pénétrant intimement dans la vie même des Londoniens, fréquentant les pubs populaires aussi bien que les clubs les plus fermés, passant mes nuits à Soho, et le lendemain interviewant tel ministre, assistant à une séance du Parlement à la Chambre des communes. Introduit dans la « gentry » par mon vieil ami

François de Chasseloup-Laubat et sa charmante épouse Betty, je revins chargé d'idées, plus que jamais résolu à poursuivre ma quête à travers l'Europe.

De retour à Paris, je dus attendre quelques jours pour qu'un passage me soit attribué sur l'un des avions militaires qui assuraient les transports de personnel entre Paris et Alger. Je logeais dans un petit hôtel de Montparnasse où habitait mon ami Douzon, correspondant à Paris de *La Dépêche algérienne*. J'allais régulièrement au ministère de l'Air, boulevard Victor, où j'étais inscrit sur une liste d'attente. Mon vieil ami le général Cuffault, héros de *Normandie-Niemen* et chef de cabinet de Tillon, faisait des pieds et des mains pour me trouver une place. Noël approchait et j'aurais tant aimé pouvoir le passer en famille. C'était mon premier Noël d'après-guerre.

Cuffault se démenait. Chaque fois qu'il croyait avoir trouvé une place, une haute personnalité me remplaçait. J'eus un entretien un peu désabusé avec lui :

— Si je prends le bateau, je n'arriverai jamais pour Noël, il aurait fallu partir demain au plus tard.

Nous étions un samedi. Cuffault ne me laissa pas beaucoup d'espoir.

— Reviens lundi matin, les vols seront peut-être dégorgés. On trouvera bien une solution.

Le lundi matin, je me pointai au ministère de l'Air. Cuffault me reçut immédiatement. Lui d'habitude souriant, facétieux, détendu et dont le langage ne s'embarrassait pas de fioritures – on se tutoie et notre amitié est sincère – avait pris sa tête de général. Il était sombre, taciturne, distrait !

Pour la forme, il m'interrogea :

— Où étais-tu, hier ? J'ai téléphoné à plusieurs reprises à ton hôtel ! Tu aurais pu dire où l'on pouvait te joindre !

— Excuse-moi mais, comme tu ne m'avais pas laissé d'espoir pour ce dimanche, j'ai passé la journée et la soirée avec des amis ; je suis rentré très tard à mon hôtel.

Il me regarda intensément, posa sa main sur mon épaule.

— Cher vieux Frison, hier j'avais un avion pour toi. Un Bloch affrété par le ministère pour permettre à mon personnel navigant originaire d'Algérie d'aller passer les fêtes en famille. Ils étaient tous comme toi, huit pilotes impatients de retrouver les leurs. Le ministère t'avait accordé une place.

— Merde ! dis-je, quelle poisse !

— Cet avion s'est écrasé peu après le décollage sur les pylônes de la station de T.S.F. de Sainte-Assise. Il n'y a eu aucun survivant.

Long, très long silence.

Que de deuils, de douleurs, de femmes, d'enfants en pleurs... et je songeai aux miens si pareille chose m'était arrivée.

Le destin, une fois de plus, m'avait épargné !

Quelques jours plus tard, ayant enfin trouvé une place à bord d'un vieux Junker de service, je regagnai Alger.

Il me fallut beaucoup d'explications pour faire comprendre à ma femme les

raisons qui m'avaient empêché d'être avec elle pour Noël. Mais quand elle apprit la catastrophe de Sainte-Assise, elle devint toute pâle.

On se jeta dans les bras l'un de l'autre.

CHAPITRE III

Alger, 16 octobre 1946.

La campagne électorale est ouverte depuis la veille. L'agitation politique est à son comble, l'enjeu d'importance, car ce sont les premières élections générales de l'après-guerre. Le gouvernement provisoire n'est plus habilité qu'à résoudre les affaires courantes.

La nouvelle éclate comme une bombe dans la salle de rédaction de *La Dépêche algérienne* où nous sommes rassemblés pour le rapport journalier : le gouvernement général de l'Algérie publie au *Journal officiel* un arrêté par lequel il rend applicable à l'Algérie l'article 43 de la loi du 11 mai 1945 concernant la dévolution des biens de presse des journaux collaborateurs de la métropole. En conséquence, *La Dépêche algérienne*, *Les Dernières Nouvelles* et *Le Réveil bânois* voient tous leurs biens transférés à l'État (en réalité, la Société nationale d'entreprises de presse).

C'est une véritable spoliation ! Étant donné l'ouverture de la campagne électorale, le gouvernement provisoire ne légifère plus. D'autre part, l'Algérie n'ayant jamais été occupée par les Allemands, ses journaux n'ont publié que des nouvelles officielles. Ils ont subi une censure sévère des dirigeants de Vichy. Bien plus, depuis le débarquement allié d'Alger en 1942, ils n'ont jamais cessé de paraître. Nous assistons à un véritable coup de force ; pour le réussir, « on » s'appuie irrégulièrement sur un texte légal, en faisant état de fausses nouvelles lancées en mai 1943 par Labarthe, alors commissaire à l'Information en Algérie, communiqués qui, malgré les démentis qui ont paru dans la presse, n'ont jamais été retirés des dossiers constitués pour discréditer notre journal et ses collaborateurs.

Le tour est joué. Préparé de longue date, il aboutit à la suppression du plus important journal d'Algérie, favorable à un gouvernement de droite alors qu'on veut de toute force en haut lieu et à l'époque donner à la France un gouvernement de gauche et même d'extrême gauche !

Les vainqueurs ne perdent pas de temps. Des ouvriers placardent sur notre immeuble une large banderole portant le titre du journal qui bénéficie de l'arrêté du gouverneur général. Elle recouvre les lettres dorées gravées dans le marbre du palais néo-mauresque du boulevard Laferrière. Les mots *Dépêche algérienne* sont effacés, rayés à jamais. *Alger républicain*, journal socialo-communiste et beaucoup plus communiste que socialiste, recouvre l'ancien titre.

Groupés unanimement autour de leur directeur, les rédacteurs du journal sont tous résolus à empêcher ce coup de force. Du jour au lendemain, sans explication, ils sont jetés à la rue ! Mais leur résistance passive, dernier

baroud d'honneur, ne servira à rien. Nous serons tous expulsés et, derniers réfractaires, Maxime Baglietto et moi-même sommes conduits *manu militari*, mais sans violence, au commissariat central du boulevard Baudin, d'où l'on nous relâche immédiatement tant notre réaction apparaît légitime.

C'est terminé.

Devant tant d'injustice, on reste désespéré. Je plains de tout mon cœur M. Eugène Robe et sa famille, victimes de cette spoliation. La situation n'est guère brillante non plus pour mes collègues et moi. Comment faire vivre nos familles ? Chose à laquelle on n'a certes pas pensé en haut lieu.

Pour nous, revenir à Chamonix serait la solution. Mais ma femme et moi sommes attachés de tout notre cœur, de toutes nos fibres à l'Algérie. Nous n'envisageons pas de retourner en France. Ce pays que j'ai parcouru en long et en large, je le connais mieux que les Algériens. Je l'ai visité à pied, à dos de mulet, à dos de chameau, par le train, par l'autobus indigène à l'impériale surchargée d'enfants et de colis, en voiture de tourisme et sur les pistes au volant d'une Jeep. Ma dernière fille est née à Alger, mes deux autres enfants y ont été scolarisés. Ils aiment ce pays comme nous l'aimons, ma femme et moi : profondément.

Notre confrère, *L'Écho d'Alger*, propriété du sénateur radical-socialiste Duroux, n'a pas subi les contraintes de l'arrêté du 16 octobre 1946. Il continue sa mission d'information. Il a pourtant paru en même temps et en publiant les mêmes nouvelles que *La Dépêche algérienne*. Bien que la rivalité ait été grande autrefois entre ces deux journaux, elle se situe dans les joutes politiques d'avant-guerre. *L'Écho* comme *La Dépêche* ont toujours été les ardents défenseurs de l'Algérie française. L'un était radical, l'autre clérical, seule cette nuance les séparait. D'ailleurs, la direction de *L'Écho d'Alger*, et c'est tout à l'honneur de son propriétaire Jean Duroux et de son directeur Alain de Sérigny, sera la première à protester énergiquement dans un éditorial contre la suppression de *La Dépêche algérienne*.

D'autres journaux en métropole appuient les protestations de notre directeur. Des parlementaires s'émouvent. On souligne l'application arbitraire à l'Algérie de l'article 43 d'une loi prise en 1945 par le gouvernement provisoire de la France et réservé dans son texte même aux journaux ayant paru *sous l'occupation*. Mais la conjuration des bouches cousues est parfaite. Jamais on ne rendra ses biens à M. Robe, et son imprimerie de presse, la plus belle de l'Afrique du Nord, équipée des plus récentes machines rotatives Marinoni, imprimera désormais *Alger républicain*.

L'histoire tourne. *Alger républicain* sera plus tard expulsé de ses locaux par le ministre de l'Information de la République algérienne. Le palais néomauresque deviendra le siège de l'imprimerie officielle de la République algérienne, tandis que les presses de *L'Écho d'Alger*, rue de la Liberté, imprimeront désormais *El Moudjahidine*.

Quelques jours plus tard, Alain de Sérigny nous rend visite rue Amiral-Coligny.

C'est l'heure du déjeuner et la petite famille est à table. Je le connais très peu, n'ayant eu avec lui que des contacts professionnels. C'est un homme courtois et distingué qui s'excuse de nous déranger, mais qui, dit-il, « ne veut pas attendre pour me proposer un poste important dans son équipe rédactionnelle ».

Je ne lui dissimule pas mon hésitation devant cette proposition qui, résolvant mes problèmes, devrait me réjouir. Je songe à la déception de M. Eugène Robe lorsque je lui ferai connaître ma décision. M. Robe s'est pourvu en Conseil d'État ; il appartient à une lignée de grands magistrats et, juriste éminent, espère bien faire annuler l'arrêté entaché d'irrégularités et récupérer ainsi son journal et ses biens. « Ce sera terriblement long ! » nous a-t-il dit.

Terriblement long, et pour ma famille je n'ai pas le droit de refuser cette chance inespérée. Cependant, j'aimerais connaître ce qu'on attend de moi.

— Que me proposez-vous ?

— J'ai besoin d'un rédacteur en chef.

— Je suis flatté, mais ce poste n'est pas dans mes cordes, monsieur le directeur. Je porte en moi-même depuis la guerre une haine viscérale de la politique politicienne.

— Mais, Frison – vous permettez que je vous appelle ainsi –, vous me connaissez, nous partageons les mêmes idées sur la politique algérienne.

— Je vous remercie de votre confiance, mais je n'ai désormais qu'une ambition : continuer mon métier. Je suis fait pour être un grand reporter, je ne possède ni les qualités ni la diplomatie qu'on est en droit d'attendre et même d'exiger d'un rédacteur en chef. Seule la politique extérieure de la France m'intéresse, notamment ses rapports avec les pays voisins, avec l'Afrique noire, avec les peuples méditerranéens dont l'Algérie fait partie.

Il ne réfléchit pas très longtemps. Il décide :

— Eh bien ! c'est entendu, vous serez mon grand reporter. Je vous engage, vous commencerez quand vous voudrez, vous avez carte blanche.

L'affaire est conclue rondement. C'est le style Sérigny.

J'aurai une ultime entrevue avec M. Robe.

L'événement l'a beaucoup vieilli. Mais c'est loin d'être un homme abattu. Il se redresse et fait front en vieux lutteur aguerri contre les événements qui le ruinent.

Je pénètre dans son bureau. Il expédie, lui aussi, les affaires courantes. Je lui annonce mon passage à *L'Écho d'Alger*. Il me regarde longuement, ne répond pas. Je lis dans ses yeux qu'il considère mon geste comme une trahison. Je tente en vain d'expliquer ma décision, le besoin de conserver mon emploi, de faire vivre ma famille. Il écoute sans répondre. Bien sûr, *Premier de cordée* me laisse des droits d'auteur qui me permettent d'attendre, mais ce pactole ne sera pas inépuisable. C'est mon premier et unique roman né de circonstances exceptionnelles. En écrirai-je un deuxième ? Il le faudrait sans doute, mais c'est difficile. La guerre a épuisé mes dons, semble-t-il ; j'ai besoin d'action, besoin de voyager, et le grand reportage que m'offre de

Sérigny est une très bonne école pour un futur romancier.

M. Robe m'écoute d'un air absent. Il ne dit mot. Son silence est tragique. Pense-t-il que j'oublie qu'il m'a fait venir en Algérie et donné une chance de percer dans ce métier très cloisonné ? Mais lui-même oublie-t-il que j'ai souffert moralement pour son journal, que j'ai été son correspondant de guerre et ce qui s'en est suivi ?

Ne l'ai-je pas servi avec loyauté jusqu'au bout, au risque de ma vie ?

L'entretien se termine sur ce long silence. Robe sort de son bureau, me laisse seul.

Plus tard, bien des années plus tard, je l'ai revu à Paris où il était venu entendre une de mes conférences à la salle Pleyel. Nous nous sommes étreints avec émotion. Le fait qu'il soit venu me faisait comprendre qu'il n'y avait plus rien d'équivoque entre nous.

Je n'aime pas perdre une amitié.

CHAPITRE IV

Tanger, décembre 1946.

La commission responsable de l'application du statut de la zone internationale datant de 1923 et modifié le 31 août 1945 se réunit à Tanger. Bonne occasion pour commencer par cette ville mes grands reportages dans *L'Écho d'Alger*.

J'ai gagné d'un coup d'aile Rabat, où l'on célèbre les fêtes du roi du Maroc puis, ayant changé d'avion, j'ai atterri sur le petit aérodrome bordant l'océan Atlantique, à l'est de la ville, au pied de la « montagne ».

Pendant huit jours, je demanderai et j'obtiendrai audience de chacune des parties prenantes de la commission, sans apprendre grand-chose. Les diplomates sont sarcastiques :

— Le statut, monsieur ? Vous venez pour le statut ? Rien n'est changé, Tanger est une ville internationale ! Vous n'êtes donc pas ici pour faire de l'argent comme tout le monde ? Alors, que faites-vous à « Bab el Flouss », la « Porte de l'Argent », comme on appelle Tanger ?

Ce que les milieux officiels n'osaient me dire, je l'ai découvert en promeneur. Aidé par quelques « connaissances » rencontrées à une terrasse du Grand Socco ou au comptoir d'un bar interlope, j'ai appris des choses ahurissantes.

Je passerai rapidement sur l'essor extraordinaire que le statut d'internationalité a donné à la ville. Une expansion à la limite de la légalité. De 1940 à 1945, la ville occupée par le gouvernement espagnol avait perdu ses privilèges d'exterritorialité ; elle s'est bien rattrapée depuis. Mais toute son activité est en fait exercée par une très petite minorité, alors que le gros de la population sédentaire, une centaine de milliers d'habitants d'origine marocaine ou espagnole, vit pauvrement, s'arrachant les miettes du festin des requins d'affaires.

En 1946, la population active de Tanger, celle qui trafique ouvertement, est d'environ six mille personnes. Pour cette minorité, il existe trois bureaux de poste : français, espagnol et britannique, vingt et une banques et une police internationale habillée avec l'uniforme des M.P. américains. Il se crée cent cinquante sociétés nouvelles par mois. Tanger reçoit tous les capitaux qui s'évadent de France et d'Espagne. Quatre milliards de francs français ont ainsi transité en fraude à l'aide d'intermédiaires semi-légaux qui se chargent des transactions et prennent au passage une bonne commission.

L'argent arrivé à Tanger par la filière, il ne reste plus qu'à créer une société (ne serait-ce que pour une seule opération financière servant à dédouaner les capitaux). L'anonymat est garanti, l'acte dûment enregistré par un

fonctionnaire de la Commission internationale, simple greffier, car il n'y a pas de notaires à Tanger... Le greffier en exercice en 1946 était un Français, M.B. Il prélevait lui aussi une importante commission et il passait à l'époque, malgré son effacement volontaire et son train de vie modeste, pour l'un des personnages les plus riches de la ville.

Je me suis longuement promené dans Tanger, montant et descendant la rue du Statut, les ruelles de la casbah, traversant la place de France, découvrant de merveilleuses échappées sur la baie. Les flots sont bleus, bordés de verdure exotique, de palmes, de grenadiers, et les collines alentour sont si parfaites de proportions, complètent si heureusement l'ensemble qu'on se trouve devant un paysage type et qui serait peut-être trop conventionnel s'il n'y avait, pour l'animer, l'horizon changeant selon les brumes et selon les vents qui couvrent et découvrent tour à tour la côte espagnole et qui parfois laissent voir comme une menace, loin vers l'est : Roc Gibraltar.

Ce jour-là, la rade avait une allure polynésienne. Une ravissante goélette était au mouillage et oscillait doucement sous la houle, évoquant les corsaires, les îles heureuses et les épices.

Pour bien connaître Tanger, il n'est pas nécessaire de s'éloigner du centre. Toute l'activité de la ville est concentrée dans la rue des Siaghin : cent cinquante mètres de long, trois à quatre mètres de large. Elle relie entre elles les deux places les plus animées : le Grand et le Petit Socco. Elle est le lieu de la *passagieta* chère aux peuples méditerranéens : ce va-et-vient inlassable des gens qui, de haut en bas et de bas en haut, parcourent jusqu'à une heure avancée de la nuit la rue des Siaghin.

C'est la rue des changeurs. Ici, tout le monde joue sur le cours de la peseta. Deux monnaies ont cours officiel : le franc marocain et la peseta espagnole, mais cette dernière sert pratiquement pour tous les achats de la vie courante.

Je viens d'en faire la curieuse expérience. Remontant du port par la rue de la Marine, je passe devant un alléchant étalage de chemises, de cravates, et de complets vestons, comme on n'en a pas encore à Alger. J'entre et je marchandise une cravate.

— Combien ?

— *18 pesetas, señor !*

Le vendeur calcule mentalement, je fais mon compte sur un bout de papier, nous tombons d'accord sur le change à 11,30, ce qui fait 204 francs de l'époque. Il prend le billet, disparaît, revient cinq minutes plus tard.

— *El cambio esta a 11,50 !*

En cinq minutes, la cravate a augmenté de 3 francs.

Je parcours cent mètres. Voici un petit changeur et son tableau noir. Voyons le change. Ah ! la peseta est à 11,70. Bonne affaire, me dis-je à mon tour, j'ai gagné 3 francs. Mais lorsque j'arriverai au sommet de la rue des Siaghin, le change, par une manœuvre mystérieuse, aura baissé de quarante points. Je suis refait.

Il est certain qu'il faut une certaine dextérité pour vivre normalement à

Tanger. La ménagère qui fait son marché doit s'informer régulièrement du cours de la peseta avant de faire le moindre achat. Elle s'y prête volontiers, joue à la hausse et à la baisse, spéculé et dans la même heure revend des pesetas pour des francs marocains, en rachète quelques minutes plus tard, gagne quelques francs ou les perd ! C'est devenu la distraction principale de tout le monde, petits et grands, pauvres et riches. Aussi le mécanisme invisible des changes de la rue des Siaghin mérite-t-il d'être étudié.

Vous descendez la rue : les tableaux des changeurs annoncent un cours. Vous la remontez sans tarder ; les cours ont changé en bloc. Sur quel ordre, par quels moyens occultes ? La plupart des petits changeurs n'ont pas le téléphone, ils attendent la pratique debout derrière leurs éventaires en plein vent ; leur fonds de commerce est rudimentaire : une encoignure de porte, une caisse d'emballage peinte, derrière ce comptoir un tabouret, et bien en vue du public une ardoise indiquant les cours à l'achat et à la vente des principales monnaies.

À l'échelle supérieure, il y a les petits boutiquiers qui occupent des sortes d'alcôves ouvertes sur la rue, larges de deux mètres, profondes de trois, avec comme mobilier une table, une chaise, un téléphone et un tableau des cours. Ils ont payé pour cette caverne des pas-de-porte faramineux.

Dans la rue, c'est le va-et-vient obsédant de cette foule anonyme qui monte et descend comme un éternel ressac du Petit au Grand Socco et *vice versa*. Une rue orientale aux marches extrêmes du monde occidental ; elle tient du souk et du promenoir, elle est aussi bien du Caire, d'Alep, de Naples ou du vieux Nice. Elle est méditerranéenne.

Il existe un gang des changes. Il fonctionne sans défaillance, codifié par toute une équipe de spécialistes arrivés à Tanger après 1939. Ils étaient nombreux au départ, mais les plus faibles sont repartis et les plus malins ou les plus cruels, cinq ou six m'a-t-on dit, arpentent inlassablement la rue des Siaghin, donnant leurs ordres. Leur langage est rauque et varié : entre eux ils parlent polonais, tchèque, hongrois, allemand ou espagnol. La rue est leur domaine, ils sont les rois du change. Un véritable gang. Ils n'ont pas été longs à apprendre l'art de connaître et d'interpréter l'article 23 de la convention du 18 décembre 1923 qui définissait le statut de Tanger : « Le taux d'échange entre les deux monnaies (marocaine et espagnole) est déterminé chaque jour par la Banque d'État du Maroc. » Ils peuvent à n'importe quel moment jeter sur le marché ou raréfier pesetas ou francs marocains, au mieux de leurs intérêts.

J'ai rendez-vous ce soir avec Pedro, vaguement indicateur, vaguement contrebandier, en fait un « janus » de la pègre. Je dois le retrouver dans un bar sortant tout droit de l'imagination d'un metteur en scène réaliste. Il est 8 heures du soir, le bar est encore tout endormi, les chaises sont sur les tables ; la patronne aux yeux bouffis, en peignoir délavé, range des fleurs dans un verre à bière, les cendriers ne sont pas vidés et je suis le seul client.

— Personne ? dis-je.

— Vous êtes en avance. Ici, ça ne bouge guère avant 9 heures. Enfin, si vous voulez attendre.

Elle me donne une chaise, disparaît dans son arrière-boutique. J'attends patiemment, longtemps. Ça sent la fumée froide, l'alcool frelaté, l'orgie de basse classe...

— Enfin te voilà !

Pedro arrive, mal réveillé.

Il existe dans tous les bas quartiers de toutes les villes du monde des Pedro sans lesquels les plus astucieux reporters feraient chou blanc dans leurs enquêtes. Bien sûr, ça se monnaye, des informateurs...

Pedro me découvre monologuant sur ma chaise. Il en descend une autre dressée sur une table et s'assied à côté de moi.

— Là depuis longtemps ? Ces Français, tous les mêmes, ils ne peuvent pas rester au lit !

Le vin d'Espagne coule dans les petits godets. Un verre, deux verres, trois verres. Pedro est en forme, la conversation prend corps. On parle naturellement du change.

— ... Le plus beau coup de Tanger, dit-il, c'est encore les Hindous qui l'ont réussi. (À l'époque, on ne parlait pas d'Indiens mais d'Hindous.)

— Les Hindous ?

— Mais c'est fini, le chef de la bande a été arrêté ces jours derniers à Gibraltar. L'affaire était pourtant rudement bien montée. Tu dois savoir qu'il y a à Tanger, à Gibraltar, au Caire, partout où il y a de bonnes affaires à réaliser, des familles hindoues spécialisées dans le commerce de la joaillerie et des souvenirs. Toutes ces familles sont alliées. Les Hindous de Tanger, fort experts en matière de change, avaient trouvé ingénieux de tripler un capital en trois mois, en lui faisant effectuer par un jeu d'écritures légales un petit circuit géographique qui restera un modèle du genre.

Pedro s'anime, émerveillé devant tant d'astuce.

— L'Hindou de Tanger, poursuit-il, dispose par exemple d'un million de francs marocains. Il convertit les billets marocains en livres sterling papier ; on en trouve facilement à Tanger. Il fait traverser frauduleusement le détroit – les passeurs ne manquent pas – aux bank-notes qui échouent à Gibraltar. Sur le Roc, il y a d'honorables banques anglaises et d'honorables commerçants hindous. Le cousin de Gibraltar reçoit les livres papier, les verse à sa banque et effectue un virement sur une succursale de cette banque aux Indes, une succursale à proximité de Goa.

Je commence à comprendre :

— Goa, Goa... enclave portugaise sur la côte de Malabar !

— En plein dans le mille. Écoute la suite : quelle trouvaille, quel génie !

Mon homme a un frémissement d'admiration. Penser à cela ! Que Goa est un paradis, comme Tanger, une sorte de libre enclave au sein de l'empire britannique !

— Les fonds sont donc virés aux Indes britanniques. Jusqu'à présent,

l'opération a été chaque fois gagnante car les Hindous sont bien renseignés, les cours varient de Tanger à Gibraltar et aux Indes, mais toujours dans le bon sens. Rien de louche apparemment. Ils ont un homme sur place. Quoi d'étonnant à ce que le cousin de Gibraltar fasse virer son argent au pays natal, à son cousin de Mysore ? Il s'agit, cette fois, de faire entrer en fraude dans l'enclave de Goa l'argent versé au Mysore. Pour cela il suffit de payer grassement, les passeurs ne manquent pas. À Goa, il y a des banques et d'autres cousins hindous. Par les soins de la même famille, les livres billets sont transformées en escudos portugais et le jeu des changes favorables continue. Il ne reste plus qu'à faire revenir l'argent au bercail. Une opération légale : un virement de la banque de Goa sur Lisbonne où se trouve le dernier maillon de la chaîne familiale et, comme de Lisbonne à Tanger les opérations bancaires sont libres, un nouveau virement d'escudos de Lisbonne à Tanger. En gagnant à chaque coup, tu m'entends ! Il ne reste plus qu'à convertir en francs marocains le million familial initial. L'opération a produit trois millions, elle a duré trois mois. Enlevez les frais des passeurs, il reste largement deux millions et demi ! Ah ! c'était une bonne affaire bien montée. Malheureusement, la police britannique a mis le nez dedans et le chef de la bande a été arrêté, dévoilant tout le système. C'est pour ça que je t'en parle, me dit naïvement Pedro.

— Encore un petit verre, Pedro ?

— Volontiers, *amigo* !

Tandis que nous parlions, le bar s'est peu à peu animé. On illumine les coins sombres. La caissière a fait toilette et trône, fardée à outrance, rutilante de faux bijoux, derrière son comptoir. L'heure des confidences est terminée, l'orchestre attaque un *paso doble*. Sortons ! Les rues désertes en plein jour grouillent de monde. Jamais le Petit Socco n'a été aussi animé, on dirait un décor de théâtre. Tout y est petit : le minaret de la poste espagnole, les terrasses des cafés, les éclairages *a giorno*. Et, sur cette place étroite moins grande que la scène du Châtelet, évoluent avec aisance des figurants rêvés par groupes de trois ou quatre : Espagnols, Hindous, Arabes, Français. À 3 heures du matin, des familles entières sont encore là. La mère donnant le biberon au bébé qu'elle berce indolemment d'un mouvement du bras sur sa voiture et buvant lentement son café au lait traditionnel.

Ces dernières décennies, j'ai eu plusieurs occasions de repasser par Tanger, revenant d'Espagne en grand reportage ou me rendant au Maroc unifié. Le statut était aboli depuis 1955 et tout avait bien changé. Tanger était devenue une ville touristique où faisaient escale les grands paquebots de croisière ; la plage aux épaves était bordée de splendides hôtels quatre étoiles. La rue des Siaghin était une artère comme les autres. Il y avait toujours les Anglais nostalgiques sur la « montagne », mais les Indes britanniques, c'était déjà une histoire ancienne et ceux qui en étaient revenus disparaissaient petit à petit, sans être remplacés. Une espèce humaine, les coloniaux, avait disparu.

Au fond, l'abolition du statut, chose normale du jour où le Maroc recouvrait

sa pleine souveraineté, a été une excellente chose. Bien sûr, on trafique encore dans les bars de la basse ville, mais il ne s'agit plus de millions ni de milliards, mais d'un petit paquet d'herbe, de ce haschich en provenance du Rif que se procurent quelques hippies dépenaillés, avec l'espoir de le revendre sans se faire prendre à Amsterdam, Paris ou Londres. Rien de comparable avec le récent passé. Du trafic en guenilles.

Mais Tanger est toujours aussi belle qu'autrefois, langoureusement adossée à sa montagne parfumée, dominant les courants alternés qui depuis des millénaires vont de la Méditerranée vers l'Océan ou de l'Océan vers l'Orient, au rythme des marées.

CHAPITRE V

La chose ne s'était pas produite depuis des décennies. En ce début de mars 1947, la mer Baltique était encore entièrement recouverte d'une vraie banquise. Les brise-glaces n'arrivaient pas à forcer le passage des détroits entre le Danemark, la Norvège et la Suède, dans lesquels étaient immobilisés à quelques kilomètres des côtes de nombreux navires de commerce.

Lorsque le petit DC 3 qui reliait Paris à Copenhague, se glissant sous le plafond de nuages qui recouvrait l'Europe continentale, prépara son atterrissage délicat sur le terrain enneigé de Kaltrup, un spectacle étonnant attendait les passagers. Sous nos ailes tout était confondu, îles, détroits, mers, dans une immensité blanche s'étendant jusqu'aux confins de l'horizon. Aucune ombre, aucun relief. Nous atterrissions sur une planète morte. Seul, un étroit chenal zigzaguant à travers les glaces du Sund, ce bras de mer de trente-quatre kilomètres qui sépare Copenhague de Malmö, en Suède, signalait les efforts gigantesques faits pour maintenir une liaison maritime entre le Danemark et la Suède.

Les navires pris par les glaces hivernaient comme aux plus beaux jours des explorations polaires. Vu d'avion, le spectacle était étonnant. On distinguait nettement l'échelle de coupée abaissée sur la glace et par laquelle les marins prenaient pied sur la banquise. De navire à navire, ils avaient ainsi tracé de véritables sentiers dans la neige. Sur la banquise même, les marins passaient le temps en pêchant à la manière des Eskimos : abrités par un paravent, au bord d'un trou foré dans la glace. C'était une fin d'hiver terrible.

— Jamais pareil froid ne s'est abattu sur la Scandinavie, confirma mon voisin. On peut traverser la Baltique à pied de la Prusse à la Suède ! Journallement, des réfugiés fuyant les démocraties populaires franchissent sur la glace, dans des conditions épouvantables, les cent cinquante kilomètres qui les séparent de l'île de Bornholm où ils arrivent exténués, gravement éprouvés par le gel. D'ailleurs, beaucoup meurent en route. Vous savez, avec le vent d'est, on ne résiste pas longtemps à un froid de moins 30 degrés !

J'arrivais directement d'Alger où la température avoisinait les 20 degrés, et j'étais plongé brutalement dans l'univers polaire. Les quelques centaines de mètres qu'il nous fallut parcourir de l'avion jusqu'aux bâtiments de l'aéroport suffirent à nous geler. Le vent était violent. J'étais encore vêtu assez sommairement pour des températures plus clémentes et mes vêtements d'hiver étaient dans ma valise. Je me réchauffai un peu autour d'un poêle brûlant de la tourbe, puis le car de service m'emmena à l'hôtel. C'était le meilleur de Copenhague et j'y avais rendez-vous avec M. Lefèvre, directeur des Cargos algériens. Le grand hall luxueux était sommairement chauffé et je

me réjouissais à l'avance de prendre un bain chaud. Las ! Les chambres de ce palace étaient glaciales ! Et, dans la salle de bains, pas d'eau chaude ! Le Danemark subissait non seulement les séquelles des restrictions de guerre mais, en plus, le pays tout entier était paralysé par le froid. Tous les transports s'effectuant par mer, il manquait de charbon, de pétrole, et subissait stoïquement les privations de l'hiver.

Lefèvre me reconforta de son mieux. C'était un solide Normand, un véritable Viking, et son père avait été l'un des derniers cap-horniers. Il était à Copenhague pour terminer les formalités de dédouanement du cargo flambant neuf *Jacques-Duroux*, à bord duquel je devais effectuer le premier voyage du navire jusqu'à Rouen et Alger, son port d'attache.

Le *Jacques-Duroux* est bloqué par les glaces dans un bassin d'Alborg, au nord du Jutland, me dit-il, mais tout le monde s'accorde à penser que la mer du Nord dégèlera plus vite que la Baltique. Vous devriez en profiter pour terminer votre reportage en Scandinavie.

Car le retour sur le *Jacques-Duroux* n'était qu'une partie de mon long déplacement. Poursuivant ma tournée des capitales européennes de l'immédiat après-guerre, j'avais projeté de visiter le Danemark, la Suède et la Norvège.

Je décidai donc de passer quelques jours à Copenhague pour m'acclimater et visiter la ville. Ensuite j'irais en Suède.

Copenhague avait beaucoup souffert de l'occupation allemande. Celle-ci avait été dure, cruelle. Mais ce petit peuple courageux avait résisté avec dignité durant ces interminables années. Sa dignité et son civisme, il les prouvait en hébergeant, deux ans après la fin des hostilités, deux cent mille Allemands qui, par familles entières, s'étaient réfugiés au Danemark au moment des combats pour la prise de Berlin. C'était une lourde charge. Femmes et enfants étaient cantonnés dans un camp, aux environs de la capitale, et des éducateurs essayaient de dénazifier les enfants, victimes innocentes du conflit.

Bien que leur sort fût enviable (ils étaient correctement nourris, habillés, soignés et ne subissaient aucun sévice), leurs gardiens et assistants sociaux m'avaient confié que la plupart des réfugiés n'avaient qu'un désir : regagner leur pays, où pourtant tout avait été brûlé, rasé.

Il fallut plusieurs années au Danemark pour résorber cet excédent de population qui coûtait au gouvernement deux cent cinquante milliards de couronnes par an.

Ma qualité de Français m'ouvrait toutes les portes et je dus porter des *skäl* à longueur de journée, le petit verre de *snap* levé à la hauteur de la poitrine, la tête et le buste légèrement inclinés. C'était agréable car la tempête sévissait à l'extérieur et, par 30 degrés sous zéro multipliés par la vitesse du vent, l'aquavit danoise me paraissait le meilleur remède préventif contre la grippe, le gel, les bronchites et autres pneumonies éventuelles.

Piéton inguérissable, je parcourais la ville en tous sens, admirant, entre

autres, la haute masse architecturale de Christianborg sous les murs de laquelle se trouve le marché aux poissons, avec ses viviers remplis de poissons vivants, car personne au Danemark n'achèterait un poisson mort, conservé dans la glace. J'ignore si depuis 1947 les habitudes ont changé.

Un jour, comme je me promenais dans le Stroget, un monsieur très sérieux, chaudement habillé d'une pelisse, coiffé du bonnet d'astrakan, me dévisagea fixement puis m'interpella poliment en danois.

De cette langue rugueuse je ne sais que quelques mots : *tak* (merci), *guddag* (bonjour), *snap* (eau-de-vie), *skål* (à la vôtre !) *smørbrøds* (sandwiches), *havn* (port). Mon interlocuteur s'étant aperçu que j'étais un étranger, nous continuâmes la conversation en anglais :

— Vos oreilles gèlent, monsieur ! me dit-il.

Diable ! je ne m'en étais pas rendu compte. Je ramassai une poignée de neige, les frottai énergiquement et continuai le traitement dans le premier bistrot rencontré où des ouvriers se chauffaient autour d'un poêle.

Ayant bu un – enfin, soyons franc –, un ou deux... snaps supplémentaires et complètement réconforté, je bondis chez le premier commerçant venu m'acheter un bonnet de laine.

La Baltique ne dégèle toujours pas.

Lefèvre, ayant terminé les formalités douanières, repart pour Rouen. Quant à moi, j'épuise toutes les ressources de la ville : j'arpente les salles des musées, j'assiste à la relève de la garde au palais royal d'Amalienborg, bien loin de me douter que, vingt années plus tard, un jeune noble français deviendrait le prince consort de ce charmant royaume.

L'agriculture est la principale ressource du Danemark et je sais que la relation d'une visite à la ferme modèle du gouvernement, dans l'île de Seeland, plaira à mes lecteurs d'Algérie. Je peux y admirer une sensationnelle race bovine dont les taureaux à la robe de feu sont les plus gros et les plus lourds du monde. Leur gardien, très fier, m'explique le mécanisme qu'il a conçu pour que les bêtes ne salissent pas leurs litières. Tous les éleveurs savent que, pour accomplir leurs besoins naturels, les bovins éprouvent la nécessité de courber leur dos en arc de cercle. Alors, dans la ferme royale, on a tendu un fil électrique juste au ras des échinés des animaux sagement alignés devant leurs crèches. Lorsque ceux-ci arquent le dos, ils reçoivent une décharge et reculent de deux pas : la litière est intacte... C.Q.F.D. ! Cette information connut beaucoup de succès et fut reprise par plusieurs journaux de France et de l'étranger.

Mais, en attendant, mes fonds baissent dangereusement. Ce sacré contrôle des changes ne m'a laissé partir d'Algérie qu'avec un nombre restreint de devises, des lettres de change en couronnes danoises, suédoises et norvégiennes ; une petite quantité pour chaque pays, car normalement mon voyage ne devait pas excéder une semaine. Descendu à l'Hôtel d'Angleterre, je m'aperçois vite que j'y engloutirai en trois jours tout mon pécule. Je trouve un hôtel plus modeste mais, le froid continuant, je dois aborder les hôtels de

quatrième ordre pour aboutir en fin de compte dans les hôtels de passe du *nyhavn* où, pour quelques couronnes, je peux passer la nuit, une fois les putains et leurs clients rentrés chez eux. Quartier extraordinaire, peuplé de marlous, de marins en goguette, de trafiquants de drogue, de tatoueurs, mais où pourtant je n'ai jamais couru aucun risque. J'étais le client sérieux (celui qui ne monte pas), qui arrive le soir et part le matin. Riche expérience humaine, mais qui ne pouvait durer.

Heureusement, grâce aux services culturels de l'ambassade, on me charge d'écrire un article en français sur l'Algérie, qui sera traduit pour la radio danoise. Et, d'un coup, me voilà riche de sept cents couronnes !

Alors, sagement, je suis le conseil de Lefèvre et je pars pour la Suède.

Le *Malmæhus*, ayant englouti dans sa coque les longs wagons internationaux du *Nord-Express* venant de Paris, referme ses panneaux, lance un puissant coup de sirène qui couvre un instant les mugissements réguliers de la corne de brume, traverse lentement les eaux libres du bassin, franchit le musoir et d'un seul coup commence son héroïque traversée.

Malgré le froid polaire et le vent, je reste sur le pont, intéressé par cette traversée originale.

Devant la proue, un très étroit filet d'eau serpente à travers la banquise. Il ne peut donner passage qu'à un seul navire. Doubler ou croiser est impossible.

Qu'importe ! Le *Malmæhus* a une proue renforcée et l'avant de sa coque est dessiné de telle sorte qu'il peut monter sur la banquise pour l'écraser de tout son poids. C'est ce que nous faisons. Lancé à toute vitesse, notre navire s'engage délibérément dans les glaces qui craquent dans un bruit terrifiant. Derrière lui, l'étroit sillage ne dure que quelques secondes. Déjà le pack en mouvement se referme impitoyablement. On croise des bateaux pris dans les glaces. Les équipages prisonniers nous font des signes amicaux ; ils attendent patiemment l'aide du brise-glace.

La sirène mugit : deux coups brefs !

En face de nous, voici venir un convoi. L'*Isbjorn*, le plus gros des brise-glace danois, remorque un gros cargo qu'il a dépanné quelque part le long du chenal libre. Sans hésitation, le ferry cède la place et, conscient de sa force, fonce dans la banquise de toute la puissance de ses machines. Un grand bruit sourd, un frémissement du navire, les glaces se fendillent, la fente s'élargit, elle devient crevasse, le navire monte littéralement sur la glace puis les blocs explosent avec fracas. Une habile marche arrière nous remettra dans le chenal.

Nous approchons enfin de la Suède. On distingue dans le lointain des cheminées d'usines sur fond de crasse. Des hommes vont et viennent à pied sur la mer gelée. De temps en temps on aperçoit des pêcheurs immobiles sur la glace, abrités du vent par un panneau de toile ou de bois. Ils ont creusé un trou circulaire, jeté l'appât et, avec une ligne munie d'une sorte de hérisson à multiples crochets, ils ferment de nombreux poissons.

Brusquement, sans transition, nous sommes en eaux libres. Par le jeu des courants et des vents, un grand lac s'est formé, entièrement déblayé de glaces,

mais le port de Malmö est encore bloqué et le ferry fracasse sans pitié des glaces d'un mètre d'épaisseur. Enfin nous accostons.

Nous voici en Suède. La traversée de ces trente kilomètres a duré plus de quatre heures et nous avons été favorisés car certains jours le ferry a mis huit heures pour accomplir le même trajet.

Les policiers et douaniers suédois ont été charmants. Pas de visa ni de fouille pour les Français. À vrai dire, que pourrions-nous apporter dans ce pays qui n'a pas connu les deux grandes guerres mondiales et qui regorge de tout ?

Comme nous sommes en retard, un car nous conduit à la gare centrale. Je n'ai pas d'argent liquide mais un chèque de virement payable à la Banque royale suédoise. Naturellement on ne l'accepte pas au guichet, les banques sont fermées, le train va partir et je fais part de mes ennuis au chef de gare.

— Vous vous expliquerez avec le chef de train, me dit-il en anglais.

Je bondis dans le premier wagon venu. Il me paraît très luxueux et comme, par souci d'économiser mes devises, je voyage en troisième classe, je parcours tout le train à la recherche du compartiment désiré. Les wagons deviennent de plus en plus luxueux : wagon-salon de thé, suites spéciales, wagons pullmans, fauteuils clubs, petits salons ! Le premier wagon était le bon. Ces troisièmes classes sont d'un confort inconnu de l'Europe de 1947.

Mes ennuis commencent avec la venue du contrôleur. La Suède est un pays rigide, et aucun voyageur n'aurait l'idée de voyager sans billet. Stupeur du contrôleur. Sans le savoir, je suis le premier à avoir pris cette initiative. Je brandis mon chèque. Malheureusement, ce fonctionnaire ne comprend pas l'anglais. C'est alors qu'intervient mon voisin de banquette. Curieuse figure d'intellectuel à longs cheveux et à lunettes. Je l'avais remarqué à la douane où il avait été fouillé de fond en comble. Il porte en bandoulière deux appareils photographiques et une paire de jumelles.

— Puis-je servir d'interprète ? me dit-il en anglais.

— Bien sûr.

Alors s'engage entre le contrôleur et lui une longue conversation. Le visage du contrôleur se détend. Le chef de gare de Malmö m'a permis de voyager ainsi ? Fort bien. Il saisit mon chèque, le tourne, le retourne et, prenant une décision héroïque, le fourre dans sa poche.

— Il vous le rendra à Stockholm, me dit mon cicérone.

Le voyage se continue. Mon nouvel ami, ébloui par ma qualité de Français, me fait partager son repas tiré du sac. Il se dit expert en tableaux, me confie à voix basse qu'il est « légèrement » communiste, qu'il a 33 % de sang juif, qu'il déteste les Allemands, que ses parents sont originaires de Pologne, qu'il n'aime pas les Suédois mais énormément les Suédoises. Il a beaucoup voyagé.

Après trois heures de train, nous nous appelons par nos prénoms : « Hello, Volmer ! Hello, Roger ! »

On change trois fois de contrôleur entre Malmö et Stockholm et, à chaque fois, le nouveau préposé vient dans mon compartiment, me dévisage

longuement puis, d'un air entendu, dit en me montrant mon chèque :

— À Stockholm !

Je suis le voyageur sans billet. Les autres, ceux qui en possèdent un, passent et repassent devant le compartiment, me dévisagent avec un intérêt non dissimulé et regagnent leur place. Un commencement de célébrité.

La nuit est venue comme le train a dépassé Nordkopping. Une nuit bleue, d'un bleu étonnant, foncé, tirant sur le violet. Sapins, neige, lacs, fjords, maisons, tout est symphonie, tout est fondu dans cette coloration qui ne varie qu'en intensité selon le jeu des ombres et des masses. C'est le clair-obscur scandinave avec ses demi-teintes inconcevables dans nos pays de lumière vive. Le froid givre les vitres.

Des lumières de plus en plus nombreuses scintillent dans la nuit.

— Voici Stockholm, venez dans le couloir, me dit Volmer.

Nous venons d'entrer dans un long tunnel et mon ami sourit mystérieusement. Enfin, par une rampe, nous sortons de terre et brusquement la féerie éclate.

En 1947, je pensais déjà, après avoir roulé ma bosse un peu partout, être blasé. Pourtant, en cette minute où le *Nord-Express* débouche dans Stockholm, je reçois le choc ! Sortant de l'ombre, nous pénétrons dans la lumière. Le train marche au ralenti en pleine ville. Il traverse les bras du lac Maelar où les feux de la ville se reflètent sur la neige. C'est une débauche d'éclairage. Un feu d'artifice bleu, blanc, rouge, violet, mauve, orange, jaune. Tous les immeubles semblent parés pour une grande fête. Les façades sont dessinées en traits de feu : partout des enseignes au néon, la plupart composant des motifs picturaux, jettent leur violence et repoussent l'obscurité.

— C'est extraordinaire !... Ex... tra... or... di... naire !...

Je parle tout haut, martelant les syllabes. Depuis sept ans, nous avons vécu d'abord dans l'obscurité totale, puis dans la pâleur des éclairages de restriction. La Suède ne connaît rien de tout cela. Stockholm est devenue la « Ville lumière », elle a détrôné Paris.

Tandis que le train entre en gare, je pense que c'est ça qui nous manquait le plus : la lumière, l'éclatante lumière du temps de paix. Habitué à cette vie de taupe, nous avons oublié les éclairages d'avant-guerre. Cette fois ça y est, avant d'avoir quitté la gare, avant de connaître la ville, je sais que je suis dans un pays qui n'a pas connu de guerre. Comment peut-on être suédois ?

Je m'arrache à cette féerie. Le train s'arrête à quai.

Volmer me laisse me débrouiller avec le chef de gare.

— Attendez-moi ici, je vais vous retenir une chambre et je reviens.

Le chef de train passe très digne, me fait signe de le suivre chez le chef de gare. Celui-ci parle un français très correct. Je lui expose ma mésaventure. Elle le laisse stupéfait. Comment son collègue de Malmö a-t-il pu autoriser un voyageur à prendre le train sans billet ? Il veut bien me croire sur mon honneur.

— Vous êtes sincère. Donnez-moi votre nom, adresse, numéro de passeport. Partez et demain apportez-moi un billet Malmö-Stockholm. Je vous rendrai alors votre chèque.

— Mais, si vous gardez mon chèque, je ne pourrai jamais aller l'encaisser à la banque demain matin et ensuite acheter un billet.

Il se frotte le front dans un geste de grande perplexité.

— C'est pourtant vrai ! Comment faire ?

Il avise ses collègues puis prend une décision héroïque :

— Vous avez raison, gardez votre chèque ; nous avons confiance.

Je me confonds en remerciements.

— C'est un comportement absolument étonnant, m'ont dit plus tard des amis suédois. C'est certainement la première fois que cela se produit, car tout est si bien réglé dans notre pays qu'il n'y a pas place pour l'initiative privée. Ce chef est remarquable.

Vingt-quatre heures plus tard, je pose la question aux Français. Qu'arriverait-il si pareil cas se produisait en France, à un Suédois un peu vagabond, voyageant sans billet de Paris à Marseille sous prétexte que les banques sont fermées, qu'il n'a pas voulu rater son train et qu'il paiera demain ?...

J'ai vécu à Stockholm un rêve surréaliste. J'étais sur une autre planète. D'ailleurs, ces gens qui allaient et venaient dans le Kongsgatan, austères, correctement vêtus, sans que rien ne puisse laisser soupçonner leur classe sociale ou leur métier, n'avaient rien de commun avec les populations remuantes et colorées des bords de la Méditerranée. Le sourire était absent de leurs figures. Seules les femmes étaient élégantes et détendues. Quant à la ville, le pactole coulait à flots dans les artères bien dégagées de la neige tombée durant la nuit, sous forme de véhicules automobiles de toutes marques et de toutes puissances, parmi lesquelles beaucoup de voitures françaises, à une époque où celles-ci nous étaient chichement attribuées. Vitrines alléchantes, produits de consommation en masse, ils avaient tout, ces Suédois, et je me disais : pourquoi font-ils cette tête d'enterrement ?

Un grand cinéma affichait *La Symphonie pastorale* avec Michèle Morgan, et on faisait la queue pour entrer. Cette histoire de pasteur troublé par le sexe devait sans doute leur convenir. C'est ainsi que je vis ce film pour la première fois, sous-titré en suédois !

La prohibition sévissait avec sévérité. Une drôle de prohibition, du reste. Chaque Suédois touche mensuellement une proportion d'alcool bien supérieure à ce qu'une famille française pourrait consommer. Il peut se saouler en famille, mais attention ! en ville on ne peut boire de l'alcool que dans un restaurant et aux heures des repas. Pas moyen de me réchauffer par un snap, comme je le faisais à Copenhague, qui décidément, vue de Stockholm, mérite bien son nom de « Marseille du Nord ». Pour y parer, les Suédois ont découvert les restaurants « pour rire ». J'ai mis quelque temps à comprendre. Il s'agit d'établissements très vastes et populaires où l'on sert un plat unique,

saucisses et pommes de terre. Vous avez alors le droit de commander un snap ou une bière. Cela, naturellement, met le verre de bière à un prix prohibitif, mais comment faire autrement ? La première fois, je me crus obligé d'ingurgiter ma saucisse et mes pommes de terre qui sentaient le rance. Puis, observant les autres consommateurs, je m'aperçus que chacun buvait son snap, sa bière, et s'en allait en laissant sur la table, sans y avoir touché, le plat unique qui repartait pour les cuisines et réapparaissait un peu plus tard sur une autre table. Les plus malins changeaient simplement de table et de serveuse, car il était interdit de servir deux fois le même client. On pouvait recommencer dans un autre établissement. Il n'y avait jamais pénurie de saucisses.

Devant chaque restaurant, chaque débit de boissons, un policier montait la garde. Policier officiel pour les grands établissements, sans doute un « videur » maison pour les petits.

Un soir, désirant manifester ma gratitude à mon nouvel ami Volmer qui regagnait le Danemark, je résolus de lui offrir un bon dîner dans la vieille ville où d'excellents restaurants sont installés. Volmer ayant comme moi un heureux caractère, nous échangeions nos impressions en riant, parlant assez haut, et appuyant notre conversation de force gesticulations.

Ayant fait choix d'un établissement, nous nous apprêtions à y entrer lorsque le cerbère en uniforme nous en interdit la porte. Je lui en demandai la raison.

— Vous avez bu, messieurs, nous dit-il poliment.

— Je vous assure que nous n'avons pas bu d'alcool de la journée.

— Inutile de nier, messieurs, vous êtes saouls puisque vous riez !

Absolument authentique. Ça ne s'invente pas, une histoire pareille.

Alors, Volmer et moi, ayant repéré un autre restaurant tout aussi bien gardé, nous nous présentâmes devant cet établissement en faisant des têtes d'enterrement, le regard terne et le sourire absent. On nous ouvrit largement les portes.

J'ai passé un dimanche à Stockholm. Et les Suédois se sont révélés à moi sous un jour tout nouveau. J'arpentais le « Ring », l'avenue circulaire qui contourne Stockholm et borde le lac Maelar. Il faisait froid, sans vent, un temps idéal pour les skieurs qui, sur les bas-côtés de l'avenue, skis aux pieds, par familles entières, se dirigeaient vers les forêts proches.

Sur la glace enneigée du lac, des cavaliers galopaient dans la poudreuse. Les femmes avaient abandonné les robes élégantes de la semaine pour des pantalons fuseaux bien taillés, les hommes leurs faux cols empesés pour d'épais chandails à col roulé, et les oreillettes de feutre remplaçaient les lourdes toques de fourrure ou les chapeaux. Cette population au repos était alerte et sympathique. Un peu plus tard, je la retrouvai dans le parc national de Skansen, sur la grande île du lac. Un circuit de course de fond est tracé en permanence pour les skieurs et, chaque dimanche, des milliers de coureurs se présentent au poste permanent de chronométrage. Les épreuves se succèdent toute la journée à raison d'un départ toutes les trente secondes. Ce jour-là était

la journée des corporations et, tour à tour, j'ai vu se succéder sur la piste les boulangers, les charcutiers, les bouchers, les postiers, les agents ferroviaires, les conducteurs de tramways, les instituteurs, et naturellement toutes les corporations féminines. Le Suédois pratique le ski de fond avec ferveur. Il commémore chaque année la fameuse course du roi Vasa venant reconquérir son trône, sur la fabuleuse distance de soixante-quatorze kilomètres, et pour cette épreuve, la « Vasalopett », on compte chaque année plus de dix mille participants ! Un Français l'a gagnée il y a de cela trois ans : Pierrat, solide Vosgien et meilleur athlète français de la spécialité.

La nuit vient, les enseignes s'allument, les Suédois redeviennent sérieux, perdent cette joie de vivre qui colorait leurs pommettes. Ces merveilleux athlètes reprennent leur existence minutieusement réglée, trop bien réglée, leur vie où tout a été prévu ; même leur mort, en n'importe quelle partie du monde, sera prise en charge par leur commune natale.

Mais, lorsque tout est prévu, que reste-t-il à espérer ?

Je quitte Stockholm la nuit.

Le train traverse la ville illuminée. Adieu, féerie du temps de paix ! Je rentre dans les pays qui ont souffert : demain je serai en Norvège où l'héroïsme a coulé à flots.

Le train s'enfonce dans le tunnel sous la colline du Soendermalm. Après, c'est vraiment la nuit...

Adieu, Selma Lagerlöf ! Demain, je vais retrouver Grieg.

Décidément, les climats sont chose capricieuse. Alors que la Suède avait connu un hiver enneigé, je me réveillai à la frontière norvégienne dans un pays dégarni de neige, un paysage de granites rouillés, de chaumes et surtout de rivières et de cascades gelées.

De la guerre la capitale n'a pas souffert. Toutes les batailles se sont livrées dans les provinces du Nord, de Trondjhem à la frontière russe, et là-haut, bien au-dessus du cercle polaire, toutes les maisons, tous les villages ont été rasés par les Allemands, les populations déplacées. Tout cela n'est pas oublié certes, mais ce peuple courageux – on se remémore la bataille de l'eau lourde – a repris confiance, travaille. Une journée de travail continu qui se termine à 15 heures. Ensuite chacun fait du sport. Le Norvégien est, comme le Suédois, le skieur par excellence. Il a hérité des lointains Lapons l'art d'utiliser les lattes de frêne ou d'hickory pour se déplacer. Il est l'inventeur des sauts à skis sur tremplin et longtemps la manifestation annuelle de Holmenkollen est restée la plus importante du monde, réunissant plus de quatre-vingt mille spectateurs.

Le Norvégien est en outre un grand voyageur. Les Vikings ont découvert l'Amérique bien avant Christophe Colomb puisque, dès l'an mille, leurs fameux drakkars, ces extraordinaires embarcations à rames et à courte voile, avaient longé les côtes du Canada et étaient descendus jusqu'au-delà de la latitude de New York, où ils découvraient le « Vinland ».

Oslo, c'est la synthèse de tout cela. Une petite et courageuse nation, qui a

participé aux plus importantes découvertes de notre planète, une race d'hommes athlétiques, audacieux, conquérants. Une population romantique, très près de la nature. Merveilleux soldats et résistants dans la dernière guerre, ils sont restés les sportifs les plus complets dans leurs activités nationales. J'ai rencontré sur la colline d'Holmenkollen, sanctuaire du ski norvégien, mes anciens amis, les jeunes étudiants qui dans les années 1930 fréquentaient les tremplins de Chamonix. Tom Murstadt, que la presse française avait surnommé « le fou volant » pour son audace sur les tremplins, y avait monté, chose stupéfiante pour ce pays, une école de ski qui prospérait. Petersen était devenu un notable de la ville ainsi qu'Olaf Ulland qui avait été le premier sauteur à dépasser les cent mètres de saut à skis. Enfin Tom Tideman, doux géant de près de deux mètres, qui exerçait avant la guerre la profession de « modiste », nous disait-il, voulant nous faire comprendre qu'il vendait des chapeaux, était devenu après une guerre et une résistance admirables un haut fonctionnaire de la police d'Oslo.

Délaissant un peu mon reportage, j'ai passé avec eux des moments inoubliables où l'amitié retrouvée coulait à flots comme du champagne. Je reviendrai, leur avais-je dit en reprenant le train, et j'ai tenu parole. Par deux fois, je suis allé chez les Lapons, mais cela est une autre histoire.

CHAPITRE VI

L'*Istanbul* avait quitté le port de Marseille le 24 septembre 1947 et, dans l'euphorie du départ, aucun passager ne s'était soucié du communiqué alarmant affiché sur le tableau des informations quotidiennes annonçant qu'un ouragan se déclencherait dans la nuit. Tous les navires étaient invités à se réfugier dans le port le plus proche ou à s'éloigner des côtes. Le personnel de cabine passait et repassait dans les coursives, vérifiant que les hublots des cabines étaient bien verrouillés et confirmant l'interdiction de les ouvrir.

La délégation française qui comptait les plus grands maîtres de chais français se rendait au congrès de la vigne et du vin qui se tenait à Istanbul. Nous devons prendre à Gênes les délégués d'Italie, de Suisse et d'Europe centrale.

L'embarquement avait été fêté très largement et le raki, accompagnant pastèques, concombres, fromages secs et pistaches, avait largement contribué à développer l'optimisme. Au cours du cocktail, le commandant du navire nous avait rassurés quant à l'ouragan annoncé en nous vantant les qualités nautiques du grand paquebot sur lequel nous allions voguer. L'*Istanbul*, 15000 tonnes, avait été racheté par l'État turc à une compagnie américaine. Il avait été construit et conçu pour les croisières dans la mer des Caraïbes, ce qui expliquait ses hautes superstructures et ses ponts-promenades, mais il avait une tenue de mer parfaite et avait subi sans dommages, au cours de sa précédente carrière, plusieurs typhons dans les mers tropicales.

Pourtant, lorsqu'on doubla les grandes falaises calcaires des Calanques, un lugubre pressentiment me saisit : les côtes de Provence étaient écrasées sous un énorme plafond de nuages d'un noir d'encre, prêt à crever. Le vent d'est s'était levé et déjà une forte houle secouait durement le bateau. Quelques feux brillaient encore de-ci, de-là, au hasard des caps et des récifs que notre navire contournait très au large. Puis la nuit vint, subitement, sans crépuscule. Tout était désormais confondu dans l'uniformité sans relief des ténèbres. Une rafale de vent s'abattit sur le navire, le coucha presque sur le flanc ; il y eut un grand bruit de vaisselle brisée, de portes qui claquent. J'étais resté sur le pont, me cramponnant au bastingage, mais un officier de quart me cria poliment de regagner ma cabine. Des matelots couraient, s'activaient, renforçaient les haussières des embarcations. Une nouvelle déferlante fit gîter le navire bord sur bord. Un marin glissa et traversa le pont du navire sur le ventre, allant s'assommer sur le bastingage opposé. Je regagnai en titubant ma cabine.

J'ai la chance de supporter très bien la mer. Des dizaines de traversées entre Marseille et l'Algérie, sur les vieux « Gouverneurs » instables et roulant comme des barriques, m'ont aguerri, et plusieurs fortes tempêtes m'ont appris

que la Méditerranée, lorsqu'elle se déchaîne, devient l'une des mers les plus dangereuses du monde.

Les typhons qui bouleversent la Méditerranée n'épargnent pas le littoral ni les montagnes côtières. J'en avais fait la cruelle expérience au début de l'année alors que j'effectuais un reportage en Kabylie. J'avais traversé la Grande Kabylie de Tizi-Ouzou à Azasga et je descendais la vallée de la Soummam, lorsque la tempête qui avait encapuchonné les montagnes me rattrapa avec une rapidité stupéfiante ; en moins d'un quart d'heure, les trombes d'eau formèrent devant mon pare-brise un véritable rideau effaçant toute visibilité. Je conduisais prudemment, à l'aveuglette, et j'aperçus trop tard le parapet d'un pont signalé par sa basse muraille blanchie à la chaux. Je l'évitai de justesse d'un coup de volant à gauche car j'étais persuadé avoir frôlé le parapet de droite du pont. L'erreur est humaine. C'était, hélas ! le parapet de gauche et je m'étais pour ainsi dire volontairement jeté dans le vide. La Jeep fit plusieurs tonneaux, dévala le talus et se retourna sur sa capote, les roues en l'air, me retenant prisonnier dans l'eau boueuse de la Soummam. Il existe sur les Jeep de guerre, simplifiées à l'extrême, une sorte de demi-lune, découpée dans la tôle de la carrosserie et permettant au conducteur de se dégager plus rapidement de son siège. Les arceaux qui soutiennent la capote sont d'une solidité à toute épreuve, je leur dois la vie. Mais dire comment, très sérieusement blessé, je réussis à me glisser par la petite ouverture en demi-lune, à faire surface, à gravir la dizaine de mètres du talus qui me séparait de la route est impossible. Je fus retrouvé, à demi inconscient, ensanglanté, marchant courbé en deux sur la route nationale par un colon compatissant qui me conduisit à la clinique de Bougie.

Après une nuit fiévreuse et agitée, je me réveillai dans un lit douillet, tout surpris d'être là et ne me souvenant de rien.

— Alors « trompe-la-mort » ! me dit le médecin, comment vous sentez-vous ?

— Hum !

— Ça ira, mais vous avez six côtes cassées. Vous l'avez échappé belle, vous auriez dû être noyé ou assommé ! La tempête a sévi toute la nuit. Triste nouvelle : le *Lamoricière* a coulé corps et biens à deux cents kilomètres au nord de Bougie. Il y a très peu de survivants. La cargaison, mal arrimée, avait provoqué une gîte imparable, les panneaux de cale ont cédé.

Je me levai difficilement, allai jusqu'à la fenêtre de la clinique. On dominait la ville de Bougie et son port où plusieurs navires s'étaient réfugiés. Des cargos avaient mis à la cape sans pouvoir entrer. La mer était boueuse, et une forte houle déferlait encore sur la jetée. Les montagnes de Kabylie étaient recouvertes de neige jusqu'au littoral.

Cette nuit de l'*Istanbul* évoquait pour moi la catastrophe du *Lamoricière*. Ce fut une nuit de cauchemar au cours de laquelle je fus à plusieurs reprises roulé à bas de ma couchette. Assailli par les déferlantes, le navire prenait une gîte considérable. La grande clameur du vent, les vagues déchaînées frappant

la coque d'acier comme autant de coups de tonnerre se répercutaient dans tout le navire. À l'intérieur, c'était un désordre indescriptible : grands salons dévastés, coursives encombrées d'objets divers, passagers affolés, courant comme des hallucinés, cherchant refuge et protection auprès des officiers de service. L'équipage, admirable de sang-froid, veilla toute la nuit, sur les différents ponts, sur la passerelle et, lorsque le jour vint, on dénombra de nombreux blessés, surtout parmi l'équipage : membres brisés, traumatismes crâniens dus aux chutes provoquées par le terrible roulis du navire.

J'avais suivi le conseil qui m'était donné et, malgré ce chahut extraordinaire, la fatigue aidant, je m'étais endormi.

Je fus réveillé par cette sensation particulière, bien connue des montagnards, que provoque le silence succédant à la clameur des éléments déchaînés. Le ronronnement rassurant des machines était à peine audible, le navire immobile roulait bord sur bord.

Dans les coursives, sur les ponts, dans les salons, l'équipage s'affairait. On lavait, on jetait à la mer, on réparait des câbles, des haussières, on faisait la grande toilette de l'*Istanbul*. Tradition des gens de mer : rien ne devait rappeler aux passagers la nuit de la tempête.

J'abordai le commissaire de bord qui m'avait reçu la veille. Il avait les yeux cernés, le visage fiévreux. Son uniforme était défraîchi.

— Que se passe-t-il, commissaire ? Pourquoi sommes-nous empannés ?

— On attend que le port de Gênes soit dégagé pour accoster. (Puis, surpris :)
) Vous n'allez pas me dire que vous avez dormi ?

— La fatigue aidant...

— Vous avez de la chance. Nous avons traversé la plus violente tempête qu'ait jamais connue la Méditerranée. Je peux bien vous le dire maintenant, nous avons été plusieurs fois en danger, même en suivant une route au large. Malheureusement, beaucoup de bateaux plus petits ont sombré. D'ailleurs, montez sur le pont, le spectacle en vaut la peine.

La mer était couleur de rouille, encombrée d'épaves. Des troncs d'arbres entiers flottaient, arrachés aux forêts côtières. Les coques renversées des petites embarcations de plaisance ou de pêche dérivaien le ventre en l'air comme des poissons morts.

Après une attente de plusieurs heures, l'autorisation d'accoster nous fut accordée et l'*Istanbul* entra lentement et majestueusement dans le port de Gênes. Il avait mis le grand pavois et, tandis qu'on accueillait les congressistes italiens et d'Europe centrale, l'orchestre à cordes jouait des valses de Vienne sur le pont-promenade. La comédie succédait à la tragédie.

L'épouvantable cyclone qui nous avait assaillis était allé porter sur d'autres mers ses fureurs. Il ne restait comme preuve du cataclysme qu'une houle allongée qui soulevait à intervalles réguliers la surface de la mer.

Le beau temps devant nous accompagner jusqu'aux Dardanelles, la suite du voyage ne fut qu'une croisière agréable.

Le coucher de soleil nous surprit à l'orée de l'Adriatique. À bâbord

défilaient devant la lisse des côtes sombres, des côtes déchiquetées, des péninsules menaçantes que ne signalait aucun phare. L'officier de quart m'en donna la raison :

— Les rebelles contrôlent le pays. Par mauvais temps, la navigation dans ces parages devient très délicate.

Ainsi se dressait dans la nuit, plus sombre que la nuit, plus sombre que la mer éclairée par la lune, plus sombre que le ciel où scintillaient des myriades d'étoiles, la côte hellénique. Ces rocs mystérieux semblaient cacher le drame intime de ce malheureux pays.

Pauvre Grèce de 1947 ! Sa monnaie ne valait plus rien. Il fallait des milliers de drachmes pour acheter un journal. L'intérieur du pays était en pleine révolution. La Grèce tout entière hoquetait des derniers spasmes de la guerre.

Le congrès de la vigne et du vin se déroula comme tous les congrès : beaucoup de parloles, beaucoup de récriminations. Une plainte des fabricants de champagne français, voulant interdire l'appellation « champagne » aux vins de Californie ; les distillateurs de cognac contre les « cognacs » espagnols. Discussions arides au cours desquelles s'ébauchait déjà sans qu'on le sache une future communauté européenne. Je ne suis pas un spécialiste de la question et, bien sûr, ce congrès me fournissait le prétexte d'une enquête sur la Turquie moderne, la Turquie de Kemal Atatürk le novateur. Le dictateur avait interdit, sous peine de mort, le port du turban ou du fez. La foule turque allait et venait, du Grand Bazar aux Eaux-Douces, en casquettes de prolétaire et bleus de chauffe. Kemal avait voulu une République turque à l'image de l'Occident. Ce brillant officier et dictateur était mort en novembre 1938, mais il se survivait par les lois qu'il avait promulguées, par l'image du « libérateur » qui ornait encore tous les intérieurs turcs. L'islamisme n'était plus une religion officielle, les sectes musulmanes étaient dissoutes, mais de petits indices me prouvèrent que Mahomet restait encore la conscience du peuple. Ainsi cet incident révélateur : mon chauffeur de taxi s'arrêta brusquement sur une large avenue de la périphérie, me demanda poliment en anglais d'attendre quelques minutes ; il ôta sa casquette, se recouvrit le crâne d'un mouchoir, descendit du véhicule et commença sa prière, en pleine rue, imité par de nombreux passants ; alternant les genuflexions et les stations debout, baisant le bitume du trottoir, il était redevenu le fidèle musulman récitant la *fatiha* avec ferveur.

Il y avait encore en 1947 une bourgeoisie turque et, bien que deux guerres nous eussent séparés de la Turquie et que l'influence de l'Allemagne eût été prépondérante sous le régime d'Atatürk, la classe aisée de la population parlait encore un français délicat et châtié. Ce résultat était l'œuvre des frères des écoles chrétiennes dont l'enseignement se poursuivait dans les écoles libres. Peut-être était-ce le lien culturel le plus subtil et le plus efficace que nous pouvions apporter à ce pays si longtemps tenu à l'écart de la présence française.

Un congrès du vin ne peut qu'être joyeux. Nous allions de banquets en

réceptions. Les unes se tenaient dans les différents palaces de Galata, les autres sur les grands bateaux touristiques qui parcourent le Bosphore et la mer de Marmara. Entre l'Europe et l'Asie, l'énorme courant du Bosphore nous apportait le souffle mystérieux et inquiétant du grand voisin de l'Est. Pour les Turcs, la Russie des Soviets était l'épouvantail héréditaire et, pour s'en défendre, ils avaient tendu d'une rive à l'autre du Bosphore, à l'entrée de la mer Caspienne, un énorme filet d'acier, qu'on nous fit visiter en détail.

Le retour constitua une véritable croisière d'agrément. Nous fîmes escale à Naples encore dans le chaos de l'immédiat après-guerre. Dans les ruelles de la vieille ville, des femmes s'offraient pour un paquet de cigarettes, des parents vendaient et prostituaient leur fille à peine nubile. Crépuscule d'une civilisation où la misère provoquée par la guerre avait conduit à l'abolition ou à la négation de tout ce qui constituait auparavant une cellule familiale, une éducation chrétienne. Naples était une ville amoralisée, si atrocement décrite par Curzio Malaparte dans *Kaputt*, une ville livrée à la mafia des trafiquants.

Quand on remonta à bord, beaucoup de passagers avouèrent la perte de leurs appareils photographiques, de leurs sacs à main ou sacoches, et franchirent la coupée du navire avec soulagement.

Comme nous quittions Naples en fin d'après-midi et que le paquebot franchissait la passe, mon attention fut attirée par deux hommes en treillis militaire portant sur le dos les lettres W.P. qu'un officier marinier avait libérés d'une cabine-cellule située à l'arrière du navire dès que notre paquebot eut dépassé la dernière jetée. Deux hommes jeunes, blonds, athlétiques, qui contemplaient avec mélancolie le spectacle animé de la baie de Naples, couronnée par la fumée du Vésuve.

Parallèlement à notre bord, un cargo américain, plus lent, sortait également du port et nous allions le dépasser lorsque subitement, l'un des hommes, poussant un cri rauque, prit son élan, franchit en quelques foulées la largeur du pont et, suivi de son compagnon, plongea dans la mer, nageant avec énergie vers le navire américain distant d'une centaine de mètres. L'alerte était aussitôt donnée. L'*Istanbul* stoppa ses machines, courut sur son erre, cependant que l'équipage mettait une chaloupe à la mer. Des signaux optiques s'échangeaient entre les deux navires et, une heure plus tard, la chaloupe de l'*Istanbul* ramena à bord les deux fugitifs. Extradés par le gouvernement italien, ils devaient être, pour je ne sais plus quelles sombres raisons, remis aux autorités françaises à Marseille.

Une ultime traversée me ramena à Alger.

Une nouvelle venait d'attrister la France et l'Algérie : l'avion qui transportait le maréchal Leclerc s'était écrasé pour des raisons inconnues dans le désert sud-marocain, entre Bou Arfa et Colomb-Béchar, le 28 novembre 1947.

Il n'y avait pas une minute à perdre. Je pris juste le temps d'embrasser ma femme et mes enfants, de me changer et, muni d'un maigre bagage, je me fis

conduire à l'aéroport de Maison-Blanche où, par les soins d'Alain de Sérigny, une place m'était réservée à bord du Bloch 220 officiel. L'avion décolla à l'heure précise en direction du sud, ayant à son bord les membres de la commission d'enquête et une consœur, Brigitte Friang, jeune femme courageuse qui s'était illustrée comme correspondante de guerre en Indochine et terminait une convalescence bien méritée au palais d'Été où elle était l'hôte du gouverneur général Chataigneau.

Mon arrivée provoqua une certaine gêne car l'avion était complet, mais l'équipage me fit une petite place et j'accomplis tout le vol accroupi dans le nez de l'appareil, entre les jambes du mécanicien.

L'avion pris dans une brume de sable se traînait à faible altitude sur les hauts plateaux, mais nous atterrîmes sans trop de peine à Béchar. Trop tard pour aller le soir même sur les lieux de l'accident. L'avion du maréchal s'était écrasé à mi-chemin entre la frontière marocaine et Béchar, au sud de Bou Arfa, à proximité de la voie ferrée Oujda-Béchar, premier tronçon du futur transsaharien, inauguré le 7 décembre 1941. J'avais, on s'en souvient, couvert à l'époque l'événement.

Le lendemain, nous prenions la piste et, en moins de deux heures, nous étions rendus sur place. Ce paysage que nous parcourions m'était familier. C'était un reg caillouteux, brûlé de soleil, un haut plateau descendant par des marches successives jusqu'à la dépression de Béchar. Lorsqu'il s'était abîmé au sol, l'avion avait dépassé la zone des montagnes et des collines, et seuls un manque de visibilité dû au vent de sable ou une défaillance mécanique avaient pu provoquer l'accident. Par vent de sable, au Sahara, tout se ressemble, tout devient uniforme, tout relief est aboli et sous ses ailes le pilote ne voit plus qu'un vaste courant cosmique de sables roux chassés par les alizés et érodant la terre. Alors, la plus petite erreur de navigation peut être fatale.

Les débris de l'avion s'étendaient sur une grande distance et, sur ce désert des déserts, une femme en noir et deux adolescents, la maréchale Leclerc et ses enfants, parcouraient le site de la catastrophe, glaneurs tragiques, ramassant de-ci de-là, un caillou noirci par le feu, un débris de tôle, seuls souvenirs palpables de cet accident qui enlevait à la France le plus illustre et le plus aimé de ses maréchaux.

Leclerc de Hauteclocque, l'homme du serment de Koufra, prenait sa véritable dimension dans l'Histoire ; il était encore jeune et d'une vitalité débordante ; il devait rendre à la France d'immenses services. Que s'était-il passé ? En cette période troublée, l'enquête piétina. Pour ma part, je ne pus que décrire le site, car lorsque nous arrivâmes les corps des passagers de l'avion avaient été enlevés.

On découvrit avec stupeur qu'il y avait à bord de cet avion un passager de plus que ne le consignait le livre de bord. Un passager inconnu, carbonisé avec les autres, et dont on ne connaîtra jamais l'identité. Les bruits les plus invraisemblables ont alors circulé. L'avion avait-il été saboté ? Qui avait intérêt à la mort du maréchal ? Questions ambiguës, peut-être gênantes, et qui

encore de nos jours sont évoquées avec prudence. Le mystère de la mort de Leclerc ne sera jamais expliqué.

Je me souviendrai toute ma vie de la dignité de la maréchale Leclerc durant cette épreuve. Elle allait et venait, ombre silencieuse, sur le reg embrasé par le feu du soleil et le feu de la catastrophe. Concentrée dans son chagrin et ses souvenirs, elle nous ignorait, vivant déjà dans un autre monde. Ceux qui étaient les témoins de cette grande douleur se taisaient, accablés, respectant son silence et sa peine si noblement contenue.

De retour à Alger, je n'ai pas fait un bon reportage. Il y avait trop à dire et il ne fallait rien dire. Pourquoi affabuler ?

CHAPITRE VII

L'année 1948 commença mal. J'avais été terriblement secoué par mon accident de Jeep en Kabylie, et je gardais la chambre, souffrant de mes six côtes cassées, lorsqu'un coup de téléphone de M. Georges Estienne, fondateur de la ligne des Transports tropicaux Alger-Tamanrasset-Fort-Lamy-Bangui, vint me distraire de mes pensées pour une fois mélancoliques. J'admire Georges Estienne, ce grand pionnier des pistes sahariennes, l'homme qui, jeune lieutenant des compagnies sahariennes, fut chargé par Citroën de préparer jusqu'au Hoggar les étapes de la Croisière noire, l'audacieux explorateur qui, le premier, traversa le Tanezrouft à bord d'une 5 CV Renault, reliant ainsi en 1923 l'Afrique du Nord au Niger, établissant à cinq cents kilomètres au sud de Reggane le relais routier connu sous le nom devenu historique de Bidon V.

Georges Estienne nous avait soutenus magistralement en 1935, en prenant à sa charge le transport de l'expédition alpine du capitaine Coche au Hoggar. Depuis, nous étions devenus amis et il me le prouvait fréquemment. Au téléphone, sa voix sonnait comme un clairon, signe d'enthousiasme.

— Voilà, me dit-il, sans me laisser le temps de m'expliquer, nous partons demain à bord d'un Lockheed du même type que ceux que j'emploie sur ma ligne aérienne Alger-Fort-Lamy. Je m'aperçois que les oasis du Nord saharien ne sont desservies que dans le sens nord-sud et qu'il y a une ligne vacante d'est en ouest, c'est-à-dire de Tunis au Maroc par Ghardaïa, El Goléa, Timimoun, Adrar, Béchar et Casablanca. Je vais étudier le circuit et je tiens à avoir votre avis. Je vous ferai prendre chez vous demain matin. Mes hommages à votre épouse.

Il avait déjà raccroché avant même que je puisse lui dire que j'étais au lit, que je remuais avec peine et que je souffrais énormément. Mais de tout cela je n'avais cure. Tout à coup transformé, je sautai du lit en oubliant que j'avais mal, et bondis tout joyeux dans l'appartement.

— C'était Georges Estienne, dis-je à ma femme, un reportage unique ! On part demain en avion pour jeter les bases d'une ligne aérienne commerciale dans le territoire des oasis. Quelle veine !

— Et tes côtes ?

Je fis la grimace.

— En avion, ça ne doit pas me gêner beaucoup plus qu'au lit.

Elle était habituée à mes départs précipités et se contenta de me dire :

— Tu ne viendras pas te plaindre...

Le Lockheed sur lequel nous allions partir est un avion commercial de

l'après-guerre. Dans les années 1945-1950, il était considéré comme l'un des plus rapides et des plus sûrs, grâce à ses qualités ascensionnelles, à sa vitesse et à la puissance de ses moteurs. Il pouvait en outre se poser sur des terrains de fortune, ce qui était le cas au Sahara.

J'ai fait de nombreux voyages sur cet avion, mais aucun ne fut émaillé d'incidents aussi étranges que celui qui marqua la première étape de ce voyage.

Nous devions nous poser à Ghardaïa, dans le Mzab, à sept cents kilomètres au sud d'Alger. Bien que cette liaison fût un voyage d'étude, Estienne, toujours prêt à rendre service aux populations du Sud, avait accepté de prendre à bord trois commerçants mozabites qui ramenaient en terre sainte leur vieux père, très âgé et souffrant.

Les Mozabites ont été appelés « les puritains de l'islam ». Ils sont aussi les plus habiles des commerçants et se sont spécialisés dans toute l'Algérie en tenant des boutiques d'épicerie particulièrement bien approvisionnées. Leur commerce est une affaire familiale, elle se transmet en lignée directe ou collatérale, mais reste toujours entre les mains d'un Mozabite. Très économes, les Mozabites font fortune, puis se retirent au Mzab, ce désert de pierres, hamada rocailleuse coupée d'étranges canons calcinés au fond desquels ont été construites les sept villes pyramidales du Mzab. À force de labeur, d'argent et de ténacité, ils ont réussi à créer dans le lit des oueds de magnifiques palmeraies.

De leurs cités longtemps interdites aux Européens, on ne distingue, lorsqu'on roule sur la hamada, que l'extrémité du minaret phallique qui coiffe la mosquée principale, érigée au sommet de la pyramide de cases colorées séparées par des ruelles chaulées de couleurs vives. Les Mozabites, en butte aux persécutions des musulmans hanefites, se sont réfugiés, dans les siècles passés, dans ce désert des déserts pour y pratiquer en paix le rite ibadite qu'ils considèrent comme l'orthodoxie même de l'islam. Ils sont devenus très naturellement et jusqu'aux plus récents événements les alliés de la puissance française.

Le vieillard qu'ils accompagnaient à l'avion marchait curieusement, sans toucher terre, soutenu à bras-le-corps par ses fils qui l'entouraient et nous le dissimulaient. Il était engoncé dans une triple épaisseur de burnous, et le capuchon rabattu sur sa tête nous masquait son visage. Il fut hissé avec beaucoup de précautions dans l'avion et attaché sur son siège.

On décolla sans histoire.

Tout à coup, Estienne me regarda, fronça les narines. J'en fis autant. Dans le cockpit, le pilote s'était retourné et nous murmurait :

— Ça schlingue ! Vous n'avez pas emporté un camembert trop avancé ?

On le rassura.

La puanteur, bien vite, devint insoutenable. On en chercha la cause, mais sans rien découvrir.

Cependant le vol se poursuivait sans encombre et, deux heures plus tard,

nous atterrissions à Noumerate, sur le terrain de Ghardaïa, à dix-huit kilomètres au sud de la ville sainte, simple piste dégagée d'obstacles sur la hamada caillouteuse.

Une camionnette bâchée attendait nos voyageurs mozabites. Les occupants en sortirent un brancard, pénétrèrent dans la carlingue et, avec une rapidité inouïe, y couchèrent le vieillard, sans prendre, me semblait-il, beaucoup de ménagements.

Le mécanicien qui avait proposé de les aider avait été repoussé avec brutalité, mais n'avait pas insisté. S'approchant d'Estienne, il lui glissa à l'oreille :

— Le vieux a dû mourir dans l'avion. À moins qu'il n'ait été déjà mort lorsque ses enfants l'ont porté dans l'avion. C'est pour cela que...

— Oui, oui, dit Estienne. Aérez-moi la cabine et oublions cet incident, on désinfectera l'avion à El Goléa.

Nous devinions tous la supercherie.

Les Mozabites ne veulent pas mourir en terre étrangère et, lorsqu'ils sentent venir la mort, ils regagnent le Mزاب et l'une des sept villes saintes. Malheureusement il est souvent trop tard, le trépas a été subit et a surpris les parents ; alors on fraude, car transférer des corps nécessite beaucoup de temps et de formalités. Nous étions maintenant certains que le vieillard était déjà mort lorsque ses fils l'avaient porté dans l'avion et ficelé sur son siège comme un passager ordinaire, chose facile car il ne devait pas peser bien lourd. La chaleur à l'intérieur de la carlingue de l'avion, qui avait longtemps attendu au soleil, avait dû activer la décomposition.

Mais qu'importe puisque le père, maintenant, avait retrouvé la terre sainte. Enterré dans le blanc linceul des croyants, il reposait désormais dans un trou de sable recouvert de pierrailles sur la hamada qui affleure le sommet de la cité pyramidale, là où les tombes se confondent avec le désert.

La suite du voyage se poursuivit de façon exemplaire. On visita El Goléa, Timimoun, Adrar, puis d'un seul vol nous survolâmes l'Atlas marocain et nous nous posâmes à Casablanca. On refit le voyage en sens inverse, mais je demandai à Georges Estienne de me laisser à Timimoun, l'oasis rouge, sise à la lisière sud du Grand Erg occidental. Je n'y étais plus retourné depuis ma traversée du Grand Erg à dos de chameau de 1937.

Le capitaine Le Prieur commandait l'annexe. Cet officier, je le rappelle, avait eu le rare privilège de découvrir en 1941 un point d'eau permanent au sud du Tanezrouft, sur le trajet de la piste Alger-Gao. Ce puits sécurisait singulièrement la piste de Bidon V et il portait son nom (débaptisé depuis évidemment !).

Le car mensuel régulier des transports tropicaux devait arriver à Timimoun dans quelques jours, et je pourrais l'emprunter pour retourner à El Goléa où m'attendrait l'avion de Georges Estienne revenu de Tunisie. J'avais tout le temps de parcourir l'oasis de « banco » rouge, construite dans le style soudanais cher au colonel Carbillet, ancien commandant du Territoire des

oasis. Je flânai dans la palmeraie, poussai une pointe à travers la grande *sebkhra* ruisselante de sel jusqu'aux premières dunes du Grand Erg, et retrouvai l'endroit où, avec Plossu, nous avions fait notre dernier bivouac, n'ayant plus une goutte d'eau à boire par suite de l'imprévoyance de nos *sokhrars* qui, se croyant arrivés, avaient vidé nos dernières guerbass pour alléger leurs chameaux.

Un jour, Le Prieur vint me réveiller. Nous avions terminé la sieste, la chaleur tombait.

— Venez, me dit-il, j'ai quelque chose d'intéressant à vous montrer.

Il avait un sourire énigmatique. Je le suivis jusqu'au cimetière musulman, un peu à l'écart de la cité administrative, où les tombes recouvertes de cailloutis reconnaissables aux pierres levées fichées dans la terre bosselaient le reg. Elles se confondaient avec le désert, et seule la blancheur crue des coupoles recouvrant les tombes des marabouts mettait des taches vives sur cette plaine infinie.

Nous nous arrêtâmes devant une sépulture toute récente.

— Une femme a été enterrée ici il y a deux jours, me dit Le Prieur, et mon chaouch m'a discrètement averti que la sépulture avait été violée cette nuit. On a simplement creusé pour décapiter le cadavre et emporter la tête, puis on a vaguement rebouché le trou.

— Dans quel but, ce dépeçage, capitaine ? Une vengeance ?

— C'est plus simple qu'il n'y paraît. Une vague affaire de *bor-bor*. La sorcière avait besoin d'une cervelle encore en état de décomposition pour préparer son poison. Ce n'est pas elle l'instigatrice, et le vrai coupable se dissimule.

L'usage du *bor-bor* est courant dans les oasis sahariennes. Le poison est fabriqué sur demande par la sorcière du village. Sa composition diffère selon le résultat que l'on veut obtenir : ce peut être une mort rapide ou lente, ou simplement une dégradation de la volonté de la personne à qui on l'administre régulièrement à petites doses. Ce dernier cas était le plus courant du temps de la présence française au Sahara. Les femmes des officiers, sous-officiers ou méharistes français n'étaient pas autorisées à rejoindre leurs époux dans les différents postes du Sud. Fréquemment une maîtresse noire prenait la place laissée vide par l'absence de l'épouse légitime. Pratique sinon autorisée, du moins tolérée par les autorités supérieures. Être la maîtresse d'un sous-officier et surtout d'un officier était une position sociale enviée. La simple *hartania* descendante des anciens esclaves devenait ainsi la favorite du chef, et cherchait par tous les moyens à prolonger cette situation exceptionnelle génératrice de présents, de nourriture, de belles étoffes. Et que dire des pouvoirs acquis par cette promotion sur les autres femmes du poste ? Cette vie de rêve était précaire. Elle disparaîtrait le jour où surviendrait le rappel en Europe ou le changement de poste de celui qu'elles tenaient par les sens, et plus encore par le *bor-bor* : ce *bor-bor* qui plaçait sous leur domination un homme jadis brillant, bien noté, actif et conscient de sa mission, et devenu en

quelques mois un personnage falot, sans volonté, négligé jusque dans sa tenue, délaissant même ses camarades de mess ou de popote pour se complaire dans les fréquentations douteuses et nocturnes des zeribas.

La composition du bor-bor est variable. C'est l'affaire des sorcières locales. On croit savoir que les principaux ingrédients qui le composent sont notamment à base de venin de serpent, de crapauds desséchés et pilés, de graines de falezlez, plante vénéneuse qu'utilisèrent les Touaregs pour rendre fous et anéantir les derniers survivants de la mission Flatters. Entrent également dans cette préparation les ptomaines qui se dégagent de la cervelle d'un cadavre humain en décomposition, ce qui explique le viol de la sépulture et la décapitation du cadavre dont nous avons été témoins. Le tout forme une poudre sans goût ni odeur qui peut être versée dans tous les aliments sans les altérer.

J'ai suffisamment décrit les effets du bor-bor dans mes romans sahariens, tels que *Le Rendez-vous d'Essendilène*, *La Piste oubliée* et plus récemment *Djebel Amour* pour ne pas m'étendre davantage sur ce sujet.

Je m'aperçois que je n'ai pas parlé depuis longtemps de mes côtes cassées. Pourtant, elles ne m'ont guère laissé tranquille au cours de ce voyage. Que ce soit en position debout, assise ou couchée, j'ai souffert sans relâche, respiré difficilement, mais l'intérêt et la nouveauté du voyage me faisaient oublier la douleur.

C'est cependant avec appréhension que je pris place dans le car des Transports tropicaux qui assurait le courrier de Timimoun. De cette oasis jusqu'à El Goléa, il y a environ quatre cents kilomètres. La piste était considérée à l'époque comme la plus mauvaise du Sahara. Timimoun est en effet située entre les deux grands axes de pénétration saharienne : à l'ouest, la piste Béchar-Adrar, Tanezrouft, Gao ; à l'est, Alger, Tamanrasset, Agadès, Zinder.

Nous mîmes près de quinze heures pour accomplir le trajet, et la tâche ondulée, ce fléau des pistes sahariennes, était si accentuée que nous étions secoués de façon épouvantable. Ce vibromassage imprévu dépassait en violence tout ce qu'on pouvait imaginer. J'aurais dû hurler pour me soulager mais, comme j'étais seul responsable de ce traitement énergétique, j'évitais de me plaindre. Et puis, au fil des heures et des secousses, il me sembla que mon état s'améliorait. Miraculeux, ce traitement ! Lorsque je descendis du car à El Goléa, je respirais librement. Sous l'effet de la trépidation et des chocs de la piste, les côtes fêlées de mon thorax s'étaient réajustées toutes seules. Comme les éléments d'un puzzle ! Les dernières séquelles de ma chute dans l'oued Soummam venaient de disparaître définitivement.

Je livre la recette à qui voudra l'essayer. Il doit bien y avoir encore, quelque part dans les déserts, des pistes et, sur ces pistes, de la tâche ondulée !

De ce voyage nous avons surtout retenu que l'infrastructure saharienne était encore trop précaire pour que des avions de la puissance du Lockheed puissent se poser sans risques sur les petits terrains de Timimoun, d'Adrar ou

d'In Salah, juste accessibles à l'époque aux Potez 25 ou aux Junker trimoteurs de la récente guerre mondiale.

Les vols sahariens offraient encore en 1948 des risques non négligeables. En tout cas, voler était une manière pittoresque de découvrir le Sahara. On volait à petite altitude, beaucoup plus au « pifomètre » qu'aux instruments. Quelquefois l'aventure surgissait sous nos ailes, inattendue. Ainsi, ce même jour où nous avions débarqué à Ghardaïa le cadavre du Mozabite, avions-nous failli rester en panne. La nuit approchait et nous devions rejoindre El Goléa à quatre cents kilomètres au sud. Le Lockheed refusait de démarrer. Sur cet appareil, très en avance pour son époque, les connexions électriques étaient d'une rare complexité. Le mécanicien effectua ce qu'on nomme maintenant un *check-up* qui dura près de trois heures. Je me voyais déjà dans l'obligation de « marcher la piste » jusqu'à Ghardaïa, à dix-huit kilomètres plus au nord. Trois heures d'essais, de vérifications, de contacts, pour découvrir enfin la petite connexion, le petit fil de cuivre qui commandait l'ensemble et qui s'était rompu. En une seconde, tout était réparé et nous nous posions de nuit à El Goléa.

En cette même année 1948, effectuant un reportage en Tunisie, j'empruntai l'avion régulier d'Air France qui assurait en un semblant de ligne commerciale un service régulier entre Tunis et Djerba. Les avions étaient les infatigables Junker.

Si la solidité de l'avion entièrement métallique n'était pas à mettre en doute, la qualité des pneumatiques du train d'atterrissage, en revanche, laissait à désirer. On en manquait, et ceux qu'on avait étaient usés jusqu'à la corde. Ainsi s'explique l'aventure qui nous arriva.

On décolle de Tunis, on se pose à Gabès sur une piste caillouteuse, mais suffisamment longue. Petite explosion ! L'avion fait un tête-à-queue. Pas de mal ! L'une des deux roues a éclaté.

— J'ai une roue de secours à bord, dit le pilote.

Le temps de trouver un cric, de changer de roue, deux heures de travail, on repart.

L'avion doit faire escale à Zarzis, à la frontière de ce qui était alors la Tripolitaine. Le pilote amorce sa descente, enfile correctement la piste. Clac ! nouvelle explosion, nouveau tête-à-queue. Pas de mal ! Mais nous n'avons plus de roue de secours. Qu'importe ! En fouillant dans le hangar militaire désaffecté, on trouve, chance inouïe, une roue et un pneu. Nouvelle manœuvre encore plus longue que la première.

Le train d'atterrissage réparé, on décolle. De Zarzis au terrain de Djerba, la distance est très courte : à peine parti, on survole déjà les oliviers quadrimillénaires du roi Salomon et on se pose sur l'île des Lotophages.

— Jamais deux sans trois ! dis-je au pilote.

— Vous allez nous porter la schkoumoun ! dit-il.

Ça ne manque pas. On se pose, on roule dix mètres. Clac ! explosion, tête-à-queue ! On a pris l'habitude.

Seulement nous sommes à Djerba, il n'y a plus de pneus, et Tunis, alerté par télégramme, nous dit qu'il en fait venir une paire, qui seront transportés par car jusqu'à Sfax, et... par bateau de Sfax à Djerba.

Quelques passagers trouvent l'aventure amère. L'équipage et moi ne sommes pas du même avis. Nous passerons ainsi quatre jours dans ce véritable paradis qu'est Djerba, devançant sans le savoir de plus de quinze ans les touristes du Club Méditerranée. Un des meilleurs souvenirs de ma carrière restera ces quatre jours de détente dans une île à l'époque déserte, pas équipée, offrant des kilomètres de plages de sable fin. Une île peut-être moins peuplée que du temps du roi Salomon !

Revenant du Fezzan sur ce même type d'avion effectuant la rotation mensuelle des oasis, j'avais décollé de Rhat et, après une escale à Djanet, nous devons nous poser à Fort-Polignac, au nord du tassili des Ajjers.

Depuis la découverte du pétrole et la construction de la piste d'Edjelé, le poste a perdu de son importance.

À l'époque, c'était un simple bordj de banco entouré de misérables zeribas de roseaux. L'adjudant Vacher commandait le poste ; on disait de lui qu'il était le Français connaissant le mieux les Touaregs du Nord dont il parlait couramment la langue. Il avait été envoyé comme interprète officiel de tamachek auprès de la Commission internationale qui, quelques semaines auparavant, avait décidé du sort et de l'autonomie du Fezzan.

Le vieux « Ju » était surchargé de passagers et de bagages.

Juin est l'époque de l'année où l'on rapatrie sur l'Algérie ou la France les fonctionnaires civils des Territoires du Sud, et leurs familles. Femmes et enfants s'entassaient dans la longue et étroite carlingue. J'étais en surnombre, trop content d'avoir été accepté, car l'avion ne faisait qu'une rotation par mois et je devais impérativement rentrer sur Alger. Aussi n'avais-je trouvé place que dans la queue de l'appareil, sur un siège réservé à d'autres usages ! Je m'y trouvais enfermé dans un étroit habitacle, sans hublot, et je découvris qu'on se posait à Polignac par le roulement cahoté de l'appareil sur un terrain qui, au jugé, devait être exécrable. Tout d'un coup je sentis mon siège s'affaisser, et je me trouvai assis sur le plancher de l'avion, dont la tôle commençait à s'échauffer. J'avais l'impression d'être en contact direct avec le sol !

Puis tout s'arrêta et je pus m'extirper de ma cachette.

Je mesurai l'étendue du désastre : la queue de l'appareil était presque décollée du reste de l'avion. Celui-ci s'était posé de justesse entre deux touffes de m'rokba, cette haute graminée qui forme dans les oueds des touffes aux tiges serrées retenant le sable. Ces sortes de buttes aussi dures que du ciment poussent généralement en quinconce. Notre pilote avait pu éviter l'une d'elles en la chevauchant habilement, mais la roulette de queue de l'avion avait été arrachée au ras de la carlingue par une autre touffe. Les buttes de m'rokba étaient déjà connues comme étant la hantise des automobilistes transsahariens, mais c'était bien la première fois que je voyais un avion victime de leur machiavélique poussée sur cette piste sommaire de Polignac.

La réparation promettait d'être longue car le gouvernail de profondeur avait souffert et nous étions purement et simplement immobilisés, en plein désert, à quelques kilomètres à pied, par un mechbed de chamelier, de Fort-Polignac.

Le mécanicien déroula l'antenne de terre et établit avec difficulté le contact avec sa base.

Un avion de secours devait se poser le lendemain et évacuer les passagers mais, pour le moment, nous n'avions d'autre secours que l'hospitalité de l'adjudant Vacher, seul Européen du fort, qui fort heureusement était venu avec quelques chameaux prendre livraison du courrier officiel et du ravitaillement. Mais le ravitaillement d'une personne ne peut guère suffire à nourrir une vingtaine d'êtres affamés, morts de fatigue, et mon ami Vacher dut amplement puiser dans sa réserve de sardines en boîtes et de l'inévitable chorba des méharistes. Chacun fit contre mauvaise fortune bon cœur. La journée avait été chaude et la marche forcée dans le sable mou de la piste avait aiguisé les appétits. On fit fête à l'eau du puits, sans se soucier de la pollution éventuelle. Le soir vint. Quelques-uns organisèrent une veillée saharienne. Les hommes s'endormirent sous les étoiles, dans le moelleux lit de sable de l'oued. Les femmes et les enfants s'entassèrent dans la chambre monastique et le bureau de Vacher. Et mon ami vint me rejoindre sous l'éthel où j'avais établi mon bivouac. Nous nous étions quittés trois semaines auparavant, devant le ksar Idinen, en pleine nuit, au Fezzan, par 40 degrés de chaleur et un violent vent de sable. Nous avons vécu une extraordinaire méharée qui nous avait conduits du centre du Fezzan jusqu'à Rhat par la « piste oubliée ». De tels souvenirs, eux, ne s'oublient pas. Et j'en reparlerai.

Je n'en avais pas fini avec mes incidents aéronautiques.

L'hiver 1949-1950, nous avions, mon ami Georges Tairraz et moi, tourné le premier film en couleurs sur le Sahara. Une longue méharée de plus de mille kilomètres au départ de Tamanrasset nous avait permis d'atteindre Djanet et Rhat. Le film terminé, nous revenions en France et, comme nous décollions de Tamanrasset avec les bobines du *Grand Désert*, nous faillîmes bien terminer ce jour-là notre carrière saharienne.

Le terrain de Tam était à l'époque une longue bande aplanie entre deux hautes collines de blocs de lave et de roches volcaniques aux teintes funèbres. Il était difficile de s'y poser et surtout d'en repartir. Le terrain se terminait ou commençait au nord de Tamanrasset, en bordure des dernières maisons de l'agglomération. Le pilote venait juste de décoller et s'apprêtait à virer vers la droite par-dessus les collines pour aller prendre de la hauteur en dehors des montagnes lorsque son moteur de droite se mit en panne. Il en résulta une immédiate glissade sur l'aile que le pilote réussit à corriger à l'ultime seconde où l'avion allait s'écraser sur les rochers. Augmentant la puissance du moteur gauche, il rétablit son avion en ligne de vol, rampa par-dessus les obstacles naturels de la montagne, survola Tamanrasset en rase-mottes et, ayant réussi à prendre une ligne de vol correcte, revint se poser sur le terrain que nous venions de quitter.

Je n'avais jamais frôlé de si près la catastrophe. Il faut croire que j'ai la baraka.

CHAPITRE VIII

J'ai exercé la plus captivante des professions. Être grand reporter, découvrir le monde entier, les pays inconnus, le monde du capital et le tiers-monde, les pays de liberté et les dictatures tous azimuts. C'est voir avec des yeux toujours neufs. Enregistrer, observer, souvent se fier plus à son intuition personnelle qu'aux renseignements officiels. C'est accepter de partir immédiatement n'importe où. C'est aussi, bien souvent, parler de choses qu'on ne connaît pas et devoir les expliquer clairement au grand public. Ainsi, pour ma part, et bien que ne sachant pas aligner une addition, j'ai publié après-guerre un reportage déclaré très intéressant sur le « béton précontraint » dans la reconstruction des ponts détruits par la guerre ! Une autre fois, j'ai décrit les secteurs d'amélioration rurale du Maroc, les difficultés des producteurs de dattes de Touggourt. J'ai traversé le Grand-Saint-Bernard à dos d'éléphant et le Sahara à dos de chameau. J'ai connu, poussé par ma soif de découvertes, les gisements rupestres du Ténéré, du Hoggar et du Tassili et j'ai vécu la vie des Eskimos dans le Grand Nord canadien. J'ai participé à la migration des rennes en Laponie, et les épreuves sportives hivernales n'ont pas de secrets pour moi. Cette diversité dans la profession, cette activité incessante, ce besoin de toujours connaître ce qu'on ne connaît pas, de vivre avec les populations et non avec leurs dirigeants, tout cela emplît rapidement une vie à tel point qu'on arrive à la vieillesse en se croyant toujours jeune.

Je ne cacherai donc pas qu'en ce début de mai 1948 j'étais particulièrement heureux et impatient de prendre place dans l'incroyable Junker du gouvernement général de l'Algérie, qui devait me conduire au Fezzan, où se réunissait la Commission internationale russo-américaine chargée de décider de l'avenir de cette région saharienne jusqu'alors colonie détachée de la Tripolitaine italienne.

Un long vol saharien, avec escale dans la très belle oasis de Rhadamès, me conduisit sans histoire à Sebha, capitale du Fezzan, agglomération blanche de cases et de zeribas, groupées autour du grand roc fortifié qui domine la plaine.

Sur le terrain vaste et sommaire stationnaient des avions français, américains et russes, roues calées et ailes haubannées, face aux vents dominants. L'avion que j'avais emprunté était l'avion officiel desservant les oasis. Le G.G. m'y avait réservé sans difficulté une place et, la conscience tranquille, je me présentai aux policiers et aux officiels qui surveillaient l'arrivée du courrier.

À peine sorti de la cabine, je fus happé par un officier français qui, sans prendre de gants, me demanda :

— C'est vous l'envoyé spécial de *L'Écho d'Alger* ?

— En effet.

Et je me présentai :

— Frison-Roche, journaliste et saharien.

— Je vous connais de nom, mais il ne s'agit pas de cela. Comment avez-vous réussi à prendre place dans cet avion officiel ?

— En faisant une demande régulière au G.G.

— Ils ont perdu la tête à Alger ! Le Fezzan est absolument interdit à toute personne étrangère à la Commission internationale. Russes et Américains ont exigé qu'il n'y ait aucun journaliste. Paris a respecté l'engagement et voici que vous me tombez du ciel !

— Navré, mais qu'y puis-je ? Mes papiers sont en règle.

— Je suis obligé, en attendant des instructions, de vous faire accompagner au foyer des sous-officiers, derrière la forteresse. Interdiction de sortir jusqu'à la fin de la conférence. Je vais signaler votre présence au représentant de la France, M. Burin des Roziers, et au commandant Sarrazac, gouverneur du Fezzan.

Ce nom me fit pointer l'oreille. Sarrazac avait été l'un des officiers de la colonne Leclerc ; c'était un grand méhariste colonial ayant fait carrière au Tibesti.

— J'aimerais m'entretenir avec le commandant Sarrazac.

— Je lui ferai part de votre demande. Excusez-moi, monsieur, mais la ville entière est consignée.

Je fus fort bien reçu au mess des sous-officiers, où je fis la connaissance de deux personnalités très attachantes : deux méharistes sahariens.

L'adjudant Mollet, dit « le Baron », était chef radio de l'annexe du Hoggar à Tamanrasset ; l'autre était l'adjudant Vacher, que j'ai présenté un peu plus haut. Les Sahariens français constituent une petite famille, ils aiment ceux qui aiment ce désert merveilleux où fleurissent l'amitié et l'entraide. Mes raids au Sahara, mes découvertes de gisements rupestres n'avaient pas échappé à la connaissance de Vacher et Mollet, et ils me firent fête. On évoqua les grandes méharées. Ils étaient entrés dans la carrière par la petite porte, ils la termineraient tout au plus comme adjudants-chefs, mais ils auraient eu la fierté de commander des postes isolés, et leurs fonctions de radios faisaient d'eux des spécialistes indispensables au même titre que le médecin nomade ou le chef d'annexe. Ni l'un ni l'autre n'auraient d'ailleurs voulu rentrer en France. Et pourtant Mollet pouvait prétendre à la fonction recherchée de radio d'ambassade.

Le même soir, le commandant Sarrazac me fit appeler dans son bureau. C'était un officier énergique et intelligent, intransigeant sur les consignes mais très près de ses hommes.

— Je suis navré de vous imposer cette semi-réclusion, me dit-il, mais les consignes sont impératives : pas de journalistes ! J'espère que vous ne m'en voudrez pas. Que vous ne trouverez pas le temps trop long.

— Sebha est interdit, soit. Mais ne pourriez-vous pas m'autoriser à visiter

le sud du Fezzan ? Je ne suis jamais allé à Mourzouk et j'aimerais bien connaître les lieux où s'est illustré le colonel Jean d'Ornano.

— Vous le connaissiez ?

— Non, mais j'ai eu le cruel devoir d'annoncer à son frère, le bâtonnier d'Ornano, sa mort devant Mourzouk, le 11 janvier 1941. À *La Dépêche algérienne*, nous avions, bien qu'étant sous le régime de Vichy, un service d'écoutes radiophoniques clandestines, un opérateur quadrilingue captant les messages indifféremment en français, en anglais, en allemand ou en russe. Nous avions eu peu de détails sur le combat de Mourzouk, mais nous avions appris qu'au cours de ce combat Jean d'Ornano avait été tué. Je fus chargé d'aller exprimer les condoléances du journal et de son directeur au bâtonnier. Son bureau était situé dans une de ces maisons patriciennes d'Alger qui entourent le palais de justice et qui datent de la fin du siècle dernier. Je fus introduit auprès d'un vieil homme très grand, à la silhouette racée. Digne et triste, il siégeait, le buste droit, derrière un large bureau encombré de serviettes et de documents. Il connaissait déjà la nouvelle et, se doutant de l'objet de ma visite et devant mes paroles de condoléances, il me remercia sobrement, médita un long moment, se leva à nouveau, et prit congé de moi sur ces paroles : « Mon frère est mort pour la France, c'est dans la tradition de notre race. Il avait choisi d'agir et non de supporter. Sa mort est exemplaire, nous sommes fiers de lui ! »

Cette visite avait été faite le 13 janvier 1941.

Sarrazac m'avait écouté avec émotion. La mort de Jean d'Ornano évoquait pour lui une époque qu'il avait intensément vécue. Tandis que le colonel effectuait son raid sur Mourzouk, Sarrazac, complétant l'action de diversion, réalisait plus au sud un djich à dos de chameau resté historique, qui l'avait mené jusqu'aux garnisons italiennes d'Uigh el-Kébir, de Tedjeri et de Tummo. Partis de Wour, ses méharistes avaient couvert plus de mille kilomètres en territoire ennemi.

— Si vous voulez vous rendre à Mourzouk, me dit-il, j'ai une voiture de liaison qui part demain matin. Prenez-la, elle revient dans trois jours. Les consignes impératives ne s'appliquent qu'à Sebha. Ne vous montrez pas en ville, c'est tout ce que je vous demande.

Je le remerciai.

La soirée se passa avec mes amis sous-officiers, tous sahariens confirmés. Vacher et Mollet m'apprirent que, sitôt la conférence terminée, ils rejoindraient leurs postes permanents à Tamanrasset et à Polignac. J'eus tout à coup une idée lumineuse.

Et si nous gagnions Rhat à dos de chameau, tous les trois !

J'ai toujours eu envie de connaître le Messak. L'Italien Paolo Graziosi y a fait des découvertes surprenantes. Il y a longtemps que je me suis documenté sur cette région sans pouvoir y pénétrer. À mon avis, il faudrait traverser le plateau du Messak en son milieu, en négligeant au nord et au sud les pistes chamelières régulières de l'oued Berjouch et de l'oued Iraouen, parcourues

encore de nos jours.

Mon idée enthousiasma mes compagnons.

— Va faire ton pèlerinage à Mourzouk et, pendant ce temps, on mettra sur pied le voyage. Le plus dur sera de trouver des chameaux convenables à Ubari. Ça doit pouvoir se faire.

Je rêvai toute la nuit de méharées, de pistes inconnues, de découvertes sensationnelles, et déjà, avant d'avoir fait le voyage, j'avais trouvé le titre de mon reportage : *La Piste oubliée*. À mon avis, ce serait plus captivant qu'un compte rendu de la Commission internationale.

À l'aurore, nous partions à bord d'une tout-terrain chargée de vivres et de courrier à destination de la petite garnison de Mourzouk. Une piste bien entretenue dans un désert de hamada rocailleuse et de bas-fonds ensablés nous y conduisit rapidement. Nous arrivions exactement par le nord, comme l'avaient fait, sept ans plus tôt, le colonel d'Ornano, ses quatre compagnons et les hommes de la « Long Range Desert Patrol » du major britannique Clayton.

Un raid mené comme un djich à travers les immensités du Sahara central.

Ce chef prestigieux de notre infanterie coloniale, spécialiste des questions sahariennes, méhariste accompli, parlant la plupart des dialectes des tribus dont il avait la surveillance, riche d'un passé de baroudeur qui avait fait de lui un officier légendaire, ne pouvait qu'être compris et apprécié par le général Leclerc qu'il avait suivi sans hésitation, passant dans la clandestinité aux premiers jours de l'armistice, et émergeant au grand jour à Fort-Lamy où le futur maréchal préparait sa longue marche qui devait le conduire, par Koufra, jusqu'à Strasbourg.

Pourtant, le projet du colonel d'Ornano eût fait sourire n'importe quel autre chef que Leclerc. Aller chatouiller les Italiens à quelques milliers de kilomètres dans le nord, semer la peur et la pagaille dans les garnisons italiennes solidement retranchées dans leurs forts de Libye ou du Fezzan était une folle entreprise, mais Leclerc avait su écouter et comprendre le désir de Colonna d'être le premier à frapper l'ennemi là où il se sentait le plus en sécurité.

Leclerc a longuement écouté. Le projet d'Ornano sera pour lui un enseignement précieux. Un véritable sondage sur les forces réelles de l'ennemi dans le sud de la Libye. Il aura des répercussions psychologiques profondes en France occupée. Oui ! Il faut l'exécuter.

Lorsqu'il demande à d'Ornano combien d'hommes il compte engager dans cette aventureuse expédition, il s'entend répondre :

— Quatre gars sûrs et cinq goudiers pour ramener les baveux. Pas un de plus ! Ça doit suffire.

Ses hommes, d'Ornano les a déjà choisis : son second sera le capitaine Massu, grand, glabre, athlétique, méhariste de grande classe, spécialiste du Tibesti (à mon retour du Fezzan, le général Massu a bien voulu me décrire dans le détail, avec sa sobriété et sa franchise habituelles, cet étonnant fait d'armes). Il y aura également le lieutenant Eggenpiller, qui émerveillera ses

compagnons de combat par son courage tranquille, et les sergents Bloquet et Bourrot, du groupe nomade du Tibesti, familiers des longues et éprouvantes patrouilles à dos de chameau dans ces montagnes calcinées.

Cinq Français qui ont obtenu, à peine six mois après l'armistice, l'autorisation de relever le gant et d'attaquer à mille kilomètres plus au nord la garnison italienne de Mourzouk.

Leur armement est dérisoire : quatre mousquetons et un fusil modèle 07. Mais ils ont dans le regard cette flamme qui ne trompe pas.

Ils sont cinq, vous m'entendez bien, cinq !

Ils viennent du sud à travers les gorges mystérieuses du Tibesti, ayant poussé leurs méharis par les akbas volcaniques où les colonnettes de basalte bleu bordent les pistes de la montagne, et voici qu'ils retrouvent dans ce coin le plus perdu du Sahara central, aux confins nord de notre possession de l'A.-E.F., les premières voitures de la « Long Range Desert Patrol » de Clayton.

Le désert a pris son empreinte libyque : sables mous, sables roux, sables pourris où parfois les chameaux enfoncent comme dans une croûte mauvaise, fonds desséchés couverts d'une pellicule noire comme du bitume. Plus de végétation, plus rien, l'infini ! Et, au fond de la dépression du puits de Kayoungué, quatre voitures légères se confondent avec le sable.

Deux officiers britanniques en *battle-dress* attendent, debout, cependant que les méharistes avancent vers eux de la puissante foulée de leurs montures. Colonna d'Ornano salue, les Anglais répondent. Les méharis baraquent en blatérant lamentablement : les officiers alliés regardent venir vers eux ces étranges combattants du désert.

Jean Colonna d'Ornano, fidèle à la tradition saharienne, a revêtu sa djellaba rayée. Il est coiffé du chèche, pieds nus dans les naïls en peau d'antilope. Le séréal dissimule sa taille immense dans une ampleur voulue. Ses compagnons sont comme lui d'ardents fils du désert, habitués à se mouvoir sur des milliers de kilomètres de distance, seuls, presque sans vivres et sans armes.

Le détachement anglais, commandé par le major Clayton, comprend une patrouille néo-zélandaise et une patrouille écossaise commandée par le capitaine Creighton-Stuart, en tout vingt-quatre voitures (trois Ford et vingt et une Chevrolet) équipées pour les raids à grand rayon d'action mais non blindées.

Le major Clayton, spécialiste anglais des questions sahariennes, vient d'effectuer deux mille kilomètres dans la partie la moins connue, la plus difficile du Sahara. Il a traversé l'Erg libyque et il est arrivé au rendez-vous de Kayoungué au jour et à l'heure prévus, venant du Caire, sans perdre une voiture.

Il ne pouvait venir à l'esprit d'aucun stratège militaire de l'époque, et encore moins des stratèges ennemis – car l'expérience saharienne des Italiens au Fezzan était toute récente et basée sur des idées fausses –, qu'on organisât un véritable *djich*, à la façon de ces raids de pillards qui naguère jetaient la

consternation dans les oasis.

Kayoungué, 18° de longitude et 24° 22' de latitude nord !

Un nom sur la carte, un simple trou d'eau dans le désert !

Les deux chefs sont faits pour s'entendre. On discute de la tactique à employer. Mourzouk, capitale du Fezzan, est à plus de cinq cents kilomètres à vol d'oiseau. Mais, pour y arriver sans révéler leur présence, les hommes du djich devront en accomplir plus du double. L'itinéraire doit se maintenir dans les régions les plus inconnues, les plus fermées. Les chameaux sont renvoyés, les Français se répartissent sur les voitures de la patrouille néo-zélandaise. Il faut éviter les points d'eau. Pas de piste, un fech-fech épouvantable dans lequel les voitures s'enlisent. Il faut multiplier les précautions, ne voyager que de nuit, supprimer les feux de campement, le jour camoufler les voitures, car le moindre poste italien dispose d'un terrain et de plusieurs avions de reconnaissance.

Jour après jour, le détachement Clayton-Colonna d'Ornano progresse. Les deux chefs sont devenus amis.

Le 11 janvier au matin, on recoupe la route de Sebha à Mourzouk, à une trentaine de kilomètres au nord-est. Le détachement a contourné la dépression de la Hofra qui groupe un grand nombre de palmeraies. Changement de cap et maintenant droit au sud. Les voitures roulent joyeusement à distance réglementaire sur la route du fort... À dix kilomètres de Mourzouk, on s'arrête : voici les premières palmeraies. Ici intervient la connaissance approfondie de la politique indigène perfectionnée par le colonel pendant son séjour au Maroc. Colonna d'Ornano parle le bornouan, le tibou, l'arabe et autres dialectes. Une reconnaissance dans la palmeraie fait découvrir les *djebbad*s tirant l'eau des puits. On les interroge patiemment et on sait tout sur la garnison de Mourzouk. À 11 heures, en ce matin du 11 janvier, on va passer à l'attaque. Le colonel cède sa place, dans la voiture du major Clayton, au mitrailleur néo-zélandais, car il faut que ce dernier ait une grande liberté de manœuvre. Il s'allonge en position de tireur couché sur les fûts d'essence et les caisses de munitions. Il plaisante : « Dans cette armée, les chefs s'exposent. » Ce sont les dernières paroles que ses amis entendront. Les moteurs tournent et le djich, car c'est bien l'attaque classique des pillards sahariens, va fondre sur Mourzouk l'endormie.

Dans l'agglomération, c'est l'heure calme de midi. L'unique rue est déserte. Le capitaine italien Gino Girello, commandant le poste, prend selon son habitude un « caoua » chez le gros notable de l'endroit. On entend un bruit de moteur venant du nord. Le capitaine Girello ne s'inquiète pas. Il attend un renfort allemand ; c'est lui certainement. Il bondit dans le minaret de la mosquée neuve que les Italiens ont construite. C'est bien le convoi ! Vite il redescend, saute sur son vélo pour aller l'attendre devant le fort selon l'usage.

Devant le puissant fort quadrangulaire de cent mètres de côté, en massives pierres de taille, flanqué de quatre tours garnies de meurtrières et de créneaux par où dépassent les bouches des pièces d'artillerie, la garnison italienne,

repas terminé, goûte le soleil de l'hiver. Elle aussi a entendu sans s'inquiéter le bruit des moteurs.

Le détachement arrive en vue du village et du fort. Le facteur salue à la fasciste et ne comprend son erreur que lorsqu'il est fait prisonnier. Le mouvement enveloppant est fait. Les Italiens trouvent la manœuvre curieuse et, tout d'un coup, pressentent le danger. Trop tard, Clayton a tiré le premier. Une rafale générale les fait refluer en masse à l'intérieur du fort dont ils ferment la lourde porte métallique sans souci de leur chef qui est tué sur place. Leur riposte est vive. Ils garnissent les créneaux et les meurtrières. La patrouille écossaise tire de toutes ses armes automatiques, mais se rend bientôt compte qu'elle ne pourra rien contre les fortifications et le béton. La tour centrale du fort prend feu. De part et d'autre, la fusillade fait rage. Le détachement français, fidèle à sa consigne, intercepte la route qui mène du fort au terrain d'aviation.

La patrouille néo-zélandaise, de son côté, a attaqué celui-ci. Les avions au sol flambent, les dépôts d'essence prennent feu. Le major Clayton, qui primitivement a surveillé la mise en place du dispositif devant le fort, rejoint le terrain d'aviation. C'est une route découverte entre deux collines de sable roux. Il contourne les hangars lorsqu'une arme automatique ennemie se découvre et tire une rafale. Clayton continue, rendant coup sur coup, et derrière lui une seconde voiture montée par le lieutenant Ballantyne fonce sur l'ennemi. L'officier, revolver au poing, abat tous les servants avant que ceux-ci aient pu entrevoir son bond de fauve. Sans le savoir, il a vengé Colonna d'Ornano.

Clayton se retourne, visage radieux, pour communiquer sa joie au colonel qui, pendant tout le temps de l'attaque, n'a cessé de tirer avec précision. Mais les paroles qu'il va dire ne sortent pas de ses lèvres. Sur les caisses de munitions, Colonna d'Ornano gît ensanglanté. Il a été atteint d'une balle en plein cou.

Autour du fort, le feu diminue d'intensité. Il est 16h30 et pendant plus de quatre heures la puissante garnison du fort a été neutralisée, laissant le champ libre pour l'attaque sur le terrain d'aviation. Le capitaine Massu, jugeant sa mission terminée, rejoint le major Clayton. C'est là qu'il apprend la mort de Colonna d'Ornano. Minute poignante pour ce guerrier encore dans le feu de l'action et lui-même douloureusement blessé – il a reçu deux balles dans le pied qu'il extirpera avec son couteau deux jours plus tard. Sur sa propre voiture, la même rafale a tué le sergent néo-zélandais Hewson.

Le djich emmenant les prisonniers faits au terrain d'aviation se replie vers le nord.

Le soir même, la tombe du colonel et celle du sergent Hewson sont creusées dans le caillou. Leurs corps y sont déposés. Massu a fait rendre les honneurs après avoir déposé sur la djellaba ensanglantée du colonel une ancre coloniale et une croix de Lorraine.

Ils sont à dix kilomètres à peine du fort. Les Italiens pourraient organiser

une poursuite, mais ce djich fantôme surgissant miraculeusement des grands déserts du Sud a eu raison de leur force combative.

Il s'agit maintenant de se replier. Il faut retourner dans ce lointain Tibesti dont on est encore séparé par des centaines de kilomètres de désert. On néglige les précautions de l'aller. On fonce à travers la Hofra où les palmeraies et les villages se succèdent sans interruption. On arrive à Traghen. Massu et ses compagnons l'attaquent, font prisonnière la garnison. Il n'y a plus de place sur les voitures. On laisse les prisonniers à leur sort. On détruit les armes, les munitions, l'essence, les véhicules, et le djich poursuit sa route. On atteint Um el Araneb et c'est un nouveau combat victorieux.

Sur les ondes, les garnisons italiennes s'interrogent : « D'où viennent-ils ? »

Le 13 janvier, la patrouille Clayton-Massu se présente devant Gatroun. Bien abrités derrière leurs murailles, les Italiens répondent par un tir intense d'armes automatiques. Un gros bimoteur survole les hommes du djich et les mitraille. Clayton se replie, évite Tedjerré, se dirige vers Uigh el-Kébir où il pense retrouver le djich du commandant Sarrazac et son groupe méhariste du Tibesti qui, parti de Wour, devait accomplir un raid formidable et harceler les deux oasis. Mais Sarrazac a déjà poursuivi sa route. Clayton continue vers Tummo, premier poste français en A.-E.F., où il fait la jonction avec le groupe nomade de Sarrazac.

La patrouille anglaise continue sa route sur Zouar et regagne Le Caire le 9 février 1941, ayant parcouru en combattant sept mille deux cents kilomètres de désert.

L'expérience acquise au cours de ce djich portera ses fruits. Ses enseignements seront tels que le colonel Leclerc décidera d'attaquer immédiatement. Le 1^{er} février, vingt jours après Mourzouk, il s'empare de Koufra.

J'ai vécu intensément la reconstitution de ce fait d'armes, allant de la palmeraie au fort, discutant à l'ombre de ses murailles avec les témoins de l'époque.

Nous occupons le Fezzan, mais les indigènes de Mourzouk ne comprenaient que l'italien. Les petites filles de l'école, assises en cercle dans le sable sous un magnifique éthel, chantaient de leurs voix de tête *Facete Nere...* Pour elles, comme pour les harratines et les djebbad, rien n'avait changé. Les guerriers passaient et repassaient, mais elles vivaient en paix, indifférentes aux événements qui se préparaient à Sebha. Heureuses ? Sans doute.

Après la retraite du major Clayton, les Italiens de la garnison avaient transféré les corps des tués, italiens, français ou anglais, dans un petit cimetière créé dans le jardin du poste, à l'ombre des tamaris soyeux et frémissants, dans un carré de murs blancs mangé par les sables et les vents du désert. C'est là que repose Colonna d'Ornano, aux côtés du sergent Hewson, du capitaine italien Gino Girello, du sergent-major Fenocchio, du soldat Pietro

Schiano et de trois militaires italiens dont les noms effacés par le vent de sable sont retournés dans l'oubli.

J'ai rejoint Sebha. La conférence de la Commission internationale se termine. Les ministres plénipotentiaires reprennent l'avion. Ils ont décidé d'accorder l'autonomie interne au Fezzan. Les troupes françaises évacueront le pays en 1955, à la signature du traité franco-libyen.

J'ai retrouvé mes amis Vacher et Mollet ; notre raid se précise.

On partira d'Ubari, précise Vacher, les chameaux nous attendent avec un guide. Le radio de Sebha nous conduira à Ubari dans son « 4 x 4 ». Il a justement des réparations à faire à l'émetteur de ce petit poste.

Avec le départ des Russes et des Américains, un souffle nouveau parcourt l'oasis. M. Burin des Rozières doit prendre l'avion ce même jour et, à la demande du commandant Sarrazac, il a bien voulu me donner une interview. Tout ce que j'en retiens, c'est que nous abandonnons le Fezzan. Conrad Kilian doit se retourner dans sa tombe !

Nous voici à un nouveau tournant de l'histoire : la décolonisation de l'Afrique.

Les chameaux étaient au rendez-vous à Ubari, dans l'oued Iraouen. Des chameaux tibbous, petits et nerveux, inconfortables mais d'une très grande sûreté de pied en terrain montagneux. Ce qu'il nous fallait.

J'ai chaussé les naïls, revêtu le sérour, enroulé mon chèche, et c'est comme si je me dédoublais. J'ai retrouvé ma véritable personnalité.

La « piste oubliée » a tenu ses promesses ; elle a été riche en découvertes rupestres, en recherches archéologiques et ethnographiques. Ce sera pour moi la méharée la plus courte (cinq cents kilomètres en neuf jours) mais la plus difficile et la plus épuisante. Chaleur et vents de sable nous ont conduits au bout de notre résistance physique et nous avons accompli comme des fantômes la dernière étape de cent quarante kilomètres sans eau, dans une tempête de sable épouvantable, attachés sur nos chameaux qui nous ont menés tout droit au puits de Hassi Tanezzuft. Il n'était pas sec, nous étions sauvés !

En avant-propos des *Carnets sahariens*, qui relatent mes diverses méharées, j'ai écrit ces lignes que je ne renie pas aujourd'hui :

« À l'origine de ce que je suis devenu, il y a eu cette marche lente, sans commencement ni fin, sur cette terre d'éternité, où le rêve et l'aventure, où la vie et la mort, le présent et le passé, la terre et les étoiles alternent indéfiniment pour composer une ardente symphonie, ponctuée par le chant du vent dans les dunes des grands ergs ou les orgues de pierre des tassilis, tout à coup brisée par le plus profond des silences, ce silence des espaces infinis qui firent rêver Pascal, Psichari, le père de Foucauld. »

CHAPITRE IX

L'année 1948 avait été marquée par un retour en force au Sahara. Elle s'était terminée par un raid de deux mille kilomètres entre Tamanrasset et Kidal qui avait porté à dix-sept mille kilomètres les parcours effectués cette année-là au Sahara, par la piste, en avion ou à dos de chameau. J'étais à nouveau envoûté par le désert et je retrouvais mon enthousiasme des débuts. La difficile méharée accomplie au Fezzan devait provoquer comme un déclic, me fournir le sujet de plusieurs romans. Ayant depuis la fin de la guerre renoué péniblement avec la littérature en écrivant *La Grande Crevasse*, je décidai de m'éloigner provisoirement de la montagne et je mis en chantier deux romans fortement inspirés par mes expériences sahariennes. Le premier s'intitulait *La Piste oubliée* en souvenir de ma longue marche, et il aurait une suite dont j'avais déjà trouvé le titre, ce qui, pour un écrivain, est plus important qu'on ne pourrait le penser. Ce deuxième tome des *Bivouacs sous la lune* s'intitulerait *La Montagne aux Écritures*, traduction littérale du site de gravures rupestres que j'avais découvert dans le Messak fezzanais. « Adrar Iktebine » : ainsi le nommaient les Touaregs.

Je devais terminer en beauté l'année 1948 en répondant à l'invitation du général Adeline, commandant la 10^e région du génie, à participer à une recherche de piste entre Tamanrasset et Tessalit en contournant par le nord le Tassili n'Adrar. Le but de l'expédition était ainsi défini : on relierait le Hoggar à Tessalit en traversant le sud du Tanezrouft d'est en ouest, l'une des régions les moins connues du Sahara. Sur la carte au 1/1000000, elle paraissait jalonnée de puits et pourrait par conséquent offrir une variante intéressante et sûre pour aller d'Alger à Gao. On éviterait ainsi les mille kilomètres sans eau du fameux Tanezrouft.

Nous partîmes de Tamanrasset début novembre avec six véhicules : quatre Dodge six roues, un camion Dodge dix roues et un camion Lancia, prise de guerre de la Légion étrangère sur les Italiens lors des combats de Tripolitaine. Faisaient partie de l'expédition le lieutenant-colonel Roche, directeur du génie des Territoires du Sud, le commandant Pedrequin, du génie saharien, le lieutenant Debelle et son détachement de la Légion étrangère, le capitaine Monier, du train, sur une voiture-atelier. Cet état-major, complété par le colonel Colonna d'Istria et moi-même, était composé de Sahariens expérimentés, à l'exception du général Adeline et du colonel d'Istria, nouveaux venus au Sahara.

Cette mission fut un échec, mais ses enseignements se révélèrent utiles.

Certes, un large circuit fut accompli autour de l'Adrar des Iforas mais, à l'exception du puits de Timissao, en plein Tassili n'Adrar, difficile d'accès, les

autres puits étaient à sec depuis de nombreuses années. Finalement, le général, voulant absolument visiter les puits désignés sur la carte, s'obstina dans un itinéraire qui empruntait trop au sud une région montagneuse comportant une succession de croupes rocheuses et de cuvettes ensablées, dont nous eûmes beaucoup de peine à nous sortir. Toutefois, cette expédition confirmait les expériences et les enseignements de Georges Estienne.

Au Sahara, les pistes chamelières empruntent les lignes de puits, et les points d'eau sont toujours dans des reliefs tourmentés : vallées ensablées, gorges rocheuses difficilement accessibles aux automobiles et même aux véhicules tout-terrain, ce qui fut notre cas. Georges Estienne en avait déduit avec raison que le Tanezrouft, ce grand plateau couvert d'un reg très fin, bien qu'étant absolument privé de points d'eau, formait une surface de roulement favorable aux véhicules automobiles. Et depuis cette époque, partout où la chose était possible, les pistes automobiles ont été tracées sur les plateaux, les regs ou les hamadas.

Si nous avions tenu un cap est-ouest, trente kilomètres plus au nord de la route suivie, nous n'aurions pratiquement pas rencontré d'obstacles, alors que notre voyage fut fertile en incidents de toutes sortes. Nous mîmes six jours pour parcourir les huit cents kilomètres de Tamanrasset jusqu'à un point situé à une trentaine de kilomètres au nord de Tessalit où nous avons rejoint la grande piste Alger-Gao. À titre de comparaison, la traversée du Tanezrouft, de Reggan à Tessalit, soit mille kilomètres, se faisait à l'époque régulièrement en deux étapes !

Malgré toutes nos mésaventures, ce voyage nous fit connaître des régions extraordinaires de solitude et de silence ; nous étions dans l'une des zones les moins peuplées du Sahara. Les pâturages à chameaux étaient inexistants.

Le puits de Timissao atteint le troisième jour valait à lui seul le déplacement. Je n'ai qu'à relire mes carnets de route :

« 14 novembre. Cette halte au puits de Timissao restera comme l'un des bons souvenirs sahariens enregistrés dans ma mémoire. Le site est grandiose : la gorge de sable blond montant à l'assaut des falaises violettes du Tassili compose un tableau d'une richesse inouïe. Le vent joue librement dans les cheminées rocheuses, plus rien n'arrête l'imagination. Timissao, lieu étrange et prédestiné. Un simple trou de soixante centimètres de diamètre où l'eau affleure à six mètres de profondeur. Ni verdure ni végétation, à peine quelques plantes grasses le long des falaises. Du sable et du rocher. Et, sur l'aire piétinée qui s'étend à l'entour du puits, la nappe serrée et compacte des crottins de chameau. Ici, depuis des siècles, se succèdent les caravanes. C'était autrefois, un autrefois d'il y a vingt ans, le lieu de parcours favori des *rezzou* venus du Rio de Oro.

« Ce récent passé a disparu, la zone est pacifiée, mais il en reste des signes évidents. Sous un énorme abri sous roche, je retrouve d'innombrables graffiti en caractères coufiques, en arabe moderne et en tamachek, mais il y a mieux. Je découvre une station préhistorique bien visible encore avec ses mortiers à

piler le mil creusés et polis à même la roche, et des figures rupestres en très mauvais état rongées par la patine saharienne : bœufs et antilopes de l'époque néolithique.

« Vers midi, par une chaleur de four, je grimpe sur la falaise. Devant moi, vers le sud, s'étend l'infini du Tassili n'Adrar, un lapiaz noirâtre, crevassé, fissuré de toutes parts, couvert de roches ruiniformes entre lesquelles se fauillent des mechbeds de mouflons et de gazelles. Tranchant cet horizon, plat en apparence et inaccessible en réalité, la gorge de Timissao se poursuit pendant près d'un kilomètre. Le lit des sables monte insensiblement jusqu'à affleurer le rebord du Tassili, puis il n'y a plus que du rocher violet, lie-devin, indigo, d'une tragique violence.

« J'ai connu des solitudes plus étranges, des lieux plus isolés peut-être, plus grandioses certainement, mais cette nuit sélénique dans la gorge de Timissao, irradiée de lumière phosphorescente, cependant que nos véhicules reposaient comme des monstres assoupis, que rien ne chantait plus dans le ciel ni sur terre, que l'éternel vent du désert s'était arrêté de jouer dans les orgues de grès, que la flamme même des feux de camp rougeoyait à peine sur le sable, reste pour moi une très belle et très forte émotion. La falaise nous enserme et, dans la nuit éblouissante de lune, les pans d'ombre semblent enfermer toute l'hostilité du Sahara. La hyène dont j'ai relevé la trace dans la journée ricane, pas très loin de nous. Engoncé dans mon sac de couchage, je me redresse, serre instinctivement ma carabine.

« Mystère des nuits d'Afrique. »

Et cette autre impression si différente :

« Nous roulions dans un paysage de mort qui s'embellit tout à coup. Les regs se couvrent par places d'une fine peluche blonde. Une tornade est venue jusqu'ici, et là où la trombe s'est abattue l'acheb a fleuri.

« Tous les fonds de terrains, dayas, lits craquelés des oueds fossiles, se recouvrent ainsi d'une merveilleuse pelouse d'un blond si pâle qu'on dirait des orges avant la moisson. Nous assistons au phénomène le plus rarissime du Sahara : la floraison de l'acheb sur le Tanezrouft. Cela peut arriver tous les dix ans, ou une fois par siècle et, pendant ce temps, les graines desséchées mêlées au sable, confondues avec la terre, attendent. Et, lorsque la pluie tombe, ces graines plus dures que des cailloux gonflent, germent, donnent naissance à une pousse. Cela dure quelques jours. La plante fleurit et fructifie, et sa graine enfin mûre retombe sur le sol déjà craquelé de chaleur. Elle germera à nouveau à la prochaine pluie... dans cinq ans, dans dix ans, dans un siècle ! »

Nous avons contourné le Tassili, fait étape à Kidal où nous avons admiré les grands troupeaux de bœufs et de chameaux du Sahel. Ici les pluies sont régulières, les mares abondantes, la flore et la faune riches en variétés et espèces diverses. Antilopes mohor, singes, autruches, phacochères, girafes abondent. Dans les hautes herbes de la brousse, les lions paressent à l'ombre des fromagers. Le bordj de Kidal élève ses murailles blanches et son minaret au-dessus du large lit de l'oued. Il commande tout le secteur des Iforas. Au

nord, la barrière du Tassili forme une séparation étanche entre le Sahara et le Sahel. Les Touaregs Oullimiden y nomadisent à longueur d'année, regroupant leurs grands troupeaux de bœufs et de chameaux autour des mares d'eau saumâtre. Ici, la richesse et l'autorité du chef se reconnaissent à deux éléments : comme chez tous les pasteurs nomades, elle ne se compte pas en pièces d'argent ou d'or, mais en chameaux ou bœufs. Certains chefs possèdent ainsi des milliers de têtes de bétail, qu'ils devaient protéger, il y a un demi-siècle seulement, contre les rezzou des Maures et des Berabber de l'Ouest saharien. Deuxième signe de richesse : le poids de l'épouse principale. Cette malheureuse doit être monstrueuse : peser entre deux cent cinquante et quatre cents kilos ! Pour arriver à ce poids, elle est engraisée depuis son enfance à la façon dont on gavage les oies dans le Périgord. Elle consomme jusqu'à quarante litres de lait par jour. À ce régime, elle n'est plus qu'une masse informe de graisse gisant à longueur de journée accroupie sur le tapis de la grande tente du chef. Phénomène absurde de vanité ! Dans les années 1930, Henri Lhote avait publié sur ce sujet un livre avec d'étonnantes photographies. Depuis, aucun ethnologue n'a, semble-t-il, soulevé à nouveau la question, mais tout porte à croire que, la raison triomphant de la coutume ancestrale, les femmes-éléphants ont disparu au même titre que les négresses à plateaux du Centrafrique !

Inutile d'ajouter que ces femmes étaient incapables à procréer et que leur seigneur et maître savait s'entourer d'un harem bien choisi parmi ses petites esclaves noires hartanias ou métisses.

Femmes engraisées et pillards ont disparu à jamais. Tout au moins les premières, car pour ce qui est des rezzou...

De Kidal, nous remontons vers le Hoggar par l'ancienne piste abandonnée qui dessert le poste de Tin-Zaouaten, à la frontière Algérie-Mali.

Cette piste avait eu son heure de gloire. C'est en la suivant que Georges-Marie Haardt avait atteint Gao avec les premières autochenilles Citroën. Depuis, elle avait été abandonnée et, sur le trajet de Kidal à Tin-Zaouaten, ce n'étaient qu'ornières monstrueuses envahies de végétation, obstacles divers dont les fortes buttes herbeuses du *m'rokba* étaient peut-être les plus difficiles à franchir. Nous eûmes ensablement sur ensablement. Les bras vigoureux des soldats de la Légion étrangère de notre escorte firent merveille et, chacun aidant l'autre, nos véhicules arrivèrent intacts à Tamanrasset le 26 novembre.

J'aurais pu intituler le récit de cette expédition : « Deux mille kilomètres sur une roue de secours. » En effet, la place qui m'avait été assignée primitivement sur l'un des quatre Dodge de l'expédition se trouvait sous la bâche qui recouvre la plate-forme de ce véhicule. Toute la poussière de la piste s'y engouffrait, et l'air devenait vite irrespirable. Aussi, dès le départ, ai-je préféré m'asseoir à califourchon sur la roue de secours du Dodge, amarrée à gauche du conducteur. Finalement, c'était une place de choix : on y respirait mieux et c'était idéal pour observer l'itinéraire et admirer le paysage. J'ai donc effectué toutes les étapes dans cette position originale et, malgré les

apparences, très confortable.

En passant à Tin-Zaouaten, nous entrions dans les territoires du Sud algérien. C'est un peu plus à l'est, à Anesberaka, que l'avion du général Laperrine capota en 1920. Le général mourut des suites de ses blessures, et ses compagnons furent secourus *in extremis* par une patrouille des méharistes du Tidikelt-Hoggar en reconnaissance dans ces parages.

Tin-Zaouaten, du temps de la mission Citroën et dans les années qui suivirent, était la piste transsaharienne la plus fréquentée entre l'Algérie et Gao, sur le Niger. Le poste dépendant de Tamanrasset avait une petite garnison indigène commandée par un sergent-radio. Au fil des années, la piste désaffectée retourna à sa solitude et, se détériorant de plus en plus, fut abandonnée au profit de celles du Tanezrouft à l'ouest, et d'Agadès à l'est. Le poste de radio permanent, maintenu un certain temps, avait été supprimé peu avant la Deuxième Guerre mondiale, mais le titulaire à l'époque, un Français nommé Dentier, n'avait pu se résoudre à remonter vers le nord. Il avait pris sa retraite sur place, vivant à la mode touarègue, possédant de nombreux troupeaux de chameaux et de moutons, se révélant habile commerçant et en même temps se faisant adopter totalement par les membres de la tribu dans laquelle il avait pris femme.

J'ai revu Dentier en 1974 à Tamanrasset. Il avait adopté la nationalité algérienne. Il avait de nombreux enfants, des fils d'allure imposante restés fidèles à l'islam et aux coutumes touarègues. Dentier, habillé à l'européenne, prenait l'avion pour Ghardaïa. Je ne l'avais pas reconnu, alors que je prenais le même avion pour Alger. J'avais simplement remarqué l'accueil quasi respectueux qui lui avait été fait par le personnel de l'aéroport. Un V.I.P. local, m'étais-je dit. Il s'était approché de moi :

— Alors, Frison, on ne reconnaît plus les amis ! Vous ne vous souvenez plus de Tin-Zaouaten ?

— Dentier ! Un fameux méchoui que celui que vous nous aviez offert à l'époque !

On a bavardé durant le trajet. Il se rendait à Ghardaïa pour ses affaires. Le petit radio était devenu très riche : tout un quartier de Tamanrasset qu'il avait fait construire lui appartenait. Ses fils l'aidaient à gérer sa fortune. Il n'avait pas été « bougnoulisé », il était resté l'homme sobre et taciturne que j'avais rencontré autrefois.

Avant de nous séparer, il me dit à brûle-pourpoint :

— Dis donc, la fille de ton *Rendez-vous d'Essendilène*, c'est Pierrette Bidault, hein ? Et le gars qu'elle va rejoindre, c'est moi, pas vrai ? Je me souviens de son passage à Tin-Zaouaten en 1934.

Je ne voulus pas le décevoir.

— Tin-Zaouaten. Bien sûr, c'était toi !

On s'est quittés contents l'un de l'autre.

Mais la véritable histoire de Pierrette Bidault est tout autre.

En 1934, cette jeune femme avait décidé de rejoindre son fiancé, le

lieutenant Brandstetter, commandant le groupe nomade du Timetrine stationnant dans l'Adrar des Iforas. Elle était partie d'Alger seule à bord d'une Renault 10 CV et avait réussi à atteindre Tamanrasset avec la semi-complicité des chefs de poste ou d'annexe rencontrés sur sa route. Mais, à Tamanrasset, un télégramme venant d'Alger mettait fin à son escapade. Il lui était interdit de pousser plus loin. C'était une mesure de sécurité justifiée car la piste était abominable et le seul relais possible, Tin-Zaouaten, une étape sans essence et sans ravitaillement. Le capitaine commandant l'annexe du Hoggar l'avait reçue courtoisement, mais lui avait signifié sa résidence forcée mais confortable dans l'hôtel de Tamanrasset.

C'était méconnaître le caractère et la force de volonté de Pierrette Bidault. Dans la nuit, ayant au préalable et grâce à la connivence des mécaniciens de l'annexe qui admiraient son cran fait le plein d'eau, d'huile et d'essence, elle quittait en douce le bordj et prenait la piste de Silet. Elle arrivait assez facilement à Tin-Zaouaten, mais, au sud de ce poste, la piste devenait très difficile. L'amour triomphe de tous les obstacles. La jeune femme arriva saine et sauve à Kidal, retrouva son beau lieutenant et l'épousa.

Cette aventure que je connaissais m'avait inspiré l'idée d'un scénario de film. Je le communiquai à Clouzot qui le trouva intéressant, mais il ne correspondait pas à l'éthique du cinéaste. Je décidai alors de transformer le scénario en roman qui prit le nom de *Rendez-vous d'Essendilène* et constitua mon troisième roman saharien.

CHAPITRE X

L'immense salle Pleyel venait de se vider. Camille Kiesgen, imprésario de Connaissance du Monde, me reconduisit courtoisement jusqu'à ma loge, essayant de banaliser sous des propos anodins sa déception. La conférence que j'avais donnée sur la traversée du Messak fezzanais avait été pourtant très bien accueillie par un millier de spectateurs disséminés dans cet amphithéâtre froid et austère qui peut contenir deux mille quatre cents personnes. Mais les frais de location d'un théâtre de cette dimension sont énormes, et Kiesgen ne savait comment m'annoncer un important déficit que selon notre contrat j'aurais à lui régler. Mon éditeur ayant accepté de couvrir ces frais, Camille Kiesgen, retrouvant sa sérénité, voulut bien me faire part de ses réflexions personnelles et des enseignements qu'il convenait de tirer de cet échec. Camille Kiesgen est un homme froid, intelligent, à l'esprit un peu caustique, mais dont l'honnêteté en tant qu'imprésario est parfaite. Avec lui on sait d'avance où l'on va et, si on accepte ses conditions, jugées parfois draconiennes, on se doit de constater que son organisation minutieuse à travers la France, où règne une armée de correspondants, assure à ses conférenciers des tournées fructueuses, minutieusement préparées et sans temps mort.

Avec lui on fait le maximum de séances dans le minimum de jours. Plus tard, Kiesgen assurera toutes mes conférences jusqu'en 1968, date à laquelle j'ai renoncé à parcourir la France quatre mois durant, allant d'une ville à l'autre, arrivant le matin, installant mes appareils de projection et ma « sono », comme un professionnel, donnant une conférence l'après-midi, une autre le soir, terminant à minuit, voire 1 heure du matin. Repartant le lendemain par la route, accumulant les kilomètres. Ah ! je la connais sur le bout du doigt « ma » France. Je l'ai visitée du nord au sud, de l'est à l'ouest, je connais au minimum tous ses chefs-lieux de canton, et son réseau routier est gravé dans ma mémoire aussi bien que si j'avais appris par cœur la carte Michelin.

Et, ce soir-là, au cours de cette conversation avec Kiesgen qui se prolongea amicalement, je venais sans le savoir encore de m'engager dans une voie sans retour. J'entamais une nouvelle activité que je cumulerai désormais avec celles de journaliste et d'écrivain : j'allais devenir un conférencier à part entière de Connaissance du Monde.

— Bien sûr, me dit Kiesgen, nous n'avons pas eu le succès que nous aurions pu espérer, mais tenir le public pendant deux heures en lui présentant simplement des diapositives représente un véritable exploit. Croyez-moi, vous avez une vocation de conférencier et votre sujet était excellent !

— Mon cher Kiesgen, sachez que je ne suis pas déçu. C'était ma première

expérience devant un grand public et j'ai senti que je pouvais être écouté.

— Dommage que vous n'ayez pas été là la semaine passée. Gaétan Fouquet vient de projeter durant huit séances un magnifique film en couleurs naturelles, tourné lors de son voyage aux Indes avec une petite caméra portative, 16 mm. Le public a été soufflé par la beauté des couleurs. Il a eu la révélation d'un monde nouveau qu'il croyait connaître et dont il ne soupçonnait pas la beauté. Le film apportait le relief, le mouvement, la violence des couleurs, la vie et la connaissance intime de ce pays. Pourquoi ne reviendriez-vous pas me voir avec, cette fois, un film en couleurs sur le Sahara ? Je vous garantis le succès.

Je promis de réfléchir à sa proposition. J'y pensai tellement que j'en fis part à mon camarade Georges Tairraz, qui tenait à Chamonix sa fameuse boutique de photos de montagne.

— J'ai ce qu'il te faut, me dit-il, une petite caméra Paillard 16 mm à objectifs interchangeables, et un magasin contenant trente mètres de film. Facile à manipuler. Si tu en veux une...

— D'accord, je passe commande.

Je reçus cette caméra à Alger, et immédiatement j'allai l'essayer, par un beau dimanche, sur la plage des Pins maritimes où jouaient mes enfants. Le résultat était probant. Durant mes vacances d'été à Chamonix, on parla beaucoup de ce fameux film que je voulais réaliser. C'est alors que me vint une idée lumineuse.

— Et si tu venais avec moi, Georges ? Tu es l'un des meilleurs photographes de France. On partage les frais et les bénéfices. Kiesgen m'a promis une tournée à travers la France.

Georges Tairraz, l'homme le plus audacieux que je connaisse en haute montagne où son sang-froid, sa technique alpine, son passé de guide l'ont rompu à une existence difficile, voire dangereuse, n'avait, chose étrange, jamais fait de grands voyages. Il tenta d'abord de se récuser.

— Tu sais, j'ai cinquante ans.

— Tu es en pleine forme.

— D'accord, mais, vois-tu, je n'aime pas beaucoup la chaleur, et puis, dans le désert, on m'a tellement parlé de scorpions, de puits asséchés, d'eau croupie. Pire encore, tu m'as dit qu'on emportait les réserves d'eau dans des peaux de chèvre. Or, je n'ai jamais pu supporter ni le lait de chèvre ni l'odeur d'un bouc.

— Rassure-toi, les peaux des guerbas sont enduites de beurre rance ou de goudron et, au bout de quelques jours, elles ne sentent plus du tout le bouc.

Je mis deux mois à le convaincre. Mais j'y parvins. On décida d'une expédition qui aurait lieu fin décembre 1949, janvier et février 1950, avec retour probable en mars. Déjà je savais ce que je voulais réaliser : un film retraçant la lente méharée des nomades sur les pistes les moins connues du Sahara central. On partirait de Tamanrasset, on travaillerait dans la Koudia, à l'Asekrem, puis on prendrait l'abarreka Amatataye, une piste presque

délaissée qui traverse tout l'est du Hoggar ; on rejoindrait le puits de Serouenout, en contournant le volcan Tellerteba, puis par Fort-Gardel on arriverait à Djanet. De là, traversant le Tassili des Ajjers qui n'avait jamais été filmé, on atteindrait Rhat, la première oasis du Fezzan, encore occupée par la France. Un beau projet, plus de mille kilomètres à dos de chameau !

J'ai relaté ce voyage dans *Carnets sahariens* et je n'y reviendrai pas.

Nous avons rapporté un film magnifique, *Le Grand Désert*, et sa présentation à Pleyel fut un très grand succès. Cette fois, l'immense salle était pleine et nous dûmes faire plusieurs séances supplémentaires. Il apportait au grand public la révélation d'un Sahara jusque-là légendaire. Mais il constituait pour Tairraz et moi un engrenage qui devait nous conduire à réaliser d'autres films.

Après *Le Grand Désert*, nous fîmes successivement *Sur les traces de Premier de cordée*, *Gens des neiges et vallées blanches*, et plus tard, après mon retour en France, je tournai *Les Lapons, ces hommes de trente mille ans* avec le fils de mon éditeur, Jacques Arthaud, *Les Jeux olympiques d'Innsbruck* avec Lesage, le film des *Missions Berliet au Ténéré* avec Montangerand ; enfin, en 1966, je fis un grand retour vers le film d'exploration totale avec *Peuples chasseurs de l'Arctique*, tourné dans le Grand Nord canadien avec Pierre Tairraz, fils de Georges et son digne successeur.

Les premiers conférenciers de Connaissance du Monde étaient réellement des pionniers. Ils avaient créé une nouvelle forme d'expression artistique et audiovisuelle. Gaétan Fouquet ayant donné le branle avec son film sur l'Inde, Samivel, Mahuzier, Vitold de Golish, Isy Schwartz, J.-C. Berrier, Merry Ottin, Villemillot, Christian Zuber et quelques autres assurèrent sa succession.

La sélection était sévère, films et conférences devaient être de bonne tenue, le sujet de grand intérêt. On présentait en 16 mm un film muet. Pour satisfaire aux exigences du fisc et rester dans le cadre d'une conférence filmée, c'était une condition indispensable. Elle exigeait également la présence sur scène de l'auteur des films ou d'un membre de l'expédition, condition qui par la suite devait se relâcher, certains conférenciers, peu soucieux de faire de longues et pénibles tournées en province, se faisant remplacer par une tierce personne n'ayant la plupart du temps d'autre connaissance des pays visités que le texte qu'on lui avait remis avec une copie du film et qu'elle lisait sur scène. Autant de conférenciers, autant de façons de présenter leur film. Certains auteurs comme Samivel préparent leur texte longtemps à l'avance et l'apprennent par cœur ; d'autres, dont je suis, se fient à leur inspiration. Le difficile est de ne pas doubler le film qu'on présente. L'image parle d'elle-même. Le texte qui l'accompagne doit la compléter, dire ce qu'elle ne contient pas : le récit doit être intime, personnel, et dégager de l'image son abstraction philosophique. L'inconvénient d'un texte écrit, si beau et si littéraire soit-il (je pense à la perfection littéraire des conférences de Samivel), passe quelquefois au-dessus de la tête d'un public peu averti et c'est dommage. On ne s'exprime pas

devant des scolaires comme devant un auditoire d'intellectuels ou de scientifiques. On ne parle pas le même langage devant le public de Lille, celui de Bordeaux, de Rennes, de Strasbourg ou de Marseille. Aucun d'eux n'aura les mêmes réactions. L'important, toujours, est de se faire comprendre. Il ne s'agit pas d'une concession au grand public, mais d'un respect de ce grand public venu vous écouter.

Ce métier difficile où l'homme est seul (*one man show*, comme disent ceux du show-business), je l'ai exercé durant quinze années. C'était à la bonne époque, celle où la télévision mondiale n'envoyait pas partout ses équipes déflorer, souvent sans les approfondir, les pays ou les ethnies les plus reculés de notre planète. Tout cela à coups de millions et avec un matériel hautement sophistiqué. Il est loin le temps où l'on pouvait encore parler du Sahara comme d'un désert, des régions arctiques comme de terres pratiquement inconnues. Je plains les jeunes qui veulent continuer la tradition. Pourtant, si la télévision était plus accueillante, si au lieu de réserver à un personnel privilégié la possibilité de paraître sur le petit écran, elle accueillait mieux les reporters *free lance* de notre corporation, je suis sûr que la qualité des reportages serait meilleure, plus humaine, moins « gonflée », plus vraie.

En 1950, les grandes salles de cinéma n'acceptaient pas nos conférenciers. On devait se contenter des salles de patronage ou des salles des fêtes des mairies, et si d'aventure un petit cinéma de province nous accueillait, son écran datant d'avant la guerre était si sale que la faiblesse de notre projecteur (1000 watts) ne suffisait pas à faire éclater nos couleurs. À Dieppe, n'avons-nous pas dû, Tairraz et moi, coudre deux draps prêtés par les sœurs de l'hôpital pour recouvrir l'écran de la salle municipale ? À cette époque, une grande partie de la province française, surtout l'Ouest, le Nord et l'Est, avait été ravagée par la guerre. On logeait dans des baraques Adrian, on donnait notre conférence dans des hangars inconfortables. Le conférencier se déplaçait avec sa voiture personnelle, il devait tout apporter comme dans une auberge espagnole : son écran, son appareil de projection, sa sono et tout installer lui-même.

On roulait par tous les temps. Je me souviens d'être parti d'Épinal à 5 heures du matin, en plein hiver, avoir franchi le col de la Schlucht couvert de cinquante centimètres de neige fraîche en faisant la première trace, car j'avais une conférence à donner le dimanche matin à 10 heures à l'« Aubette » de Strasbourg. Plus tard, je me suis adjoint un aide, qui me relayait au volant et assurait la projection. Dès lors, la tournée devenait acceptable.

J'aurais dû aimer ce métier, et pourtant je ne lui trouvais aucun attrait. Je ne suis pas un homme de scène. Seules la recherche d'un sujet et la réalisation de l'expédition me passionnaient. Le film fait, j'aurais souhaité ne plus jamais en entendre parler. Pourtant, il était nécessaire de le financer, donc de donner des conférences – car nous ne recevions, bien sûr, aucune aide de l'État et il nous fallait tout acheter, films, caméras, et payer tous les frais de l'expédition. C'était mon tribut personnel. Grâce aux conférences, je pouvais continuer à

parcourir le monde, délaissant, il faut bien l'avouer, mon métier de grand reporter à *L'Écho d'Alger* au profit de mes nouvelles occupations.

CHAPITRE XI

Le 16 octobre 1951, des événements très graves se produisent à Ismaïlia, sur le canal de Suez. Ils sont le résultat logique de la dénonciation par l'Égypte, le 8 octobre de cette même année, du traité d'alliance anglo-égyptien du 26 août 1936. Farouk est proclamé roi d'Égypte et du Soudan par Nakhâs Pacha, signataire du traité de 1936 qu'il vient de dénoncer. L'Égypte devient de ce fait une puissance indépendante et les faits qui viennent de se produire laissent peser une lourde menace sur le canal de Suez et la liberté des communications entre l'Occident et l'Extrême-Orient.

À *L'Écho d'Alger*, Alain de Sérigny s'inquiète :

— Allez voir ce qui se passe là-bas.

En Algérie, nous sommes en effet échaudés. L'année précédente, trois ministres égyptiens ont visité l'Afrique du Nord, en détail. Reçus officiellement à Tunis, Alger, Casablanca et Tanger, l'un d'eux n'en a pas moins enfreint les lois les plus élémentaires de la diplomatie en répondant aux toasts de bienvenue des dirigeants français par l'annonce imminente d'un État musulman qui engloberait, depuis l'Égypte et la Tripolitaine, tout le Maghreb. Le vieux rêve d'expansionnisme arabe recommençait. Les émeutes d'Ismaïlia et d'Alexandrie en étaient le prélude.

Je débarquai dans la nuit au Caire.

Les formalités de douane et de police furent très longues, mais sans brimades ; plutôt une force d'inertie désarmante. Aux premières heures du matin, je descendis à l'hôtel Shepherd's, sur les bords du Nil. Le palace était bondé de journalistes et de touristes. Chacun menait la grande vie et ne paraissait guère se soucier des événements. Je me renseignai immédiatement auprès des autorités chargées de l'information, et j'obtins un laissez-passer avec photo, qui me permettrait de circuler partout sans inconvénient, me dit-on. À quoi un de mes confrères, plus averti, me répondit :

— Surtout, n'emporte aucun appareil photographique. Ils ont la manie de l'espionnage et, pour un oui ou pour un non, vous embarquent au « Caracola », la prison du Caire. Ce laissez-passer te permettra d'en sortir, mais ne t'empêchera pas d'y entrer.

— Et pour visiter la zone du canal ?

— Il te faut un laissez-passer anglais, que tu obtiendras à l'ambassade. Pas de problème.

Muni de mes deux laissez-passer, je me sentis tout de suite plus à l'aise et, suivant une méthode bien personnelle, je commençai à déambuler en piéton à travers les rues du Caire. Il y régnait une ambiance déroutante. Tout était calme en apparence ; pourtant, je me faisais arrêter très souvent par des jeunes

gens excités qui m'interrogeaient en anglais :

— *English ?*

— *No, French !*

Ils me laissaient partir à regret.

Depuis les événements d'Ismaïlia, les plus grandes précautions avaient été prises pour la sauvegarde des nationaux britanniques en butte à la xénophobie égyptienne. Celle-ci ne se manifestait encore que contre eux. Apparemment, Français et Italiens, ces derniers surtout, étaient encore des citoyens privilégiés.

À travers la rue Fouad et l'Esbekyeh, j'allai jusqu'au pont Kasr el Nil. Des groupes inquiétants se formaient. Un agent de police me conseilla :

— Rentrez à votre hôtel !

Dédaignant ses conseils, je poursuivis mon chemin et entrai dans une librairie pour y acheter un plan du Caire. La vendeuse européenne qui m'accueillit exprima ses regrets.

— Il est interdit de vendre aux étrangers les cartes et plans de l'Égypte et de ses villes.

Elle s'excusa gentiment :

— Que voulez-vous, monsieur, l'espionnite règne au Caire !

Encore !

Furetant dans les rayons de sa librairie, je découvris, bien en vue, un petit livre en français publié par l'Institut national des statistiques qui devait me fournir pour la suite de mon reportage les éléments comparatifs les plus précis et les plus intéressants sur la situation économique, agricole, industrielle de l'Égypte, sur sa population, sur les taux de natalité et de mortalité infantile (effrayante), sur les hôpitaux, le nombre des médecins, le kilométrage des routes goudronnées, de voies ferrées, etc. En bref, une documentation qui constituait à elle seule un rapport accablant sur l'Égypte.

À cette époque, le plus grand journal du Caire, *El Ahram*, faisait une campagne forcenée contre la présence française en Algérie, dénonçait la misère de ses indigènes, les méfaits de notre colonisation. De retour à Alger, je n'eus qu'à comparer chapitre par chapitre les statistiques de l'Algérie et celles de l'Égypte pour démontrer, chiffres en main, la fausseté des allégations du journal égyptien.

Très heureux de ma découverte, je rentrai à l'hôtel Shepherd's. Ce jour-là, il ne se passa rien de spécial. La poigne énergique du ministre de l'Intérieur, Serag Eddine Pacha, maintenait encore les émeutiers des faubourgs populaires, et cette soirée au Shepherd's, avec dîner dans les jardins luxuriants de l'hôtel, fut une soirée mondaine comme il est d'usage de la décrire dans les romans exotiques : smokings, robes du soir, élégance féminine. Chaque table portait sa petite lampe de couleur et le tout composait un éclairage discret qui ne perçait pas les ténèbres au-dessus des grandes frondaisons où les roussettes géantes piaulaient à qui mieux mieux, voletant sans bruit au-dessus des têtes des dîneurs.

Le lendemain, tout changea.

L'Égypte fêtait la « Journée de la Libération ». On nous conseilla vivement de ne pas quitter notre hôtel. Mon ami Flory, attaché culturel auprès de l'ambassade de France à Gizeh, m'avait téléphoné : « Viens plutôt à l'ambassade, et ne te mêle pas des événements ! »

Je suivis son conseil et, par la grande artère qui traverse Le Caire, atteignis le pont Kasr el Nil, seul pont qui à l'époque permettait de se rendre sur la rive gauche du fleuve, la route des Pyramides et de Gizeh.

Sur l'esplanade qui précède le pont, je fus rejoint par une bande d'émeutiers qui saccageaient les vitrines et lapidaient les passants sans rime ni raison. Je m'engageai sur le Kasr el Nil, marchant sans me retourner, un peu inquiet ; quelques pierres qui sans doute ne m'étaient pas destinées voltigeaient autour de moi. Le pont sur le Nil est d'une longueur démesurée, surtout lorsqu'on s'efforce de ne pas courir pour ne pas éveiller l'attention. J'arrivai au milieu du fleuve, lorgnant les eaux boueuses qui coulaient vers le delta ; j'y voyais une ultime retraite en cas d'accrochage car au même moment surgissait, venant des quartiers universitaires dans ma direction, une troupe hurlante et frénétique de jeunes émeutiers.

Les meneurs portaient de larges banderoles où étaient écrits des slogans anti-anglais ; tous ces jeunes hurlaient et paraissaient déchaînés. J'étais pris entre ceux qui avançaient vers moi et ceux qui, derrière moi, continuaient leurs jets de pierres incontrôlés. Des deux côtés, la foule se rapprochait. Je continuai d'avancer, dissimulant mon émotion, allant à la rencontre des étudiants, et je fus bientôt entouré par les meneurs. L'un d'eux m'interrogea en anglais. Prudent, je fis celui qui ne comprenait pas. Un peu interloqué et après m'avoir dévisagé, il s'exprima en italien.

J'eus un éclair de génie.

— *Si, si, Italiano !*

C'était le meilleur passeport.

À l'époque, j'étais grand, maigre, efflanqué et très brun. Rien du physique anglo-saxon. Au Sahara, on m'a souvent pris, lorsque je portais le boubou, le séroural et le chèche des méharistes, pour un authentique Berbère, en tout cas un Latin.

Ayant esquissé un geste d'amitié, je poursuivis ma route et la bande s'écarta pour me laisser passer.

Le défilé terminé, la large voie du pont était libre et déserte. Je poussai un soupir de soulagement.

Je parvins sans encombre à Gizeh où je fus reçu courtoisement à l'ambassade de France par M. Couve de Murville. Je dînai avec mes amis Flory (qui vient de terminer sa carrière comme ambassadeur à Singapour) et nous passâmes une excellente soirée. Par eux j'appris les nouvelles de la journée. Un groupe de manifestants, évalué à plusieurs milliers, sorti de Bulak, avait envahi l'avenue Fouad et remonté ses deux kilomètres en direction de Zamalek, quartier de résidence dans l'île de Gesireh. De tous

côtés, les familles isolées dans leurs villas ou leurs appartements téléphonaient à leurs consulats et ambassades. Serag Eddine Pacha, ministre de l'Intérieur, craignant que la journée ne dégénérât en émeute, avait, à grand renfort de policiers et de militaires, cerné les manifestants. Ceux-ci avaient riposté ; des policiers avaient été blessés. Il avait alors donné l'ordre de tirer sur la foule.

Dans la zone du canal, et principalement à Alexandrie et Ismaïlia, le danger avait été très grand. Les émeutiers avaient envahi les zones résidentielles des fonctionnaires britanniques et des cadres français de l'administration du canal. Il avait fallu replier femmes et enfants sous la protection de l'armée britannique. Heureusement, l'occupation massive et ultra-rapide des points critiques le long du canal et sur le pont unique d'El Kantara qui relie l'Égypte à la Palestine avait permis aux Anglais de maîtriser la situation. Les parachutistes venus de Chypre et une armée de cinquante mille hommes occupaient désormais toute la zone du canal.

Je ne savais pas encore à l'époque qu'un an plus tard la véritable révolution éclaterait, que le putsch des généraux Neguib et Nasser forcerait Farouk à abdiquer, qu'une vague de xénophobie saccagerait la ville européenne du Caire, que le Shepherd's brûlerait, que Neguib serait vite supplanté par Nasser, et que l'homme de fer de la révolution égyptienne, cinq ans plus tard, répondrait par un énorme éclat de rire aux menaces précises des Anglais, des Français et des Américains en nationalisant le canal de Suez. On connaît la suite.

Aux remous provoqués par la Journée de la Libération succéda une période plus calme. J'en profitai pour accomplir plusieurs voyages – dont l'un me mènera sur le canal, dans la zone occupée militairement et en force par les Anglais – et pour visiter, bien sûr, le musée du Caire, sous la conduite de son érudit conservateur, le chanoine Drioton, éminent archéologue français, qui, hélas ! fut rapidement évincé de son poste. J'ai revisité le musée du Caire ces dernières années. Quel contraste ! C'était un musée à l'abandon que je découvrais à nouveau, sale, poussiéreux, et dont beaucoup de pièces de grande valeur avaient disparu, victimes d'un pillage effectué à un haut niveau. Pauvre chanoine ! Il m'avait annoncé cette décadence peu de temps avant son renvoi.

Flory est un ancien grand alpiniste, et c'est par ce sport qu'il pratique dans le massif du Mont-Blanc et sur les cimes du Djurdjura que nous nous sommes connus. Il était donc normal que nous fissions tous deux l'ascension de la Grande Pyramide sans oublier que c'est en descendant les blocs énormes qui composent un escalier de géant que se tua, dans les années 1930, l'un des plus éminents alpinistes mondiaux, Rand Herron, visitant l'Égypte à son retour de l'Himalaya.

J'avais connu du Caire la vie de palace et d'intrigues du Shepherd's, les antichambres des ministères, les péripéties d'une ville en ébullition, mais je voulais me rendre en haute Égypte et avoir un contact direct avec les fellahs du fleuve. Officiellement, c'était chose impossible. Aucun étranger n'était

toléré dans les villes et villages de l'intérieur, à l'exception de Louxor et d'Assouan, villes touristiques bien encadrées par la police.

Je pris donc, un certain soir, le train blanc qui remonte la vallée du Nil, pour un long voyage de neuf cent cinquante kilomètres. Le lendemain matin, je sautai du train, à la grande stupéfaction du contrôleur, à Kena, ville de trente mille habitants (ou davantage ?), sise sur une boucle du grand fleuve, à soixante kilomètres au sud de Louxor où normalement j'aurais dû m'arrêter.

Un missionnaire jésuite, tout vêtu de blanc, m'y attendait. J'avais un mot de recommandation pour lui. Il pilotait une vieille guimbarde, et les foules qui envahissaient le bournier des rues où s'amoncelaient les détritns, me voyant sous sa protection, me firent comme à lui-même force salamalecs.

Nous étions en octobre, et la chaleur était encore très forte. J'étais vêtu d'un costume colonial de coutil blanc, et un chèche de mousseline blanche s'enroulait autour de mon cou. Détail vestimentaire qui prendra par la suite une importance capitale.

Je logeai quelques jours à la mission et, avec les pères jésuites, je visitai les villages de fellahs.

De l'aube au coucher du soleil, ils cultivaient les plantations de coton, les champs d'orge, entièrement nus, immergés à mi-corps dans l'eau fangeuse du fleuve ou des canaux d'irrigation, actionnant la longue perche des chadoufs qui puisent l'eau et la remontent sur les berges.

Je retrouvai l'Égypte de mes lectures, celle des pharaons. Les pères jésuites étaient les seuls Occidentaux mêlés à cette plèbe misérable mais dont l'harmonieuse beauté rappelait la race élue des millénaires passés. J'assistai à la messe des coptes, les premiers chrétiens de tous les temps. Le père qui la disait ne put s'empêcher de m'exprimer son agacement :

— La messe copte dure trois bonnes heures, ils y viennent comme on va au cinéma. J'ai essayé de la raccourcir, de couper certains passages qui ne me paraissaient pas absolument utiles à la liturgie. Impossible ! Il y a toujours quelqu'un dans l'assistance qui se lève et me dit respectueusement : « Mon père, tu as oublié tel passage... » Que de temps perdu qui pourrait être employé plus utilement !

Ils faisaient tout, ces braves pères. Ils étaient infirmiers, médecins, et même chirurgiens, et personne ne songeait à leur venir en aide. Bien que prêtres catholiques, ils dispensaient charitablement leur assistance à part égale entre les villages musulmans et les villages coptes. Je les ai accompagnés dans l'exercice de leur ministère. Le prêtre passait au milieu des foules misérables qui envahissaient les ruelles de terre battue, et sa haute silhouette drapée dans une djellaba immaculée faisait incontestablement songer à Jésus de Nazareth parlant à ses disciples. Hommes et femmes accouraient, lui baisaient les mains, un pan de sa robe, et comme je l'accompagnais et que j'étais moi-même vêtu de blanc, il arrivait qu'on me prît la main et qu'on me la baisât en m'appelant *Baba* (père). Je me gardais bien de les dissuader. Ils étaient si heureux.

Mais ce pèlerinage qui m'avait projeté plus de quatre mille ans en arrière prit fin. Mon hôte me reconduisit en voiture à Kena et je repris le train pour Louxor.

Je retrouvai le palace, les touristes, les vieilles Anglaises d'Agatha Christie, les policiers et les guides obséquieux.

J'ai frété un taxi à Louxor. Il m'attendait sur l'autre rive du fleuve. Nous avons fait la traversée, mon *drogman* et moi (guide et indicateur de police évidemment), à bord d'une petite embarcation à voile habilement maniée par un batelier du fleuve. Par la jetée de terre battue, nous nous sommes dirigés vers l'occident, vers la Montagne des Morts, et nous avons pénétré dans le domaine du souvenir.

Mon drogman me collait aux fesses avec la ferme intention de ne me montrer que ce qu'on lui avait dit de faire connaître aux touristes. Ayant épuisé les extraordinaires beautés de la Vallée des Rois et de la Vallée des Reines, je décidai de franchir la montagne qui sépare ces tombeaux du fameux Dar el Bahari. Visiblement l'homme répugnait à tout effort physique. Aussi accueillit-il avec satisfaction la proposition que je lui fis de faire le détour par la piste et d'aller m'attendre avec la voiture au relais Cook du Dar el Bahari.

Une courte escalade par un sentier rocailleux me permit d'atteindre le plateau supérieur.

J'étais entièrement seul avec mes pensées et, pour la première fois depuis mon arrivée en Égypte, je goûtais un intense sentiment de liberté.

Ici le passé et le présent se rejoignaient. J'avais sous mes yeux l'Égypte des pharaons et celle de 1951. Les temples s'étaient écroulés mais les terres étaient fertiles et, comme à l'époque, les fellahs les retournaient lentement avec des araires datant de quarante siècles, ensemençaient, irriguaient les champs que la crue avait fertilisés. Je vivais un passé prestigieux et, dans ma solitude et ma contemplation, j'oubliais que dans une heure d'auto je retrouverais à Louxor un îlot occidental, un hôtel de luxe.

J'ai retardé ce moment autant que j'ai pu. J'ai traversé la chaîne libyque, je suis redescendu par la plaine et j'ai retrouvé mon drogman endormi comme un bienheureux dans l'ombre fraîche du relais touristique.

CHAPITRE XII

Ce voyage en Égypte marquera la fin de mes grands reportages à travers le monde comme envoyé spécial de *L'Écho d'Alger*. Par contre, entre 1950 et 1955, j'ai parcouru l'Algérie, visitant les contrées les moins connues, les plus déshéritées : la région des chotts – ce désert salé des hauts plateaux où l'on faisait des expériences de captation de l'énergie solaire –, les Kabylies, le Sersou, l'Ouarsenis, le Hodna, les Aurès.

Tous ces voyages, je les ai effectués à bord d'une Jeep de guerre américaine, rachetée aux stocks, et qui me permettait d'emprunter les pistes les plus mauvaises des Atlas tellien ou saharien. J'illustrais mes articles de photographies prises sur le vif, mais le papier journal de cette époque ne permettait que des clichés médiocres et j'eus l'idée de faire appel à mon ami Charles Brouty, dessinateur de très grand talent, un talent aussi grand que l'incognito qu'il s'est plu à conserver. Il travaille rapidement, traduit sur le terrain en quelques minutes une impression, un geste, une anecdote, avec la précision de l'œil humain qui très souvent est meilleur juge que l'objectif le plus perfectionné.

— Brouty, lui dis-je, tu devrais venir avec moi.

— Mon pauvre vieux, mon état de santé ne me permet pas de telles randonnées.

J'éclatai de rire. Brouty, c'était le malade imaginaire. Peintre lauréat de la Casa Velasquez, il n'a jamais voulu quitter l'Algérie pour la métropole, au détriment de sa carrière. Il se complaît dans les quartiers arabes, dans les ruelles de la casbah où il « croque » des silhouettes, des visages, des jeux d'enfants. Parfois il pousse jusqu'en Kabylie, mais c'est l'exception. Il vit frileusement engoncé sous des épaisseurs de lainages, peu en rapport avec le climat, le cou entorsadé de plusieurs cache-nez. Il geint constamment, donnant l'impression d'un grand malade. Une calvitie totale, sourcils compris, lui fait une tête de magot asiatique, étrange, aux yeux fureteurs, vifs et perçants. Brouty a la phobie des microbes et, durant nos premiers voyages, il ne se lavera qu'à l'eau de Cologne. Autant dire que nous étions faits pour nous entendre, moi qui ai goûté aux eaux de tous les puits et de tous les oglats du Sahara, sans souci des crottes de chameaux qui flottaient sur les rares points d'eau rencontrés, et cela sans avoir jamais attrapé une quelconque maladie.

Notre premier voyage eut lieu en 1949 et il devait être décisif. J'avais, cette année-là, l'intention de visiter Aflou et la région trop peu connue du djebel Amour où l'on m'avait signalé dans la Rocaba d'intéressantes gravures du néolithique saharien.

— Tu verras, dis-je à Brouty. Il y a six ou sept mille ans, les hommes dessinaient et gravaient bien mieux que maintenant.

— Tu galèjes !

— Fais-moi confiance.

J'avais jeté l'hameçon. Découvrir l'art rupestre des cavernes et des abris sous roche sahariens devait forcément exciter la curiosité d'un dessinateur professionnel.

— Bon ! Passe me prendre demain matin.

Il faisait une très belle matinée d'hiver, fraîche et ensoleillée à souhait. Il descendit de son domicile lourdement emmitoufflé dans un énorme pardessus descendant jusqu'aux chevilles, avec autour du cou deux ou trois écharpes de laine et, sur la tête, un étrange bonnet de laine acheté chez le Mozabite du coin. Il jeta un coup d'œil étonné sur ma Jeep, fronça des sourcils imaginaires tracés au crayon sur son visage glabre.

— Comment ! C'est avec cet engin que nous partons ? Tu vas me faire crever de froid. Je ne marche pas !

Il fit mine de remonter l'escalier.

— T'inquiète pas, Charles, on va vers la chaleur. Tu ne voudrais pas manquer les rupestres ?

Il jeta derrière la banquette son sac de voyage, deux burnous, et une mallette de toilette.

Nous voici partis et, pour mieux l'aguerrir, je baisse le pare-brise. Le vent de la route nous fouette le visage, on respire à pleins poumons. On a dépassé le Sahel et la Mitidja, on escamote les collines de Miliana et du Cheliff, on traverse les plaines du Sersou et, par Frenda et Saida, nous entrons dans la grande solitude des hauts plateaux du Sud oranais. Les grands chotts miroitent de tout leur sel sur l'infini de l'horizon. À Bouktoub, nous prenons plein sud en direction de Géryville, puis remontons vers l'est par une piste mal tracée qui borde l'Atlas saharien. Réticent au départ, Brouty est conquis. Il craignait d'avoir froid, il est bien, il respire mieux. Adieu les inhalations, les tisanes, sa pharmacie de poche ! On boit du gros rouge de Mascara, on sirote des anisettes dans les très rares estaminets rencontrés sur cette piste du Far West algérien. La plaine d'alfa bruit comme un blé mûr et, dans les dayas argileuses, les disques verts des orges tranchent sur les terres ocre de ce désert inachevé. Séduit par l'environnement, Brouty dessine, croque, traduit d'un trait incisif comme une écriture cursive la solitude d'un ksar de torchis ruiniforme, dressé en sentinelle sur le vide naturel de la terre écrasée sous le ciel implacable. Brouty est heureux ; je n'aurai plus besoin de le convaincre. Désormais, il m'accompagnera partout, jusqu'au Hoggar où nous sommes allés, passagers inconfortables d'un camion de ravitaillement.

Il avait pris ses crayons, ses pastels, ses couleurs et, à mesure que nous pénétrions plus avant dans le Grand Sud tropical, son regard s'étonnait, s'inquiétait :

— Tu ne m'avais pas dit que le Sahara était noir ?

— Noir ? Comme toutes les terres volcaniques sans doute, mais la dominante est violet et ocre.

Il rugit.

Pour traduire tout cela, il me fallait emporter de la couleur noire, beaucoup de noir ! Je vais être obligé de composer. Regarde, le feuillage des éthels est noir, les roches sont funèbres et pourtant tout est grandiose et lumineux dans cet univers de deuil !

Je le laissai dire. Je savais qu'il découvrirait la vraie couleur du plus étrange des déserts.

On parlait souvent, durant ces longues étapes, de son premier voyage sur les hauts plateaux, celui qui avait décidé de tout. Je l'avais conduit à la Rocaba et il avait pu se rendre compte, devant la gravure étonnante du grand bubale africain, espèce de bovidé dont la race est éteinte depuis plusieurs millénaires, de la beauté et de l'habileté des graveurs néolithiques. Puis nous avons traversé le djebel Amour, et nous avons passé deux jours dans le calme sanctuaire d'Aïn Madhi où nous avons appris, de la bouche du mokedem, l'histoire belle comme une légende d'Aurélié Picard, fille d'un simple gendarme français, devenue l'épouse du grand maître de la confrérie des Tidjania, seule Française au Sahara avant la pénétration coloniale, et qui y mourut en 1934, vénérée de tous les musulmans bien que n'ayant jamais abjuré sa religion catholique. De cette découverte naîtrait trente ans plus tard, sous le titre de *Djebel Amour*, l'un de mes romans préférés.

Brouty n'avait plus besoin de moi. Il avait été conquis par le Hoggar et, l'année suivante, il y retournait, y séjournait près de six mois, adopté par une tribu touarègue, effectuant avec elle la nomadisation de l'Attakor vers la brousse sahélienne, rapportant de ce voyage une documentation étonnante et un album de dessins et de croquis d'une très grande beauté.

Lorsqu'on se retrouvait à Alger dans le calme d'un bistrot de la rue de la Liberté, ou chez Bitouche, le marchand de brochettes et de rognons blancs qui nichait tout près de là, nous évoquions sa transformation radicale. Brouty devenu saharien et coureur de brousse !

— Tu m'as sauvé la vie, disait-il. Sans toi, je grelotterais encore dans mes lainages et je me croirais foutu.

Je ne sais pas si je lui ai sauvé la vie. Je ne le pense pas car il avait une solide carcasse et il était increvable, mais je crois que le coup de fouet que lui a donné le désert a réveillé son inspiration. Il avait jusque-là, comme beaucoup de peintres algériens bourrés de talent, vécu dans le farniente et la vie facile d'Alger. L'exotisme était à la mode, ils vendaient très bien leurs toiles et à des tarifs qu'ils n'auraient jamais pu espérer en métropole. Mais, sans le savoir, ils se sclérosaient, entraient tout doucement dans l'oubli. Je pense au talent de ces peintres d'Alger restés pratiquement inconnus : Bouviolle, le grand Launois, Levrel, Galliero, Mondzin. Et que dire du malheureux Thomas Rouault, neveu du grand Rouault, écrasé par le nom qu'il portait, mort comme Launois, victime de la plus terrible maladie des peintres,

l'alcoolisme, refuge contre la tristesse d'une vie ratée.

Brouty vivra en Algérie même après l'indépendance. Il accomplira en 1959-1960 la première mission Berliet au Ténéré dont je parlerai plus tard.

1945-1955. Ce seront pour moi dix années d'une intense activité un peu brouillonne. Je touche alors à tout, comme si je cherchais mon second souffle. Je néglige mon métier de journaliste qui jusqu'à ces dernières années constituait ma profession privilégiée.

Il y a différentes raisons à cette mutation professionnelle : tout d'abord le succès de *Premier de cordée* qui, loin de diminuer, va en augmentant d'année en année, et ensuite le temps que me prennent mes conférences dans le cycle de Connaissance du Monde. Les deux vont de pair : les conférences me procurent une large audience et un contact direct avec mes lecteurs.

Étant donné cet état de choses, mon éditeur ne cesse de m'aiguillonner : « Il faut donner une suite à *Premier de cordée*, n'attendez pas trop longtemps, profitez de votre lancée ! »

Peut-être, mais si j'ai pu écrire *Premier de cordée* en trois mois, et le publier au jour le jour en feuilleton, il en va tout autrement lorsqu'il s'agit d'un deuxième roman. J'avais, me semble-t-il, tout dit dans le premier livre et j'aurai beaucoup de peine à terminer *La Grande Crevasse*. Bien qu'il ait connu à son tour un tirage important, je ne le considère pas comme un de mes meilleurs romans.

Hélas ! me voilà classé « écrivain de montagne » et je colle mal à cette étiquette. Je veux le prouver en renouvelant mon inspiration, en allant chercher mes sujets de romans très loin de cette montagne que j'aime par-dessus tout mais qui m'étouffe à force de trop m'aimer. Alors je me jette à corps perdu dans mes romans sahariens : une trilogie dans laquelle j'ai mis beaucoup de moi-même. Trois livres et me voilà classé « écrivain saharien » ! À désespérer ! Quand donc serai-je un « écrivain » tout court ? Les grands critiques – à l'exception de Kléber Haedens qui révéla *Premier de cordée* – m'ont toujours ignoré. Si je passe à la télé ou à la radio, c'est surtout ma personne qui est en cause et non mes livres. On parle de l'homme, on néglige son œuvre. Heureusement ? le public m'a suivi et me suit toujours avec une fidélité émouvante : depuis 1941, *Premier de cordée* a épuisé la rage de lire de quatre générations. Je ne suis pour rien dans ce succès, j'ai toujours vécu à l'écart des grandes chapelles littéraires, je n'ai décroché aucun prix, et mes gros tirages, loin de m'ouvrir certaines portes, semblent m'avoir desservi auprès de l'intelligentsia littéraire.

Bref, à cette époque-là, mon métier d'écrivain et de conférencier commence à m'occuper considérablement et je constate chaque année davantage que, pour continuer, c'est en France que je dois revenir. Je perds trop de temps en déplacements, franchissant la Méditerranée pour un oui ou pour un non.

Alain de Sérigny, directeur de *L'Écho d'Alger*, se montre très compréhensif à l'égard de son grand reporter qui lui file entre les doigts comme une comète. Il m'a offert de nouveau le poste de rédacteur en chef. Je l'ai refusé. Mes

idées sur la politique française en Algérie ne concordent pas avec les siennes. De plus en plus, le métier de journaliste en Algérie devient délicat.

Je n'ai jamais été diplomate, et j'ai toujours dit et écrit ce que je pensais. (N'ai-je pas, dès 1939, réclamé la citoyenneté française pour les Kabyles ?) Sans que la population en perçoive les premiers signes, des événements graves se préparent et la situation se dégrade. Il faudrait être aveugle pour ne pas le voir ? et pourtant personne ne veut le croire. Je tire le signal d'alarme et je ne suis pas écouté. Les Français d'Algérie, qu'on n'appelait pas encore les « pieds-noirs », ne peuvent envisager un seul instant qu'ils seront un jour obligés de partir de cette terre qu'ils ont fécondée, de ce pays qu'ils considèrent comme leur véritable patrie.

Nous ne sommes pas encore à la Toussaint de 1954, mais les prémices d'une insurrection générale sont en gestation irréversible. Lorsque je tiens ce langage à mes supérieurs, on refuse de m'entendre.

À leur décharge, il faut écrire que les Français d'Algérie ont été grugés par les politiciens de la métropole. Ils ont cru jusqu'au bout que l'Algérie resterait française comme on le leur avait promis. Ils ont négligé le travail de sape qui s'accomplissait.

Lorsque nous en discutons au journal, je suis en plein désaccord avec le comité de rédaction. On ne veut pas se poser de questions et, cependant, les « pourquoi » ne manquent pas.

Pourquoi n'a-t-on pas accordé aux musulmans, après la guerre de 1914-1918, les droits qui avaient été octroyés aux juifs par le décret Crémieux dès 1870 ?

Pourquoi a-t-on, en 1938, rejeté le projet Viollette réclamant ces mêmes droits pour les musulmans ?

En 1918, la France victorieuse était une grande nation à l'échelle mondiale. En 1940, il était déjà trop tard ; nous avons perdu la face. Pourtant, malgré notre désastre de 1940 et après le débarquement allié de 1942, une chance s'offrait encore à nous. Ben Bella et les autres chefs de la future rébellion, pour ne citer que cet exemple, avaient servi loyalement et courageusement la France avec l'armée d'Afrique. Le cimetière de Cassino témoigne pour la fidélité des troupes musulmanes. Ils avaient largement payé le prix du sang pour être français à part entière. Pourquoi ne l'a-t-on pas fait ? Il était sans doute déjà trop tard, mais le geste eût été noble, et ce n'aurait été que justice.

« Vous serez français à part entière ! » Ils attendaient cette phrase depuis 1918. En vain. Ensuite ils avaient constaté notre déclin. La rivalité de nos grands chefs militaires après le débarquement de 1942 et la conduite dédaigneuse à notre égard de nos puissants alliés les avaient fortifiés dans la possibilité d'acquérir leur indépendance. Une véritable mutation était en train de s'effectuer, elle pouvait être très lente, mais elle était inéluctable. Un jour ou l'autre, ce pays réclamerait une identité nationale. Je le disais parfois trop fort, mais j'ajoutais aussi qu'il n'était pas interdit de penser qu'une harmonieuse communauté franco-musulmane pouvait naître de cette

indépendance.

Vingt années ont passé, et, malgré les combats, malgré les horreurs d'une guerre qui a frappé indistinctement dans les deux camps, les Algériens de la nouvelle République, et parmi eux les plus xénophobes, nous considèrent encore comme le seul interlocuteur valable. Qu'on se souvienne de l'émouvant message à la France de Boumediène, revenant de Moscou, portant déjà la mort en lui. Véritable testament de celui qui nous avait tant combattus.

Français et Algériens sont complémentaires, qu'ils le veuillent ou non.

L'Algérie est née avec l'occupation française en 1830. Nous avons créé de toutes pièces un État moderne. Nous lui avons donné son identité. Avec nous d'abord, contre nous ensuite s'est faite la soudure entre les différentes ethnies rivales ; avec nous ont disparu les guerres tribales, les rezzou. Nous avons pacifié le pays, nous lui avons donné son infrastructure moderne : routes, voies ferrées, grands barrages d'irrigation et centrales thermiques, hôpitaux, réseau administratif. Les noms seuls ont changé, les préfectures sont devenues des wilayas. Mais le nom même que nous avons créé : Algérie, est resté. Il vient d'*El Djezaïre* (les îles), le repaire des corsaires barbaresques. Par ceux-ci, il s'est étendu à la ville blanche, à la casbah, à la ville moderne ensuite qui se construisait sur le front de mer. Puis ce substantif a conquis tout le pays. L'Algérie était née qui gardera ce nom pour l'éternité.

CHAPITRE XIII

Peut-on être aventurier et avoir une vie familiale ? On m'a souvent posé la question. Et je réponds oui.

Car j'ai toujours eu une vie familiale et elle nous a notamment rassemblés très étroitement dans les coups durs de notre existence.

Dans ce livre touffu, qui n'est pas seulement autobiographique mais se veut surtout témoin de mes rencontres avec des gens, avec des événements liés directement à l'histoire de ce siècle, je l'ai forcément négligée ; elle n'est apparue qu'en filigrane, car elle a toujours été la part secrète de ma vie, celle que je me suis réservée pour compenser ma vie publique, à mon avis trop exigeante.

Tout avait été bien pour nous jusqu'à cette sacrée dernière Grande Guerre. Jean et Danielle, nés en 1931 et 1933, faisaient notre joie. Le garçon était un bambin dégourdi, déjà passionné de montagne, lorsque nous arrivâmes à Alger en 1938, et tout de suite il nous accompagna sur les champs de ski de Tikjda.

C'était presque une aventure. Nous nous entassions dans les voitures des amis. La route est sinueuse qui d'Alger conduit à Bouïra, au seuil du Djurdjura. Sinueuse et belle, elle franchit les gorges de Palestro où l'oued Isser se fraie un cours difficile dans un maquis de verdure. Sur nos têtes, les rochers du Bouzegza sont remplis de singes qui nous observent. Le site est dramatique : un vrai coupe-gorge, pensions-nous à l'époque ; opinion qui devait se révéler très exacte durant les « événements » qui précédèrent l'indépendance de l'Algérie.

On arrivait très tôt à Bouïra, à l'Hôtel de la Colonie où un bon gros Kabyle portant moustache à la Carlos nous servait un copieux petit déjeuner. Jean avait dormi, bien calé entre deux grands sur la banquette arrière. Il était frais et dispos pour assister aux efforts des voitures qui s'époumonaient sur la piste en terre à forte déclivité qui conduit à Tikjda et qui, les jours de pluie, devenait glissante comme du verglas. On pénétrait dans le monde hostile du Djurdjura. Il fallait quelquefois abandonner la voiture à plus d'une heure de marche du chalet-refuge édifié à Tizi Bou Elma par le Dr Lavernhe, un fanatique du ski. On passait une magnifique veillée au coin du feu et, le lendemain, on astiquait les pentes débonnaires de la forêt de cèdres où nous avions tracé une piste de descente. Jean et Danielle s'en donnaient à cœur joie ; ma femme et moi vivions notre passion commune pour le ski et la montagne avec intensité. Rares instants de bonheur ! Le même soir, on rentrait fourbus et brûlés de soleil.

Puis il y avait eu l'arrivée de Martine qui avait bien failli naître sur le vieux

Sidi-Brahim qui nous ramenait en Algérie après l'armistice de 1940.

Lorsque je revins en Algérie en 1945, après quatre ans d'absence, j'eus du mal à reconnaître mon petit monde. J'avais laissé un écolier de onze ans, je retrouvais un candidat au bac. Danielle était devenue une petite fille de neuf ans, fine, élancée. Je conservais de Martine le souvenir d'un bébé de dix-huit mois que je ne reconnus pas dans cette petite boule de cinq ans adorant jouer avec son grand frère sur la plage de Surcouf, disparaissant sous les rouleaux de la mer, faisant surface à moitié suffoquée, bouche ouverte et riant aux éclats. On lui avait tant parlé de ce papa fantôme dont elle ne conservait aucun souvenir qu'elle m'accepta d'emblée dans ses jeux et dans son cœur.

Il fallut me refaire à cette vie familiale.

J'ai eu la chance d'avoir à mes côtés une femme courageuse et énergique qui sut élever magistralement mes enfants durant mes absences répétées. J'ai toujours été un aventurier et, quoi qu'il lui en coûtât, ma femme m'a laissé en toute liberté suivre ma vocation. Ce fut pour elle trop souvent un dur sacrifice.

En échange, notre vie familiale était réconfortante : un havre de paix après la tourmente. Et la gaieté de mon fils, l'enjouement de ses sœurs faisaient des heures que nous passions ensemble les journées les plus heureuses de notre vie.

L'été, nous nous réunissions tous pour les vacances de Chamonix. Encore trois mois de bonheur ! Les enfants me collaient aux pattes comme des arapèdes partout où je les entraînaient et, avec eux, j'ai gravi les principaux sommets de la vallée de Chamonix. Jean était devenu un grimpeur remarquable et me secondait dans mes prises de vues. Parfois il me semblait qu'ils auraient pu rechercher des compagnons de jeu de leur âge, mais ils ne se sentaient vraiment bien qu'avec leurs parents. Il faut dire que nous leur faisions une vie rêvée. Par nous ils avaient été initiés au ski, à la haute montagne, aux randonnées familiales à bicyclette, toutes choses réunies que bien peu d'enfants peuvent s'offrir en famille.

Mais les enfants grandissent vite. Lorsqu'on s'en aperçoit, on est déjà grand-père en espérance.

Durant ces quatre années, Jean était passé du stade d'écolier à Notre-Dame-d'Afrique à celui d'étudiant en lettres à Grenoble. Je ne crois pas que ce choix ait été particulièrement heureux car, après un échec à propédeutique, Jean nous confia que sa véritable vocation était l'aviation. Tout enfant, il avait rêvé d'être pilote, la guerre l'avait fortement marqué, sa chambre était pleine de gravures d'avions bombardiers ou chasseurs. Physiquement c'était un athlète fin et résistant sous des apparences fragiles. Bien qu'initié sur les pentes faciles de la Kabylie, il était rapidement devenu un skieur de compétition et avait représenté l'Afrique du Nord aux championnats de France à Val-d'Isère. Jean était un garçon doué, aimant la musique et les arts, écrivant des poèmes. Mais son destin l'entraînait vers l'aviation.

J'ai toujours accepté pour les miens qu'ils choisissent des voies difficiles ou dangereuses. Une vie ne vaut d'être vécue que si on la vit pleinement, si elle

permet à l'individu de s'accomplir. Jean voulait être pilote de chasse. On ne fit rien pour l'en détourner.

Pour être aviateur, au début des années 1950, il n'y avait qu'une solution, s'engager pour cinq ans dans l'armée de l'air. Ce qu'il fit.

Pour ce qui est de nos filles, l'une d'elles se détacha bientôt de la cellule familiale. À dix-huit ans, en 1952, Danielle épousait Georges Droz, camarade de collège de son frère. Il appartenait à une authentique famille de pieds-noirs. Son père a débuté comme notaire sur les hauts plateaux algériens et dans la Mitidja avant de devenir le premier notaire d'Alger. Sa grand-mère maternelle a connu Aurélie Picard, l'héroïne de *Djebel Amour*, à Laghouat, au début du siècle. Georges Droz, après ses études de droit à Paris, fera toute sa carrière dans le droit international privé. Il est devenu le secrétaire général de la Conférence de droit international privé et vit à La Haye depuis vingt-cinq ans. Sa femme trouve que la Hollande est un beau pays et les Hollandais des gens charmants. Cependant, comme le pays est un peu trop plat à son goût, elle rejoint chaque année avec plaisir son chalet de Chamonix pour de longues vacances prolongées.

Martine épousera dix ans plus tard à Chamonix, en 1961, Gérard Charoy, fils d'un cadre supérieur de l'industrie. Pour lui également, une grande partie de sa jeunesse s'est passée au Maroc, et ces jeunes couples ont gardé pour la terre d'Afrique du Nord un amour inconditionnel.

Notre union entre parents et enfants s'est continuée entre grands-parents et petits-enfants. J'ai eu la joie de les mettre tous les huit sur des skis et de pouvoir encore, maintenant que certains sont devenus adultes, les conseiller en matière d'alpinisme. Mais, s'ils me suivent toujours sur les sentiers de grande randonnée, ils m'ont largement dépassé pour les grandes courses. J'ai dû en effet renoncer à les guider en haute montagne. À mon âge, je n'ai plus le droit de conduire une cordée. C'est une terrible responsabilité que celle d'un guide de montagne. Ceux qui aspirent à exercer cette profession s'en rendent-ils compte ?

Alors, mes grands petits-enfants, je les confie à mes jeunes collègues de la Compagnie des guides de Chamonix, et je suis rassuré. Ils seront, l'expérience acquise, des alpinistes complets.

Parlons un peu de ces petits-enfants.

Danielle s'étant mariée très jeune, j'étais grand-père à quarante-sept ans ! Sophie est née à Chamonix en 1953, sa sœur cadette Emmanuelle est née à Nice, Olivier à Alger et Béatrice, la benjamine, à Chamonix. Tous sont désormais majeurs.

Sophie et Emmanuelle nous ont déjà donné deux arrière-petits-enfants : Charlotte et Olivia.

Martine Charoy a également bien travaillé en nous donnant quatre petits-enfants : Nathalie née à Paris, Jérôme et Stéphane nés à Annecy et la petite dernière, Marie, née à Londres.

Ne vous étonnez pas si j'ai fait construire depuis quelques années trois

chalets à Chamonix pour y abriter le clan – ou la tribu – Frison-Roche.

Mais revenons à mon fils Jean.

Bien noté à l'école des élèves pilotes de l'armée de l'air de Challes-les-Eaux, Jean fut sélectionné pour effectuer un stage dans les écoles de l'U.S. Air Force. Ses qualités de pilote l'avaient désigné pour la chasse.

En 1953, l'entraînement de nos futurs pilotes militaires, qu'ils soient bombardiers ou chasseurs, se faisait dans les bases américaines. Les escadres aériennes s'équipaient en avions à réaction. Pour la chasse française, il s'agissait de Vampire et d'Ouragan. Ces derniers formeront le premier maillon d'une chaîne sans cesse perfectionnée qui conduira au Mirage 2000 de l'an 1981.

De ce stage aux États-Unis, Jean devait rapporter des souvenirs diversifiés. Autant il avait été séduit par la gentillesse et la camaraderie des stagiaires rencontrés sur les différentes bases de Géorgie, du Texas et de l'Arizona où il avait effectué deux ans d'apprentissage, autant il avait été choqué par la ségrégation raciale qui lui interdisait, en dehors de la base aérienne, de fréquenter les pilotes noirs de son école. Ce qui l'avait surpris aussi, c'est la discipline rigoureuse observée dans l'armée américaine où les châtiments corporels, comparables à ce que l'on appelait autrefois la « pelote » dans nos bataillons disciplinaires, sont chose courante. Pour la moindre peccadille, la punition est dure : chargé d'un gros sac et revêtu de son lourd équipement de combat, l'élève doit, sous un soleil torride et pendant de longues heures, manœuvrer sous le commandement de sous-officiers gardes-chiourmes, d'autant plus hargneux qu'ils envient ces jeunes gens qui sortiront officiers des stages qu'ils suivent. Pourtant, ayant accepté la discipline, Jean devait convenir qu'on en sortait aguerri et physiquement prêt. Il passa brillamment ses examens.

La vie dans ces écoles apportait quelquefois des compensations joyeuses. Les stagiaires venus de différents pays formaient un mélange pittoresque. Il y eut des quiproquos célèbres qui firent la joie de l'escadrille.

Jean aimait conter l'anecdote suivante :

— Il y avait dans son stage cinq apprentis pilotes turcs parlant et comprenant très mal la langue anglaise, surtout lorsqu'elle est prononcée avec l'accent américain ; tous les ordres en vol, transmis par la tour de contrôle, l'étaient dans cette langue.

« Un jour donc, les cinq pilotes turcs décollent sur leurs avions à réaction d'entraînement. Ils pilotent en solo car ils doivent être prochainement "lâchés" définitivement. Pendant un instant, ils obéissent correctement aux ordres que l'instructeur leur transmet depuis la tour de contrôle. Tout à coup, ce dernier s'aperçoit qu'une fumée noire anormale et devenant à chaque seconde plus épaisse se dégage de l'avion de queue de la patrouille. Le feu est à bord ! Il lance immédiatement un ordre :

« Turkish pilot n° 5, your plane is in fire ! Jump ! in emergency ! »

« Son ordre ne semblant pas avoir été compris, il récidive :

“Turkish pilot, jump ! You got fire aboard !”

« Alors il assiste à un spectacle jamais vu sur une base américaine. Avec un ensemble parfait, les cinq pilotes sautent, abandonnent leurs appareils. Les corolles des parachutes s’ouvrent gracieusement et ils descendent lentement dans le ciel tandis que les avions s’écrasent dans la plaine brûlée de l’Arizona.

De retour en France, Jean, sorti n° 2 du stage, pouvait choisir sa base, soit Cambrai, Cognac ou Dijon. Il choisit Dijon car il savait que le groupe Alsace-Lorraine et l’escadrille Guynemer à laquelle il serait affecté recevraient très rapidement les premiers Mystère devant remplacer les Ouragan en service. Jean avait conservé toute sa passion pour l’alpinisme, et ses chefs l’encourageaient dans cette voie. Il entraînait régulièrement ses camarades dans les calcaires de la Côte-d’Or, aux rochers de Fixin. Il avait été également désigné pour suivre à Noël 1954 le stage de ski de Val-d’Isère afin de représenter son escadrille aux championnats militaires.

C’est à cette époque que je décidai de rentrer en France.

On aurait pu penser, car cette décision coïncidait avec la tuerie de la Toussaint dans les Aurès, que la gravité de l’événement avait provoqué cette décision. Il n’en était rien. Celle-ci était déjà prise depuis plus d’une année. Nous aimions l’Algérie comme si nous avions été d’authentiques pieds-noirs, et rien ne nous aurait obligés à la quitter si, comme je l’ai dit, depuis quelques années mon travail ne m’amenait à séjourner de plus en plus en France. D’autre part, je le répète, je n’étais pas d’accord, sur les événements tragiques qui ensanglantaient l’Algérie, avec mes chefs directs à *L’Écho d’Alger*. Je choisis donc de mettre fin à ma carrière de journaliste et je décidai de m’installer à Nice et d’y chercher un appartement. Nice, pensais-je, c’est une belle ville au bord de la Méditerranée, au climat comparable à celui d’Alger, et comme Alger au pied des montagnes. Bien sûr, la logique aurait voulu que nous nous installions à Chamonix. Mais ma femme n’aurait-elle pas de la difficulté, après dix-sept années d’Algérie, à s’habituer aux hivers sibériens de Chamonix ?

Je partis donc en détachement précurseur à la recherche d’un appartement. Au passage, je m’arrêtai à Dijon et j’arrivai sur le terrain militaire de Longvic, juste pour assister au retour de l’escadrille Alsace-Lorraine.

C’était une époque tragique pour la base de Dijon. En quelques mois, plusieurs avions Ouragan s’étaient écrasés au sol. Jean nous avait écrit qu’il avait perdu ainsi, la semaine précédant mon voyage, l’un de ses meilleurs camarades. Mais, fidèles à la glorieuse tradition de l’escadrille, les jeunes pilotes avaient repris l’air le jour même et, depuis, continuaient leur entraînement intensif.

Les trois appareils de la patrouille de Jean, atterrissant simultanément, vinrent se ranger en un alignement impeccable sur l’aire de stationnement qui leur était réservée. Les capots se soulevèrent, et Jean se dressa hors du cockpit, casqué, vêtu de sa combinaison de chasse, cuirassé de ses parachutes, comme un chevalier des temps modernes. J’avouerai qu’en cette minute je fus

particulièrement fier de lui.

Si j'étais fier, il était heureux, passionné par sa nouvelle existence. Le bonheur se lisait sur son visage. Excellent pilote bien noté de ses chefs, il était aussi, m'apprirent-ils, un animateur excellent. À la fois musicien, poète, alpiniste, tenant le livre de bord de l'escadrille et le couvrant d'annotations tantôt pleines d'humour, tantôt sereines et graves. Je sus que ses camarades l'aimaient sans restriction.

Ayant visité la base, conversé avec ses camarades de la chasse, je ne regrettai pas qu'il se soit dirigé d'instinct vers cette dangereuse carrière de pilote de chasse. Je venais de constater un fait : Jean, à vingt-trois ans, s'était accompli dans son destin.

Mon train partait pour Nice vers minuit. Je passai la soirée avec Jean et trois ou quatre de ses compagnons. Il se confia à moi. Il allait passer par l'école de l'air de Salon pour en sortir officier. La fin de sa carrière militaire, il l'envisageait déjà :

— Je serai pilote des glaciers !

À cette époque, Geiger, le fin pilote valaisan, avait inventé une nouvelle manière de voler, d'atterrir et de décoller. Il n'était pas nécessaire pour cela de disposer d'un terrain plat. Bien au contraire, Geiger se posait sur une pente très raide à la montée et décollait comme les oiseaux en se jetant dans la pente. Très simple, mais il fallait y penser !

— Il vole comme un aigle ! Tu vois ça, papa ! Être pilote sur nos glaciers de Chamonix !

Je montai dans mon wagon, baissai la vitre du compartiment. Il se tenait tout droit sur le quai, le bras levé en geste d'adieu. Je répondis à son salut affectueux jusqu'à ce que la mince silhouette s'effaçât dans la nuit.

Je ne le revis plus. Je ne le reverrai jamais plus !

21 décembre 1954. Le *Ville-d'Oran* trace sa route sur une mer déchaînée ; une véritable tempête s'est abattue sur le navire alors qu'ayant dépassé Minorque nous entrions dans le golfe du Lion.

Nous avions rendez-vous à Chamonix pour y passer les fêtes de Noël en famille. Pour cela, Jean avait renoncé à son stage de ski à Val-d'Isère et il devait nous rejoindre. On se faisait une joie de ces retrouvailles.

Il peut être minuit. Le bruit de la tempête m'a réveillé. Des coups discrets sont frappés à la porte de ma cabine. On insiste. Je descends de ma couchette, titubant d'une paroi à l'autre tant le navire roule et tangue. Le hurlement des vagues déferlantes est si puissant qu'il traverse les parois du navire et parvient jusqu'ici. Depuis l'aventure de l'*Istanbul* et le naufrage du *Lamoricière*, je sais la violence d'une grande tempête en Méditerranée. L'inquiétude commence à me tourmenter. J'ouvre péniblement la porte. Un officier est là, debout, visage grave, sa casquette galonnée à la main. En le voyant, ma première pensée est : « Le navire est en danger ! » Je la rejette immédiatement. Le *Ville-d'Oran* est un solide paquebot qui a fait toute la guerre transformé en croiseur auxiliaire ; il peut supporter n'importe quel gros

temps.

— Le commandant vous prie de venir dans sa cabine ! me dit l'officier.

— Que se passe-t-il ? dis-je, la gorge serrée.

Il ne répond pas ; l'angoisse me noue les tripes. On ne réveille pas sans motif un passager à une heure aussi indue. Je n'insiste pas, je le suis. On longe les coursives bras écartés, comme des hommes ivres, pour résister aux coups de roulis de plus en plus violents. Là-haut, derrière la passerelle, dans sa cabine d'acajou et de cuivre, le commandant m'attend. Je l'interroge du regard.

— Soyez courageux, monsieur Frison-Roche, j'ai une très mauvaise nouvelle à vous apprendre.

Je pâlis et immédiatement je pressens le pire.

— Mon fils...

— Son avion s'est écrasé au cours d'un exercice.

Je reste sans voix, la gorge nouée. Je voudrais encore espérer, mais je sais que c'est inutile. Il se passe un grand moment silencieux. Le commandant respecte ma douleur, il sait qu'en de pareilles circonstances aucun mot ne peut atténuer une peine aussi profonde. Mes pensées m'ont entraîné très loin, je reviens sur terre, je veux savoir.

— Comment cela est-il arrivé ?

— Je l'ignore. Votre ami d'Alger, Camille Stupfler, m'a prévenu par radio, sans donner de détails.

Camille Stupfler dirige l'agence de la Transatlantique à Alger.

— C'est tout ce que je sais, s'excuse le commandant. Je suis désolé. Acceptez mes condoléances. Mon second va vous raccompagner.

Devant la porte de ma cabine, j'hésite. Ma femme dormait et ne s'est pas aperçue de mon absence. Notre fille Martine dort dans une cabine mitoyenne. Vais-je détruire en une seconde le bonheur de toute une vie ?

— Reposez-vous dans cette cabine vide, me conseille l'officier en second, il sera toujours temps, demain matin, d'apprendre la triste nouvelle à votre épouse.

Je le remercie et, seul dans cette cabine anonyme, je sanglote. Minutes épouvantables où les éléments accompagnent ma peine. Les membrures du bateau gémissent, les coups de boutoir de la tempête claquent sur la coque comme des explosions d'obus. Je ne peux plus supporter ma solitude. Quand je retourne dans notre cabine, ma femme se réveille en sursaut, voit mon visage en larmes, mes traits bouleversés, et sur le moment, elle aussi pense au naufrage. Hélas ! c'est pire qu'un naufrage, c'est la fin du bonheur, de notre bonheur familial. Je cherche mes mots, je me jette dans ses bras :

— Jean ! Jean s'est tué hier au cours d'un exercice.

— Non ! Non ! ce n'est pas possible. Dis-moi que ce n'est pas vrai !

Elle est comme pétrifiée, puis la réaction se fait, violente ; elle éclate en sanglots, s'agenouille au pied de sa couchette et prie, prie, cherchant dans sa foi profonde les mots qui délivrent et qu'elle ne trouve pas.

Nous pensons à Martine qui dort calmement à côté de nous, encore inconsciente et heureuse. Comment réagira-t-elle à la mort impensable de son grand frère bien-aimé ?

Le lendemain matin, nous approchons des côtes de France. La tempête s'est apaisée, les falaises de Cassis, les îles calcaires de Ratonneau et Pomègue, le château d'If se détachent comme des icebergs laiteux sur l'horizon terrestre. Accoudé à la rambarde, tendu, presque inconscient de douleur, je regarde sans le voir ce paysage que je connais si bien. Naguère, à la première heure du jour, lorsqu'il était enfant, Jean venait s'accouder à mes côtés et il fallait que je lui explique les îles, les caps. On regardait les mouettes danser un ballet autour du bateau, et déjà, en pensée, la terre se modifiait ; on s'imaginait là-haut, dans nos montagnes.

Pourquoi faut-il que le destin soit si cruel ! Mourir à vingt-trois ans, est-ce logique ?

Nous avons débarqué à Marseille. Le flot des passagers s'écoulait par l'échelle de coupée, des cris joyeux s'échangeaient du quai jusqu'aux différents ponts gorgés de monde. On était seuls, perdus dans notre douleur. Autour de nous, la vie continuait, mais pour nous elle s'était arrêtée. Des amis fidèles nous attendaient. Ils accomplirent pour nous les formalités du débarquement, nous firent prendre place dans le train paquebot. L'après-midi, nous étions à Dijon. Sur le quai de la gare, le haut-parleur grésillait : « M. Frison-Roche est prié de se rendre à la salle d'attente des première classe. M. Frison-Roche est... »

Je n'eus pas cette peine. Deux amis de Jean m'avaient reconnu. Le commandant de Royer, son chef, et l'aumônier du groupe Alsace-Lorraine nous attendaient, et tout de suite nous avons pu faire une prière dans la chapelle ardente où le veillaient ses camarades.

Le lendemain, la tempête sévissait sur terre. La messe de l'aumônier fut dite dans un des hangars métalliques de la base. Les tôles des parois frappées par le vent claquaient, se détendaient, gémissaient, accentuant le drame douloureux que nous vivions. C'est dans ce climat d'apocalypse que nous avons pris en convoi la direction de Chamonix. La neige nous a surpris alors que nous gravissions les Montées Pélissier. Les voitures patinaient, il a fallu pousser aux roues, et nous sommes arrivés avec peine au dernier rendez-vous. Jean a passé cette nuit dans la très vieille maison de famille, aux murs si épais que les bruits de l'extérieur n'y parviennent pas.

Le lendemain, les routes étaient impraticables et disparaissaient sous un mètre de neige fraîche. L'école militaire de haute montagne mit à notre disposition le traîneau tiré par un mulet avec lequel elle assurait son ravitaillement. Un drapeau tricolore recouvrait le cercueil de Jean qui glissait doucement et sans bruit, dans cet attelage montagnard qu'il aurait aimé, vers le cimetière au pied des aiguilles et des glaciers témoins des ascensions heureuses de sa trop brève jeunesse.

Ma femme prit une décision courageuse :

— Nous vivrons comme avant. On parlera de lui comme s'il était présent. On ne s'enfermera pas dans notre douleur, on portera le deuil dans notre cœur. On fera cela pour que la vie continue à la maison dans le cadre familial qu'il aimait tant.

Notre peine est immense, notre deuil cruel, mais notre consolation est de savoir avec certitude que Jean a vécu comme il avait voulu vivre. Chez nous, l'aventure et le goût du risque font partie de la vie toute simple que nous menons. Nous les avons acceptés avec tout ce qu'ils représentent. La vie de Jean a été brève. Il l'a réalisée pleinement. Il est mort heureux !

Bien sûr, il y a nous, nous qui restons. Pouvons-nous l'oublier ?

Pendant des mois nous marcherons dans un tunnel.

Il nous fallait du courage car, trois mois avant la mort de Jean, Martine et son guide avaient échappé de peu à la mort au cours de l'ascension de l'aiguille du Peigne, très belle escalade rocheuse d'altitude modeste : 3192 mètres, mais aérienne et difficile.

Martine, comme ses aînés, avait déjà fait de nombreuses courses avec moi et c'était la première fois que son père ne l'accompagnait pas. J'avais en effet été gravement blessé, l'hiver précédent, en disputant les championnats d'Algérie de ski, et une cheville totalement délabrée m'avait tenu immobilisé toute l'année. Martine venait d'avoir quatorze ans ; comme cadeau d'anniversaire je lui avais promis une belle course avec guide, et j'avais choisi sans hésitation Fernand Tournier, mon vieil ami et fidèle compagnon de montagne, dont le calme, la technique et le sang-froid étaient légendaires. Avec lui, pas d'inquiétude à avoir.

Martine et son guide partirent donc par la première benne du téléphérique de l'aiguille du Midi qu'ils quittèrent au Plan de l'Aiguille pour entreprendre l'escalade.

Ce même jour, je devais accompagner à Genève mon ami Contou, directeur littéraire des éditions Arthaud, avec qui j'avais travaillé sur un manuscrit. Il faisait « grand beau » et ma femme avait décidé de nous accompagner.

Comme nous quitions Chamonix en voiture au début de l'après-midi, des rumeurs nous parvinrent, imprécises et alarmantes : une cordée était en difficulté à l'aiguille du Peigne et appelait à l'aide. Bien que je fusse sans inquiétude – pour Fernand Tournier, l'ascension du Peigne était une course d'entraînement –, je passai prendre des nouvelles à la gare de départ du téléphérique où se rassemblait la caravane de secours. Là aussi, les renseignements qui me furent donnés étaient flous. Les uns parlaient d'une cordée d'amateurs, les autres disaient qu'il s'agissait d'un guide avec une étrangère. Je hasardai :

— Et si c'était Fernand Tournier ?

— Penses-tu ! On le saurait déjà !

C'était absurde, en effet, et je n'insistai pas.

Je partis donc pour Genève mais, au fur et à mesure que nous nous éloignions de Chamonix, l'angoisse s'infiltrait en moi, que j'essayais de

rejeter. Avec Fernand, pensais-je, rien ne pouvait arriver ! S'il y avait eu un accident, on m'aurait averti... Toutes les raisons possibles d'espérer, je les invoquais sans pouvoir cacher à ma femme un trouble qui ne faisait qu'augmenter.

Au retour, on s'arrêta à Bonneville. Nous voulions savoir, n'être plus dans cette incertitude qui nous rongait les sangs.

— Je vais téléphoner à la maison, dis-je. À cette heure-ci, les caravanes doivent être redescendues, on aura des nouvelles...

Ma belle-mère était au bout du fil. Notre ami commun, Philippe Payot, lui avait apporté les dernières nouvelles. Oui, c'était bien Fernand Tournier et Martine qui avaient eu un accident.

— Grave ? demandai-je dans un souffle.

— Ils sont blessés mais leur vie n'est pas en danger. On les redescend en ce moment.

J'abrégai la conversation.

Je conduisis à une allure folle jusqu'à Chamonix et me rendis directement à la gare de départ du téléphérique où régnait une grande animation. Une caravane de secours était déjà arrivée. Philippe Payot vint vers moi :

— Martine est à l'hôpital. Elle a pu en grande partie descendre par ses propres moyens. Elle s'en tire bien.

— Et Fernand ?

— Il est plus gravement atteint. Une fracture du fémur. La caravane qui le redescend n'est pas encore arrivée au Plan de l'Aiguille.

Je levai les yeux. Là-haut, les aiguilles s'étaient encapuchonnées et la neige « descendait ». Pourvu que les sauveteurs puissent arriver au bas de la paroi avant la nuit qui vient si vite en septembre.

À l'hôpital, Martine geignait, la tête entourée de bandelettes, le visage tuméfié, méconnaissable. Il paraît qu'elle m'avait appelé durant toute la descente, ne comprenant pas que son papa ne soit pas à ses côtés. Le médecin me rassura. Elle n'avait aucune fracture, mais elle avait été terriblement contusionnée par sa chute, et son corps était couvert d'hématomes. Cependant, il fit toutes les réserves qui s'imposent quand il s'agit d'un traumatisme crânien.

Plus tard, porté sur un brancard, Fernand Tournier arriva lui aussi à l'hôpital. Il avait un fémur brisé et souffrait beaucoup. Il avait été descendu à dos d'homme tout le long de la paroi du Peigne. Son sauvetage avait duré six heures.

Quand il me vit, des larmes jaillirent de ses yeux et, malgré ses souffrances, son premier mot fut pour s'inquiéter de Martine.

— Et Martine, comment est-elle ? Elle a été si courageuse.

Je le rassurai et il entra en salle d'opération.

Par lui et en interrogeant les guides de la caravane de sauvetage, je réussis plus tard à reconstituer le drame.

Ils étaient arrivés à dix mètres sous le sommet de l'aiguille et la course

avait été menée rondement. Martine avait escaladé sans se faire tirer les pénibles cheminées du Peigne, notamment la dernière qui se termine sous le sommet par une fissure surplombante de quelques mètres de hauteur. C'est le dernier pas, le plus délicat, qui permet d'arriver à l'arête terminale. Au pied de la fissure, se trouve une petite plate-forme où deux personnes peuvent tenir debout ; elle sert de relais. Le guide avait mis de l'ordre dans leur corde d'attache de vingt mètres ; il en avait fait un rouleau d'une quinzaine de mètres sur lequel il avait dit à Martine de s'asseoir et de ne plus bouger. Pour franchir le dernier passage, il s'était auto-assuré, en ne gardant que la longueur de corde estimée suffisante pour arriver au prochain relais sur l'arête ; deux tours morts autour d'un becquet de rocher le retiendraient en cas de dévissage.

Au moment où il allait se rétablir au sommet de la fissure et franchir le léger surplomb, il avait été brusquement tiré en arrière, comme si sa corde s'était coincée, et il avait basculé dans le vide vertical de la facette sud du Peigne. Il avait fauché au passage Martine, qui avait été projetée dans la cheminée de la voie normale. Elle avait dégringolé d'une quinzaine de mètres, et sa chute avait été enrayée par la corde tendue entre elle et le relais de la plate-forme.

La situation était critique. Sur une dalle sans prises, Fernand gisait la tête en bas, le fémur brisé. Il lui fallut un très long moment pour se redresser et retrouver une position normale. Par bonheur, les tours morts de la corde avaient doublement rempli leur office. Il était suspendu dans le vide, mais incapable de se tirer d'affaire tout seul. Martine n'était plus sur la plate-forme. Il l'appela avec angoisse. Une petite voix calme lui répondit et, à sa stupeur, il vit émerger de la cheminée Martine ; elle s'était détachée et avait remonté sans assurance les quinze mètres de cette escalade athlétique. Elle avait le visage en sang et paraissait inconsciente.

Fernand craignit qu'elle ne tombât à nouveau. Il fallait absolument qu'elle s'encordât. Au prix d'efforts surhumains, il réussit à retirer de son sac à dos la corde de rappel, à en dénouer l'écheveau, à lancer une extrémité à Martine en lui demandant de s'encorder. Un dialogue tragique s'engagea entre le vieux montagnard grièvement blessé et Martine encore presque une enfant.

— Prends cette corde, Martine ! Attache-toi. Tu sais bien t'encorder ?

Bien sûr qu'elle savait faire un nœud d'attache, c'est la première chose que je lui avais enseignée, mais elle ne comprenait pas.

— On va mourir, Fernand ?

— Attache-toi vite, as-tu compris ? Attache-toi !

Il sentait venir le moment où lui-même allait sombrer, pantin inerte pendu au bout de sa corde, et elle, têtue, ne voulait pas s'encorder.

— Pourquoi s'encorder puisque nous allons mourir ?

Il la rudoyait de sa grosse voix, la suppliait.

Pour lui faire plaisir, sans doute, elle passa le nœud autour de sa taille. Fernand, malgré sa situation précaire, réussit à faire un lancer de corde

derrière une lame de rocher. Qu'importe ce qui pouvait dès lors arriver : Martine était assurée.

Alors, Fernand appela au secours et le miracle se produisit.

Trois cordées gravissaient une aiguille voisine, l'aiguille des Pèlerins, par la difficile arête Greuter qui domine le couloir du Peigne. Trois cordées conduites par trois jeunes loups de la Compagnie des guides de Chamonix : Marcel Burnet, Georges Belin et Louis Ravanel. Une quatrième suivait, menée par Joseph Burnet, le frère de Marcel. Ils entendirent les appels de Fernand et réalisèrent la gravité de la situation.

À vol d'oiseau, la distance est insignifiante entre l'arête des Pèlerins et le milieu du couloir du Peigne, cinquante mètres peut-être, mais qu'il faut traverser à l'horizontale par des plaques verticales et verglacées. Passage qui n'a encore jamais été tenté !

L'un d'eux ayant réuni en une seule cordée les clients de ses camarades les redescendit jusqu'au bas de la paroi, puis il alla donner l'alerte à la gare du Plan de l'Aiguille. Les trois autres, prenant des risques très grands, traversèrent presque sans assurance les dalles et atteignirent le couloir central au lieu-dit la Trifurcation, d'où ils purent s'élever directement jusqu'au lieu de l'accident.

Le sauvetage commençait. Martine était dans un état second, mais elle n'avait aucun membre brisé. Elle se laissa docilement encorder, puis redescendit normalement, bien assurée par l'un des sauveteurs. Par contre, les autres eurent énormément de mal à tirer Fernand Tournier de sa dangereuse position. Il fallut le ramener sur la plate-forme du lieu de l'accident, faire une attelle d'urgence, puis commencer l'interminable descente en rappels successifs, le blessé étant porté à dos d'homme. Le mauvais temps avait rejoint les sauveteurs et la neige commençait à tomber. Le lendemain, les aiguilles étaient recouvertes d'une épaisse couche de neige et il est certain qu'une nuit passée dans ces conditions aurait été fatale aux deux blessés.

De Chamonix, de nombreux guides étaient montés en renfort. Ils rejoignirent Georges Belin et Martine au-dessus de la rimaye et relayèrent le guide. Sur son brancard, Martine s'étonnait :

— Où est mon papa ? Mon papa va venir et on sera sauvés !

Pauvre papa qui ignorait tout du drame et qui, pour une fois dans sa vie, avait confié ses enfants à une tierce personne. Pauvre Fernand Tournier, guide irréprochable et de si grande expérience !

Il conserva de cet accident une infirmité qui lui interdit désormais les grandes courses.

Martine resta en observation quelques jours à l'hôpital. Elle n'avait subi aucun traumatisme crânien et, malgré d'énormes hématomes, elle se rétablit assez vite.

J'ajouterai que cet accident ne l'a pas marquée, elle a par la suite recommencé à grimper et est devenue une alpiniste expérimentée, aussi forte en rocher qu'en terrain mixte.

Extraordinaire hasard, l'accident avait eu lieu juste à l'endroit où, en 1937, j'avais moi-même fait sans dommage un saut de douze mètres dans la face nord du Peigne. Depuis, ma femme n'a jamais voulu que nos autres enfants retournent à l'aiguille du Peigne.

Martine rentra à Alger, la tête entourée de bandelettes, comme une momie.

Trois mois plus tard, Jean se tuait dans le ciel de Dijon. Triste, triste année !

Il fallait repartir avec courage dans la vie de tous les jours, maîtriser l'adversité. Sortir du tunnel !

CHAPITRE XIV

Cette année 1955 commença dans la mélancolie. Ma femme et moi nous remettions difficilement du choc éprouvé par la mort de Jean. Un grand vide s'était fait en nous. On conservait de notre fils le souvenir d'un jeune homme souriant, plein de vie, bien dans sa peau.

Depuis, vingt-sept ans ont passé mais, lorsque nous pensons à lui, c'est sous les traits de cette jeunesse éternelle, qui est désormais la sienne, que nous le revoyons. Sa photo ne nous a pas quittés et contribue à entretenir cette ferveur irréaliste. Parfois je rencontre des hommes mûrs qui me paraissent très âgés et qui avaient été ses compagnons de jeu ou d'études, et tout à coup je me dis : « Jean aurait cinquante ans ! » Je me refuse à le croire. Non, pour nous, Jean aura toujours vingt-trois ans !

Mélancolie accentuée par notre décision irrévocable de quitter l'Algérie. C'est fait, nous irons à Nice ! On déménagera après l'année scolaire, et il nous reste encore six mois à passer sur cette terre d'Afrique du Nord où nous avons connu tant de joies, tant d'amis sincères. En retrouverons-nous d'autres là où nous avons décidé de nous installer ? Et quelle tristesse aussi d'abandonner un pays où deux communautés complémentaires auraient pu vivre en bonne harmonie, et qui se trouvent désormais à la veille de la sécession !

J'ai la nostalgie des grands espaces sahariens ; eux seuls, me semble-t-il, pourraient apporter un peu d'apaisement à ma trop grande peine. Ma femme le comprend si bien que, lorsqu'un de mes amis, Gérard Prohom, m'annonce son prochain départ pour l'A.-O.F. et le Niger où il dirige l'agence Citroën et la compagnie Transafricaine, c'est elle qui me conseille :

— Tu devrais partir avec lui. Tu as besoin de réagir. Ce voyage te fera du bien.

Gérard Prohom a décidé de se rendre d'Alger à Niamey en 2 CV Citroën par Tamanrasset, Agadès, Zinder, Birni n'Konni et Dosso : cinq mille kilomètres de désert et de savane ! Une piste transsaharienne défoncée par les lourds camions. Mille kilomètres entre Tamanrasset et Agadès dans une zone de fech-fech dont on ne peut prédire que notre petite voiture sortira vainqueur.

Gérard et moi ne comptons plus nos voyages sahariens à bord de voitures tout-terrain ou de lourds camions, mais faire traverser la moitié de l'Afrique à une petite 2 CV était encore en 1955 un projet difficile et un peu utopique.

C'est une voiture de série, de 325 centimètres cubes de cylindrée, carrossée en fourgonnette, sur laquelle rien n'a été modifié. On a simplement ajouté, et c'est une nouveauté, un large ski métallique qui recouvre hermétiquement tout le dessous du bloc-moteur jusqu'au caisson de la carrosserie. Ainsi caréné, notre véhicule, même s'il rencontre de trop profondes ornières, pourra glisser

sur les frayées sans dommage pour le bloc-moteur. La préparation la plus délicate sera l'équilibrage du poids transporté et des passagers. Le maximum est de 250 kilos, comprenant le poids du chauffeur et d'une roue de secours, moins l'essence. Il faut donc enlever de ce chiffre le poids du passager, et, comme je pesais à l'époque 85 kilos, il ne nous restait plus que 165 kilos pour l'essence, l'huile, les pneus de rechange, les pièces détachées, les outils, le matériel de camping, la nourriture et les bagages personnels. Encore fallait-il calculer l'augmentation possible de la consommation d'essence lorsque nous aborderions, après Tamanrasset, les sables mous, le fech-fech et autres pièges de la piste. Nous aurions alors mille kilomètres à parcourir avec un seul gîte d'étape à mi-chemin : In Guezzam, où nous savions trouver de l'eau et du carburant. Finalement, nous embarquâmes soixante litres d'essence, cinq litres d'huile, cinquante-cinq litres d'eau, et des provisions de secours pour cinq jours. Pas de tente, naturellement ! Je n'en ai jamais utilisé au Sahara où le sac de couchage suffit amplement.

À cela devait s'ajouter, précaution indispensable, le matériel de désensablement. Deux échelles d'acier me paraissaient trop lourdes et il n'était pas question d'emporter, comme pour un camion, les fortes tôles utilisées pendant la guerre pour préparer les pistes d'atterrissage. J'avais assez d'expérience pour savoir que très souvent le conducteur qui s'est sorti d'un ensablement doit rouler très loin, jusqu'à ce qu'il trouve du sable ferme pour s'arrêter. Dans ce cas, son compagnon doit charrier les tôles sur de longs parcours avant de le rejoindre. Nous découpâmes donc dans des rebuts de carrosserie d'autocars quatre planches de deux mètres, en tôle d'aluminium, ultra-légères et souples. Elles répondirent exactement à ce que nous attendions d'elles. Un seul homme pouvait facilement les porter toutes les quatre sur son épaule et, mises bout à bout, elles permettaient d'alterner un véritable chemin de roulement sans perte de temps.

C'est avec un grand soulagement que je quittai Alger et pris une nouvelle fois la route du Sud.

Les souvenirs de mes anciennes expéditions au Sahara m'accompagnaient et j'aurais pu faire la route les yeux fermés, rien qu'en me fiant aux odeurs parfumées des gorges de la Chiffa, à la fraîcheur du vent d'est sur les hauts plateaux, aux aboiements des chiens lorsque la route longeait un douar aux mechtas enfouies derrière des barrières de figuiers de Barbarie.

Je passe sur nos étapes habituelles : Djelfa, Laghouat, Hassi Fahl, El Goléa où l'on fit la révision aux mille kilomètres d'une voiture neuve. Depuis Ghardaïa, nous roulions sur une piste caillouteuse, par places encombrée de barkanes de sable apportées par le vent. On fit notre premier bivouac avant la montée du Tademaït. Quelques racines de jujubiers alimentèrent un petit feu et, sur trois pierres, je fis cuire la chorba des Sahariens. Le calme était absolu, on rêvait sous les étoiles, une immense paix était descendue en nous. Deux gerboises peu farouches vinrent grignoter les miettes de pain que nous leur lancions. À la fin du repas, elles mangeaient dans notre main.

Dès le début du plateau rocailleux du Tademaït, nous devions découvrir ce qui, au cours de notre raid, allait nous causer de graves ennuis. Les 2 CV de l'époque étaient équipées de pneus X à flancs métalliques souples ; si leur semelle était excellente dans le sable mou, les flancs ne résistaient pas aux nombreux silex enfouis dans le sable. Si bien que, tout au long de ce voyage, nous dûmes nous ravitailler en pneus et en chambres à air, malgré les trois roues de secours dont nous disposions au départ.

Cet inconvénient mis à part, notre route se continua sans incidents notables jusqu'à Tamanrasset, avec des bivouacs rudimentaires comme nous les aimions. Parfois, lorsque la lune était belle, nous roulions la nuit et le paysage saharien prenait alors un aspect irréel. C'est ainsi qu'en pleine nuit, et sans prévenir Gérard, je m'arrêtai en un lieu que je connaissais bien : Tiratimine, au sud d'In Salah, à l'entrée du massif montagneux du Mouydir.

— On baraque ici ? me dit-il.

Baraquer, en jargon de méhariste, signifie faire s'agenouiller son chameau, et par extension s'applique à tout arrêt volontaire, à tout bivouac.

— Non ! On continue. Mais j'ai quelque chose à te montrer.

Malgré une belle lune, la paroi rocheuse vers laquelle nous nous dirigeâmes, à quelques dizaines de mètres de la piste et en contrebas, était plongée dans l'ombre. Lorsque j'arrivai à moins d'un mètre de la dalle de granit, je dardai sur elle le faisceau d'une torche électrique. Gérard poussa un oh ! d'étonnement.

Dans le cercle lumineux que je promenais sur la paroi, apparaissaient de nombreuses gravures d'iratimen, ces sandales larges et plates des Touaregs. Il y en avait partout. Certaines, malheureusement, avaient été brisées par des vandales ayant cherché à détacher de la roche ces signes gravés du néolithique saharien. Figuraient également sur cette dalle des caractères tfinars, des caractères coufiques, marquant ce lieu de passage, depuis des millénaires, sur la piste du Mouydir.

Ainsi le Sahara réserve-t-il à ses initiés des découvertes inattendues ! N'est-il pas le plus grand musée du monde ?

Notre vaillante petite 2 CV traversa en souffrant les gorges d'Arak. Nous nous arrê tâmes juste quelques instants au bordj pour faire de l'eau. Plus haut, dans le grand cañon, les traces de vie secrète éclataient partout le long de l'oued qui avait coulé récemment : traces de chameaux, de chèvres, de gazelles, de mouflons et, moins fréquentes, de guépards. Un an auparavant, au même endroit, montant au Hoggar avec Brouty, nous avions dérangé un cinhyène, fauve très rare sous ces latitudes et en voie de disparition.

C'est un peu après la gara de Tesnou, là où avait commencé mon aventure saharienne en 1935, que je pus réussir un coup de fusil assez rare. Je le dis tout de suite, je ne suis pas un chasseur. Et, si j'ai tué au Sahara des gazelles, c'était toujours pour nourrir ma caravane. Toutes les fois que mes guides voulaient se charger de ce ravitaillement, je les laissais faire. Ils étaient d'ailleurs d'extraordinaires pisteurs et faisaient une approche qu'aucun

Européen n'aurait su négocier, arrivant en terrain découvert jusqu'à moins de cent mètres des gazelles, qui sont parmi les animaux les plus craintifs du monde. Craintifs mais malheureusement trop curieux.

Comme nous venions de dépasser Tesnou et que nous foncions sur un reg bien uni et stable vers la gara d'In Ekker, énorme dôme granitique aux flancs desquamés par la sécheresse, Gérard aperçut à notre droite et à environ cent mètres une gazelle immobile, tête haute, qui, très curieuse, regardait rouler sans inquiétude notre véhicule. La gazelle a peur de l'homme. En revanche, le bruit du moteur et la vue d'une carrosserie ne l'effraient pas mais l'intriguent. Elle s'était donc arrêtée et nous regardait venir.

— On la tire ! dis-je à Gérard. On fera préparer les cuissots par le cuisinier de Tam, et ça nous fera de la viande fraîche pour les étapes suivantes.

Sans arrêter le moteur, je me glissai derrière la 2 CV et armai la carabine légère que j'avais emportée : un fusil de guerre italien 6 millimètres à tir tendu, avec baïonnette incorporée dans la crosse et formant trépied. Une arme de combat rapproché qui ne comporte pas de hausse. Je visai soigneusement le défaut de l'épaule et, du premier coup, réussis à abattre l'antilope. Nous nous approchâmes pour relever notre proie et quelle ne fut pas ma stupéfaction lorsque je vis que j'avais tué non pas une gazelle mais deux ! Le mâle et la femelle se tenaient flanc contre flanc, et leurs deux silhouettes se confondaient en une seule. Ma balle douée d'une grande force de pénétration les avait transpercés de part en part. Nous nous trouvions devant une gazelle de trop ! Ce qui aurait dû réjouir un chasseur m'attristait.

Il me fallut vider les deux bêtes, car la chaleur était très forte, et leurs dépouilles, suspendues aux flancs de la 2 CV, se boucanèrent très rapidement au soleil.

On fit une arrivée discrète à Tam. L'une des gazelles alimenta la popote ; l'autre, bien cuite à la façon d'un méchoui et ayant bénéficié d'une injection d'huile dans les veines fémorales, nous procura deux cuissots savoureux pour les étapes suivantes.

À Tamanrasset, mon ami Coquet, mécanicien hors pair et saharien de plus d'un quart de siècle, révisa notre voiture et nous mit en garde contre les cent premiers kilomètres au sud de Tam. Le franchissement sur quarante kilomètres des sables mouvants de l'oued Tedjerine, ravagé par les crues, serait difficile.

— Il faudra vous alléger au maximum ! nous conseilla-t-il.

Facile à dire lorsqu'on a déjà réduit le chargement au minimum indispensable pour aborder cette traversée de mille kilomètres où les sables du Tedjerine, les dunes et le fech-fech de Laouni constituent des obstacles très sérieux. Sur cette partie du parcours, de nombreux drames ont eu lieu. Lorsqu'ils ne se soldaient que par la perte d'une voiture, c'était le moindre mal. Hélas ! beaucoup d'automobilistes inexpérimentés s'y sont égarés et sont morts de soif. Il y eut une époque tragique de l'après-guerre où de nombreux émigrants anglais cherchaient à rejoindre l'Afrique du Sud. Des familles

entières s'entassaient à bord de camions achetés aux rebuts militaires qu'ils surchargeaient de leur pauvre mobilier, et tentaient ainsi la traversée de l'Afrique. Très peu arrivèrent au paradis dont ils rêvaient. Ils encombrèrent, durant près d'une année, les relais sahariens, épaves humaines rejetées par le gouvernement britannique, n'ayant plus de nationalité puisqu'ils avaient choisi le statut d'émigrants. Leur sauvetage et leur rapatriement posèrent de graves problèmes politiques et humains au gouvernement français.

Le soir, chez Lherpinière, l'hôtelier de Tamanrasset, nous rencontrons au bar, où se réunissent Sahariens et touristes, un colonel de l'armée belge se rendant au Congo. Je le connais de nom, il a déjà pris part à plusieurs rallyes « Alger-Le Cap » et possède une incontestable expérience de la piste. Il convoie cette fois une puissante voiture Volvo qu'il doit livrer à Léopoldville. Depuis le dernier rallye, la piste qui avait été refaite pour la circonstance a de nouveau été abîmée. Les crues, le vent de sable, le passage de lourds camions l'ont modifiée à un point tel que l'itinéraire est devenu un véritable parcours tout-terrain plein de chausse-trapes, rendu encore plus difficile par la destruction des chaussées et des radiers et le bouleversement des sols provoqué par les frayées profondes des poids lourds.

Le colonel examine avec curiosité notre petit véhicule. Il est à la fois admiratif et sceptique.

— Si je ne vous connaissais pas, me dit-il, je vous déconseillerais de partir. Puis-je vous aider ? Je crois que nous devrions voyager ensemble, tout au moins sur les premiers cent vingt kilomètres. On s'attendrait. Je pourrais vous dépanner si besoin était.

Sa proposition est accueillie de grand cœur.

— Si vous pouviez simplement nous décharger d'une quarantaine de kilos dans le Tedjerine, lui dis-je, je crois que notre voiture se tirerait très bien d'affaire.

— Qu'à cela ne tienne, ma Volvo peut emporter 600 kilos de charge utile, et j'en ai à peine 300.

Aussitôt dit, aussitôt fait. Jerricanes d'essence, provision d'eau changent de véhicule. Les ressorts de la 2 CV se détendent. Nous ne gardons pour le passage difficile qu'un sac de dattes, une guerba d'eau, le matériel et les outils.

Nous quittons Tamanrasset au début de l'après-midi. Dès le départ, la piste se faufile avec effort dans le chaos rocheux ; elle est ravinée, caillouteuse, mauvaise, malgré un excellent tracé. Le paysage est bouleversant, le désert pétré serre le cœur. On franchit des défilés entre des parois de rochers brûlantes où, de temps à autre, le feuillage gris-vert d'un acacia thala tempère la rudesse de cette nature en deuil.

Les Belges nous rejoignent au kilomètre 60, à l'entrée de l'oued Tedjerine. Leur voiture chaussée de gros pneus tout-terrain est passée sans encombre.

Nous abordons l'oued Tedjerine : quarante kilomètres de sable meuble constamment charrié par les crues dans le lit d'un oued large de deux cents

mètres, encaissé entre des parois rocheuses qui ne permettent aucune échappée. Une multitude de traces, des frayées, des ornières laissées par les nombreux ensablements qui nous ont précédés exigent du conducteur une grande connaissance du terrain. Nous les franchissons avec beaucoup de difficultés. L'oued a été ravagé par les dernières tornades de l'automne, la piste est inexistante, un nouveau lit s'est creusé. Nous nous ensablons souvent mais, l'expérience aidant, nous réussissons à nous sortir d'affaire tout seuls.

La gorge de Tedjerine traversée, la piste réapparaît, tracée toute droite jusqu'à l'horizon sur un reg plat et uni.

— Je vous attendrai au kilomètre 120, au pied de la gara noire. On passera la veillée ensemble, nous dit le colonel qui disparaît à toute vitesse, traçant derrière lui une comète de sable et de poussière.

Je relaie Gérard au volant. La piste est devenue très belle. Un radier comble les dépressions, mais la présence de nombreux cailloux, aux angles coupants comme des rasoirs, nous incite à modérer l'allure. C'est tentant de rouler vite, mais au Sahara il n'y a qu'une règle : être peu chargé, rouler longtemps et lentement.

J'ai la vieille habitude de lire et d'interpréter les traces. À un moment donné, je vois que tous les véhicules qui nous ont précédés sont sortis de la piste bien qu'elle se continue toute droite et belle jusqu'à l'horizon d'une colline signalée par deux grands redjems. Ce long radier a été construit par le génie saharien, à l'occasion du dernier rallye du Cap, mais, depuis, la piste n'a plus été entretenue et je me dis que cette déviation doit avoir une raison.

— On sort ! dis-je à Gérard qui s'étonnait de me voir quitter un sol très roulant pour une longue cuvette de sables mous.

On est très vite renseignés. Un peu plus loin, la piste a été emportée et tranchée net par la dernière crue de l'oued. La coupure est si franche que, vue de loin, rien ne la signalait. Pourtant, elle atteint huit mètres de largeur sur un mètre cinquante de profondeur.

— Ils auraient bien dû signaler ce passage ! dis-je en maugréant.

Ils, ce sont les irresponsables chargés de l'entretien, et mes jurons n'ont pour but que de soulager ma colère.

— Tu te rends compte, Gérard, quelqu'un qui arriverait dessus à pleine vitesse !

Je ne croyais pas si bien dire. Au même instant, Gérard, levant la main, me désigne sur l'autre rive la masse rouge de la Volvo. C'est inquiétant car nous avons rendez-vous à cent kilomètres au sud. On sort les jumelles. On découvre l'accident.

Il nous fallut un certain temps pour rejoindre les Belges, car je dus éviter une zone de fech-fech et croiser de nombreuses traces profondes.

Le colonel était prostré, sa compagne gémissait, le visage en sang. La voiture semblait cassée par le milieu, mais la carrosserie était intacte en apparence.

Ce qui était arrivé n'était pas difficile à comprendre. Le colonel nous en fit

un peu plus tard le récit.

Marchant à grande allure, nos amis belges s'étaient aperçus trop tard que le radier avait été emporté par la crue sur huit mètres de largeur. Ils avaient franchi cette brèche d'un mètre cinquante de profondeur d'un seul bond à cent vingt kilomètres à l'heure mais leur voiture, redécollant en prenant contact sur la rive opposée comme elle l'aurait fait sur un tremplin, avait rebondi douze mètres plus loin avant de s'immobiliser. Miraculeusement, le conducteur agrippé à son volant n'avait rien eu. En revanche, la passagère avait été projetée dans le pare-brise et sérieusement blessée. La Volvo, en apparence intacte, reposait sur ses quatre roues dans l'axe de la piste ; elle avait décollé en deux bonds fantastiques sans se retourner mais son avant était enfoncé, son châssis tordu et, fait plus grave, la passagère, étendue à côté de la voiture, le visage en sang, la figure tuméfiée, prononçait des paroles incohérentes.

Nous sommes exactement à cent dix kilomètres au sud de Tamanrasset, avec, entre le poste et nous, les sables mous de l'oued Tedjerine. Mais il n'y a pas à hésiter, il faut faire demi-tour. Sans perdre une seconde.

Nous déchargeons complètement la 2 CV, ne gardant à bord qu'un jerricane d'essence, dix litres d'eau, et un sac de dattes. Gérard Prohom prendra le volant, il emmènera les deux Belges accidentés. Quant à moi, je l'attendrai sur la piste.

Vingt minutes après la découverte de l'accident, l'évacuation est terminée. La petite voiture disparaît à l'horizon, s'enfonce dans les gorges violettes des montagnes. Le silence revient. Il efface la phrase que prononçait comme un leitmotiv le conducteur de la Volvo :

« Tout allait si bien, la piste était excellente, j'ai oublié une seconde que j'étais au Sahara, j'allais trop vite ! Je voyais devant moi une ligne droite ininterrompue. Ce parcours, je l'avais franchi à toute allure lors du dernier rallye du Cap, et puis brusquement ce trou... J'avais oublié : au Sahara, le danger commence quand la piste devient trop facile ! »

Avez-vous déjà connu la solitude totale ? Celle de l'homme isolé dans sa faiblesse loin de ses semblables. Cette solitude qui faisait écrire à Saint-Exupéry perdu dans le désert de Libye et voyant venir vers lui un nomade sauveteur : « En le voyant, j'ai compris soudain la valeur de la présence humaine. »

Me voici donc seul ; mon compagnon accomplit sa mission de secours.

Seul !

La nuit va venir. Encore une fois, le miracle s'accomplit. Qui saura décrire ces heures merveilleuses du soir où rien ne vient troubler le flot lent et continu des pensées les plus secrètes ? Le désert pèse sur vous de toute son immensité. Le ciel vous enrobe de son scintillement, de la terre monte un silence extraordinaire et la conjonction de cette lumière stellaire et de ce silence vivant fait jaillir subitement un besoin de méditation et de prière ; on comprend tout à coup la révélation de Psichari, la conversion *in fine* de Michel Vieuchange agonisant. Oui ! En ces heures étranges, on a le sentiment

d'une dissolution très lente du corps humain ; notre défroque de chaux, de sel et d'eau se désintègre et voici qu'il ne reste plus que l'âme : dépouillée, inquiète, quêtant sa vérité dans les signes du ciel.

À toutes ces révélations s'ajoute ce soir pour moi une angoisse poignante. Je sais quelque part dans cette nuit saharienne une toute petite voiture qui porte en elle tous les espoirs. Comment Gérard franchira-t-il les sables du Tedjerine en pleine nuit ? La blessée résistera-t-elle aux dures secousses de ce voyage ?

Tout, autour de moi, s'est statufié en ombres d'ébène : touffes de m'rokba, blocs épars sur le plateau. Et soudain la lune déborde des montagnes. Sa lumière déferle comme un blême raz de marée dans la cuvette ensablée. Lorsqu'elle m'atteint, s'évanouissent toutes mes angoisses. Dès lors, des gestes méthodiques, humains vont se succéder.

Sur quelques touffes sèches j'allume un feu avec quelques branches de bois flotté. La flamme jaillit, crépite, je ne suis plus seul.

Il a fait très froid durant cette nuit et, bien avant le lever du soleil, je m'extrais du sac de couchage et ravive les braises du foyer. Encore une fois je parcours à pied le reg uniforme qui m'entoure, lisant dans le sable l'histoire des gazelles qui, cette nuit, ont tourné sans que je m'en aperçoive autour de ma couche, ramassant une pierre taillée, cueillant une branche de chir odoriférant. Le temps s'écoule. Je lis l'heure à l'ombre de moi-même, je suis transformé en cadran solaire ! J'appartiens tout entier à ce monde minéral. Et, brusquement, le sortilège disparaît. Dans le lointain, monte la chanson métallique d'un moteur et, bientôt, vient en ricochant vers moi le flocon opaque de poussière qui pousse devant lui la tache blanche de la 2 CV.

Tout va bien, il est 8h30.

Gérard raconte brièvement son odyssée :

— La nuit nous a surpris dans le Tedjerine, on s'est pas mal ensablé mais à 9 heures du soir on était à Tamanrasset.

— La blessée ?

— La radio n'a décelé aucune fracture. Quelques points de suture et, la commotion dissipée, il n'y paraîtra plus.

Le colonel est revenu avec Gérard sur les lieux de l'accident. Coquet, véritable saint-bernard des pistes, viendra dans la journée, avec une équipe, charger la Volvo sur une plate-forme et la ramènera à Tamanrasset.

Épilogue de cet accident ; quinze jours plus tard, à Zinder, nous retrouvons le colonel et... sa Volvo. Il ne nous cache pas son admiration pour les talents de mécanicien de Coquet.

— Sans outillage spécial, il a désossé ma voiture. Le châssis était tordu, mais l'acier suédois est solide, et il a, avec l'aide du forgeron local, réussi à la redresser, sans marbre, sans atelier. Huit jours plus tard, je pouvais continuer mon voyage !

Quant à nous deux, sitôt rassurés sur les suites de l'accident, nous reprenons la piste. Plus tard, alors que nous abordons les fameuses cuvettes

ensablées et les dunes de Laouni, le vent de sable s'abat sur nous. La conduite devient très difficile. Imaginez de longues arêtes de pierre bleue sortant du sable comme une échine de saurien avec, entre elles, du sable pourri, du vrai fech-fech, qui tourne au noir à mesure qu'il est creusé. Nous poursuivons, malgré de nombreux ensablements, dans un paysage opaque, une atmosphère cuivrée à travers laquelle le soleil apparaît comme un disque de plomb fondu. À ras du sol, le vent chasse la marée des sables, des rafales nous secouent violemment. Nous atteignons ainsi un reg dangereux, balisé par des poteaux métalliques plantés de cinq kilomètres en cinq kilomètres.

Une nouvelle crevaison nous oblige à changer de roue. Dans cette tourmente, nous faisons le plein d'essence avec des ruses de Sioux. Nous avons faim et soif, mais nous ne nous arrêtons pas. À petite allure, nous continuons dans ce paysage irréel. Entre nous deux, nous avons placé un sac de dattes, ces dattes bien sèches des nomades, et nous y puisons chacun à notre tour.

Le vent redouble et souffle un rideau de sable épais jusqu'à un mètre de hauteur. Il uniformise les teintes, et il oblige l'un de nous à partir en reconnaissance à pied pour rejoindre une crête rocheuse où la progression sera plus facile. On peut affirmer comme une règle que le sable qui s'enfonce sous le pied humain ou le pas du chameau ne tiendra pas sous le pneu de l'automobile.

Les cent mètres qui nous séparaient de l'arête rocheuse, nous les ferons à coups de tôles, lentement, sans nous arrêter, coordonnant nos efforts : 1°) dégager les roues à l'aide de la pelle, 2°) poser les tôles, 3°) embrayer, monter doucement sur les plaques métalliques, 4°) parcourir les quatre mètres des tôles mises bout à bout, 5°) recommencer la manœuvre.

Notre équipe est bien soudée ; le passager a le rôle du navigateur, il ne perd pas de vue les repères, donne les indications indispensables :

— Fonce tout droit sur le rocher bleu !... Attention ! fech-fech sur cinquante mètres !... La première, bon sang ! passe la première !

Nous avons progressé de dix kilomètres et, du haut d'un tertre, nous apercevons à la jumelle, malgré la brume de sable, la ligne droite d'un poteau servant de balise. Sur cent kilomètres que nous franchissons dans le temps record de trois heures, les difficultés se succèdent, de cuvette sableuse en arête rocheuse. À part quelques dattes et un peu d'eau, nous n'avons rien mangé depuis 5 heures du matin. Nous ne ressentons pas la fatigue. La recherche de l'itinéraire nous passionne, et nous luttons dans les éléments déchaînés avec une joie décuplée par l'effort.

Le bordj de Laouni est atteint comme le vent de sable cesse. Désormais les balises sont bien visibles, le sable meilleur et nous espérons atteindre le bordj d'In Guezzam ce même soir. Une crevaison nous oblige à utiliser notre dernière roue de rechange.

Mais nous n'atteindrons pas In Guezzam. À huit kilomètres du bordj, nous nous ensablons une dernière fois, et renonçons à pousser plus avant dans

l'obscurité.

On bivouaquera, harassés de fatigue, mais certains de la réussite de notre voyage. La petite 2 CV, partie de Tam ce matin à 5 heures, a parcouru quatre cent quinze kilomètres de piste très difficile en quatorze heures de route !

Le lendemain, à 5 heures du matin, nous pénétrions dans la cour du bordj. Le radio chef de poste nous accueillit chaleureusement mais ne s'étonna pas :

— J'ai vu votre feu hier soir, donc tout allait bien. Vous allez vous reposer quelques heures ?...

Dame ! pour lui, les voyageurs de passage sont la seule distraction.

— On doit repartir sitôt nos réparations achevées. Vous pouvez prévenir Agadès de notre arrivée probable cette nuit !

Nous quitterons In Guezzam après une matinée consacrée à réparer les nombreuses chambres à air perforées par les silex. Nous avons refait le plein d'essence, le plein d'eau. Il nous reste environ cent vingt kilomètres de sable mou à parcourir.

La piste d'Agadès se réduit à un vague tracé balisé tous les vingt ou trente kilomètres par des poteaux plantés sur les buttes rocailleuses.

Dès le départ, commencent les difficultés : il faut gravir une haute butte microcaillasse mi-ensablée, et à peine avons-nous fait cent mètres que nous nous ensablons jusqu'au moyeu. Alors recommence la minutieuse prospection du terrain. Pas à pas. De terrain solide en terrain solide. Sur la crête que nous atteignons avec beaucoup d'efforts se révèlent les radiers défoncés de la piste non entretenue qui parcourt le Sahara, de crête en crête, à la façon de la Grande Muraille de Chine. Nous risquons d'y laisser nos derniers pneus. Je décide, en plein accord avec Gérard, de tirer franchement vers l'est. Le temps est beau, le vent de sable est tombé, et nous devons éviter cette *chebkra* (filet) de traces, ce terrain haché et retourné, ces fossés capables d'engloutir notre petite voiture et qui ne sont que les restes des ensablements des gros poids lourds. Pour ne pas nous égarer et reprendre confiance, nous reviendrons de temps à autre jusqu'à la piste, effectuant ainsi une progression en feston, qui nous permettra de franchir sans accrocs les cent premiers kilomètres les plus meurtriers du parcours.

La lecture des traces est parfois très utile. Au bordj d'In Guezzam, le radio chef de poste nous a appris que le colonel Florimond, ancien chef de l'annexe du Hoggar, était parti le matin même avec deux camions en direction du sud. Le colonel, à la retraite depuis peu, n'a pas voulu quitter « son » Sahara. Il a monté un commerce ambulancier et parcourt le désert du nord au sud, apportant aux tribus les denrées ou les vêtements qui leur manquent, faisant du troc et vivant librement dans son camion-salon très bien aménagé. Un original sympathique. Et voici qu'au moment où un doute se faisait dans mon esprit quant à l'exactitude de ma navigation à la boussole, je lis dans le sable les traces des roues jumelées et des roues à large section de son convoi.

— Florimond vient de passer ! Nous sommes sur la bonne route.

On peut lui faire confiance à ce vieux routier des sables. Il va son petit

bonhomme de chemin, flâne à longueur d'année entre le Hoggar et le Sahel. Là où ses camions passent, nous passerons sans peine.

Dès lors, nous avançons en toute sécurité sur ce long parcours réputé meurtrier. Nous n'y connaissons que trois ou quatre ensablements !

Nous avons rattrapé Florimond, échangé le thé de l'amitié sur ce reg infini où chacun fait sa trace. Puis nous l'avons devancé, notant les changements imperceptibles du paysage. Nous allons sortir de la zone désertique absolue pour entrer dans le Sahel. La végétation réapparaît, en touffes, en bosquets autour de mares asséchées. Nous croisons notre première caravane : des Touaregs Dag-Rali remontant vers le nord. On échange des saluts :

— *Ma toulid* ? (Que veux-tu ?)

— *Elkhir ras* ! (La paix, le bien seulement !)

Plus tard, nous arriverons à In Abbangarit, le premier puits du Niger ; un gros point sur la carte, une case de banco, un trou dans le reg, quelques Touaregs puisant de l'eau.

Nous sommes à deux cent quatre-vingt-dix kilomètres d'Agadès mais Gérard Prohom, habitué du Sahel, décide d'y arriver ce soir. Il connaît mieux que moi les traîtrises de la piste en brousse. Nous sommes en saison sèche et les ornières très profondes creusées dans l'argile durant la saison des pluies se sont durcies et constituent des pièges sans cesse renouvelés. Il faut se méfier de tout : des troupeaux qui traversent lentement la piste d'un fourré à l'autre, des *koris*, ces oueds du Soudan qui ne sont plus que des fossés profonds. De vastes clairières au sol d'argile craquelé forment des disques parfaits sur lesquels on s'égare ; de nuit, les traces sont invisibles, il faut prendre un repère à la boussole, traverser le cercle dans la bonne direction et déboucher sur l'autre rive là où la piste reprend.

Une de nos roues se dégonfle régulièrement. La valve perd. Incident mineur en France. Nous regonflons avec une pompe à pied. Faisant un effort un peu trop violent, je casse un rivet de cette pompe sans y prêter attention. On repart.

Gérard conduit depuis sept heures d'affilée dans la nuit ; je reprends le volant. La piste devient très rocailleuse.

— Doucement, doucement ! murmure mon compagnon, nous n'avons plus qu'une roue de secours !

J'ai les yeux fixés sur le compteur. Nous roulons à trente-cinq à l'heure, de fortes secousses se font sentir.

— Doucement ! doucement ! répète-t-il.

Encore quarante kilomètres, encore trente... encore... Plus rien ! un pneu vient de rendre l'âme brusquement. À trente kilomètres d'Agadès. La fatigue, les deux journées dans la chaleur électrique du vent de sable ont raison de nos nerfs. On se fait de mutuels reproches.

— Tu allais trop vite !

— Je n'ai pas vu de cailloux !

— On est frais...

- Essayons...
- Essayons quoi, gros malin ?
- De réparer la pompe.
- Tu sais bien qu'elle est cassée.
- Attends, je vais la transformer en pompe à main.

Je la démantèle à coups de marteau et de burin, je la transforme en pompe à bicyclette... C'est fait. Heu ! le cylindre est gros comme le bras. Impossible d'actionner le piston.

- C'était à prévoir, on ne peut pas se passer du bras de levier.
- Toujours ton esprit critique.
- Arrêtons-nous, on va finir par s'engueuler !

Gérard grommelle :

- Il y a des gens qui attirent la poisse...

Je ne réponds pas, on tire la voiture dans la brousse, on étend un tapis de sol pour se protéger des épines baladeuses du cram-cram et, harassés de fatigue, on s'endort.

De grand matin, je suis réveillé par les bruits étranges de la brousse. Quel contraste avec les pierres du silence que nous venons de traverser ! Partout la vie se manifeste : appels, froissements, reptations, bêlements, piétinements, aboiements, cris humains. Mille chants d'oiseaux se répondent mais tous ces bruits sont couverts par le jacassement des pintades, qui constitue le fond sonore de la brousse. Des centaines, des milliers de pintades courent à travers les herbes sèches. La brousse tout entière est chant de vie, d'amour et de délivrance, car la venue du jour a fait se terrer les bêtes de chasse.

La 2 CV repose intacte. Nous avons encore une roue saine avec sa chambre à air et un pneu neuf. Il ne nous reste qu'à le gonfler. Et nous sommes en panne. Tout ça pour un rivet. Dérisoire ! Et c'est ma faute ! C'est moi qui ai conseillé d'emporter une pompe à pied alors qu'on nous proposait des gonfleurs sophistiqués.

La pompe la plus simple, avais-je décidé, une mécanique qui ne se déglingue pas !

La preuve !

Comme nos propos risquent d'être acerbes, je prends mon fusil et vais à la recherche de quelque pintade pour un éventuel repas. Je m'égare avec volupté dans la brousse. Stoïque, Gérard somnole à côté de la voiture inutile.

Lorsque je reviens vers lui une heure plus tard, on en est toujours au même point. Tout à coup, un bruit de moteur ! Une camionnette du cercle d'Agadès chargée de Noirs apparaît, s'arrête. Ce sont les ouvriers préposés à l'entretien de la piste.

- Auriez-vous une pompe ?
- Bien sûr ! nous dit leur chef, sourire d'ivoire dans sa figure d'ébène.

Ils ont en effet une pompe, mais ils ont perdu le raccord. Ils ne peuvent rien pour nous. Ils sont fatalistes.

- Il passera bien une autre voiture d'ici ce soir ! disent-ils.

Gérard fulmine. Le départ pour le Ténéré est fixé au plus tard à midi.
Nouveau bruit de moteur : quatre jeunes Français venant du Tchad. De vrais broussards.

— Une pompe ? disent-ils, non, mais nous avons une bougie gonfleur !

Simple comme bonjour ! Vous dévissez une bougie, vous mettez à la place le gonfleur, et hop ! quelques secondes et nos quatre roues sont à la pression voulue. Ils repartent, un peu ironiques. Gérard me regarde sans un mot. Un regard plein de reproches. J'avais refusé la bougie gonfleur qu'on nous proposait à Alger.

Une heure plus tard, en ce matin du 10 février, date anniversaire de ma naissance, nous sommes à Agadès.

Il est 10 heures du matin. Nous sommes exacts à notre rendez-vous. Dans la cour de la Transafricaine, le convoi composé de quatre camions est chargé, prêt à partir pour la traversée du Ténéré. Le chef des transports, Bourdon, nous accueille avec naturel, comme si nous venions du village voisin.

— Ça s'est bien passé ? Je vous attendais hier soir.

— À minuit, nous étions à une heure d'Agadès.

— Bon ! Eh bien, on repart dans deux heures. Laissez votre trottinette, on verra ça au retour.

Durant ces deux heures, je visite rapidement Agadès, sa fameuse mosquée au minaret pyramidal en terre glaise entrecroisée de branches d'épineux !

Une Morris toute neuve vient d'arriver du Kenya, pilotée par une jeune femme. Belle voiture, femme énergique. Avec elle, une jeune fille et deux Anglo-Saxons grands et musclés, représentant le type même du colonial audacieux et sportif. Dans l'ombre fraîche de l'hôtel où nous nous restaurons, on fait connaissance.

— Vous arrivez du nord ? Avec quelle voiture ?

Nous montrons la 2 CV un peu cabossée. Cette boîte de conserve les intrigue. Ils la comparent avec leur petite merveille, munie de quatre roues motrices, crabotage, grilles de protection contre les jets de pierre ou les rhinocéros... et nous demandent poliment des renseignements sur la piste.

— Prenez vos précautions, dis-je. Après In Abbangarit, vous ne trouverez plus d'eau jusqu'à In Guezzam, et, ensuite, rien jusqu'à Tamanrasset. Vous avez sans doute des jerricanes de réserve ? Remplissez-les ! Sur ce parcours, il faut avoir au moins vingt litres d'eau de réserve.

La jeune femme nous rit au nez :

— Quatre cents kilomètres ! On les fera en six ou sept heures sans se presser. Notre véhicule est tout neuf.

— Avez-vous au moins des échelles de désensablement ?

— Pour quoi faire ? Une voiture tout-terrain passe partout, nous l'avons achetée pour ça.

— On ne sait jamais, madame, emportez au moins une réserve d'eau.

— On a chacun un bidon d'un litre rempli de thé. On ne boit pas plus. Au Kenya, on est habitués !

Pourquoi insister ?

La suite de l'histoire, je l'appris plus tard de la bouche de mon ami Brouty qui, à la même époque, nomadisait au Hoggar. Il la tenait d'un célèbre camionneur indépendant transsaharien, De Zorzo, véritable héros de ce drame de la soif.

De Zorzo avait dépassé In Guezzam vers le sud d'une soixantaine de kilomètres lorsque, vers 5 heures du matin, il trouva étendu sur le bord de la piste un homme épuisé, les yeux hagards, la bouche pleine de sable, le visage tuméfié. Il lui lava le visage, enroula son corps dans un burnous mouillé puis lui fit boire de l'eau par petites gorgées. L'ayant ranimé, il apprit qu'il se trouvait en face d'un jeune Anglais, venant du Kenya. Leur véhicule s'était ensablé à une trentaine de kilomètres de l'endroit où il s'était effondré. Il avait fait tout ce trajet à pied.

C'est en suivant ses traces que De Zorzo retrouva les trois compagnons du jeune homme à demi morts de soif : deux femmes (une institutrice d'une quarantaine d'années, propriétaire de la voiture, et une vétérinaire, miss Barbara Duthy) et un colon du Kenya.

Les ayant dépannés, De Zorzo leur conseilla de le suivre de près. Plus tard, les Anglais s'ensablèrent de nouveau. Il suggéra aux deux femmes de monter dans son camion. Miss Duthy accepta, mais l'institutrice préféra garder sa voiture. Plus tard, De Zorzo s'ensabla lui-même et, pendant ce temps, les Anglais disparurent vers le sud. Un peu plus loin, une piste secondaire se branche sur la piste principale qu'elle rejoindra une quarantaine de kilomètres plus au nord. À la fin du reg, à l'endroit où les deux pistes se rejoignent, De Zorzo chercha, en lisant les traces, à savoir si les Anglais étaient déjà passés. Pas de traces ! À ce moment, deux Anglais et un Alsacien passèrent, montant vers Alger à bord d'un Hillmann. De Zorzo leur signala la disparition des Anglais et leur demanda, s'ils les trouvaient, de les conduire à In Guezzam. Lui-même, comme la nuit arrivait, bivouaqua sur la piste et, à l'aube, reprit les recherches. Il coupa et recoupa la piste de long en large sur plus de cent kilomètres et retrouva leurs traces qui se dirigeaient vers le nord.

Persuadé qu'ils avaient décidé de rallier In Guezzam, il rentra, rassuré, sur Agadès, tomba en panne d'essence, et fit part tardivement de l'incident au commandant du cercle. Celui-ci ignorait tout du passage des Anglais qui ne s'étaient pas signalés comme le règlement le prévoit. On alerta In Guezzam. Une voiture radio poursuivit les recherches et trouva la voiture une nouvelle fois ensablée jusqu'au milieu de la carrosserie. Le colon du Kenya et l'institutrice entêtés étaient morts de soif. Par méconnaissance absolue de la conduite d'un véhicule dans les sables mouvants de la frontière algéro-nigérienne, et après avoir été sauvés une première fois par le courageux De Zorzo !

Il y a dans la vie des rencontres prédestinées.

Nous avons roulé plus de quatre heures en convoi par une ébauche de piste qui contourne, par le sud, le massif montagneux de l'Aïr, et brusquement,

comme se déchire un voile, l'immensité du désert nous apparaît. L'incommensurable plateau du Ténéré rutile de son reg fin jusqu'à l'horizon sans limite. Il est là, ce désert des déserts. C'est une rencontre physique entre lui et moi, car il y a bien des années que par intuition je l'avais décrit tel qu'il est. Sans le voir ! C'est à travers sa solitude que se sont enfoncés les héros de mes romans sahariens, ceux de *La Piste oubliée* et de *La Montagne aux Écritures*.

Cela fait un drôle d'effet de se trouver devant le paysage dont on a rêvé, et de constater que son rêve correspond exactement à la réalité.

Les traces de la dernière azalaï, la caravane du sel, jalonnent encore notre itinéraire jusqu'au fameux arbre du Ténéré. Au-delà, nous naviguerons à la boussole. Bourdon, chef des transports, responsable de la conduite mensuelle du courrier à destination du Kaouar, est un navigateur émérite. Il se dirige à l'aide d'un compas gyroscopique placé sur le plateau de bord du camion de tête. Il pourrait peut-être s'en passer, mais il contrôle toujours exactement sa position. Car son itinéraire, à travers les neuf cents kilomètres de reg et de dunes qui se termine à Bilma en passant par Dirkou, n'est pas une ligne droite. Loin de là ! Une fois pour toutes, il a tracé son chemin, changeant de cap comme un navire pour éviter les écueils de fech-fech ou les barkanes en formation. Il navigue sur du sable mais reste sûr de lui. Ses camions contiennent le ravitaillement et le courrier de nos postes les plus isolés du Sahara central.

On ne peut accéder à Bilma que par le Ténéré. La distance serait moindre qui le sépare du sud, mais l'énorme accumulation de sables alignés en cordons parallèles empêche toute liaison entre Bilma et N'Guigmi, sur le lac Tchad. Tout passe donc par Agadès. Au début, l'armée française effectuait elle-même son ravitaillement, mais l'expérience s'est révélée désastreuse et elle a trouvé plus rentable de le confier à une entreprise privée. Depuis, inlassablement, tous les mois, Bourdon effectue un aller et retour entre Agadès et Bilma. Mille huit cents kilomètres hors piste. À la boussole, avec une régularité absolue.

Gérard et moi n'avons plus le souci de la conduite.

Mon ami est dans le camion de tête, j'ai pris place dans celui de queue. Mon conducteur, un Noir sympathique, est peu bavard. Il suit le véhicule de tête et, tant qu'il voit ses traces, il sait qu'il n'a rien à craindre. Si par hasard l'un de nos camions tombe en panne, tout le convoi s'arrête ; si l'un d'eux s'ensable, chacun prête main-forte. Les camions sont des Berliet de cinq tonnes et bien conduits, ils passent partout. L'allure est lente.

Notre dernier repère a été l'arbre légendaire du Ténéré, un épineux de la famille des acacias, poussé comme par hasard au milieu de ce désert où l'on ne trouve même pas un brin d'herbe. Un puits a été creusé, et les centaines de chameaux qui rapportent le sel de Bilma s'y regroupent pour boire. Nous passons à courte distance sans nous y arrêter, car les alentours du puits ne sont pas précisément indiqués pour faire un bivouac agréable. Pauvre arbre du Ténéré ! Son histoire est terminée. Sur cette plaine sans fin large de cinq cents

kilomètres d'est en ouest et longue de mille kilomètres du nord au sud, il était le seul repère visible de loin. Eh bien, un automobiliste maladroit l'a brisé il y a une quinzaine d'années en effectuant une manœuvre ! Il n'y a plus d'arbre du Ténéré.

Nous mettrons trois jours et demi pour atteindre Bilma.

Nos bivouacs sur cette étendue lunaire sont empreints d'une grande émotion. On se groupe tous les trois autour d'un maigre feu. Le jour, le site représente un disque plat parfait. La nuit, en revanche, la terre disparaît et le ciel couvre tout. Les milliards d'étoiles des galaxies les plus lointaines scintillent sur nos têtes. Le ciel est parcouru par les traînées fulgurantes des astéroïdes qui le traversent et disparaissent.

Gérard et Bourdon discutent de leurs affaires.

Gérard est un travailleur infatigable. Il tient à bout de bras cette ligne transafricaine et aucun détail ne lui échappe. Son contrat avec le gouvernement du Niger est draconien. Il pourrait revenir du Kaouar avec ses camions chargés à ras bord de sel ; il n'en a pas le droit. Ce serait la fin des grandes caravanes composées de plusieurs milliers de chameaux qui, chaque année, rapportent les barres de sel. Il a cependant obtenu de lester ses camions de 1500 kilos de sel car, au retour à vide, les ressauts de la tôle ondulée sur certains points du parcours briseraient son matériel en quelques mois.

On pourrait atteindre Bilma sans passer par Dirkou qui se trouve bien plus au nord, en tirant plein est sur l'oasis de Fachi. Mais on aborderait alors une zone de dunes très difficile à franchir. Le kilométrage gagné serait perdu par la lenteur de la progression.

Dans la matinée du troisième jour, nous arrivons à Dirkou, l'une de nos principales bases aériennes, au sud de la Libye. Le même jour, nous atteignons Bilma.

L'arrivée du courrier est saluée avec joie par la petite garnison, comme devait l'être celui qui autrefois apportait aux habitants des îles lointaines des nouvelles de France.

Bilma est une oasis rachitique et, s'il n'y avait les mines de sel qui font travailler la population famélique de l'oasis, elle aurait rejoint depuis des décennies les oasis fantômes du Kaouar et du Djado : Chirfa, Aney, Seguedine, seules survivantes du dessèchement progressif et récent du Ténéré, devenu désert absolu, alors que, quelques centaines d'années seulement avant l'ère chrétienne, il était encore peuplé et vivant.

Nous avons visité les carrières de sel, où le minerai est dissous dans l'eau, que l'on évapore ensuite au soleil dans des cuvettes d'argile ; cela donne des pains de sel tronconiques, faciles à charger sur le bât rustique d'un chameau.

Notre retour se fera en deux jours et demi. Par la même route. Et nous retrouverons à Agadès notre petite 2 CV pimpante et révisée. Nous y ferons l'achat d'une pompe, et nous reprendrons la piste avec le sentiment, après avoir été durant six jours les passagers des gros poids lourds, que notre véhicule a encore diminué de taille.

Au départ d'Agadès, la piste est très roulante, le sol de banco durci par la sécheresse permet une bonne allure. Passée la falaise de Tiguidi, nous pénétrons dans un paysage de brousse sèche, peuplée de bosquets d'acacias que broutent les girafes et de hautes herbes jaunes abritant de nombreuses autruches. Plus loin, le paysage sahélien devient plus verdoyant. Autour des mares à moitié asséchées et des puits se rassemblent par centaines bergers peuls et touaregs, abreuvant leurs bœufs ou leurs chameaux. Les Peuls sont une race superbe : bergers à moitié nus au profil grec absolu, hommes du néolithique tels qu'ils sont représentés par les gravures rupestres, femmes d'une grande beauté, aux allures de princesses, dressées dans des haillons bleus et avançant à pas lents d'une démarche souveraine.

Jusqu'à Tanout tout s'est bien passé, puis, alors que nous sommes à une centaine de kilomètres de Zinder, tout change. La piste, ravagée par les tornades, n'est plus qu'une succession de larges ornières, véritables tranchées profondes de plus d'un mètre qui nous obligent à marcher en crabe, la carrosserie inclinée à 45 degrés, et à prendre d'innombrables précautions pour ne pas briser nos ressorts de suspension.

— Pire que Laouni ! murmure Gérard.

Il me passe le volant : il conduit depuis quinze heures.

— Doucement, va doucement ! me dit-il. Nous n'avons plus de roues de secours !

Car nous avons crevé deux fois dans cette galère.

— Bah ! dis-je, maintenant nous avons une pompe, et des chambres à air.

— Où l'as-tu mise, cette pompe ?

— Heu !...

Nous vérifions le chargement. Point de pompe ! Cette belle pompe toute neuve que nous avions achetée à Agadès, à prix d'or, chez le marchand syrien, nous l'avons oubliée ! Moment de panique. On se rejette mutuellement la responsabilité de cet oubli. On va en arriver aux mots : ces phrases qu'on regrette et qui peuvent briser une amitié profonde. Il faut réagir pendant qu'il en est encore temps. Nous nous regardons et brusquement éclatons de rire.

— Ce qu'on peut être bête !

On vient de dépasser un poteau sommaire qui indique : « Zinder 40 kilomètres ».

On tiendra !

On a tenu, sans crevaisson. Nous avons mis six heures pour franchir cent kilomètres. À 2 heures du matin, nous entrons dans Zinder.

Désormais nos malheurs sont terminés. Il nous reste encore un millier de kilomètres à parcourir de Zinder à Niamey en longeant la frontière du Nigeria, mais la piste est bien entretenue, car elle dessert les plantations d'arachides de Maradi et de Birni n'Konni, et le gouvernement de l'A.-O.F. fait de gros efforts pour que ces denrées transitent par son territoire et que les planteurs résistent à la tentation de livrer leur récolte à moindres frais aux ports du Nigeria anglais, beaucoup plus rapprochés.

À Niamey, au terme de cette équipée de cinq mille kilomètres, nous sommes reçus chez le gouverneur de la colonie, M. Ramadier, qui nous offre un succulent repas, minutieusement mis au point par sa charmante femme. Nous passons à table.

Conversation insolite sous cette latitude tropicale.

— J'ai fait préparer une tête de veau à la vinaigrette, nous dit Mme Ramadier. Ça vous changera des conserves et des dattes sèches.

Nous nous confondons en remerciements.

Elle fait tinter discrètement une clochette et un superbe Haoussa, tout de blanc vêtu, ce qui fait ressortir son teint d'ébène, fait son apparition. Serviteur bien stylé, il porte à bout de bras un lourd plat sur lequel repose une tête de veau bien blanchie, entourée d'une jardinière de légumes frais arrivés le matin par avion.

Un murmure appréciateur et étonné parcourt la table. Chacun de nous pense *in petto* : « Ils en ont des idées, ces coloniaux ! » mais ce murmure flatteur ne s'adresse pas au plat mais au brave Ali, le boy de Mme Ramadier. Ce magnifique Noir a orné son visage de persil. Il s'en est mis dans le nez, dans les oreilles, et il sourit, quêtant une approbation de sa maîtresse. Nous allons pouffer de rire, mais un sourire crispé de Mme Ramadier nous met en garde. Il se passe quelque chose d'anormal. Notre hôtesse ne perd pas son sang-froid :

— C'est très bien, Ali, pose le plat sur la table, je découperai.

Le serviteur disparaît ; elle pousse un soupir de soulagement.

— J'ai tellement eu peur que vous ne lui fassiez perdre la face ! Il a mal interprété mes ordres. Je lui avais dit : « Tu présenteras la tête de veau à la française : avec une touffe de persil dans les narines et autour des oreilles... » Il a pris ça pour lui. Ouf !

Le soir même de notre arrivée, la petite 2 CV remise en état, décabossée, lavée, graissée, reprenait la piste pour Cotonou, au Dahomey, à mille kilomètres plus au sud !

Et nous, le lendemain, l'avion pour Alger.

Six mois plus tard.

Les collines de la Bouzareah, la forêt de Baïnem s'effacent lentement sur l'horizon du sud. La terre s'enfonce dans la mer. On distingue encore dans le sillage du navire, très loin, les crêtes dentelées du Djurdjura dans le rougeoiement du soleil couchant. Puis le disque solaire à son tour plonge dans les flots.

C'est fini ! Une page est tournée.

Dans la nuit, le paquebot fonce. Et les images se pressent en foule dans ma mémoire.

Nous avons quitté l'Algérie, mais nous y laissons nos amis les plus chers. Cinq ou six familles, pas plus. Mais de véritables amis, ceux qui nous ont accueillis alors qu'ils ne nous connaissaient pas, qui nous ont soutenus pendant les heures cruelles de la guerre. Comment les oublier ? Grâce à eux, notre séjour prolongé pendant dix-sept ans a tenu ses promesses. Notre petit

groupe a été soudé par les épreuves autant que par les joies prises en commun. Rien de ce qui atteignait l'un de nous n'était indifférent à l'autre.

Certes, chacun travaillait d'arrache-pied. Je n'ai, d'ailleurs, jamais rencontré une ville où l'on travaillait autant qu'à Alger. Dès 5 heures du matin, l'activité était grande dans les rues. Si j'avais mes occupations de journaliste, mes amis avaient les leurs : les uns étaient ingénieurs, agents généraux d'assurance, les autres négociants, commerçants, petits propriétaires terriens, etc. Donc, chacun travaillait mais savait vivre. Cet art de vivre en partie oublié aujourd'hui. Qu'un ami de France vînt nous rendre visite et on lâchait tout pour l'accompagner, le guider, lui faire connaître le pays. Tant pis, on rattraperait le travail après son départ. On était toujours disponible !

Ainsi, alors que nous voguons, ma famille et moi, vers la France et que les derniers rivages du Maghreb s'enfoncent dans la nuit, nos pensées reviennent sans cesse vers ce petit groupe d'amis fidèles que nous laissons derrière nous.

La rébellion n'a pas dépassé les Aurès et quelques centres du Constantinois, et, pour les pieds-noirs, ce n'est encore qu'une révolte interne, un cas particulier. Ils rejettent toute idée que le mal soit déjà en profondeur. Algériens de plusieurs générations, ayant fertilisé ces marécages et ces steppes incultes de leur travail et de leur sang, ils ne conçoivent pas qu'on puisse un jour les chasser de ce pays qui est le leur. Leurs ancêtres ont fait l'Algérie, indubitablement. Chers pieds-noirs de l'Algérie de papa, ils sont très loin de se considérer comme des colonialistes. Depuis l'école, on leur a répété que l'Algérie c'était la France. Vont-ils renier la géographie de leur enfance ? L'histoire même de la conquête de l'Algérie leur montre que les combats menés pour la pacification du pays ont abouti à cette période prospère qu'eux et leurs ascendants ont vécue depuis plus d'un siècle. Ils ragent de voir et de lire qu'on ne présente qu'une seule face de la colonisation, et qu'on néglige tout l'apport de la France aux pays qu'elle a placés d'autorité sous sa protection.

Privilégier la révolte, c'est pour les pieds-noirs oublier la part énorme que la France a prise à l'émancipation des peuples africains. Non ! disent-ils, et je pense comme eux. Nous n'avons pas simplement apporté aux peuples que nous avons colonisés l'alcool ou les maladies vénériennes. Au contraire, la France a ouvert partout des écoles, des hôpitaux, construit des barrages, des lignes de chemin de fer, des routes, des ports. À l'exception de l'Algérie, nos colonies nous ont rapporté très peu et coûté beaucoup. Cet asservissement que l'on nous reproche a été en fait le levain même qui a fait naître la nouvelle Afrique. En instruisant, en éduquant, on a forgé une âme nationale aux différents peuples qui composaient cet empire disparate. Il en est sorti douze nations fabriquées par la France, avec des frontières malheureusement calquées sur celles des anciennes colonies et non sur les peuplements et les ethnies. À cette erreur près, tous les États francophones africains nous doivent leur autonomie.

Dans la clarté lumineuse de l'aube méditerranéenne, les falaises blanches

des calanques et des îles se découpent sur l'horizon. La nuit nous a séparés
d'un autre monde, d'une autre vie.

Adieu l'Algérie ! Bonjour la France !

SEPTIÈME PARTIE

LES ANNÉES QUI PASSENT

CHAPITRE PREMIER

Depuis deux années, nous habitons Nice. C'est une ville agréable, dans un site remarquable. Les montagnes y sortent de la mer, l'arrière-pays est de toute beauté, et le climat est sensiblement le même que celui de l'Algérie. Les stations de ski sont proches, les escalades nombreuses, et les camarades de montagne et de ski, retrouvés, nous ont chaleureusement accueillis. D'autre part, Nice est aussi une ville de cheval, et l'équitation constitue un de mes sports préférés, après le ski et la montagne. Tous ces atouts me font une vie agréable. Mais ce n'est pas le cas de ma femme qui s'habitue difficilement à Nice. Elle n'en goûtera pleinement le charme que bien des années plus tard, lorsque, à son tour, elle se sera fait des amitiés valables, et surtout lorsque l'exode des pieds-noirs aura amené dans la ville quelques-uns de nos plus fidèles amis de là-bas.

Tous les étés, nous les passons à Chamonix ; comme il se doit. Et, au fil des années, nous nous apercevons, ma femme et moi, que ce n'est pas à Nice, malgré ses attraits, que nous aurions dû nous fixer, mais à Chamonix. À Nice, ma vie est trop calme, trop régulière, trop bourgeoise, et j'éprouve le sentiment de m'enliser dans une confortable torpeur. Un écrivain de montagne – puisque c'est cette étiquette qu'on m'a hâtivement accolée –, on va le chercher à Chamonix ! J'en ai la preuve durant l'été, quand je me retrouve parmi des milliers de lecteurs fidèles, sollicité par la télévision, par la radio, pour des conférences, pour des interviews.

En 1957, a eu lieu le drame de Vincendon et Henry : l'agonie terrible des deux hommes égarés sur le Grand Plateau au cours de leur tentative hivernale au Mont-Blanc par le versant de la Brenva, l'échec des sauveteurs, l'échouage dramatique de l'hélicoptère de sauvetage sur le même Grand Plateau suivi d'une polémique ardente, envenimée par les médias, entre alpinistes et guides, entre le courageux Lionel Terray et la Compagnie des guides de Chamonix. On m'a fait venir de Nice comme médiateur. Maurice Herzog et moi avons réconcilié les deux parties : Lionel est redevenu l'ami qu'il n'a jamais cessé d'être pour moi et pour ses compagnons, les guides de Chamonix. Peu après, j'étais appelé à la présidence du Syndicat national que j'allais assumer durant de nombreuses années.

Pourtant, à Nice, ma vie d'aventures continuait malgré mes apparences paisibles. Aventure française avec le tour de France des conférences, aventure intérieure avec la rédaction de mes romans et d'un essai sur le Mont-Blanc aux sept vallées, enfin l'aventure tout court avec la découverte de la Laponie et du Grand Nord européen.

Jacques Arthaud, fils de l'éditeur, et sa femme Anne-Marie avaient, un an

auparavant, effectué un long séjour en Laponie et suivi la migration des Lapons norvégiens, de l'intérieur des terres jusqu'à la mer. Jacques avait tourné quelques images en 16 mm et il désirait compléter son film. Je fus sollicité pour mener à bien cette tâche avec lui et, un certain jour de fin février 1957, je pris l'avion à Nice pour Stockholm, captivé par cette nouvelle découverte du monde que j'allais faire à plus de cinquante ans.

L'avion fit escale à Copenhague. En attendant un changement d'appareil à destination de la Suède, je faisais les cent pas dans la salle d'attente lorsque je rencontrai Thirard, vieil ami de Georges Tairraz et l'un des meilleurs cameramen de l'époque. Il revenait de Suède avec les techniciens et les artistes qui avaient tourné dans ce pays des scènes de *Till Eulenspiegel*. Gérard Philipe en était la vedette. J'eus l'occasion de passer un moment très agréable en sa compagnie. J'admirais ce jeune acteur et je le lui dis ; il m'apparut comme un être mélancolique, brûlé par une flamme intérieure. Son sourire nostalgique, je ne l'oublierai pas.

— Vous allez en Laponie ? me dit-il. Quel rêve ! Comme j'aurais aimé mener votre vie !

Cher Gérard Philipe !

Je retrouvai Stockholm et mes curieux souvenirs de 1947. Mais, cette fois, j'avais un billet en poche, et le train du Nord m'emmena rapidement à travers la campagne suédoise enneigée. La voie ferrée traversait de larges rivières gelées. Les arbres (le fameux spruce, l'épicéa de nos Alpes) diminuaient de taille à mesure que nous montions en latitude. À partir de Kiruna, tout changea. La grande steppe arctique s'étendait à l'infini. Le vide était immense, et cette vision de terre morte produisit en moi un premier choc visuel : je découvrais le Grand Nord !

Le train arriva à Narvik avec plusieurs heures de retard et je ne pus aller me recueillir au cimetière militaire où reposent beaucoup de mes camarades de la 27^e division alpine. Un taxi me conduisit directement au port où je pris place... dans un autocar qui traversait le fjord de Narvik sur un bac. Cette curieuse navigation se poursuivit tantôt sur la terre ferme, tantôt sur d'autres bacs, et j'arrivai ainsi à Harstadt, port important où je rattrapai le navire côtier que j'aurais dû emprunter à Narvik.

Dès lors, j'allai de découverte en découverte. La côte septentrionale de la Norvège, découpée de mille fjords, n'est qu'un énorme labyrinthe où les navires se faufilent entre des montagnes dominant l'Océan de quelque quinze cents mètres. Ces grandes parois granitiques étaient plaquées de neige verglacée, elles plongeaient directement dans la mer, libre en raison du Gulf Stream. Parfois, dans les criques les plus abritées, une mince pellicule de glace se formait que l'étrave du bateau brisait facilement. Je participai activement à la vie des Norvégiens du Finnmark. Le navire côtier est un service journalier qui part de Bergen dans le sud de la Norvège, dessert tous les petits ports de cette côte en dentelle, double le cap Nord et se termine à Kirkeness, à une encablure de la frontière soviétique. Les petits navires

affectés à ce service sont de solides coques de 1500 tonneaux tenant admirablement la mer, mais ne comportant qu'une dizaine de cabines et d'immenses salons où les passagers prennent place dans de confortables fauteuils. La plupart de ces passagers ne font qu'une courte traversée, vont et viennent d'une île à l'autre. Les haltes sont longues ou brèves selon l'importance de l'escale : ici on embarque une vache, là on descend sur le quai des caisses de produits alimentaires. Les gens du village apportent leur courrier qu'ils remettent de la main à la main au facteur. Tout se passe comme sur les petites lignes d'autocars qui desservent la province française. Seule différence : le trajet du navire approche les deux mille kilomètres ! Et il monte jusqu'au-delà du 71^e parallèle. Sans doute le point le plus élevé en latitude où la mer ne gèle jamais, où la navigation se poursuit tout l'hiver.

Je débarquai à Hammerfest et, tandis que le service côtier continuait sa route vers le cap Nord, je pris un caboteur qui redescendit le fjord jusqu'à Alta.

Durant tout ce voyage où l'on avait longé constamment la côte, j'avais été frappé par le curieux peuplement du pays. On ne voyait pas de grandes agglomérations ; simplement, çà et là, au pied des falaises, des chalets norvégiens isolés en bois peint de couleur vive, des maisons de pêcheurs bâties sur un promontoire face à l'Océan. Une famille vivait là, dans l'isolement absolu, n'ayant de contact avec la bourgade la plus proche que par la mer. Toutes ces maisons étaient neuves car, durant l'occupation de la Norvège par les nazis, tout avait été brûlé et les habitants du Finnmark et du Tromsø, les deux provinces les plus septentrionales, avaient été repliés dans les provinces du Sud. Après la guerre, le gouvernement norvégien songea à établir ces réfugiés dans des provinces plus accueillantes, et notamment dans le Trondelag où la terre ne manquait pas, ni les possibilités de pêche. Ces marins-paysans du Grand Nord refusèrent avec la dernière énergie d'abandonner leurs terres hostiles et glaciaires où ils vivaient de leur pêche, élevant une vache ou deux, quelques moutons et, grâce au jour perpétuel de l'été arctique, pouvant cultiver un jardin potager et engranger trois récoltes de foin pour l'hiver.

Bien que leur maintien sous ces latitudes constituât une lourde charge, le gouvernement norvégien les laissa remonter dans le Nord, où chacun rebâtit sa maison sur son promontoire battu par les flots, dans l'isolement complet, où seul le téléphone les relie au reste du monde. Le téléphone le meilleur marché du monde. C'est par téléphone que l'institutrice fait ses cours aux élèves disséminés sur la côte, par téléphone qu'elle corrige les devoirs ; par téléphone que le docteur donne ses consultations, toutes les fois qu'une urgence ne l'oblige pas à faire le court mais difficile déplacement par mer.

Ils mènent sur ces côtes inhospitalières une vie étrange et paisible, faite de contemplation, de paix, d'amour de la nature, ce qui n'exclut pas une lutte journalière pour leur survie. Les pêcheurs, en effet, sortent par tous les temps à bord de solides petites embarcations en bois, profondes comme une coque

de noix, non pontées, et disposant à la poupe d'une guérite à travers les vitres de laquelle le pilote peut naviguer par les froids et les vents les plus cruels.

Aussi blasé que l'on soit, on ne peut qu'admirer et aimer un peuple aussi raisonnable et aussi courageux.

Alta et sa ville jumelle Bossekop occupent une situation privilégiée au fond du golfe, au pied de hautes collines rocheuses qui les protègent des vents dominants. Par endroits, dans des criques encore plus abritées, poussent les dernières plantations de pins, les plus septentrionales de l'Europe. Un miracle dans ce pays d'arbustes rabougris.

C'est d'Alta que part le courrier spécial et insolite qui relie le port à Kautokaino, capitale des Lapons du Vestfjellet. Le trajet s'effectue sur un snowbille Bombardier, à travers la vidda dénudée de la Laponie.

Ce snowbille est une extrapolation des autochenilles Kegresse Citroën, transformées en autobus des neiges par un certain mécanicien canadien du nom de Bombardier. Le véhicule, monté sur chenilles en caoutchouc, est muni d'un train directionnel sur ski. Il peut passer partout à travers les champs de neige. Son efficacité me permettra d'atteindre le centre de la Laponie norvégienne en une journée.

Nous avons gravi par une route escarpée la chaîne côtière et débouché sur d'immenses plaines. La route s'arrête au seuil de ce désert, et brusquement je me suis aperçu que les dernières maisons de la côte avaient disparu. Je n'avais jamais vu frontière marquée aussi nettement entre le monde habitable et le désert sans vie apparente que les Lapons nomment la « vidda ». C'est une région qui offre les caractéristiques de la toundra de l'Arctique, à cette différence que, sur sa plus grande partie, la terre gelée assez profondément durant l'hiver dégèle totalement durant l'été. Il n'existe pas en Laponie de pergélisol comme en Sibérie ou dans le Grand Nord canadien. Des ébauches de taïga, formée de bouleaux et de saules polaires, bordent les rives des puissantes rivières qui drainent l'intérieur du pays.

La vidda, c'est le pays privilégié des Lapons.

En y parvenant, j'eus l'impression de franchir une nouvelle étape dans la connaissance de notre planète. Pourtant, ce désert apparent et hostile connaît une vie secrète. Le snowbille y traçait sa route sans hésitation, fonçant dans les congères, franchissant les lacs gelés en suivant des balises plantées de distance en distance dans la glace, escaladant les collines mollement arrondies. Parfois l'horizon était circulaire et le ciel d'un gris laiteux encapuchonnait la terre, et entre ces deux éléments notre véhicule poursuivait son chemin, comme un navire traverse l'océan. Les changements de temps étaient fréquents : une brume recouvrait le paysage et tout devenait irréel, puis le pâle soleil dissolvait les traînées et, de nouveau, aveuglante et nue, la vidda sans cesse recommencée reculait, reculait jusqu'à l'horizon.

Des attelages de contes de fées parcouraient des sentes invisibles ; d'étranges équipages comme en a décrit Selma Lagerlöf, des traîneaux tirés par des rennes enfouis jusqu'à mi-corps dans l'épais manteau neigeux qu'ils

brassaient à larges foulées. De ces animaux on ne voyait de loin que leurs bois magnifiques se détachant sur le ciel, comme les pinces de gigantesques lucanes. Nous avançons, le convoi surréaliste se rapprochait, les monstrueux insectes tirant leurs charges se dressaient sur une crête et la féerie disparaissait. Une « cita », c'est-à-dire une famille lapone, émigrerait vers quelque point inconnu de la vaste étendue. En passant, ils nous lançaient de joyeux « *boriz-boriz* », ce qui veut tout dire : bonjour, bonsoir, bienvenue, etc. Un langage riche dans cette langue agglutinée des Samisks.

Plus loin, notre chauffeur arrêta son véhicule dans une légère dépression où se distinguait le cours immobile d'un torrent figé par le froid. Il déversait sa cascade de glace dans un lac invisible sous le manteau neigeux qui le recouvrait. Quelques bouleaux y formaient une oasis. Nous y fîmes une rencontre aussi insolite que le lieu dans lequel elle se déroulait : un homme grand et bien découplé, vêtu de drap sombre, les oreilles masquées par une casquette à revers feutrés, attendait le passage du courrier. Sa musette qu'il portait en bandoulière était bourrée de perdrix blanches, ces lagopèdes que les hommes du Nord appellent des rupés. Il était sans doute là depuis plusieurs heures, attendant debout, indifférent au froid, son fusil à l'épaule, ses skis plantés dans la neige, fumant sa pipe avec sérénité.

— Un finsk ! me dit mon compagnon de voyage. Un trappeur et chasseur terrien familier de la vidda.

À Kautokaino, on préparait les fêtes de Pâques. Quelques touristes privilégiés étaient venus assister au grand rassemblement annuel des citas du Vestfjellet. C'est en effet l'époque des mariages, des courses de rennes, des concours de ski, qui préludent à la grande migration de printemps vers la côte.

Kautokaino est une ville créée par les Norvégiens, sur les bords de la rivière Elv, dans un large cirque où, de temps immémoriaux, se réunissaient les Lapons de l'Ouest, en opposition à ceux du Oestfjellet, de l'Est, dont le centre était Karajosk, plus près de la frontière finlandaise. L'agglomération ne comportait en 1957 que quelques bâtiments administratifs : celui de la police, l'école, le dispensaire, la salle communale et le presbytère. Le pasteur luthérien était en réalité le maître tout-puissant du pays. À la fois craint et respecté, il luttait pour faire abandonner par les Lapons leurs croyances mythologiques, djinns, démons et autres puissances mystérieuses de leur paganisme ancestral. Il combattait l'influence des chamans, leur pouvoir occulte. Il avait fort à faire.

Nous avions du temps devant nous, et Jacques Arthaud me proposa d'aller loger dans la hutte de la famille Siri, l'une des plus importantes citas du Vestfjellet, avec laquelle il avait, une année auparavant, effectué la grande migration annuelle et commencé les prises de vues.

Depuis l'après-guerre, tout a été reconstruit en Laponie, car les vieilles huttes laponnes aux toits couverts de mottes de terre ont été brûlées par les nazis. Le gouvernement norvégien a reconstruit ce pays en maisons préfabriquées, mieux adaptées et plus confortables. Les Siri avaient rebâti la

leur à une vingtaine de kilomètres à l'ouest de Kautokaino, sur un petit affluent de l'Elv. Leur important troupeau broutait le lichen à une distance assez grande de la hutte, sous la garde des bergers. À proximité de l'habitation, une vingtaine de rennes d'attelage, castrés, attendaient qu'on les employât à tour de rôle pour les transports. C'est à bord d'un traîneau tiré par un renne indocile, et que j'eus quelque peine à diriger, que je ralliai la maison Siri.

Nous y passâmes plusieurs semaines, et je vécus une intéressante expérience de la vie privilégiée des Lapons.

Dans ce chalet sans étage composé de deux pièces s'entassait toute la famille. La salle principale était à la fois la cuisine et le dortoir de la famille Siri. Deux lits superposés recueillaient : celui du bas les maîtres de maison, celui du haut, simple couchette, une charmante petite fille d'une douzaine d'années, Karin. Elle y restait étendue de longues heures, écoutant les conversations des hommes. Ceux-ci, accoudés sur une table de bois brut, suçaient la moelle des os de renne qui avaient cuit longtemps dans une grande bassine remplie d'eau bouillante. De la vapeur de la cuisson se dégageait une odeur fade et écœurante. Le poêle, alimenté par le bois des bouleaux nains ramassé le long de la rivière, entretenait une confortable chaleur. Dans cette cabane, les heures s'écoulaient douces et égales. Dehors, le froid givrait les fenêtres. Aucun bruit ne parvenait de l'extérieur, sinon, de temps à autre, l'abolement d'un chien signalant quelque passage.

Nous couchions, avec le berger et un chasseur de lagopèdes, dans la deuxième pièce, sorte de réserve sans mobilier. Elle n'était pas chauffée et nos sacs de couchage n'étaient pas de trop. Mais l'ambiance était agréable. Le plus difficile était de communiquer avec nos hôtes. Le Lapon est gai et rieur et il aime discourir. Tout lui est prétexte. Mais comment se faire comprendre ? Jacques, ayant déjà effectué un séjour, était considéré comme un familier. Il avait appris le norvégien et possédait quelques rudiments de samisk. Karin et le père Siri comprenaient et parlaient le norvégien. Je ne connaissais aucune de ces deux langues et je fus réduit à chercher mes mots dans un dictionnaire anglo-norvégien, puis à traduire le norvégien en samisk avec l'aide du dictionnaire scolaire appartenant à Karin. Un exercice qui devint une sorte de jeu.

Déjà les nuits étaient très courtes et, par beau temps, le ciel de l'Arctique apparaissait dans toute sa luminosité, comparable aux ciels constellés du Sahara. Ici il y avait, en plus, la majesté lumineuse des aurores boréales. Leur fantastique éclairage illuminait la taïga, développant ses franges phosphorescentes en rideaux de lumière, en draperies étincelantes. Des signes mystérieux s'inscrivaient dans le ciel en une mouvance étonnante. Signes qu'interprétaient les chamans et qui régissaient les départs en migration, les changements de pâturages, les décisions des nomades de la neige.

J'aimais cette terre boréale où la vie et la mort se côtoient sans que jamais disparaisse un instant sa pathétique beauté. Déjà, je le devinais, je

m'attacherais à ces terres du Nord comme j'avais été envoûté par les immensités sahariennes. Notre vie à la hutte était enrobée de poésie. Le plus infime geste participait à cette perpétuelle création artistique issue du froid, du givre et du vent.

J'accompagnais souvent Karin lorsqu'elle allait relever ses pièges, puiser de l'eau dans deux grands seaux qu'elle portait au bout d'une perche formant balancier. Par elle, j'appris à recouvrir la surface liquide des seaux d'une petite couche de neige, moyen efficace pour ne pas s'éclabousser au cours de la marche. Karin, comme tout enfant lapon, avait ses propres richesses. Elle savait poser des lacets dans les buissons de saules ou de bouleaux, des pièges bien camouflés, tendus sur le passage des perdrix dont elle relevait la trace légère sur la neige. Avec elle, je dégageais les oiseaux figés par le froid, au-delà de la mort, dans une rigidité minérale. Karin revenait vers la hutte, alerte et légère, glissant sur ses skallers en peau de renne, dansant sur la neige durcie du torrent. On rentrait dans la cabane, elle remettait sa chasse à l'homme qui travaillait pour les Siri. Elle empochait les couronnes avec une évidente satisfaction. Ce pécule accumulé lui permettrait d'acheter un renne femelle, d'augmenter son troupeau personnel qui avait commencé à se multiplier dès sa naissance. Ce jour-là, comme à tout petit Lapon, quelques couples de rennes lui avaient été attribués en toute propriété et portaient sa marque. Ainsi se constituait le troupeau qu'elle apporterait en dot à son futur époux.

Parfois un chasseur inconnu, skis aux pieds, arrivait à la hutte. C'étaient alors de longs dialogues que nous écoutions, Jacques, Anne-Marie et moi, sans y prendre part. De la marmite en ébullition permanente la maîtresse de maison sortait une poignée de tibias de mouton, et chacun suçait goulûment la moelle rose, sorte de lombric recueilli de l'os fendu dans toute sa longueur. Un coup de couteau net suffisait, directement donné sur la tête de l'os tenu à pleine main. Une simple maladresse et on pouvait se trancher le poignet !

Les Lapons pratiquent ce jeu depuis leur plus tendre enfance. Ils ont reçu, sachant à peine marcher, le poignard lapon indispensable pour tailler les peaux, achever un renne blessé, dépouiller une carcasse, écorcer un bouleau, trancher les lanières d'un attelage emballé. Vivre enfin. Comme on vivait il y a trente mille ans.

En 1957, dix-huit mille Lapons norvégiens répartis en citas formaient une ethnie bien définie nomadisant sur cette gigantesque presqu'île du bout du monde que forme la Scandinavie au-delà du cercle polaire. La famille Siri est l'une de ces grandes familles, non pas la plus puissante du Vestfjellet, mais avec son troupeau de près de cinq mille rennes elle occupe une place enviable dans la hiérarchie des nomades de la neige.

La cita des Siri, chaque année après Pâques, charge ses traîneaux de l'indispensable : vivres, lourdes bâches et longues perches pour le dressage des tentes, réserves de bois de chauffage car l'on risque de ne plus en trouver dans la traversée de ce désert du froid. Une large pierre plate prend place sur un traîneau, c'est la pierre du foyer. Poussant lentement son troupeau vers le

nord, la famille au grand complet : femmes, enfants et bergers, se déplace avec son troupeau dans un large couloir, traditionnellement délimité par les coutumes locales, jusqu'aux montagnes de la mer. Vers ce Lyngen Fjord où quelques pêcheurs norvégiens du Finnmark se sont fixés dans une crique baptisée Nordreisa. Le site est admirable, les aiguilles de granit du Lyngen sont comparables aux aiguilles de Chamonix ; leurs névés glaciaires descendent jusqu'à la mer.

Du centre de la Laponie partent ainsi en éventail vers le nord des terrains de parcours appartenant depuis des temps immémoriaux aux mêmes familles ou groupes de familles. La migration dure environ un mois. Elle n'est pas sans risques, et Karin parle encore avec terreur de cette tempête qui les bloqua près d'une semaine sous la tente il y a quelques années. Leur réserve de bois était épuisée. Pour se chauffer et cuire les aliments, ils durent brûler des traîneaux. Pourtant la distance n'est pas grande, comparée aux milliers de kilomètres des migrations sahariennes : environ trois cent cinquante kilomètres – la distance que parcouraient naguère les moutonniers de Provence. Mais, au rythme lent des rennes broutant le lichen des collines chauves de la vidda, elle acquiert une autre dimension. Une sorte de marche en dehors du temps.

D'étape en étape, on dresse les tentes coniques, drapées autour des perches de bouleau entrecroisées, et laissant libre le sommet du cône par où se fait l'évacuation de la fumée. À l'intérieur, les places sont attribuées selon l'ancienneté et le rang du personnage. La maîtresse de maison trône au fond de la tente devant la lourde pierre du foyer, symbole de la migration. La tente est celle des peuples du Nord, celle des Euro-Asiatiques de la Scandinavie, de l'immense Sibérie. Celle aussi des Indiens chasseurs de l'Amérique du Nord. La tente de la taïga, qui exige du bois pour la dresser, pour s'y chauffer et pour se nourrir.

Trente jours après son départ, si tout va bien, le grand troupeau des Siri, suivant docilement un vieux renne à clochette, débouche des montagnes sur la mer. Les traîneaux sont déchargés. Dans une crique où s'abritent les rares maisons des pêcheurs norvégiens, on emprunte une barque. Le maître berger y monte, tirant derrière lui le renne conducteur à la clochette et l'obligeant ainsi à nager. Sur le rivage, les Lapons, aidés de leurs amis norvégiens pour qui ce jour est une grande fête, entourent le troupeau, le poussant vers la mer avec force gestes et cris. Finalement, formant un triangle roux hérissé de bois cornus, les cinq mille rennes se déplacent épaule contre épaule, comme un radeau de bois flotté, vers l'île proche où, après une traversée de quelques kilomètres, ils passeront tout l'été. Sur l'île, propriété millénaire de la cita, une gamma de pierres sèches, l'habitation la plus primitive du monde, remplace la tente de la migration et la confortable hutte de la vidda de Kautokaino.

La harde demi-sauvage grimpe allégrement sur les sommets de l'île où le lichen abonde, où le vent marin chasse les moustiques. C'est pour les Lapons une période agréable. Des contacts sont nombreux entre leur peuple et les

pêcheurs norvégiens. Puis, dès l'automne, qui vient très tôt sous cette latitude, c'est un nouveau départ. Il faut faire retraverser le détroit au troupeau. Les traîneaux étant devenus inutiles, on les démonte et on les charge sur des rennes de bât. Souvent la neige surprend la migration avant son retour à la cabane d'hivernage.

Tout cela, je l'avais appris, déchiffré plutôt, dictionnaire en main, de ma petite amie Karin, à l'intelligence éveillée. Cette vie primitive, cette migration qui par bien des points s'apparentait aux remues des paysans alpagistes de Savoie, me révélaient bien des affinités entre les peuples éleveurs de troupeaux. Sans comprendre leur langue, j'assimilais leurs pensées, leurs réactions. Comme les nomades du désert, et comme tous les peuples pasteurs, les Lapons sont tributaires de la nature et du climat. Ils sont soumis aux fluctuations du temps, des saisons et des pâturages. Ils n'ont qu'une richesse, bien vivante celle-là, à laquelle on ne touche pas mais qu'on accroît sans cesse : le nombre de têtes du bétail ambulante. Il en est ainsi chez les Lapons, chez les Tchoukches, les Arabes Chaamba, les Touaregs du Sahara, les Peuls du Sahel.

Je rentrai en Europe très impressionné par la découverte de cette ancienne civilisation née directement du paléolithique et poursuivie jusqu'aux temps modernes. Il en résulta un film, *Ces hommes de trente mille ans*, et un roman, *Le Rapt*. L'histoire du rapt, je la tenais des récits que me traduisait, durant nos longues veillées d'hiver, Karin. Elle était véridique. De tout temps, les rapt de troupeaux entre cités opposées ont eu lieu. Semblables aux rezzous sahariens, ils se déroulent, ici, dans l'obscurité de la longue nuit arctique lorsque les bergers transformés en guetteurs et engourdis par le froid somnolent dans leurs trous de neige.

Les années passèrent. *Le Rapt* avait été bien accueilli et je désirais donner une suite à ce roman. Sept ans plus tard, en 1964, je repartis pour la Laponie. Ma fille Danièle m'accompagnait.

Comme autrefois, je me rendis à Kautokaino.

Au cours de mon périple sur le vapeur côtier, je remarquai de nombreuses transformations. Sur le navire lui-même, les touristes étaient plus nombreux. Tromsø, où se trouve le plus grand port baleinier de la Norvège, était jadis une île ; on gagnait de là le Spitzberg pour des safaris à l'ours polaire. Mais Tromsø, désormais, n'est plus une île ; on a construit un gigantesque pont qui relie la ville au continent. Au-delà du fjord, une route toute neuve et bien dégagée relie Tromsø à la Suède et à la Finlande en longeant le « doigt finlandais » jusqu'à Enontekio. Toute la Laponie intérieure est mise à la portée du simple touriste. Débarquant ensuite à Alta, j'appris à ma stupéfaction qu'une belle route reliait ce port à Kautokaino. Finie l'épreuve des snowbiles ! Les autocars avaient remplacé les Bombardier. Kautokaino était devenue la station de tourisme privilégiée de la Laponie ! Je pressentis que j'irais de désillusion en désillusion. Kautokaino avait beaucoup changé : écoles, hôpitaux s'étaient multipliés ; malheureusement le *gest-givere* avait

brûlé. En revanche, à travers la vidda, des parcours bien balisés permettaient aux skieurs de randonnée de trouver environ tous les trente kilomètres un gîte d'accueil confortable et bien organisé. La route enjambant la rivière sur un pont en béton traversait le sud de la Laponie, créant ainsi une artère nord-sud, jusqu'à la ville suédoise de Karasundo, reliée elle-même à Kiruna. Un autocar faisait le trajet régulièrement.

La construction de ces routes avait bouleversé les conditions de vie de tout un peuple. Le même phénomène s'est produit dans nos Alpes de Savoie : partout où la route est arrivée, l'hivernage a disparu.

Il y avait un cabaret à Kautokaino et un juke-box où l'on remettait inlassablement *Lily Marlene*. La visite aux troupeaux de rennes se faisait en caravanes de traîneaux, avec escale dans une tente montée pour la circonstance. Une vieille Lapone y distribuait à chacun, moyennant finance, un brouet de viande de renne plus que spartiate. Les touristes femmes revêtaient des costumes lapons. Les coutumes étaient devenues du folklore !

— Et la migration ? ai-je demandé à Karin, devenue une jeune femme vive et alerte, après la traditionnelle course de rennes où elle avait complaisamment prêté son attelage à ma fille.

Elle a ri.

— La migration ? La famille ne la fait plus. On gagne si facilement la côte par autocar, soit par Tromsø soit par Alta, qu'il est inutile d'aller passer un mois de l'année dans les tentes inconfortables de jadis.

— Alors, comment vit le troupeau ?

— Comme toujours ! Le berger suit son troupeau ; il dispose désormais d'un tracteur à chenille qui tire une caravane. Nous, pendant ce temps-là, on reste bien tranquillement chez nous jusqu'à ce que les moustiques nous chassent vers la mer.

La Laponie n'était plus un monde privilégié, pouvant se tenir à l'écart des pulsions économiques et politiques du monde occidental.

Ses habitants avaient pourtant prouvé leur faculté de vivre par eux-mêmes lorsque, après l'occupation allemande du nord de la Scandinavie en 1940, leurs maisons brûlées, leurs troupeaux décimés, ils avaient échappé comme par enchantement au génocide et disparu dans les solitudes glacées de la vidda. Durant quatre ans, on ne sut pas ce qu'ils étaient devenus. La guerre terminée, les Norvégiens les avaient retrouvés, plus florissants que jadis, leurs cités reconstituées. Dépositaires de la civilisation du renne, ils avaient vécu sans dommage dans ce monde glacé inaccessible aux Européens. Le renne les avait sauvés. Il leur fournissait la viande, le lait, les fourrures, les peaux, les tendons ; les os se transformaient en outils, en pointes de flèches, le cycle naturel se refermait sur les conditions indispensables de vie. Le peuple lapon avait vécu de sa propre culture, de ses propres traditions trente fois millénaires. Il avait été autrefois peuple chasseur et, après la fin de la période glaciaire, il avait suivi le renne, son gibier principal, qui, délaissant Lascaux, Altamira, remontait vers le nord à la bordure des glaces. Le dégel de la calotte

glaciaire l'avait acculé dans ces terres du bout du monde qui s'étendent de la Norvège à la presqu'île de Kola à travers la Suède, la Finlande et la Russie. Peuples chasseurs, ils avaient depuis dix siècles domestiqué le renne et réussi ce que ni les Indiens au Canada ni les Eskimos n'avaient pu faire du caribou.

Leur exemple est à méditer. Les Lapons seraient l'un des rares peuples de la terre à survivre si une catastrophe atomique détruisait toute notre civilisation technique avancée. Alors pourquoi vouloir faire d'eux des citoyens à part entière de cette même civilisation occidentale aujourd'hui si menacée ?

En 1964, agissant comme pour ses ressortissants du Grand Nord, le gouvernement norvégien offrait aux Lapons du Finnmark des conditions de vie avantageuses dans les provinces du sud ou du centre de la Norvège. Comme les pêcheurs de la côte déchiquetée du Finnmark, les Lapons refusèrent de quitter le pays de leurs ancêtres.

C'est l'histoire de ces tractations entre la Norvège et les Lapons, la transformation regrettable de ce petit peuple issu des âges géologiques, que, de retour à Nice, je décrivis dans *La Dernière Migration*.

CHAPITRE II

Ça y est ! Nous avons pu acheter un terrain à Chamonix, sur le versant du soleil, bien sûr. Au pied du couloir du Brévent, face à la haute chaîne du Mont-Blanc. Il ne reste plus qu'à bâtir et cela prendra encore deux années. Nous avons en effet décidé, ma femme et moi, de retourner à Chamonix. Cela se fera en 1960. Martine a passé ses bacs à Nice et décidé de poursuivre ses études à l'école d'interprètes de Genève. En attendant ce retour aux sources, je ne chôme pas. Les six mois d'hiver se passent en tournées de conférences, l'été à filmer, l'hiver comme l'été à noircir du papier. De cinquante à soixante-quinze ans, j'ai en effet écrit la plus grande partie de mon œuvre : romans, essais se succèdent, sur la montagne, sur le Sahara, sur l'Arctique. J'ai affiné durant dix ans cette encyclopédie de la montagne que sont les deux volumes in quarto des *Montagnes de la Terre*. Ce que j'ai commencé à Nice, je le terminerai sans coupure à Chamonix.

Le Sahara est toujours présent dans mon subconscient. Aussi vais-je accueillir avec joie l'offre que me fait Paul Berliet de participer à la grande expédition scientifique qu'il organise pour l'hiver 1959-1960 sous le sigle des « Missions Ténéré ». Il ne s'agit plus cette fois de parcourir les immensités sahariennes à dos de chameau comme en 1935 ou 1937, pas même de guider un convoi routier sur la piste impériale du Tanezrouft, mais de participer à des recherches d'itinéraires à travers le Ténéré, entre le Hoggar et le Tassili, le Tibesti et le Tchad.

Les missions Berliet comporteront un matériel imposant, dont des véhicules tout-terrain à trois ponts moteurs – les fameuses « gazelles » qui équiperont l'armée française –, un avion Cessna de reconnaissance, un hélicoptère. Vingt-huit personnes y seront chargées de la marche de la mission proprement dite, douze formeront l'équipe scientifique représentant toutes les disciplines ; y participeront également des correspondants de presse. En tout, soixante personnes.

Des contrats passés pour des conférences m'empêchèrent de prendre le départ d'Alger le 9 novembre 1959 avec l'ensemble de la mission. J'effectuais à l'époque un tour de France et je ne pus me libérer que le 20 décembre.

J'avais rendez-vous avec la mission Berliet-Ténéré quelque part au nord du Tchad. L'Afrique est un curieux pays. On s'y donne rendez-vous sur un territoire grand comme quatre fois la France.

— Nous serons dans le secteur nord de N'Guigmi, m'avait dit Maurice Berliet.

Comme c'est simple ! Imaginez qu'un ami dise : « Cherchez-moi quelque

part entre l'Auvergne et les Pyrénées ! »

Il me fallait rejoindre à N'Gourti une mission partie depuis plus d'un mois d'Ouargla et qui, ayant atteint Fort-Lamy en traversant le Ténéré du nord au sud sur mille kilomètres, entreprenait la deuxième partie de son programme d'exploration : la traversée nord-sud N'Guigmi-Bilma par l'antique piste des caravanes à travers l'erg de Bilma. Mille kilomètres d'un parcours tout-terrain extrêmement délicat.

La brume de sable ayant empêché le Super-Constellation d'Air France de se poser à Fort-Lamy, nous avons fait escale mille kilomètres plus loin, à Bangui, au Centrafrique ! Et, reprenant le même avion venu de Brazzaville, nous avons pu nous poser dans la nuit à Fort-Lamy, après deux mille kilomètres supplémentaires.

Le lendemain, ayant troqué mon complet veston pour le costume saharien, je prends place dans le petit Cessna de la mission qui m'attend depuis vingt-quatre heures.

Un vol effectué à basse altitude au-dessus des marécages du Tchad me permet de mieux connaître cette région lacustre où des îlots d'ambadjés flottent et dérivent, obstruant les canaux ; ils forment un lacis inextricable. Cette traversée complète du Tchad n'a été réussie qu'une fois, en canot à moteur, en 1941, par Roques, Lewden, Chasseloup-Laubat et sa femme Betty ; ils ont erré durant cinq jours avant de trouver l'embouchure du Chari. En saison sèche, le rustique terrain d'aviation se trouve à quarante kilomètres au sud de N'Guigmi. Un camion nous y attend.

Nous longeons les marécages qui bordent le lac et croisons la piste des éléphants, du Tchad, bien marquée dans la glaise, quand tout à coup le camion s'arrête. À quelque distance de la piste, en pleine brousse, un homme étrange nous fait signe. Il porte chapeau et pantalon de brousse, cachabiah du Sud algérien, et range prestement pliant et chevalet. De loin j'ai reconnu la silhouette familière de Brouty. À soixante-trois ans, Brouty est devenu le peintre officiel de la mission. Le voici qui agite son chapeau et hurle sa joie de me retrouver, montrant un crâne lisse comme un œuf d'autruche. On le prend à bord. On s'arrête à N'Guigmi juste le temps de déjeuner à la popote et de rencontrer le général Laurent, directeur des missions Berliet, venu d'Agadès à bord de l'avion Cessna de liaison.

On repart à bord d'une Land-Rover pilotée par une espèce de chat sauvage maigre et racé dans un survêtement de sport. Plus tard, j'admirerai la conduite étonnante de Canton, pied-noir d'Oranie, l'un des meilleurs chauffeurs de l'expédition. Et, au cours de la deuxième expédition, je ferai souvent équipe avec le « chat sauvage ».

De nuit, nous avons rejoint l'expédition au puits de N'Gourti, à deux cents kilomètres au nord du Tchad.

Brusquement, du haut d'un col, entre deux immenses dunes mortes, apparaît le campement. J'en demeure pantois. Un grand cercle de lumière délimite son emplacement : les camions sont formés en carré, la bulle blanche

de l'hélicoptère scintille sous les feux des projecteurs accrochés aux branches des épineux. Deux moteurs « Bernard » halètent dans la nuit. L'un d'eux entretient le camion iso-frigo des vivres frais ; le second maintient les films de l'équipe cinématographique à température constante. Un générateur fournit chaque soir le courant électrique à cette ruche bruyante, si différente des campements sahariens. Soixante personnes vont et viennent, affairées. On m'entoure, je serre des mains, je ne vois que des visages inconnus. Arrive Maurice Berliet.

— Enfin, Frison ! On désespérait de vous voir. On va s'occuper de vous, vous distribuer votre campement individuel.

J'ai très vite fait de découvrir, un peu à l'écart, le coin de sable où j'étendrai mes couvertures, mon sac de couchage.

— Vous couchez par terre ? s'inquiète Maurice.

— Toujours ma vieille habitude !

— Attention au cram-cram, aux scorpions... Enfin, si vous y tenez !

Si j'y tiens, à mon indépendance ! Et puis, dormir sur un lit picot, je déteste ! Le froid de la nuit saharienne vous prend par en dessous. Rien ne vaut de dormir à moitié enterré dans le sable, sur un bon tapis de sol.

Le lendemain, a commencé la délicate traversée de mille kilomètres du sud au nord entre le lac Tchad et Bilma, l'oasis la plus isolée du Sahara central.

L'itinéraire choisi suivra, pour atteindre le Kaouar, la piste chamelière. Notre navigateur, le commandant Armand, du service géographique de l'armée, le connaît par cœur sans l'avoir jamais parcouru. Il guide la mission uniquement en interprétant la couverture photographique aérienne au 1/50000 de l'Afrique française qui vient d'être achevée dans la région du Ténéré. Avant le départ, il trace sur les photos l'itinéraire idéal et n'a plus qu'à le suivre. Il navigue au compas solaire fixé sur l'aile droite de sa Land-Rover. Il ne se trompe jamais. Parti en précurseur un bon moment avant l'expédition et conduit par le « chat sauvage », il suit sa route avec précision, cette route qu'il a préparée minutieusement dans son bureau de Paris plusieurs mois auparavant.

Nous n'aurons plus qu'à emprunter ses traces. Les quelques voitures qui avaient tenté la traversée de l'erg de Bilma par les oasis abandonnées d'Agadem et de Dibella avaient connu les pires difficultés. Armand fera franchir les soixante-treize cordons de dunes parallèles qui défendent l'arrivée sur le plateau du Kaouar à tous les camions de la mission, avec une précision étonnante. Mais cette traversée durera sept jours. Et parfois, pour gagner vingt kilomètres en latitude, nous serons obligés de zigzaguer sur plusieurs centaines de kilomètres d'est en ouest. Il devient évident que ni la route du sud du Ténéré parcourue à l'aller, ni celle du Tchad à Bilma ne pourront être empruntées par des convois ou des véhicules commerciaux. Nous devons chercher ailleurs, plus au nord, un itinéraire reliant l'Afrique du Nord au Tchad. L'idée d'une deuxième expédition prend corps.

Dans la mission Ténéré, j'étais plus particulièrement chargé des

reconnaisances de caractère montagnard et de la recherche des gravures rupestres et sites préhistoriques. Dix jours plus tard, nous étions à Chirfa, dans le Djado aux oasis pillées, aux ksour en ruine envahis par une végétation tropicale ; les fortins bâtis par la France avaient été abandonnés en raison de leur insalubrité.

Nous y rencontrâmes le lieutenant Moreau, commandant un groupe nomade effectuant une tournée de renseignements dans les monts Toummo. Moreau nous raconta comment, en compagnie du lieutenant Lamothe, il avait, un jour qu'il parcourait la région de l'enneri Domo, été séduit par l'étrange solitude azoïque de l'enneri Blaka, véritable fleuve de sable coulant entre deux falaises ruinformes. Au centre de l'enneri, se dressait un étrange rocher émergeant des sables comme un sous-marin de la mer ; il en avait les mêmes proportions : fuseau allongé et arrondi sur lequel s'érigait une tour en forme de kiosque. Les méharistes résolurent d'y passer la nuit, bien qu'il n'y eût en ces lieux ni eau ni pâturages pour leurs montures. Se promenant sur la coque du sous-marin, ils firent alors la découverte d'une peinture rupestre, une fresque représentant une biche-robert, la grande gazelle du Sahara central ; l'animal était peint en blanc et ocre avec une fidélité étonnante. Ces peintures sont très rares. Levant leur bivouac, les officiers ne cherchèrent pas plus avant. « Il y avait aussi des gravures, nous dit Moreau, mais s'il fallait recenser toutes les gravures rupestres du Sahara ! »

Il nous indiqua l'itinéraire à suivre pour se rendre dans l'enneri Blaka. Il s'agissait d'une akba, passage rocheux escarpé permettant d'accéder aux plateaux supérieurs. Sur vingt kilomètres, les difficultés seraient grandes ; ensuite il suffirait de suivre le cours des enneris, ces fleuves taris du Sahara Tibbou.

À l'aller, le commandant Armand se débattit contre les difficultés du parcours. En trois heures nous fîmes vingt kilomètres, les Land-Rover devant parfois surmonter des roches en escalier aux marches irrégulières et glissantes.

Primitivement, nous devions revenir le soir même à Chirfa, mais devant l'importance de la découverte je sollicitai l'autorisation de passer au Blaka la journée, la nuit et la journée du lendemain. Berliet, Armand et le lieutenant Moreau repartirent immédiatement.

Nous restions seuls dans ce Blaka lunaire et sans vie. Et, immédiatement, Montangerand le cinéaste, Legall qui conduisait notre véhicule et moi-même nous mîmes au travail.

Bientôt nous eûmes la conviction que le Blaka constituait un site d'une richesse exceptionnelle, et j'entrepris d'en faire la description minutieuse agrémentée de photos. Dans les cavernes et les abris sous roche, la vie avait été intense. Les ateliers montraient les signes évidents des tailleurs d'outils du néolithique ; burins, grattoirs, haches et pointes de flèches abondaient. Les gravures rupestres s'étagaient sur plusieurs époques. Nos recherches aboutirent à la découverte, sur un grand bloc éboulé, d'une splendide girafe

haute de 2,60 mètres, admirablement gravée et qui s'apparentait aux plus belles gravures de l'Adrar Ibaren au Fezzan. Nous sommes ici à l'apogée de l'art rupestre ; les formes, les détails anatomiques sont reproduits avec une fidélité digne d'un grand peintre animalier. Le dessin de la girafe est incisé en V très profondément, mais des martelages de qualité différente reproduisent le brillant des sabots, les taches du pelage, le détail des naseaux et des petites cornes.

Cette chasse aux rupestres m'a toujours passionné depuis ce mois de mai 1935 où je participais, avec la mission Coche, aux étranges et belles découvertes de l'oued Mertoutek dans la Tefedest !

Le lendemain, l'hélicoptère nous rend visite. Il nous apporte un croquis du commandant Armand nous proposant un itinéraire plus facile pour revenir à Chirfa. Nous avons mis cinq heures à l'aller pour parcourir quatre-vingts kilomètres, nous reviendrons en moins de trois heures.

Nous quitterons les oasis de Djado pour une nouvelle traversée du Ténéré. Là encore, le commandant Armand innovera. La piste normale reliant Djanet à Chirfa et Seguedine utilisait un parcours rocailleux difficile longeant les montagnes du Nord. Sans nous en écarter vraiment, nous ferons notre trace à cinquante kilomètres au sud et à l'ouest de l'itinéraire habituel, sur un reg parfaitement uni où les camions roulent aisément à plus de soixante kilomètres à l'heure.

Nous ferons notre dernier bivouac avant Djanet, au cœur du Ténéré. L'atmosphère est joyeuse. Les savants se concertent, essayant de résoudre un problème géographique qui les intrigue. À l'ouest, des collines inconnues s'élèvent progressivement, terminées par des sommets aigus. Cette petite chaîne de montagnes s'étend du sud au nord sur près de cent kilomètres. Nous avons longé ce relief pendant près de trois heures sans y prêter attention, et le commandant Armand vient de constater qu'aucune carte, aucun croquis saharien ne le mentionnait. Sur les photos aériennes, il apparaît distinctement, séparant le Ténéré de l'ancien lit du Tafassasset.

On se penche sur les cartes. Découvrir une chaîne de montagnes inconnues en 1959 n'est pas à la portée de tout le monde ! On vérifie les photos aériennes. Incontestablement, personne à ce jour n'a mentionné ces sommets, ni Toubau de Maisonneuve ni Conrad Kilian. Ils se trouvent en dehors des itinéraires possibles et c'est la raison de cet inexplicable oubli. À ces montagnes lunaires, nous devons donner un nom. Il y a déjà dans ces parages la gara Toubau, l'erg Kilian ; on pense à Capot-Rey, mais il aura son erg ! Finalement, je propose le nom d'E.F. Gautier, l'un des plus éminents géographes sahariens. Les scientifiques se rallient à ma proposition ; le commandant Armand fera aboutir notre décision au Service géographique. Les monts Gautier sont baptisés. Ils sont désormais portés sur les cartes les plus récentes.

Nous serons à Alger le 7 janvier 1960 après un périple de dix mille kilomètres dans les régions les plus inhospitalières du Sahara central.

Les seules difficultés que nous rencontrerons seront des chutes de neige importantes dans la traversée de l'Atlas et des hauts plateaux algériens, et la nécessité de rouler sous escorte dans ce périmètre exposé aux raids journaliers des fellagas.

Certes, je m'y attendais et la décision de Paul Berliet ne m'a pas surpris. En octobre prochain, une seconde mission, plus légère, plus mobile, repartira pour le Ténéré.

Paul est venu à Chamonix me proposer d'en faire à nouveau partie. Il m'a trouvé à Derborence, le grand chalet tout neuf qui sera désormais le point central de mon existence. J'ai planté des arbres autour de la pelouse, des petits bouleaux à peine plus grands que ceux que j'avais rencontrés en Laponie. Mais à Chamonix, petit bouleau devient vite grand ! Mon jardin, entouré de ces arbres miniatures, a l'air d'un jardin japonais. Rien ne masque la vue. Le glacier des Bossons cascade de toutes ses glaces du sommet du mont Blanc jusqu'à la vallée. Les aiguilles de granit hérissent le ciel. Ma maison est adossée au versant du soleil, celui du Brévent, et c'est pourquoi elle porte le nom de Derborence.

Je considère C.F. Ramuz comme un maître. Ce précurseur de Giono mériterait d'entrer dans la collection de « La Pléiade ». Son œuvre est un chant puissant, un hymne panthéistique. Dans son style rocailleux, il trace avec la précision fidèle d'un burin d'acier paysages et portraits. Paysan et esthète, critique d'art, ami des peintres et des musiciens, compagnon de Stravinsky, Ramuz cache sous le velours brut du vigneron vaudois une extrême sensibilité.

Sans que je l'aie jamais rencontré, il était un de ces êtres dont j'aurais aimé être l'ami.

Ramuz a écrit de nombreux ouvrages et les critiques ne pensent pas que *Derborence* soit son meilleur roman. Pourtant, le récit traduit tout au long la peur latente et cachée, la croyance aux mythes et aux forces maléfiques des montagnards des hautes vallées, ces hommes soumis depuis toujours aux convulsions d'une montagne vivante, race exposée aux avalanches de fond qui peuvent détruire en quelques secondes des forêts entières aux arbres séculaires, des villages paisibles, des alpages, éteignant subitement toute vie, couvrant le bruit des clarines et le murmure rassurant d'un torrent.

Ainsi disparut autrefois sous l'un des plus grands éboulements des siècles passés l'alpage valaisan de Derborence. Sa combe rassurante connut un jour le cauchemar des grandes convulsions terrestres. Très haut, les cimes des Diablerets craquèrent de toutes leurs fissures agrandies par une secousse sismique, projetèrent dans le cirque inférieur de grands pans de leur versant sud ; ces Diablerets porteurs de légendes à odeur de soufre venaient d'engloutir, sous un chaos de rocs gigantesques, sources, hommes et troupeaux. Seul survivant, un berger coincé sous le toit écrasé de son chalet, sauvé par la solidité des énormes poutres de mélèze mais prisonnier sans espoir dans une caverne sans lumière. Il y survécut plusieurs mois, se

nourrissant du fromage de sa cave, buvant l'eau qui s'écoulait à travers les fissures de l'éboulement. Patiemment il gratta, creusa, rampa, et réapparut au jour trois mois plus tard. Véritable spectre épouvantant les populations.

Derborence, symbole de la mort et de la résurrection !

Mon chalet, je l'ai construit au pied de ce Brévent d'où coulent tout l'hiver de puissantes avalanches. À l'époque, on ne parlait pas de zones bleues ou rouges. On laissait le montagnard choisir l'endroit où il bâtirait sa maison, et il le faisait toujours avec discernement. Naturellement je savais : j'avais même été témoin d'une grande avalanche de fond qui, un jour des années 1930, avait coulé jusqu'à la route départementale, passant à une centaine de mètres au sud-ouest du terrain que j'avais acheté. C'était pour moi la certitude que, ce jour-là, l'avalanche avait choisi la route la plus longue et qu'il pouvait se passer plusieurs siècles avant qu'elle ne revînt. De plus, on pratique désormais le ski au Brévent, les pistes sont damées, on fait sauter les corniches à l'explosif, et le grand bassin d'alimentation de la combe du Brévent, neutralisé, stabilisé, est désormais contrôlé efficacement.

Un peu par admiration pour Ramuz, un peu par provocation, un nouveau chalet baptisé Derborence s'élève donc dans la vallée de Chamonix.

Le 23 octobre 1960, la seconde mission Berliet « Ténéré-Tchad » est rassemblée à Ouargla.

Elle se propose de rechercher un meilleur itinéraire commercial à travers le Ténéré en direction de Fort-Lamy. Les expériences de l'hiver précédent ont servi. La route la plus directe n'est pas forcément la plus courte. Nous nous proposons de retraverser le Ténéré jusqu'à Seguedine, de continuer sur Zouar au Tibesti, de contourner par le sud le massif jusqu'à Largeau (Faya) et de là, remontant vers le sud, à travers le Djourab, le cours invisible du Bahr el Gazal, rallier Fort-Lamy.

L'équipe scientifique est plus réduite. La plupart des grands travaux ont été effectués lors du dernier voyage. Je conserve de cette merveilleuse entente entre scientifiques de toutes disciplines un souvenir de remarquable coopération. Bien des travaux ont été concluants. Grâce à la présence simultanée sur le même site d'un géologue, d'un archéologue, d'un préhistorien et d'un botaniste spécialisé dans l'étude des pollens fossiles, on a pu reconstituer le climat du Sahara néolithique, aboutir à des conclusions inattendues, tel le rapide dessèchement du Ténéré. Le carbone 14 a permis de dater les outils de la pierre taillée et ceux de la pierre polie ; l'analyse des pollens fossiles sur le même site nous a appris quelles espèces botaniques poussaient sur ce qui est actuellement le désert le plus absolu du monde. Nos chercheurs ont trouvé notamment une grande jarre remplie de graines de micocoulier, cet arbuste du maquis provençal. Ainsi, il apparaissait avec netteté qu'à une époque relativement récente le Sahara central était encore une savane.

La mission Berliet-Ténéré a accompli en trois mois un travail qui aurait nécessité cinquante années de recherches et de confrontations scientifiques.

L'hydrogéologue Cornet, n'ayant pas de sources à découvrir, a réussi ce prodige, grâce à l'hélicoptère de la mission, de relever le point magnétique tous les cinquante kilomètres, et ceci sur dix mille kilomètres de parcours !

Mais le chiffre de soixante personnes exige une logistique trop compliquée. La seconde mission, allégée, n'en comprendra donc que vingt-sept. Les conducteurs des camions seront, pour la plupart, ceux qui provenaient des succursales Berliet d'Algérie : Canton, le « chat sauvage », et Salmeron, son compère d'Oran, auront la lourde responsabilité des véhicules. Ils ont fait leurs preuves. Leurs camarades sont des Sahariens confirmés, se contentant de peu. Enfin il a été prévu qu'une antenne pourrait se détacher du convoi pour opérer des reconnaissances sur le terrain. Nous n'aurons plus d'avion de liaison ni de voiture-radio, mais l'hélicoptère de Voirin, qui a rendu de si grands services, nous accompagnera durant tout le trajet. L'équipe scientifique sera réduite à six personnes, complétant les recherches de la première expédition sur des sites bien définis. L'étonnant commandant Armand nous dirigera comme par le passé. Le Dr Cohen sera le médecin de l'expédition ; nouveau venu au Sahara, il aura tendance à javelliser un peu trop l'eau du camion-citerne. Hugot et Mauny, préhistoriens de l'I.F.A.N. et du C.N.R.S., et Quezel, remarquable spécialiste de la botanique fossile, assumeront la partie scientifique proprement dite. Quant à moi, je me suis proposé deux buts principaux : explorer les monts Gautier que nous n'avons fait qu'entrevoir, et surtout gravir le mont Greboun, dans l'Aïr, pour éclaircir le mystère de son altitude réelle.

Le convoi suit sa route de balise en balise sur cette incommensurable plaine de sable fin et il n'est pas question de le détourner de sa route pour entreprendre l'exploration des monts Gautier. Pourtant, leurs aiguilles rocheuses pointent derrière la banquette tabulaire et ensablée qui les limite à l'est.

— Maurice ! dis-je en pointant le doigt vers le fugitif élanement de pierre déjà disparu, les monts Gautier, tu m'avais promis...

Maurice Berliet est bon bougre.

— On y passera au retour.

Je me méfie de ce « au retour ». Quand nous reviendrons, nous serons aussi pressés par le temps.

— Un petit coup d'hélicoptère pour savoir...

— Allez ! Vas-y !

Laissant le convoi continuer son cap à 280 degrés, je décolle, piloté par Voirin, et nous piquons plein ouest. Les aiguilles qui semblaient toutes proches sont en réalité à plus de vingt kilomètres de notre itinéraire. Bientôt nous pénétrons à l'intérieur d'un très large cirque, sorte de cuvette d'effondrement, rappelant un immense cratère et parsemé d'étranges aiguilles de grès noirs très délités, fichées comme autant de chicots sur le reg et le sol gréseux. Alors que les massifs bordant le Ténéré sont largement ensablés jusqu'au faite, le sol à l'intérieur du cirque protégé des vents est nu, souvent

couvert de plaques de roches vives.

Nous nous dirigeons vers le plus important des cinq groupes rocheux et Voirin se pose délicatement au pied de la plus belle des cimes. J'éprouve une incroyable émotion à descendre de l'appareil sur ce sol inconnu, dans un silence qui n'est déjà plus de notre monde, puis à découvrir le paysage hostile qui nous entoure. Sur nos têtes, la paroi se dresse à une hauteur qui rend au massif ses prérogatives ; ce qui était un chicot noirâtre devient un pic à l'aspect dolomitique.

— Si nous mesurons la hauteur exacte de l'aiguille ! propose Voirin.

Nous décollons après pointage de l'altimètre de précision et nous nous élevons en spirale. Voirin fait du vol stationnaire à hauteur exacte du sommet de l'aiguille la plus élevée ; cela donne trois cents mètres de la base au sommet. Les autres cimes sont légèrement moins hautes : deux cent cinquante à deux cent soixante-dix mètres, mais plus déchiquetées.

Cette précision acquise, nous piquons plein est pour recroiser les traces du convoi que nous avons beaucoup de mal à découvrir, la brume de sable faisant écran entre le sol et notre appareil. Une fois retrouvé le fil conducteur, nous fonçons en rase-mottes et apercevons enfin à notre grand soulagement le convoi immobilisé en plein Ténéré à la corne sud des monts Gautier.

Un mois et demi plus tard, au retour de notre périple Tibesti-Tchad, j'ai pu enfin visiter les monts Gautier.

Nous avons fait, Paul Berliet et moi, une reconnaissance préalable de quelque soixante kilomètres en pénétrant par le sud à l'intérieur du cirque. Le camp de la mission a été installé à la corne nord, près d'un col. De cette façon, les camions ne risquaient pas de s'ensabler et nous nous trouvions à proximité des sites à prospector. Ces groupes d'aiguilles constitueraient un excellent terrain d'escalade pour les alpinistes, ai-je pensé à l'époque. Je ne me trompais pas. Depuis, le guide dauphinois Bernezat a réalisé avec sa femme les principales ascensions de ces différents pinacles. Il m'a fait l'honneur de baptiser de mon nom le sommet principal, et la seconde cime du nom de pic Berliet. Ces dernières années, les monts Gautier, l'un des sites les plus curieux du Ténéré, sont devenus le rendez-vous des alpinistes.

J'ai eu la joie de gravir mon propre pic en 1974, au retour d'un périple d'adieu au Sahara qui avait conduit notre groupe de visiteurs de Tamanrasset à Iferouane et d'Iferouane à Djanet, à travers ce Ténéré sans cesse recommencé.

Les savants qui nous accompagnent ont fait une moisson fructueuse aux monts Gautier. Ils ont passé au crible l'humus des abris sous roche. Il a livré ses secrets : déchets de nourriture, ossements, graines, piquants de porc-épic, tessons de poteries et traces d'affûtage d'outils lithiques. Ici également vivaient les hommes du Ténéré. Il fut un temps où les monts Gautier étaient peuplés et sans doute le sont-ils restés très longtemps car à la corne sud, sur le versant du Ténéré, un alignement de tombes ressemble étrangement aux tombes garamantiques du Fezzan. Dans le même massif, Paul Berliet devait trouver de magnifiques meules dormantes polies dans un conglomérat qui, à

l'usure du vent, s'était transformé en une étrange dentelle de pierre.

Le trajet de retour de Fort-Lamy à Djanet fut malheureusement marqué par un accident grave. Nous faisons étape à Sherda, en lisière du Tibesti. Voirin avait posé son hélicoptère dans la cour intérieure du bordj. Il devait redécoller avec le cinéaste, mais il jugea plus sage de faire un saut de puce à vide par-dessus les hauts murs du fortin, et conseilla à Montangerand de l'attendre dehors. Voirin franchit l'obstacle et s'apprêta à se poser sur un vaste terrain nu qui entourait le bordj, un reg couvert d'une fine pellicule de sable doré. Les patins de son hélicoptère touchaient à peine le sol qu'un nuage opaque de poussière blanche s'éleva, aveuglant le pilote. Une pale du rotor accrocha la terre, l'appareil rebondit et se disloqua. On retira des débris Voirin très choqué. Montangerand, qui attendait, échappa de peu à la mort. Un débris de pale s'incrusta comme un projectile dans le Rolleiflex qu'il portait constamment suspendu à son cou.

L'étude des causes de l'accident révéla qu'à l'endroit où Voirin s'était posé d'anciens travaux avaient eu lieu, notamment la fabrication du plâtre ; puis le vent du désert avait unifié les teintes, ne laissant rien deviner du piège. C'est cette épaisse poussière de plâtre soulevée par le vent du rotor qui avait aveuglé Voirin.

Alerté par radio, le « broussard » de Largeau vint chercher le blessé. Le médecin décela un traumatisme crânien. De Largeau, Voirin fut transporté par le service régulier jusqu'à l'hôpital de Fort-Lamy. Il survécut à son accident, mais sa carrière sera à jamais compromise. Quant à nous, nous perdions un excellent compagnon, ami des bêtes comme en témoigne la petite histoire suivante.

Un jour, sur la piste de Koro-Toro à Fort-Lamy, au sud du Djourab, Voirin avait racheté à un chasseur nomade un jeune addax ligoté sur un chameau de bât, que l'homme se proposait d'aller vendre à la ville. On marchanda, le nomade se fit payer un bon prix. Voirin accepta. Qu'allions-nous faire de cette antilope ?

— Viens avec moi, tu vas m'aider, me dit alors Voirin, je vais tâcher de retrouver les traces d'où venait la caravane, on relâchera l'addax dans la région où il est né.

On suivit les traces pendant une cinquantaine de kilomètres, puis on sortit de la bulle de l'hélico le petit addax, on le débarrassa de ses entraves, on le déposa doucement sur le reg. La jeune bête s'ébroua, leva le nez, flaira l'air du désert, examina d'où venait le vent, tous signes qui lui étaient perceptibles, puis brusquement, rassemblant ses forces, elle partit au petit galop vers un point du désert connu d'elle seule.

Voirin évacué, les incursions que nous comptions faire en hélicoptère dans l'intérieur du Tibesti et notamment dans le grand cratère du « Trou au Natron » durent être abandonnées. On rejoignit Seguedine par la piste et le rond-point de Gaulle ! Une piste étonnante par les souvenirs qui s'y attachent. Dans ce désert parfait, a eu lieu le rassemblement insolite des Français libres

rejoignant depuis l'A.-O.F. la colonne Leclerc. Qu'une armée se prépare en un tel lieu à envahir le Fezzan dépasse l'imagination du stratège le plus imaginatif.

Et pourtant !

La mission Tchad arriva le 30 novembre à l'Adrar Bous, ayant traversé le Ténéré d'est en ouest sur le reg sans limite. Trajet remarquable de cinq cents kilomètres sur un tracé vierge extrêmement roulant et riche en témoignages de la grande époque néolithique du Ténéré, notamment ce véritable « éventaire » d'un négociant en pointes de flèches, silex taillés, racloirs en serpentine et autres outils lithiques, alignés sur le reg et abandonnés il y a un peu plus de deux mille ans. Comme si le marchand trop confiant avait attendu l'extrême limite de l'assèchement du territoire pour fuir ces lieux maudits.

Avant d'arriver, nous avons franchi un erg sans difficulté et balisé l'itinéraire le plus simple pour se rendre d'In Azaoua au Hoggar, à Seguedine et à Bilma.

L'intérêt scientifique commande à Hugot et Mauny de séjourner au Bous où les sites méritent une fouille approfondie. L'intérêt géographique exige une reconnaissance dans les monts Greboun pratiquement inconnus. Ce sera mon travail.

Le Ténéré brille comme un plat d'étain dans le silence lunaire. Le silence ! Le silence absolu ! Ce silence des déserts, enveloppant comme un fluide, vient de s'établir brusquement, couvrant le chant mystérieux de la terre endormie. L'hymne des ténèbres porté par la brise ne module plus ses phrases à travers les orgues de basalte de l'Adrar Greboun. Ce chant m'a bercé jusqu'alors : il était à la fois doux et puissant comme une respiration, régulier puis tout à coup brisé, haletant. Parfois il me caressait le visage, en écartait la fièvre et la fatigue.

J'avais mis longtemps à m'assoupir, mais son rythme envoûtant avait eu raison de mes pensées, de mes angoisses, et d'un corps fatigué par un long et pénible effort ; j'avais dû sombrer dans le sommeil comme on s'endort sous l'effet d'un narcotique et soudain je m'éveillais avec la sensation d'avoir dormi un siècle ; je renaissais à la vie dans un silence total. D'où provenait cette lumière qui se diffusait sous le capuchon du burnous ? Pris de crainte, j'hésitai à le relever. Puis brusquement je dressai le buste, me délivrai du sac de couchage. La lune m'aveugla. Un air frais chargé d'oxygène me pénétra et je me sentis tout à coup éveillé et lucide. Ce bivouac du Greboun tenait ses promesses merveilleuses.

Un aventurier vit des nuits pareilles une ou deux fois dans son existence. Il y a un peu plus de vingt-cinq ans, c'était la nuit de la Garet el Djenoun : la montagne des Génies. Nuit dramatique, épuisante, à la limite de la résistance nerveuse et à laquelle s'ajoutait l'angoisse d'une difficile ascension.

L'escalade actuelle ne présente aucune difficulté. Nous n'avons eu à accomplir, hier, qu'une interminable et harassante marche d'approche, sept

heures de gymnastique laborieuse dans un chaos granitique avec pour seul aiguillon l'inconnu de cette énorme montagne isolée comme une île dans un archipel de sable. Là, à l'extrémité nord-est de l'Aïr, ce vieux massif se prolonge très loin dans l'absolu du Ténéré.

Le bruit a repris.

Immobile comme un chasseur à l'affût, j'écoute et je contemple. J'écoute des sons qui ne s'entendent pas d'ordinaire. La grande voix de l'univers pénètre en moi. Elle parcourt le vide du Ténéré, ce vide total, cette plaine sans autre limite que le cercle parfait de l'horizon et qui, sous l'étrange clarté lunaire, apparaît comme une terre irréelle, une autre planète : sables blancs, sables gris, sables opalins, avec des récifs sombres pointant de-ci de-là, des atolls de diatomite bordés d'une ceinture de dunes vives, houleuses comme les vagues venues du large se briser sur l'écueil.

Un rêve de vingt années se réalise. Tant de fois j'ai songé à cette marche qui me conduirait en ce coin précis du Sahara où j'ai rendez-vous avec la sérénité.

L'altimètre nous a donné une altitude ridicule pour les alpinistes : le bivouac est à 2100 mètres ! De quoi sourire ! Pourtant, oui, comment se fait-il que nous nous sentions si haut, à mi-chemin entre le néant de la terre et l'absolu du ciel ? Pourquoi si ce n'est que notre existence ici même, sur cette terre morte, est fonction d'artifices et de moyens précaires dus à la science des hommes et dont la durée dépend de notre provision d'eau : sept litres. De quoi tenir un jour, pas plus. Après quoi, si nous ne redescendons pas, il faudrait mourir malgré la technique, malgré la science, malgré le progrès.

Étrange aventure qui est la nôtre. Elle touche à la facilité par les moyens puissants dont je dispose et elle rejoint les plus audacieuses méharées de ma jeunesse.

Me voici, en 1960, dormant paisiblement au sommet d'une montagne dont le nom était inconnu et légendaire voici un quart de siècle, dont les limites assez vagues n'ont pu être définies qu'à l'aide de la photographie aérienne, dont l'altitude portée sur les cartes est fausse. Notre marche d'approche de la veille a été habilement conduite sur un itinéraire tracé au mètre près sur les photos aériennes qui nous servent de carte. En bas, à sept heures de marche en dessous, dans un cañon de la montagne, nos camarades du camp de base nous attendent. Ils ont la radio, des réserves d'eau, trois véhicules tout-terrain. Ils représentent la vie et nous sommes liés à eux plus sûrement que nous ne le voudrions. Étant donné l'extrême limite des charges que nous devons porter, il nous faut redescendre demain, qu'il y ait ou non réussite. Il peut y avoir un échec, nous ne risquons plus le désastre. Un message radio et tout s'arrangera. Délivré de toute inquiétude, cette nuit s'écoule comme un rêve merveilleux que je vis tout éveillé.

Nous sommes arrivés en ce lieu hier après-midi, une heure avant le coucher du soleil qui, sous cette latitude, précède la nuit de quelques instants seulement. Pas de crépuscule, mais pas d'obscurité non plus : de la lumière

éblouissante du jour nous sommes passés à la clarté de la lune, de l'or à l'argent. Nous, c'est-à-dire Quezel – le botaniste sportif, le jeune savant plein de fougue qui, à peine arrivé au bivouac, est redescendu plus bas chercher du bois pour la nuit, est remonté, a chanté, mangé et s'est endormi comme un mouflon dans une cavité à l'abri du vent –, Montangerand, le cinéaste et le photographe de la mission, toujours disponible, résistant comme un bœuf, et moi.

Complètement éveillé, je vais et viens sur la corniche où nous nous sommes arrêtés, écoutant les bruits de la nuit, dressant des caps imaginaires sur l'infini du Ténéré : Djanet à 380 grades, Djado à 45, Grein à 85...! Survolant ce paysage étrange de planète morte, un homme éveillé, debout, pour qui le temps usuel n'a plus de signification. Que représente-t-il en ces lieux retournés au néant après six cent mille ans d'occupation humaine ? Car c'est bien là l'obsession qui me poursuit. Depuis six cent mille ans et jusqu'à une époque historique, il y avait de la vie et des hommes, des lacs et des animaux, et le visage de cette terre était riche et accueillant ; à croire, si ce n'était de l'orgueil, que je suis le dernier des hommes, debout sur la dernière montagne.

Le départ pour le sommet a eu lieu à 6h30. La pente est très raide, mais facile, et nous sommes très vite à la dernière crête. Le sommet, très vaste, ressemble à une étoile de mer posée à plat sur le sable du Ténéré. L'altimètre indique 2310 mètres. Nous allons nous réjouir de cette première saharienne lorsque tout à coup nous avons découvert la vérité. Quelqu'un était venu ici avant nous. Au centre et à chaque extrémité des trois branches de l'étoile sommitale, se dressent des « redjems », petits cairns pyramidaux érigés de main d'homme. Je suis déçu, profondément déçu de voir une partie de mon rêve se déchirer. Les autres n'y attachent aucune importance : Quezel s'intéresse aux végétaux, Montangerand à ses films.

Je remets à plus tard la résolution de cette énigme. On fait un tour d'horizon photographique, on recueille des échantillons de roches. Le temps presse, il faut redescendre, refaire en sens inverse la longue marche de la veille, regagner le camp de base et, si possible, rejoindre ce soir l'Adrar Bous à quatre-vingts kilomètres plus au nord.

Une dégringolade dans les éboulis nous ramène au bivouac ; nous chargeons nos dernières réserves d'eau : cinq litres, puis nous reprenons la descente. Quezel désire visiter une insolite plantation d'oliviers, découverte la veille au cours de l'ascension. Ils sont là, écrasés, disloqués, coincés dans les blocs. De loin on dirait des arbustes et il faut toute l'étrangeté d'un rejet verdoyant pour attirer l'attention. Les oliviers sont essaimés en petits groupes jusqu'à 1900 mètres d'altitude. Ces arbustes sont des géants. La partie visible de l'un des troncs n'est rien comparée à celle cachée sous l'amoncellement des blocs. Il a résisté à l'écrasement de la montagne et autour de lui s'enchevêtrent, comme des veines, les nœuds, les racines et les branches torturées. Il doit faire cinq à six mètres de diamètre, autant que je puisse l'évaluer en pénétrant dans une sorte de caverne formée par les blocs accolés

contre lui.

— Quatre mille ans ! s'écrie Quezel au comble de l'agitation, nous sommes devant l'un des plus vieux arbres vivants du monde !

Nous rêvons tous trois devant ce phénomène ; sur un squelette de montagne où ne s'accroche plus aucune terre, aucun humus, où il n'a pas plu depuis près de dix ans, le vieil olivier est là qui nous nargue. Sous ses ombrages se sont reposés les hommes du Ténéré.

Il m'a fallu près de trois mois de recherches pour apprendre qui avait fait la première ascension et construit les redjems du sommet. C'est à l'éminent géographe, directeur à l'époque de l'Institut de recherches scientifiques d'Alger, M. Capot-Rey, que je dois la clef de l'énigme. L'ascension du Greboun a été réalisée les 7, 8 et 9 juin 1943 par le célèbre explorateur Conrad Kilian ; la note concernant cette expédition a paru dans le tome III de 1945 du bulletin de l'I.R.S. Kilian avait quitté Agadès le 7 janvier 1943 avec sept Touaregs et quinze chameaux rapides et résistants. Après l'exploration du Fadei, du Greboun et de Tin Galène, il avait rejoint le Hoggar par Issalane Tazerouk et Tamanrasset. Tombé malade à son arrivée, Kilian n'avait publié ses notes que plus tard. Kilian avait noté la présence des « Oléo Laperrini », étage méditerranéen le plus avancé en latitude sud et marquant la jonction des climats de la savane tropicale et du maquis méditerranéen. Son rapport avait été classé et oublié. On était en pleine guerre !

CHAPITRE III

Me voici installé définitivement à Derborence. Il me reste à raconter vingt années de mon existence qui ont passé sans que je m'aperçoive que je vieillissais, et qui ont fait de moi un arrière~ grand-père !

J'ai fait de tout durant ces vingt années : des films, des romans, des récits, des tournées de conférences, des ouvrages techniques ; j'ai pratiqué intensément l'alpinisme pour mon plaisir et communiqué cette passion à mes enfants et petits-enfants ; j'ai participé à deux jeux Olympiques d'hiver : en 1964, à Innsbruck, comme réalisateur avec André Lesage d'un film que j'ai présenté l'automne de la même année à travers la France, et, en 1968, aux Jeux d'hiver de Grenoble comme juge national au tremplin de saut à skis. Réminiscence de ma jeunesse, bonheur de voir évoluer les hommes-oiseaux sur le grand tremplin de Saint-Nizier.

Vingt-cinq ans après, j'ai cru pouvoir écrire sans déformer la vérité un roman sur la Résistance dans le Beaufortin : *Les Montagnards de la nuit*, et, pour écrire, j'ai renoué avec mes anciens camarades sortis de la clandestinité et revenus à la vie civile.

J'ai vraiment repris contact avec la montagne. À Chamonix, on ne peut faire autrement ; elle est là qui s'impose, conditionne l'existence, les relations, les loisirs et les activités. Depuis 1958, je l'ai dit, je suis président du Syndicat national des guides, tout en restant membre de la commission des guides de Chamonix. Cette présidence n'est pas une sinécure. Il s'agit de définir et d'organiser juridiquement la profession de guide de haute montagne. Travail en profondeur qui s'accomplit au cours de colloques tenus à l'École nationale de ski et d'alpinisme de Chamonix. Travail absorbant et intéressant. Chaque année, à l'issue des stages, nous faisons passer les examens des futurs guides. Les élèves travaillent en atelier sous la direction de professeurs-maîtres. Pour les examens, je fais souvent équipe avec Armand Charlet et nous nous partageons l'histoire de l'alpinisme et les descriptions géographiques des différents massifs alpins.

Il y a aussi d'autres obligations : représenter le Syndicat national à toutes les manifestations et à tous les colloques qui intéressent la profession.

Du fait de mon mandat, j'ai été mêlé directement au milieu alpin européen et j'ai dialogué avec l'élite des alpinistes du monde entier. Auprès des jeunes stagiaires de l'école nationale, j'ai fait une véritable cure de rajeunissement, et la confiance que m'ont témoignée ces jeunes guides, leur affectueuse camaraderie m'ont procuré des joies profondes. Hélas ! aussi, des peines cruelles.

Jamais, je crois, président des guides n'aura connu durant l'exercice de son

mandat autant de drames de la montagne, beaucoup frappant cruellement la Compagnie de Chamonix et l'École nationale en ses élèves et professeurs-maîtres. Par exemple, le drame de l'aiguille Verte, en 1964, où professeurs et stagiaires aspirants-guides furent emportés par une plaque à vent qui se détacha sous leurs pas alors qu'ils gravissaient la calotte terminale. Treize victimes ! Et combien d'autres sont morts ou ont disparu brutalement durant mon septennat. Les uns de maladie ou de vieillesse comme Alfred Couttet, Armand Charlet, Camille Tournier et Fernand Tournier ! Cruels étés montagnards où j'ai dû prononcer l'éloge funèbre de tant d'amis. J'ai accompagné ceux de la Verte et les autres : Otto Fuhrer de Zermatt, Toni Gobbi, Ulysse Bruno, Panei de Courmayeur, plus récemment Lionel Terray, Martinetti et Marcel Burnet, mon fidèle compagnon de cordée et le guide de mes enfants.

Oui, la profession de guide est difficile et dangereuse.

Depuis mon arrivée à Chamonix, en 1923, quarante-huit guides de la Compagnie ont trouvé la mort en montagne. Et ces morts m'atteignaient directement. À Chamonix, on vit, l'été, dans un climat dramatique. Le mont Blanc et son massif connaissent une importante fréquentation ; les progrès et la technique permettent des ascensions qui auraient été impossibles de mon temps. Il y a aussi cette soif de vivre intensément, dangereusement, des jeunes d'aujourd'hui. Ils veulent franchir en quelques mois les étapes qui séparent le débutant de l'expert et la mort frappe terriblement chez ces adolescents. Beaucoup, certes, sont d'excellents grimpeurs, habitués des écoles d'escalade et virtuoses des nouvelles techniques de la glace, mais il leur manque les connaissances essentielles : apprécier la longueur de l'ascension projetée, interpréter localement les prévisions de la météo, étudier attentivement avant d'entreprendre une course exceptionnelle les itinéraires qui permettent un repli, savoir renoncer à temps. Beaucoup, sinon la majorité de ces jeunes, sont des citadins et ne possèdent pas l'expérience de la haute montagne enneigée, ce que nous appelons le terrain mixte, neige et roc, sur lequel circulaient avec sérénité les alpinistes en culotte de drap et bandes molletières d'autrefois.

C'est sur une intention d'entraide amicale entre guides des différents pays alpins que nous avons créé, il y a une douzaine d'années, l'Union internationale des associations de guides de montagne dont le siège est à Sion (Valais). Pendant deux années, on s'est réunis chez Maurice d'Allèves, membre de la commission d'examen des guides du Valais. Dans sa propriété des Mayens de Sion, on étudiait statuts, règlements applicables aux formes de gouvernement des différents pays réunis, projets d'entraide et obligations des secours, unification des tarifs des courses. Une grande idée germait. On préparait l'Europe des guides, ce rêve aussi fou que celui qui a donné naissance à la Communauté européenne. On dialoguait fraternellement. Autour de la table, Hermann Steuri, Gottlieb Perren, Félix Julen et Xavier Kalt représentaient la Suisse. Gobbi, Ulysse Bruno, Carrel et Bich l'Italie. Camille Tournier, Pierre Perret et le bureau du Syndicat national la France.

L'union devint une association régulière avec des statuts élaborés par le secrétaire général actuel de la conférence de droit international privé de La Haye. On décida d'une présidence tournante d'une durée de quatre années, attribuée successivement et dans l'ordre de leur adhésion à l'un des pays associés. Xavier Kalt reste depuis sa fondation le secrétaire général de l'association dont j'eus l'honneur d'être le premier président. Notre idée fit boule de neige. D'Allemagne, Anderl Heckmaier, le vainqueur de la face nord de l'Eiger, vint en observateur assister à nos réunions de travail. En Allemagne fédérale, le diplôme de guide était donné parfois abusivement, et sans examen probatoire comparable au nôtre, par les soins des divers clubs alpins. La même situation anarchique régnait en Autriche. Partout où cela n'existait pas encore, on obtint que fût créé sur le modèle de la Suisse ou de la France un diplôme d'État échappant au paternalisme des associations alpines. Après bien des colloques parfois difficiles, ce diplôme est désormais acquis pour l'Allemagne et l'Autriche ; et, tout en conférant au Club alpin italien une délégation de pouvoir, l'Italie s'aligne aussi sur les autres pays alpins. Ces dernières années, la renommée et l'utilité de l'association se sont étendues au loin. Le Canada a demandé son admission, puis l'Angleterre et, en 1980, la Nouvelle-Zélande. Une commission technique dont font partie les meilleurs guides du monde étudie avec un grand sérieux la sécurité en montagne, l'organisation des secours, la fiabilité du matériel : cordes, crampons, piolets ou mousquetons. Son but est de réduire le plus possible les accidents de montagne tout en conservant à l'alpinisme son esprit libéral et son indépendance. Sur ces deux points fondamentaux, professionnels et amateurs se rejoignent : il ne saurait être question de réglementer l'alpinisme. On arriverait aux rigueurs excessives des pays de l'Est où l'alpinisme individuel est formellement interdit, où l'encadrement collectif est tellement rigide qu'il ne laisse aucune place à l'initiative personnelle, que ce soit sur le choix des ascensions projetées ou sur celui de la composition d'une cordée. À ce dirigisme total nous opposons notre concept philosophique : *la montagne est pour l'homme une terre de liberté*. Sport ou passion, la pratique de l'alpinisme permet à l'homme en tant qu'individu extrait de la masse de s'exprimer entièrement. Elle développe des qualités exceptionnelles d'audace, d'endurance, de sang-froid, de courage. Elle est bénéfique.

Il y a des morts, certes ! Il y a des morts et des drames car l'alpinisme reste, de par le terrain sur lequel il s'exerce, une passion dangereuse. Mais beaucoup moins que ne le pense le grand public. Malheureusement, les accidents de montagne intéressent au plus haut point les médias : la presse, l'audiovisuel. Ils sont très spectaculaires et suffisamment rares pour présenter un intérêt renouvelé. On oublie de signaler que, proportionnellement, ils sont moins nombreux que les noyades en mer et bien sûr, les accidents d'automobile ou de moto qui valent à notre pays d'être obligé de prévoir désormais des logements, des véhicules, des bâtiments administratifs spécialement conçus pour accueillir l'armée des handicapés de la voiture.

Le massif du Mont-Blanc a le triste privilège d'avoir chaque année le record des accidents de montagne en France. Noblesse oblige. N'est-il pas le plus fréquenté de tous les massifs alpins ? Les deux tiers des alpinistes du monde entier ne s'y retrouvent-ils pas tous les étés ?

Le métier de guide attire de plus en plus les jeunes venus de tous les coins de France ; il n'est plus réservé aux habitants des hautes vallées. Ce serait une bonne chose si une nouvelle loi réglementant la profession de la montagne ne rendait de plus en plus difficile à ces derniers l'accession au diplôme de guide. La profession de guide a été assimilée aux métiers sportifs. C'est oublier que le guide a la responsabilité totale des alpinistes de sa cordée et, par là, se détache nettement de toute qualification professionnelle. On veut l'assimiler à un professeur d'éducation physique, on exige de lui les ineffables diplômes sans lesquels un jeune Français se voit barrer tout avenir. Tout juste si on ne réclame pas le bac ! C'est oublier que la pratique de la montagne en toute saison, qualité héréditaire des jeunes montagnards de souche, leur parfaite connaissance du milieu alpin et leur sens de l'itinéraire valent bien des diplômes. Il y a là un barrage regrettable que n'a sans doute pas prévu le législateur. L'apprentissage des métiers de la montagne commence très jeune et s'étend sur une bonne dizaine d'années. Il aboutit d'abord au titre d'accompagnateur de montagne, qui consiste à conduire des gens sur des chemins muletiers avant de prétendre accéder, par un sérieux concours d'entrée, au stage d'aspirant-guide qui lui-même précèdera celui de guide. Des tas d'examens, oraux et écrits, sanctionnent cette progression. De quoi décourager le jeune montagnard des hautes vallées, souvent peu doué pour s'exprimer par la parole ou par l'écriture, mais remarquable dès qu'on le laisse en liberté dans son élément naturel : la montagne. Nous, les anciens, qui avons travaillé plus de quinze ans pour créer un diplôme de guide équilibré, modifié régulièrement par des décrets l'adaptant au monde moderne, n'avons pas vu sans amertume ce travail minutieux barré d'un trait de plume par une loi votée trop hâtivement par le Parlement, lui-même mal renseigné par un ministre pressé d'y attacher son nom.

Désormais, si je pratique toujours l'alpinisme, l'âge m'a rendu prudent et je ne m'attaque plus qu'à des sommets de moyenne altitude et de terrain mixte. J'éprouve autant de joie aujourd'hui à gravir l'aiguille du Tour qu'à faire autrefois la traversée des Drus. Je pourrais encore gravir le mont Blanc si je n'étais pas rebuté à l'idée de passer la nuit au refuge de l'aiguille du Goûter où deux cents et parfois trois cents alpinistes ou pseudo-alpinistes s'écrasent les uns sur les autres, alors que cette cabane est prévue pour trois fois moins de monde. J'avoue sans honte que, depuis quinze années, j'ai renoncé à escalader en tête tout ce qui dépasse le 3^e degré dans l'échelle des difficultés. Or, ne pas être en tête de ma cordée est pour moi une chose impensable. Je n'ai jamais su grimper en second.

Il arrive un moment où, brusquement, tel passage que l'on gravissait avec aisance l'été précédent devient impossible à franchir. C'est le signal d'alarme.

Il conviendra désormais d'analyser ses possibilités physiques et morales. Renoncer, voilà le moment le plus cruel dans la vie d'un alpiniste.

Je n'ai senti le poids des ans qu'une fois, il y a une quinzaine d'années.

Je gravissais avec mes enfants l'arête nord de l'aiguille de l'M, courte mais belle escalade granitique présentant deux ou trois passages entre le 4^e et le 5^e degré. Bien que j'aie failli y être foudroyé dans les années 1950, j'aimais refaire cette course d'un accès facile et ne nécessitant qu'une très courte marche d'approche. J'étais donc en tête et je m'apprêtais à gravir la grande fissure du dièdre, haute de vingt mètres, que l'on rencontre aux deux tiers de l'ascension. Ce passage, je le connaissais par cœur. C'est une fissure dans laquelle il ne faut pas trop s'engager mais progresser par petits verrous du pied, complétés par une très nette opposition à la dülfer, c'est-à-dire avec le corps rejeté au-dehors. Passage technique qui demande surtout de l'expérience. Grimper directement dans la fissure aboutirait à un épuisement rapide des forces du grimpeur. Sortir sur la dalle permet d'utiliser quelques rares grattons, de franchir les derniers mètres en équilibre sur le bout des doigts et la pointe du soulier.

Jusque-là, tout avait bien marché, et tout à coup je ne me sentis pas le courage d'aller plus haut. Bien au contraire, je me coinçai solidement dans la fissure, cherchant à « ramoner », et surtout à éviter la sortie aérienne qui se fait en voltige. Pour cela il fallait avoir confiance en soi. Et j'avais perdu cette confiance ! Sur la plate-forme de départ, le reste de la cordée suivait mes mouvements avec inquiétude. Ils étaient tellement habitués à me voir escalader en souplesse les passages les plus scabreux qu'ils ne comprenaient pas mon hésitation. Chers enfants ! Ils oubliaient qu'à soixante ans moins des poussières on ne grimpe plus comme à vingt ans. Je redescendis la fissure sans faire de rappel de corde, en me laissant glisser lentement, freinant la descente par des verrous successifs de l'avant-bras, et je rejoignis la cordée sur la plate-forme. Sans dire un mot, je m'assis un peu à l'écart, les pieds pendant dans le vide, et je restai seul, seul avec mes pensées. Les enfants ne posèrent aucune question ; ils cachaient leur émotion et je ne voulais pas qu'ils me voient pleurer. Puis, très vite, je chassai les tristes pensées qui m'envahissaient et me relevai.

— C'est maintenant trop dur pour moi, leur dis-je, on va contourner la difficulté par le versant est.

J'escamotai le passage, mais personne ne pipa mot. Utilisant des vires plus faciles, je terminai l'ascension.

On ne parla plus jamais de cet incident.

CHAPITRE IV

Février 1966.

Cela se passe comme je l'avais rêvé à l'âge de dix ans !

Les attelages de chiens convergent vers le centre de Snowdrift où Pierre et moi formons notre convoi devant la hutte des Affaires indiennes. Les aboiements joyeux, les tintinnabulements des colliers à grelottières s'accordent aux cris perçants des femmes et des enfants rassemblés sur la plage face à l'immensité gelée du Grand Lac des Esclaves. Les chasseurs vont partir pour plusieurs semaines dans la forêt, il faut fêter l'événement. À l'horizon, quelques îles panachées d'épinettes, ces épicéas rabougris du Grand Nord canadien, émergent de la banquise.

Oui ! Tout y est, depuis les chiens jusqu'au paysage ! Tout comme mon rêve d'enfant l'avait imaginé.

Le vent du large souffle sur nos visages, accentuant la brûlure du froid, et bien que le thermomètre enregistre sous abri – 30 degrés, nous sommes heureux, Pierre et moi, protégés par nos toques de rat musqué, emmitouflés dans nos survêtements européens en duvet calculés pour les froids des ascensions en haute altitude, chaussés de « mukloks », légers mocassins en peau de caribou dans lesquels on enfle d'épaisses et légères bottes en feutre blanc.

Mon rêve d'enfant est devenu réalité. Les chasseurs de caribous ont accepté de nous prendre avec eux pour filmer la grande chasse de printemps. Ils appartiennent à la grande tribu des Chipewyans de la fédération indienne des Creeks.

Joe Mitchell, Napoléon Mitchell, Henri Catholique et Ralph Enzo chargent minutieusement les traînes et répartissent les attelages.

La traîne des Indiens, sorte de toboggan, est la légèreté même. Elle n'a pas de lugeons ; sa partie glissante est faite d'une seule planche de hickory de trente centimètres de largeur, recourbée vers l'avant et d'une extrême souplesse. Cette planche est carénée par des flancs de toile soutenus par des haubans, et l'ensemble peut se comparer à une barque. Le conducteur se tient debout sur une plate-forme à l'arrière de la traîne et la dirige grâce à deux poignées placées comme des mancherons de charrue.

J'ai bénéficié du privilège de l'âge ; on m'a donné le plus bel attelage, celui de Nap, huit chiens attelés en file indienne. Un attelage de chef !

Et c'est ainsi qu'à soixante ans je m'enfonce vers le nord à travers le Grand Lac des Esclaves dont la superficie avoisine celle de la Hollande. Depuis tout gosse, je rêvais de la grande forêt canadienne, des trappeurs, des Indiens, des ours, des loups ! Je lisais et relisais Jack London, Fenimore Cooper, les récits

d'expéditions polaires, tous les ouvrages traitant du Grand Nord, même les plus arides, même les plus scientifiques. À dix ans, j'imaginai la forêt arctique impénétrable, constellée de lacs immobiles et mystérieux ; je m'y perdais avec délices. Et puis, brusquement, c'est vers la montagne qu'a basculé mon destin. La montagne, puis l'Afrique, le Sahara. Je m'y suis complu au point d'oublier la forêt canadienne. Trois ans plus tôt, mon voyage en Laponie a réveillé dans mon subconscient la nostalgie des terres englacées, des ciels chargés de la fulgurance électrique des aurores boréales scintillant de toutes leurs draperies dans l'infini du cosmos. J'ai alors songé à une expédition vers les terres froides du Grand Nord canadien. Les préparatifs ont duré plus d'une année.

Les Canadiens sont des gens charmants et hospitaliers, mais on dirait qu'ils répugnent à correspondre autrement que par téléphone. Nos échanges de lettres se poursuivaient depuis plusieurs mois sans résultat positif, ça traînait et je résolus de forcer le destin : aller voir sur place et décider en conséquence.

— Tu es d'accord pour venir avec moi ? dis-je à Pierre Tairraz.

— On sera combien dans cette aventure ?

— Nous deux !

— Alors ça me botte !

Entre nous, pas besoin de contrat-association ! Le pacte est scellé à mains nues.

Pierre a l'âge de mes enfants et la moitié du mien ! C'est avec regret que j'ai dû renoncer à emmener son père, mon fidèle et vieil ami Georges Tairraz. Je craignais pour sa santé déficiente les aléas d'une campagne polaire menée avec des moyens rudimentaires. Avec Pierre, l'équipe se reconstituait et les mêmes clauses d'amitié désintéressée continuaient.

À Ottawa, les dirigeants des Affaires indiennes et des Territoires du Nord-Ouest (N.W.T.), prévenus et contactés par l'ambassade canadienne à Paris et stimulés par un fidèle ami, l'historien québécois Jean Palardy, avaient convoqué une table ronde des chefs de leurs différents services. J'expliquai à ceux-ci un programme copieux et prétentieux : vivre avec les Indiens chasseurs de la forêt subarctique canadienne, puis, cette première partie achevée, me rendre dans l'archipel arctique pour y partager si possible la vie des derniers Eskimos chasseurs, réfractaires à toute civilisation occidentale et vivant encore comme leurs ancêtres du paléolithique.

L'exposé de ce programme provoqua surtout des sourires incrédules. Cependant, mon passé de guide et mes voyages au Sahara et en Laponie plaidaient en ma faveur. On m'écouta avec bienveillance et les questions fusèrent.

— Combien de temps comptez-vous consacrer à ce voyage ?

— Trois mois, quatre s'il le faut.

— Vous auriez dû venir en été. Les froids sont terribles à cette époque de l'année. Attendez-vous à trouver du – 40 degrés et des pointes à – 60 degrés ! Comptez-vous chasser ?

— Non ! Nous n'emporterons aucune arme. En revanche, ce que nous voulons, c'est vivre avec les chasseurs et les suivre dans leurs longues migrations.

— Cela nous ennuie de vous laisser partir seuls dans la forêt avec les Indiens. Ils sont primesautiers, ils ne tiennent pas leur parole et aussi... (un petit silence)... ils ne nous aiment pas tellement !

— Nous prenons toutes nos responsabilités.

— Et le financement de tout ça ?

— Nous ne vous demandons que peu de choses : des lettres d'introduction auprès des directeurs des parcs nationaux, des administrateurs des Territoires du Nord, des fonctionnaires des Affaires indiennes et de la Chasse, avec si possible l'accès aux cabanes et « lodges » jalonnant les territoires parcourus.

Il se fit un grand moment de silence et de réflexion. Il fallait forcer la décision.

— Naturellement, dis-je, nous prenons à notre charge nos frais de transport, nous paierons les Indiens et les Eskimos que nous engagerons selon les tarifs officiels.

Dès l'instant où je ne demandais aucune aide financière, l'affaire était résolue. On me prodigua de très utiles conseils, on multiplia les coups de téléphone et les télex officiels annonçant notre arrivée.

Fin février est la période de la grande chasse au caribou, telle que la pratiquent les Indiens de la région du Grand Lac des Esclaves. Les caribous, qui s'étaient dispersés en petites hardes pour hiverner dans la forêt d'épinettes, remontent vers le nord, au-delà de la « tree-line », la limite des arbres, et se rassemblent sur la prairie de la toundra arctique en immenses hardes groupant plusieurs milliers d'animaux.

Cette migration de printemps en des endroits précis de la forêt détermine les conditions de la chasse. Chasse indispensable pour procurer aux Indiens leur provision annuelle de pemmican. Ce composé de viande séchée réduite en poudre et mélangée avec de la graisse est l'aliment de base des hommes de la forêt.

On me conseilla donc à Ottawa de me rendre en premier lieu à Yellowknife, sur le rivage nord du Grand Lac des Esclaves.

Pour s'y rendre, un seul moyen de transport : l'avion.

Ce fut un voyage aux dimensions du Canada, deuxième puissance territoriale du monde avec dix millions de kilomètres carrés.

Après la traversée de l'Atlantique à bord d'un Super-Constellation, les avions que nous eûmes à prendre diminuaient de taille à mesure que nous avançons vers le nord ! On franchit d'abord les 3600 kilomètres qui nous séparaient d'Edmonton, capitale de l'Alberta, à bord d'un DC6. On décolla du centre même de cette ville de 400000 habitants (imaginez un terrain d'aviation au centre de Paris !) à bord d'un petit bimoteur qui fit du rase-épinettes jusqu'à Fort-Smith, à l'époque capitale des immenses N.W.T., Territoires du Nord-Ouest, à eux seuls d'une superficie égale à l'Europe et

peuplés en 1966 d'un peu plus de 25000 habitants, c'est-à-dire qu'ils constituaient le plus grand désert humain de la planète.

Fort-Smith fut pour nous le premier relais de la chaîne amicale qui devait durant quatre mois assurer la réussite de nos projets ambitieux. Nous y fûmes reçus par le père Pochat, missionnaire O.M.I. natif de La Clusaz et ayant fait ses études au séminaire de Thônes avec Pierre Tairraz ! Sa présence valait tous les passeports, tous les documents officiels, toutes les autorisations. Grâce à lui, on fut accueilli aimablement par M. Olson, directeur du Wood-Buffalo National Park et nous eûmes ainsi l'occasion rarissime de survoler en plein hiver la plus grande réserve de bisons de l'Amérique du Nord (140000 kilomètres carrés) où évoluent vingt mille bisons miraculeusement épargnés en raison de l'impénétrabilité des marécages et des forêts dans lesquels ils vivaient à l'époque où furent totalement massacrés leurs congénères des prairies du Far West américain.

Nous étions à bord d'un Beaver, robuste avion monomoteur lent et solide, et nous survolions la grande forêt aux innombrables lacs formant autant de clairières enneigées.

Sur ces lacs gelés recouverts de plus d'un mètre de neige poudreuse, nous filmions les charges des buffalos galopant dans un nuage de poussière de neige irisée, brassant jusqu'au ventre cette farine pulvérulente et glaciale de leurs masses monstrueuses de plus de deux tonnes. Dans ce désert humain, le bruit de notre moteur dérangeait parfois une meute de loups occupés à ronger un cadavre de bison. Un grand loup gris, debout sur une carcasse à moitié dévorée, défendait sa proie, hurlant à la mort, faisant tête à l'oiseau monstrueux qui le survolait. Il était le gardien de la nourriture de sa meute qui s'était dispersée dans les fourrés.

Les yeux pleins de cette vision magnifique, nous nous apprêtions à regagner notre base.

— Encore un passage, Chris, dit Pierre au pilote, voici une harde admirablement composée pour la photo.

Les buffalos affouillaient la neige au centre d'une large clairière. Le carrousel recommença. Pierre filmait, donnait ses ordres au pilote, lequel longeait à quelques mètres de hauteur la masse compacte des bisons qui fuyaient. On avait l'impression qu'on allait les toucher du rebord de l'aile. Hop ! Encore un brusque virage à la verticale. Un grand coup de froid envahit la cabine et je me retrouvai avec la moitié du corps dans le vide, suspendu par les pieds car j'avais, en un ultime réflexe, écarté les jambes lorsque la portière de l'avion avait cédé, et s'était ouverte sous mon poids. Je me raccrochai au fuselage, hurlai ! Les deux compères se retournèrent et... que croyez-vous qu'ils firent ? Ils rirent aux éclats. Chris joua du palonnier avec sang-froid et, utilisant la force centrifuge qui m'avait projeté au-dehors, inversa celle-ci et me réintégra dans la carlingue. Je me retrouvai coincé dans la trappe photographique aménagée dans le plancher de la cabine et simplement obturée par une légère plaque de contreplaqué qui céda à nouveau sous mon poids. Je

me dégageai comme je pus et, ces dix secondes d'émotion écoulées, je fis comme les autres : je ris ! Je n'avais pas eu le temps d'avoir peur et, comme eux, je considérais l'incident comme une bonne blague. Je rattachai la portière avec un bout de ficelle. Tout semblait normal pour ce « free-lance pilot » qui volait par tous les temps au-dessus de la forêt sans limites.

Cette halte à Fort-Smith n'avait eu pour motif que les visites de courtoisie aux différents services officiels et, peu de jours après, nous volions vers le nord à bord d'un avion encore plus petit que celui qui nous avait amenés jusqu'ici. Cet avion-courrier faisait le cabotage le long des rivages du Grand Lac des Esclaves et nous déposa à Yellowknife où, à défaut des administrateurs et officiels des départements fédéraux de la Chasse et des Affaires indiennes convoqués en conférence à Ottawa, à cinq mille kilomètres de leur circonscription, un missionnaire français, le père Marec, nous accueillit amicalement et, ayant étudié notre projet, prépara minutieusement notre expédition.

Le père Marec avait vécu plusieurs décennies au cœur même de la forêt, notamment à Snowdrift où nous devons nous rendre. Il trouva notre équipement, si bien adapté aux courses alpines, trop fragile pour vivre dans la forêt où l'on est constamment renversé dans les fourrés, traîné par les chiens. À son avis, rien ne valait une épaisse pelisse en fourrure de caribou, et il insista énergiquement pour que nous abandonnions le port de nos magnifiques « brodequins pour ascensions hivernales ».

— Enlevez-moi ça et achetez des mukloks, les mocassins des Indiens en peau de caribou, dans lesquels on introduit les bottes en feutre. Poids insignifiant, souplesse, légèreté et chaleur ! Je ne vous vois pas courir derrière les chiens avec vos lourdes godasses, encore moins chausser des raquettes !

— On avait pensé à prendre des skis.

— Croyez-moi, je ne suis pas skieur mais je me demande comment vous feriez, pour avancer sans traces dans le lavis des branches recouvertes de neige poudreuse. Les raquettes, par contre, peuvent se dégager verticalement de n'importe quel piège du sous-bois !

Le père Marec avait raison, nous avons écouté ses conseils et nous en sommes bien trouvés.

— Achetez un harmonica, m'avait aussi conseillé le missionnaire à qui j'avais confié que je jouais de cet instrument. Les Indiens adorent la musique et vos réunions sous la tente seront de ce fait encore plus amicales.

Snowdrift est derrière nous. Les chiens trottent sur le Grand Lac d'une allure régulière et les conducteurs, immobiles comme des statues, debout sur la plate-forme arrière de la traîne, les dirigent à coups de langue. Trois onomatopées suffisent : « Hit-et ! » pour aller tout droit. « Tcha, tcha, tcha ! » pour aller à droite, « Yi, yi, yi !! » pour aller à gauche. Les Indiens suivent un cap connu d'eux seuls ; la brume de neige recouvre le paysage monotone. On a fait halte sur un îlot qui émergeait de la banquise, on a abattu quatre ou cinq épinettes. La halte de midi s'appelle *the fire* (le feu). Il s'agit en fait d'un

véritable brasier autour duquel chacun se réchauffe. Pour les Indiens, le feu est un présent de Dieu. La forêt est inépuisable ! Grâce au feu, jamais nous n'avons souffert du froid, même en couchant sur la neige par des températures extrêmes.

Les chiens reposés, on repart et, après de longues heures, le rivage opposé du lac se dessine sur l'horizon, nous offrant le même paysage subarctique toujours recommencé. Nous abordons une crique au pied d'une échine rocheuse disparaissant sous la forêt primaire. Une forte épaisseur de neige pulvérulente recouvre l'amas de branches mortes entrelacées, de débris de végétaux formant humus. Les chiens se faufilent habilement dans le labyrinthe des arbres où parfois le passage est tellement resserré que nous devons nous étendre dans le traîneau pour ne pas être décapités par les basses branches. Le silence de la forêt vierge n'est troublé que par un très rare chant d'oiseau, une variété de pic qui n'émigre pas et passe l'hiver dans ces régions. La traversée se poursuit, accompagnée par le son joyeux des grelots des attelages. Nous vivons un conte féerique et, s'il n'y avait pas le froid, ce froid terrible attisé par un vent d'est impitoyable qui nous surprend brusquement lorsque nous sortons du couvert de la forêt et débouchons sur un nouveau lac long et étroit comme un fjord, ce voyage aux sources des temps géologiques serait l'un des moments forts de notre existence.

En fait, nous n'avons traversé qu'une partie du lac des Esclaves et franchi simplement une interminable presque île qui, sur plus de cent cinquante kilomètres, sépare en deux branches le Grand Lac. Nous longerons ce fjord durant de longues heures et, les membres engourdis par le froid, nous verrons avec soulagement la fin de cette première étape de plus de soixante-cinq kilomètres. Sur la rive nord, une cabane de rondins nous accueille. C'est la hutte d'hivernage du frère aîné d'Henri Catholique, robuste Indien, trappeur et chasseur. Il nous annonce le blizzard pour la nuit. Chose courante en des lieux où, la semaine précédant notre arrivée, le thermomètre est descendu à -60 degrés centigrades !

Nous coucherons pêle-mêle sur le plancher de la hutte et les palabres dureront toute la nuit. Nos chasseurs ont recueilli de précieux renseignements : les caribous viennent de passer à une journée de traîne plus au nord. Le lendemain et les jours suivants, nous suivrons les traces de cette harde invisible, sans parvenir à la rejoindre.

Ce voyage dans la grande forêt durera trois semaines.

Très vite la routine journalière s'installe dans l'expédition où chacun a une tâche à accomplir. On fait *the fire*, le feu de midi, et sur l'énorme brasier rôtissent des pièces entières de venaison. Le soir, on dresse le campement en un endroit abrité du vent selon un rituel très précis.

Les attelages arrêtés, chaque chien est attaché individuellement par une chaîne de fer à une épinette. Son maître lui fait un tapis de sol formé de quelques branches de sapin ; lorsque le blizzard souffle, les chiens se laissent recouvrir par la neige qui les isole de la température extérieure. Chaque

animal reçoit sa part de nourriture : un énorme morceau de caribou, extrait d'une cache connue des Indiens en attendant que la chasse fournisse le nécessaire. L'étape a été rude et les chiens lèchent les plaies vives de leurs pattes usées par les cristaux de neige de la piste. Ils sont attachés assez loin les uns des autres pour éviter qu'ils ne se battent dans des joutes mortelles. Bien repus, ils somnolent enroulés sur eux-mêmes, le nez dans la fourrure de leur queue, et tout à coup se redressent, s'assoient sur leur arrière-train et se mettent à hurler. Dans la forêt, très près de nous, un loup répond. Il appelle à la louve et les chiennes de l'attelage tirent sur leur chaîne, répondent à cet appel venu du plus profond des âges en gémissant de plaisir. Puis tout se tait, la forêt redevient silencieuse. Autour du campement, les loups tournent à distance, mais nous ne connaissons d'eux que leurs traces. Jamais ils ne nous attaqueront. Non ! Ils participent à la chasse des Indiens. Ils savent que ceux-ci vont tuer beaucoup de caribous, en blesser davantage et que ces bêtes blessées constitueront pour eux une proie facile.

Les Indiens chipewyans en expédition de chasse n'utilisent pas la tente conique à entrelacs de perches laissant un passage au sommet pour la fumée, le « tpee » classique des grands nomades de la forêt. La leur est une simple bâche quadrangulaire en forte toile, soutenue par un mât central reposant sur deux perches d'épinette. Pour cela, dès leur arrivée sur le site choisi, ils se mettent à bûcheronner. Les épinettes gelées jusqu'au cœur se brisent net sous les coups de hache. La hache est avec la poêle à frire l'un des instruments indispensables du trappeur ou du chasseur. Ces épinettes brûlent comme du bois sec.

La tente dressée est aménagée ; des branches de sapin forment un épais et souple matelas sur lequel nous étendrons une toile de sol. Dans un angle, près de l'ouverture triangulaire de la tente, les Indiens creusent dans la neige une petite fosse bordée par quatre bûches reposant directement sur la neige ; on équilibre sur ce socle précaire un fût d'essence vide de cinquante litres, comportant des ouvertures aménagées pour transformer le bidon en un poêle rustique. Les tuyaux d'évacuation de la fumée passent directement à travers la toile de tente. Dès qu'on allume le feu, le tuyau est chauffé au rouge et pourtant la tente n'a jamais pris feu ! Expliquez ça aux compagnies d'assurances ! Sous le bidon-poêle, la neige fond doucement, ménageant une cavité, et cet espace cubique constituera la poubelle commune.

Henri Catholique cuisine. Il met beaucoup de « fat », de la graisse de porc qu'il affectionne, et en raison du froid cette très riche alimentation n'est pas à dédaigner.

Pierre et moi couchons sous sa tente. Les deux autres chasseurs sous celle de Joe Mitchell. Leur étonnement est grand de nous voir partager la tente et la nourriture d'un Indien. Henri nous le fait savoir.

— *It's the first time I see a white man sleeping in my own tent, eating my proper meals ! Generally, Frison, Canadians or Yankees prefer their own accommodation ! Really, it's the first time !* (C'est la première fois qu'un

homme blanc dort sous ma tente, mange ma propre nourriture ! Généralement, Frison, les Canadiens ou les Yankees préfèrent leurs propres aménagements de camping. Réellement, c'est la première fois !)

C'était en effet la première fois. Mais, pour avoir enfreint la ridicule ségrégation dont ils sont l'objet, en vivant comme eux, en mangeant comme eux, en leur faisant confiance en tout, nous avons passé un mois dans le « wild » sans qu'il y ait eu un seul accrochage entre nous. Ces chasseurs cruels et indisciplinés qui tirent à vue et massacrent le gibier jusqu'à l'épuisement de leurs munitions ont accepté de poursuivre une harde sans tirer, par amitié et pour permettre à Pierre de filmer tout à son aise. Ils l'ont prévenu chaque fois qu'ils ont pressenti une occasion favorable et ils ont été pour nous les plus prévenants des camarades. Si nous avons pu rapporter des images merveilleuses de ce raid, c'est à leur intelligente perception de ce que nous voulions filmer qu'on le doit.

Plus tard je me souviendrai d'eux lorsque, chez les Eskimos, j'aurai à affronter la mauvaise foi évidente de mes guides pourtant traités avec la même égalité amicale que nous avons pratiquée avec succès chez les Indiens chipewyans.

La chasse nous amènera très haut dans le nord, jusqu'à la limite de la tree-line, la ligne des arbres, qui suit approximativement sur près de six mille kilomètres une tangente partant des confins de la mer de Beaufort, dans le delta du Mackensie, et se poursuivant jusqu'à Terre-Neuve à travers le Québec et le Labrador. C'est la plus grande forêt continue du monde. Toujours la même : lacs, forêts, forêts, lacs, sans cesse recommencés, sans relief apparent. C'est le « bouclier primaire » des géologues, un pays à travers lequel ne circulent que des chasseurs nomades indiens et quelques vieux trappeurs blancs dont la race s'éteint doucement. Ils y progressent l'hiver sur leurs traînes à chiens, l'été à bord de leurs canots d'écorce.

La première harde de caribous, nous l'avons rencontrée sur un petit lac, en réalité aussi grand que le lac d'Annecy.

Dès qu'ils ont senti puis aperçu les caribous, les chiens se sont lancés en une folle poursuite, secouant durement les traînes sur les congères du lac en forme de vagues gelées aussi dures que de la pierre. J'ai été vidé le premier de mon traîneau par une secousse et ma traîne a continué sans que le conducteur s'inquiât de mon sort. Aussi ai-je passé une grande partie de la journée, droit comme une quille plantée au milieu du lac, suivant à vue ou à l'écoute la folle chasse à courre menée par la meute furieuse de nos vingt-sept chiens poursuivant la harde.

Les coups de feu succédaient aux coups de feu. Les Indiens achevaient les bêtes blessées d'un terrible coup de hache derrière la nuque, repartaient à la poursuite d'une nouvelle proie. Joe Mitchell, conducteur de la traîne de Pierre Tairraz, fut lui aussi vidé sans douceur de sa plate-forme par un cahot et, avant qu'il ait pu attraper la corde de sécurité qu'on laisse traîner sur une dizaine de mètres derrière chaque attelage, les chiens étaient partis au galop, redevenus

lous, hurlant à la mort derrière un malheureux caribou qui, à bout de forces, haletant, épuisé, fit face courageusement. Pierre resté seul à bord était dans l'impossibilité de se faire obéir des chiens et il continua à filmer l'hallali sauvage. Les images qu'il a prises ce jour-là sont certainement uniques car les chiens, véritables fauves, chassaient pour eux. Ils rattrapèrent le caribou, le mordirent cruellement. Malgré une patte antérieure arrachée, celui-ci leur échappa sur une courte distance, puis fit front à nouveau. La meute se jeta sur lui, et les chiens commencèrent à le dévorer vivant. Nap, ayant été témoin de l'incident, arriva à temps pour disperser à coups de fouet les chiens devenus furieux et donner le coup de grâce à la malheureuse bête.

Ces images cruelles de notre film, on nous les a parfois reprochées, elles heurtent notre sensibilité occidentale. C'était oublier que nous n'étions pas les chasseurs, que dans cette forêt boréale la cruauté règne en maître. Dans ces solitudes, tout être lutte pour son existence. Les hommes comme les loups tuent les caribous pour se nourrir, uniquement pour se nourrir, bien qu'ils ne le fassent pas avec discernement et massacrent plus de gibier qu'il ne leur en faudrait. Dans la taïga, l'échelle alimentaire des espèces s'étend des plus infimes rongeurs jusqu'à l'homme.

Parlons un peu de la cruauté des chiens indiens.

C'est une race abâtardie par différents croisements entre toutes les espèces du Grand Nord. Il n'y a pas eu de sélection véritable. La seule chose qu'ils ont tous, c'est du sang de loup dans les veines, car la coutume veut qu'on attache une chienne en chaleur dans la forêt afin de la faire couvrir par un loup. Le loup dévore les chiens, mais prend volontiers une chienne pour compagne.

Cruels d'instinct, les chiens des Indiens, qui servent uniquement à la chasse et à la traîne, sont, lorsqu'ils ne travaillent pas, très peu nourris. Plusieurs jours avant le départ pour la chasse, on les laisse jeûner. Ce qui pourrait paraître paradoxal ne l'est pas. Les chiens affamés se laissent atteler et aboient joyeusement, car ils savent d'instinct que le départ pour la chasse signifiera pour eux bombance et nourriture. Ils tirent donc d'autant mieux qu'ils ont faim. Cependant, ces chiens ne connaissent en général aucune marque de tendresse ou d'affection.

Des quatre Indiens que nous avons, seul peut-être Ralph Enzo avait élevé ses chiens en douceur. Les autres bêtes étaient rouées de coups, et dangereuses pour quiconque n'était pas leur maître. Nous avons essayé au début, sans succès, de les caresser, Pierre et moi, et après deux ou trois morsures nous avons dû, pour nous faire obéir, les traiter durement, bien à contrecœur.

Henri Catholique était le plus cruel de tous, battant ses chiens à mort lorsqu'ils rechignaient à tirer. J'ai essayé de lui inculquer d'autres méthodes, sans résultat. Il ne comprenait pas. Henri était une splendide brute humaine, il n'avait pas la finesse des trois autres.

Henri Catholique et Napoléon Mitchell sont morts l'automne qui a suivi notre départ. Une tempête a renversé leur canot et ils ont fait naufrage sur le Grand Lac des Esclaves. Étant parvenus à prendre pied sur un îlot boisé, ils

ont vainement essayé de faire du feu ; on les a retrouvés gelés, avec autour d'eux les allumettes mouillées et inutiles dispersées sur la neige. S'ils avaient conservé dans leur anorak la pierre à briquet de leurs ancêtres, il leur eût été facile de faire du feu en utilisant soit la fine écorce du bouleau, soit les mousses qui pendent aux branches des épinettes.

Ils ont été trahis par le progrès.

Dans ces régions, seules les coutumes primitives permettent à l'homme de vivre. Nous autres Occidentaux ne pourrions jamais qu'y survivre.

CHAPITRE V

« Ptarmigan Bill » nous avait prévenus par radio. La météo s'améliorait vers l'est.

— Tenez-vous prêts !

Prêts, nous l'étions depuis une semaine ; nous avions fait trois fois nos adieux. Ce départ, on n'y croyait plus. Nous étions condamnés à rester des semaines à Snowdrift dans l'attente d'une éclaircie. On avait songé un instant à faire le grand tour par le sud, sept mille kilomètres au lieu de deux mille quatre cents, pour atteindre Igloolik. Tout compte fait, avec les changements d'avions et les risques de mauvais temps multipliés par trois, autant attendre sur place. Nous étions acclimatés au froid, à notre nouvelle vie, et les Indiens de Snowdrift, heureux de leur chasse en notre compagnie, nous considéraient comme des membres à part entière de leur communauté.

Au départ de Yellowknife, nous avons contacté Ptarmigan Bill, pilote freelance très connu dans le Grand Nord, possesseur de plusieurs avions et parcourant les barren-lands comme un taxi traverse Paris. Le prix demandé était à l'échelle du continent : le voyage jusqu'à Igloolik nous reviendrait à près d'un million d'anciens francs. Encore avions-nous choisi, malgré les conseils prodigués, le plus petit avion possible, un Cessna 180 monomoteur à ailes hautes, tout neuf et capable de franchir sans escale les terribles barren-lands, les terres stériles, la toundra du nord-est canadien, l'endroit le plus froid du continent américain. C'était là la meilleure solution car, si nous devions refaire le trajet par le sud, c'est-à-dire retraverser le continent canadien d'ouest en est et remonter au 70^e parallèle, cela nous ferait perdre quinze jours et coûterait aussi cher.

Bill met le contact. Le moteur du Cessna vrombit agréablement. Son chant métallique est rassurant. De ce petit moteur dépend notre long voyage. Il y a seulement une dizaine d'années, entreprendre un pareil vol eût été considéré comme téméraire. Nous savons qu'en cas d'atterrissage forcé, il pourra se passer de longues semaines avant qu'on ne nous retrouve. D'ailleurs, ce même printemps, un petit avion s'est perdu dans les barren-lands, et n'a été retrouvé que bien des semaines après. Le pilote avait survécu, mais sa passagère avait péri de froid et de faim.

Si Bill consent à partir après nous avoir fait attendre une semaine, c'est que tout se passera bien. Nous allons vers l'est et le temps médiocre sur le Grand Lac deviendra meilleur. Ce soir, nous nous poserons à Baker Lake après un vol de cinq heures sans possibilité de radioguidage, car les stations de radio sont alignées sur deux grands axes nord-sud, le premier reliant Edmonton à Cambridge à l'ouest, le second, à l'est, traçant sa ligne de sécurité de

Churchill au cap Columbia. Entre les deux couloirs radio-guidés, c'est le vide absolu, une navigation difficile au compas sur la toundra uniforme et sans relief apparent.

En une heure de vol depuis Snowdrift, nous atteignons la corne est du Grand Lac : un fjord sinuant dans un archipel d'îlots boisés. Dans le nez de l'appareil apparaissent deux bâtiments, sur l'un desquels flotte le drapeau canadien. C'est Fort-Reliance. Ici vivent trois *mounties* et un trappeur blanc. Les trois membres de la police montée canadienne nous font des signes amicaux ; on leur lance le courrier au passage puis nous nous posons dans une petite crique où, sur une plage enneigée, sont entreposés de nombreux barils d'essence.

— On va faire le plein ! dit laconiquement Bill.

Les pilotes qui voyagent dans ces régions ont constitué un stock de carburant qui a été transporté en ce lieu par bateau durant l'été. Au-delà, vers l'est, jusqu'à la baie d'Hudson, c'est le grand désert blanc. Nous aidons Bill à faire son plein et repartons.

— O.K. ! dit-il, nous sommes parés pour cinq heures de vol.

On décolle au nord-est. Les collines deviennent de plus en plus chauves, les épinettes diminuent de taille ; bientôt, seuls quelques sapins rabougris dans le lit des rivières rappellent un semblant de végétation. Puis plus rien ! blanc partout !

Nous avons franchi la tree-line. Les rivières et les lacs s'inscrivent sous nos yeux comme sur une carte. Bill s'élève à plus de mille mètres. Nous sommes maintenant dans la zone morte des ondes. Nous ne pouvons plus nous diriger au radio-compas. Bill pilote carte sur les genoux, fait ses corrections, se fie à sa connaissance de la région. Nous survolons le « sanctuaire de la faune » de la rivière Thelon. La toundra bosselée se répète à l'infini, cisailée de gorges, de cuvettes lacustres. Paysage de désolation. La visibilité est mauvaise. La brume de neige au sol estompe tout ; au-dessus de nous, des bancs de nuages masquent le ciel, couvrent la terre d'une chape de plomb sous laquelle passent, filtrés, les rayons du soleil.

Tout à coup Bill pique au sol.

— *Musk-oxen* ! (Les bœufs musqués !)

Une harde d'une dizaine de têtes s'est formée en hérisson sur le sommet d'une colline. Pierre sort sa caméra. Par la vitre ouverte de l'habitacle, un froid terrible pénètre et nous glace. Les bœufs musqués, effrayés par l'avion qui décrit des cercles au-dessus d'eux, partent au galop, chargent dans la neige poudreuse. Pour bien filmer, il faudrait atterrir, mais la visibilité est trop mauvaise et la neige trop profonde. Ce serait un suicide.

On continue vers le nord-est. Les heures coulent, longues et monotones, sur ce désert où rien ne change. Bill cherche des contacts radio, calcule sa dérive, modifie ses caps, appelle sans se lasser : « Baker Lake ! Baker Lake ! »

— Ici Baker Lake ! dit enfin une voix amie.

Ouf ! On nous donne notre position exacte, les bœufs musqués nous ont fait

dériver vers le sud. Bill est maintenant tiré, guidé par le fil invisible de la radio. Dans une heure, nous serons à Baker Lake.

Baker Lake est une des plus importantes bases de la « D.O.T. », l'organisation des transports dans l'Arctique. Les Eskimos s'y sont agglomérés en un village de cinq cents âmes ; ce sont les « Eskimos du Caribou », ceux du main-land, familiers des barren-lands. La piste, praticable aux plus gros porteurs et dégagée nuit et jour par des chasse-neige, longe leurs cabanes misérables. Les bâtiments officiels sont reliés les uns aux autres par des tunnels creusés dans les énormes congères de neige. Le contraste avec Snowdrift est saisissant. Bien qu'étant à la même latitude, l'absence d'arbres, la vigueur du froid, stabilisé à - 40 degrés, nous font comprendre que nous sommes entrés dans les régions polaires.

Baker Lake est une base militaire. On signe en entrant sur un registre, on déclare la durée du séjour.

— Une nuit ! disons-nous au sergent major.

Ironique, il répond :

— Ou une semaine !

Qui peut prévoir la durée d'une escale en ces régions les plus tourmentées du globe ?

Bill a fait le plein, amarré solidement son appareil par des cordes reliées à des piquets de fer fichés dans la glace et recouvert le moteur d'une solide bâche. J'aimerais rendre visite à la mission, mais elle est à l'autre bout de la piste, et sortir par ce temps de chien n'est pas pensable. Nous ne nous attarderons pas au mess et dormirons pour la première fois dans une chambre très bien chauffée électriquement.

Le lendemain, Bill passe une heure à écouter la météo, à prendre conseil par radio avec les stations de radioguidage qui désormais jalonnent l'itinéraire le plus fréquenté vers le nord que nous devons suivre.

On lui répond de Hall-Beach, de la « Dew Line » ! Tout va bien.

Décoller un moteur par ces froids terribles pose un problème résolu techniquement. Une génératrice d'air chaud, mue par un petit moteur à essence, envoie par le système d'une cagoule étanche qui recouvre tout le capot et le moteur du Cessna de l'air chaud en quantité suffisante pour réchauffer le bloc-moteur. Au bout d'une heure de ce traitement, le Cessna vrombit joyeusement. Je règle ma note, à la stupéfaction de l'intendant de la base.

— Vous êtes les premiers clients payants que j'enregistre à la base. En général, tous les civils qui atterrissent à Baker Lake sont en mission officielle et font payer leurs déplacements par leur administration ou par la société qui les emploie !...

— Nous aussi, nous sommes des free-lance, dis-je.

Sept heures de vol plein nord nous permettront de nous poser à Igloolik, sans que cette fois nous courions le risque de nous égarer sur les barren-lands ; nous avons été pris en charge par les stations qui s'échelonnent sur la

grande ligne sud-nord, de Churchill à Resolute.

Bill pilote sans doute le plus petit avion qui ait tenté un vol aussi long, en plein hiver boréal, sur les régions désertiques du nord-est canadien.

Bill vole à mille mètres.

Une véritable carte géographique se déroule sous nos ailes : nudité cruelle de la terre arasée, nettoyée, curetée, soufflée par les vents éternels. La neige n'y tient que dans les creux. Quelques fjords gelés tracent une curieuse dentelle sur l'implacable manteau blanc et gris. Les heures passent.

Nous entrons successivement en liaison avec les stations radios de la Dew Line qui tracent tous les cent miles, sur le 68^e parallèle, un réseau serré de détection et de protection du continent américain contre une éventuelle attaque venant de l'autre côté de la calotte polaire. Ces amis invisibles suivent notre progression minute par minute et nous renseignent sur notre position. Nous sommes tirés par un fil invisible et tout à coup, devant nous, en plein nord, une nappe brillante rutille au soleil. Un « floe-edge », une eau libre comme on en trouve jusqu'au pôle Nord, sorte de canal allongé sur lequel flottent des vapeurs. On survole l'un des postes de la Dew Line et Bill les remercie pour leur aide, puis nous volons au-dessus de la côte ouest de la péninsule de Melville découpée de nombreux fjords. Le relief disparaît, Monotonie des terres plates. On cherche l'approche du rivage qui nous signalera Igloolik. Bill hésite, interroge par radio. La réponse vient, légèrement ironique :

— Igloolik ? En face de vous, à quinze miles environ. Vous ne voyez pas ?

Quelques taches sur la neige grossissent à mesure qu'on s'approche. Bill pique dessus. Ces points noirs dans l'immensité de la mer gelée, c'est Igloolik, le plus important rendez-vous des Eskimos de l'archipel arctique canadien.

Nous nous posons ; les bâtiments grandissent, s'élèvent, s'allongent. L'avion glisse sur les congères de la banquise le long d'un balisage sommaire. On saute à terre. Un homme encore jeune et souriant nous serre la main.

— *Be welcome, gentlemen ! My name is Jim Hennings, Northern Affairs Officer !*

On nous attendait depuis une semaine. Sans impatience car Mr Hennings connaît le Nord, il y vit depuis vingt ans. Il est toutefois étonné d'apprendre que nous venons de Snowdrift par les barren-lands sur un si petit appareil. Il félicite Bill pour sa performance puis donne des ordres pour notre installation dans la « Transit Case ».

Nous prenons congé de Bill. Notre pilote désire s'avancer sur le chemin du retour. Comme il n'y a pas de relais d'essence à Igloolik, il doit faire un détour jusqu'à Hall-Beach, cinquante miles plus au sud, sur le bassin de Foxe. De là, il espère se poser avant la nuit à la Pelly Bay pour gagner le lendemain Cambridge puis piquer plein sud sur Yellowknife : deux mille six cents kilomètres de vol.

Bill considère qu'il a fait le plus dur.

— Sur le 69^e parallèle, dit-il, je suis tiré tous les cent kilomètres par une station radio.

Je règle le coût du voyage – une petite fortune – aussi simplement que si je payais une course en taxi. Merveilleuse confiance et honnêteté des gens du Nord. Bill ne nous avait demandé aucun acompte. Une fois le prix convenu, il nous avait donné sa parole comme nous lui avions donné la nôtre.

Bill décolle, prend de la hauteur et file plein sud. Nous revenons à pas lents vers les cases d'Igloolik. Ici doit commencer notre deuxième aventure.

L'administrateur Hennings a très bien organisé notre séjour. Le même soir, nous dînons chez lui, un bâtiment préfabriqué, confortable et semblable aux autres bâtiments officiels.

Nous lui expliquons ce que nous voulons filmer. Il a l'habitude des demandes de ce genre. Igloolik est un rassemblement provoqué d'Eskimos autour du village factice créé sur ce banc de sable au milieu de la mer. Son accès depuis Montréal se fait en une journée par les gros avions de la Nord-Air, ligne commerciale desservant le Grand Nord jusqu'à l'extrémité de la terre d'Ellesmere, à Alert Point, près du cap Columbia, par 83 degrés de latitude nord. La ligne fait escale à Hall-Beach ; un snowbile Bombardier assure la navette entre cette base et Igloolik.

Igloolik est la plus grande concentration d'Eskimos de l'archipel canadien, mais c'est aussi la plus sophistiquée. Pas du tout ce que nous cherchons.

— Ce que nous voulons, Jim (adoptons la coutume anglo-saxonne et appelons-nous par nos prénoms), dis-je à l'officier des affaires du Nord, c'est entrer en contact avec les derniers Eskimos polaires, non pas ceux qui vivent dans les maisons préfabriquées que vous leur avez généreusement allouées à Igloolik, mais ceux qui ont hiverné au loin, dans leurs igloos...

— Excusez-moi de vous interrompre, dit Jim, mais pourquoi vous donner tant de mal ? Je vais vous faire construire un igloo sur mesure sur cette île, on reconstituera la vie d'autrefois. J'ai l'habitude et les Eskimos s'y prêtent volontiers moyennant finance. D'ailleurs, Pâques approche et vous les verrez à l'œuvre. Il y a au programme un concours de construction d'igloos.

Nous devinons, Pierre et moi, qu'il ne faut pas brusquer les choses.

— Je ne parle pas la langue française, ajoute Hennings. Excusez-moi. Je vis depuis vingt années dans le Grand Nord et, avant d'être administrateur, j'étais directeur de comptoir à la « Bay ». Cependant, vous pourrez vous entretenir avec un de vos compatriotes, le père Fournier ; comme il connaît aussi bien que moi les Eskimos des différentes familles de la région, il pourra sans doute vous donner de précieux conseils. Personnellement, avec l'organisation des fêtes de Pâques et l'arrivée de nombreux visiteurs officiels, dont un évêque de l'Église anglicane, je vais avoir fort à faire. Si vous avez besoin de quoi que ce soit, voyez mon intendant Bartels, c'est un ancien prisonnier de guerre allemand. Une fois libéré, il a pris la nationalité canadienne et épousé par correspondance une Péruvienne ; tous deux vivent ici et s'y plaisent. Bartels sait tout faire.

À la mission catholique, nous trouvons le père Fournier discutant en eskimo avec un groupe de jeunes gens. C'est un homme aux cheveux grisonnants, vêtu d'un gros chandail noir à col roulé et d'un pantalon de drap sombre qui s'enfonce dans des mukloks en peau de phoque. Il porte barbe en pointe et large sourire sur une figure tannée. Tous ses traits accusent les qualités de l'homme du Grand Nord, la volonté et la bonté. Originaire de la Lozère, le missionnaire a conservé l'accent chantant, un peu rugueux des paysans des Cévennes. Nous lui exposons le but de notre séjour.

— Vous voudriez vous rendre à Agu Bay ? C'est loin. Les tempêtes de printemps sont mauvaises en cette période de l'année. Avez-vous déjà fait du traîneau à chiens ? Êtes-vous équipés ? Pourquoi ce raid ? Il y aura un concours de construction d'igloos, et à la rigueur il reste un campement à vingt miles d'ici ! Vous tenez tant que ça à ce voyage ?

— Nous savons que les Eskimos d'Agu Bay vivent à l'écart et ne viennent à Igloolik qu'une ou deux fois par an pour échanger leurs fourrures.

— On ne les voit pas souvent. Je n'irai pas jusqu'à dire qu'ils n'aiment pas les Blancs, mais c'est tout comme.

— Vivent-ils en igloos ?

Le père Fournier interroge autour de lui. Oui, ceux d'Agu Bay vivent encore en igloos ; ils hivernent sur l'île du Kronprinz-Frederik dans le golfe de Boothia, avec les femmes et les enfants.

— C'est bien là que nous devons aller, père !

— C'est loin. Pacôme, combien faut-il de jours avec les chiens ?

Pacôme est le gérant de la « Coopé » fondée par le père Fournier. Il est aussi le chef de la communauté d'Igloolik. Autrefois le meilleur chasseur, il préfère désormais conduire les engins motorisés et notamment le Bombardier de la communauté.

— Trois jours ou une semaine, répond Pacôme, ça dépend !

Trois jours pour les Eskimos, cela signifie trois fois vingt-quatre heures. Ils sont capables de marcher tout ce temps sans se reposer, sans manger. Mais, si l'envie les prend de flâner, vous mettrez dix jours. Pour eux le temps ne compte pas, ni l'argent !

— Pourriez-vous nous organiser ce voyage, père ? Mr Hennings doit s'absenter.

— Et moi-même après-demain. Bon ! On verra. Le chef d'Agu Bay est ici, il se nomme Tabatiak, je vais le faire contacter ; il vous faudra deux traînes. Patientez, j'ai ma messe de minuit à assurer, et demain les grandes fêtes. Mais rassurez-vous, on sait déjà dans tout le village que vous cherchez des guides.

Le père Fournier s'est occupé de tout. Il nous a prêté la grande peau d'ours qui servait de tapis sur les marches de l'autel et qui nous sera précieuse pour dormir sous igloo, il m'a donné son parka en fourrure de caribou, il a vérifié les détails de l'alimentation et de l'habillement. Le voyage que nous allons entreprendre est sérieux. Nous serons livrés à la merci de nos guides et il nous faut un interprète. Le père Fournier nous le présente :

— Voici Giuseppe Tatigat. Il parle très bien l'anglais. C'est un bon élève très doué, mais paresseux comme un loir. Son père sera le chef de l'expédition. Il a la charge de vous emmener aux igloos de Tabatiak et de vous ramener à Igloodik. C'est un homme très sûr.

Derniers conseils :

— Soyez toujours gais, adoptez comme les Eskimos le masque du sourire. Ne vous mêlez pas de la conduite des traînes. Celles des Eskimos n'ont rien à voir avec celles des Indiens. Le pack est dangereux. Méfiez-vous des chiens !

Quelques heures plus tard, le père Fournier prenait la piste du Sud, il allait à Provognitung, à quelque deux mille kilomètres d'Igloodik. Hennings était parti la veille. Il nous semblait tout à coup que nous étions livrés poings liés à ces petits hommes aux yeux bridés, mystérieux et inquiétants. Tant pis, on l'avait voulu !

Pierre et moi avons longuement veillé dans notre chambre cabine de la Transit Case. Par les baies largement vitrées on apercevait dans la nuit laiteuse des reflets de lune sur la glace de mer. Des attelages de chiens s'enfonçaient dans ces solitudes. Demain nous ferions comme eux. Des rafales de vent secouaient notre maison ; la tempête s'était levée, le thermomètre marquait – 35 degrés.

Ça promettait !

Les chiens escaladent à grand trot la colline d'Igloodik. Je suis étonné par leur puissance, par la rapidité de l'allure. Ils tirent un fardeau considérable ; ils sont attelés en éventail, chaque chien à l'extrémité d'une lanière de cuir longue d'une dizaine de mètres. Tatigat commande à dix-huit chiens, Tabatiak à quinze. Des huskies magnifiques, en pleine forme, et qui obéissent au moindre claquement de fouet de leurs maîtres.

Le froid et la fatigue se conjuguent pour m'engourdir comme un colis sur ma traîne. Pierre, plus résistant au froid, saute de la sienne et court un moment à côté des chiens. Pas longtemps. L'allure est rapide, la neige irrégulière et le froid trop vif : – 35 degrés ! À moitié asphyxié, le coureur se jette à nouveau sur la traîne. Tatigat, imperturbable, les yeux fixés sur l'horizon sans limites, excite ses chiens : « Oet ! Oet ! »

Le traîneau des Eskimos est lourd et inconfortable. Deux larges patins en bois d'épave, entretoisés et pontés, sans rambarde ni protections, supportent l'accumulation de nos bagages et du ravitaillement indispensable à l'expédition. On s'assied comme on peut sur le tout, en équilibre instable.

Le soir, j'ai pu consulter la carte. Nous étions dans un long fjord qui s'incruste dans la terre de Melville.

Au pied d'une haute falaise volcanique, Tatigat et Tabatiak, une sonde à neige à la main, recherchent longtemps un endroit favorable à la construction d'un igloo.

Nous préparons notre premier camp. Les Eskimos détellent les chiens. Ils n'attachent qu'une bête, une chienne qui traîne la lourde chaîne de l'ancre fichée dans la neige ; autour d'elle, se rassemblent les autres chiens qui,

libérés, s'ébattent et se roulent dans la neige.

Une heure et demie après notre arrivée, l'igloo est terminé. Cette coupole de neige qui dépasse à peine le niveau des congères sera notre unique abri. De sa solidité, de son étanchéité dépend notre confort. À l'intérieur, à l'abri du vent, le froid est supportable. Nous avons étendu la peau d'ours qui nous servira d'isolant sur la banquette de glace. Giuseppi se couche et s'endort, malade. Tabatiak s'est réservé le coin de droite, face à l'entrée, la place du chef. Nous nous installons sur le côté gauche. Sous cette voûte de glace translucide, les bruits du dehors arrivent calfeutrés : aboiements des chiens, longue plainte du vent, bruit de porcelaine brisée que fait la neige en rafale soufflée sur notre igloo.

Pierre a fait cuire une soupe en sachet. Les Eskimos font du thé, ils ne mangent pas. Surpris, j'interroge Giuseppi qui semble complètement amorphe. Joue-t-il la comédie ? Il répond péniblement à ma demande. Comme s'il ne comprenait pas bien l'anglais. Où donc est le bon élève de l'école ?

— Ils mangent comme vous ! dit-il enfin dans un soupir.

Tiens ! Le père Fournier nous avait assuré que les Eskimos préféraient leur viande de phoque et leur poisson cru. Ils n'ont absolument rien emporté. Nous partagerons donc la soupe, le thé, les sardines.

Sous l'igloo bien calfeutré et réchauffé par la flamme du réchaud, la température remonte à -15 degrés. C'est idéal lorsqu'il fait -40 degrés à l'extérieur. Nous dormirons comme des loirs, réveillés au matin par une sérénade qui deviendra traditionnelle. Les trois Eskimos, pris d'une violente quinte de toux, expectorent, vomissent, toussent, crachent, et cela dure près d'une heure. Tabatiak fait signe qu'il est fatigué. J'apprendrai par la suite qu'ils sont tous atteints de trachéo-bronchite.

Tatigat a découpé au couteau une ouverture dans l'igloo, il rampe dehors.

Le froid nous saisit : -40 degrés. Tout est prêt, Tatigat démêle une dernière fois les traits ; Giuseppi, décidément très malade, s'est allongé sur la traîne. Tatigat décolle l'avant des lugeons d'un coup de pied. C'est le signal. Les chiens s'élancent avec fureur. Il faut faire vite, sauter en voltige, se raccrocher comme on peut sur la traîne en folie.

Il a fallu cette nuit pour que nous pénétrions dans ce monde extraordinaire des solitudes polaires. Sensation primitive d'être redevenu une sorte de bête agissant uniquement par réflexe. Solitude provoquée par le vide et le néant de tout ce qui nous entoure. Car tout est figé : les cascades de l'été sur les falaises, la glace des lacs et de la mer, dressée en vagues, brusquement, comme si à un moment donné tout s'était arrêté de vivre et de bouger. Il n'y a plus de mouvement. Le trotinement des chiens, exaspérant de régularité, se poursuivra durant des heures et, à la fin, notre esprit s'évadera, nous flotterons sur notre traîneau comme si nous étions emportés à la dérive et que seul le mouvement de la terre nous faisait avancer. Et constamment la morsure cruelle du froid...

Nous avons atteint un petit col balayé perpétuellement par les vents et où la

neige ne tient que dans les creux. Les chiens peinent mais tirent avec la même ardeur. Le soleil court sur l'horizon, au ras du sol. La fumée permanente de la neige en suspens fuit comme si la terre était embrasée. C'est un incendie de froid, de neige et de gel. Les rafales sont si violentes que parfois on ne distingue plus les chiens. Vers l'ouest s'étend maintenant la mer, couverte d'un pack abominable sur lequel tranchent les masses grises des vieux icebergs. Nous avons rejoint les détroits de la Fury et de l'Hékla, à l'est de l'île d'Amherst qui se confond avec les reliefs de la terre de Melville. Au nord, les rivages de la terre de Baffin se confondent, molles étendues blanches, avec les nuages d'un ciel de neige. Paysage grandiose et épouvantable.

Enfin notre guide arrête sa traîne. D'un large coup de fouet qui ondule et siffle au-dessus de la tête des chiens sans les atteindre, il les fait se coucher dans la neige.

Tabatiak et Tatigat, sonde en main, cherchent l'emplacement favorable. Chaque soir, les mêmes gestes se reproduiront. Le site idéal est enfin trouvé entre deux énormes séracs. Tabatiak prépare les blocs. Tatigat construit ; il a enlevé son parka et travaille à moitié nu ! Le jeune Giuseppi est de plus en plus mal en point. Allongé sur le traîneau, il tousse et crache à fendre l'âme. La vie scolaire d'Igloolik ne l'a pas préparé à la dure chasse de l'Arctique. Nous sommes en plein détroit et le froid empire jusqu'à devenir insoutenable : – 40 degrés à 10 heures du soir lorsque, après trois heures d'attente sur place, nous avons enfin pu pénétrer dans l'igloo terminé.

Cette nuit du 14 au 15 avril sera l'une des plus froides que nous aurons à supporter. La tempête s'est abattue sur les détroits avec une violence monstrueuse. Nous sommes très inquiets. Giuseppi gémit, s'agite et tousse sans arrêt malgré les soins et les boissons chaudes que nous lui administrons. Tatigat et Tabatiak paraissent très abattus. Tabatiak est pris d'une violente crise de toux qui lui arrache des râles épouvantables. Pierre et moi sommes miraculeusement préservés.

La tempête nous tiendra confinés douze heures sans pouvoir sortir de l'igloo.

Profitant d'une accalmie, on découpe la porte de sortie. On n'aperçoit plus les chiens recouverts de neige et c'est à peine s'ils lèvent le nez à notre approche. La neige tombe abondamment, le vent n'a pas cessé. Nous aidons de notre mieux les Eskimos à charger les traîneaux. Pierre a réussi à passer les harnais aux chiens. Au contact des Eskimos, nous nous sommes imprégnés de leur odeur. Les chiens nous acceptent.

Ce jour-là, nous ne franchirons pas une grande distance. Dans la neige et la semi-obscurité, Tatigat dirige sa traîne avec autorité. La visibilité ne dépasse pas cinquante mètres. J'ai l'impression de chercher ma voie dans un glacier tourmenté. La neige poudreuse masque les crevasses, les arêtes de glace vive. Bientôt je ne suis plus qu'une masse inerte sur mon traîneau, un bloc de glace soudé aux fourrures.

Au milieu du pack, nous avons dû nous arrêter. Les chiens avaient emmêlé leurs traits. J'aide Tatigat à les démêler. Pour faire ce travail, on est bien obligé de marcher au milieu des traits. Le travail terminé, je m'apprête à reprendre ma place sur la traîne lorsque, tout à coup, nos chiens s'élancent au galop. Il y a des rivalités entre chiens, ils n'aiment pas être distancés. Ceux de Tabatiak étant partis, les nôtres veulent les rattraper. Tatigat, plus agile, s'est dégagé d'un bond. Je reste pris dans les traits qui s'enroulent autour de mes jambes. La moitié des chiens tire à droite, l'autre à gauche. J'ai la sensation d'avoir la jambe droite arrachée, d'être écartelé. Tabatiak réussit à arrêter les chiens. Pierre se précipite ; je reste étendu dans la neige, la douleur est si vive que j'ai peur de m'évanouir. Surtout ne pas bouger !

— Qu'as-tu ? Réponds !

— Mes gants, Pierre, mes gants ! Pour le reste, on verra !

J'ai perdu mes gants et voici de longues minutes que je gis mains nues dans la neige ; elles sont déjà toutes blanches jusqu'au poignet. Je remets mes gants qui ne sont plus que des gangues de glace. Malgré une forte douleur au genou et à la hanche droite, je n'ai rien de cassé. Le genou flanche. Une entorse !

— Tes mains ?

— Gelées, mais je vais les frictionner.

On repart. J'ai par moments le cœur qui faiblit. La circulation revient lentement. C'est un supplice chinois, l'onglée. Surtout ne rien dire. Je m'en veux d'avoir crié tout à l'heure. Il faut garder le sourire.

Ce même soir, j'ai aperçu sur le rivage une sorte de perche au sommet de laquelle flottaient des lanières. Deux défenses de morse ornaient l'entrée d'un igloo. Nous étions arrivés au campement d'été de Tatigat.

À vrai dire, il s'agit d'une tente recouverte de neige et protégée par une murette. Devant nous : le rivage du détroit, des débris d'embarcations, le fouillis habituel d'un campement de nomades. Le jeune Tatigat est si malade que son père nous annonce que nous allons rester ici un jour de plus. Depuis longtemps, Giuseppi a renoncé à servir d'interprète. Comme s'il avait oublié tout ce qu'on lui a fait apprendre. Les deux Eskimos ont déterré une cache de viande. Sous un amas de pierres, gisent une douzaine de cadavres de phoques soudés par le gel. Ils en détacheront un à coups de hache et feront avaler cette viande crue et à moitié pourrie au jeune malade. Nous ne pouvons plus rien pour lui, nous avons épuisé notre provision d'aspirine. Le même soir, le jeune va mieux mais c'est au tour de Tabatiak de transpirer abondamment sous un accès de fièvre. La tente-igloo est chauffée par une lampe à huile de phoque qui dégage une odeur nauséabonde, mais cela épargne notre provision de kérosène.

La matinée du lendemain est splendide. On devrait partir mais rien ne bouge. Tabatiak somnole. J'attends quelques heures puis j'interroge Giuseppi :

— *We go ?* (Nous partons ?)

Le gamin jette un regard à son père, un autre à Tabatiak. Il me traduit leur

réponse.

— Vous êtes le patron. Si vous décidez de partir, nous partons.

— *Well, Giuseppi, we go !*

Nous préparons nos bagages, roulons nos sacs. Assis sur la banquette de la tente, Tatigat me regarde fixement. Je suis surpris de la lueur métallique de son regard. Après un très long silence, il dit :

— *You, not good !* (Vous, pas bon !)

Je sursaute. C'est une accusation. Qu'ai-je pu faire ? Elle me blesse profondément. Attristé, j'interroge Giuseppi qui, boudeur et renfermé, hésite à me répondre.

— Que veut dire ton père ? Pourquoi me traite-t-il ainsi ? Tu m'as répondu que c'était moi qui décidais, j'ai donc décidé de partir. Mais, s'il y a une objection, il faut me le dire.

— *It was a joke !* dit-il en détournant la tête. (C'était une plaisanterie !)

Je soupçonne le jeune interprète d'avoir dénaturé ma question. Toutes les fois que je lui ai demandé des renseignements sur la route, sur les étapes, sur le relief, il n'a jamais répondu que deux phrases : *I don't understand !* (Je ne comprends pas !) ou *I don't know !* (Je ne sais pas !). Giuseppi ne veut pas parler anglais !

— Laisse tomber, dit Pierre, ce gamin est insupportable. Hier, il semblait mourant, aujourd'hui il est vigoureux. Seulement il a la flemme de continuer.

Finalement, si Tatigat avait décidé de ne pas partir, c'est qu'une tempête se préparait, bien que la journée s'annonçât merveilleuse. Lorsqu'il comprend que son fils a volontairement trahi ma pensée, tout va mieux. L'abcès est crevé.

La tempête apaisée, nous avons repris notre route vers l'ouest, traversé le détroit jusqu'à la terre de Baffin, pénétré dans la baie d'Autridge. Puis, ayant traversé un cap, nous avons rejoint le golfe de Boothia.

Il est très tard lorsque nous nous arrêtons à dix miles du rivage. Allons-nous bivouaquer ? Giuseppi, assagi, vient nous traduire les réflexions des deux chefs :

— *Are you tired ?* (Êtes-vous fatigués ?)

Nous avons fait depuis le matin onze heures de traîne et nous commençons à sentir un engourdissement général dû au froid et à l'immobilité, mais pour rien au monde nous ne voudrions contrarier nos hommes.

— Non ! dis-je. Pourquoi cette question ?

Tabatiak dit que, si l'on marche encore quatre à cinq heures, on pourra arriver directement aux igloos de l'île.

Le crépuscule s'éternise sur la mer et la boule rouge du soleil court à la surface de la banquise sans jamais disparaître. L'île, on l'aperçoit proche et lointaine. Mais le pack qui la ceinture est si enchevêtré qu'il nous faudra en effet plus de quatre heures pour y arriver. Tabatiak mène la danse, sûr de lui. Est-ce une hallucination ? On dirait trois feux qui brillent dans la nuit. Trois lucarnes éclairées au ras de la neige sur un amoncellement de taupinières

blanches. Les chiens se mettent tout à coup au galop et foncent en aboyant joyeusement ; je distingue le désordre habituel aux campements eskimos : les traîneaux renversés, les chiens en liberté. Des ombres s'agitent, crient, appellent, des enfants jouent dans la nuit. Une femme échevelée, son nouveau-né dans le capuchon du parka, court en direction du maître.

Tabatiak, roi des igloos de l'île du Kronprinz-Frederik, est de retour dans son domaine.

Pierre et moi, hébétés de fatigue, attendons debout dans le froid de la nuit. Enfin, Tabatiak nous désigne l'entrée d'un igloo. Giuseppi traduit.

— Vous coucherez là avec moi. Il dit qu'il faut rentrer tout de suite, le froid est trop vif !

Une petite porte basse en planche, scellée par la glace dans une double murette de neige, permet de pénétrer dans une sorte d'alcôve à ciel ouvert qui protège l'entrée de l'igloo. Une deuxième porte, très basse celle-là, qu'on franchit en rampant, nous fait gagner l'igloo aux réserves. Nous y cheminons à quatre pattes sur des cadavres de phoques, sur des harnais, puis, par une chatière taillée dans la belle glace bleue et dure comme du marbre, nous apercevons la lumière faible du grand igloo. Il faut ramper encore. On arrive ainsi la tête à la hauteur d'un mur de glace de cinquante centimètres, légèrement en retrait de l'entrée. C'est la banquette sur laquelle, accroupie devant la lampe à huile de phoque, une femme, jeune sans doute mais au visage creusé, rit de toutes ses dents en nous accueillant. Elle est seule.

Étrange présentation. Je suis agenouillé à ses pieds et dois lever la tête pour la saluer. Je m'extirpe à grand-peine du tunnel et peux enfin me dresser dans une étrange coupole tendue de noir, de cinq mètres de diamètre, dont tout l'espace est rempli par le banc de glace sur lequel vivent les hôtes de céans : des pierres plates isolent de la glace les vieilles couvertures et les fourrures de caribou qui servent de couche. La lampe à huile brûle régulièrement devant la femme agenouillée. Derrière le foyer, un amas de viande à moitié putréfiée suinte doucement, dégageant son odeur de charnier ; une grande boîte de conserve pue l'urine fermentée qui servira à adoucir les peaux que mâche, pour les tanner, toute femme eskimo ; dans un chaudron, la neige se transforme lentement en eau.

Comme je me déplace maladroitement sur la banquette — une jambe ankylosée est vraiment ce qu'il y a de moins pratique pour ramper dans des tunnels ou vivre accroupi —, je pose la main sur un amas de fourrures qui se met à bouger. Il en sort une délicieuse fillette de trois ou quatre ans, toute nue dans sa combinaison en fourrure de caribou ; elle se dresse sur son séant et nous regarde avec étonnement. La surprise me fait rire aux éclats, et la femme rit avec nous quand tout à coup du capuchon de son parka sortent la tête et le buste d'un petit garçon de deux ans brusquement réveillé dans son sommeil.

D'un seul coup, il me semble que cette caverne de glace tendue de toile autrefois blanche mais noircie par la suie est devenue un foyer humain plein de tendresse. Il a suffi d'un sourire d'enfant pour dissiper la cruauté du lieu :

le sol de glace souillé de sang et de détritus, les odeurs, la saleté, l'éclairage mystérieux de la lampe à huile.

Tatigat nous a fait passer nos sacs et nos couvertures. Nous étalons la peau d'ours sur le côté gauche de la banquette, près de l'entrée de l'igloo. Giuseppi couchera avec nous et servira d'interprète. Quant à Tabatiak, à peine arrivé, il est entré dans son igloo. Nous ne le reverrons pas de deux jours.

Il est très tard quand nous nous glissons dans nos sacs de couchage et nous apprêtons à dormir. Jamais nous n'avons eu aussi chaud. Dans cet igloo, la température oscille la nuit entre - 5 et - 2 degrés. La chaleur s'y concentre vers le haut. La cheminée d'aération est au-dessus de la fenêtre ; celle-ci est obturée par la membrane translucide d'une vessie de phoque ou de morse.

Nous dormons profondément lorsque nous sommes réveillés par un rire homérique. Une tête hirsute s'encadre dans l'entrée et nous contemple avec une expression joyeuse qui découvre une denture carnassière très développée, des canines saillantes et des incisives usées. Kopak est le maître de l'igloo. Il ne s'étonne pas de trouver trois hommes étendus à côté de sa femme à 4 heures du matin. Il a des choses beaucoup plus importantes à conter. Ce qu'il lui dit, je l'ignore, mais ce doit être bien drôle car la femme rit à son tour. On entend les « Hiiiiih ! » et les « Ooooooh ! » que se renvoient les interlocuteurs.

Le lendemain, Giuseppi nous explique qu'il s'agissait d'un véritable drame. Kopak est un chasseur de phoques. Il les tire sur les floe-edges, les eaux libres du pack, et, pour aller chercher ses victimes, il utilise un canot léger transporté sur sa traîne. Hier, le canot est parti à la dérive et il ne l'a pas retrouvé. S'il ne le récupère pas, ils ne pourront plus chasser le phoque, car la glace est partout coupée de courants et de plans d'eau qui nécessitent l'utilisation d'une embarcation légère.

Le lendemain, la tourmente ravageait le golfe de Boothia, et nous avons passé notre temps à filmer l'intérieur de l'igloo. Giuseppi a mis de la mauvaise grâce à nous aider, mais heureusement Tatigat, qui s'est pris d'amitié pour nous et à qui son fils a parlé de nos prises de vues, discute avec nos hôtes et obtient leur acquiescement. Ces prises de vues les amusent énormément.

Comme la tempête a repris, nous avons organisé une petite veillée, nous avons joué aux cartes. Giuseppi a très vite appris. Les bébés de l'igloo s'amusaient, rampaient sur nos corps. Les enfants sont sacrés, ils dorment quand ils veulent, mangent quand ils veulent, que ce soit à minuit, 3 heures du matin ou de l'après-midi. Le jouet préféré du petit garçon est un cadavre de bébé phoque gelé, dur comme pierre, à la belle fourrure blanche. Rosa me fait visiter le village et ses petits amis. Elle n'a pas peur des chiens qui errent en liberté.

Cette nuit, les hommes valides du campement sont tous repartis à la recherche du canot. Ils rentrent très tard sans l'avoir trouvé. Le lendemain, temps très beau avec blizzard. Tabatiak reste toujours invisible. Il y a du

mépris dans son attitude.

En revanche, Tatigat est réellement devenu un ami, et surtout Kopak, le plus fruste de tous ; lui et sa femme se prêtent de bonne grâce aux exigences de la caméra, refont les mêmes gestes sans se lasser. Le lendemain, Tatigat a passé la tête dans l'ouverture du tunnel, donné un ordre à son fils.

— *We go to the floe-edge !*

Nous allons participer à la chasse au phoque dans les eaux libres. Dehors l'animation est grande, tout le village attelle les chiens. Les traînes s'élancent avec habileté dans le chaos monstrueux du pack ; on chemine longtemps avant d'atteindre enfin la nappe d'eau libre. Kopak nous abandonne pour poursuivre ses recherches. Tatigat, avec la patience qui est la qualité principale des Eskimos, se met en observation, immobile au bord de ce lac paisible.

Je le regarde faire, encoigné entre deux blocs de glace, abrité du vent. Il fait – 25 degrés ! C'est merveilleux de douceur. La Côte d'Azur !

Tatigat a épaulé. J'ai vu à deux cents mètres un point noir gros comme une tête d'aiguille qui sortait de l'eau. La bête touchée a provoqué un remous puis a coulé à pic. Elle est perdue pour le chasseur.

— *No fat !* commente Giuseppi.

Pas de graisse ! Un phoque maigre ne flotte pas.

Nous sommes rentrés bredouilles, mais tard dans la nuit Kopak nous a réveillés par un long éclat de rire. Il avait retrouvé le canot ; la vie redevenait possible aux igloos de Tabatiak. Avec tous, nous avons fait chorus : « Hiiiih ! Oooooh ! »

Le lendemain, nous préparons notre départ. Tabatiak répartira entre la communauté le surplus de nos provisions : une grosse quantité de farine, du sucre, du thé en abondance. En échange et spontanément, il nous apporte un gros saumon gelé comme cadeau personnel.

Tout le village a décidé de nous accompagner et de profiter de l'occasion pour faire une nouvelle chasse au phoque.

Les équipages longent l'île du Kronprinz-Frederik en direction de l'ouest. C'est l'endroit le plus chaotique du pack, mais l'eau libre se trouve derrière cette interminable barrière de glaces. Nous voyons pointer de-ci de-là la tête noire et menue des phoques qui viennent respirer. Les Eskimos tirent. Un phoque est touché, il se débat, coule et réapparaît flottant sur l'eau. Enfin un ! On pousse le canot à l'eau. Nous filmons la scène. Pierre est satisfait. Ce jour-là, un seul phoque sera récupéré. Un seul pour une communauté de trente personnes.

Nous avons quitté les chasseurs. Il a fallu chercher longtemps un passage à travers le pack pour gagner la glace ferme au centre du golfe.

Le retour s'est passé très rapidement, quatre jours avec un arrêt d'un jour au campement d'été de Tatigat. Le dernier bivouac a été très dur. Nous avons effectué en une seule traite et en dix heures de traîne près de soixante miles. Les Eskimos ont mis trois heures pour construire l'igloo tant les conditions de neige étaient difficiles. Vide de toute énergie, je me suis allongé sur la traîne,

essayant de dormir. Pierre est venu vers moi.

— Tu devrais marcher, il fait – 35 degrés.

— J'en suis incapable.

Lui, infatigable, prend des photos, escalade la montagne la plus proche, se détache sur la crête sommitale, au grand étonnement de nos compagnons. De là-haut, il découvre un paysage bouleversant de solitude et de froid.

La dernière journée sera rude. Vent sur les crêtes, vent sur les lacs, vent de face, vent partout ! Traînes couvertes de glace, hommes givrés à blanc sous leurs fourrures ; seuls les chiens avançaient, museau au ras du sol, lapant la neige, geignant parfois sous l'action du fouet. Plus tard, les gorges de la montagne se sont ouvertes sur un grand fjord parsemé d'îles. Giuseppi a retrouvé tous les éléments de la langue anglaise pour nous expliquer :

— Quand nous serons à ce cap, nous verrons très loin une île : Igloolik !

Il fallut quatre heures pour l'atteindre. On s'engagea dans une baie profonde. De partout convergeaient les traces de traîneaux et de skidoos. On gravit la colline : le village était en dessous et, dans le crépuscule, quelques lumières brillaient.

Bartels nous a accompagnés à la Transit Case, a vérifié le fonctionnement du chauffage, puis nous a entraînés chez lui pour nous cuisiner un repas merveilleux. On pouvait à peine parler. J'étais anéanti de fatigue. Pierre mangeait à belles dents. À minuit, je pris un bain. Quand j'eus enlevé mes fourrures, mes vêtements en duvet, mes sous-vêtements et que je me vis maigre et décharné, je compris qu'il m'était arrivé quelque chose. J'avais tout simplement maigri de quinze kilos en treize jours ! Pierre allait et venait, énervé, excité, tournant en rond. Il m'avoua ne s'être couché qu'à 3 heures du matin. Il fait bon avoir trente ans de moins !

Igloolik est vide. Hennings est absent. Le père Fournier n'est pas de retour, Pacôme assure la direction de la coopérative.

Le père Van de Velde, un Belge, est venu de la Pelly Bay pour assurer le service de la mission. Il est depuis plus de trente ans dans ce coin le plus terrible de l'Arctique. En vingt-cinq ans, il n'a pas vu la mer dégeler une seule fois. On fête notre retour en buvant du vin de messe. Il y en a suffisamment et le vieux missionnaire nous dit en riant : « Ça me rappelle quand j'étais enfant de chœur ! »

Déjà nous pensons à la suite de notre expédition. Nous avons filmé les caribous, nous avons vécu les dernières années de la plus ancienne civilisation humaine, mais il manque à notre tableau les morses, les ours polaires et les bœufs musqués pour que notre film soit achevé.

Le père Didier, un Savoyard stationné à Coral Harbour dans l'île de Southampton, que nous contactons par radio, regrette que la saison soit trop avancée :

— À Southampton, c'est déjà le commencement de la débâcle, nous dit-il, les ours sont partis. Dommage ! Un mois plus tôt, vous en auriez trouvé beaucoup.

On dépose sur ma table un télégramme venu de Montréal. Notre ami Jacobsen nous conseille de nous rendre à Resolute, sur le 75^e parallèle. Il a obtenu pour nous l'autorisation de séjourner dans cette puissante base aérienne, créée par les Américains sur l'île de Cornwallis et maintenant gérée par les Canadiens. « Il y a des ours sur la banquise du détroit de Barrow, et vous pourrez “charter” un petit avion pour vous rendre à Eureka, au 80^e parallèle, où abondent les bœufs musqués ! »

Beau programme que nous nous empressons de réaliser.

— Tu vas voir, dit Pierre, si ça continue, on se retrouvera au pôle Nord !

CHAPITRE VI

Pacôme pilote avec dextérité le Bombardier. Bartels nous accompagne. Le snowbile semble voler sur la glace. On traverse la baie d'Igloolik puis on met le cap droit au sud et on atteint Hall-Beach, station de la Dew Line et aérodrome praticable aux long-courriers. Nous y attendrons vingt-quatre heures l'avion de Montréal qui arrivera en pleine nuit chargé de voyageurs harassés de fatigue. Le père Fournier en descend. Il n'a qu'une hâte, reprendre la piste, retrouver Igloolik et ses Eskimos.

Le 4 mai, après une heure du vol, nous traversons le golfe de Boothia où nous cherchons naïvement nos traces, puis l'avion survole la partie nord-ouest de la terre de Baffin, paysage lunaire et gris, fjords immobiles dans leur linceul d'hiver. À nouveau la mer, la banquise, les longs chenaux d'eau libre. Le Regent Inlet traversé, c'est au-dessus de Somerset que se projette l'ombre de notre avion. Durant plus de deux siècles, les navigateurs ont vainement cherché dans ce chaos glaciaire le fameux passage du Nord-Ouest qui aurait permis de relier l'Atlantique au Pacifique par le nord du continent américain. Jusqu'en 1905 où l'extraordinaire navigateur polaire norvégien Amundsen réussit la traversée après trois années et trois hivernages.

L'avion descend régulièrement, on dépasse les falaises englacées de l'île de Cornwallis reflétant le soleil. Et, tout à coup, je découvre la baie de Resolute. Hangars rouges, tours, réservoirs de carburant, coupoles bordent une immense piste dirigée nord-sud qui coupe en deux un petit plateau à cent mètres au-dessus du niveau de la mer. Nous voici posés sur le 75^e parallèle. Malgré l'heure, 2h45 du matin, et le froid très vif, une grande animation règne sur la base. Les passagers descendent, tous fonctionnaires ou employés.

Le télégramme de notre ami Jacobsen nous vaut d'être traités en hôtes de marque : nous sommes logés dans des chambres confortables où tout est climatisé. Pierre et moi découvrons avec stupéfaction celle ville de science-fiction, avec son caravansérail, son grand hall central, son restaurant, la salle des fêtes, la salle de cinéma. À 4 heures du matin, nous retrouvons des gens qui fument, qui lisent, qui jouent. Le restaurant fonctionne vingt-quatre heures sur vingt-quatre. Le jour est constant. Nous venons de faire d'un seul vol un trajet de mille cinq cents kilomètres en direction du pôle Nord, et nous nous retrouvons dans la plus moderne des casernes. Il n'y a plus ni jour ni nuit.

Nous commençons une nouvelle aventure. Au nord de Resolute, il n'y a plus d'Eskimos, plus rien que les terres sauvages et glacées, les ours, les bœufs musqués et trois ou quatre bases scientifiques ou météorologiques.

Dehors règne un froid polaire. À l'intérieur, je parcours des salons chauds, propres et bien tenus, comme à New York et Montréal.

Le directeur administratif de la base est Mr Kingan. Il connaît déjà nos intentions. Il sera d'une efficacité totale car il est séduit par notre réussite avec les Indiens et les Eskimos. Il comprend nos efforts ; ce fonctionnaire a fait carrière dans les Territoires du Nord-Ouest, il a passé toute sa vie dans les régions arctiques du Mackenzie et de la mer de Beaufort, il a conduit des traînes de chiens.

Jacobsen nous a télégraphié que nous pourrions filmer ici les fameux bœufs musqués. Nous n'avons pu que les survoler dans les barren-lands.

— Pourquoi ne filmeriez-vous pas une chasse aux ours ? nous dit-il.

— Des ours polaires ! Il n'est pas trop tard ? On nous a dit à Southampton qu'ils émigraient déjà vers le nord, sur la banquise.

— Nous sommes au nord et, la semaine passée, les Eskimos du village ont tué une dizaine d'ours. Justement Idlout, le plus grand chasseur du village, doit repartir ce soir.

— On pourrait ?...

— Je vais arranger ça.

Un coup de téléphone et voici venir son homme de confiance, un Canadien français, timide, réservé, discret, efficace.

— Saint-Jean, est-ce vrai qu'Idlout part ce soir pour l'ours ?

— *Yes, Sir.*

— Alors, prenez un snowbile, descendez ces messieurs au village et faites en sorte qu'il les emmène dans sa chasse.

— Bien, monsieur.

C'est tout et ça suffit !

Le village eskimo bâti sur la plage à six ou sept miles de la base n'existait pas avant la construction de celle-ci. À cette latitude, seuls les Eskimos peuvent travailler utilement. Attirés par de hauts salaires, ils sont venus d'un peu partout, transplantés depuis les communautés de la baie d'Hudson, du bassin de Foxe ou d'Igloolik. C'est ainsi qu'Idlout est arrivé un jour en traîneau à chiens, venant de Coral Harbour, dans l'île de Southampton, après un raid de trois mille kilomètres sur la banquise.

Saint-Jean nous a conduits au village où l'instituteur, sa femme et leurs deux enfants sont les seuls Blancs à demeurer. Sur le toit de chaque cabane de préfabriqué, logeant une famille dans un confort tout à fait occidental, sont mises à sécher des peaux d'ours.

Idlout est ravi de nous voir. Une seule ombre au tableau : il chasse en skidoo, cette moto des neiges, et nous aurions préféré des traînes à chiens. Qu'importe ! Un autre chasseur l'accompagne, David Windgot, vingt ans, qui possède une meute admirable. Les palabres durent longtemps. Idlout nous paraît porté sur la boisson. David est silencieux et sympathique, il ne boit pas. C'est entendu, Idlout s'occupera du matériel de campement. Nous n'avons plus qu'à passer à la base et prendre les provisions pour tout le monde, le chef a l'habitude.

Le chef des cuisines de Resolute est un Vénitien onctueux comme un

prélat. Il a certainement l'habitude des Eskimos, car nous sommes effarés par l'accumulation de provisions qu'il nous remet : de quoi nourrir dix hommes pendant une semaine.

— Les Eskimos mangent beaucoup lorsqu'ils chassent ! nous dit-il.

À moins, pensons-nous, qu'ils ne jeûnent parfois huit à dix jours, au bord de la famine, comme ceux d'Agu Bay. Non ! Ici, ces Eskimos ont peut-être conservé leurs traditions mais ils vivent à l'occidentale, vendent régulièrement le produit de leur pêche et de leur chasse à la coopérative de la base.

À 20 heures, Saint-Jean nous conduit à nouveau au village. Idlout palabre chez un voisin. Il est en train de vider la énième bouteille de rhum ou de whisky. L'alcool est interdit sur la base, mais les Eskimos sont les seuls à savoir s'en procurer, n'insistons pas.

— Partez avec David, nous dit-il, je vous rejoindrai ; les chiens font dix miles à l'heure, le skidoo quarante !

Nous nous installons sur la traîne de David. Idlout a chargé les provisions sur la petite luge qu'il traîne en remorque derrière son skidoo, puis a disparu à nouveau pour fêter son départ dans une maison amie.

L'attelage de chiens de David est superbe. Nous savons qu'en une semaine le jeune Eskimo a tué à lui seul sept ours polaires. Il est bien parti pour devenir le meilleur chasseur de la communauté.

Nous piquons plein sud sur la banquise du détroit de Barrow. Une vieille chienne efflanquée nous suit en liberté, discutant en langage chien avec ses congénères. Elle est tellement maigre que nous pensons : « Au bout d'une heure elle va rentrer ! » Erreur, elle sera la reine du voyage.

La soirée est très froide, les chiens tirent allègrement et leur jeune conducteur les manie adroitement et en douceur. Il n'élève pas la voix et ils comprennent merveilleusement.

Vers l'ouest, les falaises de l'île Griffith plongent dans la mer. Avec le soir, la brume s'étend sur la banquise, signe manifeste de nombreuses eaux libres. Les heures passent, longues et pénibles. Vers 3 heures du matin, je ressens une grosse défaillance. Assis inerte sur la traîne, mains et pieds au chaud, je gèle pourtant progressivement. La température de mon corps a dû baisser, je suis en hypothermie, cela devient grave. Je n'ai plus la force de marcher. Un peu de thé bouillant me ferait du bien. Malheureusement, Idlout a pris toutes les provisions et il n'est pas là. Nous n'avons rien à manger, rien à boire sinon un peu de neige fondue sur le réchaud que nous allumons. Pierre s'inquiète et, me trouvant très mal en point, propose de rentrer ! Non ! j'essaierai de tenir. C'est mon raid précédent qui m'a complètement épuisé, car, si le froid est vif, le thermomètre ne marque que - 28 degrés. Serait-ce alors l'humidité de la mer ?

On continue. Je m'arrange une couche sur la traîne et je sombre dans une grande prostration. Les violentes secousses du traîneau ne suffisent pas à me sortir de ma torpeur.

À 6 heures du matin, la vieille chienne noire qui trotte librement aboie

rageusement et fonce au galop devant la traîne. Un ours polaire, surpris à moins de cinquante mètres, détale à travers les séracs.

Immédiatement tous nos chiens partent au galop, nous entraînant dans une course effrénée. David les encourage du fouet. Il a dégainé son couteau et le pique sur l'armature de la traîne à portée de main.

L'ours se joue des obstacles du pack et nous distance. Il nous a pris environ un mile. Alors, David coupe la traîne de deux chiens qui, libérés, partent en aboyant sur les traces. Les autres, fous de rage, tirent avec une force peu commune. En franchissant une barre de glace, nous versons, les bagages tombent, le traîneau ne s'arrête pas. Pierre a sauvé le sac aux appareils.

La poursuite dure depuis plus d'une heure. L'action m'a sorti de ma torpeur, réaction salutaire qui m'a sans doute sauvé la vie.

Deux chiens reviennent : la petite chienne et un compagnon. La petite chienne noire parle aux chiens de la traîne, émet des jappements, des aboiements rageurs. Dialogue subtil. Nos chiens démarrent sans nous prévenir. Rien ne les arrête, ils sautent un banc de glace d'un mètre de hauteur. La chienne noire nous a précédés et, au détour d'un banc de glace, nous voyons l'ours, acculé contre un bloc, tenant tête aux autres chiens. Les deux messagers étaient simplement venus nous prévenir.

Une lutte étrange et silencieuse commence entre les chiens et l'ours. Un seul chien attaque et toujours par-derrière. L'ours se retourne alors avec une agilité surprenante et bondit, mais déjà un autre chien relaie le premier. Une nouvelle charge amène l'ours à moins d'un mètre de Pierre à qui je passe les objectifs et qui filme posément comme s'il était en studio. L'ours s'épuise, accumule les charges. Enfin, David, le trouvant trop dangereux, tire et le fait bouler à nos pieds. Le fauve se redresse, menaçant. Une deuxième balle l'étendra dans la neige. La meute se précipite sur le cadavre et le mord à pleines dents.

Il est 7 heures du matin, le froid est toujours aussi vif mais le soleil dissipe les brumes. J'ai oublié ma fatigue, je me réveille d'une dangereuse léthargie.

Nous revenons sur nos traces, récupérant sur la banquise ici une caisse, là une fourrure, ailleurs un sac. Il est midi passé et Idlout ne nous a toujours pas rejoints. David, qui avait dépouillé l'ours avec maestria et découpé des morceaux de viande, les fait bouillir légèrement dans de la glace de mer et nous les donne à manger presque crus. Je n'arrive pas à avaler un morceau et me contente de boire le bouillon.

Il faut prendre une décision, car nous n'avons avec nous aucun matériel de campement, aucune autre nourriture que la viande de l'ours et Idlout n'arrive pas. On décide que, si le grand chef n'est pas là vers 14 heures, nous reprendrons le chemin du retour.

Idlout est arrivé sur ces entrefaites, bondissant sur son skidoo comme un cavalier sur sa monture. Il bredouille de vagues excuses, mais nous ne sommes pas dupes : il a cuvé sa cuite. Aussitôt il allume un réchaud, sort des provisions, fait du thé, du café, de la soupe. La fatigue ne l'a pas marqué. Il

paraît vexé de constater que David a tué un ours en son absence, nous accorde à peine une heure d'arrêt et repart. Plein sud en direction de la grande île de Somerset, qui dissimule à sa base le mince fjord par lequel Amundsen a réussi à forcer le passage du Nord-Ouest.

J'étais très bien sur le traîneau de David, mais Idlout m'a fait prendre place sur la petite traîne remorquée par le skidoo et je connais maintenant les joies et les angoisses d'un sport nouveau. On se tient à califourchon, en équilibre instable, sans avoir rien à quoi se raccrocher ; on joue à saute-mouton avec les obstacles. Parfois la cordelette qui attelle la remorque casse. Idlout continue, s'aperçoit de mon absence au bout d'un kilomètre, revient me chercher. Souvent son skidoo s'étouffe. Idlout s'arrête, démonte et nettoie ses bougies, les change, démonte le delco, repart, débranche l'arrivée d'essence, souffle dans la tubulure... On reste ainsi en panne, cinq minutes ou une demi-heure. Pierre chemine plus lentement mais sûrement sur le traîneau de David. Il nous a rejoints, nous dépasse. On repart, on le devance. La panne nous arrête, David nous rejoint.

La banquise est couverte de traces d'ours. C'est l'époque où ils sont affamés et dangereux. Remontant vers le nord sur la banquise, ils se laissent porter par les blocs à la dérive.

Vers 20 heures, nous avons dressé le camp. Au sud, à quelque distance, apparaissaient les falaises de Somerset. Idlout est un Eskimo moderne, qui gagne beaucoup d'argent. Il est équipé d'une tente isothermique de l'armée, sur le tapis de sol de laquelle il étale une magnifique peau de bison noire, insolite au pays des ours blancs.

Le réchaud allumé, en quelques minutes la chaleur et la buée sont insupportables. On nage dans la sueur. On éteint le réchaud et le froid glacial revient. La tente est adossée à un vieil iceberg qui nous procure la glace d'eau douce. Il y a tellement de traces d'ours autour de nous que je suis sourdement inquiet. Pierre partage ce sentiment. Pourtant, la désinvolture des Eskimos devrait nous rassurer. Ils ont enchaîné tous les chiens de l'attelage devant l'ouverture de la tente, et la chienne noire laissée en liberté va et vient, gardienne fidèle de notre sommeil.

Impression de me retrouver sous la tente des Indiens.

Le lendemain, les traces nous emmènent très loin vers l'ouest, jusqu'à l'île Lawther. Nous sommes pratiquement arrivés au pôle magnétique. Sur le tard, Idlout m'a fait signe, après cette journée de vaines recherches, de monter sur la traîne de David. Il nous devance et disparaît au loin sur son skidoo. Nous sommes restés perplexes devant son comportement, mais David mène sa traîne plein nord. Il connaît sans doute les desseins secrets de son chef, laissons-nous guider.

David possède la vue perçante des peuples primitifs, il peut distinguer à plus d'un kilomètre le point noir d'un lemming sur la neige, et tout à coup, alors qu'il somnolait, le voici qui se redresse et crie le mot tant attendu :

— *Nanook ! Nanook !* (L'ours !)

Spectacle ahurissant. Au loin, voici Idlout qui revient vers nous, chevauchant son skidoo et poussant devant lui un magnifique ours blanc qui galope, fait des feintes, s'arrête, repart. L'ours se rapproche. Idlout a l'air d'un fermier texan chassant devant lui un bœuf échappé du pacage !

Jusque-là, c'était complètement idiot cette chasse, mais l'ours a aperçu les chiens et tout change. Il devient furieux et cherche à fuir. David coupe sans hésitation les lanières des chiens et part en courant derrière eux. Pierre le suit, me lançant une dernière recommandation :

— Prends le sac aux objectifs !

Me voici tenant à la main le fourre-tout, telle une ménagère revenant du marché, et trottant derrière un ours polaire...

L'ours, épuisé, s'est adossé contre un mur de glace. Il est beaucoup plus grand que le premier. L'hallali recommence, puis Idlout le foudroie d'une balle en plein cœur. La splendide bête mesure trois mètres de long.

On a dépouillé l'ours. Il est 15 heures. La journée est calme, nous allons prendre le chemin du retour.

Sur ce détroit de Barrow encore figé par les glaces, le pack forme un dangereux labyrinthe chaotique, les crevasses sont nombreuses, les couloirs d'eau libre plus nombreux. En vue de l'île Griffith, nous découvrons les plus beaux icebergs que nous ayons rencontrés jusque-là, descendus des glaciers d'Axel Heiberg. Notre progression devient difficile. Nous avons perdu de vue Pierre, David et leur traîne. Vers 21 heures, nous nous arrêtons au pied d'un imposant iceberg. Je l'escalade et contemple, impressionné, l'ensemble du détroit de Barrow dans ses eaux figées par le froid, les séracs du pack, les collines enneigées des vieux icebergs des années précédentes érodés par le temps.

David et Pierre nous ayant rejoints, on va dresser le camp. La journée a été longue et harassante. Idlout monte la tente, David n'a pas encore dételé ses chiens, et tout à coup il lance le cri du chasseur :

— *Nanook, Nanook !*

À deux cents mètres, un énorme ours polaire nous regarde, intrigué par nos allées et venues. Il n'a pas encore senti les chiens mais le rouge de la tente l'a attiré de loin.

Le cri de leur maître a réveillé l'attelage. Les chiens qui somnolaient se dressent et aboient furieusement. David saute sur son traîneau et je l'y rejoins en vitesse. Le sac aux caméras n'a pas été déchargé. Pierre a sorti ses appareils. Idlout, carabine en bandoulière, se précipite sur son skidoo qui refuse de partir.

La chasse commence, nous perdons du terrain, et David coupe toutes les lanières pour libérer les chiens. Pierre à son tour engage la poursuite. Je suis leurs traces très loin derrière, un cabas au bout de chaque bras. Je n'ai rien oublié : caméras, batteries, appareils photo, réserve de films !

L'ours va et vient d'un monticule à l'autre, s'arrête, fait face, échappe aux chiens, se dirige vers moi au petit galop. Je fais une drôle de tête ! Curieuse

situation. Je suis seul devant ce plantigrade furieux, et sans autre arme qu'un téléobjectif ! Voici mon sauveur, Idlout passe à côté de moi, pétaradant sur son skidoo. Je l'appelle, il ne répond pas, continue sa route. Décidément, cette chasse à courre est originale. À condition que je ne sois pas devenu le gibier. Je ne vois plus rien, mais j'entends les aboiements des chiens derrière une colline de glace. Je rejoins la chasse ; l'ours s'est réfugié sur le sommet d'un vieil iceberg. Les chiens de David l'entourent et le tiennent en respect. Idlout veille, carabine à la main. Pierre filme, se retourne, et calmement, demande :

— Passe-moi un chiffon propre, j'ai de la buée !

Il essuie posément ses objectifs, mesure l'éclairage, met au point. Il m'étonnera toujours, ce cher Pierre. Quand il filme, plus rien n'existe autour de lui.

Plusieurs chiens ont abandonné la lutte et pansent leurs blessures, allongés ou assis dans la neige ; quatre ou cinq huskies tiennent bon. À plusieurs reprises, l'ours a failli s'échapper. Une fois il a bondi sur nous et le chien poursuivi passe entre les jambes de Pierre. Nous pouvons voir à moins de deux mètres les crocs menaçants, la gueule de velours noir, la langue pendante d'essoufflement, mais je crois que le plus impressionnant est le silence dans lequel se déroule ce combat entre chiens et ours. L'ours est une bête silencieuse. Aucun son ne sort de sa gueule. Les attaques et les charges, qu'il ne ménage pas, prennent de ce fait une puissance surnaturelle.

Idlout est inquiet. À diverses reprises, l'ours s'est montré trop agressif. Nous tenons l'animal en respect depuis plus d'une demi-heure et cela ne pourra durer.

— *Have you finished, Pierre ?* demande Idlout. *He is now very dangerous.* (Avez-vous terminé, Pierre ? Il devient très dangereux.)

— Allez-y ! dit Pierre.

Idlout tire. Une seule balle et l'énorme plantigrade s'affale sur la neige, foudroyé. Il mesure plus de six pieds, soit 3,35 mètres.

Le soleil de minuit éclaire en plein cet étrange spectacle.

Le lendemain, nous sommes revenus à la base, ayant couvert sur la banquise quatre cents kilomètres en soixante-douze heures presque ininterrompues de chasse !

Nous étions à Resolute pour filmer les étranges bœufs musqués et nous avons exprimé le désir de louer un avion pour nous transporter à Eureka, au nord de la terre d'Ellesmere.

Mais l'homme propose et la tempête dispose. Que faire sinon patienter ?

Et puis, un jour, alors que nous désespérions, Phipps, notre pilote, vient vers nous, radieux. Il a une mission à remplir à Greely Fjord, sur le 82^e parallèle, entre Eureka et Alert Point, dans les montagnes pratiquement inexplorées de la chaîne des États-Unis. Si les gens de Greely acceptent de nous recevoir, il nous prendra dans son avion très peu chargé. Un télégramme est envoyé, la réponse arrive : les gens de Greely seront heureux de nous accueillir, mais nous signalent que les bœufs musqués sont très loin de leur

base, dans une région difficile à atteindre à cette époque, même avec un Bombardier ou un Wesel. Ils nous conseillent de nous poser à Eureka où d'importantes hardes sont plus facilement accessibles.

La tempête a continué encore plusieurs jours puis Phipps est venu nous prévenir. Son Otter va décoller dans une heure pour Greely Fjord.

Au nord de Resolute, il n'y a plus de présence humaine permanente, rien que des montagnes vides, des îles glacées, des bras de mer pris dans le pack. Seuls les hommes des bases y séjournent par roulement et y vivent artificiellement en utilisant toutes les ressources de la technique la plus avancée.

Nous mettrons trois heures pour atteindre Eureka. Un vol inoubliable, une navigation délicate. Nous volons entre deux plafonds de nuages et parfois, dans une déchirure, nous apercevons des glaciers, des montagnes qui scintillent. À mesure que nous avançons vers le pôle, la terre nue apparaît, ventée, décharnée. Le relief s'y inscrit en arêtes de rocs. Il y a de moins en moins de neige.

Sur la rive nord du Slidre Fjord, une haute coupole et deux ou trois bâtiments insolites surgissent dans cette solitude. Nous interrogeons Eureka par radio. La réponse arrive, pleine d'humour :

— *French cameramen are welcome at Eureka although we should have preferred French girls !* (Les cinéastes français sont les bienvenus à Eureka, encore que nous eussions préféré des filles françaises !)

Sur le terrain minuscule, Phipps se pose en virtuose. Le chef de la « Weather Station » nous accueille. Dans cette station météorologique du bout de la terre, vivent et travaillent douze météorologistes, dont les observations servent à établir la carte du temps à travers le monde. Leur long hivernage vient de se terminer. Ils ont connu la nuit la plus longue du pôle, des températures atteignant – 70 degrés, des vents terribles.

Peu après le départ de Phipps, la tempête commence et nous confine quarante-huit heures dans la station. Enfin, nous pouvons quitter Eureka à bord d'un Wesel piloté par l'un des radios de la base, au repos. Un de ses compagnons, armé, assure notre sécurité. Il nous faudra à peine une heure de recherche sur la péninsule de Fosheim pour découvrir une trentaine de bœufs musqués disséminés comme des vaches sur un alpage de neige. La harde est très calme, les jeunes veaux gambadent, les taureaux broutent. Nous continuons à pied, de façon à encercler le troupeau et l'obliger à se former en hérisson, selon sa tactique habituelle de défense. Tactique valable contre les loups, mais qui avantage le chasseur européen et qui a provoqué la disparition presque totale des bœufs musqués sur le continent canadien au siècle dernier. Le bœuf musqué est un « ovibos ». Il s'apparente beaucoup plus au mouton qu'au bœuf. Ses cornes sont des pointes osseuses acérées recourbées vers l'avant et sortant directement d'un bouclier frontal comme chez le buffle africain. L'épaisseur extraordinaire de sa fourrure le fait paraître plus gros qu'il n'est en réalité.

Notre approche sera longue et précise. Tairraz et moi marchons de front, portant tout notre attirail de prises de vues. Les deux Canadiens se séparent, contournant le troupeau, l'un par le nord, l'autre par le sud. Nous arrivons au pied de la colline ; le troupeau s'agite ; les taureaux ramènent les vaches et les veaux, les obligent à se rassembler sur une butte. Pierre et moi, un peu essoufflés par la longue marche, sommes parvenus à quelques mètres du bloc compact des animaux. Les bœufs musqués nous font face ; leurs yeux phosphorescents brillent dans l'épaisseur du pelage. Nous les admirons mais notre présence ne leur plaît pas, et ils se réfugient au galop sur un autre tertre. Nous les poursuivons sans précaution et ils se serrent flanc contre flanc, formant un hérisson compact, un seul bloc de fourrure, une sorte d'hydre à trente têtes. Ce bloc d'animaux soudés par la peur oscille, avance, recule sans jamais se désunir. Parfois, entre les pattes d'un adulte, on voit apparaître les petites têtes curieuses de trois ou quatre jeunes veaux. Les taureaux, au nombre de trois, se sont placés de façon à surveiller tous les azimuts. Nous sommes à dix ou douze mètres du troupeau. Le vent souffle très fort et la brume de neige court entre les pattes des animaux. Des flocons de duvet se détachent et s'envolent sous le souffle du blizzard.

Nous travaillerons ainsi durant deux heures. Pierre est satisfait. Le document que nous rapportons sera l'une des plus belles séquences de notre film.

Pour que les bœufs musqués puissent rompre leur formation et partir, nous nous portons tous les quatre du même côté, laissant le champ libre vers l'est. Les taureaux vont et viennent, flairent le sol, piaffent. Je jette quelques cailloux et tout se décide. Un vieux taureau se détache, fonce au galop. Le troupeau suit, bien encadré par les vieux mâles. Leur charge ressemble à celle des bisons : les bêtes les plus fortes pressent entre leurs flancs les jeunes, les soulèvent, les portent.

Vision d'un autre âge. Ces bêtes sauvages et libres, les plus anciens mammifères du monde apparus au pléistocène, s'enfoncent dans les montagnes et disparaissent dans les neiges du pôle.

Je suis revenu en France sans savoir que je portais en moi un virus inguérissable : j'avais été atteint par la magie des contrées polaires ! Et déjà je songeais à y retourner.

Le film *Peuples chasseurs de l'Arctique* sera très bien accueilli. Il apportait une vision nouvelle et sincère sur la vie des Indiens et des Eskimos.

De même qu'Henri Catholique et Napoléon Mitchell étaient morts gelés sur le Grand Lac des Esclaves, victimes après leur naufrage des allumettes mouillées qui remplaçaient le briquet et la mousse de leurs ancêtres, Pacôme, le grand chasseur d'Igloodik, séduit à son tour par la civilisation occidentale, est mort deux ans plus tard au volant de son snowbile, alors qu'il traversait la glace perfide de la baie d'Igloodik pour se rendre à Hall-Beach. La banquise a cédé sous le poids du véhicule.

Même aventure est arrivée, à peu près à la même époque, à Idlout, le

chasseur d'ours, l'enragé du skidoo. Il a lui aussi disparu dans une fissure du pack, sur ce détroit de Barrow qu'il sillonnait à longueur d'année.

David Windgot continue, lui, à conduire sa traîne. Il n'a pas été corrompu par les apports occidentaux de Resolute. C'est un sage.

En revanche, et cela je l'ai appris il y a trois ans, il n'existe plus d'Eskimos réfractaires dans l'archipel arctique canadien. Nous avons filmé les derniers en 1966. Le clan Tabatiak a déserté les igloos de la terre du Kronprinz-Frederik. Désormais le peuple eskimo, rassemblé dans les bases, ayant perdu l'usage et les traditions de sa race, ayant abandonné l'élevage des chiens, ne peut plus vivre que sous notre forme occidentale de civilisation.

C'est sans doute la raison pour laquelle le gouvernement fédéral canadien, en la personne du directeur de la cinémathèque nationale, nous a acheté une copie de notre film en nous écrivant :

« Nous venons de nous apercevoir qu'il n'y a plus d'Eskimos réfractaires dans le Grand Nord, et que votre film est le seul qui relate de façon véridique la vie sous igloo de ces nomades des glaces. »

Ce sera notre fierté, à Pierre et moi, d'avoir pu aller si loin, si longtemps, et si haut en latitude en direction du pôle avec d'aussi faibles moyens.

CHAPITRE VII

1969. Trois ans ont passé depuis notre voyage aux régions polaires et nous voici survolant de nouveau la grande forêt canadienne des Territoires du Nord-Ouest à bord d'un Cessna piloté par Cowie, free-lance pilot de Fort-Simpson, petit poste administratif situé au confluent de la rivière Liard et du Mackenzie, l'un des plus grands fleuves du monde : quatre mille six cents kilomètres.

Sous nos ailes, nous contemplons les innombrables méandres de la rivière Liard à travers l'impénétrable forêt de spruces. À l'ouest, la première barrière des montagnes Rocheuses s'allonge, rectiligne, sur des centaines de kilomètres. Nous avons retrouvé le pays sans limites, les terres de l'infini. Nous sommes heureux comme des collégiens en vacances, Pierre Tairraz et moi.

Depuis plus d'un mois, nous attendions dans la vallée du Mackenzie, encore prise par les glaces, et que nous avons visitée jusqu'à son grand delta d'Inuvik et d'Aklavik, sur la mer de Beaufort, que la débâcle ait enfin libéré les grands fleuves et les rivières que nous devons utiliser pour notre projet.

Si le Mackenzie est encore en partie encombré par les glaces, la rivière Liard, qui prend sa source dans la Colombie-Britannique, est en pleine débâcle. Le spectacle est fascinant. Les blocs de glace, repoussés par les eaux plus puissantes du fleuve, s'entassent en pyramides de plus de vingt mètres de hauteur ; les berges, sapées, s'écroulent et, avec elles, les blocs de glace qui éclatent comme des coups de canon.

Mais nous allons vers le sud, et par conséquent au-devant des eaux libres.

Notre projet est de remonter la Nahanni jusqu'aux chutes Virginia, qui sont, paraît-il, les plus hautes de l'Amérique du Nord, avec une chute de cent trente mètres. Mais la South Nahanni, c'est aussi la rivière des chercheurs d'or, des légendes, des morts étranges. Toutes les personnes à qui nous exposerons notre projet auront la même réaction. La Nahanni n'a été descendue qu'une fois, il y a une année, par quatre Français qui se sont fait parachuter aux sources mêmes de cette rivière longue de six cents kilomètres. Ils ont réussi à justesse, après avoir plusieurs fois frôlé la catastrophe et failli mourir de faim.

La Nahanni, c'était avant eux la rivière aux quarante morts et déjà, cette année, trois nouvelles victimes sont à ajouter à la liste funèbre. De quoi faire réfléchir !

— En tout cas, nous ont dit nos amis, et surtout le père Pocet que nous avons rencontré à Simpson (toujours la chaîne amicale des missionnaires français des N.W.T.), si vous voulez réussir, contactez le père Mary.

— Où pouvons-nous le rencontrer ?

Sourire amusé.

— Peut-être à Nahanni-Butte, le plus important village indien de son secteur. À moins qu'il ne se trouve à son poste officiel de Fort-Liard, à deux jours de canot plus au sud, ou bien dans la forêt à visiter ses ouailles. Le père Mary est infatigable, il parcourt sans cesse son secteur, aussi grand que la France et moins peuplé qu'une petite commune française. Tâchez de le joindre.

Nous restons perplexes. Retrouver un missionnaire français quelque part dans cet immense désert forestier peut se comparer au voyage de Stanley recherchant Livingstone quelque part dans le Centrafrique.

— Vous devriez contacter Cowie, le pilote d'avion-taxi, a conseillé le père Pocet. Il vous déposera à Nahanni-Butte, et les Indiens sauront bien retrouver le père Mary là où il se trouve.

Nous avons attendu que la tourmente qui régnait, paraît-il, sur Nahanni-Butte s'apaise et que le décollage de Fort-Simpson soit praticable, et nous voici volant plein sud.

Cowie est un pilote expérimenté ; il évoque pour nous Ptarmigan, Chris, Bill, Phipps de nos raids passés.

Il survole en rase-mottes la forêt. Nous sommes surpris de la grande taille des spruces, contrastant avec les maigres perches d'épinettes qui bordaient la tree-line, au nord du Grand Lac des Esclaves. Nous sommes à l'abri des Rocheuses, et la végétation arborescente remonte vers le nord presque jusqu'aux bouches du Mackenzie, à la limite de la mer de Beaufort. Phénomène unique dans le Grand Nord américain.

On vient de survoler un marécage où deux grands élans, des « mooses » dépourvus de bois, enfoncés jusqu'au ventre dans une mare, broutent les plantes subaquatiques dont ils sont friands. Nous volons à toucher la première chaîne des Rocheuses : une sorte de coupole calcaire, un anticlinal bien marqué sur les flancs duquel la forêt de spruces se termine par un maquis d'arbustes polaires. Sous cette latitude, cinq cents mètres d'altitude modifient étrangement la végétation. La limite des arbres se retrouve en altitude comme dans les Alpes. Elle est à cinq cents mètres et, à Chamonix, oscille entre mille cinq cents et deux mille mètres.

— Nahanni-Butte ! dit laconiquement Cowie.

On descend progressivement à frôler la crête des sapins. Nous survolons deux grands bâtiments bien construits, en rondins, dans le style trappeur.

— *The trader* ! confirme Cowie.

Un couple anglais vit ici depuis des années, à l'avant-garde de la civilisation. Il commerce avec les Indiens et, jusqu'à l'arrivée du père Mary, il était bien placé pour acheter les fourrures à très bas prix, vendre ou échanger vivres, armes, vêtements dans les meilleures conditions. Il n'avait pas de concurrent.

C'est de bonne guerre, mais par la suite nous apprendrons que « Father Mary » a monté une coopérative gérée par les Indiens ; il assurera ainsi

l'écoulement des fourrures à des taux plus avantageux pour les trappeurs de cette région riche en castors et rats musqués.

Nous ne nous sommes pas posés sur le terrain du « trader » Dick Turner, où est amarré au sol son petit avion personnel. Le village indien se trouve sur la rive droite de la Nahanni, dans le bec formé par le confluent de la Nahanni et de la rivière Liard. Un terrain vague de deux à trois cents mètres, débroussaillé et n'ayant pour toute infrastructure qu'une manche à air, constitue l'« aéroport » de Nahanni. C'est sur cette piste rustique que Cowie pose en souplesse son Cessna surchargé par nos bagages.

Les moteurs arrêtés, le silence surprend. Un silence inquiétant, car parfois contrarié par une sorte de grondement puissant et sourd, apporté par le vent. Les eaux grossies par la débâcle des deux grandes rivières le produisent en se rejoignant.

Notre arrivée est passée inaperçue.

— Pas de service d'accueil, ironise Pierre.

Cowie nous désigne une brouette métallique, seul mobilier visible sur cette lande bordée par un bush épais, formé de grands arbres de la famille des peupliers, les liards, qui ont donné leur nom à la rivière et au district.

— Pour vos bagages, dit-il. Je dois repartir immédiatement : *storm is coming* !

En effet, de lourds nuages d'orage roulent sur le sommet de la Butte qui nous domine de près de mille mètres.

— Nous aurons besoin de vous au retour, lui dis-je.

— Le trader me prévient, il a la radio. Puis il nous désigne du doigt l'une des extrémités de la piste : le village est par là.

On charge nos bagages dans la brouette. Heureusement, nous n'avons que du matériel photographique, ayant jugé au-dessus de nos moyens une expédition cinématographique sur les grands cañons de la Nahanni, ce qui aurait nécessité la location pour la durée de l'expédition d'un hélicoptère. Pas question !

Le village groupe une vingtaine de « cabins », sortes de huttes rectangulaires en rondins de spruce, non équarris, couvertes de tôles ou de papier goudronné. Il n'y a pas de rues. L'ensemble repose sur une prairie aux herbes rases. Nous arrivons au bon moment : la neige a disparu et les moustiques ne sont pas là. Nahanni est réputé comme l'endroit des Territoires du Nord où l'éclosion des moustiques prend parfois allure de fléau.

Quelques enfants jouent, rieurs et nullement étonnés de nous voir. Un vieillard bêche un jardin minuscule. On l'interroge. Il répond vaguement :

— *Father Mary ? He shall come.* (Il doit venir.)

— *When ?* (Quand ?)

Question stupide. Il hausse les épaules. Le père Mary viendra quand il aura envie de venir, ce soir, demain, dans huit jours.

L'instituteur n'est pas là. Il se promène en avion avec le fils du trader. Mais un jeune Indien botté, à veste de cuir noir, ceinture à boucle et chapeau texan,

s'avance vers nous. Il parle un très bon anglais.

— Le père Mary sera sûrement là demain. C'est dimanche et il doit dire sa messe.

— Où est-il ?

— Il a conduit à Hot Springs le « welfare officer » et une dame.

Hot Springs est la cabane d'un chercheur d'or perdue à quelque cinquante miles en amont et à l'entrée des cañons de la Nahanni. Un Allemand, Gus Kraus, y vit dans un isolement total avec sa femme indienne Mary et son fils adoptif Mickey.

— Où pourrions-nous loger ?

— On va voir le « genitor ».

Ce vieux mot français sert à désigner le responsable de la petite communauté. C'est un jeune Indien vêtu lui aussi en Texan. Il prend l'initiative des opérations et nous dirige vers une curieuse construction conique dont le toit, soutenu par des troncs d'arbres entiers, abrite un espace circulaire d'une quinzaine de mètres de diamètre. C'est la maison commune. Deux cents personnes y tiendraient à l'aise.

Cowie avait raison. L'orage a éclaté, la pluie ruisselle et nous sommes heureux d'avoir un toit. On range nos affaires, je fricote un bon repas, et nous entamons une partie de belote. Les heures coulent, l'orage augmente de violence. Il ne nous reste plus qu'à attendre. Nous voici à pied d'œuvre. Mais comment le père Mary nous accueillera-t-il ? Comment pourrons-nous remonter les gorges de l'étrange Nahanni ? Engoncés dans nos sacs de couchage, nous écoutons la pluie déferler sur la toiture. Impression curieuse d'être dans la hutte d'un chef africain à la saison des pluies !

Nous sommes réveillés en sursaut en plein milieu de la nuit. La porte s'ouvre en claquant. Un homme vêtu d'un anorak et semblant sortir tout droit des eaux de la rivière pénètre dans la salle. Nous nous levons. Il est déjà sur nous, tendant les mains, parlant fort. Sans l'avoir jamais vu, nous reconnaissons le père Mary. Il rejette son capuchon, découvre une tête carrée, énergique, un visage glabre, une joue ravagée par les cicatrices des gelures de l'hiver, une stature d'athlète. Ses yeux sont rougis par le froid. Il parle, il parle, comme s'il voulait se défouler d'une trop grande concentration d'esprit.

— C'est vous les Français ? Quel temps de chien ! J'ai bien cru ne pas pouvoir arriver, je n'aurais pas dû quitter Hot Springs avec cet orage. La rivière n'a jamais été aussi dangereuse : partout des troncs d'arbres entraînés par la crue, neuf heures à tenir la barre face au vent, visibilité nulle, on s'est échoués plusieurs fois...

— Neuf heures pour couvrir quatre-vingt-dix kilomètres ! On comprend mieux son agitation.

Nous nous présentons.

— Prenez un coup de whisky, mon père, ça vous réchauffera.

Il réfléchit, oublie de boire.

— Frison-Roche, vous avez dit ? Répétez-moi votre nom. C'est bizarre

comme un souvenir d'enfance... Ah oui ! *Premier de cordée.*

Un large sourire.

— Vous n'allez pas rester ici, ça flotte de tous côtés. Vous logerez chez moi.

— Comment avez-vous appris notre arrivée ?

— Vous qui avez été au Sahara, vous connaissez le téléphone arabe. Ici c'est pareil. Chez Gus, à Hot Springs – c'est un fana de la radio –, j'ai appris de Fort-Simpson que Cowie avait lâché deux Français à Nahanni-Butte. J'ai cru un moment que c'était mon évêque, mais je ne l'attends que plus tard. Deux Français sans mission officielle, ça valait le coup de partir tout de suite. D'autant plus que le welfare officer (l'aide aux Indiens) était pressé de rentrer... comme toujours !

Le père Mary a construit sa maison lui-même. En rondins comme celles des Indiens. Il a refusé une construction plus confortable. « Je dois vivre comme les Indiens ! » a-t-il dit à son évêque. La hutte comprend deux pièces rectangulaires en enfilade et la blondeur des troncs de spruce bien écorcés y apporte une note de chaleur et d'intimité. On passe la nuit à bavarder.

— Ainsi vous voulez remonter la Nahanni ! Ah oui ! Les hommes scalpés, les disparitions, les hors-la-loi...

— Cette rivière nous intrigue. Est-elle aussi meurtrière que sa réputation ?

— Pour ça oui, et elle n'a pas fini d'en faire voir à ceux qui voudront la visiter. Tout ça, c'est très beau, mais il faut me laisser le temps d'y réfléchir. De combien de temps disposez-vous ?

— De tout le temps nécessaire.

— J'ai un très bon canot, rapide, mais il a été construit pour naviguer sur la rivière Liard. La Nahanni, c'est autre chose. Il faudra trouver une autre embarcation. J'ai un moteur de rechange. On avisera. Demain nous remonterons la Liard jusqu'à Fort-Liard. Le policier a une belle barque et grande envie de voir les Virginia Falls.

On déplie un lit de camp. Une vieille banquette d'automobile fera une deuxième couchette convenable.

Le sommeil ne vient pas. On parle, on parle ! de la Nahanni, de la Liard, des Indiens, des hommes sans tête... Father Mary raconte :

— Tout a commencé avec la ruée vers l'or à la fin du siècle dernier. Dès lors, pendant plus de vingt années, les aventuriers vont se ruer vers ce nouvel eldorado. Par Skagway, sur la côte Pacifique de l'Alaska, le White Pass, et la descente du Yukon, ils atteindront Dawson et le Klondike. Plus tard, délaissant la voie du Yukon, des hommes pensèrent trouver une voie plus courte par le Mackenzie et ses grands affluents qui coulent vers le nord. Tous les rescapés de la rivière, comme Gus, Turner ou Fayler, venaient du sud ; les disparus aussi. Arrivés au confluent de la Liard et de la Nahanni, ils se sont aperçus que la rivière coulant du nord au sud semblait pénétrer fort loin dans les montagnes. Ils la remontèrent, se heurtant aux terribles rapides qui commencent à Hot Springs. Des hommes disparaissaient dont on ne

s'inquiétait pas. Un jour, le prospecteur Charles McLeod résolut de retrouver la trace de ses frères disparus dans la vallée sans hommes. Il franchit le premier cañon, déboucha dans une très vaste vallée intérieure et découvrit sur un éperon de la rive gauche la cabane de ses frères à l'intérieur de laquelle gisaient deux squelettes décapités. Persuadé qu'ils avaient été scalpés par les Indiens, il revint annoncer la nouvelle. La vallée fermée porte depuis 1905 le nom de « Deadmen Valley », la Vallée des hommes morts.

— On a parlé de hors-la-loi.

— Je défie un hors-la-loi de vivre sans contact avec le reste du monde plus d'une année dans la Nahanni supérieure. J'ai lu dans le récit des quatre Français, paru en 1968 sous le titre *Victoire sur la Nahanni*¹, la liste des victimes connues. Premières victimes : les « hommes sans tête », les frères William et Frankie McLeod, morts en 1904, retrouvés en 1905 ; le professeur Jorgensson, mort au confluent de la Flat River vers 1910, retrouvé avec une balle dans le corps, probablement assassiné par un prospecteur désireux de lui voler son or. En 1926, c'est la disparition d'une femme, Annie Laferté ; en 1928, Fisher dont on retrouva le squelette ; en 1929, Hall ; en 1931, Powers dont les ossements ont été découverts dans une cabane incendiée, à la Flat River : crime ou accident ; en 1936, disparition de Eppler et Mul Holland ; en 1940, Ollie Homberg meurt de faim ainsi que Schebach en 1949. Que sont devenus Horly, Adlard, Christian disparus en 1950 ? Jusqu'à preuve du contraire, tous ceux dont on a pu retrouver les traces sont généralement morts de faim. Ceux qui ont été assassinés l'ont été par leurs rivaux et non par les Indiens. On parle d'une vingtaine d'autres disparus non identifiés. Et la liste tragique continue. Trois explorateurs suisses, Wolfgang Mahmeke, Fritz Weisman et Manfred Wutrich sont morts dans les rapides en franchissant « Hell's Gate », la Porte de l'Enfer, en aval des chutes Virginia. Un solitaire nommé Mackenzie s'est noyé récemment et, voici un mois, trois jeunes gens de Fort-Smith qui survolaient de très près les chutes Virginia se sont écrasés sur une montagne à proximité des « Falls ». Quarante-quatre victimes ! Ça ne vous donne pas l'envie de renoncer à votre projet ? conclut le père Mary.

— Notre ambition n'est que de remonter jusqu'aux chutes Virginia.

— C'est faisable, mais pas toujours possible. Tout dépend du niveau des eaux. Si les eaux sont hautes, le courant est terrible, mais on peut mieux choisir son passage. Si les eaux sont basses, la navigation est très dangereuse dans les rapides et, comme ça varie chaque jour, c'est une affaire de nez... Demain je dois aller à Fort-Liard. Voulez-vous m'accompagner ?

Le lendemain, nous embarquons dans une barque solide à fond plat, sur laquelle le père Mary a fixé deux puissants moteurs hors-bord de 35 CV. La barque appartient à Natitou, un jeune Indien qui la lui a prêtée. Avec cet engin, nous pourrions atteindre Fort-Liard en cinq ou six heures. Si tout va bien, naturellement.

Nous remontons le cours de la Liard, longeant l'interminable barrière des Rocheuses. La forêt recouvre tout. Le fleuve – peut-on parler de rivière

lorsque celle-ci dépasse les mille cinq cents kilomètres de longueur et que sa largeur est plus importante que le Rhin à Strasbourg ? —, le fleuve ne comporte pas de rapides à proprement parler, simplement des biefs en eaux moins profondes signalés à l'attention par le friselis des courtes vaguelettes qui s'y produisent.

Nous atteindrons dans les délais Fort-Liard, village administratif type des Territoires du Nord-Ouest : confortable maison du chef de la police montée, école, comptoir de la « Bay » et mission. Celle-ci domine la rivière. Elle donne l'impression d'un confortable presbytère de la province du Québec. Le parloir est, comme il se doit, envahi par les Indiens. Il y a plusieurs chambres, un atelier, un salon et même une salle de bains, mais sans eau chaude, dernier souci du père.

Le père Mary branche sa radio personnelle. On entre en contact avec toutes les missions à des milliers de kilomètres d'ici. Nous retrouvons nos amis Simpson, de Yellowknife, de Fort-Smith et d'Inuvik ! On échange les dernières nouvelles, c'est chaque soir l'heure agréable des conversations.

— Demain nous irons voir le policier. Le télégraphe de brousse n'aura pas manqué de lui annoncer notre arrivée.

— C'est un brave type, le « mounted », constate le père Mary. Il a surtout un bon bateau et un bon moteur, l'administration ne se refuse rien. Depuis le temps qu'il désire voir les chutes, c'est l'occasion ou jamais !

L'après-midi, nous nous présentons au logis du brigadier de la R.C.M.P. (police montée) dont nous avons admiré avec envie la belle embarcation amarrée au ponton. Comme entrée en matière, nous exhibons les lettres d'introduction officielles aimablement données par l'ambassade du Canada à Paris. C'est suffisant. Puisque nous sommes couverts par une haute autorité, nous pouvons aller où nous voulons.

Le policier est très tenté de venir avec nous. Malheureusement, sa femme voudrait assister à un bal qui doit avoir lieu à Yellowknife. Qui l'emportera ?

Father Mary nous a ramenés à Nahanni-Butte et, le soir, nous avons été faire une visite de politesse à Dick Turner, le trader. C'est certainement le commerçant le plus isolé du Grand Nord canadien. Il a construit sa maison et son comptoir sur la rive gauche de la Nahanni. On ne peut s'y rendre qu'en canot. Il ne peut s'en échapper qu'en avion ou par la rivière. Une femme d'une cinquantaine d'années, distinguée d'allure, nous invite à entrer. Nous abandonnons nos bottes dans le sas d'entrée, pénétrons dans la grande salle à manger au plancher bien ciré, aux meubles confortables, aux parois ornées de splendides trophées d'ours, de chèvres blanches et de big-horns. Le père et le fils nous reçoivent amicalement. Bien que le père Mary mette en place un projet de coopérative indienne qui risque de leur enlever une bonne partie de leur clientèle, ils le reçoivent aimablement. Ils ne nous cachent pas qu'ils vont bientôt quitter Nahanni, se fixer quelque part plus au sud, à Nelson, en Colombie britannique. Ils ont visiblement fait fortune et l'ancien chercheur d'or a bien mené sa barque. Quant à sa femme, elle est restée anglaise et

victorienne jusqu'au bout des ongles. Sa maison est un véritable home anglais.

Le père Mary repart demain pour Liard. Il nous laisse la garde de sa maison et la charge de nourrir les chiens de sa traîne hivernale, qui logent dans des niches individuelles, solidement enchaînés, derrière le presbytère. Ce sont de magnifiques huskies de forte taille, admirablement soignés, mais farouches. Il nous faudra, au début, prendre beaucoup de précautions pour les approcher, mais, au fil des jours, ils nous reconnaîtront et s'apaiseront.

Avant de partir, le père Mary nous confie un canoë métallique que lui a prêté à notre intention l'un de ses administrés, Konisenta. Il nous indique les règles de base de la navigation sur ces rivières du Grand Nord :

— Si vous désirez traverser la rivière, remontez d'abord dans le contre-courant provoqué par les remous de la berge le plus haut possible et ensuite traversez en biais. Sinon vous vous retrouverez à un mile en aval.

Nous avons suivi ses conseils et abordé la rive gauche de la Nahanni dans une petite crique rocheuse, au point précis où la falaise de la Nahanni-Butte, que nous avons l'intention de gravir, vient plonger dans la rivière. La ligne de crête de cette falaise constitue le chemin d'accès. Il y a une vague trace suivie par les Indiens. On pourrait se passer d'armes car, selon Dick Turner, nous ne risquons que de rencontrer des ours noirs, nullement dangereux. Pour plus de sécurité, le père Mary m'a confié sa 22 long rifle, à balles blindées.

— Ne tirez que si vous êtes en danger... Mais surtout évitez toute rencontre insolite !

La butte étant à 1526 mètres et la rivière à 200, nous avons à faire un long cheminement sur la crête de la falaise. Montée pénible dans une forêt dense de spruces et de peupliers. Les arbres morts de vieillesse ou écrasés par le poids de la neige forment un sous-bois presque impénétrable et nous devons nous rabattre sur la corniche rocheuse de la falaise.

Le paysage que nous découvrons devient de plus en plus étonnant. Jamais la phrase « à perte de vue » n'a été mieux appropriée pour le décrire. Vers l'est, l'immense plaine boisée s'enfuit jusqu'à l'infini, on pourrait dire jusqu'à la courbure de la terre. Quand on songe que le paysage sera le même sur près de six mille kilomètres, on a le vertige. On continue, on franchit comme on peut les obstacles ; on se fait griffer par les ronces.

Il aurait fallu une machette, pour tailler notre piste dans cette forêt primaire.

Les traces des bêtes sauvages s'entrecroisent. Traces d'ours, traces d'élan. Plus haut, vient une zone clairsemée où seuls résistent à l'altitude des buissons de saules en bourgeons. Nous abordons bientôt la carapace même de la montagne faite de plaques de calcaire nues, recouvertes d'éboulis instables. Vers le nord, la falaise prend de belles proportions. Sous le sommet, de larges terrasses permettent un repos prolongé car la chaleur et la sécheresse de l'air nous déshydratent. Dans ce paysage aérien, les dimensions de la plaine deviennent planétaires et le cours des rivières dessine un trait de lumière qui se perd dans la brume. Les contreforts des Rocheuses barrent l'horizon de

l'ouest. La Nahanni sort de ces montagnes par une cluse gigantesque taillée dans la chaîne principale.

Pierre me distance dans les cheminées rocheuses. Je grimpe plus lentement sur les vires où passent les moutons de montagne, ces big-horns à gros poil laineux. À mes pieds, Nahanni-Village n'est plus qu'un tout petit carré défriché et la piste d'aviation un simple trait pâle dans la forêt. Pierre s'est élevé vers le nord et je décide de le rejoindre. Je passe d'une brèche à l'autre par une cheminée rocheuse de dix mètres de hauteur et c'est à cet instant que se produit l'incident qui aurait pu ruiner tous nos espoirs. Une pierre se détache. Je me raccroche par les mains, mais une douleur fulgurante me fait savoir que je viens d'abîmer ma cheville gauche. Élongation du tendon d'Achille, avec rupture de nombreux ligaments secondaires sans doute. Accident banal partout ailleurs. Pas sur cette montagne, à des heures de marche de tout secours. Impossible de marcher, mon pied ne porte plus, la cheville cède, la douleur est très vive.

Pierre est sur le dernier sommet, il photographie sans souci du vide et ne m'entendra qu'après plusieurs appels. M'ayant rejoint, il déchire des sacs de plastique, fabrique une bande, serre ma cheville.

— Pourras-tu marcher ?

— Me traîner, sûrement !

Nous regardons tout en bas le minuscule village indien. Nous avons mis cinq heures pour atteindre le sommet, il est 5 heures du soir, la nuit vient à 10 heures. Comme il n'est pas question de suivre la crête de la falaise, nous allons descendre directement la face sud de la Nahanni, immense versant arrondi, aux pentes herbeuses très raides. J'ai fait cette descente en me traînant sur les mains et les fesses, soutenu par Pierre dans les passages délicats. Nous avons retrouvé le bush où Pierre m'a taillé une solide perche de saule.

Une barre rocheuse nous arrête, et des vires herbeuses nous ramènent jusqu'à l'aplomb d'un grand couloir très raide, envahi par des pousses de saules nains. La roche affleure en plaques brillantes. Il ne nous reste plus qu'à rejoindre la corniche gravie le matin. Cette descente peu conformiste m'a épuisé et je sollicite une pause avant la grande traversée où je vais être obligé de marcher, coûte que coûte.

Au bout d'un moment :

— Partons, dis-je à Pierre, ça va mieux.

— Un ours ! me dit à voix basse mon compagnon.

Une masse sombre remue à quatre cents mètres de distance en contrebas. Elle remonte vers nous.

C'est bien un ours de grande taille et nous nous demandons s'il nous a aperçus, car le vent est favorable. La splendide bête va d'un saule à l'autre, se régale des bourgeons, disparaît dans un bosquet, puis réapparaît mais jamais au même endroit. Nous pouvons distinguer la couleur de son pelage. C'est un grizzly, incontestablement. Sa robe foncée s'éclaircit sur la tête. La nuque et

les reins forment une bande argentée qui brille au soleil. Le grizzly est le seul ours qui attaque, et nous sommes très inquiets.

— Il nous a vus ! dit Pierre.

— Ne l'inquiétons pas. Quoi qu'il arrive, je ne peux pas me remuer.

Je charge la 22 long rifle du père Mary. À bout portant, on peut faire mouche... L'ours a disparu.

— Regarde, il est à notre droite maintenant.

— Éloignons-nous doucement sur notre gauche, à flanc de montagne. Dès qu'il cesse de manger, nous nous immobilisons. Toi, tu le surveilles car ma cheville fléchit de plus en plus.

Le bruit d'un caillou qui roule : l'ours a entendu, il lève la tête, il nous suit à distance.

Une traversée doit nous permettre d'atteindre la corniche qui ne se trouve qu'à cinq cents mètres à vol d'oiseau. Nous mettrons une heure et demie pour la parcourir pas à pas, nous arrêtant au moindre bruit suspect.

Nous avons envisagé le pire avec sang-froid. Tirer *in extremis* était la solution à éviter.

Notre lent déplacement nous éloigna de la bête. Elle avait décrit un large cercle autour de nous et, comme nous atteignons le rebord de la falaise, je l'aperçus qui partait au petit trot dans une direction opposée, traversait avec agilité un ravin rocheux très escarpé et se perdait dans la forêt de saules. Le soleil l'éclairait magnifiquement.

Nous regretterons de n'avoir pu la photographier. Nous avons continué notre descente en utilisant les pistes des bêtes sauvages ; des élans étaient passés par là et aussi des ours laissant des fumées encore fraîches.

Deux heures plus tard, ma dernière acrobatie sera pour rejoindre le canot amarré au pied de l'escarpement rocheux de la berge. Nous avons enfoncé les pelles dans les eaux grises et payagé avec ardeur. Le chant de la rivière nous berçait de sa voix apaisante et amicale. Il y avait encore une faible lueur crépusculaire lorsque nous sommes arrivés à la cabane du père Mary.

Une rude et bien belle journée.

À 10 heures du soir, le dimanche, après une semaine d'attente, le père Mary fait son entrée. Il vient de descendre une fois de plus la Liard.

— Le policier s'est dégonflé, annonce-t-il, je m'y attendais, sa femme a été la plus forte. Il y a aussi un pépin. Mon évêque devait venir me visiter ; aux dernières nouvelles, il est parti pour l'Europe...

— Mais si le policier ne vient pas, quel bateau ?...

— C'est tout arrangé. Gus est un ami fidèle ; je l'ai contacté par radio, il me prête le sien. Demain on rallie Hot Springs avec ma barque et là-bas on change. Gus viendra avec nous, il connaît admirablement la Nahanni jusqu'aux chutes. Il faut compter une semaine aller et retour... Ça vous va ?

Je bondis de joie, ce qui m'arrache un cri de douleur.

— Vous boitez ?

Nous racontons l'accident, la rencontre avec l'ours. Ça occupe la soirée.

— Tu pars quand même ? me dit Pierre, un rien narquois.

— À quatre pattes s'il le faut.

Il aura fallu près de quinze jours de démarches et l'inépuisable dévouement du père Mary pour obtenir ce résultat.

¹ Pierre-Louis Mallen, *Victoire sur la Nahanni*, coll. « L'aventure vécue », Éditions Flammarion.

CHAPITRE VIII

Les amarres larguées, le père Mary lance son moteur et s'installe, assis très haut sur un fût d'essence dressé, ce qui lui permet de surveiller, par-delà la proue, le lit semé d'écueils de la rivière. Souvent un mince sillage argenté signale un sapin immergé dangereusement, la pointe en avant. Autour de la barque, les épaves descendent le courant. Les eaux affouillent constamment les rives, qui s'écroulent, entraînant dans la rivière des pans entiers de forêt.

Nous avons fait escale dans une crique, à Twisted Point. D'une grotte dans la falaise calcaire qui nous fait face sort une fumée qui nous intrigue ; les Indiens considèrent ce lieu comme sacré, « c'est la source de tous les vents », disent-ils. En fait, c'est un dépôt de sable argileux qui s'effrite en tourbillon sous l'action des courants aériens.

À partir de ce point, le cours de la Nahanni devient sévère. Abandonnant la plaine, nous pénétrons à l'intérieur du massif. La rive gauche, recouverte d'une épaisse forêt, tombe par un à-pic rocheux d'une cinquantaine de mètres directement dans la rivière. Sur la rive droite débouchent de petits torrents. Partout la forêt est souveraine, s'accroche aux moindres aspérités. La lumière est grise avec des fulgurances orange qui passent sous les nuages et ajoutent à la gravité du site : falaises, éboulis, spruces dressant leurs piliers sur les crêtes, fouillis de peupliers et de saules sur les replats inondés défilent à droite et à gauche de la Nahanni.

Quelques miles avant Hot Springs, la rivière se transforme en rapides, et devant nous apparaît l'entrée du premier cañon : c'est une coupure franche dans les hautes parois calcaires, une porte par où s'échappent les eaux de la Nahanni après cinq cents kilomètres de parcours dans les montagnes inconnues qui séparent le bassin du Yukon de celui du Mackenzie.

Sur la rive opposée, une petite cabane découvre son toit moussu, puis une autre. Enfin apparaît, minuscule dans ce paysage, la maison pimpante et fraîchement vernie de Gus Kraus.

L'ancien prospecteur a bâti celle-ci sur l'emplacement même des sources chaudes ; une désagréable odeur d'œuf pourri ou de soufre stagne au-dessus de la rivière. Il n'y a pas de débarcadère, on s'amarre où l'on peut, selon l'humeur de la Nahanni, la violence des courants, la hauteur des eaux.

Pierre lance à Mickey, le jeune Indien fils adoptif de Gus, un filin pour que nous puissions arrêter le moteur sans être emportés par le courant.

Un homme grand et sec, en vêtement de bush, descend allégrement le talus de galets et nous fait un signe d'amitié.

— *Hello Gus !*

— *Hello Father, Gentlemen !*

Gus nous précède sur un sentier herbeux jusqu'à sa maison. Celle-ci est un véritable bungalow colonial long d'une quinzaine de mètres avec de belles ouvertures taillées à même les énormes troncs de spruces. Face à la rivière, une véranda permet de surveiller la Nahanni. Le grondement de la rivière joint à la vision des eaux qui fuient vers l'aval donne une impression de puissance surnaturelle.

L'intérieur de la maison est d'une propreté méticuleuse, avec cuisine bien équipée, eau courante sur évier et lumière électrique fournie par une génératrice à essence !

La femme de Gus, Mary, est une Indienne de la tribu des Slaves de Nahanni-Butte.

Gus et le père Mary discuteront une partie de la nuit, écouteront la radio. Le lendemain, le père Mary se baigne dans les sources chaudes. Dans leur périmètre, la terre ne gèle pas, le sol est ferme sous la maison, les arbres atteignent une grande taille et le sol est si fertile que Gus fait pousser des légumes.

— On partira dans l'après-midi, dit Gus, car le Water Service doit venir mesurer la hauteur et la force des eaux.

C'est avec un soin méticuleux que les deux hommes préparent l'expédition, discutent mile après mile du parcours de la Nahanni jusqu'aux chutes Virginia. Gus n'a plus remonté la rivière depuis dix ans. Il l'avait fait alors, ce qui est un exploit, avec un canot poussé par un petit moteur de 10 CV. Il avait hiverné à plus de cent miles d'ici, vers le nord.

Gus est arrivé en 1934 après avoir prospecté dix ans la Peace River. Il a épousé à Nahanni-Butte Mary, qui le suivra partout. L'Indienne, au tir d'une rare précision, parcourt la forêt et la montagne. Elle lui a fait connaître cet étrange pays. Gus, c'est le casseur de cailloux, le géologue autodidacte. Mary, c'est le chasseur à l'état pur, sachant relever une trace, piéger, poursuivre le grand loup gris, le lynx, le mouton sauvage, l'ours, le castor ! C'est Mary qui tue, dépouille le gibier, fait sécher le poisson, prépare les trophées et les fourrures, lesquelles sont entreposées dans une cache sur pilotis de trois mètres, à l'abri des visiteurs nocturnes. Deux magnifiques chiens montent la garde et éloignent les loups et les lynx trop entreprenants l'hiver.

Le père Mary a installé et jumelé les deux moteurs de 35 CV fixés sur l'arrière de la large barge de Gus Kraus. Tous ses éléments sont renforcés, notamment le fond et les plats-bords reliés par des entretoises. Un léger pontage à l'avant permet d'abriter le matériel précieux. Un fort tolet d'amarrage permet d'y recevoir une corde de quarante mètres en nylon.

L'hydravion du Water Service vient d'amerrir sur la rivière en remontant le courant. Accostage difficile et maîtrise du pilote qui maintient son avion à la force du moteur sur ce flot qui descend à deux miles à l'heure.

Tandis que Pierre nettoie ses caméras, que Gus et le père Mary transbordent notre matériel, je visite les taillis alentour de la maison de Kraus ; sous les feuilles mortes, je vois pointer une, deux, trois morilles aux petits cônes bruns

bien développés. Mes compagnons n'ont pas voulu y goûter bien que Mary leur ait affirmé qu'ils étaient bons. L'Indienne a partagé avec moi une excellente omelette.

Enfin libéré des exigences du Water Service, Gus annonce le départ. Il faut que ce soir nous ayons dépassé le premier des trois cañons de la Nahanni. C'est par une véritable tranchée taillée dans le roc que la rivière sort ici des montagnes ; ses rives sont formées de murailles verticales de plusieurs centaines de mètres de hauteur. La Nahanni mesure dans ce défilé environ cent cinquante mètres de largeur. Les eaux, comprimées dans leur lit étroit, s'en échappent à grande vitesse et le père Mary, qui tient la barre, fait donner toute la force de ses moteurs. Gus, nonchalamment assis, surveille la rivière. Le cañon décrit un virage prononcé, la vallée disparaît, masquée par une haute falaise calcaire. Nous venons de quitter les terres habitées. Le bruit des moteurs lancés à plein régime domine à peine le tumulte des eaux se précipitant avec force contre la paroi rocheuse, une irruption liquide toute de remous, de tourbillons, de vagues courtes et sèches. La navigation devient dangereuse. Le père Mary et Gus contrôlent chacun un *kicker*, accordent leurs moteurs au ralenti ; nous nous maintenons en ligne sans avancer. « *Go !* » crie Gus. Les deux engins sont lancés à plein régime, la barque charge les vagues, et sa quille plate les survole à la façon d'un hors-bord. Le risque imparable serait une panne de moteur totale qui rendrait la lourde et solide barge ingouvernable.

L'impressionnant rapide ne mesure pas plus de cinq cents mètres de longueur mais comporte deux ressauts sous-marins : le premier obstacle vient d'être franchi habilement. Gus l'a trouvé plus difficile en raison de la baisse des eaux qui les a concentrées dans un couloir tortueux, véritable conduite forcée.

À pleine crue, la rivière s'étale largement et on a le choix pour passer.

En amont de ce point, nous avançons à petite vitesse. Gus sonde sans arrêt avec une règle graduée peinte en couleurs alternées rouge et blanc. Curieuse impression d'être au fond du cañon du Verdon, mais sur une rivière aussi grosse que le Rhône à Lyon !

La remontée du premier cañon, long de vingt miles, nous prendra plus de trois heures. Un dernier rapide se présente, plus violent que les autres.

— Attention ! dit le père Mary, couchez-vous, ça va secouer !

Il s'agit de se faufiler, par un cheminement délicat, entre le plein courant brisé, heurté et coupé par des rocs affleurants et les bancs de gravier sur lesquels un échouage serait très dangereux. C'est dans ce couloir très incliné que le père Mary dirige l'embarcation. Notre barge se soulève de l'avant, retombe lourdement, se soulève encore, retombe. Le passage est très long, il s'étale sur plus de mille huit cents mètres. Le courant est de vingt miles à l'heure (trente-six kilomètres à l'heure). Deux énormes vagues nous ont fait rebondir une dernière fois, puis nous sommes arrivés dans des eaux relativement calmes. La montagne s'est brusquement ouverte, dévoilant un

vaste cirque bordé à l'horizon par une nouvelle chaîne de hautes montagnes enneigées.

— Deadmen Valley ! dit Gus. Maintenant tout va bien jusqu'aux Portes de l'Enfer. C'est beaucoup moins difficile.

La Vallée des hommes morts s'étale sur une quarantaine de kilomètres entre deux chaînes de montagnes parallèles. Cette vallée au nom sinistre semble paisible et accueillante. Aussi loin que porte le regard, la forêt sans limites se hausse graduellement jusqu'à la cime des montagnes. Cette Vallée des hommes morts n'a d'autre issue que la rivière. Celle-ci y pénètre par un cañon encore plus haut et plus étroit et s'engouffre dans ce dernier.

— Gus ! Où se trouvait la cabane des hommes scalpés ?

— La cabane était au pied de cet escarpement rocheux.

Il se tait, nous écoutons le râle profond de la rivière dont les eaux secouent la barge immobile.

On a remis le moteur en marche. Gus nous a dirigés avec précision, remontant les bras les plus favorables, contournant des îles, évitant le piège des sapins retournés pointe en avant, souche dans l'eau, véritables défenses meurtrières de la rivière.

Tout à coup, Pierre a crié :

— Un ours !

L'animal traversait un bras de rivière, faisant jaillir l'eau sur son passage.

— Où donc ? a dit le père Mary, dont l'instinct chasseur se réveille.

Gus l'interrompt d'une voix ferme :

— Barrez à gauche, *Father* ! On va s'échouer. Des ours, on a le temps d'en voir.

Une heure plus tard, nous venons à toucher la haute muraille qui barrait l'horizon. Le soleil a disparu, nous entrons dans une zone d'ombre, et brusquement la montagne s'ouvre devant nous.

La porte étroite par où s'échappe la Nahanni, c'est l'entrée du deuxième cañon.

Le lieu est grandiose et inquiétant. La banquise de l'hiver n'a pas fondu entièrement et il reste un banc de glace sali par les boues qui résonne lourdement sous nos pieds. Il faut toute la longueur de la corde pour amarrer la barge. En face, sur la rive droite, une coulée de boue et de rocs dévale la pente. C'est la rançon du dégel. Le « permafrost » vient de couler subitement. Nous préparons un bivouac rudimentaire, allumons un grand feu. Sur l'argile de la berge, nous avons relevé des traces d'ours et de loup, dont ne se soucient pas nos compagnons. Pierre et moi sommes un peu angoissés. Gus Kraus, malgré ses soixante-douze ans, est merveilleux d'activité, de compétence. Il va et vient, organise tout, fume sa pipe, rêve devant le feu. Il est heureux, il est dans son élément. Il nous fait ses confidences.

Sur cette montagne en face, il y a de l'or, et aussi du cuivre, et sur la chaîne derrière nous aussi. Mary et moi, on a couru partout dans ce secteur.

— Comment nomme-t-on cette longue chaîne de montagnes ?

— « Funeral Range » ! (La chaîne des Funérailles.)

— Pourquoi ?

— Va savoir, on l'a toujours appelée ainsi. Qui a été le premier ?...

La nuit trop courte découpe ses ombres sur la falaise, la rivière exhale sa plainte continue, les eaux rapides s'écoulent avec une telle continuité que le vertige s'empare de moi. Le vertige de la rivière, je ne savais pas que ça existait.

Le deuxième cañon est plus facile, coupé d'un seul rapide, mais le courant y est très violent. Par une entrée majestueuse en coup de sabre, nous pénétrons dans des gorges sinueuses. La dernière neige crête les sommets de la chaîne des Funérailles, quelques épicéas flottent sur les îlots de la Nahanni. Le cours de la rivière n'est qu'une suite de courbes à grand rayon, le courant se précipitant avec violence d'une paroi sur une autre, de concavité en convexité. Après une douzaine de miles de navigation, les montagnes s'écartent, nous débouchons sous des cieux plus vastes. Nous remontons la rivière dans une vallée longue et encaissée. Devant nous, la montagne barre à nouveau l'horizon sans qu'on y distingue aucune brèche.

Le troisième cañon est large, plus accueillant et sa coupure moins profonde. Et voici que tout à coup se dresse devant nous une falaise de quelque quatre cents mètres de hauteur, absolument verticale, au pied de laquelle la rivière bouillonne. Le nouveau rapide est délicat à franchir. La barge fonce en rugissant. Le père Mary évite les rochers, Gus Kraus le dirige, et après une dernière difficulté nous voguons en eaux tranquilles ; on se croit dans un cul-de-sac, et tout à coup la falaise découvre son secret : une mince entaille bordée par des plis rocheux verticaux. Nous sommes arrivés à « The Gate », La Porte, à mi-chemin des Virginia Falls. C'est bien d'une porte qu'il s'agit. Elle s'ouvre comme une écluse, sa largeur ne doit pas dépasser quarante mètres, les parois sont dix fois plus hautes. Nous faisons halte sur la rive gauche. Sur le sable argileux, un drame a dû se jouer juste avant notre arrivée ; on lit les traces ; un jeune élan poursuivi par un loup a galopé, un ours est venu boire ; les traces se perdent dans la forêt. Elles sont récentes.

— Dix minutes au moins, une heure au plus ! déduit Gus.

Le troisième cañon est très beau. Les falaises ont des plissements fantastiques, en casques, en berceaux ; la roche présente d'étranges alvéoles, certaines roches érodées ressemblent à des têtes humaines. Là-haut, sur une vire, Gus a découvert avec ses jumelles deux moutons sauvages.

Jusqu'à l'entrée des chutes, il n'y aura plus de défilés. La Nahanni divague d'île en île sur un haut plateau boisé, se divise. Les courants divergent dans plusieurs bras morts. Le paysage est dramatique et, pour en accentuer le caractère lugubre, un énorme grizzly bondit à quelque deux cents mètres et traverse un bras de la rivière. Plus loin, un magnifique élan vient boire, bien silhouetté à contre-jour. En amont, le lit de la Nahanni s'étale dans une combe. Dans cet endroit marécageux, nous dérangeons dans un courant secondaire deux élans et, après cet intermède, reprenons le lit principal. La

falaise s'enfonce directement dans la rivière comme un mur concave sur lequel les eaux viennent se briser. La rumeur augmente, les moteurs forcent. Le rapide est très court, mais l'étroitesse du passage nous oblige à franchir deux barres rocheuses transversales cachées sous les eaux.

— Attention aux hélices ! commande Gus.

On bascule les moteurs, l'espace d'un dixième de seconde. Nous avons l'impression de gravir un escalier liquide, une échelle à saumons, puis le cours de la rivière redevient normal.

Nous voici au confluent de la Flat River et de la Nahanni. Gus est mélancolique ; il n'est pas revenu en ce lieu depuis dix années !

— Mary et moi, nous avons construit une cabane à trente miles à l'ouest. J'y ai hiverné plusieurs fois. Chaque jour, on lavait les alluvions, je récoltais une once d'or par jour en moyenne, ça ne valait pas la peine. (Il est ému, mais se reprend immédiatement.) Bon ! On va tâcher d'arriver à « Hell's Gate » avant la nuit, nous en sommes à six miles environ !

Peu après, la montagne nous cacha le soleil, et je perçus à nouveau le grand bruit de la rivière que j'avais oublié. C'était un feulement de fauve en colère. Nous échouâmes notre barge sur un banc de sable et sautâmes à terre. Un loup et un ours s'étaient proménés ici même peu de temps avant notre arrivée.

— Où sommes-nous, Gus ?

— Au portage de « Hell's Gate », les Portes de l'Enfer. Les rapides sont derrière cette falaise, à quelques centaines de mètres. Écoutez !

On distinguait un sourd grondement.

— Nous allons dormir ici et, ce soir, nous irons reconnaître à pied le passage.

J'ai allumé un grand feu, commencé à préparer le souper.

— Plus tard ! a dit Gus fébrilement. Allons d'abord voir la rivière.

Par une sente forestière, nous parvenons sur le rebord d'une falaise de trente mètres de hauteur au pied de laquelle la Nahanni se précipite sur les rochers avec de terrifiants coups de boutoir. La rive droite, par le caprice d'une faille, est ici perpendiculaire à la rive gauche. La Nahanni se heurte d'abord sur le mur rocheux où nous sommes et toute sa force se brise ainsi en des remous impressionnants. C'est d'un véritable maelström qu'il s'agit ! Ici se sont noyés les trois Suisses en 1964. Quant aux quatre Français, ils se sont abandonnés au courant dans leurs dinghys circulaires en caoutchouc après avoir fermé les dômes de toile qui les recouvraient. Véritables toupies indirigeables, ils ont tournoyé dans le courant, ont été rejetés plusieurs fois, aspirés, rejetés, et se sont retrouvés sains et saufs dans les eaux calmes. Une aventure téméraire à ne pas renouveler.

Nous devons remonter à contre-courant ce véritable piège liquide. Gus dit que c'est possible, le père Mary est persuasif.

— La largeur du courant n'est que d'une vingtaine de mètres, dit-il, sa vitesse entre trente-cinq et quarante kilomètres à l'heure. J'ai une puissance de 70 CV, et en lançant la barque à toute vitesse la dérive ne doit pas être

importante.

— O.K.! dit Gus, si les eaux ne changent pas d'ici demain.

Au matin, Gus est allé reconnaître la hauteur des eaux. Le niveau n'a pas varié durant la nuit. Pierre ira se poster sur la falaise, face au grand rapide, et nous verra venir de loin. Pour nous la barque est prête, le père a vérifié les moteurs, démonté et nettoyé les bougies, ça doit tourner rond. C'est le cœur un peu serré que je m'accroupis à l'avant. Les moteurs sont poussés à fond, nous longeons la rive gauche presque au ras des rochers, la barge file et d'un seul coup nous sommes pris dans le courant principal, chahutés, aspergés. Cela ne dure que quelques secondes, nous sommes déjà passés. Nous dérivons à grande vitesse sur la falaise de la rive droite. Nous nous croyions arrivés. Erreur, la barge se met à toupiller !

— Tout droit ! hurle Gus. Coupez les moteurs ! (Puis, s'adressant à moi :) Prenez la corde et sautez !

J'obéis.

Sur notre lancée, nous venons de nous échouer sur la rive opposée. La barque, reprise en cet endroit par le contre-courant, serait inévitablement rejetée si je ne la maintenais à grand-peine. Le père Mary saute à terre, me rejoint, m'aide ; nous fixons la corde à une souche. Ouf !

Plus haut, les eaux sont trop basses, on ne pourra remonter le courant qu'en tirant la barque. À nous quatre, ça doit marcher. En avant pour le halage.

À diverses reprises la barge s'échoue. Nous faisons de gros efforts pour doubler une pointe de galets, puis la rivière s'apaise un peu. Gus sonde.

Ça devrait passer !

Ce sera un passage extrêmement délicat. La barque, malgré les moteurs, commence à dériver, puis l'équilibre s'établit et nous voguons normalement sur des eaux agitées.

Nous ne sommes plus qu'à quatorze kilomètres des chutes et nous mettrons plus de quatre heures pour y parvenir !

Nous nous engageons dans le quatrième cañon, celui dont on ne parle pas et qui reste le plus beau. C'est le massif de la « Sunblood Mountain », « le Sang du Soleil », culminant à plus de 2000 mètres. Plus haut, nous avons talonné et brisé une pale de l'hélice d'un des moteurs. Il faut encore haler la barge, véritable travail de forçat. Mais nos épreuves sont terminées, le cañon s'évase en une sorte de cirque majestueux, nous découvrons les chutes et entendons leur puissant tumulte.

Elles sont encore à plus d'un mile de distance et nous les croyons toutes proches. Peu après, nous échouons notre barge sur une plage de galets, et l'amarrons solidement à une souche.

Nous sommes arrivés au terme de notre voyage.

Les chutes ont environ cent trente mètres de hauteur, soit trois fois celle des chutes du Niagara ! Dominées par de hautes montagnes, il est difficile d'imaginer une telle grandeur. Le courant de la Nahanni supérieure est divisé en deux chutes distinctes par une véritable aiguille de roc. À leur base, un

nuage d'eau vaporisée s'élève très haut ; les milliards de tonnes d'eau se brisent sur des blocs de rocher, dans un bruit comparable à la plus forte des explosions. Ce tumulte permanent dure depuis le début des ères géologiques au cours desquelles s'est formé le puissant soulèvement des montagnes Rocheuses. Le grondement emplit le cirque où la Nahanni s'étale, apaisée.

Nous passerons la journée à visiter le site. Une piste primitivement tracée par le prospecteur Fayler, qui sans doute atteignit le premier les chutes Virginia, permet de remonter par la rive droite jusqu'au sommet de celles-ci. Nous l'empruntons et découvrons le cours supérieur de la Nahanni. La forêt de spruces s'arrête en ce point, le paysage devient dénudé. À l'ouest, les montagnes chauves sont capelées de neige ; la végétation polaire, le maquis de « raisin d'ours » et de saules polaires remplacent la forêt subarctique. Un autre monde est devant nous. C'est la toundra au sol gelé en profondeur, les déserts glacés des hauts plateaux qui comblent les dépressions entre les chaînons parallèles des montagnes Rocheuses, le domaine privilégié des grizzlis !

Pierre photographie, mitraille, devrais-je dire, ce paysage que peu d'hommes peuvent se vanter d'avoir contemplé !

Gus est resté au pied des chutes. Il s'est étendu sur un lit de mousse et nous avons respecté sa rêverie.

Plus tard, ce sera le périlleux retour. Ayant brisé une hélice à la montée, nous ne disposerons plus que d'un kicker. Tant pis ! Le courant complétera la puissance qui nous manque. Le passage des Portes de l'Enfer réclamera de la part de Gus et du père Mary plus de précision, car pour gouverner un canot à la descente il faut aller plus vite que le courant !

Et ça allait tellement vite que nous avons été projetés dans les Portes de l'Enfer presque sans nous en rendre compte. Father Mary a bien manœuvré, il a franchi le passage à plus de soixante kilomètres à l'heure, et nous avons cru un instant que nous nous écraserions contre la muraille de rocher ; la vitesse aidant, nous avons triomphé des remous et de la dérive. Quand on a repris nos esprits, on était déjà hors de danger, la barge flottait sur un bief apaisé où la Nahanni se reposait avant de s'engouffrer dans les grands cañons.

Trois jours plus tard, à Hot Springs, nous prenions congé de Gus Kraus et de Mary. Nous laissions un ami et les départs sont toujours mélancoliques. Father Mary remonta son moteur sur son embarcation et le courant nous emporta jusqu'à Nahanni-Butte.

De ce voyage dans les montagnes vides du Grand Nord canadien je retiens certes l'étrangeté des paysages, leur solitude humaine, leur beauté et leur mystère : ce sont des terres de légende captivantes et difficiles à visiter, mais tout cela est secondaire. Car je suis revenu en France avec la certitude d'avoir rencontré une âme exceptionnelle, un véritable ami : le père Mary. Treize ans plus tard, cette amitié dure toujours. Nous ne nous sommes revus qu'une fois, mais nous correspondons régulièrement chaque fin d'année, et le père Mary me tient au courant de ce qui se passe dans les « North West Territories »

devenus finalement une province nouvelle dans l'État canadien.

C'est ainsi qu'en 1970 la Nahanni, après un voyage mouvementé du Premier ministre Trudeau, a été déclarée parc national. Ce qui a provoqué un afflux de visiteurs, s'arrêtant en grande majorité après le premier cañon, donc une surveillance accrue de la rivière, et par cela même fait fuir Gus Kraus de sa thébaïde. Trouvant l'endroit trop fréquenté, il a abandonné Hot Springs et s'est replié beaucoup plus au nord, sur la Red River, affluent du Mackenzie. Son fils adoptif Mickey est devenu chauffeur de taxi à Fort-Simpson ! Seul le père Mary résiste et parcourt inlassablement, l'été sur son canot, l'hiver avec sa traîne à chiens, le territoire grand comme la France qui compose son diocèse et où vivent quelques centaines d'Indiens slaves, trappeurs et chasseurs.

Cet homme extraordinaire, exerçant son apostolat dans l'immensité de la forêt canadienne, loin de tout, seul avec Dieu et ses Indiens dont il est à la fois le père spirituel et le conseiller, et, s'il le faut, le charpentier, le mécanicien, l'infirmier, incarne pour moi la charité comme elle se doit d'être pratiquée. Il donne tout et ne retient rien !

Les dernières nouvelles que j'ai de lui datent de la fin de 1980. Sa lettre accusait une certaine mélancolie. On se souvient du jeune Indien, vêtu en Texan, qui m'avait accueilli à Nahanni-Butte en son absence. Il était devenu l'adjoint du père et dirigeait réellement la petite communauté indienne. Hélas ! il venait d'être poignardé alors qu'il tentait d'apaiser un jeune Indien de sa race devenu fou par l'absorption d'un breuvage alcoolisé à base de cirage et autres ingrédients dangereux, distillés clandestinement. Un meurtre stupide. Avec ce jeune Indien évolué, mais resté fidèle aux traditions de sa tribu, disparaissaient les espoirs et les efforts poursuivis depuis plus de dix ans par le père Mary pour amener les Indiens de Nahanni-Butte à résoudre eux-mêmes leurs problèmes.

ÉPILOGUE

À travers mes souvenirs, je viens de rejoindre mon âge ! À vrai dire, depuis cette expédition à la Nahanni je n'ai plus fait de véritable exploration. Simplement des voyages, intéressants certes, qui ont complété ma connaissance des régions arctiques et subarctiques du continent nord-américain et m'ont permis d'écrire deux longs récits de voyage, trois romans et un grand album sur la faune canadienne. Ces terres glacées ont été pour moi une nouvelle source d'inspiration. J'ai recommencé à soixante ans une seconde jeunesse.

J'ai revu les montagnes Rocheuses plusieurs fois. Notamment en 1974, où, chargé par mon éditeur de rédiger le texte d'un album sur les *Seigneurs de la faune canadienne* et principalement sur les ours et les loups, j'ai repris contact avec mes amitiés canadiennes, et avec les spécialistes de la « Wild Life ». Il existe une annexe à Edmonton de ce ministère de la Faune et de la Vie sauvage. J'y ai rencontré les spécialistes du loup et de l'ours. Ils m'ont accueilli très aimablement, et j'ai pu participer durant quelques semaines à leur vie passionnante.

Le Dr Pearson, qui depuis des années étudie le comportement des ours, m'a mis en garde contre la férocité des grizzlis. Il a détruit l'image que je me faisais du bon « nounours ». Je lui avais raconté mon histoire avec le grizzly de Nahanni-Butte. Il n'a pas souri.

— Vous étiez effectivement en danger ! m'a-t-il dit, et par ignorance du comportement de l'ours. L'ayant aperçu avant qu'il ne vous voie, il fallait faire du bruit, tirer un coup de fusil en l'air et l'ours aurait pris la fuite, alors qu'une rencontre fortuite dans le maquis, sur son territoire, l'aurait inmanquablement amené à vous charger. Nous recommandons à tous les jeunes qui font du trekking dans nos parcs d'attacher un grelot sur leur sac. Chaque année, la liste des victimes des grizzlis s'allonge malgré nos instructions aux campeurs.

J'ai passé la semaine avec les « Warders » dans les parcs de Banff et de Jasper en Alberta, puis le Dr Pearson m'a conseillé de me rendre au Yukon où, dans le nouveau parc national de Kluane, les grizzlis et les loups abondent. J'ai découvert ainsi l'un des endroits les plus beaux du monde. Une calotte glaciaire de plus de quatre cents kilomètres de longueur (la distance des Alpes françaises de Nice au Léman) s'élève entre l'océan Pacifique, l'Alaska et les toundras du Yukon ! Plusieurs sommets dépassent 5000 mètres et le massif est couronné par le mont Logan, le plus haut sommet du Canada, avec plus de 6000 mètres. Des géants à la latitude des régions polaires.

Grâce à l'obligeance des Warders du parc national de Kluane, j'ai pu survoler cette glaciation d'où naissent de véritables fleuves, fouiller les hauts plateaux de la toundra où nous avons découvert des grizzlis monstrueux, fuyant sous les pales de notre hélicoptère. J'ai ainsi eu confirmation de leur puissance, de leur endurance, et surtout de leur rapidité ; ces ours possèdent une pointe de vitesse, chronométrée, de plus de soixante-dix kilomètres à l'heure.

Il y avait aussi le loup !

Le loup est en France, depuis des siècles, l'ennemi numéro un des ruraux. Pour s'en défendre, on a créé, dès Charlemagne, une compagnie spéciale modifiée en 1804 pour aboutir à nos actuels lieutenants de louveterie. Le loup d'Europe était et reste une menace. C'est la faute des hommes et de leur peuplement qui s'est étendu peu à peu sur son immense territoire d'autrefois. Le loup est un grand voyageur, il a besoin d'espace. Les forêts de nos pays, à l'exception de celles de l'Europe de l'Est, sont trop petites. Pour se nourrir, il est obligé d'en sortir. Il tue le bétail et, pour défendre leur bien, les hommes tuent le loup. Alors le loup attaque l'homme.

En revanche, le loup canadien n'a jamais été dérangé dans ses immenses forêts primaires. Il est classé « bête de chasse » et il est interdit de le piéger. Pour chasser un loup à la carabine, il faut être un très bon chasseur et un très bon tireur, mais n'importe qui peut appâter un piège.

J'ai rencontré en Alberta le spécialiste qui l'étudie.

Le Dr L.N. Carbyn a vécu littéralement pendant deux ans dans le parc de Jasper avec une famille de loups qu'il allait visiter chaque jour, s'autorisant même à caresser les louveteaux dans leur tanière. Il était passionné par cette étude, me vantait la hiérarchie de la meute, l'esprit de famille, la fidélité des couples.

Imbu de ces précieuses et nouvelles connaissances, je n'ai donc pas été terrorisé par le tête-à-tête imprévu que j'eus avec un grand loup gris alors que je me promenais seul et à pied, dans les premières neiges d'octobre, sur le rivage du lac Kathleen, dans le Yukon. Le loup a traversé la piste devant moi, à moins de dix mètres ; il s'est arrêté à la lisière de la forêt, s'est retourné, m'a regardé posément puis s'est enfoncé dans les fourrés impénétrables. Il n'a manifesté à mon égard aucun signe d'agressivité, il n'a pas retroussé ses babines ni montré ses crocs.

C'était le premier que je voyais d'aussi près, car, durant notre expédition de 1966, le loup était devenu pour moi la bête mystérieuse. Chaque matin, on relevait ses traces. Présence invisible, il ne se manifestait que la nuit, hurlant désespérément à la lune, répondant aux appels sauvages des chiens de nos traînes.

J'ai désormais entamé l'ère des voyages.

On peut encore parler de grands voyages ! C'est ainsi qu'en 1975, pris d'un irrésistible désir de revoir le Sahara, j'ai préparé pour ma fille et quelques amis un itinéraire hors piste sur près de cinq mille kilomètres. J'ai englobé

dans mon circuit le Hoggar, le Tassili, l'Aïr et le Ténéré. Boubeker, notre guide et ami, conduisait la petite caravane. Il nous a fait accomplir sans incidents un circuit remarquable. Avec lui, je devenais un simple touriste. L'ère des explorations sahariennes était close. Il y avait partout des traces, même sur les sables autrefois inconnus du Ténéré. Des safaris de touristes français et étrangers campaient un peu partout ; on rencontrait dans les coins les plus reculés des automobilistes isolés. Il y avait beaucoup de monde au Sahara ! Le silence absolu des étendues séléniques était fréquemment troublé par les bruits de moteurs, mais qu'importe ! Quelle joie de repasser dans les endroits qu'on a passionnément aimés !

Il est temps d'établir le bilan d'une vie aussi agitée.

J'ai choisi, pour le faire, de gravir les pentes herbeuses et débonnaires du Signal de Bisanne, entre le val d'Arly et le Beaufortin ; un sommet d'un peu moins de 2000 mètres d'altitude mais d'où l'on découvre l'un des plus vastes panoramas des montagnes de Savoie. C'est ici qu'au printemps 1944 j'ai entendu le bombardement des Glières, c'est sur le vaste col des Saisies tout proche que s'est accompli le plus important parachutage effectué par les Alliés sur la France occupée. C'est de ce col qu'ont déferlé dans toutes les vallées savoyardes les cinq mille partisans armés qui devaient libérer le pays.

Souvenirs de guerre, certes, mais désormais vision de paix !

Tout le pays de Beaufort, ses trois vallées, le cirque fermé de ses sommets, est devant moi.

Le Doron coule comme un trait d'argent, 1300 mètres au-dessous. Arêches, Hauteluce, la barrière naturelle du barrage de Roselend se découvrent dans tous leurs détails. Si je porte mon regard vers le nord, la chaîne du Mont-Blanc apparaît, magnifique, dominant de plus de 2000 mètres les plus hautes montagnes qui m'entourent.

Ce paysage, je le connais par cœur. Je peux donner un nom à chaque hameau, à chaque village, à chaque torrent. Ce pays, c'est le mien. Celui de mes ancêtres. Là où mes racines s'enfoncent profondément dans la nuit des siècles.

Du haut de Bisanne, je peux suivre du regard une minuscule voiture qui escalade les lacets de la route des Villes-Dessus. Une route pastorale qui n'existait pas à l'époque. Et, sur les flancs de la montagne d'Outray, sur le vertigineux versant du soleil, s'accrochent toujours la vieille maison du Péchaz où naquit ma mère et, plus haut, les chalets des Frison-Roche. Vu de si haut et de si loin, rien n'a changé. Les centaines de granges et de chalets couverts d'ancelles qui essaient sur le versant sont les mêmes, tels qu'ils ont été construits il y a un siècle, deux siècles, peut-être davantage.

Le site n'a pas changé, comme si ce canton, si longtemps une vallée fermée, restait pour témoigner de la vie du passé. Malheureusement la vie des montagnards n'est plus la même. Les feux ne brûlent plus dans beaucoup de ces habitations autrefois permanentes. La campagne s'est dépeuplée, les troupeaux se raréfient. Seuls quelques sages continuent le dur métier

d'alpagiste.

Je suis adossé au pylône-relais fiché sur le sommet de Bisanne. Il dessert en télévision tout le canton. Il porte en ses antennes le symbole de la nouvelle civilisation.

Mon regard et mes pensées se dirigent vers le Péchaz. La ferme est intacte, comme du temps de l'oncle Maxime, mais je ne vois plus le gai troupeau broutant sur les prés pentus qui l'entourent. Je n'entends plus le chant des clarines. Aux rares vaches qui paissent encore sur les alpages, les propriétaires ont désormais enlevé toutes les cloches, clarines ou carrons qui faisaient leur orgueil et leur bonheur. Désormais des visiteurs (souvenirs ! souvenirs !) n'hésitent pas à les voler, le soir à la pachenée, lorsque les belles tarines à la robe isabelle et aux yeux fardés ruminent dans les nuits d'été, attachées à leurs piquets.

Des troupeaux sans sonnailles ! Autrefois on enlevait les clarines lorsqu'il y avait un deuil dans la famille. La montagne serait-elle en deuil de ses traditions ?

Visuellement le Beaufortin reste un canton privilégié, une réserve naturelle témoignant de la dernière civilisation alpestre, elle aussi en train de disparaître, comme j'ai vu disparaître la civilisation lapone et celle des peuples chasseurs de l'Arctique. C'est beaucoup, trois civilisations qui disparaissent en moins d'un demi-siècle ! Et c'est triste.

Je ne dirai rien de Chamonix. Derborence est solidement accroché au versant du soleil, sous l'avalanche du Brévent, pour qu'on se souvienne que la montagne est toujours présente. Alors, oublions les tours et les coupoles en béton armé, la vallée peuplée de cent mille âmes durant l'été ! les résidences secondaires formant sur vingt kilomètres une véritable rue, les viaducs de l'autoroute et le tunnel du Mont-Blanc ! Je reste à Chamonix parce que le Mont-Blanc n'a pas changé ; ses glaciers sont en crue et celui des Bossons menace ses moraines. Mes bouleaux ont grandi, ils me masquent la ville, ses bruits, son animation. Dieu merci, j'habite encore un havre de paix, et dans nos trois chalets la famille se réunit chaque été et aux différentes vacances.

Bien sûr, l'hiver, je fais une infidélité à la montagne, je passe quelques mois à Nice, sur la colline de Cimiez. Le climat est plus doux pour ma femme, et nous avons refait dans cette belle ville des amitiés fidèles que nous retrouvons avec plaisir. On remonte à Chamonix pour les épreuves de ski des vétérans. J'adore ces luttes sportives où, septuagénaires incorrigibles, nous franchissons encore allégrement les quarante portes d'un slalom géant de deux cent cinquante mètres de dénivellation. On oublie la vieillesse, on côtoie les jeunes. On vit !

Je ne me suis jamais posé la question de savoir si ce que j'ai écrit restera ou non. Vivant à l'écart des grands de ce monde, je n'ai pas à me plaindre si j'ai parfois été oublié. Mais ce dont je suis fier, c'est de recevoir si souvent des témoignages d'écoliers, voire de classes entières venues me visiter à Chamonix, me confirmant ainsi que l'amitié des enfants est le bien le plus

précieux que puisse obtenir un vieil homme.

En revanche, je sais maintenant ce qui a compté le plus dans ma vie. Ce ne sont pas mes succès d'écrivain ni mes explorations, et surtout pas les faits de guerre. Non ! Je suis fier d'avoir fondé une famille, d'être huit fois grand-père et déjà trois fois arrière-grand-père. Car la famille est le monument le plus durable que l'homme puisse élever à l'homme. Ma femme y est pour quelque chose, elle qui n'a pas connu les heures exaltantes que j'ai parfois vécues au cours de mes voyages. Ne le croyez-vous pas ?

Derborence, 23 juin 1981.



Flammarion